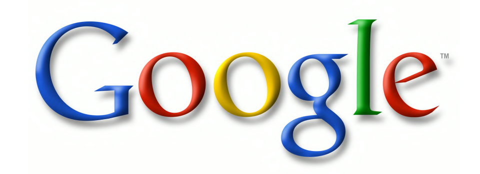
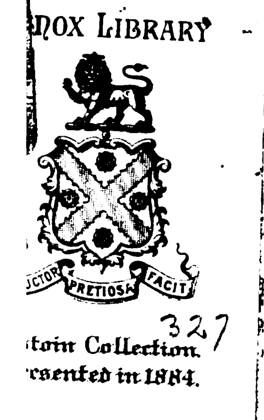



NOX LIBRARY
UCTOR
PRETIOSA
FACIT
327
itoin Collection.
resented in 1884.

Turgenev

SCÈNES

DE LA VIE RUSSE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SCÈNES

DE LA VIE RUSSE

PAR M. J. TOURGUENEFF

NOUVELLES RUSSES

TRADUITES AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR M. X. MARMIER

PUBLICATION DE CH. LAHURE

Imprimeur à Paris

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858



LES DEUX AMIS.

LES DEUX AMIS.

Au printemps de l'année 184..., un jeune homme de vingt-six ans, nommé Boris Andréitch Viasovnine, venait de quitter ses fonctions officielles pour se vouer à l'administration des domaines que son père lui avait légués dans une des provinces de la Russie centrale. Des motifs particuliers l'obligeaient, disait-il, à prendre cette décision, et ces motifs n'étaient point d'une nature agréable. Le fait est que, d'année en année, il voyait ses dettes s'accroître et ses revenus diminuer. Il ne pouvait plus rester au service, vivre dans la capitale, comme il avait vécu jusque-là, et, bien qu'il renonçât à regret à sa carrière de fonctionnaire, la raison lui prescrivait de rentrer dans son village pour mettre ordre à ses affaires.

A son arrivée, il trouva sa propriété fort négligée, sa métairie en désordre, sa maison dégradée. Il commença par prendre un autre staroste, diminua les gages de ses gens, fit nettoyer un petit appartement dans lequel il s'établit, et clouer quelques planches au toit ouvert à la pluie. Là se bornèrent d'abord ses travaux d'installation ; avant

d'en faire d'autres, il avait besoin d'examiner attentivement ses ressources et l'état de ses domaines.

Cette première tâche accomplie, il s'appliqua à l'administration de son patrimoine, mais lentement, comme un homme qui cherche pour se distraire à prolonger le travail qu'il a entrepris. Ce séjour rustique l'ennuyait de telle sorte que très-souvent il ne savait comment employer toutes les heures de la journée qui lui semblaient si longues. Il y avait autour de lui quelques propriétaires qu'il ne voyait pas, non point qu'il dédaignât de les fréquenter, mais parce qu'il n'avait pas eu occasion de faire connaissance avec eux. En automne, enfin, le hasard le mit en rapport avec un de ses plus proches voisins, Pierre Vasilitch Kroupitzine, qui avait servi dans un régiment de cavalerie, et s'était retiré de l'armée avec le grade de lieutenant.

Entre les paysans de Boris Andréitch et ceux du lieutenant Pierre Vasilitch, il existait depuis longtemps des difficultés pour le partage de deux bandes de prairie de quelques ares d'étendue. Plus d'une fois ce terrain en litige avait occasionné, entre les deux communautés, des actes d'hostilité. Les meules de foin avaient été subrepticement enlevées et transportées en une autre place. L'animosité s'accroissait de part et d'autre, et ce fâcheux état de choses menaçait de devenir encore plus grave. Par bonheur, Pierre Vasilitch, qui avait entendu parler de la droiture d'esprit et du caractère pacifique de Boris, résolut de lui abandonner à lui-même la solution de cette question. Cette démarche de sa part eut le meilleur résultat. D'abord, la décision de Boris mit fin à toute collision, puis, par suite de cet arrangement, les deux voisins entrèrent en bonnes relations l'un avec l'autre, se firent de fréquentes visites, et enfin en vinrent à vivre en frères presque constamment.

Entre eux pourtant, dans leur extérieur comme dans la nature de leur esprit, il y avait peu d'analogie. Boris, qui n'était pas riche, mais dont les parents autrefois étaient riches, avait été élevé à l'université et avait reçu une excellente éducation. Il parlait plusieurs langues, il aimait l'étude et les livres; en un mot, il possédait les qualités d'un homme distingué. Pierre Vasilitch au contraire balbutiait à peine quelques mots de français, ne prenait un livre entre ses mains que lorsqu'il y était en quelque sorte forcé, et ne pouvait être classé que dans la catégorie des gens illettrés.

Par leur extérieur, les deux nouveaux amis ne différaient pas moins l'un de l'autre. Avec sa taille mince, élancée, sa chevelure blonde, Boris ressemblait à un Anglais. Il avait des habitudes de propreté extrême, surtout pour ses mains, s'habillait avec soin, et avait conservé dans son village, comme dans la capitale, la coquetterie de la cravate.

Pierre Vasilitch était petit, un peu courbé. Son teint était basané, ses cheveux noirs. En été comme en hiver, il portait un paletot-sac en drap bronzé, avec de grandes poches entre-bâillées sur les côtés. « J'aime cette couleur de bronze, disait-il, parce qu'elle n'est pas salissante. » La couleur en effet n'était pas salissante, mais le drap qu'elle décorait était bel et bien taché.

Boris Andréitch avait des goûts gastronomiques élégants, recherchés. Pierre mangeait, sans y regârder de si près, tout ce qui se présentait, pourvu qu'il y eut de quoi satisfaire son appétit. Si on lui servait des choux avec du gruau, il commençait par savourer les choux, puis attaquait résolûment le gruau. Si on lui offrait une liquide soupe allemande, il acceptait cette soupe avec le même plaisir, et entassait le gruau sur son assiette.

Le kwas était sa boisson favorite et, pour ainsi dire, sa boisson nourricière. Quant aux vins de France, particulièrement les vins rouges, il ne pouvait les souffrir, et déclarait qu'il les trouvait trop aigres.

En un mot, les deux voisins étaient fort différents l'un de l'autre. Il n'y avait entre eux qu'une ressemblance, c'est qu'ils étaient tous deux également honnêtes et bons garçons. Pierre était né avec cette qualité, et Boris l'avait acquise. Nous devons dire en outre que ni l'un ni l'autre n'avaient aucune passion dominante, aucun penchant, ni aucun lien particulier. Ajoutons enfin, pour terminer ces deux portraits, que Pierre était de sept ou huit ans plus âgé que Boris.

Dans leur retraite champêtre, l'existence des deux voisins s'écoulait d'une façon uniforme. Le matin, vers les neuf heures, Boris ayant fait sa toilette, et revêtu une belle robe de chambre qui laissait à découvert une chemise blanche comme la neige, s'asseyait près de la fenêtre avec un livre et une tasse de thé. La porte s'ouvrait, et Pierre Vasilitch entrait dans son négligé habituel. Son village n'était qu'à une demi-verste de celui de son ami, et très-souvent il n'y retournait pas. Il couchait dans la maison de Boris.

« Bonjour! disaient-ils tous deux en même temps. Comment avez-vous passé la nuit? » Alors Théodore, un petit domestique de quinze ans, s'avançait avec sa casaque, ses cheveux ébouriffés, apportait à Pierre la robe de chambre qu'il s'était fait faire en étoffe rustique. Pierre commençait par faire entendre un cri de satisfaction, puis se parait de ce vêtement, ensuite se servait une tasse de thé et préparait sa pipe. Puis l'entretien s'engageait, un entretien peu animé, et coupé par de longs intervalles et de longs repos. Les deux amis parlaient des incidents de la veille, de la pluie et du beau temps, des travaux

de la campagne, du prix des récoltes, quelquefois de leurs voisins et de leurs voisines.

Au commencement de ses relations avec Boris, souvent Pierre s'était cru obligé, par politesse, de le questionner sur le mouvement et la vie des grandes villes; sur divers points scientifiques ou industriels, parfois même sur des questions assez élevées. Les réponses de Boris l'étonnaient et l'intéressaient. Bientôt pourtant il se sentit fatigué de cette investigation; peu à peu il y renonça, et Boris n'éprouvait pas un grand désir de l'y ramener. De loin en loin, il arrivait encore que tout à coup Pierre s'avisait de formuler quelque difficile question comme celle-ci : « Boris, dites-moi donc ce que c'est que le télégraphe électrique? » Boris lui expliquait le plus clairement possible cette merveilleuse invention, après quoi Pierre, qui ne l'avait pas compris, disait : « C'est étonnant! » Puis il se taisait, et de longtemps il ne se hasardait à aborder un autre problème scientifique.

Que si l'on veut savoir quelle était la plupart du temps la causerie des deux amis, en voici un échantillon.

Pierre ayant retenu dans son palais la fumée de sa pipe, et la lançant en bouffées impétueuses par ses narines, disait à Boris : « Qui est donc cette jeune fille que j'ai vue tout à l'heure à votre porte? »

Boris aspirait une bouffée de son cigare, humait une cuillerée de thé froid, et répondait : « Quelle jeune fille? »

Pierre se penchait sur le bord de la fenêtre, regardait dans la cour le chien qui mordillait les jambes nues d'un petit garçon, puis ajoutait : « Une jeune fille blonde qui n'est, ma foi, pas laide.

— Ah! reprenait Boris après un moment de silence. C'est mà nouvelle blanchisseuse.

— D'où vient-elle?

— De Moscou, où elle a fait son apprentissage. »

Après cette réponse, nouveau silence.

« Combien avez-vous donc de blanchisseuses? demandait de nouveau Pierre en regardant attentivement les grains de tabac qui s'allumaient et petillaient sous la cendre au fond de sa pipe.

— J'en ai trois, répondait Boris.

— Trois! Moi, je n'en ai qu'une; elle n'a presque rien à faire. Vous savez quelle est sa besogne.

— Hum? » murmurait Boris. Et l'entretien s'arrêtait là.

Le temps s'écoulait ainsi jusqu'au moment du déjeuner. Pierre avait un goût particulier pour ce repas, et disait qu'il fallait absolument le faire à midi. A cette heure-là il s'asseyait à table d'un air si heureux, et avec un si bon appétit, que son aspect seul eût suffi pour réjouir l'humeur gastronomique d'un Allemand.

Boris Andréitch avait des besoins très-modérés. Il se contentait d'une côtelette, d'un morceau de poulet ou de deux œufs à la coque. Seulement il assaisonnait ses repas d'ingrédients anglais disposés dans d'élégants flacons qu'il payait fort cher. Bien qu'il ne pût user de cet appareil britannique sans une sorte de répugnance, il ne croyait pas pouvoir s'en passer.

Entre le déjeuner et le dîner, les deux voisins sortaient, si le temps était beau, pour visiter la ferme ou pour se promener, ou pour assister au dressage des jeunes chevaux. Quelquefois Pierre conduisait son ami jusque dans son village et le faisait entrer dans sa maison.

Cette maison, vieille et petite, ressemblait plus à la cabane d'un valet qu'à une habitation de maître. Sur le toit de chaume où nichaient diverses familles d'oiseaux, s'élevait une mousse verte. Des deux corps de logis construits en bois, jadis étroitement unis l'un à l'autre,

l'un penchait en arrière, l'autre s'inclinait de côté et menaçait de s'écrouler. Triste à voir au dehors, cette maison ne présentait pas un aspect plus agréable au dedans. Mais Pierre, avec sa tranquillité et sa modestie de caractère, s'inquiétait peu de ce que les riches appellent les agréments de la vie, et se réjouissait de posséder une maisonnette où il pût s'abriter dans les mauvais temps. Son ménage était fait par une femme d'une quarantaine d'années, nommée Marthe, très-dévouée et très-probe, mais très-maladroite, cassant la vaisselle, déchirant le linge, et ne pouvant réussir à préparer un mets dans une condition convenable. Pierre lui avait infligé le surnom de Caligula.

Malgré son peu de fortune, le bon Pierre était très-hospitalier; il aimait à donner à dîner, et s'efforçait surtout de bien traiter son ami Boris. Mais, par l'inhabileté de Marthe, qui, dans l'ardeur de son zèle, courait impétueusement de côté et d'autre, au risque de se rompre le cou, le repas du pauvre Pierre se composait ordinairement d'un morceau d'esturgeon desséché et d'un verre d'eau-de-vie, très-bonne, disait-il en riant, *contre* l'estomac. Le plus souvent, après la promenade, Boris ramenait son ami dans sa demeure plus confortable. Pierre apportait au dîner le même appétit qu'au repas du matin, puis se retirait à l'écart pour faire une sieste de quelques heures. Pendant ce temps, Boris lisait les journaux étrangers.

Le soir, les deux amis se rejoignaient encore dans une même salle. Quelquefois ils jouaient aux cartes. Quelquefois ils continuaient leur nonchalante causerie. Quelquefois Pierre détachait de la muraille une guitare et chantait d'une voix de ténor assez agréable. Il avait pour la musique un goût beaucoup plus décidé que Boris, qui ne pouvait prononcer le nom de Beethoven sans un trans-

port d'admiration, et qui venait de commander un piano à Moscou. Dès qu'il se sentait enclin à la tristesse ou à la mélancolie, il chantait en nasillant légèrement une des chansons de son régiment. Il accentuait surtout certaines strophes telles que celle-ci : « Ce n'est pas un Français, c'est un conscrit qui nous fait la cuisine. Ce n'est pas pour nous que l'illustre Rode doit jouer, ni pour nous que Cantalini chante. Eh! trompette, nous sonne-nous l'aubade; le maréchal des logis nous présente son rapport. » Parfois Boris essayait de l'accompagner, mais sa voix n'était ni très-juste ni très-harmonieuse.

A dix heures, les deux amis se disaient bonsoir et se quittaient, pour recommencer le lendemain la même existence.

Un jour qu'ils étaient assis l'un en face de l'autre, selon leur habitude, Pierre, regardant fixement Boris, lui dit tout à coup d'un ton expressif :

« Il y a une chose qui m'étonne, Boris.

— Quoi donc?

— C'est de vous voir, vous si jeune encore, et avec vos qualités d'esprit, vous astreindre à rester dans un village.

— Mais vous savez bien, répondit Boris surpris de cette remarque, vous savez bien que les circonstances m'obligent à ce genre de vie.

— Quelles circonstances? Votre fortune n'est-elle pas assez considérable pour vous assurer partout une honnête existence? Vous devriez entrer au service. »

Et, après un moment de silence, il ajouta :

« Vous devriez entrer dans les uhlands.

— Pourquoi dans les uhlands?

— Il me semble que c'est là ce qui vous conviendrait le mieux.

— Vous, pourtant, vous avez servi dans les hussards.

— Oui ! s'écria Pierre avec enthousiasme. Et quel beau régiment ! Dans le monde entier, il n'en existe pas un pareil ; un régiment merveilleux ; colonel, officiers..., tout était parfait.... Mais vous, avec votre blonde figure, votre taille mince, vous seriez mieux dans les uhlands.

— Permettez, Pierre. Vous oubliez qu'en vertu des règlements militaires, je ne pourrais entrer dans l'armée qu'en qualité de cadet. Je suis bien vieux pour commencer une telle carrière, et je ne sais pas même si à mon âge on voudrait m'y admettre.

— C'est vrai, répliqua Pierre à voix basse. Eh bien ! alors, reprit-il en levant subitement la tête, il faut vous marier.

— Quelles singulières idées vous avez aujourd'hui !

— Pourquoi donc singulières ? Quelle raison avez-vous de vivre comme vous vivez et de perdre votre temps ? Quel intérêt peut-il y avoir pour vous à ne pas vous marier ?

— Il ne s'agit pas d'intérêt.

— Non, reprit Pierre avec une animation extraordinaire, non, je ne comprends pas pourquoi, de nos jours, les hommes ont un tel éloignement pour le mariage.... Ah ! vous me regardez.... Mais moi j'ai voulu me marier, et l'on n'a pas voulu de moi. Vous qui êtes dans des conditions meilleures, vous devez prendre un parti. Quelle vie que celle du célibataire ! Voyez un peu, en vérité, les jeunes gens sont étonnants. »

Après cette longue tirade, Pierre secoua sur le dos d'une chaise la cendre de sa pipe, et souffla fortement dans le tuyau pour la nettoyer.

« Qui vous dit, mon ami, repartit Boris, que je n songe pas à me marier ? »

En ce moment, Pierre puisait du tabac au fond de sa blague en velours ornée de paillettes, et d'ordinaire il ac-

compagnait très-gravement cette opération. Les paroles de Boris lui firent faire un mouvement de surprise.

« Oui, continua Boris, trouvez-moi une femme qui me convienne et je l'épouse.

— En vérité !

— En vérité !

— Non. Vous plaisantez?

— Je vous assure que je ne plaisante pas. »

Pierre alluma sa pipe ; puis, se tournant vers Boris :

« Eh bien ! c'est convenu, dit-il, je vous trouverai une femme.

— A merveille ! Mais, maintenant, dites-moi, pourquoi voulez-vous me marier?

— Parce que, tel que je vous connais, je ne vous crois pas capable de régler vous-même cette affaire.

— Il m'a semblé, au contraire, reprit Boris en souriant, que je m'entendais assez bien à ces sortes de choses.

— Vous ne me comprenez pas, » répliqua Pierre, et il changea d'entretien.

Deux jours après, il arriva chez son ami, non plus avec son paletot-sac, mais avec un frac bleu, à longue taille ornée de très-petits boutons et chargée de deux manches bouffantes. Ses moustaches étaient cirées, ses cheveux relevés en deux énormes boucles sur le front et imprégnés de pommade. Un col en velours, enjolivé d'un nœud en soie, lui serrait étroitement le cou et maintenait sa tête dans une imposante roideur.

« Que signifie cette toilette? demanda Boris.

— Ce qu'elle signifie, répliqua Pierre en s'asseyant sur une chaise, non plus avec son abandon habituel, mais avec gravité ; elle signifie qu'il faut faire atteler votre voiture. Nous partons.

— Et où donc allons-nous?

— Voir une jeune femme.

— Quelle jeune femme?

— Avez-vous donc déjà oublié ce dont nous sommes convenus avant-hier?

— Mais, mon cher Pierre, répondit Boris, non sans quelque embarras, c'était une plaisanterie.

— Une plaisanterie! Vous m'avez juré que vous parliez sérieusement, et vous devez tenir votre parole. J'ai déjà fait mes préparatifs.

— Comment? Que voulez-vous dire?

— Ne vous inquiétez pas. J'ai seulement fait prévenir une de nos voisines que j'irais lui rendre aujourd'hui une visite avec vous.

— Quelle voisine?

— Patience! vous la connaîtrez. Habillez-vous et faites atteler.

— Mais voyez donc quel temps, reprit Boris tout troublé de cette subite décision.

— C'est le temps de la saison.

— Et allons-nous loin?

— Non; à une quinzaine de verstes de distance.

— Sans même déjeuner? demanda Boris.

— Le déjeuner ne nous occasionnera pas un long retard. Mais, tenez, allez vous habiller; pendant ce temps, je préparerai une petite collation : un verre d'eau-de-vie. Cela ne sera pas long. Nous ferons un meilleur repas chez la jeune veuve.

— Ah! c'est donc une veuve?

— Oui, vous verrez. »

Boris entra dans son cabinet de toilette. Pierre apprêta le déjeuner et fit harnacher les chevaux.

L'élégant Boris resta longtemps enfermé dans sa chambre. Pierre, impatienté, buvait, en fronçant le sourcil, un second verre d'eau-de-vie, lorsque enfin il le vit apparaître vêtu comme un vrai citadin de bon goût. Il portait un par-

dessus dont la couleur noire se détachait sur un pantalon d'une nuance claire, une cravate noire, un gilet noir, des gants gris glacés ; à l'une des boutonnières de son gilet était suspendu une petite chaîne en or qui retombait dans une poche de côté, et de son habit et de son linge frais s'exhalait un doux arome.

Pierre, en l'observant, ne fit que proférer une légère exclamation et prit son chapeau.

Boris but un demi-verre d'eau-de-vie, et se dirigea avec son ami vers sa voiture.

« C'est uniquement par condescendance pour vous, lui dit-il, que j'entreprends cette course.

— Admettons que ce soit pour moi, répondit Pierre sur lequel l'élégante toilette de son voisin exerçait un visible ascendant, mais peut-être me remercierez-vous de vous avoir fait faire ce petit voyage. »

Il indiqua au cocher la route qu'il devait suivre et monta dans la calèche.

Après un moment de silence pendant lequel les deux amis se tenaient immobiles l'un à côté de l'autre : « Nous allons, dit Pierre, chez Mme Sophie Cirilovna Zadnieprovskaïa. Vous connaissez sans doute déjà ce nom?

— Il me semble l'avoir entendu prononcer. Et c'est elle avec qui vous voulez me marier ?

— Pourquoi pas ? C'est une femme d'esprit, qui a de la fortune et de bonnes façons, des façons de grande ville. Au reste vous en jugerez. Cette démarche ne vous impose aucun engagement.

— Sans aucun doute. Et quel âge a-t-elle ?

— Vingt-cinq ou vingt-six ans, et fraîche comme une pomme. »

La distance à parcourir pour arriver à la demeure de Sophie Cirilovna était beaucoup plus longue que le bon Pierre ne l'avait dit. Boris, se sentant saisi par le froid,

plongea son visage dans son manteau de fourrure. Pierre ne s'inquiétait guère en général du froid, et moins encore quand il avait ses habits de grande cérémonie qui l'étreignaient au point de le faire transpirer.

L'habitation de Sophie était une petite maison blanche assez jolie, avec une cour et un jardin, semblable aux maisons de campagne qui décorent les environs de Moscou, mais qu'on ne rencontre que rarement dans les provinces.

En descendant de voiture, les deux amis trouvèrent sur le seuil de la porte un domestique vêtu d'un pantalon gris et d'une redingote ornée de boutons armoriés ; dans l'antichambre, un autre domestique assis sur un banc et habillé de la même façon. Pierre le pria de l'annoncer à sa maîtresse, ainsi que son ami. Le domestique répondit qu'elle les attendait, et leur ouvrit la porte de la salle à manger, où un serin sautillait dans sa cage, puis celle du salon, décoré de meubles à la mode, façonnés en Russie, très-agréables en apparence, et en réalité très-incommodes.

Deux minutes après, le frôlement d'une robe de soie se fit entendre dans une chambre voisine, puis la maîtresse de la maison entra d'un pas léger. Pierre s'avança à sa rencontre et lui présenta Boris.

« Je suis charmé de vous voir, dit-elle en observant Boris d'un regard rapide. Il y a longtemps que je désirais vous connaître, et je remercie Pierre Vasilitch d'avoir bien voulu me procurer cette satisfaction. Je vous en prie, asseyez-vous. »

Elle-même s'assit sur un petit canapé en aplatissant d'un coup de main les plis de sa robe verte garnie de volants blancs, penchant la tête sur le dossier du canapé, tandis qu'elle avançait sur le parquet deux petits pieds chaussés de deux jolies bottines.

Pendant qu'elle engageait elle-même l'entretien, Boris,

assis dans un fauteuil en face d'elle, la regardait attentivement. Elle avait la taille svelte, élancée, le teint brun, la figure assez belle, de grands yeux brillants un peu relevés aux coins de l'orbite comme ceux des Chinoises. L'expression de son regard et de sa physionomie présentait un tel mélange de hardiesse et de timidité qu'on ne pouvait y saisir un caractère déterminé. Tantôt elle clignait ses yeux, tantôt elle les ouvrait dans toute leur étendue, et en même temps sur ses lèvres errait un sourire affecté d'indifférence. Ses mouvements étaient dégagés et parfois un peu vifs. Somme toute, son extérieur plaisait assez à Boris. Seulement il remarquait à regret qu'elle était coiffée étourdiment, qu'elle avait la raie de travers. De plus, elle parlait, selon lui, un trop correct langage, car il avait à cet égard le même sentiment que Pouchkin, qui a dit : « Je n'aime point les lèvres roses sans sourire, ni la langue russe sans quelque faute grammaticale. » En un mot, Sophie Cirilovna était de ces femmes qu'un amant nomme des femmes séduisantes ; un mari, des êtres agaçants, et un vieux garçon, des enfants espiègles.

Elle parlait à ses deux hôtes de l'ennui qu'on éprouve à vivre dans un village. « Il n'y a pas ici, disait-elle en appuyant avec afféterie sur l'accentuation de certaines syllabes, il n'y a pas ici une âme avec qui on puisse converser. Je ne sais comment on se résigne à se retirer dans un tel gîte, et ceux-là seuls, ajouta-t-elle avec une petite moue d'enfant, ceux que nous aimerions à voir, s'éloignent et nous abandonnent dans notre triste solitude. »

Boris s'inclina et balbutia quelques mots d'excuse. Pierre le regarda d'un regard qui semblait dire : En voilà une qui a le don de la parole.

« Vous fumez ? demanda Sophie en se tournant vers Boris.

— Oui.... mais....

— N'ayez pas peur. Je fume aussi. »

A ces mots elle se leva, prit sur la table une boîte en argent, en tira des cigarettes qu'elle offrit à ses visiteurs, sonna, demanda du feu, et un domestique qui avait la poitrine couverte d'un large gilet rouge apporta une bougie.

« Vous ne croiriez pas, reprit-elle en inclinant gracieusement la tête et en lançant en l'air une légère bouffée de fumée, qu'il y a ici des gens qui n'admettent pas qu'une femme puisse savourer un pauvre petit cigare. Oui, tout ce qui échappe au vulgaire niveau, tout ce qui ne reste point asservi à la coutume banale est ici sévèrement jugé.

— Les femmes de notre district, dit Pierre Vasilitch, sont surtout très-sévères sur cet article.

— Oui. Elles sont méchantes et inflexibles; mais je ne les fréquente pas, et leurs calomnies ne pénètrent point dans mon solitaire refuge.

— Et vous ne vous ennuyez pas de cette retraite, demanda Boris?

— Non. Je lis beaucoup, et lorsque je suis fatiguée de lire, je rêve, je m'amuse à faire des conjectures sur l'avenir.

— Eh! quoi! vous consultez les cartes! s'écria Pierre étonné.

— Je suis assez vieille pour me livrer à ce passe-temps.

— A votre âge! Quelle idée! » murmura Pierre.

Sophie Cirilovna le regarda en clignotant, puis, se retournant vers Boris: « Parlons d'autre chose, dit-elle; je suis sûr, monsieur Boris, que vous vous intéressez à la littérature russe?

— Moi.... sans doute, répondit avec quelque embarras

Boris, qui lisait peu de livres russes, surtout peu de livres nouveaux, et s'en tenait à Pouchkin.

— Expliquez-moi d'où vient la défaveur qui s'attache à présent aux œuvres de Marlinski? Elle me semble très-injuste, n'êtes-vous pas de mon avis?

— Marlinski est certainement un écrivain de mérite, répliqua Boris.

— C'est un poëte, un poëte dont l'imagination nous emporte dans les régions idéales, et maintenant on ne s'applique qu'à peindre les réalités de la vie vulgaire. Mais, je vous le demande, qu'y a-t-il donc de si attrayant dans le mouvement de l'existence journalière, dans le monde, sur cette terre?

— Je ne puis m'associer à votre pensée, répondit Boris en la regardant. Je trouve ici même un grand attrait. »

Sophie sourit d'un air confus. Pierre releva la tête, sembla vouloir prononcer quelques mots, puis se remit à fumer en silence.

L'entretien se prolongea à peu près sur le même ton, courant rapidement d'un sujet à l'autre, sans se fixer sur aucune question, sans prendre aucun caractère décisif. On en vint à parler du mariage, de ses avantages, de ses inconvénients, et de la destinée des femmes en général. Sophie prit le parti d'attaquer le mariage, et peu à peu s'anima, s'emporta, bien que ses deux auditeurs n'essayassent pas de la contredire. Ce n'était pas sans raison qu'elle vantait les œuvres de Marlinski; elle les avait étudiées et en avait profité. Les grands mots d'art, de poésie, diapraient constamment son langage.

« Qu'y a-t-il, s'écria-t-elle à la fin de sa pompeuse dissertation, qu'y a-t-il de plus précieux pour la femme que la liberté de pensée, de sentiment, d'action?

— Permettez, répliqua Pierre dont la physionomie avait pris depuis quelques instants une expression marquée de

mécontentement. Pourquoi la femme réclamerait-elle cette liberté? qu'en ferait-elle?

— Comment! selon vous elle doit être l'attribut exclusif de l'homme.

— L'homme non plus n'en a pas besoin.

— Pas besoin?

— Non. A quoi lui sert cette liberté tant vantée? A s'ennuyer ou à faire des folies.

— Ainsi, repartit Sophie avec un sourire ironique, vous vous ennuyez : car, tel que je vous connais, je ne suppose pas que vous commettiez des folies.

— Je suis également soumis à ces deux effets de la liberté, répondit tranquillement Pierre.

— Très-bien, je ne puis me plaindre de votre ennui. Je lui dois peut-être le plaisir de vous voir aujourd'hui. »

Très-satisfaite de cette pointe épigrammatique, Sophie se pencha vers Boris et lui dit à voix basse : « Votre ami se complaît dans le paradoxe.

— Je ne m'en étais pas encore aperçu, repartit Boris.

— En quoi donc me complais-je? demanda Pierre.

— A soutenir des paradoxes. »

Pierre regarda fixement Sophie, puis murmura entre ses dents : « Et moi je sais ce qui vous plairait... »

En ce moment le domestique en gilet rouge vint annoncer que le dîner était servi.

« Messieurs, dit Sophie, voulez-vous bien passer dans la salle à manger? »

Le dîner ne plut ni à l'un ni à l'autre des convives. Pierre Vasilitch se leva de table sans avoir pu apaiser sa faim, et Boris Andréitch, avec ses goûts délicats en matière de gastronomie, ne fut pas plus satisfait de ce repas, bien que les mets fussent servis sous des cloches, et que les assiettes fussent chaudes. Le vin aussi était mauvais,

en dépit des étiquettes argentées et dorées qui décoraient chaque bouteille.

Sophie Cirilovna ne cessait de parler, tout en jetant de temps à autre un regard impérieux sur ses domestiques. Elle vidait à de fréquents intervalles son verre d'une façon assez leste, en remarquant que les Anglaises buvaient très-bien du vin, et que, dans ce district sévère, on trouvait que, de la part d'une femme, c'était une inconvenance.

Après le dîner, elle ramena ses hôtes au salon, et leur demanda ce qu'ils préféraient, du thé ou du café. Boris accepta une tasse de thé, et, après en avoir pris une cuillerée, regretta de n'avoir pas demandé du café. Mais le café n'était pas meilleur. Pierre, qui en avait demandé, le laissa pour prendre du thé, et renonça également à boire cette autre potion.

Sophie Cirilovna s'assit, alluma une cigarette, et se montra très-empressée de reprendre son vif entretien. Ses yeux petillaient, et ses joues étaient échauffées. Mais ses deux visiteurs ne la secondaient pas dans ses dispositions à l'éloquence. Ils semblaient plus occupés de leurs cigares que de ses belles phrases, et, à en juger par leurs regards constamment dirigés du côté de la porte, il y avait lieu de supposer qu'ils songeaient à s'en aller. Boris cependant se serait peut-être décidé à rester jusqu'au soir. Déjà il venait de s'engager dans un galant débat avec Sophie, qui, d'une voix coquette, lui demandait s'il n'était pas surpris qu'elle vécût ainsi seule dans la retraite. Mais Pierre voulait partir, et il sortit pour donner l'ordre au cocher d'atteler les chevaux.

Quand la voiture fut prête, Sophie essaya encore de retenir ses deux hôtes, et leur reprocha gracieusement la brièveté de leur visite. Boris s'inclina, et, par son attitude irrésolue, par l'expression de son sourire, semblait

lui dire que ce n'était pas à lui que devaient s'adresser ses reproches. Mais Pierre déclara résolûment qu'il était temps de partir pour pouvoir profiter du clair de lune. En même temps, il s'avançait vers la porte de l'antichambre. Sophie offrit sa main aux deux amis, pour leur donner le *shakehand*, à la façon anglaise. Boris seul accepta cette courtoisie, et serra assez vivement les doigts de la jeune femme. De nouveau elle cligna les yeux, de nouveau elle sourit et lui fit promettre de revenir prochainement. Pierre était déjà dans l'antichambre, enveloppé dans son manteau.

Il s'assit en silence dans la voiture, et, lorsqu'il fut à quelques centaines de pas de la maison de Sophie : « Non, non, murmura-t-il, cela ne va pas.

— Que voulez-vous dire? demanda Boris.

— Cela ne vous convient pas, répéta-t-il avec une expression de dédain.

— Si vous voulez parler de Sophie Cirilovna, je ne puis être de votre avis. C'est une femme, il est vrai, un peu prétentieuse, mais agréable.

— C'est possible dans un certain sens. Mais songez au but que je m'étais proposé en vous conduisant près d'elle. »

Boris ne répondit pas.

« Non, reprit Pierre. Cela ne va pas. Il lui plaît de nous déclarer qu'elle est épicurienne. Et moi, s'il me manque deux dents au côté droit, je n'ai pas besoin de le dire. On le voit assez. En outre, je vous le demande, est-ce là une femme de ménage? Je sors de chez elle sans avoir pu satisfaire mon appétit. Ah! qu'elle soit spirituelle, instruite, de bon ton, je le veux bien; mais, avant tout, donnez-moi une bonne ménagère, que diable! Je vous le répète, cela ne vous convient pas. Est-ce que ce domestique, avec son gilet rouge, et ces plats recouverts de cloches en fer-blanc, vous ont étonné?

— Il n'était pas nécessaire que je fusse étonné.

— Je sais ce qu'il vous faut. Je le sais à présent.

— Je vous assure que j'ai été très-content de connaître Sophie Cirilovna.

— J'en suis charmé. Mais elle ne vous convient pas. »

En arrivant à la maison de Boris, Pierre lui dit : « Nous n'en avons pas fini. Je ne vous rends pas votre parole.

— Je suis à votre disposition, répondit Boris.

— Très-bien. »

Une semaine entière s'écoula à peu près comme les autres, si ce n'est que Pierre disparaissait quelquefois pendant une grande partie de la journée. Un matin, il se présenta de nouveau chez son ami, dans ses vêtements d'apparat, et invita Boris à venir faire avec lui une autre visite.

« Où me conduisez-vous aujourd'hui ? demanda Boris qui avait attendu cette seconde invitation avec une certaine impatience, et qui se hâta de faire atteler son traîneau ; car l'hiver était venu, et les voitures étaient remisées pour plusieurs mois.

— Je veux vous présenter dans une très-honorable maison, à Tikodouïef. Le maître de cette maison est un excellent homme qui s'est retiré du service avec le grade de colonel. Sa femme est une personne fort recommandable, et il y a là deux jeunes filles fort gracieuses, qui ont reçu une éducation de premier ordre et qui en outre ont de la fortune. Je ne sais laquelle des deux vous plaira le plus. L'une est vive et animée, l'autre un peu trop timide. Mais toutes deux sont de vrais modèles. Vous verrez.

— Et comment s'appelle le père ?

— Calimon Ivanitch.

— Calimon ! Quel singulier nom. Et la mère ?

— Pélagie Ivanovna. L'une de ses filles s'appelle aussi Pélagie ; l'autre Émérance.

— Émérance! Calimon. Jamais je n'ai entendu prononcer de noms semblables. Émérance, Calimovna! Quel bizarre assemblage!

— Je l'avoue. Mais cette jeune fille est remplie de je ne sais quelle flamme de vertu.

— Comme vous devenez poétique, mon cher Pierre. Et cette belle Émérance est-ce celle qui est si timide?

— Non. C'est sa sœur. »

L'habitation de Calimon ne ressemblait guère à la coquette villa de la jeune veuve. C'était un vaste et lourd bâtiment, avec des fenêtres étroites et des vitres ternes. Devant la façade s'élevaient deux grands bouleaux, et de l'autre côté, de vieux tilleuls dont la cime surpassait le toit de la maison, dont les noirs rameaux s'étendaient au loin. En été, ces arbres gigantesques devaient par leur feuillage décorer cette retraite. En hiver ils l'assombrissaient. Enfin toute cette maison avait une apparence de tristesse et de vétusté qui ne pouvait produire une impression agréable.

Les deux visiteurs se firent annoncer et furent introduits dans le salon. Le maître et la maîtresse du logis s'avancèrent à leur rencontre; mais pendant quelques instants ils ne purent exprimer que par des signes et des gestes de politesse ce qu'ils voulaient dire, et les deux amis ne pouvaient pas mieux se faire comprendre, car, à leur approche, quatre barbets s'étaient levés et faisaient par leurs aboiements un vacarme effroyable. En les frappant avec des mouchoirs, en les menaçant du pied et de la main, on parvint, non sans peine, à les apaiser, et une servante entraîna dans une chambre voisine le plus obstiné qui la mordit au doigt.

Dès que le calme fut rétabli, Pierre présenta son ami à M. et à Mme Calimon qui lui dirent à la fois combien ils se réjouissaient de le voir. Puis M. Calimon présenta

Boris à ses filles. Il y avait encore là deux femmes d'un certain âge, très-modestement vêtues, qui se tenaient à l'écart, et auxquelles personne ne semblait faire attention.

Calimon Ivanitch était un homme de cinquante ans, à la taille élevée, aux cheveux gris. Sa physionomie, un peu vulgaire, avait une expression de bonté, d'apathie et d'indifférence. Sa femme, maigre, petite, portant sur la tête un lourd échafaudage de coiffure, semblait être au contraire dans une agitation perpétuelle. Sa figure avait depuis longtemps perdu la fraîcheur de la jeunesse. Ses deux filles formaient entre elles un singulier contraste. Pélagie avait le teint brun, les cheveux noirs, et un air de réserve, de timidité extraordinaires. Elle se tenait, comme un enfant craintif, derrière ses parents; tandis que sa sœur s'avançait d'un pas léger, avec ses cheveux blonds, ses joues purpurines, sa bouche en cœur, son nez légèrement retroussé et ses yeux étincelants. A la voir, il était aisé de deviner qu'elle jouait habituellement un grand rôle dans le salon paternel, et qu'elle n'en était point embarrassée. Elle portait, ainsi que sa sœur, une robe blanche avec une profusion de rubans bleus qui se soulevaient et flottaient au moindre mouvement. La couleur de ces rubans s'harmonisait très-bien avec l'ensemble de sa physionomie, et s'accordait mal avec celle de Pélagie. Mais il eût été difficile de dire quel genre de toilette pouvait convenir à Pélagie, quoique pourtant elle ne fût pas laide.

On s'assit. Les maîtres de la maison adressèrent à leurs hôtes quelques banales questions de politesse, avec cet air affecté et contraint que l'on remarque ordinairement entre des gens qui se voient pour la première fois. Les deux amis leur répondirent sur le même ton. L'entretien était froid et difficile. Calimon, qui n'avait pas

l'esprit très-inventif, ayant demandé pour la seconde fois à Boris s'il était depuis longtemps dans le pays, sa femme lui fit remarquer sa distraction avec l'accent mielleux qu'elle avait coutume d'employer devant des étrangers. Le colonel, confus, tira de sa poche son mouchoir et se moucha si bruyamment que les chiens se mirent de nouveau à aboyer, et qu'il fallut de nouveau courir près d'eux pour les apaiser.

Émérance parvint enfin à rendre à ses parents le service qu'elle leur rendait habituellement en de telles circonstances. Elle s'assit près de Boris, elle anima l'entretien par des questions insignifiantes, il est vrai, mais vives et gracieuses. Bientôt la conversation devint de part et d'autre plus libre. Chacun s'y associa, à l'exception de Pélagie qui restait immobile, les yeux fixés sur le plancher, tandis que l'alerte Émérance souriait, gesticulait, causait, puis, de temps à autre, s'arrêtait et semblait se dire : Voyez, comme je suis aimable et bien élevée; voyez, comme je sais plaire à tout le monde. Il semblait même que son zézayement ne provenait que de l'excès de sa bonté. Elle riait en donnant des inflexions prolongées et doucereuses à son rire, quoique Boris ne dît rien qui pût lui mériter une telle grâce; elle sourit encore plus quand elle le vit s'égayer et s'enhardir à quelques vives répliques.

Pierre sourit aussi, et comme on en était venu à parler des beaux-arts, tout à coup il s'écria que son ami aimait beaucoup la musique.

« Et moi aussi, dit Émérance, je suis passionnée pour la musique.

— Non-seulement, reprit Pierre, vous avez cet excellent goût, mais vous êtes une musicienne accomplie.

— En vérité! dit Boris.

— Oui, ajouta Pierre. Émérance et Pélagie Cali-

movna jouent du piano avec un rare talent, surtout Émérauce. »

En entendant prononcer son nom, Pélagie frissonna. Émérance baissa modestement les yeux.

« Ah! mesdemoiselles, s'écria Boris, est-ce que j'oserais vous prier? est-ce que vous voudriez être assez bonnes?

— Mais, vraiment! murmura Émérance, je ne sais si je puis;... puis jetant un regard de côté à Pierre : je vous en veux, » dit-elle d'un ton de voix qui démentait son reproche.

Pierre, qui n'était pas homme à se laisser si aisément déconcerter, se tourna vers Mme Calimon.

« Je vous en prie, dit-il, ordonnez donc à mesdemoiselles vos filles de jouer et de chanter quelque chose.

— Je ne sais si elles sont en voix aujourd'hui, répondit la mère; mais elles peuvent essayer.

— Oui, oui, ajouta le colonel, il faut qu'elles essayent.

— Mais, maman, je vous assure que je ne puis.

— Émérance, quand je le veux, » répliqua Mme Calimon en français. Elle avait l'habitude de donner ses ordres à ses filles en français, quand il y avait des étrangers chez elle, lors même que ces étrangers comprenaient cette langue; et ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'elle-même ne la parlait que très-difficilement, et la prononçait fort mal.

Émérance se leva.

« Que faut-il chanter? demanda-t-elle d'un ton soumis.

— Votre duo, qui est charmant. Mes filles, ajouta-t-elle en s'adressant à Boris, ont chacune une voix différente. Émérance a une voix de soprano.

— De soprano, répliqua Boris.

— Oui, de soprano, et Pélagie une voix de contre alto.

— De contre-alto? C'est délicieux.

— Il ne m'est pas possible de chanter aujourd'hui, balbutia Pélagie; je suis trop enrouée. »

Sa voix, en effet, ressemblait plus en ce moment à la basse qu'au contre-alto.

« Eh bien! Émérance, chantez cet air italien; vous savez, celui que vous aimez, et Pélagie vous accompagnera.

— Cet air avec des roulades, des petites machines entortillées; très-bien, » ajouta le colonel.

Les deux sœurs s'avancèrent vers le piano; Pélagie leva le couvercle de l'instrument, ouvrit son cahier de musique et s'assit. Émérance se plaça debout, près d'elle, dans une attitude plastique, sous le regard attentif de Boris. De temps à autre, pour se donner une nouvelle pose, elle portait son mouchoir à ses lèvres. Enfin, elle chanta, comme chantent la plupart de nos jeunes filles, d'une voix glapissante qui, parfois, résonnait comme un gémissement. Elle prononçait si mal les paroles qu'il n'était pas possible de les comprendre; à certaines accentuations, on reconnaissait seulement que c'était de l'italien. A la fin de ce morceau, elle se lança dans des roulades qui enchantèrent tellement le colonel qu'il se leva tout transporté sur sa chaise; mais elle précipita le morceau et elle avait fini de chanter quand sa sœur continuait encore l'accompagnement. Cette petite méprise n'empêcha pas Boris de lui adresser de très-vifs compliments; et Pierre, après s'être écrié à diverses reprises : « A merveille! à merveille! » lui dit : « A présent, ne pourriez-vous pas nous faire entendre un air russe, la romance du Rossignol, ou celle de la Fiancée, ou une chanson de bohémienne? Toutes vos compositions étrangères peuvent être très-jolies, mais, pour nous, elles ne valent pas notre bonne musique nationale.

— Je suis de votre avis! s'écria le colonel.

— Chantez la romance de la Fiancée, dit à voix basse, mais d'un ton ferme, et toujours en mauvais français, Mme Calimon à sa fille.

— Non, dit le colonel; j'aimerais mieux la chanson des Bohémiennes ou celle du Soldat. »

Émérance obéit. Son père, qui connaissait depuis longtemps ces airs par cœur, chantait avec elle, et Pierre était dans le ravissement.

« Voilà, disait-il, ce qui charme nos oreilles, voilà de vraies mélodies. Ah! mademoiselle, vous avez raison d'aimer la musique. Vous êtes une artiste de premier ordre.

— Vous en dites trop, murmura Émérance en quittant le piano.

— A présent, reprit sa mère, chantez la romance de la Fiancée. »

Émérance se hâta de nouveau d'obéir.

« Maintenant, ajouta l'insatiable Mme Colimon, jouez votre sonate à quatre mains... Mais non, mieux vaut peut-être la remettre à une autre fois. Vous êtes peut-être fatiguée, et je crains d'ennuyer M. Boris.

— Comment donc, madame? » s'écria Boris.

Mais Émérance déclara qu'elle était fatiguée, et le courtois visiteur s'approcha d'elle pour lui renouveler ses compliments.

« Ah! monsieur Boris, lui dit-elle, vous avez entendu bien d'autres virtuoses! Qu'est-ce que mon chant comparé au leur? Cependant Bomerius, à son passage ici, m'a affirmé.... Vous connaissez sans doute Bomerius?

— Non. Qui est-il?

— Un élève du Conservatoire de Paris, un musicien éminent, un violon admirable. Il m'a dit que si ma voix était cultivée, si je pouvais avoir des leçons d'un bon maître, j'arriverais tout simplement à produire un effet mer-

veilleux, et il m'a baisé les doigts l'un après l'autre.... Mais ici, comment prendre des leçons? »

Et Émérance soupira.

« Cependant avec vos dispositions naturelles... repartit Boris, avec votre talent.... Mais il ne put achever cette phrase qui l'embarrassait.

— Émérance, dit Mme Calimon, demandez, pourquoi.... que..., le dîner.

— Oui, maman, répondit la jeune fille, en sautillant du côté de la porte. »

Elle ne sautillait ainsi que lorsqu'il y avait des étrangers au salon.

Boris s'approcha de Pélagie qui ne put voir ce mouvement sans une sorte d'effroi.

« Vous avez, lui dit-il, accompagné votre sœur avec une rare habileté. »

Pélagie rougit jusqu'au blanc des yeux et ne répondit pas.

« Je regrette de n'avoir pas entendu votre duo. A quel opéra appartient-il? »

Pélagie tournait de côté et d'autre un regard inquiet, et ne pouvait prononcer un mot.

« Quelle est la musique que vous préférez, reprit-il après un moment d'attente, celle d'Italie ou celle d'Allemagne? »

Pélagie restait muette.

« Mais répondez donc, lui cria sa mère.

— J'aime tous les genres de musique, balbutia enfin la pauvre créature.

— Comment, tous? cela me semble difficile. Par exemple, Beethoven est un compositeur de génie, mais il ne peut être apprécié par tous les amate rs.

— Non, murmura Pélagie.

— L'art est infini dans sa variété.

— Oui. »

Boris n'essaya pas de continuer ce pénible entretien. « Non, se dit-il, il n'y a pas moyen de la faire parler. C'est l'image vivante de la peur. »

A la fin de cette journée, quand la pauvre Pélagie fut rentrée dans sa chambre, elle raconta à sa camériste ce qu'elle avait souffert, comment on l'avait obligée à faire de la musique devant un inconnu, comment elle n'avait su que répondre aux questions qu'il lui adressait, et toutes ses anxiétés quand il arrivait des étrangers, et les reproches que lui faisait sa mère.

A table, Boris fut placé entre M. Calimon et Émérance. Le dîner, préparé et servi tout entier à la façon russe, parut beaucoup plus agréable à Pierre que le repas raffiné de la jeune veuve. Pélagie, qui se trouvait assise à côté de lui, parvint peu à peu à surmonter sa timidité et finit par causer assez aisément avec lui, tandis que la coquette Émérance s'efforçait tellement de captiver l'attention de son voisin qu'il en était fatigué. Elle avait surtout une façon de tourner la tête qui lui déplaisait, et ce qui lui déplaisait encore plus, c'était de la voir toujours occupée d'elle-même, parlant sans cesse de sa propre personne, et racontant avec une assurance imperturbable les plus petits incidents de sa vie. Mais, en homme bien élevé, il maîtrisait ses impressions désagréables, et les dissimulait si bien que Pierre, qui l'observait attentivement, ne pouvait les deviner.

Après le dîner, le colonel devint très-taciturne, ou, pour mieux dire, il était assoupi. Car, à ce moment de la journée, il avait l'habitude de faire la sieste. Il essaya pourtant de retenir ses hôtes qui annonçaient leur intention de se retirer. « Pourquoi donc, leur disait-il, nous quitter si vite? Ne voulez-vous pas faire une petite partie de cartes? » Mais au fond du cœur il se réjouit de les voir prendre leurs chapeaux.

Sa femme, au contraire, fit tous ses efforts pour les garder plus longtemps, et, dans cette tentative, elle était vivement secondée par Émérance qui employait toutes sortes d'arguments pour les décider à retarder leur départ. Pélagie s'adjoignit aussi à elle, et, de sa voix craintive, balbutia : « Mais, messieurs... »

Pierre ne disait ni oui ni non, et s'en rapportait à la volonté de son ami. C'était la contre-partie de ce qui était arrivé chez Sophie Cirilovna. Boris déclara qu'il était absolument obligé de retourner chez lui, et s'éloigna en promettant de revenir bientôt. Émérance fixa sur lui un dernier regard.

Le colonel suivit ses deux hôtes jusque dans l'antichambre, resta là tandis que leur domestique les enveloppait dans leurs écharpes et leurs manteaux, et leur donnait des bottes fourrées, puis rentra dans son cabinet et s'endormit. Pendant ce temps Pélagie, pour échapper aux réprimandes de sa mère, se sauva dans sa chambre, et les deux femmes, qui avaient assisté comme deux muets comparses à cet événement de la journée, félicitèrent Émérance sur sa nouvelle conquête.

Les deux amis voyageaient en silence. Boris riant en dedans de lui-même, la tête plongée dans les replis de son collet de genette, attendait que Pierre prît la parole. Celui-ci enfin s'y décida.

« Cette fois encore, dit-il, cela ne va pas ? »

Mais il prononçait ces mots d'un ton dubitatif, en cherchant à voir la figure de Boris pour fixer son indécision, et, ne pouvant y parvenir, il répéta sa première interrogation :

« Cela ne va pas ?

— Non assurément, répondit Boris en riant.

— Je m'en doutais. Mais pourquoi donc cela ne vous convient-il pas ? Que manque-t-il à cette jeune fille ?

— Il ne lui manque rien; au contraire, elle n'a que trop d'agréments.

— Eh quoi! c'est là votre objection?

— Oui.

— En vérité, je ne vous comprends pas. Est-ce qu'elle n'est pas très-bien élevée? est-ce que son caractère, sa façon d'être....

— Mais c'est moi, Pierre, qui ne comprends pas qu'avec votre droiture de jugement, vous puissiez vous abuser sur la nature de cette belle Émérance. Vous n'avez donc point remarqué cette fatigante amabilité, cette constante adoration d'elle-même, cette complaisance dans le sentiment de ses qualités, cette sorte de condescendance d'un être angélique qui daigne abaisser, du haut de ses splendeurs, ses regards sur de simples mortels? Que vous dirai-je encore? Elle m'inspire un tel éloignement que, si j'étais forcé d'épouser une des sœurs, j'aimerais mieux cent fois épouser l'autre; au moins, celle-là sait se taire.

— Vous avez peut-être raison, répliqua Pierre d'un ton soumis. »

Les remarques de son ami l'embarrassaient.

« Non, se disait-il pour la première fois depuis qu'il connaissait Boris, je ne suis pas à sa hauteur; il est trop fort pour moi.

— En avant! en avant! » cria Boris à son cocher.

Le cocher fouetta ses chevaux.

« Eh bien! mon cher Pierre, reprit Boris en riant lorsqu'il descendit de son traîneau, cela ne va pas; qu'en pensez-vous? »

Pierre ne répondit pas et se retira dans sa chambre.

Le lendemain, Émérance écrivait une longue lettre à une de ses amies, et lui disait: « Hier, nous avons eu la visite d'un nouveau voisin, M. Boris Viasovnine. C'est un homme de bonnes manières, très-agréable, qui a reçu

une éducation distinguée ; et, je te l'avouerai tout bas, il me semble que j'ai fait sur lui une vive impression. Mais ne t'inquiète pas, mon amie, mon cœur est immuable, et Valentin n'a rien à craindre. »

Ce Valentin était professeur au gymnase de la ville voisine ; dans cette résidence, il s'abandonnait à toutes sortes de folies, et au village il se livrait près d'Émérance à un amour platonique sans espoir.

Après leur infructueuse visite, les deux amis avaient repris leur existence habituelle.

Quelques jours se passèrent. Boris s'attendait à être promptement invité à une autre excursion ; mais Pierre semblait avoir renoncé à ses projets. Pour l'y ramener, Boris se mit à parler de la jeune veuve et de la famille Calimon. Il disait qu'on ne pouvait bien juger les choses en un premier aperçu, qu'il faudrait revoir, et il faisait d'autres insinuations que le cruel Pierre s'obstinait à ne pas vouloir comprendre. A la fin, Boris, impatienté de cette froide réserve, lui dit un matin :

« Eh quoi! mon ami, est-ce à moi à présent à vous rappeler vos promesses ?

— Quelles promesses ?

— Ne vous souvenez-vous plus que vous voulez me marier ? J'attends.

— Vous avez des prétentions trop difficiles à satisfaire, le goût trop délicat. Il n'y a pas dans ce district une femme qui puisse vous convenir.

— Ah! ce n'est pas bien à vous, Pierre, de renoncer si vite à votre entreprise. Nous n'avons fait encore que deux essais infructueux ; est-ce une raison pour désespérer ? D'ailleurs, la veuve ne m'a point déplu. Si vous m'abandonnez, je retourne près d'elle.

— Allez à la grâce de Dieu !

— Pierre, je vous assure très-sérieusement que je dé-

sire me marier. Faites-moi donc connaître une autre femme.

— Je n'en connais pas dans tout ce canton.

— C'est impossible; vous ne pouvez me faire croire qu'il n'existe pas une agréable persônne à plusieurs lieues à la ronde.

— Je vous dis la vérité.

— Voyons, réfléchissez, cherchez un peu dans votre esprit. »

Pierre mordait le bout d'ambre de sa pipe. Après un long silence, il reprit :

« Je pourrais bien vous indiquer encore Viéra Barçoukova. Une très-brave fille! Mais elle ne vous convient pas.

— Et pourquoi?

— Parce qu'elle est trop simple.

— Tant mieux!

— Et son père est si bizarre!

— Qu'importe? Allons, Pierre Vasilitch, allons, mon bon ami, faites-moi connaître Melle.... Comment l'appelez-vous?

— Viéra Barçoukova. »

Boris insista tellement que Pierre finit par lui promettre de le conduire dans la maison de la jeune fille.

Le surlendemain, ils étaient en route. Étienne Barçoukova était en effet, comme Pierre l'avait dit, un homme de la nature la plus bizarre. Après avoir achevé d'une façon brillante son éducation dans l'un des établissements de la couronne, il était entré dans la marine, et y avait acquis promptement une notable distinction; puis, un beau jour, il avait tout à coup quitté le service pour se retirer dans son domaine, pour se marier; puis, ayant perdu sa femme, il était devenu si sauvage qu'il ne faisait plus aucune visite et ne sortait pas même de sa demeure. Cha-

que jour, enveloppé dans sa touloupe, les pieds dans des babouches, les mains dans ses poches, il se promenait de long en large dans sa chambre, en fredonnant ou en sifflant, et à tout ce qu'on lui disait il ne répondait que par un sourire et une exclamation : Braou ! braou ! ce qui, pour lui, signifiait : bravo ! bravo !

Ses voisins aimaient à venir le voir, car, avec toute son étrangeté, il était très-bon et très-hospitalier. Si un ami, à sa table, lui disait : « Savez-vous, Étienne, qu'au dernier marché de la ville le seigle s'est vendu trente roubles ?

— Braou ! braou ! répondait Étienne, qui venait de livrer le sien à moitié prix.

— Avez-vous appris, disait un autre, que Paul Temitch a perdu 20 000 roubles au jeu ?

— Braou ! braou ! répliquait Étienne avec le même calme.

— On affirme, disait un troisième, qu'une épizootie a éclaté dans le village voisin.

— Braou ! braou !

— Mademoiselle Hélène s'est enfuie avec l'intendant.

— Braou ! Braou ! »

Et toujours le même cri. Soit qu'on vînt lui annoncer que ses chevaux boitaient, qu'un juif arrivait au village avec une cargaison de marchandises, qu'un de ses meubles était brisé, que son groom avait perdu ses souliers, il répétait avec la même indifférence : Braou ! braou ! Cependant, sa maison n'était point en désordre ; il ne faisait point de dettes, et ses paysans vivaient dans l'aisance.

Nous devons dire en outre que l'intérieur d'Étienne Barçoukof était agréable. Il avait la figure ronde, de grands yeux vifs, un nez bien fait et des lèvres roses qui avaient conservé la fraîcheur de la jeunesse, une fraîcheur rehaus-

sée encore par la teinte argentée de ses cheveux. Un léger sourire errait habituellement sur ses lèvres et se répandait même sur ses joues. Mais il ne riait jamais, ou il lui arrivait d'être saisi d'une sorte de rire convulsif qui le rendait malade. S'il était obligé de prononcer quelques autres mots que son exclamation accoutumée, il ne le faisait qu'à la dernière extrémité, et en abrégeant toujours autant que possible ses paroles.

Viéra, sa fille unique, avait la même coupe de figure que lui, le même sourire, les mêmes yeux foncés qui paraissaient plus foncés encore sous les bandeaux blonds de ses cheveux. Elle était d'une taille moyenne et très-gracieuse. Rien en elle pourtant n'était d'une beauté rare, mais il suffisait de la voir et de l'entendre pour se dire aussitôt : voilà une excellente personne. Elle et son père avaient l'un pour l'autre une tendre affection. C'était elle qui régissait et gouvernait toute la maison. Elle s'acquittait de cette tâche avec plaisir, et n'en connaissait pas d'autres. Ainsi que Pierre l'avait dit : c'était la simplicité même.

Lorsque Pierre et Boris arrivèrent chez Étienne, il se promenait comme de coutume dans son cabinet, un vaste cabinet qui occupait presque la moitié de l'étendue de sa maison, et qui lui servait à la fois de salon et de salle à manger, car il y recevait ses visites et y prenait ses repas. L'ameublement de cette pièce n'était pas brillant, mais propre. Sur un des côtés s'étendait un divan, bien connu des propriétaires du voisinage, un large divan, très-doux, très-confortable et garni d'une quantité de coussins. Dans les autres chambres, on ne voyait qu'une chaise, une petite table et une armoire. Elles étaient inhabitées. La petite chambre de Viéra s'ouvrait sur le jardin. Tout son mobilier se composait d'un joli petit lit, d'une table, d'une glace, d'un fauteuil. Mais, en revanche, elle

était garnie d'une quantité de flacons de conserves et de liqueurs préparées par la jeune fille.

En arrivant dans l'antichambre, Pierre pria le domestique de l'annoncer. Mais celui-ci, le regardant en silence, l'aida à se dégager de sa pelisse, et lui dit : « Ayez la bonté d'entrer. » Les deux amis s'avancèrent dans le salon, et Pierre présenta son ami à Étienne.

« Très-content.... toujours.... lui dit le laconique solitaire en lui tendant la main.... très-froid.... un verre d'eau-de-vie ; » et, du doigt ayant indiqué la bouteille qui se trouvait sur la table, il continua sa promenade.

Boris et Pierre prirent un peu d'eau-de-vie, puis s'assirent sur le canapé, si flexible et si commode que, dès qu'il y eut pris place, Boris s'y trouva établi comme s'il faisait usage de ce meuble depuis longtemps. Tous les amis de Barçoukof, en s'asseyant là, avaient la même agréable impression.

Ce jour-là Étienne n'était pas seul, et il faut dire que rarement il était seul. Près de lui était une sorte de figure patibulaire, un individu nommé Onufre Ilitch, au visage ridé et usé, au nez arqué comme le bec d'un épervier, et à l'œil inquiet. Il avait autrefois occupé un emploi dont il tirait plus d'un profit peu légitime, et maintenant il se trouvait sous le poids d'un jugement. Une main posée sur sa poitrine, et l'autre au nœud de sa cravate, il suivait du regard Étienne, et, dès que les deux visiteurs furent assis, il dit avec un profond soupir :

« Ah ! Étienne Pétrovitch, il est aisé de condamner un homme. Mais vous connaissez la sentence : Pécheurs honnêtes, pécheurs coquins, tout le monde vit dans le péché, et moi je fais comme les autres.

— Braou ! murmura Étienne ; puis, après un moment de silence, il ajouta : mauvaise sentence.

— Mauvaise ! c'est possible. Mais que faire ? La néces-

sité cruelle nous arrache quelquefois notre honneur. Tenez : j'en appelle à ces gentils messieurs, je leur raconterai tous les détails de mon affaire, s'ils veulent bien m'écouter.

— Me permettez-vous de fumer? » demanda Boris à Étienne.

Celui-ci fit un signe d'assentiment.

« Ah! reprit Onufre, j'ai été plus d'une fois irrité contre moi-même et contre le monde, et j'ai plus d'une fois éprouvé une généreuse indignation.

— Belle phrase! murmura Étienne, invention de fripons! »

Onufre tressaillit.

« Quoi? s'écria-t-il, que voulez-vous dire, que ce sont les fripons qui affectent de faire voir une généreuse indignation? »

Étienne répondit par un signe affirmatif.

L'ancien fonctionnaire garda un instant le silence, puis tout à coup éclata de rire, et l'on remarqua qu'il ne lui restait pas une dent. Pourtant il parlait assez distinctement.

« Eh! eh! Étienne Pétrovitch, vous plaisantez toujours. Notre avocat a bien raison de dire que vous êtes un faiseur de calembours.

— Braou! braou! » répéta Barçoukof.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Viéra s'avança d'un pas léger, portant sur un plateau vert deux tasses de café et de la crème. Une robe grise lui serrait gracieusement la taille. Boris et son ami se levèrent vivement à son approche. Elle s'inclina devant eux, et plaçant son plateau sur la table :

« Mon père, dit-elle, voici votre café.

— Braou! répliqua le père. Encore deux tasses, ajouta-t-il. Ma fille, voilà M. Boris Andréitch. »

Boris s'inclina de nouveau.

« Voulez-vous du café, lui demanda-t-elle en levant sur lui ses yeux doux et calmes. Nous ne dînerons pas avant une heure et demie.

— J'en prendrai une tasse avec plaisir, répondit Boris:

— Et vous Pierre Vasilitch, reprit Viéra.

— Très-volontiers.

— A l'instant je vais vous servir; il y a longtemps que nous ne vous avons vu. »

A ces mots Viéra sortit.

Boris la suivit du regard, puis se tournant vers son ami :

« Elle est très-agréable, lui dit-il. Quelle aisance! quelle grâce dans ses mouvements!

— Oui, répliqua froidement Pierre; mais cette maison est comme une auberge; dès qu'une personne est sortie, il en arrive une autre. »

En effet, un nouvel hôte entrait au salon; c'était un homme d'une énorme corpulence, large tête, larges joues, grands yeux, et une profusion de longs cheveux. Sa physionomie était empreinte d'une expression d'aigreur et de mécontentement, et sur son corps flottait un très-simple et très-ample vêtement.

« Bonjour, » dit-il, en se jetant sur le canapé, sans même regarder ceux à qui s'adressait ce bref salut.

Étienne lui offrit le flacon d'eau-de-vie.

« Non, pas d'eau-de-vie. Ah! bonjour Pierre Vasilitch.

— Bonjour Michel Micheïtch, répondit Pierre. D'où venez-vous donc?

— De la ville. Vous êtes heureux, vous, si rien ne vous oblige d'aller à la ville. Grâce à ce petit monsieur, ajouta-t-il, en indiquant du doigt Onufre Ilitch, j'ai fatigué mes chevaux à courir à travers cette ville que Dieu maudisse!

— Nos très-humbles respects à Michel Micheïtch, dit Onufre désigné si lestement par cette épithète de petit monsieur.

— Ah! maître Onufre, répliqua Michel, en croisant les bras, fais-moi donc le plaisir de m'apprendre si tu ne dois pas bientôt être pendu. »

Onufre ne répondit pas.

« Oui, cela devrait déjà être fait, reprit Michel. La justice est trop indulgente envers toi. Quelle impression cela te fait-il d'être dans l'attente de ton jugement? Pas la moindre. Seulement tu es vexé de ne plus pouvoir.... et en disant ces mots, Michel faisait le geste d'un homme qui saisit un rouleau d'argent et le met dans sa poche. Quel malheur! continua-t-il, les filous se rejoignent de tous les côtés.

— Vous plaisantez, répliqua Onufre; mais vous conviendrez que celui qui donne est libre de donner, et que celui qui reçoit a envie de recevoir. Au reste, ce n'est pas moi seul qui ai été l'instigateur de l'affaire; plus d'un autre y a pris part, comme je l'ai démontré.

— Sans aucun doute. En un temps d'orage, le renard se cache sous la herse, et toutes les gouttes de pluie ne tombent pas sur lui. Mais l'ispravnik t'a réglé ton compte. C'est un gaillard habile!

— Il s'entend aux moyens rapides de répression, répliqua Onufre en bégayant.

— Oui, oui.

— Et il y aurait bien des choses à dire aussi sur lui.

— Quel gaillard! s'écria Michel en se tournant vers Étienne. Quelle créature admirable! Près des filous et des ivrognes, c'est un vrai colosse.

— Braou! braou! murmura le flegmatique Étienne. »

Viéra rentra avec deux tasses.

« Encore une, lui dit son père, tandis que Michel s'inclinait devant elle.

— Que de peine vous vous donnez, lui dit Boris en s'avançant pour la délivrer de son plateau.

— Une très-petite peine, répondit la jeune fille; pourvu seulement que ce café soit bon!

— Servi par vos mains.... »

Mais la jeune fille, sans faire attention à ce compliment, sortit et revint un instant après offrir une tasse à Michel.

« Avez-vous appris, demanda Michel en humant son café, ce qui est arrivé à Marie Ilinichna? »

Étienne s'arrêta dans sa promenade et prêta l'oreille.

« Oui; elle est tombée en paralysie.

— Vous savez qu'elle mangeait énormément. Voilà qu'un jour elle se met à table avec plusieurs convives. On sert de la batvine. Elle remplit son assiette une fois, deux fois, elle en reprend encore, puis tout à coup sa vue se trouble, sa tête s'égare, et elle tombe sur le plancher. On s'empresse autour d'elle. Soins inutiles! Elle ne peut plus parler. On dit que le médecin du district s'est distingué en cette occasion. Dès qu'il l'a vue tomber, il s'est levé en criant : « Un docteur! vite un docteur. » Aussi faut-il dire qu'il ne vit que du produit des morts que l'on trouve dans l'arrondissement[1]. Quelle heureuse profession!

— Braou! braou! répéta Barçoukof.

— Et aujourd'hui à dîner, nous avons justement de la batvine, dit Viéra qui venait de s'asseoir à l'un des angles du salon.

1. Les médecins de district ont seuls le droit de disséquer les personnes que l'on trouve sur les chemins, gelés, asphyxiés ou victimes de quelque autre accident. On les paye largement pour qu'ils ne fassent pas un rapport dont la justice pourrait tirer quelque induction fâcheuse.

— De la batvine à l'esturgeon? demanda Michel.

— Précisément.

— A merveille. Il y a des gens qui prétendent qu'il ne convient pas de servir de la batvine en hiver, parce que c'est une soupe froide. Ils se trompent, n'est-ce pas Pierre Vasilitch?

— Assurément. N'avez-vous pas ici très-chaud?

— Oui.

— Eh bien, pourquoi ne pas user d'un aliment froid dans une chambre chaude? C'est ce que je ne puis comprendre.

— Ni moi. »

L'entretien se continua quelque temps sur ce même ton. Étienne n'y prenait aucune part et continuait à se promener dans sa chambre.

Le dîner parut excellent à tous les convives. Viéra en faisait elle-même les honneurs, servait avec soin ses hôtes, et cherchait à deviner leurs désirs. Boris, assis à côté d'elle, ne la quittait pas du regard. De même que son père, elle ne pouvait parler sans sourire, et ce sourire lui séyait à merveille. Boris lui adressait de fréquentes questions, non pas tant pour les réponses qu'il pouvait en attendre que pour voir ses lèvres s'entr'ouvrir.

Après le dîner, les visiteurs, à l'exception de Boris, se mirent à jouer aux cartes. Michel, qui avait bu un peu plus que de coutume, ne se montrait plus si rigoureux envers Onufre, quoiqu'il continuât encore à lui adresser plusieurs acerbes plaisanteries. Tantôt il lui reprochait d'être semblable aux orties, tantôt il l'accusait d'avoir les ongles crochus, et d'accaparer constamment les atouts; mais le gain d'une partie l'adoucit subitement. Il se tourna d'un air riant vers celui qu'il avait si maltraité et lui dit :

« Eh bien! qu'on pense de toi ce que l'on voudra, après tout, ce ne sont que des niaiseries, et, sur ma foi,

je t'aime, d'abord parce que c'est dans ma nature, et ensuite, parce qu'il y a encore des gens plus mauvais que toi, et qu'à tout prendre, tu es, dans ton genre, un honnête homme.

— C'est vrai, c'est vrai, s'écria Onufre, encouragé par ces paroles. C'est très-vrai. Si vous saviez ce que la calomnie....

— Voyons! répliqua Michel avec une nouvelle explosion. La calomnie! quelle calomnie? Ne devrais-tu pas être dans la tour de Pugatschef, enfermé et enchaîné? Donne-nous des cartes. »

Onufre se mit à distribuer les cartes en clignotant et en passant à plusieurs reprises son doigt sur sa langue effilée.

Pendant ce temps, Étienne marchait de long en large dans sa chambre, et Boris était assis près de Viéra. Il voulait causer avec elle et n'y parvenait pas sans quelques difficultés et sans être obligé de se résigner à de fréquentes interrogations, car, à chaque instant, sa tâche de maîtresse de maison l'appelait hors du salon. Il lui demandait si elle avait autour d'elle beaucoup de voisins, si elle les voyait souvent, si ses travaux journaliers lui étaient agréables. Puis il lui demanda si elle lisait; à quoi elle répondit qu'elle n'en avait pas le temps.

Il en était là de son dialogue quand le domestique vint lui annoncer que ses chevaux étaient attelés. Il se leva à regret, il s'affligeait déjà de partir, de s'éloigner de ce bon regard, de ce pur sourire. Il serait resté, si Étienne avait fait la moindre tentative pour le retenir. Mais Étienne avait pour principe que lorsque ses hôtes désiraient passer la journée chez lui, ils devaient eux-mêmes s'y décider et ordonner qu'on préparât leurs lits. Ainsi firent Michel Michelvitch et Onufre. Ils s'installèrent dans la même chambre, et on les entendit longtemps causer. C'é-

tait surtout Onufre qui se livrait à une faconde extraordinaire. Il racontait à Michel une foule de choses qu'il essayait de lui persuader, tandis que celui-ci se contentait de lui répondre de temps à autre par un monosyllabe qui, de sa part, n'indiquait encore qu'une confiance très-équivoque. Le lendemain matin, tous deux partirent pourtant de bon accord pour se rendre à la métairie de Michel, et de là à la ville.

Boris reprit le chemin de sa demeure avec Pierre. Celui-ci, bercé par le monotone tintement de la clochette du cheval et par le balancement du traîneau, s'était assoupi.

« Pierre! lui cria son ami après un long silence.

— Qu'y a-t-il? répliqua Pierre à demi endormi.

— Pourquoi ne m'interrogez-vous pas?

— Sur quoi donc?

— Sur mes impressions, comme à nos deux précédentes excursions.

— Sur Viéra?

— Oui.

— A quoi bon? Ne vous en avais-je pas prévenu? Elle ne vous convient pas.

— Vous êtes dans l'erreur. Elle me plaît beaucoup plus que la blonde Émérance et la jeune veuve.

— Est-il possible?

— Je vous assure.

— Faites attention, je vous prie, que c'est une jeune fille d'une simplicité extrême. Elle s'entend, il est vrai, à conduire une maison, mais ce n'est pas là ce qu'il vous faut.

— Pourquoi? C'est peut-être précisément ce que je cherche.

— Quelle idée! Songez donc qu'elle ne peut pas même prononcer un mot de français.

— Que m'importe! Ne peut-on pas se dispenser de parler français? »

Pierre se tut; puis, un moment après, il reprit:

« Je n'aurais pas supposé.... que vous.... non.... cela ne peut être.... Vous plaisantez.

— Je ne plaisante nullement.

— A la garde de Dieu! Je pensais que cette bonne fille ne pouvait convenir qu'à un rustique campagnard comme moi. »

A ces mots, Pierre, serrant les plis de son manteau, posa la tête sur un coussin et s'endormit. Boris continua à rêver à Viéra. Dans sa pensée, il la contemplait avec son charmant sourire, avec son beau et franc regard. La nuit était froide et claire, le ciel étoilé. Les grains de neige scintillaient comme des diamants. La glace craquait et bruissait sous les pieds des chevaux. Les rameaux d'arbres, avec leurs épaisses couches de givre, résonnaient aussi au souffle du vent et brillaient comme des miroirs à facettes aux rayons de la lune.

Dans la solitude, en de telles nuits, l'imagination parcourt rapidement de vastes espaces. Boris l'éprouva lui-même. Que de rêves ne fit-il pas jusqu'à ce qu'il arriva à la porte de sa maison? mais à tous ses rêves s'associait l'image de Viéra.

Pierre avait été, comme nous l'avons dit, très-surpris de l'impression produite sur Boris par la jeune fille. Il le fut bien plus encore lorsque, le lendemain de cette première visite, son ami lui dit:

« J'ai envie d'aller voir Étienne Barçoukof; si vous n'êtes pas disposé à m'accompagner, j'irai seul. »

Pierre naturellement répondit qu'il était tout prêt à partir. Et les deux amis se mirent en route. Comme la première fois, il y avait chez Étienne plusieurs étrangers à qui Viéra offrait, avec sa grâce habituelle, du café et des

liqueurs préparés par elle-même. Mais Boris eut avec elle un entretien, ou, pour mieux dire, un monologue plus long que la première fois. Il lui parla de son existence passée, de Pétersbourg, de ses voyages, en un mot de tout ce qui lui vint à l'esprit. Elle l'écoutait avec une paisible curiosité, quelquefois en souriant et en le regardant, mais sans oublier une minute ses devoirs de maîtresse de maison. Tout à coup elle remarquait qu'un des hôtes de son père avait besoin de quelque chose; elle se levait et lui portait elle-même ce qu'il désirait. Alors Boris, immobile à sa place, ne la quittait pas des yeux; elle revenait s'asseoir près de lui, reprenait son travail de broderie, et il continuait ses récits. Une ou deux fois Étienne, en se promenant selon sa coutume, s'arrêta près d'eux, prêta l'oreille aux paroles de Boris, murmura : « Braou! braou! » et continua sa marche.

Boris et Pierre prolongèrent cette visite bien plus que la première. Ils couchèrent dans la maison de Barçoukof, et ne la quittèrent que le lendemain soir. En partant, Boris tendit la main à Viéra. Elle rougit. Aucun homme jusque-là ne lui avait encore serré la main. Elle pensa que c'était un usage de Pétersbourg.

Les deux amis retournèrent souvent chez Étienne. Quelquefois même Boris y allait seul. Il était de plus en plus attiré vers la demeure de Viéra. De plus en plus la jeune fille lui plaisait. Entre elle et lui, il s'était établi des rapports affectueux; seulement il la trouvait trop réservée et trop raisonnable.

Son ami Pierre avait cessé de lui parler d'elle. Un matin, cependant, après l'avoir regardé quelques instants en silence, tout à coup il lui dit :

« Boris!

— Que voulez-vous? répondit Boris en rougissant légèrement sans savoir pourquoi.

— Je désirerais vous faire remarquer.... songez un peu.... ce serait bien mal si....

— Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas.

— Je voudrais vous parler de Viéra.

— De Viéra? »

Et Boris sentit s'accroître sa rougeur.

« Voyez, Boris.... Il faut prendre garde à ce qui peut arriver.... Pardonnez-moi ma hardiesse; mais mon amitié me fait un devoir....

— Que signifient toutes ces réticences? Viéra est une personne sage, et, entre elle et moi, il n'y a pas d'autre lien que celui d'une honnête amitié.

— Permettez, Boris; quelle amitié peut-il y avoir entre un homme qui, comme vous, a reçu une si complète éducation, et une pauvre fille de village qui a vécu renfermée entre quatre murs?

— C'est pourtant comme je vous le dis, repartit Boris avec une certaine irritation, et je ne sais quelle idée vous vous faites de ce que vous appelez l'éducation.

— Écoutez, Boris, reprit Pierre, si vous voulez me dissimuler un secret, vous en avez le droit; mais, quant à me tromper, vous n'y réussirez pas, je vous en préviens. Car j'ai aussi ma perspicacité, et la soirée que nous avons passée hier chez Étienne m'a fait comprendre....

— Qu'avez-vous donc compris?

— Que vous aimez Viéra, et que vous êtes déjà jaloux de son affection.

— Mais elle, demanda Boris en regardant fixement son ami, m'aime-t-elle?

— C'est ce que je ne puis affirmer. Cependant je serais surpris qu'elle ne vous aimât pas.

— Pourquoi? Est-ce parce que je suis, comme vous le dites, un homme bien élevé?

— Oui, pour cette raison, et parce que vous jouissez

d'une honorable situation.... De plus, vous avez un extérieur agréable. »

Boris se leva et s'approcha de la fenêtre.

« Comment donc, reprit-il en revenant tout à coup vers Pierre, avez-vous remarqué que j'étais jaloux ?

— Parce que vous étiez hier très-tourmenté de voir que ce petit étourneau de Karentef ne s'en allait pas. »

Boris se tut. Il sentait que son ami avait raison. Ce Karentef était un étudiant, d'un caractère jovial et amusant, mais étourdi, et porté à de mauvais penchants. Abandonné de trop bonne heure à lui-même, sans direction, déjà il était entré dans la série des passions funestes. Il avait la figure d'un bohémien, chantait, dansait comme les bohémiens, faisait la cour à toutes les femmes et se montrait fort empressé près de Viéra. Boris, en le rencontrant dans la maison d'Étienne, avait d'abord pris plaisir à le voir. Mais, lorsqu'il remarqua avec quelle attention Viéra l'écoutait chanter, il n'éprouva plus pour lui qu'un sentiment de répulsion.

« Eh bien ! Pierre, dit Boris en se plaçant en face de son ami, je dois l'avouer : vous avez raison. Il y a longtemps que j'ai en moi une pensée qui n'était pas suffisamment éclaircie. Vous m'ouvrez les yeux. Oui, j'aime Viéra. Mais, croyez-moi, ni elle, ni moi, nous ne pouvons dévier de la droite ligne. Jusqu'à présent pourtant je ne vois en elle aucun signe d'une prédilection particulière pour moi.

— Je ne sais, répliqua Pierre, mais les méchants ont l'œil fin.

— Que faut-il donc faire ?

— Cesser vos visites.

— Vous croyez ?

— Oui. Puisque vous ne pouvez l'épouser.

— Et pourquoi, reprit Boris après un moment de réflexion, ne pourrais-je pas l'épouser ?

— Parce que, comme je vous l'ai déjà dit, elle n'est pas votre égale.

— Je n'admets pas cette raison.

— Soit! Agissez comme il vous plaira. Je ne suis point votre tuteur. »

Pierre se remit à fumer sa pipe.

Boris s'assit près de la fenêtre, absorbé dans ses méditations. Son ami n'essaya point de l'en arracher. Il lançait en l'air un tourbillon de fumée.

Soudain Boris se leva, appela son domestique et lui ordonna d'atteler ses chevaux.

« Où allez-vous? demanda Pierre.

— Chez le père de Viéra. »

Pierre exhala précipitamment plusieurs bouffées.

« Faut-il vous accompagner?

— Non, j'aime mieux aujourd'hui faire cette visite seul. Je veux avoir une explication avec Viéra.

— Comme vous voudrez, répliqua Pierre; puis se jetant sur le canapé : Ainsi, se dit-il, ce que je considérais comme une plaisanterie est devenu une affaire sérieuse. Que Dieu lui soit en aide! »

Le soir, il se retira dans sa maison, et il venait de se mettre au lit, quand tout à coup Boris apparut devant lui, tout poudré de neige, et lui dit, en se jetant dans ses bras et en le tutoyant pour la première fois.

« Mon ami, félicite-moi. J'ai son consentement, j'ai celui de son père. Tout est fini.

— Comment? s'écria Pierre étonné.

— Je me marie.

— Avec Viéra?

— Oui, c'est une affaire décidée.

— Pas possible!

— Quel homme! Crois-moi donc. »

Pierre se leva, prit à la hâte ses pantoufles, sa robe de

chambre, cria : « Marthe, du thé ; » puis se tournant vers son ami : « Si tout est fini, lui dit-il, que le ciel te bénisse! Mais raconte-moi comment les choses se sont arrangées? »

Il est à remarquer qu'à partir de ce moment, les deux amis se tutoyaient comme s'ils ne s'étaient jamais parlé autrement.

« Très-volontiers, répondit Boris, tu sauras tout dans les plus petits détails. »

Voici ce qui s'était passé :

Quand Boris arriva à la demeure de sa fiancée, il n'y avait là, par extraordinaire, aucun visiteur, et le solitaire Étienne ne se promenait point, selon sa coutume. Il était souffrant et à demi couché dans un grand fauteuil. En voyant entrer Boris, il balbutia quelques mots, lui indiqua du doigt la table sur laquelle il y avait des flacons en permanence, et ferma les yeux. Boris s'assit près de Viéra, engagea avec elle la conversation à voix basse, et d'abord lui parla de l'état de son père.

« Ah ! dit la jeune fille, c'est une chose terrible pour moi, quand il est malade. Il ne se plaint pas, il ne demande rien ; il ne prononce pas un mot; il souffre et ne veut pas le dire.

— Et vous l'aimez beaucoup?

— Qui, mon père? Plus que tout au monde. Que Dieu me préserve du malheur de le perdre! J'en mourrais.

— Ainsi, vous ne pourriez vous résoudre à vous séparer de lui?

— Et pourquoi me séparerais-je de lui? »

Boris fixa sur elle un regard pensif.

« Une jeune fille, reprit-il, ne peut cependant rester toujours dans la maison paternelle.

— Quelle idée... Mais je suis bien tranquille. Qui pourrait m'enlever? »

Boris fut sur le point de répondre : moi, peut-être. Mais il se retint.

« A quoi songez-vous? lui demanda Viéra en le regardant avec son bon sourire habituel.

— Je pense, répondit-il.... je pense. »

Puis, tout à coup, interrompant le cours de son idée, il lui demanda s'il y avait longtemps qu'elle connaissait Karentef.

« Je ne sais, en vérité. Mon père reçoit beaucoup de monde. Si je ne me trompe, c'est l'an dernier que Karentef est venu ici pour la première fois.

— Et il vous plaît?

— A moi? Pas du tout.

— Pourquoi donc?

— Il est négligé et malpropre. Cependant je dois dire qu'il chante à merveille. Son chant pénètre jusqu'au cœur.

— Mais, reprit Boris après un instant de réflexion, qui donc vous plaît?

— Beaucoup de gens; vous, d'abord.

— Oui, j'espère que vous avez pour moi un bon sentiment d'amitié. Mais n'avez-vous pas quelque autre prédilection plus vive?

— Que vous êtes curieux!

— Et vous, que vous êtes froide!

— Que voulez-vous dire? demanda innocemment la jeune fille.

— Ecoutez.... »

En ce moment Etienne se retourna dans son fauteuil.

« Ecoutez, continua-t-il, en baissant encore la voix, tandis que tout son sang affluait à son cœur; il faut que je vous parle.... d'une affaire grave.... mais pas ici.

— Où donc?

— Dans la chambre voisine.

— Pourquoi ? c'est donc un secret ?

— Oui.

— Un secret ! » murmura la jeune fille avec surprise.

Et elle se dirigea vers la chambre que Boris lui indiquait.

Il la suivit dans une agitation fiévreuse.

« Eh bien ! » dit-elle avec curiosité.

Boris voulait préparer son aveu par plusieurs circonlocutions. Mais en regardant cette originale figure animée par le sourire qui le charmait tant, en voyant ces beaux yeux si purs et si doux, il n'eut pas la force de se maîtriser, et dit simplement :

« Viéra, voulez-vous m'épouser ?

— Que dites-vous ? s'écria la jeune fille, tandis que son visage se colorait d'une rougeur de pourpre.

— Voulez-vous m'épouser ? répéta lentement Boris.

— Mais.... en vérité.... je ne sais.... je ne m'attendais pas... »

Et, dans la vivacité de son émotion, Viéra s'appuya sur le bord de la fenêtre, comme si elle craignait de tomber; puis, tout à coup, elle sortit et s'enfuit dans sa chambre.

Boris, après un moment d'attente, rentra au salon tout troublé. Sur la table était un numéro de la *Gazette de Moscou*. Il le prit et essaya de le lire, mais il ne comprenait pas un des mots que ses yeux parcouraient, et ne comprenait pas même ce qui se passait en lui. Un quart d'heure après il entendit derrière lui un léger frôlement, et sans tourner la tête il sentait que Viéra était là.

Quelques instants encore s'écoulèrent. Il regarda la jeune fille à la dérobée; elle était assise près de la fenêtre, immobile et pâle. Enfin, il se leva et alla s'asseoir près d'elle. Etienne avait la tête appuyée sur le dossier de son fauteuil, et ne faisait pas un mouvement.

« Pardonnez-moi, Viéra, dit Boris, en faisant un effort sur lui-même pour ramener l'entretien.... J'ai eu tort.... Je n'aurais pas dû si subitement.... Mais je cherchais une occasion, et puisque je l'ai trouvée, je voudrais savoir ce que je puis.... »

Viéra l'écoutait les yeux baissés et le visage en feu.

« Viéra, je vous en prie, un mot, un seul mot.

— Que voulez-vous que je vous dise? répondit-elle enfin. Je ne sais.... Vraiment, cela dépend de mon père.

— Est-ce que tu es malade? s'écria tout à coup Etienne. »

Viéra tressaillit, leva la tête et vit son père qui la regardait d'un air inquiet. Elle s'approcha de lui.

« Que dites-vous, mon père? lui demanda-t-elle.

— Est-ce que tu es malade?

— Moi? Non. Pourquoi cette idée? »

Il continuait à l'observer attentivement.

« Tu es vraiment tout à fait bien? ajouta-t-il.

— Certainement. D'où vous vient cette inquiétude?

— Braou! braou! murmura Etienne. » Et de nouveau il ferma les yeux.

La jeune fille se dirigeait vers la porte. Boris l'arrêta.

« Me permettez-vous, au moins, lui dit-il, de parler à votre père?

— Si vous le voulez, répondit-elle d'une voix timide; mais il me semble que je ne suis pas votre égale. »

Il essaya de lui prendre la main, mais elle la retira et disparut.

« C'est singulier, se dit-il, elle me fait précisément la même observation que Pierre. »

Resté seul avec le père de Viera, Boris se promit de ne pas perdre un moment pour la préparer à la demande si inattendue qu'il devait lui adresser. Mais la tâche n'était pas aisée. Le vieillard, souffrant et agité, tantôt s'assou-

pissait, tantôt paraissait absorbé dans un rêve, et ne répondait que par quelques brèves et insignifiantes paroles aux questions et aux diverses insinuations de Boris. Enfin, le jeune amoureux, voyant que tous ses préliminaires étaient inutiles, se décida à traiter l'affaire ouvertement.

A diverses reprises, il fit un effort ; il essaya de parler, et la parole décisive expirait sur ses lèvres.

« Etienne Pétrovitch, dit-il enfin, je dois vous exprimer un désir dont vous serez bien surpris.

— Braou ! braou ! dit tranquillement Étienne.

— Un désir auquel vous ne vous attendez certainement pas. »

Étienne ouvrit les yeux.

« Promettez-moi seulement de ne pas être irrité contre moi. »

Les paupières du vieillard se dilatèrent.

« Je viens.... je viens vous demander la main de votre fille. »

Par un mouvement impétueux, Étienne se leva sur son fauteuil.

« Comment ! » s'écria-t-il avec une indicible expression de physionomie.

Boris renouvela sa demande.

Étienne fixa sur lui un regard si prolongé et si perçant que Viasovnine en devint tout confus.

« Viéra, dit-il, est-elle instruite de votre demande ?

— Je lui ai exprimé mes vœux, et elle m'a permis de vous en parler.

— Quand donc avez-vous eu cette explication avec elle ?

— A l'instant même.

— Attendez-moi, dit Étienne. » Et il sortit.

Boris resta dans le cabinet du vieillard, promenant ses

regards inquiets autour de lui, quand, tout à coup, le son de la clochette d'un attelage se fit entendre. Une voix d'homme retentit dans l'antichambre, et Michel Micheïtch apparut.

Pour le jeune amoureux, cette visite était une cruelle contrariété.

« Ah ! nous avons ici une bonne température, s'écria Michel en s'asseyant sur le canapé.

— Bonjour. Où est Étienne ?

— Il va venir.

— Quel froid, aujourd'hui ! » ajouta Michel en se versant un verre d'eau-de-vie.

Puis, à peine l'eut-il bu, qu'il dit :

« Je viens de faire encore une promenade en ville.

— Vraiment! répondit Boris qui s'efforçait de surmonter son agitation.

— Oui, et cela grâce encore à ce coquin d'Onufre. Figurez-vous qu'il m'a conté une quantité de diableries, de sornettes inimaginables. Il me parlait d'une affaire comme on n'en a jamais vu ; des centaines et des centaines de roubles à prendre en un seul coup de râteau. En résumé, il m'a emprunté vingt-cinq roubles, et j'ai éreinté mes chevaux à courir en vain dans toutes les rues.

— Est-il possible ?

— C'est la vérité même. Quel fripon ! Il devrait traîner le boulet sur le grand chemin. Je ne sais à quoi songe la police; mais il a le diable au corps. Il est capable de nous réduire à la besace. »

Étienne rentra, et Michel courut au devant de lui pour lui raconter sa dernière mésaventure.

« Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelqu'un, ajouta-t-il, pour lui rompre les os ?

— Lui rompre les os ! » répéta Étienne en éclatant d'un de ses rires convulsifs.

— Oui, oui, les os, » reprit Michel enchanté du succès de son bon mot. Mais il s'arrêta quand il vit Étienne tomber sur le divan dans une sorte d'anéantissement.

« Voilà ce qui lui arrive toujours quand il rit ainsi, murmura Michel. Je n'y comprends rien. »

Viéra arriva toute troublée et les yeux rouges.

« Mon père n'est pas bien aujourd'hui, » dit-elle à Michel à voix basse.

Michel baissa la tête, s'approcha de la table et y prit un morceau de pain et de fromage. Quelques instants après, Étienne parvint pourtant à se relever, et essaya de marcher dans sa chambre. Boris se tenait assis à l'écart dans une anxiété extrême. Michel recommençait le récit de son aventure avec Onufre.

On se mit à table. Michel fut le seul qui parlât pendant le dîner. Vers le soir, Étienne prit Boris par la main et le conduisit dans une autre chambre.

« Vous êtes un honnête homme, lui dit-il en le regardant fixement.

— Oui, je vous le garantis, et j'aime votre fille.

— Vous l'aimez réellement ?

— Je l'aime, et m'efforcerai de mériter son affection.

— Elle ne vous ennuiera pas ?

— Jamais. »

Le vieillard fit un effort qui imprima à son visage une sorte de douloureuse contraction.

« Vous avez bien réfléchi, reprit-il ?... Vous aimez.... Je consens. »

Boris voulait l'embrasser.

« Plus tard, » dit le vieillard. Puis, détournant la tête et s'approchant de la muraille, il pleura.

Quelques minutes s'écoulèrent. Étienne s'essuya les yeux, se dirigea vers son cabinet, et, sans lever la tête, dit à Boris, avec son sourire accoutumé :

« Aujourd'hui, restons-en là...; demain, tout ce qui sera nécessaire.

— Très-bien! très-bien! » répliqua Boris en le suivant dans son cabinet, où il échangea un regard avec Viéra.

Il éprouvait au fond de l'âme un sentiment de joie, et en même temps il était inquiet; il lui tardait de s'en aller, ne fût-ce que pour échapper à l'insupportable Michel, et il désirait revoir son fidèle Pierre. Il partit en promettant de revenir le lendemain. En franchissant le seuil de l'antichambre, il baisa la main de Viéra. Elle le regarda.

« A demain, dit-il.

— Adieu, répondit-elle tranquillement.

— Voilà, mon cher Pierre, dit Boris en terminant son récit, voilà ce qui s'est passé. Je me suis demandé d'où vient que, dans sa jeunesse, l'homme est si souvent peu porté au mariage? C'est qu'il craint d'asservir sa vie. Il se dit : j'ai le temps. Pourquoi me presser. En attendant encore, je trouverai peut-être un meilleur parti, et, soit qu'on reste dans le célibat ou qu'on se marie à la première occasion, c'est toujours l'effet de l'amour-propre ou de l'orgueil. Moi, je me dis : Dieu t'a fait rencontrer une douce et honnête créature, ne rejette pas ce don providentiel, ne t'abandonne pas à de vaines fantaisies. Je ne puis trouver une meilleure femme que Viéra. S'il y a quelque lacune dans son éducation, c'est à moi d'y remédier. Elle est, il est vrai, d'un caractère un peu phlegmatique. Est-ce un malheur? Non, au contraire. Voilà quelles ont été mes réflexions. Toi-même, tu m'as engagé à me marier. Et si je me trompe, ajouta-t-il d'un air pensif, si je me trompe.... après tout, ce n'est pas une si grande chute. Je n'avais plus rien à attendre de la vie. »

Pierre écoutait son ami en silence, prenant de temps à autre quelques cuillerées du mauvais thé que Marthe lui avait préparé à la hâte

« Pourquoi ne parles-tu pas? lui demanda Boris en s'arrêtant tout à coup devant lui. Ce que je t'ai dit, n'est-ce pas juste? N'es-tu pas d'accord avec moi?

— L'affaire est terminée, répliqua Pierre lentement. La jeune fille accepte ton offre. Le père la sanctionne. Il n'y a plus rien à dire. Que tout soit pour le mieux! Maintenant il ne s'agit plus de réfléchir; il faut t'occuper de ton mariage; demain nous en reparlerons. Le matin, comme dit le proverbe, est plus sage que le soir. A demain donc.

— Mais voyons, embrasse-moi donc, homme froid que tu es, dit Boris.

— De grand cœur, répondit le bon Pierre en le serrant dans ses bras. Que Dieu te donne toutes les joies de ce monde. »

Boris se retira.

« Quel événement, se dit Pierre en se remettant au lit et en se retournant avec inquiétude tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et tout cela parce qu'il n'a pas servi dans la cavalerie, qu'il est habitué à se laisser aller à ses idées et ne connaît point la discipline. »



Un mois après, Boris était l'époux de Viéra. Lui-même n'avait pas voulu que le mariage fût retardé. Pierre fut son garçon d'honneur. Pendant ce mois d'attente, Boris avait été chaque jour chez son beau-père, mais ces fréquentes visites n'avaient point modifié ses rapports avec Viéra. Elle était tout aussi modeste et aussi réservée. Un jour il lui apporta un roman de Sagoskin : *Jouri Miroslawski*, et lui en lut quelques chapitres. Ce livre lui plut. Mais, lorsqu'il fut achevé, elle n'en demanda pas d'autres.

Un soir, Karentef vint la voir et resta longtemps les yeux fixés sur elle. Il faut dire qu'il était dans un état d'ivresse. Il semblait qu'il avait le désir de lui parler; pourtant il se tut. On le pria de chanter. Il entonna un chant qui commençait par des sons plaintifs, puis éclatait en une sorte de mélodie sauvage. Ensuite il jeta sa guitare sur le divan, sortit précipitamment, mit sa tête entre ses mains et éclata en sanglots.

La veille de son mariage, Viéra était triste, et son père paraissait aussi fort abattu. Il avait espéré que Boris viendrait vivre avec lui, et Boris l'engageait au contraire à suivre sa fille dans sa nouvelle demeure. Étienne refusa, disant qu'il ne pouvait quitter la maison où il avait ses vieilles habitudes. Viéra lui promit d'aller le voir plusieurs fois dans la semaine.

« Braou! braou! » répondit tristement le vieillard.

Au commencement de sa nouvelle existence, Boris se trouva très-heureux. Viéra dirigeait sa maison dans la perfection. Il aimait sa calme et constante activité. Il aimait la simplicité et la droiture de son caractère. Quelquefois il l'appelait sa petite ménagère hollandaise, et il déclarait à Pierre que, pour la première fois enfin, il connaissait les agréments de la vie.

Depuis le jour du mariage, Pierre ne venait plus si souvent chez lui, et n'y restait plus si longtemps, quoique Boris le reçût avec cordialité comme autrefois et que Viéra eût pour lui une sincère affection.

Un jour que Boris lui reprochait la rareté de ses visites :

« Que veux-tu, lui dit doucement l'honnête Pierre, ta vie n'est plus la même. Tu es marié; je suis garçon. Je craindrais de me rendre importun. »

Cette fois-là Boris n'insista pas. Mais peu à peu il s'aperçut que, sans son ami, son intérieur était fort peu récréatif. Sa femme ne suffisait plus pour l'occuper. Sou-

vent même il ne savait que lui dire, et restait des matinées entières sans prononcer un mot. Cependant il la regardait encore avec plaisir, et chaque fois que de son pied léger elle passait près de lui, il lui baisait la main, ce qui ne manquait jamais de faire éclore sur les lèvres de la jeune femme un doux sourire.

Mais ce sourire ne le charmait plus comme autrefois, et peut-on toujours se contenter d'un sourire ?

Entre lui et Viéra, il y avait trop peu de rapports intellectuels. Il commençait à s'en apercevoir.

« Décidément, se disait-il un jour en s'asseyant sur le canapé les mains croisées, la bonne Viéra n'a guère de ressources ; et il se rappela l'aveu qu'elle lui avait fait elle-même : « Je ne suis pas votre égale. » Si j'avais, reprit-il, la flegmatique nature d'un Allemand, ou si j'étais lié à quelque emploi qui m'occuperait la plus grande partie du jour, une telle femme serait un trésor. Mais avec mon caractère, et dans ma position.... Est-ce que je me serais trompé ? »

Cette dernière réflexion lui fit plus de peine qu'il ne l'aurait cru.

Le lendemain, comme il engageait Pierre à revenir plus souvent, et comme Pierre lui répondait de nouveau qu'il craignait de le déranger :

« Tu te trompes, mon ami, répondit Boris, tu ne nous gênes nullement quand tu viens nous voir. Au contraire, avec toi, nous nous sentons plus gais. » Il fut sur le point d'ajouter : Et plus légers, ce qui était vrai.

Boris causait à cœur ouvert avec Pierre comme avant son mariage. Viéra se plaisait aussi à voir ce vieil ami. Elle aimait, elle estimait son mari, mais, avec tout son attachement pour lui, elle ne savait comment s'entretenir avec lui, ni comment l'occuper, et elle remarquait qu'il s'égayait et s'animait quand Pierre était là.

Ainsi le fidèle Pierre devenait nécessaire aux deux époux. Il aimait Viéra comme sa fille, et comment ne pas l'aimer, cette bonne âme candide? Quand Boris, dans un de ses moments d'abandon, lui confia ses secrètes pensées et ses tristesses, Pierre lui reprocha son ingratitude et lui représenta vivement toutes les qualités de la jeune femme. Un jour que Boris en était venu à lui dire que lui et Viéra n'étaient pas faits l'un pour l'autre : « Ah? s'écria Pierre avec un accent de colère, tu n'es pas digne d'elle.

— Mais, répliqua Boris, il n'y a rien en elle!

— Comment rien! Te fallait-il donc une créature extraordinaire. C'est une femme excellente. Que peux-tu désirer de plus?

— C'est vrai, » repartit vivement Boris.

La vie des deux époux s'écoulait mollement, paisiblement. Avec la douce Viéra, il n'était pas possible d'avoir une altercation, ni même un désaccord; mais, dans les plus petits incidents de leur existence, on pouvait remarquer que leurs cœurs s'éloignaient peu à peu l'un de l'autre, comme on remarque dans l'état physique d'un blessé l'influence d'une plaie invisible.

Viéra n'avait pas l'habitude de se plaindre. En outre elle n'avait pas même pu, dans sa pensée, accuser son mari, et il ne lui arrivait même pas de songer qu'il n'était pas très-aisé de vivre avec lui. Deux personnes seulement comprenaient sa situation : c'étaient son vieux père et son ami Pierre. Quand elle allait voir son père, il l'accueillait avec une tendresse mélancolique, il la regardait avec une expression de commisération et il ne lui faisait aucune question sur son intérieur. Mais il soupirait, et lorsqu'il se promenait dans sa chambre, ses deux perpétuelles exclamations : « Braou! braou! » ne résonnaient plus ainsi qu'autrefois, comme l'accent d'une âme paisible qui s'est

détachée des soucis terrestres. Depuis le jour où sa fille l'avait quitté, sa figure était devenue pâle, et ses cheveux en peu de temps avaient blanchi.

Les secrètes souffrances de Viéra ne pouvaient non plus échapper au regard de Pierre. La jeune femme n'exigeait pas que son mari s'occupât d'elle, ni même qu'il prît à tâche de s'entretenir avec elle. Mais ce qui la désolait, c'était de penser qu'elle l'ennuyait. Un jour, Pierre la surprit assise à l'écart, le visage tourné contre le mur, immobile et pleurant. De même que son père, à qui elle ressemblait sur tant de points, elle ne voulait pas laisser voir ses larmes. Elle les essuyait avec soin, même quand elle était seule. Pierre s'éloigna sur la pointe du pied. Il prenait à tâche constamment de ne pas lui laisser deviner qu'il comprenait le secret de sa douleur. En revanche, il ne ménagea pas Boris. Jamais, à la vérité, il n'en vint à lui dire avec une froide vanité ces mots blessants, ces mots cruels que les hommes les meilleurs ne peuvent s'empêcher de prononcer en ces moments d'emportement : « Vois-tu, je t'avais bien dit d'avance ce qui arriverait. » Mais il lui reprocha vivement son indifférence envers Viéra, et enfin le décida à se rendre près d'elle et à lui demander si elle était souffrante.

Elle le regarda avec une telle placidité et lui répondit si tranquillement, qu'il s'éloigna très-mécontent des reproches que Pierre lui avait adressés, mais satisfait de penser que Viéra ne soupçonnait pas la nature de ses sentiments envers elle.

Ainsi se passa l'hiver. Une telle situation ne peut durer longtemps. Elle aboutit à une séparation, ou à un changement qui est rarement heureux.

Boris ne se montrait ni exigeant ni emporté, comme cela arrive souvent aux hommes qui se sentent dans leur tort; il ne se laissait point entraîner non plus au sarcasme ni à

d'amères plaisanteries. Dans son esprit, il s'était élevé seulement une nouvelle idée, l'idée d'entreprendre un voyage en un temps opportun.

« Un voyage! se disait-il dès le matin; un voyage! répétait-il en se mettant le soir au lit, et ce mot avait pour lui un charme indicible. Avant d'en venir à cette dernière résolution il voulut, pour essayer de se distraire, revoir Sophie Cirilovna; mais le langage prétentieux, le sourire affecté, la folle coquetterie de la jeune veuve ne produisirent sur lui qu'une impression désagréable. « Quelle différence, s'écria-t-il, avec la vraie simple nature de Viéra, » et cependant il ne pouvait renoncer au projet de s'éloigner de Viéra.

Le printemps, le magique printemps qui ravive toute la nature, qui fait voyager les oiseaux de par delà les mers, mit fin à son irrésolution, imprima un dernier élan à sa pensée. Il prétexta une affaire grave qu'il aurait longtemps négligée et qui l'obligeait enfin à se rendre à Pétersbourg. En disant adieu à Viéra, il sentit pourtant son cœur se serrer; il souffrait de quitter cette douce et excellente femme, ses larmes coulèrent sur le front pâle où il déposait un dernier baiser. « Je reviendrai bientôt, dit-il, et je t'écrirai, ma chère aimée. » Il la recommanda à l'affection de Pierre et monta en voiture triste et pensif.

Mais sa tristesse s'allégea à la vue des plaines riantes et de la première verdure si fraîche et si tendre des saules et des bouleaux, épanouis sur son chemin. Une joie indéfinissable, un enthousiasme juvénile s'empara de son âme. Il sentit sa poitrine se dilater, et, en portant ses regards vers l'horizon lointain : « Non, non, s'écria-t-il avec le poëte, on n'attèle pas au même limon le cheval fougueux et la biche crain-tive. »

Viéra était restée seule, mais Pierre venait souvent la voir, et son père s'était décidé à quitter son cher cabinet

pour se rendre près d'elle. Quelle joie ils éprouvèrent à se retrouver ensemble! Ils avaient les mêmes goûts et les mêmes habitudes. Cependant Boris n'était point oublié; tout au contraire, il était le lien de leur réunion. Ils parlaient souvent de lui, de son esprit, de son instruction, de sa bonté. Il semblait même que son absence ne servît qu'à le faire mieux apprécier. Le temps était superbe. Les jours passaient paisiblement, doucement, comme ces grands nuages blancs et lumineux qui flottent à la surface d'un ciel bleu.

Le voyageur n'écrivait pas souvent, mais ses lettres étaient lues et relues avec avidité. Dans chacune de ses lettres, il parlait de son prochain retour; mais un jour, Pierre en reçut une qui annonçait une tout autre nouvelle. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher ami, mon bon Pierre, j'ai longtemps réfléchi à la façon dont je commencerai cette lettre, et, après y avoir tant songé, j'aime mieux te dire tout de suite et tout nettement que je vais en pays étranger. Cette nouvelle va bien te surprendre et sans doute t'irriter. Tu ne l'avais pas prévue, et tu es en droit de m'accuser. Je n'essayerai pas de me justifier, et j'avoue même que je me sens rougir en songeant à tes reproches. Mais écoute-moi avec quelque indulgence. D'abord je ne m'éloigne que pour peu de temps, et je pars avec une société charmante et de la façon la plus agréable; en second lieu, je suis convaincu qu'après avoir cédé à cette dernière fantaisie, après avoir satisfait à ce désir de voir de nouvelles contrées et de nouveaux peuples, j'en reviendrai à la vie la plus calme et la plus casanière. Je saurai apprécier comme je dois le faire la grâce imméritée que le sort m'a accordée en me donnant une femme comme Viéra. Je t'en prie, fais-lui bien comprendre ces idées en lui montrant ma lettre. Aujourd'hui je ne lui écris pas à elle-même, mais je lui écrirai de Stet-

tin, par le retour du bateau. En attendant, dis-lui que je me prosterne à genoux devant elle, que je la conjure de ne point condamner son méchant mari. Telle que je la connais, avec son âme angélique, je suis sûr qu'elle me pardonnera, et dans trois mois, je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, j'irai la rejoindre, et jusqu'à mon dernier jour nulle puissance ne pourra me séparer d'elle. Adieu, ou pour mieux dire, à revoir bientôt. Je t'embrasse et je baise les jolies mains de ma Viéra. Adressez-moi vos lettres à Stettin. Je vous écrirai de là. S'il arrivait quelque accident ou quelque affaire imprévue dans ma maison, je compte sur toi comme sur un appui invariable.

« Ton ami Boris Viasovnin.

« *P. S.* Fais remettre, en automne, des tentures dans mon cabinet. C'est entendu. Adieu. »

Hélas ! les espérances exprimées dans cette lettre ne devaient jamais se réaliser. Le bateau arrivait en vue de Stettin, la rive étrangère se déroulait aux regards des passagers sous les rayons d'un beau soleil. Appuyé sur la balustrade du bâtiment, Boris, absorbé dans une muette rêverie, regardait la vague verte et profonde qui se creusait en gémissant sous la roue du bateau, et, dans son rapide tournoiement, l'arrosait d'un flot d'écume. Dans son immobilité, dans sa contemplation, tout à coup le vertige s'empara de lui, et il tomba à la mer. A l'instant même on arrêta le navire, à l'instant on lança la chaloupe à l'eau; mais il était trop tard : Boris avait cessé de vivre.

Pierre avait déja épouvé un chagrin cruel en communiquant à Viéra la dernière lettre de son mari. Mais lorsqu'il s'agit de lui révéler le fatal événement, il faillit en perdre

la tête. Ce fut Michel qui, le premier, apprit cette nouvelle par le journal. Aussitôt il résolut d'aller l'annoncer à Pierre, et emmena Onufre, avec qui il s'était de nouveau réconcilié. Dès son entrée dans la maison de Vasilitch, il s'écria : «Quel malheur! Figurez-vous...» Longtemps Pierre refusa de le croire; lorsque enfin il ne put plus douter de cette catastrophe, il resta tout un jour sans oser se montrer à Viéra. Enfin il se présenta devant elle, si pâle, si abattu, qu'à son aspect elle se sentit atterrée. Il voulait la préparer peu à peu au malheur qu'il devait lui faire connaître, mais ses forces le trahirent. Le pauvre Pierre tomba sur une chaise et murmura en pleurant : « Il est mort ! il est mort ! »

Un an s'est écoulé. Souvent du tronc des arbres, que l'on a coupés, on voit s'élever de nouveaux rejetons ; souvent les plaies les plus profondes se cicatrisent; la vie triomphe de la mort qui, à son tour, triomphera de la vie. Peu à peu Viéra se consola et se ranima.

Boris d'ailleurs n'était point de ces hommes qu'on ne peut remplacer, s'il en est dans le monde qui ont cet honneur suprême, et Viéra n'était pas de nature à se consacrer toute sa vie à un sentiment unique, s'il est des sentiments qui ont cette puissance. Elle s'était mariée sans peine, mais sans enthousiasme, elle avait été fidèle et dévouée à son mari, mais elle ne pouvait lui donner toute son existence. Elle l'avait pleuré sincèrement, mais raisonnablement. On ne peut rien demander de plus.

Pierre continua à la voir. Il était son plus intime, ou pour mieux dire, son unique ami. Un jour qu'il se trouvait seul avec elle, il la regarda avec sa bonne expression

de physionomie et lui demanda simplement si elle voulait l'épouser. Elle sourit et lui tendit la main.

Après leur mariage, leur vie se continua tranquillement comme par le passé. Dix années se sont écoulées. Ils ont deux filles et un garçon. Le vieil Étienne demeure avec eux, ne pouvant plus se résoudre à les quitter, ni à s'éloigner de ses petits-enfants. L'aspect de ces enfants l'a rajeuni. Il cause et joue sans cesse avec eux, surtout avec le petit garçon qui, comme lui, s'appelle Étienne, et qui, sachant l'ascendant qu'il exerce sur son aïeul, s'amuse à le contrefaire quand le vieillard se promène dans la chambre en répétant : « Braou! braou! » Et le grand-père rit, et chacun rit avec lui de ces espiègleries. Le pauvre Boris n'est point oublié dans ce cercle d'affections. Pierre parle de son ami avec une vive cordialité. Chaque fois qu'il en trouve l'occasion il ne manque pas de dire : «Voilà ce que faisait Boris, voilà ce qui lui plaisait, » et Pierre et sa femme, et tous ceux qui leur appartiennent, vivent d'une vie uniforme, silencieuse, paisible. Cette paix, c'est le bonheur.... Il n'y en en a pas d'autre en ce monde.



JACQUES PASSINKOF

JACQUES PASSINKOF.

C'était à Pétersbourg, en hiver, le premier jour du carnaval. Je dînais chez un de mes anciens condisciples qui, dans sa première jeunesse, ressemblait à une modeste jeune fille; et qui plus tard se montra fort peu timide. Il est mort à présent comme la plupart de mes camarades d'étude. A ce dîner, il ne devait y avoir avec moi que Constantin Alexandrovitch Assanof et un écrivain qui jouissait alors d'une certaine célébrité. L'écrivain se fit attendre; puis, on reçut de lui un billet dans lequel il annonçait qu'il ne pourrait venir. A sa place s'assit un petit monsieur aux cheveux blonds, un de ces éternels convives, comme il y en a tant à Pétersbourg, qu'on n'invite jamais et qu'on rencontre partout.

Notre dîner dura longtemps. Notre hôte ne ménageait pas ses vins; peu à peu nos têtes s'échauffèrent, et peu à peu chacun de nous se mit à rire et à parler ouvertement de ce qu'il gardait en secret dans sa pensée. Quel homme n'a quelque mystère au fond du cœur?

La physionomie de mon condisciple, ordinairement ti-

mide et réservée, avait perdu cette expression. Ses yeux scintillaient, et un gros rire éclatait sur ses lèvres. Le petit monsieur aux cheveux blonds riait aussi en se livrant à de sottes plaisanteries. Mais celui qui me surprit le plus fut Assanof. Il avait à un haut degré le sentiment des convenances, et tout à coup je le vis passer la main sur son front, puis prendre un air hautain, et il se mit à se vanter de ses liaisons et surtout à parler à chaque minute d'un personnage important qui était son oncle. Je ne reconnaissais plus ce jeune homme que j'avais vu si différent en d'autres réunions. Evidemment il se moquait de nous et semblait n'éprouver qu'un grand dédain pour notre société. Ses fanfaronnades m'offensèrent.

« Ecoutez, lui dis-je, si nous sommes à vos yeux des êtres si chétifs, pourquoi donc ne restez-vous pas avec cet oncle éminent? Mais peut-être qu'il ne veut pas vous voir près de lui? »

Assanof ne me répondit pas. Il continua à passer la main sur son front, puis s'écria :

« Quelles gens! Des gens qui ne fréquentent pas un salon distingué, qui ne connaissent pas une femme comme il faut, tandis que moi, ajouta-t-il en tirant de sa poche un portefeuille, et en le frappant avec la main, moi j'ai là toute une collection de lettres d'une jeune fille qui n'a pas sa pareille au monde. »

Notre hôte et le petit blond, qui en ce moment causaient vivement ensemble, ne firent pas attention à ces dernières paroles d'Assanof, mais moi j'en fus choqué.

« Je pense, lui dis-je, que vous voudriez nous en faire accroire, monsieur le neveu d'un homme illustre. Vous n'avez point de lettres comme celles dont vous parlez. »

— Vous croyez, me répliqua-t-il en me regardant d'un air de hauteur; qu'est-ce donc que ces papiers? »

En disant ces mots il ouvrit son portefeuille et en tira une dizaine de lettres qui lui étaient adressées.

« Je connais cette écriture, » me dis-je....

Ici, je sens le rouge qui me monte au visage.... mon amour-propre souffre cruellement. Il est triste d'avoir à confesser une action mauvaise.... Mais que faire? En commençant ce récit, je savais que je rougirais de honte. Donc, je recueille mon courage et j'avoue que....

Voici le fait. Je profitai de l'état d'ivresse d'Assanof pour parcourir rapidement une des lettres qu'il avait déposées sur la nappe imbibée de vin de Champagne. Moi-même j'avais aussi la tête troublée.... et le cœur me battait vivement.

Hélas! j'étais amoureux de celle qui écrivait à Assanof, et jusque-là, rien ne m'avait fait soupçonner qu'elle eût de l'attachement pour lui. Sa lettre, écrite en français, était pleine d'expressions de tendresse et de dévouement. Elle commençait par ces mots : « Mon cher ami Constantin, » et se terminait par un conseil et une promesse : « Soyez prudent comme vous l'avez été jusqu'ici, et si je ne me marie pas avec vous, je ne me marierai avec aucun autre. »

Frappé comme par un coup de foudre, je restai un instant immobile, puis je m'arrachai à cet état de stupeur et sortis précipitamment. Un quart d'heure après j'étais rentré chez moi.



La famille Zlotnitzki était l'une des premières avec qui j'avais fait connaissance, lorsque de Pétersbourg j'étais venu résider à Moscou. Elle se composait du père, de la mère, de deux filles et d'un fils. Le père, avec ses

cheveux gris, était un homme encore bien conservé, qui, après avoir servi dans l'armée, occupait un emploi assez important. Dès le matin il se rendait à son bureau ; après dîner, il dormait, et le soir il allait au club faire sa partie de cartes.

Rarement on le voyait dans sa maison. Il n'aimait point à parler, et son regard était tantôt morne, tantôt indifférent. Excepté des livres de géographie et de voyages, il ne lisait rien. Quand il se trouvait indisposé, il s'amusait à enluminer des dessins, s'enfermait dans son cabinet ou agaçait un vieux perroquet appelé Popka. Sa femme, qui était d'une nature maladive et phthisique, avec de grands yeux noirs et un nez aquilin, restait toute la journée sur un divan, occupée à faire de la tapisserie. Il me parut qu'elle craignait son mari, et qu'elle était devant lui comme une coupable. La fille aînée, Barbe, grosse blonde vermeille, âgée de dix-huit ans, était constamment assise à la fenêtre, regardant les passants. Le fils, qui faisait ses études dans un établissement de l'État, ne se montrait chez ses parents qu'aux jours de fête et causait fort peu. La fille cadette, Sophie, dont j'étais amoureux, avait le même caractère très-taciturne.

Le silence régnait dans cette demeure, un silence qui n'était interrompu que par les cris du perroquet, et qui s'appesantissait sur tous ceux qui la fréquentaient. Au reste, il y venait peu de monde. L'ameublement morne du salon, les tentures rouges avec de grands ramages jaunes, les chaises en paille tressée, les coussins en tapisserie fanée représentant des images de jeunes filles et des figures de caniches, les lampes à bec, et les vieux portraits appendus aux murailles, tout avait un air sombre, morne, glacial.

En arrivant de Pétersbourg, je me fis un devoir de me présenter chez les Zlotnitzki, dont ma mère était la pa-

rente. Je passai d'abord avec peine une heure avec eux et restai longtemps sans retourner dans leur demeure. Puis peu à peu mes visites y devinrent plus fréquentes. J'étais attiré par Sophie, qui d'abord ne m'avait pas plu et dont j'avais fini par être amoureux.

Elle était de taille moyenne, droite et mince, avec un visage pâle, une chevelure noire abondante, et de grands yeux bruns dont les paupières étaient toujours à demi fermées. Ses traits réguliers et fins, et surtout ses lèvres serrées indiquaient la fermeté et la force de la volonté. Ses parents la considéraient comme une fille d'un caractère résolu. « Elle ressemble à Catherine, à sa sœur aînée, me dit sa mère, un jour que je me trouvais seul avec elle, car devant son mari elle n'osait prononcer ce nom de Catherine. Vous ne l'avez pas connue, ajouta-t-elle, elle est mariée dans le Caucase. Figurez-vous qu'à l'âge de treize ans elle s'amouracha de l'homme qu'elle a épousé, et me déclara alors qu'elle n'aurait pas un autre mari. Tous nos efforts pour l'en détourner furent inutiles. Elle attendit jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, et malgré la colère de son père se maria comme elle l'avait dit. Sophie aura-t-elle la même opiniâtreté? Que Dieu l'en préserve! mais quelquefois j'ai peur. Voyez, elle n'a que seize ans, et déjà on ne peut la dompter.... »

En ce moment, M. Zlotnitzki entra et sa femme se tut.

Ce n'était point par son énergie de volonté que Sophie m'avait plu, non; mais il y avait en elle, à travers sa sécheresse, à travers son défaut de vivacité et d'imagination, un charme particulier, le charme de la franchise et d'une âme droite et pure. Je la respectais, je l'aimais avec ardeur. Il m'avait semblé qu'elle avait aussi un bon sentiment pour moi, et la pensée que je ne devais pas compter sur son affection, qu'elle en aimait un autre, me serrait douloureusement le cœur.

La découverte que je venais de faire était pour moi d'autant plus étonnante que Constantin Assanof ne venait que très-rarement chez les Zlotnitzki, beaucoup plus rarement que moi, et ne paraissait point s'occuper de Sophie. Ce Constantin était un assez beau brun, avec des traits un peu lourds, mais expressifs, des yeux scintillants, un front large et blanc, et des lèvres rouges, épaisses, surmontées d'une petite moustache. Il avait une attitude réservée, mais sévère, parlait avec confiance ou gardait le silence avec dignité. Évidemment, il avait une haute opinion de lui-même. Rarement il riait, et ne riait qu'entre ses dents, et jamais il ne dansait. En général, il était dans ses mouvements assez indolent, et passait cependant pour un bon officier.

« Quelle étrange chose! me disais-je en rêvant sur mon canapé à ce que je venais de découvrir, et comment ne m'en suis-je jamais douté?... « Soyez prudent comme vous l'avez été jusqu'ici... » Ces mots me revinrent à l'esprit.... « Ah! m'écriai-je, quelle fille rusée! Et moi qui la croyais si franche et si vraie! Attendez, attendez, je vous.... »

Mais alors je me mis à fondre en larmes, et de toute la nuit je ne pus dormir.

Le lendemain, à deux heures, je retournai dans la demeure de Sophie. Son père était sorti, et sa mère ne siégeait pas à sa place accoutumée. Après avoir mangé les beignets du carnaval, elle avait eu mal à la tête et s'était retirée dans sa chambre. Barbe était, selon son habitude, accoudée à la fenêtre, observant les passants. Sophie, les bras croisés sur la poitrine, se promenait de long en large dans la chambre. Le perroquet criait.

« Bonjour, » me dit Barbe d'un air indolent en me voyant entrer, puis aussitôt elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même : « Voilà un homme avec un plateau sur la tête. »

C'était son habitude de noter à voix basse tout ce qu'elle remarquait dans la rue.

« Bonjour, lui dis-je. Bonjour, Sophie Nicolaïevna, et où est donc votre mère ?

— Elle est rentrée dans sa chambre pour se reposer, me répondit Sophie.

— Nous avions aujourd'hui les beignets, ajouta Barbe, sans se retourner de mon côté. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Mais où va donc cet employé de bureau ? »

Le perroquet continuait à faire entendre ses vibrations perçantes.

« Comme votre perroquet crie aujourd'hui, dis-je à Sophie.

— Il crie toujours ainsi. »

Nous restâmes un instant l'un en face de l'autre en silence.

« Il s'est approché de la porte, murmura Barbe, en ouvrant tout à coup le *was ist das* de la fenêtre.

— De qui donc parles-tu, demanda Sophie.

— D'un pauvre que je viens d'apercevoir, » répondit sa sœur.

En disant ces mots elle jeta par la fenêtre une petite pièce de monnaie tachée d'un reste d'allumette parfumée, referma le *was ist das* et sauta lourdement sur le parquet.

« J'ai passé hier une agréable soirée, dis-je à Sophie, en m'asseyant sur un fauteuil. Je dînais chez un de mes amis avec Constantin Assanof. »

En prononçant ce nom j'avais les yeux fixés sur la jeune fille. Sa figure ne sourcilla pas.

« Il faut vous avouer, repris-je, que nous avons beaucoup bu.... Huit bouteilles, et nous n'étions que quatre!

— Vraiment? répliqua d'un ton flegmatique Sophie, en secouant la tête.

— Oui, dis-je, un peu irrité de son indifférence, et savez-vous Sophie Nicolaïevna, je dois reconnaître la justesse du proverbe qui dit : la vérité est dans le vin.

— Comment donc?

— Constantin nous a amusés. Imaginez-vous que tout à coup il s'est mis à passer la main sur son front, et à nous dire : « Quel homme je suis! J'ai un oncle qui est « un haut personnage ! »

Barbe se mit à rire, d'un rire saccadé. Le perroquet lui répondit par ses cris aigus. Sophie s'arrêta en face de moi et me regarda fixement.

« Et vous, qu'avez-vous dit? me demanda-t-elle. Vous en souvenez-vous? »

Je rougis involontairement.

« Non, répliquai-je, je ne m'en souviens pas, mais j'étais aussi un peu guilleret. Il est certain, repris-je, après un moment de silence, que le vin est dangereux. On peut être entraîné par l'effet d'une trop ample libation à se conduire fort inconsidérément et à divulguer des choses que personne ne devrait connaître. Mais nous parlerons de cela une autre fois. Il est déjà tard.

— Est-ce que vous auriez tenu un de ces propos inconsidérés?

— Je ne parle pas de moi. »

Sophie se détourna et se mit à se promener de nouveau dans la chambre. Je la suivais du regard, et je me disais : « La voilà : ce n'est qu'une jeune fille, une enfant. Et comme elle se possède! Elle est impassible! Mais attendons....

« Sophie Nicolaïevna.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle.

— Est-ce que vous ne nous jouerez pas quelque chose sur le piano? A propos, ajoutai-je à voix basse, il faut que je vous parle. »

Sans me répondre un mot, elle passa dans le salon et s'approcha du piano.

« Que voulez-vous que je joue?

— Ce qui vous plaira. Une nocturne de Chopin. »

Elle s'assit et commença. Elle jouait assez maladroitement mais avec sentiment. Sa sœur ne jouait que des valses et des polkas et rarement. C'était pour elle toute une affaire que de s'avancer d'un pas nonchalant vers l'instrument musical, de se placer sur un tabouret, d'ôter son burnous, car elle avait toujours un burnous sur les épaules; elle entamait péniblement une polka, ne l'achevait pas, en commençait une autre, puis soudain soupirait, se levait, et retournait à la fenêtre. Étrange créature!

J'étais assis près de Sophie.

« Ecoutez, lui dis-je, en l'observant attentivement, il faut que je vous fasse part d'une découverte qui m'est très-douloureuse.

— Quelle découverte?

— La voici.... Jusqu'à présent je me suis abusé, complétement abusé à votre égard.

— Quelle idée! répliqua-t-elle, en continuant à jouer et en fixant ses regards sur ses doigts.

— Je vous croyais franche. Je pensais que vous ne pouviez employer la ruse, ni dissimuler vos sentiments.... ni tromper. »

Sophie pencha la tête sur son cahier de musique, puis me dit :

« Je ne vous comprends pas.

—Non, repris-je, jamais l'idée ne me serait venue qu'à votre âge vous eussiez l'art de jouer un rôle !.... »

Les mains de Sophie tremblaient sur les touches du piano.

« Que dites-vous? me demanda-t-elle sans me regarder.... moi jouer un rôle....

— Oui, vous. »

Elle souriait et moi j'étais irrité.

« Vous affectez de vous montrer indifférente envers un jeune homme.... et vous lui écrivez. »

Je la vis pâlir. Mais elle ne se retourna pas de mon côté, elle acheva son nocturne, puis se leva et ferma le piano.

« Où allez-vous? lui dis-je, non sans quelque embarras. Vous ne me répondez pas!

— Que pourrais-je vous répondre? Je ne sais de quoi vous voulez parler, et je n'ai rien à dissimuler. »

Elle se mit à ranger ses cahiers.

Le sang me monta à la tête.

« Vous savez, répliquai-je, en me levant aussi, vous savez de quoi il est question, et je puis, si vous le voulez, vous citer quelques mots d'une de vos lettres : « Soyez pru-
« dent, comme vous l'avez été jusqu'ici. »

Sophie tressaillit légèrement.

« Je n'attendais pas cela de vous, me dit-elle enfin.

— Ni moi de vous. Comment, vous Sophie Nicolaïevna, vous avez accordé votre confiance à un homme qui....

— Et s'il en est ainsi, répliqua-t-elle, sachez que j'aime cet homme, et que peu m'importe l'opinion que vous aurez de lui et de mon amour. De quoi vous mêlez-vous? De quel droit me parlez-vous ainsi.... Et si je suis résolue. .. »

A ces mots elle se tut et sortit.

Je restai au salon, et tout à coup je me trouvai si con-

fus que je me couvris le visage de mes mains. Je comprenais toute l'indélicatesse, toute la bassesse de ma conduite; la honte et le repentir me serraient le cœur; je me regardais comme un être déshonoré. « Grand Dieu! me dis-je, qu'ai-je fait? »

« Antoine, Antoine, cria la servante dans l'antichambre, apportez au plus vite une carafe d'eau à mademoiselle.

— Qu'y a-t-il? demanda Antoine.

— Elle pleure! elle pleure! »

Je frissonnai, et rentrai dans la pièce voisine pour y prendre mon chapeau.

« Qu'avez-vous donc dit à Sophie? me demanda Barbe d'un ton indifférent, puis, après un instant de silence : voilà encore ce scribe qui passe dans la rue. »

Je m'avançai vers la porte.

« Où allez-vous donc? reprit-elle. Attendez un instant, ma mère va venir.

— Non, je ne puis rester à présent. Je reviendrai plus tard. »

En ce moment, je vis avec effroi Sophie qui traversait d'un pas ferme le salon. Son visage était plus pâle que de coutume; à peine une légère rougeur colorait-elle ses joues. Elle ne me regarda pas.

« Viens donc! dit Barbe. Quel est donc cet employé qui rôde ainsi autour de notre maison?

— Peut-être un espion, » répondit Sophie avec un froid accent de mépris.

C'en était trop. Je sortis, et je ne sais en vérité comment je regagnai ma demeure.

La douleur morale que j'éprouvais, je ne puis la décrire. En un seul jour, deux coups terribles. J'avais appris que Sophie en aimait un autre, et j'avais à jamais perdu son estime. Je me sentais si honteux, si accablé, que je ne pouvais pas même m'indigner contre moi-même,

Couché sur mon canapé, la face tournée contre la muraille, j'éprouvais une satisfaction cruelle à m'abandonner à mon désespoir, quand tout à coup j'entendis résonner des pas dans l'antichambre. Je levai la tête, et devant moi apparut l'un de mes amis les plus intimes : Jacques Passsinkôf.

J'étais en ce moment disposé à recevoir très-mal toute visite, mais il ne m'était pas possible de mal recevoir Passinkof. Non, au contraire, dans l'âcreté de ma douleur je me réjouis de le voir et je le saluai d'un signe de tête. Il se promena un instant, selon sa coutume, à travers ma chambre, en étirant ses grands bras et en allongeant ses hautes épaules, puis s'arrêta en silence devant moi et s'assit dans un coin.

Je connaissais Jacques depuis longtemps, presque depuis mon enfance. Il avait été élevé dans la pension de l'Allemand Winterkeller, chez lequel j'avais passé trois années. Son père, retiré du service avec le titre de major, était un honnête homme, mais sans fortune, et d'un esprit un peu troublé. Jacques avait sept ans lorsqu'il l'amena chez l'instituteur allemand. Il paya sa pension une année d'avance, puis quitta Moscou et ne donna point de ses nouvelles. Des rumeurs mystérieuses, étranges, circulèrent sur son compte. Huit ans après son départ, on apprit qu'il s'était noyé en Sibérie, en traversant l'Irtyche. Qu'allait-il faire en Sibérie? Dieu le sait.

Passinkof avait depuis longtemps perdu sa mère. Il ne lui restait pas d'autres proches parents qu'une tante si pauvre, qu'elle n'osait venir voir l'orphelin de peur qu'on ne le remît à sa charge. Mais cette crainte était illusoire. Le bon Allemand garda près de lui Jacques, lui donna des leçons comme à ses autres élèves et le nourrit. Seulement, on ne lui donnait pas de dessert aux jours ordinaires et on lui fit un vêtement avec une vieille capote

brune de la mère de M. Winterkeller, très-fanée, et pourtant encore assez solide.

Les élèves qui connaissaient ces circonstances et l'état de dépendance de Jacques, le traitaient un peu sans façon, et l'appelaient tantôt la capote de la grand'mère, tantôt le neveu du bonnet, parce que sa tante portait un vieux bonnet surmonté d'une touffe de rubans jaunes qui ressemblait à un artichaud, tantôt, en mémoire de son père qui était mort dans l'Irtyche, ils l'appelaient le fils d'Yermak, l'aventureux conquérant de la Sibérie. Mais tout en lui infligeant ces surnoms, tout en remarquant son singulier accoutrement et sa misère, ses condisciples l'aimaient, et il n'était pas possible de ne pas l'aimer. Je crois qu'on n'aurait pas trouvé dans le monde une plus honnête, une meilleure nature. Il se distinguait en outre par ses études.

Quand je le vis pour la première fois, il avait environ seize ans et moi treize. J'étais l'enfant gâté d'une famille assez riche, et lorsque j'entrai à la pension, je me liai d'abord avec un jeune prince qui était l'objet des attentions particulières de Winterkeller, puis avec quelques autres élèves appartenant à l'aristocratie. Je ne m'occupai pas des autres et ne fis pas la moindre attention à Passinkof. Ce grand garçon avec sa gaucherie de mouvements, son habit informe, son pantalon étriqué, ses bas en fil grossier, m'apparaissait comme une espèce de groom, comme le fils d'un rustique bourgeois.

Passinkof se montrait très-prévenant et très-poli envers chacun, sans être obséquieux. Si on le repoussait, il ne s'humiliait pas, et ne se fâchait pas; il se retirait en silence à l'écart, et attendait un autre moment. Ce fut ainsi qu'il agit à mon égard. Il y avait environ un mois que j'étais à l'école. Par un beau jour d'été, en me rendant au jardin, après un de nos jeux bruyants, je le vis assis

sur un escabeau sous les larges rameaux d'un lilas. Il tenait un livre à la main, et en m'approchant de lui, je lus sur la couverture de ce livre : *Schiller's Werke* (Œuvres de Schiller). Je m'arrêtai :

« Est-ce que vous savez l'allemand ? » lui demandai-je. Quand j'y songe, je me fais encore un reproche de l'accent dédaigneux avec lequel je lui adressai cette question.

Il leva sur moi ses petits yeux expressifs, et me répondit : « Oui, je le sais, et vous ? »

Cette brève interrogation me froissa ; je voulus m'éloigner, et pourtant je restai.

« Et que lisez-vous donc dans Schiller ? repris-je avec le même ton de hauteur.

— En ce moment, je lis un poëme qui a pour titre : *la Résignation*, de charmants vers ! Voulez-vous les entendre ? Asseyez-vous sur ce banc. »

J'hésitai un instant, puis je m'assis. Passinkof se mit à lire. Il savait l'allemand beaucoup mieux que moi, et m'expliquait nettement le sens de plusieurs vers. Mais je ne me sentis point honteux de mon iguorance, ni de sa supériorité. Dès ce jour, dès cette heure où il m'avait fait cette lecture sous les rameaux de lilas, je l'aimai cordialement, je le recherchai, je reconnus son ascendant.

Je me rappelle encore parfaitement la physionomie qu'il avait à cette époque, et qui d'ailleurs resta plus tard à peu près la même. Il était grand, mince, et assez gauche dans ses mouvements. Ses épaules droites, sa poitrine plate lui donnaient l'apparence d'une constitution débile; cependant il ne se plaignait jamais de sa santé. Sa tête, large et ronde, penchait légèrement de côté, de maigres boucles de cheveux blonds flottaient sur son col. Sa figure n'était pas belle, à vrai dire; elle avait même un caractère ridicule par l'ampleur d'un long nez un peu rouge qui

s'inclinait sur de larges lèvres. Mais son front était superbe, et, lorsqu'il souriait, ses petits yeux gris avaient une telle expression de suavité et de caressante bonté qu'on ne pouvait le regarder sans en avoir le cœur réjoui. Je me rappelle aussi sa voix douce et calme, avec une sorte d'enrouement particulier qui était agréable. Il parlait peu en général, et avec une espèce d'effort; mais quand il s'animait, sa parole coulait librement, et, chose singulière! elle devenait plus douce, son regard semblait se retirer dans l'intérieur de sa pensée, et toute sa figure était légèrement enflammée. Sur ses lèvres, les mots : bonté, vérité, savoir, amour, avec quelque enthousiasme qu'il les prononçât, ne résonnaient jamais faussement. Sans effort, il entrait dans la région de l'idéal. A tout instant son âme pure était prête à paraître « devant la beauté sainte; » elle n'attendait que la rencontre et l'attouchement sympathique d'une autre âme.

Passinkof était romantique, un des derniers romantiques que j'aie rencontrés. Aujourd'hui chacun sait qu'ils ont disparu; on n'en retrouve plus dans les rangs de la jeunesse actuelle. Tant pis pour cette jeunesse!

Je passai environ trois ans sous le même toit avec Jacques dans une étroite intimité, et fus le confident de son premier amour. Avec quelle attention et quel vif intérêt j'écoutai ses aveux! L'objet de sa passion était une nièce de Winterkeller, une gentille Allemande, blonde et rondelette, avec une figure d'enfant et de candides yeux bleus. Elle avait le cœur bon et sentimental, elle aimait les poésies de Matthisson, d'Uhland, de Schiller, et récitait agréablement leurs vers de sa voix juvénile et argentine. L'amour de Jacques était essentiellement platonique. Il ne voyait sa belle Frédérica que le dimanche, quand elle venait jouer avec ses cousines, et lui parlait peu. Un soir, qu'elle lui avait dit : *mein lieber*, *lieber Herr Jacob* (mon

cher monsieur Jacques), il ne put dormir de toute la nuit, tant il était ravi. L'idée ne lui vint pas qu'à d'autres élèves, la jeune fille disait également : « Mon cher. »

Je me souviens aussi de sa douleur et de son accablement quand tout à coup il apprit que Mlle Frédérica épousait un simple marchand de comestibles, nommé Kniftous, et non point par la volonté de ses parents, mais par sa propre inclination. Comme il était triste alors le pauvre Passinkof, et comme il souffrit le jour où le nouveau couple vint faire sa première visite à notre maître de pension. Frédérica, en le nommant encore son cher monsieur Jacques, le présenta à son mari, en qui tout reluisait, les yeux, les cheveux noirs frisés, le front, les dents, les boutons d'habit, les broderies et le gilet, tout, jusqu'aux bottes qui chaussaient ses larges pieds, tournés en dehors comme ceux des danseurs.

Passinkof adressa ses félicitations à M. Kniftous, et lui souhaita le plus parfait, le plus durable bonheur. Je suis sûr que ses vœux étaient sincères. J'assistais à cette scène; j'observai mon ami avec un sentiment de pitié et d'admiration. En ce moment, il m'apparaissait comme un héros.

Mais ensuite que de tristes dialogues entre nous !

« Il faut chercher votre consolation dans la science, lui disais-je.

— Oui, me répondit-il, et dans la poésie.

— Et dans l'amitié, ajoutai-je.

— Et dans l'amitié, reprit-il. »

Oh ! les bons jours d'autrefois !

Je me séparai de lui avec un amer regret. Avant ma sortie de la pension, il obtint, non sans de longues sollicitudes et de nombreuses négociations, ses certificats et entra à l'université. Mais il continuait à vivre auprès de Winterkeller; seulement, au lieu de son grotesque accou-

trement, on lui avait fait faire un habit convenable, pour le récompenser des leçons qu'il avait données à ses jeunes élèves.

Tant que je restai à la pension, Jacques continua ses relations intimes avec moi. Il y avait cependant entre nous une différence d'âge que je commençais à sentir, et je me rappelle que j'étais jaloux de ses nouveaux camarades d'étude.

Il exerçait sur moi une salutaire influence. Malheureusement elle fut trop tôt interrompue. Je me souviens d'un des effets de cette influence : dans mon enfance, j'avais l'habitude de mentir; devant Passinkof, je n'aurais pu proférer un mensonge. Un de mes grands plaisirs était de me promener seul avec lui, ou de marcher de long en large dans ma chambre, tandis que de sa voix douce et contenue, il récitait des vers. Alors il me semblait que, peu à peu, je me détachais des régions terrestres et m'élevais dans un monde mystérieux, dans des sphères radieuses.

Je me rappelle une nuit où nous allâmes nous asseoir sous le lilas dont nous avions fait notre place de prédilection. Tous nos camarades dormaient. Nous nous levâmes en silence, nous prîmes nos habits à tâtons, et nous sortîmes à la dérobée pour nous en aller rêver. Au dehors soufflait un air frais qui nous obligea à nous serrer l'un contre l'autre. Nous causâmes si vivement que nous nous interrompions à chaque instant l'un l'autre, mais sans nous quereller. Le ciel était resplendissant, Jacques leva les yeux et me serrant la main, il murmura ces vers :

Sur nous, le ciel dans sa splendeur,
Au haut du ciel le créateur.

J'éprouvai une sorte de saisissement religieux, et je m'appuyai sur son épaule. Une vive émotion me faisait battre le cœur.

Oh ! jours d'enthousiasme, où êtes-vous ? Où êtes-vous années de la jeunesse !

Huit ans après, je retrouvai Passinkof à Pétersbourg. Je venais d'entrer au service, et lui il avait obtenu un petit emploi dans une chancellerie. Avec quelle joie nous nous rejoignîmes ! Jamais je n'oublierai le moment où, seul dans ma demeure, j'entendis tout à coup résonner sa voix dans l'antichambre. Avec quelle précipitation je me levai ! Avec quelle palpitation de cœur je me jetai dans ses bras, sans lui donner le temps d'ôter son manteau et son écharpe ! Avec quelle avidité je le regardais, et des larmes de joie coulaient de mes yeux. Dans cet espace de huit ans, il avait un peu vieilli. Des rides fines comme la trace d'une pointe d'épingle se dessinaient sur son front, ses joues s'étaient affaissées, ses cheveux avaient grisonné, mais sa barbe n'avait pas grandi, et son regard était le même, et il avait aussi son même rire si charmant, si cordial, quoique à peine saisissable à l'oreille et haletant.

Dieu ! que de choses nous nous dîmes ce jour-là ! que de vers nous nous récitâmes ! Je conjurai Jacques de venir demeurer avec moi ; mais il ne voulut pas y consentir. Il promit seulement de venir me voir chaque jour, et il accomplit sa promesse.

Son cœur n'avait pas changé. C'était la même nature romantique que j'avais connue. Le froid de la vie, le rigoureux froid de l'expérience ne l'avait pas saisi. La délicate fleur de son imagination s'épanouissait dans toute sa fraîche beauté. Nulle triste préoccupation ne se manifestait en lui. Il était réservé comme autrefois, mais il avait l'âme gaie.

A Pétersbourg, il vivait d'une vie retirée, comme s'il eût été dans un désert, ne s'inquiétant pas de l'avenir et ne fréquentant presque personne. Je le conduisis chez Zlot-

nitzki, et il y retourna avec plaisir assez fréquemment. N'étant point vaniteux, il n'était pas timide. Dans cette maison comme dans toute autre, il parlait peu, mais il conçut de l'affection pour cette famille. Le taciturne vieillard lui-même, le mari de Tatiana Vassilievna l'accueillait sans brusquerie, et les deux silencieuses jeunes filles s'habituèrent promptement à le voir.

Quelquefois il arrivait, apportant dans sa large poche quelque nouvelle publication qu'il voulait faire connaître, puis il hésitait longtemps à la lire ; il se tenait dans un coin, sa place favorite, et se bornait à tendre de temps en temps le cou, comme un oiseau craintif. Enfin, il se décidait, prenait son livre et commençait sa lecture, d'abord à voix basse, puis d'un ton plus ferme et plus élevé, s'interrompant lui-même de temps à autre par quelques courtes observations, ou quelques exclamations. Je remarquai que dans ces occasions, Barbe s'approchait de lui plus volontiers que sa sœur et l'écoutait avec attention, quoiqu'elle ne comprît pas très-bien tout ce qu'il lisait ; car elle comprenait peu les productions littéraires. Assise en face de lui, le menton appuyé sur sa main, elle le regardait fixement, et ne prononçait pas une parole ; seulement de temps à autre, elle exhalait tout à coup un soupir.

Dans la soirée, et surtout les dimanches et les fêtes, nous jouions au gage touché. A notre partie s'associaient ordinairement deux parentes des Zlotnitzki, deux gentilles sœurs à la figure ronde, qui riaient constamment, et quelques bons jeunes gens qui commençaient leur carrière avec le titre de cadets ou de cornettes. Passinkof se tenait près de Tatiana, et délibérait avec elle sur les conditions qu'il fallait imposer à ceux qui avaient des gages à racheter.

Sophie répugnait aux cajoleries et aux embrassades

qu'on prescrit ordinairement en pareil cas, et Barbe ne pouvait souffrir qu'on lui ordonnât quelque chose à faire, ou quelque énigme à deviner. Les jeunes cousines éclataient de rire. D'où leur venait ce rire perpétuel? Souvent il me fatiguait. Le vieux Zlotnitzki ne prenait point part à nos jeux, et quelquefois même, par la porte de son cabinet, il nous observait d'un air morose.

Une fois seulement il s'avança à l'improviste vers nous, et nous proposa d'enjoindre à la personne qui allait délivrer un gage, de danser avec lui. Nous acceptâmes. Il se trouva que ce gage appartenait à Tatiana. Elle rougit; elle se troubla, comme aurait pu faire une jeune fille de quinze ans. Mais le vieillard ordonna à Sophie de se mettre au piano. Puis, prenant sa femme par le bras, fit avec elle deux tours de valse, selon l'ancienne mesure, à trois temps. Je me rappelle sa figure qui tantôt se détournait de nous, et tantôt apparaissait avec la même austère et inflexible expression. Il valsait d'un pas large; sa femme avait peine à le suivre, et, comme si elle avait eu peur, elle se penchait sur sa poitrine. Il la reconduisit à sa place, la salua, puis rentra dans son cabinet et s'y enferma. Sophie voulait cesser de jouer. Mais sa sœur la pria de continuer; puis, s'avançant vers Passinkof, et lui tendant la main d'un air assez gauche:

« Voulez-vous? lui dit-elle. »

Jacques se leva surpris, s'inclina poliment, car il était très-poli, et prit Barbe par la taille. Mais, dès le premier pas, il glissa, se sépara de sa danseuse et se heurta contre le socle de la cage du perroquet qu'il renversa. L'oiseau effarouché poussa des cris perçants. Tout le monde éclata de rire. Zlotnitzki ouvrit la porte de sa chambre, observa d'un œil morne ce qui se passait, puis se retira.

Lorsque plus tard on rappelait cet accident à Barbe, elle

souriait et regardait Passinkof d'un air singulier, comme si elle pensait qu'on ne pouvait rien imaginer de plus sensé que ce qu'il avait fait ce soir-là.

Jacques aimait beaucoup la musique. Souvent il priait Sophie de jouer quelque morceau. Alors il s'asseyait à l'écart, et écoutait et quelquefois accompagnait à voix basse les passages qui lui plaisaient le plus. Une des compositions qui surtout le charmait, c'était la *Constellation*, de Schubert. Il affirmait que lorsqu'il entendait cette mélodie, il lui semblait que des rayons d'une lumière d'azur descendaient du ciel dans son âme avec des accords harmonieux. Depuis ce temps, chaque fois que j'ai vu une nuit pure, étoilée, sans nuage, j'ai pensé à Schubert et à Passinkof.

Je me souviens encore d'une promenade que nous fîmes un jour aux environs de la ville avec Zlotnitzki. Nous avions pris deux voitures de louage très-vieilles et d'une structure grossière : une caisse bleue, les ressorts ronds, de larges siéges, et du foin à l'intérieur. Les chevaux, harassés et boiteux, nous traînaient péniblement. Nous nous promenâmes longtemps sous les bois de sapins de Pargolof; nous bûmes du lait dans des cruches en grès, et nous mangeâmes des fraises au sucre. Le temps était superbe. Barbe n'aimait pas à marcher. Dès qu'elle avait fait quelques centaines de pas, elle se déclarait fatiguée. Cette fois pourtant, elle ne nous quitta pas. Elle avait ôté son chapeau, ses cheveux étaient dénoués, ses traits animés, ses joues vermeilles. Nous rencontrâmes dans le bois deux petites paysannes. Elle les appela près d'elle, s'assit par terre, et les fit asseoir amicalement à ses côtés. Sophie les regarda de loin avec un froid sourire, et ne revint pas les rejoindre. Elle se promenait avec Assanof. Le vieux Zlotnitzki dit que Barbe était une vraie poule couveuse. Dans le cours de la journée, elle chemina quelquefois

à côté de Passinkof, et une fois elle lui adressa ces mots :

« Jacques, je veux vous dire quelque chose. »

Mais ce qu'elle voulait lui dire, on ne l'a pas su.

Il faut pourtant que j'en revienne à mon histoire.

L'apparition subite de mon ami m'avait réjoui. Mais soudain le sentiment de la honte me revint avec le souvenir de ce que j'avais fait dans la journée, et je tournai de nouveau la tête du côté du mur.

Après un instant de silence, Jacques me demanda si j'étais souffrant.

« Non, lui répondis-je d'une voix mal assurée, j'ai seulement un peu mal à la tête. »

Il prit un livre et s'assit. Une heure environ s'écoula. Je venais de décider en moi-même que je ferais ma confession à Jacques, quand soudain j'entendis une voiture qui s'arrêtait à ma porte ; j'écoutai avec attention. Assanof demandait si j'étais chez moi.

Jacques se leva. Il n'aimait pas Assanof ; il me dit qu'il allait se retirer dans une pièce voisine, et qu'il reviendrait près de nous, après le départ de mes visiteurs.

Assanof entra.

A sa figure enflammée, à son brusque salut, il était aisé de reconnaître qu'il ne venait pas me faire une simple visite ordinaire.

« Que va-t-il arriver ? me dis-je.

— Monsieur, s'écria-t-il en s'asseyant dans un fauteuil, je viens vous trouver pour que vous veuillez bien m'éclaircir un doute.

— Et lequel ?

— Je désirerais savoir si vous êtes ou non un homme d'honneur?

— Que signifient ces paroles? répliquai-je avec colère.

— Voici ce qu'elles signifient, reprit-il en appuyant sur chaque mot : Hier, je vous ai montré un portefeuille renfermant plusieurs lettres à mon adresse. Aujourd'hui, sans en avoir le moindre droit, vous allez faire des reproches.... entendez-vous? des reproches à la personne qui m'a écrit, et vous lui citez quelques passages d'une de ses lettres. Je désirerais avoir l'explication de ce procédé.

— Et moi, lui répartis-je en frémissant de colère, et en même temps d'un sentiment de honte, je désirerais savoir de quel droit vous m'interrogez. Il vous a plu de nous vanter l'importance de votre oncle et de nous révéler votre correspondance. Est-ce ma faute? Pas une de vos lettres ne vous a été enlevée.

— Non, c'est vrai. Je les ai toutes. Mais j'étais hier dans un tel état, que vous auriez bien pu....

— Monsieur, repris-je d'un ton de voix plus élevé, je n'ai plus qu'un seul mot à vous dire : je vous prie de me laisser en repos. Entendez-vous? Je ne veux rien savoir de vos affaires, et n'ai aucune explication à vous donner. Allez la demander à celle qui vous écrit. »

Je sentais en ce moment que j'avais le feu à la tête.

Assanof fixa sur moi un regard auquel il prenait à tâche de donner une expression sardonique, puis se leva en se pinçant la moustache et me dit :

« Je sais à présent ce que je dois penser. Votre physionomie est le plus sûr témoignage de ce qui s'est passé. Mais je dois vous faire observer que des gens d'honneur ne se conduisent pas ainsi.... Lire une lettre qui ne vous appartient pas, et ensuite jeter le trouble dans le cœur d'une jeune fille....

— Allez-vous-en au diable, m'écriai-je en frappant du

pied.... et envoyez-moi vos témoins. Je ne veux pas avoir d'entretien avec vous.

— Vous ne m'enseignerez pas ce que je dois faire, repartit froidement Assanof. J'avais déjà résolu moi-même de vous envoyer mes témoins. »

Il sortit, et je tombai sur un canapé en me voilant la face avec mes mains. Je me sentis frapper sur l'épaule et regardai. Devant moi était Passinkof.

« Qu'as-tu fait? me demanda-t-il. Dis-moi la vérité. Tu as lu cette lettre? »

Je n'avais pas la force de lui répondre. Mais je lui fis un signe de tête affirmatif.

Passinkof s'approcha de la fenêtre; puis, revenant vers moi, me dit lentement :

« Tu as lu une lettre d'une jeune fille adressée à Assanof. Qui était cette jeune fille?

— Sophie Zlotnitzki, » répondis-je comme un accusé à son juge.

Après un moment de silence, Jacques reprit :

« La passion seule peut jusqu'à un certain point t'excuser. Es-tu amoureux de Sophie?

— Oui. »

De nouveau Jacques se tut. Puis il me dit :

« Je m'en doutais. Et, aujourd'hui, tu as été lui faire des reproches?

— Oui, oui, m'écriai-je avec un accent de désespoir; et, aujourd'hui, tu me méprises? »

Il fit deux tours dans la chambre et se rapprocha de moi.

« Elle l'aime! » murmura-t-il.

« Elle l'aime! »

Il resta un instant les yeux fixés sur le parquet; ensuite, il dit :

« Nous devons remédier à cette affaire. Il le faut absolument. » Et il prit son chapeau.

« Où vas-tu ?

— Chez Assanof.

— Je ne puis te le permettre, m'écriai-je en me levant précipitamment. Est-ce possible ? Que pensera-t-il ?

— Eh ! quoi ? répliqua Jacques en me regardant fixement, vaut-il mieux donner suite à la faute que tu as commise, te perdre, et déshonorer cette jeune fille ?

— Que diras-tu à Assanof ?

— Je tâcherai de le fléchir. Je déclarerai que tu lui demandes pardon.

— Je ne veux pas lui demander pardon !

— Quoi donc ? N'es-tu pas coupable ? »

Je regardai mon ami. Sa physionomie calme, mais grave et sombre me frappa. Jamais je ne lui avais vu une telle expression. Je ne répondis rien et me remis sur mon divan.

Il sortit.

Avec quelle angoisse j'attendis son retour ! Avec quelles mortelles lenteurs les minutes s'écoulaient ! Enfin il reparut.

« Eh bien ? m'écriai-je d'une voix craintive.

— Grâce à Dieu, c'est fini !

— Tu as vu Assanof ?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ? Est-il resté inflexible ?

— Non.... Je m'attendais à autre chose, et je dois te l'avouer, il n'est pas comme je le supposais, un homme ordinaire.

— Et après l'avoir vu, repris-je, tu as été ailleurs ?

— J'ai été chez les Zlotnitzki.

— Ah ! »

Je sentais mon cœur battre violemment et n'osais regarder Passinkof.

« Et tu l'as vue, elle ?

— Oui, j'ai vu Sophie, une bonne, une excellente fille. Elle était d'abord très-troublée, puis elle s'est calmée. Au reste, je ne lui ai pas parlé plus de cinq minutes.

— Et tu lui as tout dit.... tout?

— Je lui ai dit ce qui était nécessaire.

— Maintenant, je n'oserai plus me présenter devant elle.

— Pourquoi donc? Au contraire, il faut que tu retournes dans cette maison, ne fût-ce que pour ne pas laisser deviner....

— Hélas! mon ami, m'écriai-je en comprimant mes larmes; maintenant tu me méprises!

— Moi! te mépriser! dit-il en me regardant avec un regard où rayonnait l'affection; te mépriser! enfant que tu es. Est-ce que tu as été maître de toi-même? Est-ce que tu ne souffres pas? »

Il me tendit la main. Je me jetai dans ses bras en sanglotant.



Quelques jours se passèrent pendant lesquels je crus remarquer que Jacques était inquiet. Je me décidai enfin à retourner chez les Zlotnitzki. Je ne puis dire avec quelle émotion je rentrai dans ce salon. Je me rappelle que je pouvais à peine distinguer les personnes qui s'y trouvaient et que ma voix était comme étranglée dans mon gosier. Sophie n'était guère plus à son aise. Elle fit un visible effort pour causer avec moi, mais nos yeux s'évitaient réciproquement, et chacun de ses mouvements trahissait la contrainte qu'elle s'imposait pour me dissimuler.... je dois le dire.... un secret sentiment de répugnance.

Je pris à tâche de la délivrer au plus vite et de

m'affranchir moi-même de cette pénible situation. Par bonheur, ce fut là ma dernière entrevue avec elle avant son mariage. Un changement subit dans ma destinée m'obligea à me rendre à l'une des extrémités de la Russie. Je dis adieu pour longtemps à la famille Zlotnitzki, à Pétersbourg, et, ce qui m'était très-douloureux, à mon cher Passinkof.

II.

Sept ans se passèrent. Il est inutile de raconter ce qui m'arriva dans cet espace de temps. J'errai à travers les lointaines provinces de l'empire, et, grâce au ciel, je reconnus que ces régions ne sont point si sauvages que certaines gens se l'imaginent; dans les districts les plus reculés, dans la profondeur des bois, j'ai trouvé plus d'une fleur odoriférante.

Un jour de printemps, mes fonctions m'appelaient dans une petite ville d'un des gouvernements de la Russie orientale. En traversant la place, j'aperçus, à travers les glaces ternes de ma voiture, un homme dont la figure m'était bien connue. Je l'observai de plus près, et je vis que c'était Élysée, le domestique de Jacques. Aussitôt j'ordonnai à mon cocher d'arrêter, je m'élançai hors de ma voiture et je rejoignis Élysée.

« Bonjour, lui dis-je avec une émotion que j'avais peine à comprimer. Es-tu ici avec ton maître ?

— Oui, avec mon maître, me répondit-il lentement. Puis tout à coup il s'écria : Ah! c'est vous, mon petit père, je ne vous reconnaissais pas.

— Tu es ici avec Jacques Passinkof?

— Certainement!... Avec quel autre pourrais-je me trouver?

— Conduis-moi près de lui.

— Avec plaisir. Par ici.... Nous sommes dans une auberge.... Ah! comme Monsieur va être heureux de vous revoir! »

En parlant ainsi, Élysée me conduisait le long de la place. C'était un Kalmouk d'origine, sans éducation aucune et un peu sauvage, mais d'un cœur excellent, et très-dévoué à Passinkof, qu'il servait depuis dix ans.

— Comment est Jacques? » demandai-je.

Élysée tourna vers moi sa figure olivâtre.

« Hélas! répondit-il, mal, mon petit père, mal. Vous ne le reconnaîtriez pas.... Il me semble qu'il n'a pas longtemps à rester en ce monde.... Nous avons été obligés de nous arrêter ici, et nous allons à Odessa chercher un dernier remède.

— D'où venez-vous donc?

— De la Sibérie.

— De la Sibérie?

— Oui, mon petit père. Jacques a eu là un emploi, et c'est là qu'il a été blessé.

— Comment! Est-ce qu'il serait entré dans l'armée?

— Non. Il est au service civil.

— Quelle étrange chose! » me dis-je.

Cependant nous étions arrivés à la porte de l'auberge. Élysée monta en toute hâte pour m'annoncer. Pendant les premiers temps de notre séparation, Jacques et moi, nous nous étions écrit assez fréquemment; puis notre correspondance avait été interrompue. Je n'avais pas reçu de lettre de lui depuis quatre ans, et je ne savais depuis cette époque ce qu'il était devenu.

« Venez, venez! s'écria Élysée du haut des escaliers; mon maître désire vivement vous voir. »

Je montai par des gradins vacillants, et j'entrai dans une petite chambre sombre dont l'aspect me serra le

cœur. Sur une étroite couchette, enveloppé dans son manteau, gisait mon ami pâle comme un mort. Il me tendit une main faible, décharnée. Je l'embrassai avec une sorte de transport convulsif.

« Jacques! Jacques! m'écriai-je; qu'as-tu donc?

— Rien, me répondit-il d'une voix débile. Mais toi, par quel hasard es-tu ici? »

Je m'assis près de son lit, et tenant sa main dans la mienne, je regardais attentivement sa physionomie. Je retrouvais les traits qui m'étaient chers. L'expression de son regard, de son sourire, était la même. Comme la maladie avait pourtant changé sa figure!

Il remarqua l'impression que sa vue produisait sur moi.

« Voilà trois jours, me dit-il, que je n'ai fait ma barbe, et mes cheveux sont en désordre. Mais je.... non je n'ai rien.

— Explique-moi donc, je t'en prie, ce que m'a rapporté Elysée. Tu as été blessé?

— Oui; c'est toute une histoire. Je te la raconterai plus tard. J'ai été blessé, en effet, et tu ne devinerais jamais comment.... par une flèche.

— Par une flèche?

— Oui, non point par la flèche mythologique de l'amour, mais par un dard formé d'un bois léger et armé d'un fer aigu. C'est fort désagréable d'être atteint par un tel projectile, surtout quand cela touche aux poumons.

— Comment donc as-tu eu cet accident?

— Je vais te le dire. Tu sais que dans ma destinée tout doit avoir un caractère singulier. Rappelle-toi les comiques correspondances que j'ai dû avoir pour obtenir les papiers qui m'étaient nécessaires quand j'ai voulu entrer à l'université : ma blessure est également un fait extraordinaire. Au temps où nous vivons, à quel homme

civilisé est-il arrivé d'être atteint par une flèche, et non pas en jouant, mais dans un vrai combat?

— Conte-moi donc cet événement.

— Voici. Tu te souviens que, peu de temps après ton départ de Pétersbourg, je fus envoyé à Nowogorod. Là, je l'avoue, je vécus d'une vie fort ennuyeuse, quoique j'y trouvasse une personne.... Mais ne parlons pas de cela maintenant, ajouta-t-il en soupirant. Deux ans après, on me donna un joli emploi, un peu loin, il est vrai, dans le gouvernement d'Irkoutsk. J'étais, comme mon père, destiné à visiter la Sibérie. Je ne m'en plains pas. Chère région sibérienne, la vie y est douce et facile! tout le monde te le dira. Je m'y plaisais beaucoup. Là, j'étais chargé de surveiller les indigènes, gens paisibles en général. Par malheur, une dizaine d'entre eux se réunirent pour faire la contrebande. Je voulus les arrêter, et je les arrêtai, mais l'un d'eux essaya de se défendre et me lança une flèche. Je faillis en mourir, cependant je me relevai. A présent, je vais essayer de me guérir tout à fait. Grâce au ciel, le gouvernement m'a donné l'argent nécessaire. »

A ces mots, Passinkof se tut et laissa retomber sa tête sur son oreiller. Une légère rougeur se répandait sur ses joues et ses yeux s'étaient fermés.

— Il ne faut pas qu'il parle beaucoup, » me dit Élysée, qui venait d'entrer dans la chambre.

Un silence profond régnait autour de nous. Je n'entendais que la pénible respiration du malade.

Il rouvrit les yeux, et reprit la parole :

« Voilà quinze jours, me dit-il, que je suis dans cette auberge. C'est le médecin du district qui me soigne, tu le verras. Il me semble qu'il connaît son affaire. Au reste, je me réjouis de cet accident. C'est à lui que je dois le bonheur de te rencontrer. »

En disant ces mots, il me tendit la main. Cette main, froide comme la glace un instant auparavant, était à présent brûlante.

« Maintenant, ajouta-t-il en écartant sa couverture, parle-moi de toi. Dieu sait quel temps s'est passé depuis que nous ne nous sommes vus ! »

Je me hâtai de lui faire le récit qu'il désirait pour l'empêcher lui-même de parler. Il m'écouta d'abord avec une vive attention, puis il demanda à boire, et de nouveau inclina la tête sur son oreiller en fermant les yeux. Je l'engageai à se reposer, en lui disant que je ne le quitterais pas avant qu'il fût mieux, et que j'allais prendre une chambre près de lui.

« C'est une triste demeure que celle-ci, me dit-il; » mais je lui fermai la bouche, et je sortis sur la pointe du pied.

Élysée me suivit.

« Mais il se meurt, dis-je au fidèle valet; ne vois-tu donc pas qu'il se meurt? »

Élysée fit un geste d'accablement et détourna la tête.

Après avoir renvoyé mon cocher et m'être fait donner une chambre, je revins voir si Passinkof dormait. A sa porte, je rencontrai un homme d'une taille énorme, dont le visage, criblé par la petite vérole, n'exprimait qu'une profonde indolence. Ses yeux étaient gonflés par le sommeil et ses lèvres en paraissaient toutes gluantes.

« Oserais-je vous demander, lui dis-je, si vous n'êtes pas le médecin de mon ami? »

Le gros homme me regarda, et fit un effort pour écarquiller ses sourcils.

« Oui, me répondit-il enfin.

—Monsieur le docteur, voudriez-vous avoir la bonté d'entrer dans ma chambre. Je crois que Jacques Ivanitch

est endormi, et je voudrais savoir ce que je dois penser de sa maladie qui m'inquiète beaucoup.

—Très-volontiers, me répondit-il en marchant derrière moi.

— Parlez-moi franchement, lui dis-je, dès qu'il se fut assis : l'état de mon ami est-il vraiment très-grave?

— Oui, me répondit-il tranquillement.

— Dangereux?

— Dangereux.

— Tel qu'il peut en mourir?

— C'est possible. »

En ce moment, je regardai mon interlocuteur avec une pensée de haine.

« Mais, repris-je, il serait nécessaire de recourir à des moyens de salut.... d'avoir une consultation.... Qu'en pensez-vous?

— On peut consulter.... Pourquoi pas? On peut appeler Ivan Ephremitch. »

Le docteur parlait difficilement, et à tout instant reprenait haleine et semblait tirer chaque mot du fond de sa poitrine.

« Qui est cet Ivan Ephremitch?

— Le médecin de la ville.

— Et si l'on envoyait chercher un médecin au chef-lieu du gouvernement. Qu'en dites-vous? Il doit y avoir là de bons médecins.

— C'est possible.

— Et quel est le meilleur?

— Le meilleur? Je ne sais pas. On prétend que c'est le docteur Kolrabous; mais j'ai entendu dire qu'on l'a transféré je ne sais où. Au reste, il n'est pas nécessaire de l'envoyer chercher.

— Et pourquoi?

— Le médecin de la capitale ne remédierait pas à la situation de votre ami.

— Est-ce qu'il est donc si mal?

— Oui.

— Mais enfin qu'a-t-il donc?

— Une blessure.... les poumons atteints.... un refroidissement.... puis la fièvre, et le reste; de plus pas de fonds de réserve dans la constitution. Il est maigre. Sans ce fonds de réserve, que voulez-vous qu'on fasse? »

Nous restâmes un moment en silence.

Le lourd médecin reprit la parole, et me dit, en me jetant un regard de côté :

« Si on essayait de l'homéopathie?

— Comment donc? Vous êtes pourtant allopathe.

Qu'importe! Vous pensez peut-être que je n'entends rien à l'homéopathie. Je la connais tout aussi bien qu'un autre. Il y a ici un pharmacien qui s'occupe de guérir les gens avec l'homéopathie, et il n'a pas même de grade. J'ai un grade, moi.

— Mauvaise affaire! me disais-je en moi-même.... Non, repris-je, mieux vaut vous en tenir à la méthode habituelle.

— Comme il vous plaira. »

Il se leva en soupirant.

« Vous allez près de lui.

— Oui. »

Il sortit.

Je sortis aussi. Mais voir cet homme assis près du lit de Jacques était pour moi chose impossible. J'appelai mon domestique, je lui ordonnai de partir immédiatement pour le chef-lieu du gouvernement, d'y demander le meilleur médecin, et de le ramener au plus vite.

J'entendis marcher dans le corridor, et j'ouvris ma porte.

C'était le médecin qui sortait de la chambre de Passinkof.

« Eh! lui dis-je à voix basse.

— Rien de nouveau. J'ai ordonné une potion.

— Je me suis décidé à envoyer chercher un médecin à la ville. Je ne doute pas de votre savoir, mais vous connaissez le proverbe : Un homme habile, c'est bien ; deux, c'est mieux.

— Vous avez bien fait, » me répondit-il en descendant l'escalier. Évidemment je l'ennuyais.

Je retournai près de Jacques.

« Tu as vu mon Esculape ? me dit-il.

— Oui.

— Il me plaît. Il a une tranquillité merveilleuse. Le flegme convient à un médecin, n'est-il pas vrai? cela réconforte le malade. »

Je ne répondis rien ; je ne voulais pas lui ôter sa confiance.

Le soir, Jacques était mieux. Il ordonna à Élysée de préparer le samovar, m'invita à prendre du thé, en prit lui-même une petite tasse, et s'égaya. Cependant, je devais l'empêcher de parler, et je lui demandai s'il voulait que je lui fisse une lecture.

« Comme autrefois à la pension de Winterkeller, me répondit-il. Oui, avec plaisir. Mais que liras-tu? Regarde là près de la fenêtre, il y a des livres. »

Je pris le premier volume qui me tomba sous la main.

« Qu'est-ce que c'est? me demanda-t-il.

— Les poésies de Lermontof.

— Ah! Lermontof, charmant écrivain. Moins grand pourtant que Pouchkine, dont nous nous rappelons tant de délicieux vers. Mais j'aime Lermontof; ouvre son livre au hasard, et lis la première page qui s'offrira à tes yeux.»

J'obéis et me sentis embarrassé. Mon doigt s'était posé sur la pièce qui a pour titre : *le Testament;* je voulais en chercher une autre, Jacques remarqua mon mouvement, et me dit : « Non, non, ne vas pas plus loin. Lis ce que tu as trouvé par hasard. » Que faire? Il fallait céder. Je lus le testament [1].

« C'est charmant! me dit-il, lorsque j'eus fini. C'est charmant. Mais quelle étrange chose que tu sois justement tombé sur cette pièce. En vérité, n'est-ce pas étrange? »

Je commençai à lire d'autres vers. Jacques ne m'écoutait pas. Ses regards s'étaient détournés de moi, et il répétait : « C'est bien étrange! »

Je fermai le livre.

« *Cociedka est ou nik odna!* » s'écria-t-il tout à coup en se retournant de mon côté.... « Dis-moi, te rappelles-tu

1. Les poésies de Lermontof ne sont pas encore connues en France. Nous traduisons littéralement cette poésie comme un spécimen de son esprit à la fois sceptique et mélancolique.

« Ami, j'aurais voulu causer seul avec toi, mais on dit qu'il me reste peu de temps à passer en ce monde. Bientôt tu retourneras dans notre pays. Vois.... Personne ne s'inquiète de mon sort.

« Si quelqu'un s'informe de moi, — mais qui pourrait s'en informer? — dis que j'ai été frappé par une balle, que je meurs bravement pour le czar, que nos médecins sont de mauvais médecins, et que j'adresse un salut à ma terre natale.

« Dieu sait si mon père et ma mère sont encore au nombre des vivants. Je te le déclare, je ne voudrais pas les affliger. Si l'un d'eux est encore en vie, dis-lui que je suis fort paresseux pour écrire, que notre régiment est en marche, et qu'on ne m'attende pas.

Près d'eux est ma petite voisine. Tu t'en souviens, il y a longtemps que nous sommes séparés. Elle ne s'occupe pas de moi.... Quoi qu'il en soit, dis-lui toute la vérité sans crainte de l'affliger. Si elle pleure, ses larmes ne seront pas de longue durée. »

Sophie Zlotnitzkaia? » Je rougis, et répondis : « Comment ne m'en souviendrais-je pas?

— Elle est mariée....

— Oui, il y a longtemps, avec Assanof. Je t'en ai parlé dans mes lettres.

— Oui, oui. Le père a fini par pardonner.

— Il lui a pardonné à elle, mais il n'a pas voulu recevoir Assanof.

— Opiniâtre vieillard! J'ai appris qu'elle n'était pas heureuse.

—Je ne sais en vérité.... On m'a dit qu'elle habitait un village dans le gouvernement de.... J'ai passé près de là, et ne m'y suis pas arrêté.

— Elle a des enfants?

— Je le crois.... Passinkof? »

Il me regarda.

« Avoue-moi que tu lui as dit que je l'aimais.

— Oui. Je lui ai tout dit, toute la vérité. C'eût été une faute que de lui cacher ton secret. »

Après un moment de silence, il reprit : « Est-ce que tu as promptement cessé de l'aimer?

— Non, pas promptement. Mais j'ai cessé. Pourquoi garder un amour sans espoir?

— Et moi, murmura-t-il d'une voix tremblante, en détournant la tête, moi, mon ami, je n'ai pas fait comme toi. Je n'ai pas cessé de l'aimer.

— Comment, m'écriai-je avec une surprise inexprimable, tu l'as aimée?

— Je l'ai aimée, dit-il en couvrant son visage de ses mains. Dieu seul sait comme je l'ai aimée. Je n'en ai rien dit à qui que ce fût au monde. Je ne pouvais l'avouer à aucun être vivant.... Mais à présent, ajouta-t-il en citant Lermontof, il me reste peu de temps à passer en ce monde. »

J'étais stupéfait de cet aveu inattendu. « Comment, me disais-je, est-ce possible? Et jamais je ne m'en suis douté.

— Oui, reprit-il, comme s'il se parlait à lui-même, je l'ai aimée, je n'ai pas même pu cesser de l'aimer quand j'ai su que son cœur appartenait à Assanof. Quel chagrin cependant lorsque je fis cette découverte! Si son affection s'était tournée de ton côté, j'aurais peut-être pu m'en réjouir. Mais Assanof!.... Comment lui a-t-il plu? Je n'en sais rien, mais, s'étant éprise, elle ne pouvait plus changer. Les âmes honnêtes ne changent pas. »

Je me rappelai la visite d'Assanof après notre fatal dîner, l'affaire dans laquelle le pauvre Passinkof avait été impliqué, et je m'écriai : « Tu savais tout, et tu as voulu toi-même te rendre près d'elle....

— Oui, me répliqua-t-il — et cette explication, jamais je ne l'oublierai. — C'est alors que je compris toute la signification de ce grand mot : *résignation*. Je me résignai, mais Sophie resta mon rêve, mon idéal.... Malheureux celui qui peut vivre sans un idéal! »

En ce moment, Passinkof éleva les yeux au plafond, et ses yeux avaient l'éclat d'une ardeur fiévreuse.

« Je l'aimais, poursuivit-il, je l'aimais, j'aimais cette âme calme, honnête, inabordable, inflexible; je l'aimais ainsi. Quand elle partit, il me sembla que j'en perdrais la raison. Depuis ce temps-là, nul autre amour ne m'est entré dans le cœur.... »

A ces mots, il plongea sa tête dans son oreiller, et pleura.

Je m'approchai de lui pour essayer de le consoler. « Ce n'est rien, me répondit-il, en se relevant et en secouant ses cheveux.... un peu de douleur.... un peu d'amertume. Mais ce n'est rien. Ce sont les vers que tu as lus qui ont produit cet effet. Lis-moi quelque autre chose plus gaie. »

Je repris Lermontof et le feuilletai, mais je retombais toujours sur quelque pièce qui pouvait de nouveau agiter mon ami. Enfin, je choisis celle qui a pour titre : *les Dons de Terek.*

« Emphase de rhétorique, me dit Jacques, d'un ton de pédagogue. Cependant il y a là aussi de beaux passages. Moi, depuis que je t'ai quitté, je me suis aussi essayé à la poésie. J'ai commencé un poëme : *la Coupe de la vie*, et je n'ai pas réussi. Notre faculté à nous est de sentir, non de produire.... Cependant je me sens fatigué. Il faut que je dorme un peu; qu'en dis-tu? Quel excellente chose que le sommeil, le rêve!.... Toute la vie est un rêve; ce qu'elle renferme de meilleur, c'est encore un rêve.

— Et la poésie?

— Un rêve aussi, mais un rêve magique. »

Passinkof ferma les yeux.

Je restai un instant près de son lit. Sa respiration était plus régulière et plus soutenue.... Je sortis sur la pointe du pied, et rentrai dans ma chambre. Longtemps je songeai à ce que Jacques venait de me dire, je me rappelais le passé, puis enfin je m'endormis.

Quelqu'un me tira par le bras. Je me relevai. Devant moi était Elysée.

« Venez, me dit-il, je vous en prie, près de mon maître.

— Qu'y a-t-il?

— Il est dans le délire.

— Dans le délire? Est-ce que cela lui est déjà arrivé?

— Oui, la nuit dernière, mais maintenant c'est plus étrange. »

J'entrai dans la chambre de Jacques. Il était assis sur son lit, le corps penché en avant, les regards errants de côté et d'autre, les mains pendantes. Il souriait et parlait d'une voix faible et presque indistincte comme le bruis-

sement des roseaux. Une lampe de nuit, posée sur le plancher et voilée par un livre, projetait au plafond une lueur immobile. Son visage semblait encore plus pâle dans cette demi-obscurité.

Je m'approchai de lui. Je l'appelai. Il ne me répondit pas. J'écoutai ce qu'il disait. Il rêvait des forêts de la Sibérie, des divers incidents de sa vie, et de temps à autre souriait de nouveau dans son rêve. « Quelles forêts! disait-il.... si grandes.... si majestueuses.... et la gelée et la neige.... Sur la neige de légères traces.... tantôt celles du lièvre.... tantôt celles de l'hermine.... Non, c'est mon père qui a passé par là avec mes papiers.... le voici.... le voici.... Il faut aller.... La lune brille.... Il faut aller chercher mes papiers.... Et la fleur, la petite fleur vermeille.... Là est Sophie.... Les clochettes retentissent.... la glace craque sous les pieds des chevaux.... Hélas! non, ce sont ces sots bouvreuils qui sautillent et sifflent sous les rameaux d'arbres.... Il fait froid. Ah! voilà Assanof.... un canon de bronze.... un affût verd.... C'est ainsi qu'il a plu.... L'étoile file.... Non, c'est une flèche qui vole.... Hélas! comme elle m'est arrivée droit au cœur! Qui me l'a lancée? C'est toi, Sophie.... »

Il inclina la tête et balbutia des mots inintelligibles.... Je regardai Elysée.... Il était debout, les bras croisés derrière le dos, contemplant avec douleur son maître.

« Mon ami, s'écria tout à coup Jacques, en fixant sur moi un regard si lucide et si pénétrant qu'il me fit tressaillir, tu es devenu un homme pratique, et moi je n'ai pas pu en venir là. Je suis un rêveur.... Ah! les rêves!.... les rêves.... Rien de pareil aux rêves.... Le mari de Sophie.... C'est aussi un rêve. »

Jusqu'au matin, Passinkof ne cessa de divaguer. Enfin il se calma un peu, retomba sur son oreiller et s'assoupit. Je retournai dans ma chambre. Cette nuit doulou-

reuse m'avait épuisé. Je m'endormis d'un profond sommeil.

Elysée vint me réveiller.

« Ah! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante.... Je crois que mon maître va mourir.»

Je courus près de lui. Il était immobile. A la lueur du jour naissant, il avait l'aspect d'un cadavre.... Cependant il me reconnut.

« Adieu, me dit-il en me faisant un signe de tête, adieu! c'en est fait.

— Jacques.... m'écriai-je, ne parle pas ainsi, tu vivras....

— Non.... non.... je meurs.... Tiens, ajouta-t-il en portant la main à son sein, prends ce souvenir.... Que vois-je? murmura-t-il après un moment de silence.... la mer.... des îles vertes, des plages dorées, des églises de marbre.... les palmes.... l'encens.... »

Il se tut et s'étendit sur sa couche.

Une demi-heure après, il avait rendu le dernier soupir. Elysée tomba à ses pieds en pleurant. Je lui fermai les yeux.

Il portait sur la poitrine une amulette en soie attachée à son col par un ruban noir. Je la pris.

Deux jours après, nous l'ensevelîmes. Nous déposâmes dans la fosse le cœur le plus noble qui eût jamais existé. Je jetai sur lui la première pelletée de terre.

III.

L'année suivante, mes affaires m'appelaient à Moscou. Je descendis dans l'un des meilleurs hôtels de cette ville. Un jour, en traversant le corridor, je vis sur une planchette noire un nom qui me causa une telle surprise, qu'en

le lisant je faillis pousser un cri. C'était le nom de Sophie Nicolaïevna, inscrit à la porte de la chambre qui portait le n° 12. Dans les derniers temps, j'avais entendu raconter de tristes choses de son mari. On disait qu'il se livrait à la boisson et au jeu ; qu'il se ruinait ; et enfin, de toute façon, se conduisait très-mal. On parlait au contraire de sa femme avec une grande estime.

Je rentrai chez moi fort troublé après avoir appris qu'elle était si près de moi. Mon cœur battait comme si mon ancienne passion, longtemps assoupie, s'était soudain réveillée. Je résolus de voir Sophie.

« Tant d'années, me disais-je, se sont écoulées depuis notre séparation. Elle aura oublié ce qui s'est passé entre nous. »

J'appellai Élysée que j'avais pris à mon service à la mort de Jacques, et l'envoyai avec ma carte près de Sophie, en le chargeant de lui demander si elle voudrait bien me recevoir.

Il revint un instant après m'annoncer que Sophie m'attendait.

Je la trouvai debout dans sa chambre, près d'un individu d'une taille colossale, avec qui elle venait d'avoir une conférence.

« Comme vous voudrez, lui dit cet individu d'une voix stridente ; mais, je vous le répète, c'est un homme nuisible ; il ne fait rien, et, dans une société qui fonctionne aussi régulièrement que la nôtre, de tels hommes sont nuisibles, très-nuisibles.... »

A ces mots, il se retira. Sophie s'approcha de moi.

« Qu'il y a longtemps que nous nous sommes vus ! Asseyez-vous, je vous prie.... »

Nous nous assîmes, et je la regardai.... Ah ! revoir une figure autrefois aimée, la reconnaître et ne pas la reconnaître ; chercher les traits chéris que l'on n'a pu oublier,

et retrouver une physionomie semblable à celle dont on se souvient, et pourtant différente; remarquer çà et là involontairement les traces des années.... c'est une triste impression... Et moi aussi, se dit-on, je dois avoir changé.

Au reste, Sophie Nicolaïevna n'avait pas beaucoup vieilli. Quand je la vis pour la première fois, elle n'avait que seize ans, et, depuis cette époque, neuf années s'étaient écoulées. Ses traits me paraissaient à présent plus réguliers, plus fins, et ils exprimaient la même franchise et la même fermeté qu'autrefois. Mais autrefois ils étaient calmes, et maintenant ils portaient l'indice d'une souffrance secrète et de l'agitation. Ses yeux aussi paraissaient plus enfoncés dans leur orbite et plus sombres. Sa physionomie commençait à se rapprocher de celle de sa mère.

« Nous sommes changés tous deux, me dit-elle.... Où donc avez-vous été pendant tout ce temps?

— J'ai erré en différents lieux.... Et vous? J'ai appris que vous aviez habité vos terres.

— Oui, j'ai resté au village, et ne suis ici qu'en passant.

— Et vos parents?

— Ma mère est morte. Mon père est à Pétersbourg, mon frère au service. Barbe demeure avec nous.

— Et votre mari?

— Mon mari?... répliqua-t-elle d'un ton précipité. Il est dans la Russie méridionale, parcourant les foires. Vous savez qu'il a toujours beaucoup aimé les chevaux.... Il veut avoir un haras.... Voilà pourquoi.... à présent il est allé chercher des chevaux. »

En ce moment entra dans la chambre une petite fille de huit ans, coiffée à la chinoise, avec une figure vive et spirituelle, et de grands yeux bleus foncés. Elle s'arrêta à

mon aspect, fit prestement une révérence et s'approcha de Sophie.

« Je vous présente ma fille, me dit Sophie en passant la main sur le menton de l'enfant. Elle n'a pas voulu rester à la maison. Il m'a fallu l'amener ici avec moi. »

La jeune fille me regardait avec ses grands yeux, et en clignotant un peu.

« Une fille, reprit Sophie, qui n'a peur de rien, et qui n'étudie pas mal, il faut lui rendre cette justice.

— Comment se nomme monsieur? » demanda en français la petite fille en se penchant vers sa mère.

Sophie lui dit mon nom. L'enfant me regarda de nouveau.

« Et vous, lui demandai-je, comment vous appelle-t-on?

— Lidya, me répondit-elle avec assurance.

— Ah! je suis sûr qu'on vous gâte.

— Qui donc me gâte?

— Qui? Mais tout le monde, je suppose; d'abord vos parents. »

Lydia regarda en silence sa mère.

« Votre père, ajoutai-je....

— Oui, oui, se hâta de dire Sophie, tandis que sa fille avait les yeux fixés sur elle.... Oui, mon mari..., certainement..., aime son enfant.... »

La petite figure de Lydia prit une singulière expression.... Ses lèvres frémirent légèrement; ses yeux se baissèrent.

« Mais, dites-moi, reprit Sophie, vous êtes ici pour affaires?

— Oui.... Et vous aussi, je pense?

— Sans doute.... En l'absence de mon mari, il faut bien que je m'occupe de régler différentes choses.

— Maman, s'écria la jeune fille.

— Quoi? mon enfant.

— Non.... rien... Je te dirai après[1]. »

Sophie parut embarrassée et garda le silence.

Lydia se croisa gravement les bras sur la poitrine.

« A propos, dit Sophie, je me souviens que vous aviez un ami.... Comment donc s'appelait-il?... une bonne physionomie. Il lisait souvent des vers.... et avec quel enthousiasme!

— Vous voulez parler de Passinkof?

— Oui, Passinkof. Où est-il à présent?

— Il est mort.

— Mort! Quel malheur!

— L'ai-je vu? demanda Lydia.

— Non, mon enfant. Quel malheur! répéta Sophie.

— Vous le plaignez? répliquai-je. Ah! si vous l'aviez connu comme moi je l'ai connu! Mais, dites-moi, pourquoi m'avez-vous parlé de lui plutôt que de quelque autre?

— Je ne sais.... en vérité..., répondit-elle en baissant les yeux. Lydia, retourne près de ta gouvernante.

— Tu me rappelleras bientôt?

— Oui. Va, mon enfant. »

Dès que l'enfant fut sorti, sa mère se retourna vers moi et me dit:

« Je vous en prie, racontez-moi tout ce que vous savez de Passinkof. »

Je lui fis mon récit. Je lui dépeignis brièvement la vie de mon ami, les qualités de son cœur; je lui dis ma dernière rencontre avec lui, et sa fin prématurée. « Et un pareil homme, m'écriai-je, a passé, inapprécié, inaperçu. Et ce n'est rien encore. Qu'importe l'appréciation du monde? Mais ce qui m'afflige, ce qui me fait un grand chagrin,

1. En Français, dans le texte.

c'est de penser que mon ami, avec un cœur sans pareil, est mort sans avoir goûté les félicités de l'amour, sans avoir éveillé une sympathie dans l'âme d'une femme. Que d'autres n'attirent pas à eux cette sympathie, qu'importe, s'ils ne les méritaient pas? Mais Passinkof!... Au reste, n'ai-je pas connu des milliers d'individus qui ne pourraient être comparés à lui, et qui pourtant étaient aimés? Ne faut-il pas en conclure que certains défauts, tels, par exemple, que l'amour-propre et la légèreté d'esprit, sont nécessaires pour acquérir les bonnes grâces d'une femme? Et l'amour redoute-il la perfection, la perfection possible dans ce bas monde, comme un phénomène trop étrange et trop merveilleux? »

Sophie m'écoutait en silence, en fixant sur moi ses yeux pénétrants. De temps à autre, seulement, elle fronçait les sourcils.

« Mais pourquoi, me dit-elle enfin, pensez-vous que votre ami n'a inspiré aucun amour?

— Je le sais. J'en suis sûr. »

Je vis qu'elle voulait me répondre, qu'elle hésitait.... qu'il y avait en elle une lutte secrète.

Enfin elle me dit:

« Vous vous trompez; je connais une femme qui a beaucoup aimé votre ami, qui n'a cessé de l'aimer, de se souvenir de lui, et qui sera cruellement affectée quand elle saura qu'il n'est plus.

— Oserais-je vous demander qui est cette femme?

— Ma sœur Barbe.

— Barbe! m'écriai-je.

— Oui.

— Est-ce possible?

— Je comprends votre surprise. Cette fille, qui vous est apparue si nonchalante, si indifférente, si froide, aimait votre ami; et c'est à cause de lui qu'elle ne s'est pas ma-

riée, qu'elle ne se mariera pas. Jusqu'à ce jour, j'ai été la seule personne qui connût ce secret. Barbe serait morte plutôt que de le révéler à d'autres. Dans notre famille, on sait se taire et souffrir. »

Je contemplai Sophie rêvant en silence à l'amertume de ces dernières paroles.

« Vous m'étonnez, lui dis-je; mais, si je ne craignais d'éveiller en vous un fâcheux souvenir, je pourrais, à mon tour, vous faire une révélation dont vous ne seriez pas moins surprise.

— Je ne vous comprends pas, me répliqua-t-elle d'une voix qui trahissait un certain embarras.

— Non, vous ne pouvez me comprendre; et, si vous me le permettez, au lieu de vous donner une explication, je vous présenterai un objet....

— Quoi donc?

— Rassurez-vous. Il ne sera pas question de moi. »

Je rentrai dans ma chambre, j'y pris l'amulette de Passinkof, et l'envoyai à Sophie avec ce billet :

« Passinkof portait cette amulette sur la poitrine, et l'a gardée jusqu'à ses derniers moments. Il y a là l'unique lettre que vous lui ayez adressée, une lettre insignifiante. Vous pouvez la lire. Il conservait cette relique, parce qu'il vous aimait passionnément, et il ne m'a fait cet aveu qu'à sa dernière heure. Maintenant qu'il est mort, pourquoi ne vous dirais-je pas que lui aussi vous avait donné son cœur? »

Elysée revint un instant après et me rapporta l'amulette.

« Eh bien! m'écriai-je, qu'a-t-elle dit?

— Rien.

— Elle a lu mon billet?

— Je pense qu'elle l'a lu. C'est sa femme de chambre qui le lui a remis.

— Inflexible! me dis-je en me rappelant les dernières paroles de Jacques. C'est bien. Retire-toi. »

Elysée pourtant ne bougeait pas. Il souriait d'une façon singulière, puis il me dit : « Il y a là une jeune fille qui demande à vous voir.

— Quelle jeune fille?

— Mon défunt maître ne vous en a-t-il pas parlé?

— Non. Qu'est-ce donc?

— Pendant que mon maître était à Nowogorod, répondit Elysée en se grattant le front, il fit connaissance avec cette personne; voilà pourquoi elle voudrait vous voir. Je l'ai rencontrée, il y a quelques jours, dans la rue, et je lui ai dit : Dès que monsieur le permettra, je te ferai entrer.

— Va la chercher. Va. Qui est-elle?

— Une simple fille de la bourgeoisie.

— Et Passinkof l'a aimée?

— Mais oui.... il l'aimait.... Mais elle... quand elle a appris sa mort, elle était comme anéantie.... Une bonne fille, du reste.

— Fais-la venir.»

Un instant après, Elysée rentra avec une jeune personne vêtue d'une robe d'indienne de couleur, portant sur la tête un mouchoir brun qui lui voilait la figure. En me voyant, elle devint toute confuse, et s'arrêta.

« Approche, lui dit Elysée, n'aie pas peur.»

Je m'avançai vers elle et lui pris la main.

« Comment vous appelle-t-on? lui demandai-je.

— Maria,» me répondit-elle d'une voix craintive, en me regardant à la dérobée.

Elle avait environ vingt-deux à vingt-trois ans, une figure ronde assez commune, mais agréable, des joues fraîches, de petits yeux bleus très-doux et de jolies mains. Ses vêtements étaient très-propres.

« Vous avez connu Jacques? lui dis-je.

— Oui, » me répondit-elle en tiraillant les coins de son mouchoir. Et ses cils s'humectèrent de larmes.

Je la priai de s'asseoir. Elle s'assit sur le bord d'une chaise, sans façon et sans minauderie.

Elysée sortit.

« C'est à Nowogorod, repris-je, que vous avez connu mon ami?

— Oui, à Nowogorod, répliqua-t-elle en serrant ses mains sous son mouchoir. Il y a trois jours que j'ai rencontré Elysée, et j'ai appris par lui la mort de Jacques Ivanitch. En partant pour la Sibérie, il me promit de m'écrire; il m'a écrit deux fois, puis il a cessé. J'aurais voulu le suivre en Sibérie, mais il ne me l'a pas permis.

— Vous avez des parents à Nowogorod?

— Oui.

— Et vous viviez avec eux?

— Je demeurais avec ma mère et ma sœur qui est mariée. Ensuite ma mère s'est fâchée contre moi, et ma sœur n'avait pas de place dans sa chambre, car elle a beaucoup d'enfants, et je suis partie. Je comptais toujours sur Jacques Ivanitch et ne pensais qu'à le voir. Il était si bon pour moi. Demandez à Elysée Timoteitch.

— J'ai bien gardé ses lettres, reprit-elle après un moment de silence. Voulez-vous les voir? » A ces mots, elle tira de sa poche quelques papiers, me les présenta et me dit : « Tenez, lisez. »

Je déployai une de ces lettres, écrites en caractères bien séparés et lisibles. Elle était ainsi conçue : « Ma chère Maria, tu as penché hier ta tête sur mon front, et quand je t'ai demandé pourquoi tu faisais ce mouvement, tu m'as répondu : « Je voudrais entendre les pensées qu'il y a dans votre tête. Veux-tu les savoir? Les voici : je me disais que Maria ferait bien de prendre des le-

çons de lecture et d'écriture pour pouvoir déchiffrer mes lettres. »

« Celle-là, ajouta la jeune fille, est de Nowogorod, et il m'a réellement donné des leçons; mais j'ai encore d'autres lettres. En voici une de la Sibérie. Regardez. »

Toutes ces épîtres étaient affectueuses et même un peu tendres. Dans la première que Jacques écrivit de la Sibérie, il appelait Maria sa meilleure amie, il lui promettait de lui envoyer de l'argent, et terminait ainsi : « Je baise tes jolies petites mains. Ici, les jeunes filles n'ont pas des mains pareilles, ni une figure comme la tienne, ni un cœur comme le tien.... Lis les livres que je t'ai donnés en partant, et souviens-toi de moi ; je ne t'oublierai jamais. Tu es la seule qui m'ait aimé, et la seule à qui je veuille me dévouer....

— Je vois qu'il vous était très-attaché, dis-je à Maria en lui rendant sa lettre.

— Oui, il m'a bien aimée, répondit-elle en cachant soigneusement son trésor; et les larmes qu'elle retenait jusque-là roulèrent sur ses joues. J'ai toujours mis mon espoir en lui, et si Dieu avait permis qu'il vécût, il ne m'aurait pas abandonnée. Que Dieu le reçoive dans son paradis! »

En parlant ainsi, elle essuyait ses pleurs.

« Et où demeurez-vous maintenant?

— Je suis venue à Moscou avec une dame qui m'avait prise à son service. Maintenant je suis sans place. Je me suis adressée à une tante de Jacques Ivanitch; mais cette tante est pauvre. Il m'avait souvent parlé de vous, ajouta-t-elle en se levant et en s'inclinant. Il vous aimait beaucoup. J'ai rencontré Elysée Timofeitch, il y a trois jours, et j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider à trouver une petite place....

— Ce serait avec le plus grand plaisir, Maria, et je ferai tout ce que je pourrai.... Mais je ne suis ici qu'en passant, et je connais peu de monde.»

Maria soupira.

« N'importe quelle place, reprit-elle. Je ne sais pas tailler les vêtements, mais je sais coudre, et je puis aussi prendre soin des enfants.»

En ce moment, je songeais à ce que je pourrais faire, et je résolus de lui offrir de l'argent.

« Ecoutez, Maria, lui dis-je avec quelque embarras, vous savez que j'étais le bon ami de Passinkof.... Voulez-me permettre de vous donner, pour le cas où vous en auriez besoin, une petite somme?»

Elle me regarda en silence.

« Comment? me demanda-t-elle.

— N'avez-vous pas besoin d'argent?»

Elle rougit et secoua la tête.

« A quoi cela me servirait-il, dit-elle d'une voix basse, j'aimerais mieux un emploi.

— Je tâcherai de vous trouver un emploi, mais je ne suis pas sûr de réussir, et vous pourriez être gênée.... Voyez, je ne suis pas pour vous un étranger.... Acceptez ceci en mémoire de notre ami.»

Je pris à la hâte dans mon portefeuille quelques assignations de la banque, et les lui présentai.

Elle resta immobile et seulement baissa la tête.

« Prenez,» lui dis-je d'un ton plus ferme.

Elle leva sur moi ses yeux avec une expression de tristesse, sortit sa main pâle de son mouchoir et la tendit vers moi.

Je déposai mes billets sur le bout de ses doigts glacés; elle les prit, cacha de nouveau sa main et baissa les yeux.

« A présent, Maria, lui dis-je, si je puis encore vous

être de quelque utilité, faites-le moi savoir, je vous laisserai mon adresse.

— Je vous remercie bien, répondit-elle; puis, après un moment de réflexion, elle ajouta : Est-ce qu'il ne vous a pas parlé de moi ?

— Je ne l'ai revu que la veille de sa mort.... Mais, en effet.... je me rappelle.... qu'il m'a dit.... »

Maria porta ses doigts à ses cheveux, réfléchit quelques instants, puis me dit adieu et sortit.

Je restai dans ma chambre, rêvant à tout ce que je venais d'apprendre, à cette liaison de Jacques, à ses lettres, et à l'amour secret de la sœur de Sophie.... Pauvre ami! murmurai-je; pauvre ami! Je me rappelais toute son existence, son enfance, sa jeunesse, et son premier penchant pour Mlle Frederica.... Il faut avouer, me disais-je, que le sort a été très-avare et bien dur envers lui.

Le lendemain, je me présentai de nouveau chez Sophie. On me fit attendre dans l'antichambre, et lorsque j'entrai dans son cabinet, je la trouvai avec sa fille. Je compris qu'elle n'avait pas voulu continuer l'entretien de la veille.

Nous parlions je ne sais de quoi, des nouvelles de la ville, des affaires.... De temps à autre, Lydia mêlait quelques mots à notre conversation et me regardait d'un air fin, et quelquefois prenait un air de gravité assez amusant. L'intelligente petite fille avait probablement deviné que sa mère l'avait retenue à dessein auprès d'elle.

Je me levai pour prendre congé. Sophie me reconduisit jusqu'à la porte.

« Je ne vous ai pas répondu hier, me dit-elle en s'arrêtant sur le seuil, et qu'aurais-je pu vous répondre ? Notre vie ne dépend pas de nous. Nous avons toujours une ancre qui tient ferme aussi longtemps qu'on ne la brise pas soi-même; c'est le sentiment du devoir. »

Je répondis à cette sentence par un signe de tête affirmatif et m'éloignai de la jeune puritaine.

Je restai le soir dans ma chambre, mais je ne songeais pas à elle. Je songeais à mon cher excellent Passinkof, à ce dernier des romantiques; et des émotions, tantôt douces, tantôt tristes, pénétraient en moi avec un charme mélancolique, et faisaient vibrer les cordes de mon cœur, qui n'était pas encore complétement vieilli. Paix à toi! m'écriai-je, paix à toi qui ne fus pas un homme pratique, mais un naïf rêveur! Tu passas comme un étranger parmi les gens pratiques, et peut-être qu'ils se railleront de ton ombre! Mais Dieu veuille qu'ils aient eu la centième partie des pures jouissances qui, en dépit de la fortune et en dépit du monde, ont enchanté ta pauvre et modeste existence!



MOUMOU.

MOUMOU.

A l'une des extrémités de Moscou, dans une maison grise décorée d'une colonnade et d'un balcon incliné de travers, vivait au milieu d'un nombreux entourage de domestiques une veuve, une baruinia[1].

Ses fils demeuraient à Pétersbourg ; ses filles étaient mariées. Elle sortait rarement et traînait dans la solitude et l'ennui les dernières années de son avare vieillesse. Ses années précédentes n'avaient été ni heureuses ni gaies ; mais le soir de sa vie était plus sombre que la nuit.

Parmi ses valets, l'individu le plus remarquable était un homme d'une taille et d'une force herculéennes, sourd-

1. Nous croyons devoir conserver dans notre récit cette dénomination russe dont on ne peut rendre le sens en français sans une périphrase. Le titre de baruinia signifie maîtresse de maison appartenant à la noblesse, moins que la lady des *peerages* anglais, plus que la *Frau* d'Allemagne ou la *Fru* de Danemark dans l'acception actuelle de ces deux qualifications. Ce serait la *seigneuresse* s'il était permis d'employer ce néologisme, ou la châtelaine, si une quantité de baruinias de provinces n'habitaient des maisons qu'on ne peut pas comparer à des châteaux.

muet de naissance, remplissant les fonctions de portier. On l'appelait Guérassime.

Il appartenait à l'une des terres de la baruinia, et longtemps il avait vécu là, à l'écart dans sa petite isba. On le citait comme l'ouvrier le plus laborieux et le plus vigoureux de son village. En effet, grâce à sa robuste constitution, il travaillait comme quatre, et c'était plaisir de voir avec quelle prestesse il accomplissait sa besogne. Quand il labourait un champ, en regardant ses deux larges mains appuyées sur sa charrue, on eût dit qu'il creusait lui-même ses rudes sillons sans le secours de son cheval. C'était plaisir de le voir à la Saint-Pierre, quand il promenait le long des prés sa large faux, à laquelle un taillis de jeunes bouleaux n'aurait pas pu résister, ou quand, pour battre le blé, il s'armait de son énorme fléau, et que, pendant de longues heures, ses bras musculeux se levaient et s'abaissaient sans relâche comme un levier. Son mutisme donnait à son infatigable travail une sorte de gravité solennelle. C'était du reste un excellent garçon, et n'eût été sa malheureuse infirmité, chaque fille de son village l'eût volontiers épousé.

Mais un jour Guérassime avait été appelé à Moscou par l'ordre de sa maîtresse. Là, on lui avait acheté une paire de bottes, un cafetan pour l'été, une touloupe pour l'hiver. On lui avait remis entre les mains un balai, une pelle, et il avait été investi de l'emploi de portier.

Ce nouveau genre d'existence lui fut d'abord très-peu agréable. Dès son enfance, il avait été habitué à la vie et aux travaux de la campagne. Isolé par sa surdité et son mutisme de la société des autres hommes, il avait grandi dans l'isolement comme un arbre vigoureux sur une forte terre. Transporté à la ville, il s'y trouvait dépaysé, embarrassé, mal à son aise. Qu'on se figure un jeune taureau enlevé tout à coup au pâturage où il se plonge dans une

herbe fraîche qui lui vient jusqu'aux jarrets, et hissé sur un waggon de chemin de fer qui le conduit dans des tourbillons de vapeur, dans une pluie de flammèches, on ne sait où, et l'on aura par cette image une idée de l'état de Guérassime. Par comparaison avec ses anciens travaux, la tâche nouvelle qui lui était imposée n'était qu'un jeu. En une demi-heure il en avait fini. Alors il restait dans la cour de l'hôtel, regardant bouche béante les passants, comme s'il attendait d'eux l'explication de sa situation, qui était pour lui une énigme. Puis quelquefois il il se retirait dans un coin, et, jetant de côté sa pelle et son balai, il se couchait la face contre terre et passait des heures entières, immobile comme un animal sauvage réduit à la captivité.

Cependant l'homme s'habitue à tout, et Guérassime finit par s'accoutumer à sa monotone existence. Ses devoirs étaient fort restreints. Ils consistaient à nettoyer la cour, à préparer les provisions d'eau et de bois pour la cuisine et les appartements, à écarter du logis les vagabonds, et à faire bonne garde pendant la nuit. Il accomplissait sa mission avec un soin minutieux. Pas un brin de paille ne traînait dans sa cour. Si, par un temps pluvieux, le chétif cheval employé à charrier la tonne d'eau s'arrêtait dans une ornière, d'un coup d'épaule il remettait en mouvement voiture et quadrupède, et lorsqu'il travaillait à fendre du bois avec sa hache polie comme un miroir, il faisait voler de tous côtés de larges copeaux. Quant aux vagabonds, il leur imposait une grande frayeur. Un soir, il avait saisi deux filous et les avait si rudement frottés l'un contre l'autre, qu'il n'était pas besoin de les envoyer au corps de garde pour leur infliger un autre châtiment. Non-seulement les fripons, mais les passants inoffensifs ne pouvaient voir sans crainte ce terrible gardien.

Les voisins le respectaient, et les gens de la maison

prenaient à tâche de vivre avec lui, sinon amicalement, au moins pacifiquement. Guérassime s'entrenait avec eux par signes, il les comprenait, il exécutait fidèlement les ordres qui lui étaient transmis; mais il connaissait ses droits, et personne n'aurait osé lui prendre sa place à table. Avec son caractère ferme et grave, il aimait l'ordre, le calme. Les coqs mêmes n'osaient se battre en sa présence. S'il leur arrivait de se livrer à une telle incartade, en un clin d'œil, il les prenait par les pattes, les faisait tournoyer en l'air et les jetait de côté. Dans la basse-cour, il y avait aussi des oies. Mais l'oie est, comme on le sait, un animal sérieux et réfléchi. Guérassime avait pour ces bipèdes une certaine estime. Il les soignait et leur donnait à manger. N'y avait-il pas en lui quelque chose de la nature de l'oie des champs?

Une espèce de soupente lui avait été assignée pour demeure, au-dessus de la cuisine. Il l'arrangea lui-même, selon son goût. Il y construisit avec des planches de chêne un lit posé sur quatre fortes solives, un lit d'une rudesse toute primitive, qu'un fardeau de plusieurs milliers de livres n'aurait pas fait fléchir. A l'un des angles de sa chambre, il plaça une table façonnée avec les mêmes matériaux, dans le même genre, et près de cette table une chaise à trois pieds dont lui seul pouvait se servir. La porte de sa cellule se fermait avec un colossal cadenas, dont il gardait toujours la clef à sa ceinture, car il ne lui convenait pas qu'on entrât dans sa retraite.

Il y avait environ un an que Guérassime était à Moscou, quand la maison qu'il habitait fut agitée par les événements que nous allons raconter.

Sa vieille baruinia, fidèle aux anciennes coutumes de la noblesse russe, entretenait, comme nous l'avons dit, dans son hôtel un grand nombre de domestiques. Elle avait à son service non-seulement des blanchisseuses, des

couturières, des menuisiers, des tailleurs et des tailleuses, elle avait même un bourrelier, un vétérinaire qui faisait l'office de médecin près de ses gens, un médecin pour sa propre personne, et un cordonnier qu'on appelait Klimof, et qui était un ivrogne de la première espèce. Ce Klimof se considérait comme un être supérieur, outragé par la fortune, indigne de vivre obscurément dans un des quartiers reculés de Moscou, et déclarant, en se frappant la poitrine que, lorsqu'il buvait, c'était pour noyer son chagrin.

Un jour sa maîtresse, qui venait de le rencontrer dans un piteux état, se mit à parler de lui avec son intendant Gabriel, un homme qui, à en juger par ses yeux fauves et son nez en bec de corbin, était évidemment destiné à l'état d'intendant.

« Gabriel, dit la veuve, qu'en penses-tu? Si on mariait Klimof, peut-être que cela le détournerait de ses mauvaises habitudes.

— Oui, reprit l'intendant, on peut le marier.

— Mais avec qui?

— Avec qui? Je ne sais. Cela dépend de la volonté de madame.

— Il me semble qu'on pourrait lui donner Tatiana. »

A ces mots, Gabriel fut sur le point d'exprimer une idée, mais il se mordit les lèvres et garda le silence.

« Oui, c'est décidé, reprit la baruinia, en humant une prise de tabac. Tatiana, voilà notre affaire. Tu entends.

— C'est convenu, » répliqua Gabriel, et il se retira dans sa chambre, située dans une des ailes de l'hôtel et encombrée de caisses. Là, il commença par renvoyer sa femme, puis s'assit, pensif, près de la fenêtre. La subite décision de sa maîtresse l'embarrassait. Enfin il se leva, et fit appeler Klimof.

Mais, avant d'aller plus loin, nous devons dire en quel-

ques mots qui était cette Tatiana, et pourquoi l'intendant s'inquiétait des ordres que venait de lui donner sa maîtresse.

Tatiana était une des blanchisseuses de la maison, la plus habile, celle à laquelle on ne confiait que le linge le plus fin. Elle avait vingt-huit ans, les cheveux blonds, la figure maigre, et sur la joue gauche de petites taches. Le peuple russe croit que ces taches à la joue gauche sont un signe de malheur. La pauvre Tatiana justifiait cette croyance superstitieuse. Dès son enfance, elle avait été assujettie à un rude travail, et n'avait jamais goûté la jouissance d'un témoignage d'affection. Orpheline de bonne heure, sans autres parents que des oncles germains, l'un d'eux ancien valet, les autres paysans, elle avait toujours été mal nourrie, mal vêtue, mal rétribuée. Dans sa première jeunesse, on remarquait en elle une certaine beauté, mais bientôt cette beauté s'était flétrie. Elle avait le caractère timide, d'une morne indifférence en ce qui tenait à sa propre personne, mais craintif envers les autres. Elle n'avait qu'un souci, c'était de faire dans le délai prescrit le travail qui lui était imposé. Elle ne parlait à personne, et tremblait au seul nom de sa maîtresse, quoiqu'elle la connût à peine de vue.

Lorsque Guérassime arriva à la maison, l'aspect de ce rude colosse lui fit peur. Elle l'évitait constamment avec soin, et si par hasard elle venait à le rencontrer, elle détournait les yeux et se hâtait de rentrer dans la lingerie. Celui qui sans y songer lui inspirait un tel effroi ne fit d'abord aucune attention à elle, puis il en vint à sourire lorsqu'il l'apercevait, puis il la regarda attentivement, et la rechercha. Soit par l'impression de sa physionomie, soit par la timidité de son maintien, le fait est qu'elle lui plaisait.

Un matin qu'elle traversait la cour portant délicatement

un mantelet de dentelles de sa maîtresse, tout à coup elle se sentit tirer par le coude. Elle se retourna et jeta un cri. Guérassime était près d'elle; il la contemplait avec un sourire niais, en essayant d'articuler quelques sons qui ressemblaient à un beuglement, puis il tira de sa poche un coq en pain d'épice, doré à la queue et aux ailes, et le lui offrit. Elle voulait refuser ce présent; mais il le lui mit de force entre les mains, puis se retira en secouant la tête, et en lui adressant encore un signe d'amitié.

A partir de ce jour, il se montra très-occupé d'elle. Dès qu'il l'apercevait, il courait à sa rencontre, en agitant les bras, et en proférant un de ses cris de muet, et souvent il tirait de son cafetan quelques rubans qu'il l'obligeait à accepter, et il balayait avec soin la place par où elle devait passer. La pauvre fille ne savait que faire. Bientôt tous les gens de la maison remarquèrent ce qui se passait. Elle devint l'objet de leurs sarcasmes, de leurs facétieux commentaires. Mais ils n'osaient se moquer ouvertement de Guérassime. Le redoutable portier n'aimait pas la raillerie, et devant lui on se contenait. Bon gré, mal gré, Tatiana se trouva placée sous sa protection. Comme la plupart des sourds-muets, il avait une vive perspicacité, et il n'était pas aisé de rire à ses dépens, ou aux dépens de la jeune fille, sans qu'il s'en aperçût. Un jour, à dîner, la femme de charge de la maison s'étant mise à plaisanter Tatiana sur sa conquête, prolongea tellement ses épigrammes, et d'un ton si vif, que la timide Tatiana, incapable de se défendre, baissait la tête, rougissait et semblait prête à pleurer. Tout à coup Guérassime se leva, s'avança vers la femme de charge, et lui mettant sa lourde main sur la tête, la regarda de telle sorte, qu'elle s'inclina en tremblant sur la table. Tous les assistants restèrent immobiles et silencieux. Guéras-

sime retourna à sa place, reprit sa cuiller et se remit à manger sa soupe.

Une autre fois, comme il avait remarqué que Klimof semblait faire la cour à Tatiana, il fit signe au galant cordonnier de le suivre, le conduisit dans la remise, et, prenant un timon assez fort dans un coin, il l'agita comme un simple bâton pour lui donner un salutaire avertissement.

Dès ce jour, les domestiques n'osèrent plus se permettre la moindre incartade envers Tatiana. La femme de charge pourtant n'avait pas manqué de dire à sa maîtresse quel acte de brutalité cet odieux portier avait commis envers elle, et quelle commotion elle en avait ressentie, une commotion telle, qu'en rentrant dans sa chambre, elle s'était évanouie. Mais à ce récit la fantasque baruinia éclata de rire, et pria la plaignante de lui narrer encore les détails de cette curieuse scène. Le lendemain, elle fit remettre, à titre de gratification, un rouble d'argent à Guérassime, disant que c'était un fidèle et vigoureux gardien.

Encouragé par ce témoignage de bienveillance, Guérassime résolut de lui demander la permission d'épouser Tatiana. Il n'attendait pour se présenter devant sa maîtresse que le nouveau cafetan qui lui avait été promis par l'intendant. Sur ces entrefaites, la baruinia imagina de marier la blanchisseuse avec Klimof.

Le lecteur comprendra maintenant pourquoi Gabriel se sentait si inquiet des ordres que venait de lui signifier sa maîtresse. « Elle a des ménagements pour cet homme, se disait-il (Gabriel ne le savait que trop et traitait Guérassime en conséquence); mais comment songer à marier ce sourd-muet? D'un autre côté, voici le péril : quand il verra cette femme accordée à Klimof, il est dans le cas de tout briser et de tout saccager : un ani-

mal pareil ! on ne sait comment le maîtriser, ou comment l'adoucir. »

Le cauteleux intendant fut interrompu dans ses réflexions par l'arrivée de Klimof, qu'il avait fait appeler. Le pimpant cordonnier entra d'un air dégagé, les mains derrière le dos, et s'appuya contre la muraille, en croisant sa jambe droite sur sa jambe gauche et en hochant la tête.

« Me voilà, dit-il; qu'avez-vous à m'ordonner ? »

Gabriel jeta un regard sur lui, et se mit à tambouriner sur la fenêtre avec ses doigts. Klimof le regarda en clignant les yeux et en souriant, puis il passa la main dans ses cheveux ébouriffés.

« Eh bien ! avait-il l'air de dire, c'est moi. Qu'avez-vous donc à m'observer ainsi ?

— Un joli garçon, sur ma foi, » murmura l'intendant avec une expression de mépris.

Klimof haussa les épaules en se disant :

« Et toi, vaux-tu mieux que moi ?

— Mais regarde-toi donc, s'écria Gabriel, et vois un peu à quoi tu ressembles ! »

Klimof regarda tranquillement sa redingote usée et éraillée, son pantalon rapiécé, et ensuite examina avec une attention particulière la pointe de ses bottes trouées, puis tournant de nouveau la tête vers l'intendant :

« Eh bien ? dit-il. Quoi ?

— Quoi ? s'écria Gabriel; tu me le demandes ? Mais tu ressembles à un vrai démon. Voilà le fait.

— A votre aise! murmura le cordonnier en clignant de nouveau les yeux.

— Tu t'es donc encore enivré, reprit Gabriel.

— Pour fortifier ma santé, je suis obligé de prendre quelques spiritueux.

— Pour fortifier ta santé.... Ah! tu mériterais d'être châtié d'une façon exemplaire.... Et il a vécu à Péters-

bourg! et il se vante d'y avoir acquis une haute instruction! Mais tu ne mérites pas le pain que tu manges!

— Gabriel Andreitch, répliqua Klimof, je ne reconnais qu'un juge dans cette question; Dieu seul, et pas un autre. Dieu seul sait ce que je vaux et si je ne mérite pas le pain qu'il me donne. Quant au reproche que vous m'avez fait de m'être enivré, ce n'est pas moi qui suis en cette occasion le principal coupable. C'est un de mes compagnons qui m'a entraîné, puis il a disparu au moment opportun.... et moi....

— Et toi, tu t'es laissé conduire comme une oie, indigne débauché que tu es. Mais il ne s'agit pas de cela aujourd'hui.... Il s'agit d'un projet.... La baruinia.... la baruinia a envie de te marier. Elle pense que le mariage t'amènera à une conduite plus régulière.... M'entends-tu?

— Certainement; donc?...

— Moi, je pense qu'il vaudrait mieux t'administrer une bonne punition. Mais notre maîtresse a d'autres idées. Acceptes-tu?

— Se marier, répondit le cordonnier en souriant, est une chose fort agréable pour l'homme, et pour mon propre compte, je suis prêt avec le plus grand plaisir à prendre une épouse.

— Bien! répliqua Gabriel.... et en lui-même il pensait: Il faut l'avouer. Cet homme s'exprime avec éloquence. Mais, reprit-il à haute voix, je ne sais si la femme qu'on te destine te conviendra.

— Qui est-ce donc?

— Tatiana.

— Tatiana, répéta Klimof en faisant un brusque mouvement.

— Pourquoi donc parais-tu alarmé? Est-ce que cette fille ne te plairait pas?

— Je n'ai rien à dire contre cette jeune fille. Elle est douce, modeste, laborieuse.... Mais vous savez, Gabriel Andreitch.... vous savez.... cet affreux portier, cette espèce de monstre marin !....

— Oui.... répondit l'intendant avec une expression de dépit, mais puisque la baruinia....

— Voyez : Gabriel Andreitch, il me tuera, c'est sûr ; il m'écrasera comme une mouche. Quels bras ! quelles mains ! Il a les mains de la statue de Minine et Pojarski[1]. Vit-on jamais des membres pareils ? Il est sourd, et n'entend pas résonner les coups qu'il porte. Il frappe comme un homme qui agite ses poings dans son sommeil. L'apaiser, c'est impossible, car outre qu'il est sourd, il est stupide. Un animal ! une idole ; pire qu'une idole, une bûche.... Ah ! Seigneur Dieu ! pourquoi faut-il que j'aie tant à souffrir ! Ah oui ! je ne suis plus ce que j'étais autrefois ; je suis dégradé comme une vieille casserole ; pourtant, après tout, je suis un être humain et non un vil ustensile !

— Allons, allons ! pas tant de beaux mots !

— Seigneur, mon Dieu ! s'écria Klimof. Quelle malheureuse existence que la mienne ! N'y aura-t-il donc aucune fin à mes misères ? Battu dans ma jeunesse par mon maître allemand, battu à la fleur de mes ans par mes compagnons, et maintenant....

— Ame de filasse !... A quoi sert de songer à toutes ces....

— A quoi sert ? Il faut vous dire que je ne crains pas tant d'être battu. Que la baruinia me fasse administrer une correction dans l'ombre, et me traite ensuite convenablement devant ses gens. C'est bien. Mais en face de cet animal....

1. Groupe en bronze au centre de Moscou.

— Va-t'en, dit Gabriel impatienté. »

Klimof se retira.

« Et supposons, ajouta l'intendant, qu'il ne soit pas là, tu consens au mariage ?

— Je déclare solennellement que j'y consens, » répondit le cordonnier, à qui les grands mots ne faisaient pas défaut dans les circonstances les plus critiques.

L'intendant se promena quelques instants dans sa chambre, puis fit appeller Tatiana.

La blanchisseuse apparut et resta timidement sur le seuil de la porte.

« Que désirez-vous, » demanda-t-elle d'une voix craintive.

Gabriel la regarda quelques minutes en silence, puis lui dit :

« Tatiana, ta maîtresse désire te marier. Cela te plaît-il ?

— Et avec qui veut-elle me marier ?

— Avec Klimof.

— J'entends.

— C'est un homme d'une conduite un peu légère. Mais la baruinia espère que tu lui donneras d'autres habitudes.

— J'entends.

— Le malheur est que ce rustre de Guérassime semble être amoureux de toi. Comment as-tu ensorcelé cet ours ? Vois-tu, il est dans le cas de t'assommer.

— Il me tuera, Gabriel, c'est sûr.

— Il te tuera. Comme tu prononces ce mot tranquillement ! Est-ce qu'il a le droit de te tuer ?

— Je ne sais.

— Comment donc ? Lui aurais-tu fait quelque promesse ?

— Que voulez-vous dire ?

— Innocente créature ! murmura l'intendant. C'est

bien, reprit-il, nous reparlerons de cette affaire. A présent, retire-toi. Je vois que tu es une bonne fille. »

Tatiana s'inclina en silence et s'éloigna.

« Bah ! se dit l'intendant, peut-être que demain notre maîtresse aura déjà oublié ce projet de mariage. Pourquoi m'en inquiéter.... Puis, après tout, on peut dompter ce farouche Guérassime.... recourir au besoin à la police.... »

Après cette réflexion, il appela sa femme et lui dit de préparer son thé.

Après son entrevue avec l'intendant, Tatiana rentra dans la lingerie et n'en sortit pas de tout le jour. D'abord elle pleura, puis elle essuya ses larmes et se remit à son travail habituel. Quant à Klimof, il retourna au cabaret avec son compagnon de mauvaise mine. Il lui raconta qu'il avait servi à Pétersbourg un maître qui était la perle des hommes, mais qui surveillait de près ses gens et ne pardonnait pas la plus légère faute. Ce même maître buvait démesurément, et avait également la passion des femmes. Le compagnon de Klimof écoutait ce récit d'un air assez indifférent; mais lorsque Klimof ajouta que, par suite d'un fatal incident, il songeait à se suicider le lendemain, son ténébreux ami lui fit observer qu'il était temps d'aller se coucher. Tous deux se séparèrent en silence, et grossièrement.

Cependant l'espoir de Gabriel ne se réalisa pas. La baruinia avait tellement pris à cœur son idée de marier le cordonnier et Tatiana, que toute la nuit elle en parla à une espèce de dame de compagnie qui était chargée de la distraire dans ses heures d'insomnie, et qui dormait le jour comme les cochers nocturnes de Moscou. Le lendemain matin, dès qu'elle vit l'intendant : « Eh bien ! s'écria-t-elle, comment va notre mariage ? »

Il répondit, non toutefois sans quelque embarras, que

tout allait pour le mieux, et que Klimof devait venir dans la journée la remercier.

La veuve était un peu indisposée, elle ne retint pas longtemps son intendant.

Gabriel entra chez lui et appela les gens de la maison à délibérer sur ce grave événement.

Tatiana ne faisait pas une objection. Mais Klimof s'écria avec un accent de frayeur, qu'il n'avait qu'une tête, qu'il n'en avait pas deux, qu'il n'en avait pas trois....

Guérassime, posté sur le seuil de l'office, observait cette réunion, et semblait deviner qu'il se tramait là quelque fâcheux complot contre lui.

A ce conseil assistait un vieux sommelier dont on demandait toujours l'avis avec une déférence particulière, et dont on n'obtenait jamais que d'insignifiants monosyllabes. Après une première délibération, on résolut d'enfermer, pour plus de sûreté, Klimof dans un cabinet. Puis on se mit à discuter plus librement. D'abord, on convint qu'on en finirait de toutes ces difficultés si l'on voulait employer la force.... Mais du bruit, des rumeurs! La baruinia inquiète, tourmentée! Non, il ne fallait pas y songer. Enfin, après de longs débats, on imagina un moyen de terminer l'affaire adroitement et pacifiquement.

Guérassime avait une horreur profonde pour les ivrognes. Lorsqu'il était assis à la porte de l'hôtel, il détournait la tête avec une vive répugnance dès qu'il voyait un homme qui cheminait en trébuchant, la casquette sur l'oreille. D'après cette remarque, l'ingénieux comité réuni par l'intendant engagea Tatiana à simuler aux yeux de Guérassime l'attitude et la démarche d'une personne qui se serait livrée à de trop copieuses libations. La pauvre fille refusa longtemps de jouer ce jeu cruel, puis finit par

céder. Elle convenait elle-même qu'elle n'avait pas un autre moyen de se délivrer de son adorateur. Elle sortit pour accomplir son entreprise, et l'on délivra de sa prison Klimof. Tous les regards étaient fixés sur Guérassime.

Dès qu'il aperçut Tatiana, il secoua la tête et fit entendre un de ses gloussements habituels. Ensuite, il jeta de côté sa pelle, s'approcha de la jeune fille, la regarda dans le blanc des yeux.... Elle était si effrayée qu'elle en chancela encore davantage. Tout à coup, il la prit par la main, lui fit rapidement traverser la cour, entra avec elle dans la chambre où était réuni le conseil et la jeta du côté de Klimof.

La pauvre Tatiana était à demi morte de peur. Guérassime l'observa un instant en silence, fit un signe d'adieu avec sa main, puis se retira précipitamment dans sa cellule.

Là, il se tint enfermé pendant vingt-quatre heures. Le postillon raconta qu'il avait été le regarder par une fente de la porte. Il l'avait *vu chanter*. Il l'avait vu, assis sur son lit et les mains sur son visage, secouer la tête et se balancer en cadence, comme le font les cochers et les mariniers, quand ils entonnent une de leurs mélancoliques complaintes.

A cet aspect, le postillon avait ressenti une impression d'effroi et s'était retiré.

Le lendemain, lorsque Guérassime sortit de sa chambre, on ne pouvait remarquer en lui aucun changement, si ce n'est que sa physionomie paraissait plus sombre. Mais il ne fit pas la moindre attention ni à Klimof ni à Tatiana.

Le soir, les deux fiancés se présentèrent chez leur maîtresse, portant sous le bras deux oies qu'ils devaient lui offrir selon l'usage. La semaine suivante, le mariage fut

célébré. Ce jour-là, Guérassime remplit sa tâche accoutumée; seulement, il revint de la rivière sans en rapporter une goutte d'eau, il avait brisé son tonneau chemin faisant. A la nuit tombante, il se retira dans l'écurie, et frotta et étrilla son cheval avec une telle violence, que le chétif animal, si rudement secoué par cette main de fer, pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Ceci se passait au printemps. Une année encore s'écoula, une année pendant laquelle l'incorrigible Klimof s'abandonna tellement à sa passion pour les spiritueux, qu'il fut condamné à quitter la maison et envoyé avec sa femme dans des propriétés lointaines de la baruinia. D'abord, il fit beaucoup de fanfaronnades et parla d'un ton fort dégagé de son exil. Il assurait que si même on l'envoyait dans ces contrées éloignées, où les paysannes, après avoir lavé leur linge, posent leurs battoirs sur le bord du ciel, il n'en perdrait pas la tête. Mais bientôt il se trouva très-affecté de l'idée de quitter la grande cité de Moscou. Ce qui l'affectait surtout, c'était de songer qu'il allait vivre dans un village, parmi de grossiers paysans, lui qui se considérait comme un homme distingué. Il finit par tomber dans un état de prostration si grand qu'il n'eut pas même la force de mettre son bonnet; une âme charitable le lui enfonça jusqu'aux yeux.

Au moment où le chariot qui devait emmener cet artiste méconnu était prêt à partir, où le cocher prenait ses rênes et n'attendait pour fouetter ses chevaux que le dernier mot d'ordre : « Avec l'aide de Dieu! » Guérassime sortit de sa chambre, se rapprocha de Tatiana et lui remit un mouchoir de coton rouge qu'il avait acheté pour elle un an auparavant. La malheureuse femme, si indifférente jusque-là à toutes les misères de son existence, fut tellement émue de ce dernier témoignage d'affection, qu'elle se mit

à fondre en larmes et embrassa trois fois le généreux portier. Il voulait la reconduire jusqu'à la barrière, et il chemina à côté de sa telega, mais soudain il s'arrêta, fit de la main un signe d'adieu à celle qu'il avait aimée et se dirigea vers la rivière.

C'était le soir. Il marchait à pas lents, les yeux fixés sur les flots de la Moskwa.... Soudain il aperçut dans l'ombre quelque chose comme un être vivant qui se débattait dans la vase près du rivage. Il s'approche et distingue un petit chien blanc moucheté de noir qui tremblait de tous ses pauvres petits membres, s'affaissait, glissait, et malgré tous ses efforts ne pouvait sortir de l'eau. Guérassime étend la main, le saisit, le place sur sa poitrine, et retourne précipitamment à son logis. Arrivé dans sa chambre, il dépose l'animal souffreteux sur son lit, l'enveloppe dans sa lourde couverture, puis court à l'écurie prendre une botte de paille, ensuite à la cuisine chercher une tasse de lait. Il revient, il étale la paille sous son lit, puis présente le lait à la pauvre bête qu'il venait de sauver. C'était une chienne qui n'avait pas plus de trois semaines, dont les yeux s'ouvraient à peine, et qui était tellement affaiblie qu'elle n'avait pas même la force de faire un mouvement pour lapper la boisson placée devant elle. Guérassime la prit délicatement par la tête, lui inclina le museau sur le lait. Aussitôt la chienne but avec avidité et parut se raviver. Le brave portier la regardait attentivement et sa figure s'épanouit. Toute la nuit il fut occupé d'elle ; il l'essuya avec soin ; il l'enveloppa de nouveau, puis finit par s'endormir près d'elle d'un paisible sommeil.

Une mère n'a pas plus de sollicitude pour ses enfants que Guérassime n'en eut pour l'animal chétif. Pendant quelque temps, cette chienne eut fort mauvaise mine. Non-seulement elle paraissait très-débile, mais très-laide. Peu

à peu, grâce aux soins attentifs de son sauveur, elle se développa et prit une toute autre physionomie. C'était une chienne de race espagnole, aux oreilles longues, à la queue touffue, relevée en trompette, et aux yeux expressifs. Elle s'attacha avec une sorte de sentiment profond de gratitude à son bienfaiteur; elle le suivait partout pas à pas en agitant sa queue comme un éventail. Il voulait lui donner un nom, et il savait comme tous les muets qu'il attirait l'attention par les sons inarticulés qui s'échappaient de ses lèvres. Il balbuti ces deux syllabes :

« Moumou! »

La chienne comprit qu'elle devait répondre à ce nom de Moumou.

Les gens de la maison l'appelèrent Moumoune.

Elle se montrait docile et caressante pour tous, mais elle n'aimait que Guérassime, et celui-ci, de son côté, l'aimait extrêmement. Il l'aimait tant, qu'il ne pouvait voir sans contrariété les autres domestiques s'occuper d'elle, soit qu'il craignît qu'on ne lui fît quelque mal, soit qu'il fût jaloux de son affection.

Chaque matin, Moumou le réveillait en le tirant par le bord de sa touloupe, lui amenait par la bride le vieux cheval de trait avec qui elle vivait en bonne intelligence, puis se rendait avec lui au bord de la rivière, puis gardait sa pelle et son balai, et ne permettait pas qu'on s'approchât de sa petite chambre.

Il lui avait pratiqué une ouverture dans la porte de son réduit. Dès que Moumou y était entrée, elle sautait gaiement sur le lit, comme si elle comprenait qu'elle était la vraie maîtresse du logis.

Pendant la nuit, elle ne dormait point d'un sommeil imperturbable, mais elle n'aboyait pas sans raison comme ces chiens absurdes qui, se posant sur leurs pattes de derrière, et levant le museau en l'air, aboient trois fois

de suite, par ennui, en regardant les étoiles. Non; Moumou n'élevait la voix que lorsqu'un étranger s'approchait de la porte de l'hôtel, ou lorsqu'elle entendait quelque bruit inusité. En un mot, c'était une intelligente gardienne. Il y avait dans la cour un autre chien, un vrai dogue, à la peau jaune, avec des taches fauves. Mais il était enchaîné toute la nuit, restait indolemment couché dans sa niche; et, si de temps à autre, il lui arrivait de se mouvoir et d'aboyer, bientôt il se taisait, comme s'il comprenait lui-même la faiblesse et l'inutilité de ses aboiements.

Humble élève d'un valet de dernier ordre, Moumou ne pénétrait jamais à l'intérieur de la maison seigneuriale. Quand Guérassime allait porter du bois dans les appartements, elle l'attendait à la porte, dressant l'oreille, penchant la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, s'agitant au moindre bruit.

Ainsi se passa une année. Guérassime accomplissait régulièrement sa tâche et semblait très-satisfait de son sort, quand il lui arriva un événement inattendu.

Par une belle journée d'été, la baruinia se promenait dans son salon avec ses commensales. Elle était ce jour-là dans une heureuse disposition d'esprit; elle riait et plaisantait, et ses obséquieuses compagnes riaient comme elle, mais non sans crainte. Elles n'aimaient point à voir leur capricieuse patronne dans cet état d'hilarité; car, lorsqu'il lui arrivait d'être de si bonne humeur, il fallait que chaque personne qui se trouvait près d'elle eût le visage riant, l'esprit enjoué. Puis, ces élans de gaieté n'étaient pas de longue durée; bientôt ils se transformaient en une tristesse sombre et acariâtre. Mais en ce moment-là, comme nous l'avons dit, tout lui souriait. Le matin, selon son habitude, elle avait tiré les cartes, et avait réuni du premier coup, dans son jeu, quatre valets; excellent augure! Puis, son thé lui avait paru très-savoureux, si

savoureux qu'elle avait récompensé la servante qui le préparait, par une parole louangeuse et une gratification d'un grivennik (40 centimes).

Elle s'en allait donc gaiement dans son salon ; un sourire de bonheur errait sur ses lèvres ridées. Elle s'approcha de la fenêtre qui s'ouvrait sur un petit jardin ; dans ce jardin, sous un rosier, Moumou, couchée par terre, rongeait délicatement un os. La baruinia l'aperçut et s'écria :

« A qui donc est ce chien ? »

La commensale à qui elle s'adressait se sentit embarrassée comme un subalterne qui ne comprend pas bien la pensée de son chef.

« Je ne sais.... murmura-t-elle. Je crois que c'est au muet.

— Mais vraiment, reprit la baruinia, c'est une charmante bête.... Dites qu'on me l'apporte. Y a-t-il longtemps qu'il la possède?... Comment se fait-il que je ne l'aie pas encore aperçue? Je veux la voir. »

La dame de compagnie s'élança dans l'antichambre.

« Étienne, dit-elle à un laquais qui se trouvait là, Étienne, dépêchez-vous d'aller chercher Moumou qui est dans le jardin.

— Ah ! on l'appelle Moumou, dit la vieille veuve. C'est un joli nom.

— Oui, répondit la complaisante dame de compagnie. Étienne, vite, vite.... »

Etienne se précipita dans le jardin, et avança la main pour saisir Moumou ; mais la chienne agile lui échappa et courut se réfugier près de son maître occupé en ce moment à vider son tonneau, qu'il tournait comme s'il n'eût eu entre les bras qu'un tambour d'enfant. Étienne suivit la chienne, et de nouveau essaya de la prendre, et de nouveau elle lui glissa des doigts.

Guérassime regardait en souriant cette manœuvre.

Le laquais, las de ses vains efforts, lui fit comprendre par signes que sa maîtresse désirait qu'on lui portât l'animal fugitif.

A cette demande, Guérassime parut inquiet. Cependant il ne pouvait y résister. Il prit Moumou entre ses mains et la remit à Étienne qui se hâta d'aller la déposer sur le parquet du salon. La baruinia l'appelle d'une voix caressante; mais la pauvre bête, qui n'avait jamais posé le pied dans ce brillant appartement, se sentit effarouchée et tenta de s'esquiver. Repoussée par l'obséquieux Étienne, elle se tapit contre le mur, toute tremblante.

« Moumou, Moumou, viens près de moi, viens près de ta maîtresse, lui dit la baruinia; viens, ma petite.

— Viens, Moumou, » répétèrent à l'unisson les commensales.

Mais Moumou regardait d'un air inquiet autour d'elle et ne quittait pas sa place.

« Apportez-lui quelque chose à manger, dit la veuve. Qu'elle est sotte de ne pas vouloir s'approcher de moi. De quoi donc a-t-elle peur ?

— Elle n'est pas encore apprivoisée, » dit en souriant et d'une voix timide, une des dames de compagnie.

Étienne apporta un verre de lait et le plaça devant Moumou, qui ne daigna pas même flairer cette boisson, et continua à trembler.

« Ah ! la sotte petite bête, » dit la baruinia en s'approchant d'elle et en se baissant pour la caresser. Mais aussitôt Moumou releva convulsivement la tête et montra les dents.

La veuve se hâta de retirer sa main.

Il y eut un moment de silence. Moumou poussa un léger gémissement comme pour se plaindre ou pour demander

pardon. La baruinia s'éloigna, le visage assombri. Le rapide mouvement de la chienne l'avait effrayée.

« Grand Dieu ! s'écrièrent ses commènsales, vous aurait-elle mordu ?... Hélas ! hélas ! »

L'innocente Moumou n'avait jamais mordu personne.

« Emportez-la, s'écria la baruinia d'une voix irritée. La sale bête ! La méchante chienne ! »

A ces mots, elle se dirigea vers sa chambre. Ses compagnes voulaient la suivre. Mais, d'un geste, elle les arrêta à la porte.

« Que voulez-vous ? dit-elle ; je ne vous ai pas ordonné de venir avec moi. » Et elle disparut.

Étienne reprit Moumou et la jeta aux pieds de Guérassime.

Une demi-heure après, un silence profond régnait dans l'hôtel. La vieille veuve était plongée dans les coussins de son divan, plus sombre que la nuit qui précède l'orage.

Qu'il faut peu de chose pour bouleverser parfois une nature humaine !

Jusqu'au soir, la triste veuve resta dans sa noire disposition d'esprit. Elle n'adressa la parole à personne, elle ne joua point aux cartes, et la nuit elle ne put dormir en paix. L'eau de Cologne qu'on lui apporta n'était point, disait-elle, la même que celle dont elle se servait habituellement ; puis, son oreiller avait une odeur de savon. Sa femme de chambre fut obligée de fouiller dans toutes les armoires et de flairer tout le linge qui s'y trouvait. En un mot, la délicate baruinia était extrêmement agitée et irritée.

Le lendemain matin, elle fit appeler son majordome une heure plus tôt que de coutume. Il se rendit à cet ordre, non sans inquiétude, et dès qu'elle le vit apparaître :

« Dis-moi, s'écria-t-elle, ce que c'est que ce chien qui a aboyé toute la nuit et qui m'a empêché de dormir.

— Un chien.... balbutia Gabriel.... Quel chien ? Peut-être celui du muet !

— Je ne sais s'il appartient au muet ou à quelque autre; ce que je sais, c'est qu'à cause de lui je n'ai pu fermer l'œil. Mais je voudrais savoir pourquoi il se trouve tant de chiens dans la maison. N'avons-nous pas déjà un chien de basse-cour ?

— Sans doute : le vieux Voltchok.

— Pourquoi donc en prendre encore un ? C'est là ce que j'appelle du désordre. Il me faudrait un majordome dans la maison ! Et pourquoi le muet a-t-il un chien ? qui le lui a permis ? Hier, je me suis approchée de la fenêtre; cette vilaine bête était là sous mes rosiers mêmes, traînant et rongeant je ne sais quelle horreur ! »

Après une minute de silence, la baruinia ajouta :

« Que ce chien disparaisse aujourd'hui même; tu entends.

— J'entends.

— Aujourd'hui, et maintenant retire-toi. Je te ferai rappeler plus tard. »

Gabriel sortit, et trouva dans l'antichambre Étienne, couché sur un banc, dans la position d'un guerrier tué sur un tableau de bataille, ses pieds nus sortant de dessous son caftan qui lui servait de couverture. Il le réveilla et lui donna à voix basse un ordre auquel le valet répondit par un bâillement et un éclat de rire. Puis le majordome s'éloigna, et Étienne se leva, revêtit son caftan, chaussa ses bottes et s'avança sur le seuil de la porte. Cinq minutes après, Guérassime apparut portant une énorme charge de bois; car, en été comme en hiver, la veuve voulait qu'il y eût du feu dans sa chambre à coucher et dans son cabinet. Guérassime était comme de coutume accompagné de sa chère Moumou, et comme de coutume il la laissa

à la porte de l'appartement où il allait déposer son fardeau.

Étienne qui connaissait cette habitude et qui attendait ce moment, se précipita sur la chienne comme le vautour sur un poulet, la serra contre le parquet, puis l'étreignant sur sa poitrine pour l'empêcher de crier, descendit l'escalier sans regarder s'il était suivi, s'élança dans un drochky et se fit conduire au marché. Là, il vendit la chienne pour un demi-rouble, à la condition seulement qu'on la tiendrait à l'attache pendant une semaine au moins. Cette belle expédition terminée, il remonta dans son drochky, mais il le quitta à quelque distance de la maison, fit le tour, ne voulant pas traverser la cour, de peur d'y rencontrer Guérassime, et rentra dans la maison par un passage dérobé.

Il n'avait pas besoin de prendre tant de précautions Guérassime n'était pas dans la cour. En sortant des appartements de sa maîtresse, il n'avait plus retrouvé Moumou à sa place habituelle, et il ne se rappelait pas que jamais la fidèle bête se fût écartée du seuil où elle l'attendait. Aussitôt il avait couru de côté et d'autre à la recherche de sa chère Moumou, dans sa chambre, dans le grenier au foin, dans la rue, partout : point de Moumou.

Guérassime, éperdu, s'adressa aux domestiques de l'hôtel, leur demandant par signes, avec une expression de désespoir, s'ils n'avaient pas vu sa chienne. Les uns ne savaient réellement pas ce qui s'était passé ; d'autres, mieux instruits, riaient sournoisement. Gabriel prit un de ses grands airs et se mit à crier contre les cochers.

Guérassime sortit, et ne rentra qu'à la nuit. A voir son visage abattu, son corps fatigué, ses vêtements couverts de poussière, on devait supposer qu'il avait parcouru la moitié de Moscou.

Il s'arrêta en face des fenêtres de la baruinia, jeta un

regard sur le perron où une demi-douzaine de domestiques se trouvaient réunis, appela Moumou.... Moumou ne répondit pas.

Alors il s'éloigna. Tous l'observaient, mais personne n'osait ni prononcer un mot, ni rire, et le postillon, qui déjà l'avait épié une fois, raconta le lendemain à la cuisine que toute la nuit le malheureux n'avait fait que gémir.

Ce jour-là, Guérassime ne parut pas. Le cocher Potapu fut obligé d'aller à sa place faire la provision d'eau, ce dont le digne Potapu n'était nullement satisfait.

La veuve demanda à Gabriel s'il s'était souvenu de ses ordres, et le majordome se hâta de répondre qu'ils étaient exécutés.

Le jour suivant, Guérassime sortit de sa cellule et reprit son travail. Il dîna tristement avec les domestiques, puis s'éloigna sans saluer personne. Sa figure naturellement dépourvue d'expression, comme celle des sourds-muets, semblait à présent pétrifiée. Après le dîner, il sortit de nouveau, mais ne resta pas longtemps dehors, et se retira dans le grenier à foin. La nuit était belle, la lune rayonnait sur le ciel sans nuages, Guérassime, couché sur le foin, dormait d'un sommeil inquiet, respirant avec peine, et se retournant à chaque instant.

Tout à coup il lui sembla qu'on le tirait par le bord de son vêtement. Il tressaillit mais ne leva pas la tête et ferma les yeux. Mais voilà que le tiraillement recommence et devient plus fort; Guérassime se lève, regarde. Moumou est devant lui portant un bout de corde brisé à son cou. Un long cri de joie s'échappe des lèvres de Guérassime. Il prend sa fidèle chienne dans ses bras, et elle lui lèche follement les yeux, les joues, la barbe.

Après ce premier élan de bonheur, le muet se mit à réfléchir, puis descendit avec précaution de son grenier,

et voyant que personne ne l'observait, entra dans sa petite chambre. Déjà il avait songé que sa chienne, si dévouée, ne l'avait point abandonné d'elle-même, qu'elle lui avait été enlevée par l'ordre de sa maîtresse, et quelques-uns des gens lui avaient fait comprendre la colère de la vieille veuve contre l'innocent animal. Il s'agissait maintenant de le soustraire à un nouveau péril; d'abord il lui donna à manger, le caressa, le coucha sur son lit, puis après avoir longtemps songé au moyen de le soustraire à une autre persécution, il résolut de le garder tout le jour en secret dans sa chambre, et de ne le faire sortir que la nuit. Il ferma avec un de ses vêtements l'ouverture qu'il avait pratiquée à sa porte pour Moumou, et à peine l'aurore commençait-elle à poindre qu'il descendit dans la cour, comme si de rien n'était. Il s'avisa même, le bon muet, d'affecter un air triste comme le jour précédent; il ne pensait pas que la pauvre bête le trahirait par ses aboiements. Bientôt en effet les domestiques surent qu'elle était revenue; mais, soit par pitié pour son maître, soit par crainte, ils ne firent pas semblant d'avoir fait cette découverte. Le majordome se gratta le front et fit un geste comme pour dire : Eh bien, à la garde de Dieu ! Peut-être que la baruinia n'en saura rien.

Ce jour-là, Guérassime travailla avec une ardeur extraordinaire, nettoya toute la cour, sarcla les plantes du jardin, enleva les pieux de la clôture pour s'assurer de leur solidité, et les replanta avec soin. Il travailla si bien que la baruinia elle-même remarqua son zèle.

De temps à autre, dans le cours de la journée, il alla voir à la dérobée sa chère recluse; puis, dès que la nuit fut venue, il se retira près d'elle, et à deux heures, il sortit avec elle pour lui faire respirer l'air frais. Il la promenait depuis un certain temps dans la cour, et il se disposait à rentrer, quand soudain un bruit confus ré-

sonna dans la ruelle. Moumou dressa les oreilles, s'approcha de la palissade, flaira le sol, et fit entendre un long et perçant aboiement. Un homme ivre s'était couché au pied de la palissade pour y passer la nuit.

En ce moment, la baruinia venait de s'endormir après une crise nerveuse, une de ces crises qu'elle subissait ordinairement à la suite d'un souper trop copieux.

Les aboiements subits de la chienne la réveillèrent en sursaut, elle sentit son cœur battre violemment puis défaillir : « Au secours! s'écria-t-elle, au secours! »

Ses femmes accoururent tout effarées.

« Ah! je me meurs, dit-elle en se tordant les mains. Encore ce chien! ce maudit chien! Qu'on appelle le docteur! On veut me tuer! Hélas! l'affreuse bête. »

En parlant ainsi, elle s'affaissa sur son oreiller, comme si elle avait rendu l'âme.

On se hâta d'envoyer chercher le docteur, c'est-à-dire le médecin de l'hôtel. Cet homme, dont le principal mérite consistait à porter des bottes à semelles fines, et à tâter délicatement le pouls de sa noble cliente, dormait quatorze heures sur vingt-quatre, soupirait le reste du temps, et administrait sans cesse à la baruinia des gouttes de laurier-rose. Il arriva précipitamment, commença par faire brûler des plumes pour tirer la veuve de son évanouissement, puis, dès qu'il la vit ouvrir les yeux, il lui présenta sur un plateau d'argent le remède qu'il employait si souvent.

La baruinia ayant pris cette potion, recommença d'une voix lamentable à se plaindre du chien, de Gabriel, de sa malheureuse destinée.

« Pauvre vieille que je suis, disait-elle, tout le monde m'abandonne, et personne n'a pitié de moi. On désire ma mort. On n'aspire qu'à me voir mourir. »

Moumou continuait à aboyer, et Guérassime essayait en vain de l'éloigner de la fatale palissade.

« Le voilà, le voilà encore! » s'écria la veuve en roulant des yeux effarés.

Le médecin murmura quelques mots à l'oreille d'une femme de chambre. Celle-ci courut dans l'antichambre, appela Étienne, qui courut éveiller le majordonne, lequel éveilla toute la maison.

Le muet, en se retournant, vit des lumières briller et des ombres circuler derrière les fenêtres. Il eut le pressentiment du malheur qui le menaçait, prit Moumou sous son bras, s'enfuit dans sa cellule et s'y enferma.

Quelques minutes après, cinq hommes arrivaient à sa porte et la trouvaient si bien close qu'ils ne pouvaient l'ouvrir. Gabriel, en proie à une agitation extrême, leur ordonna de rester là en sentinelles jusqu'au matin, puis, il se rendit près de la première femme de chambre de la baruinia, Lioubov Lioubimovna, avec laquelle il dérobait le thé, le sucre, les fruits et les épices de la maison, il la pria d'aller dire à sa maîtresse que le misérable chien était en effet revenu, mais que le lendemain il disparaîtrait et qu'on ne le reverrait plus. Lioubov devait en même temps conjurer sa bonne maîtresse de se calmer et de se reposer. Mais comme l'infortunée baruinia ne pouvait parvenir à se calmer, le médecin lui administra une double potion de laurier-rose, après quoi elle s'endormit d'un sommeil profond, tandis que Guérassime, le visage pâle, serrait sur son lit le museau de Moumou.

Le lendemain, la baruinia ne s'éveilla que très-tard. Gabriel attendait son réveil pour prendre des mesures énergiques contre l'obstination de Guérassime, et lui-même s'attendait à subir un orage. Mais l'orage n'éclata pas. La veuve, assise sur son séant, fit appeler sa vieille femme de chambre.

« Ma chère Lioubov, lui dit-elle d'un ton plaintif et langoureux qu'elle employait souvent, car elle se plaisait à se faire passer pour une pauvre martyre délaissée, et dans ces moments-là ses gens n'étaient pas peu embarrassés. « Ma chère Lioubov, vous voyez dans quel état je suis. Je vous en prie, allez trouver Gabriel Andréitch, parlez-lui. Est-ce qu'un chien lui est plus cher que la tranquillité, que la vie même de sa maîtresse? Ah! c'est ce que je n'aurais jamais cru, ajouta-t-elle avec une profonde expression de tristesse. Allez, ma chère, soyez bonne. Rendez-moi ce service. »

Lioubov se rendit à l'instant près du majordonne. Quelles furent leurs réflexions? On ne sait. Mais un instant après, tous les domestiques de l'hôtel étaient réunis et se dirigeaient vers la retraite de Guérassime. A leur tête s'avançait Gabriel, tenant la main à sa casquette, quoiqu'il n'y eut aucun souffle de vent. Près de lui étaient les laquais et le cuisinier; des enfants gambadaient en arrière, et par sa fenêtre le vieux sommelier contemplait ce spectacle.

Sur l'étroit escalier qui conduisait à la cellule de Guérassime, un homme se tenait en faction, deux autres étaient à la porte, armés de bâtons. Tout l'escalier fut envahi par les nouveaux venus. Gabriel s'approcha de la porte, la frappa du poing et cria : « Ouvre. »

Un aboiement à demi étouffé se fit entendre.

« Ouvre, ouvre, répéta le majordonne.

— Mais, dit Étienne, il ne peut vous entendre, puisqu'il est sourd. »

Tous les valets se mirent à rire.

« Comment faire? demanda Gabriel.

— Il y a un trou à la porte, reprit Étienne, mettez-y votre bâton. »

Gabriel se pencha pour trouver le trou.

« Il l'a fermé, dit-il, avec une vieille touloupe.

— Eh bien! poussez la touloupe en dedans. »

On entendit un second aboiement.

« Voilà le chien qui se dénonce lui-même, » dit un des domestiques, et de nouveau tous recommencèrent à rire. Gabriel se gratta l'oreille.

« J'aime autant que tu débouches toi-même cette ouverture, dit-il en se retournant vers Étienne.

— Soit! » répondit celui-ci.

Aussitôt il monta au haut de l'escalier, enfonça son bâton dans le trou que Guérassime avait fermé et l'agita en répétant : « Sors donc! sors donc! » Il continuait son mouvement, quand soudain la porte s'ouvrit, et toute la valetaille effrayée se retira en désordre. Gabriel fuyait le premier, et le vieux sommelier ferma sa fenêtre.

« Va! va! criait Gabriel du milieu de la cour, prends garde à toi. »

Le redoutable portier était debout, sur le seuil de sa chambre, et regardait, immobile, ces hommes chétifs et mesquinement vêtus. Avec sa haute taille, ses mains robustes appuyées sur ses flancs, et sa chemise rouge de paysan, il apparaissait en face d'eux comme un géant en face d'une troupe de nains.

Gabriel fit un pas en avant.

— Prends garde! dit-il, pas d'insolence! »

Alors il se mit à expliquer à Guérassime aussi bien que possible, par signes, qu'il devait, pour complaire aux volontés expresses de la baruinia, sacrifier son chien, et que s'il s'y refusait, il lui arriverait malheur.

Guérassime le regarda, puis du doigt montra Moumou, puis promena sa main autour de son cou comme s'il y mettait une corde et faisait un nœud coulant, et de nouveau regarda le majordome.

« Oui, oui, c'est cela même, dit Gabriel, en hochant la tête. »

Guérassime baissa le front, puis aussitôt le relevant brusquement, regarda encore Moumou, qui pendant ce temps était restée près de lui agitant innocemment la queue et dressant avec curiosité l'oreille, répéta le signe qu'il avait déjà fait autour de son cou, et se frappa la poitrine comme pour dire qu'il se chargeait lui-même de cette cruelle exécution.

Gabriel lui fit comprendre par un autre signe qu'il n'osait se fier à sa promesse.

Guérassime le regarda fixement avec un sourire de mépris, se frappa de nouveau la poitrine, rentra dans sa chambre et referma sa porte.

Tous les gens réunis autour de lui restèrent immobiles.

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Gabriel. Le voilà qui est encore enfermé.

— Laissez-le tranquille, répliqua Étienne. S'il vous a fait une promesse, il la tiendra. Voilà comme il est. Quand il a pris un engagement, on peut s'y fier. En cela il n'est pas comme nous autres *dvorovi* [1], il faut dire la vérité.

— Oui, répétèrent les autres domestiques, Etienne a raison.

— Oui, répéta le sommelier, qui venait de rouvrir sa fenêtre.

— Soit, dit Gabriel. Mais nous n'en devons pas moins être sur nos gardes.... Viens ici, Erochka, ajouta-t-il, en s'adressant à un pâle garçon, vêtu d'une jaquette jaune, qui prenait le titre de jardinier.... prends un bâton, assieds-toi là, et dès qu'il arrivera quelque chose, viens me prévenir au plus vite. »

1. Gens du service.

Erochka se posta sur la dernière marche de l'escalier. La troupe, assemblée un instant auparavant, se dispersa, à l'exception de quelques enfants et de quelques curieux. Gabriel rentra à la maison, et par l'entremise de Lioubov, fit dire à la baruinia que ses volontés étaient accomplies.

La délicate veuve replia un des coins de son mouchoir, y versa de l'eau de Cologne, se frotta les tempes, but une tasse de thé, et comme elle était encore sous l'influence des gouttes soporifiques, elle se rendormit.

Une heure environ s'écoula. La porte devant laquelle il y avait eu tant de mouvement s'ouvrit, et Guérassime apparut. Il était revêtu de son habit des dimanches et tenait en laisse Moumou. Erochka se rangea à son approche et le laissa passer. Les enfants et les valets qui se trouvaient encore dans la cour l'observaient en silence. Il marcha gravement sans se détourner, et ne mit son bonnet sur sa tête que lorsqu'il fut dans la rue. Erochka le vit entrer avec son chien dans un cabaret et se posta près de là pour épier sa sortie.

Le muet était connu dans ce cabaret. On y comprenait ses signes. Il demanda des choux, du bœuf, et s'assit les coudes sur la table. Moumou était près de lui, le regardant tranquillement avec ses bons yeux tendres. Son poil était poli et luisant, on voyait qu'elle avait été tout récemment lavée et essuyée.

Quand on eut apporté à Guérassime les mets qu'il avait commandés, il coupa le bœuf par petits morceaux, y émietta du pain, et mit le plat par terre. Moumou mangea avec sa délicatesse habituelle, touchant à peine l'assiette du bout de son museau.

Son maître la contemplait immobile, et tout à coup deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux ; l'une tomba sur la tête de la chienne, l'autre dans le plat

devant elle. Guérassime cacha sa figure dans ses mains. Moumou ayant achevé son repas, s'éloigna de l'assiette en se léchant les lèvres. Le muet se leva, paya, et sortit. Le garçon du cabaret l'observait d'un air étonné. Erochka le voyant venir, se retira à l'écart, et l'ayant laissé passer, le suivit de nouveau à quelque distance.

Il marchait, le pauvre Guérassime, sans se hâter, en tenant toujours la corde en laisse au cou de la chienne. Arrivé au coin d'une rue, il s'arrêta, hésita un instant, puis se dirigea à grands pas vers le pont nommé Krymsky-Brod. Là il entra dans la cour d'un édifice où l'on faisait une nouvelle construction, prit sous son bras deux briques, et s'avança sur la rive de la Moskva jusqu'à un certain endroit où il avait remarqué précédemment deux barques munies de leurs avirons et amarrées à des poteaux. Il détacha une de ces barques et y entra avec Moumou. Un vieux boiteux sortit aussitôt d'une hutte élevée près d'un potager et se mit à crier. Mais Guérassime ramait si vigoureusement que quoiqu'il eut à lutter contre le courant qu'il remontait, il se trouva en un instant à une assez longue distance du vieillard, qui voyant l'inutilité de ses réclamations, se gratta le dos et rentra en boitant dans sa cabane.

Guérassime continuait à ramer. Bientôt les murs de Moskou disparurent derrière lui. Bientôt à ses regards se déroula un tout autre rivage : c'étaient des champs, des bois, des jardins et des îles. Alors il laissa tomber son aviron, pencha la tête sur Moumou assise près de lui, et resta immobile, les mains croisées derrière le dos, tandis que le courant reportait peu à peu l'embarcation vers Moscou. Soudain il se releva brusquement avec une sorte d'expression de cruauté douloureuse sur le visage, noua fortement avec une corde les deux briques qu'il avait apportées, les lia ensuite au cou de sa chienne, la prit entre

ses bras, la contempla encore une fois. Elle le regardait avec confiance, en agitant doucement la queue. Il détourna la tête, ferma les yeux, ouvrit les mains....

Il n'entendit rien.... ni le subit aboiement de la pauvre Moumou, ni le clapotement de l'eau. Son oreille était fermée à toutes les rumeurs. Pour lui le jour le plus bruyant était plus silencieux que ne l'est pour nous la nuit la plus calme....

Quand il releva la tête, quand il ouvrit ses paupières, les flots de la Moskva suivaient leur cours habituel, leur cours rapide, et se brisaient en soupirant sur les flancs de son embarcation. A quelque distance derrière lui, du côté du rivage, un grand cercle se dessinait à la surface de l'eau.

Erochka, qui avait perdu de vue Guérassime, était rentré à la maison pour y raconter ce dont il avait été témoin.

« Eh bien, dit Étienne, il a noyé son chien. C'est sûr. Quand il a promis quelque chose, on peut y compter. »

Pendant le reste de la journée, on ne vit pas Guérassime. Il ne parut ni au dîner, ni au souper.

« Quel être bizarre que ce Guérassime, dit une grosse blanchisseuse. Est-il possible de se donner tant de peine pour un chien ?

—Guérassime est revenu, s'écria tout à coup Étienne, en prenant une assiette de gruau.

— En vérité! Quand donc?

— Il y a environ deux heures. Je l'ai rencontré sous la porte cochère. Il sortait. J'ai voulu lui adresser quelques questions. Mais il n'était pas de bonne humeur, et il m'a donné un coup de poing très-remarquable dans l'omoplate comme pour me dire : laisse-moi la paix. Ah ! il n'y va pas de main morte, ajouta Étienne en se frottant le

dos! J'en ai encore les reins meurtris. Il faut l'avouer, sa main est une main vraiment bénie. »

A ces mots, les domestiques se mirent à rire, puis se séparèrent pour aller se coucher.

A cette même heure, sur le chemin de T...., marchait d'un pas rapide un homme d'une taille élevée portant un sac sur l'épaule et un long bâton à la main. C'était Guérassime. Il allait résolument vers sa terre natale, vers son village. Après avoir sacrifié sa chère Moumou, il était rentré dans sa chambre, il avait mis quelques hardes dans une sacoche, pris cette sacoche sur son dos et il était parti.

Le domaine d'où sa maîtresse l'avait fait venir à Moscou, n'était qu'à vint-cinq werstes de la chaussée. Il avait remarqué le chemin qu'il avait suivi; il était sûr de le retrouver, et il cheminait vigoureusement avec une détermination dans laquelle il y avait à la fois du désespoir et du contentement. Il avait quitté à jamais la maison de sa maîtresse, et la poitrine dilatée, le regard ardemment fixé devant lui, il marchait précipitamment, comme si sa vieille mère l'attendait à son foyer, comme si elle le rappelait près d'elle, après les jours qu'il venait de passer dans une autre demeure, parmi des étrangers.

La nuit vint; une nuit d'été calme et tiède. D'un côté de l'horizon à l'endroit où le soleil venait de se coucher, un coin du ciel était encore blanchi et empourpré par un dernier reflet de la lumière du jour; de l'autre, il était déjà voilé par une ombre grisâtre.

Des centaines de cailles chantaient à l'envi, les râles de genêt poussaient leurs cris vibrants. Guérassime ne pouvait les entendre. Il ne pouvait entendre le murmure des bois près desquels l'emportaient ses pieds robustes, mais il sentait l'arome qu'il connaissait, l'odeur des blés qui mûrissaient dans les champs. Il aspirait l'air vivace

du sol natal qui semblait venir à sa rencontre, qui lui caressait le visage, qui se jouait dans ses cheveux et dans sa longue barbe.

Devant lui s'étendait en droite ligne le chemin qui devait le ramener à son isba. Les étoiles du ciel éclairaient sa marche. Il allait comme un lion vigoureux et fier, et lorsque le lendemain l'aurore reparut à l'horizon, il était à plus de trente-cinq werstes de Moscou.

Deux jours après, il rentrait dans sa cabane, à la grande surprise d'une femme de soldat qui y avait été installée. Il s'inclina devant les saintes images suspendues à son foyer, puis se rendit chez le staroste, qui d'abord ne savait comment le recevoir. Mais on était au temps de la fenaison. On se souvenait des facultés de travail du robuste muet; on lui donna une faux, et il se mit à l'ouvrage comme par le passé, et il faucha de telle sorte que tous ses compagnons l'admiraient.

Cependant à Moscou, on n'avait pas tardé à s'apercevoir de son absence. Dès le lendemain de son départ, on était entré dans sa chambre, puis on avait prévenu Gabriel de sa disparition. Celui-ci regarda de côté et d'autre, haussa les épaules, puis pensa que le muet avait pris la fuite, ou qu'il avait été rejoindre son misérable chien dans la rivière. La déclaration de cet événement fut faite à la police, et il fallut aussi l'annoncer à la veuve. A cette nouvelle, elle entra en colère, se lamenta, puis ordonna de chercher le muet partout et de le ramener, déclarant que jamais elle n'avait voulu faire périr Moumou. Elle adressa une si sévère réprimande à Gabriel, que tout le jour l'infortuné majordome secoua la tête en murmurant : « Allons ! allons ! » Le sommelier finit par le tranquilliser par la même interjection différemment accentuée.

Enfin on apprit par un rapport du staroste que Guérassime était rentré dans son village. La baruinia s'a-

paisa. Sa première idée pourtant fut de le faire revenir au plus tôt à Moscou, puis elle réfléchit et déclara qu'elle n'avait pas besoin de reprendre dans sa maison un tel ingrat. Peu de temps après elle mourut, et non-seulement ses héritiers ne pensèrent point à rappeler au service de l'hôtel Guérassime, mais ils congédièrent même tous les autres domestiques.

Guérassime vit encore dans son isba solitaire qui est son seul refuge. Il a conservé sa force et son ardeur pour le travail, son caractère grave et réservé. Seulement ses voisins remarquent que depuis son séjour à Moscou, il ne regarde aucune femme et ne peut souffrir aucun chien près de lui. Mais, à quoi, disent-ils, lui servirait une femme, et que ferait-il d'un chien? On connaît la vigueur de son bras, et les voleurs n'oseraient entrer dans l'enceinte de son isba.



FAUST.

FAUST.

Entsagen sollst du, sollst entsagen.

PREMIÈRE LETTRE.

PAUL ALEXANDROVITCH B.... A SIMANE NICOLAIVITCH V. ..

Du village de M..., 6 juin 1850.

Cher ami, je suis ici depuis quatre jours, et fidèle à ma promesse, je t'écris. Une pluie fine tombe dès le matin. Impossible de sortir. D'ailleurs, j'ai envie de causer avec toi. Me voici dans mon ancien nid que je n'avais pas revu (hélas! c'est triste à dire) depuis neuf ans. Que d'événements se sont passés en ces neuf années! Quel changement s'est opéré en moi! Ah! c'est positif. Je ne suis plus le même.

Te rappelles-tu ce petit miroir avec son encadrement bizarre qui dès le temps de ma bisaïeule décore mon salon. Souvent en le regardant, tu disais : « Que de choses

il a vues en son siècle! » A peine entré dans ma demeure, j'ai été me placer en face de ce miroir, et j'ai éprouvé une singulière émotion en remarquant comme j'avais vieilli. Mais ce n'est pas moi seul qui ai vieilli.

Ma petite maison qui avait déjà, il y a neuf ans, une apparence notable de vétusté, se penche sur le côté et s'incline vers le sol. Ma ménagère (tu te la rappelles, j'espère, elle t'a souvent offert ses pots de confiture), ma bonne Vasiliewna a la figure amaigrie et le corps voûté. En me revoyant, elle n'a pas jeté un cri, elle n'a pas pleuré, elle s'est mise à soupirer et à tousser, puis elle est tombée à demi-évanouie sur une chaise, en agitant ses mains. Le vieux Tarass se soutient. Il a conservé son ancienne roideur. Il marche comme autrefois, les pieds en dehors, il porte le même pantalon de nanquin et ses mêmes souliers dont la forme et le craquement excitèrent toujours ta surprise. Mais ses jambes grêles ne remplissent pas la largeur de ce pantalon; ses cheveux ont blanchi, et son visage s'est contracté. Quand il me parle, et que je l'entends donner des ordres dans la pièce voisine, sa voix produit un effet à la fois grotesque et triste. Il a perdu toutes ses dents, et sa langue ne peut articuler un mot sans une sorte de sifflement.

En revanche, le jardin s'est considérablement embelli. Tu te souviens de ces acacias, de ces chèvrefeuilles que nous y avons tous deux plantés. Leurs tiges se sont développées, leurs rameaux se sont élargis. Les bouleaux et les érables ont également grandi, et l'allée de tilleuls est superbe. J'ai une prédilection particulière pour cette allée, pour sa douce et fraîche verdure, pour l'odeur aromatique qu'elle exhale, pour ce réseau de lumière qui, à travers les branches touffues, se répand sur le sol noir que je n'ai pas fait sabler.

Mon chêne favori est devenu un arbre d'une taille

imposante. Hier soir, j'ai passé des heures entières assis avec joie sous ses rameaux. Autour de moi s'étendait un gazon fleuri; des lames d'or ruisselaient dans l'ombre, et les oiseaux chantaient. Tu n'as pas oublié, j'espère, que j'ai une passion pour les oiseaux. Les ramiers roucoulaient, le loriot sifflait, le pinson recommençait à tout instant sa joyeuse chanson; les merles jaloux ne voulaient pas rester muets; au loin, on entendait encore résonner la plaintive mélopée du coucou et le cri impétueux du pivert. J'écoutais, dans une molle rêverie, ces sons harmonieux, et ne me lassais pas de les entendre.

Mais ce ne sont pas seulement les plantes du jardin qui ont prospéré. A chaque pas je rencontre de vigoureux garçons que j'ai vus tout petits. Ton favori Timothée tu ne le reconnaîtrais pas aujourd'hui. Tu craignais autrefois qu'il ne fût d'une constitution débile. A présent, des manches étroites de son habit sortent de fortes mains rouges; quelles mains! quels muscles! et une tête couverte d'une forêt de cheveux. Un véritable Hercule Farnèse. Cependant sa physionomie a gardé son caractère primitif, et son même naïf épanouissement qui te plaisait autrefois. J'ai fait de ce garçon mon valet de chambre. Celui que j'avais pris à Pétersbourg m'ennuyait. Il se plaisait un peu trop à faire parade des élégantes manières qu'il avait acquises dans la capitale, et je l'ai laissé à Moscou.

Quant à mes chiens, je n'en ai pas retrouvé un seul; ils sont morts. Nefka a vécu plus longtemps que les autres, mais n'a pas attendu mon retour, comme Argos attendit celui d'Ulysse. Il ne lui a pas été donné de se réjouir de la vue de son maître et d'arrêter sur lui un dernier regard.

Je me suis installé dans mon ancienne chambre. Le soleil y darde en droite ligne ses rayons, et les mouches

y pullulent; mais on y sent moins que dans les autres chambres l'odeur de la vieille maison. Je ne cherche point pourtant à éviter cette odeur singulière, à la fois âcre et fade. Au contraire, elle produit sur mon imagination un effet qui ne m'est point désagréable. Oui, j'aime, comme toi, les vieilles commodes au ventre bombé avec leurs ornements en cuivre; les fauteuils blancs avec leurs pieds fourchus et leurs dosiers ovales; les lustres de cristal avec leurs pendeloques: en un mot tout ce qui constituait le luxe de nos aïeux. Mais je ne puis voir constamment ces mêmes meubles sans être subjugué par une sorte d'ennui inquiet. Dans la chambre que j'occupe, il n'y a que des meubles d'une très-grande simplicité, façonnés ici même. J'y ai conservé pourtant une longue et étroite étagère dont les tablettes poudreuses sont chargées d'une quantité d'anciennes verroteries, et j'ai fait suspendre à la muraille ce cadre noir renfermant un portrait de femme, que tu appelais le portrait de Manon Lescaut. Depuis neuf ans, le teint de la jeune femme s'est un peu assombri, mais ses regards ont conservé leur expression de douceur et de finesse, ses lèvres leur léger sourire mélancolique, et de sa main délicate s'échappe une rose à demi-fanée.

Il y a dans ma chambre un autre ornement qui souvent m'amuse. Ce sont les stores de mes fenêtres. Primitivement ils étaient verts; le soleil les a jaunis, et leur teinte jaune se reflète paisiblement sur le plafond. Ce qu'il y a de mieux à voir, ce sont les noires peintures dont un artiste ingénu les a décorés. Elles représentent quelques-unes des principales scènes du solitaire d'Arlincourt, scène d'enlèvement, scène de meurtre. Étonnante galerie de figures bizarres et de paysages.

Depuis mon arrivée ici, je jouis d'une quiétude qui me charme. Je ne me soucie ni d'entreprendre un travail, ni de voir du monde, ni même de penser. Je rêve, et tu

sais bien que la pensée et la rêverie sont deux choses très-différentes. D'abord, les souvenirs de mon enfance se sont emparés de moi; à chaque pas que je faisais sur ce sol natal, à chaque objet que je regardais, ces souvenirs se réveillaient en moi dans la plus parfaite lucidité, dans les plus petits détails. A mon gré, les premiers saisissaient ma pensée; il s'en est joint d'autres, puis d'autres encore, puis je me suis peu à peu détourné du passé, et je suis tombé dans un doux état de somnolence et de langueur. Figure-toi qu'un soir, assis au pied d'un saule, tout à coup, sans savoir pourquoi, je me suis mis à pleurer comme un enfant, moi qui suis à l'âge mûr, et j'aurais probablement pleuré encore longtemps, si je n'avais aperçu une vieille paysanne qui m'observait avec curiosité, puis qui me fit un profond salut de la tête et s'éloigna. J'aime cette disposition d'esprit où je me trouve. Je voudrais la garder (moins les larmes) jusqu'à l'époque de mon départ, c'est-à-dire jusqu'au mois de septembre, et je serais de fort mauvaise humeur, si l'un de mes voisins s'avisait de venir me voir. Mais je crois que je n'ai rien à craindre; mes plus proches voisins sont encore assez éloignés. Ah! tu me comprends, toi, j'en suis sûr; tu sais, par ta propre expérience, comme on se complaît souvent dans la solitude, et moi j'en ai besoin à présent après mes longs voyages et tous mes errements.

Au surplus, je ne puis m'ennuyer. J'ai apporté avec moi des livres, et il y a ici une bibliothèque assez nombreuse. Hier, en fouillant dans ses rayons poudreux, j'ai trouvé plusieurs ouvrages curieux, auxquels je ne faisais pas attention autrefois, entre autres une traduction manuscrite de *Candide*, qui date de soixante et dix ans, et des journaux de la même époque, parmi lesquels je note *le Caméléon triomphant* (Mirabeau). J'ai trouvé aussi une quantité de livres d'enfants, amassés là par plusieurs

générations, depuis mon grand-père, et même depuis mon bisaïeul jusqu'à moi. En tête d'une vieille, très-vieille grammaire française, j'ai lu cette inscription : Ce livre appartient à Mlle Eudoxie de Lavrine ; et au-dessous : 1741 ; mon arrière-grand'mère.

J'ai fait ensuite la revue des ouvrages que j'ai rapportés des pays étrangers. L'un des plus importants pour moi était jadis le *Faust* de Goëthe. J'en avais appris par cœur toute la première partie. Autres temps, autres goûts. Ce poëme, dans ma première jeunesse, m'avait ravi ; il ne m'était pas arrivé, je crois, d'en lire une ligne depuis neuf ans. Avec quelle émotion j'en ai revu hier un exemplaire, un mauvais exemplaire de l'édition de 1828. Je l'ai pris en me couchant et l'ai relu dans mon lit. Comme j'étais ému, dès le commencement de cette scène solennelle où l'Esprit de la terre apparaît devant Faust, et lui adresse ces paroles :

> In Lebens Fluth, in Thaten Sturm,
> Walle ich auf und ab.

Il y a longtemps que je n'avais ressenti un tel frisson d'enthousiasme. A cette lecture, je me rappelais à la fois Berlin et ma vie d'étudiant, Mlle Clara Stich, la gentille Gretchen, et Seidelmann, le sombre Méphistophélès, et la musique de Radziwill, et tout un passé. Longtemps je ne pus m'endormir. Ma jeunesse se levait devant moi comme une magique apparition ; un nouveau feu circulait dans mes veines, agitait les fibres de mon cœur, et y allumait de nouveaux désirs.

Voilà, mon cher ami, les fantaisies auxquelles s'abandonne, à près de quarante ans, ton ancien camarade, dans son solitaire refuge. Si quelqu'un me voyait dans de tels élans! Mais quoi? en serais-je honteux? Non, cette sorte de crainte pudibonde n'appartient qu'à la jeunesse,

et je m'aperçois que je vieillis; sais-tu comment? Par l'effort que je fais pour développer autant que possible les émotions agréables, et dompter ou maîtriser les émotions tristes. Autrefois, c'était tout le contraire. Je me complaisais dans mes tristesses, je les gardais comme un trésor.

Cependant, ami Horace, après l'expérience que j'ai déjà faite de la vie, il me semble qu'il y a encore dans le monde, je ne sais quoi qui me manque, que je n'ai pas éprouvé, et ce je ne sais quoi est peut-être ce qu'il y a de plus grave.

Mais comment en suis-je venu à t'écrire tout cela? Adieu. A un autre jour. Que fais-tu à Pétersbourg? A propos, Saveli, mon cuisinier, veut que je te salue de sa part. Il a aussi vieilli, il a pris de l'embonpoint, et n'a pas le caractère facile, ce qui n'empêche qu'il ne me prépare encore de bonnes soupes aux oignons, et des talmouses enjolivées d'un ourlet festonné qui charmaient ta gourmandise. Quant à ses rôtis, il les réduit à l'état de carton sec. Mais adieu.

Ton ami,

P. B.

DEUXIÈME LETTRE.

DU MÊME AU MÊME.

12 juin 1850.

Je veux, mon cher ami, t'annoncer une nouvelle importante. Écoute. Hier, avant dîner, l'idée me vient d'aller me promener, non pas au jardin, mais sur la route

qui conduit à la ville. J'aime à marcher à grands pas, sans but, sur un chemin qui se déroule au loin devant moi. Il semble qu'en se hâtant ainsi, on ait quelque part une grosse affaire à traiter. Tout à coup j'aperçois une calèche qui vient de mon côté! Pourvu qu'elle ne m'amène pas une visite. Mais non, j'avais tort de m'effrayer. Je distingue dans cette voiture un homme à moustaches que je ne connais pas. Au moment où je recouvre ma tranquillité, voilà cet homme qui ordonne à son cocher de s'arrêter, ôte poliment sa casquette, et me demande plus poliment encore, si ce n'est pas à M. P. B. qu'il a l'honneur de parler.

Je lui réponds avec le courage d'un accusé sur la sellette, que c'est bien moi; je l'observe de plus près, et il me semble l'avoir déjà vu quelque part.

« Eh quoi! s'écrie-t-il en descendant de sa voiture, vous ne me reconnaissez pas?

— Non, monsieur, j'avoue que....

— Et moi, je vous ai reconnu tout de suite.

— Enfin, j'ai appris que j'avais devant moi notre ancien condisciple Priemkof. Ne voilà-t-il pas, vas-tu me dire, une belle nouvelle? Priemkof, autant que je m'en souvienne, n'était ni sot ni méchant; mais en somme, un garçon assez ordinaire.

Soit. Écoute la fin de mon récit.

« Je me suis réjoui d'apprendre, me dit-il, que vous étiez rentré dans votre domaine, car je demeure dans votre voisinage, et ce n'est pas moi seul qui m'en suis réjoui.

— Permettez-moi de vous demander qui donc encore a l'amabilité de....

— Ma femme.

— Votre femme?

— Oui. C'est une de vos anciennes connaissances.

— Oserais-je vous prier de m'expliquer....

— J'ai épousé Mlle Viera Nikolaïevna Eltzof.

— Viera Nikolaïevna ! m'écriai-je. »

Voilà, mon cher ami, ma grande nouvelle. Mais pour que tu la comprennes, il faut que je te raconte un des épisodes de ma vie passée.... passée, hélas ! depuis longtemps.

Quand je quittai avec toi l'Université, en 183.... j'avais vingt-trois ans. Tu entras au service. Moi, je voulais me rendre à Berlin. Mais, comme les cours que je voulais y suivre ne commençaient qu'au mois d'octobre, je me décidai à passer l'été en Russie. Je voulais vivre paisiblement dans un village, goûter pour la dernière fois le plaisir d'une douce oisiveté, puis ensuite me mettre résolûment au travail. De quelle façon j'ai accompli cette dernière résolution, c'est ce qu'il est à présent inutile de dire.

Mais où passer l'été? Telle était la question à résoudre. Je ne me souciais point de m'installer dans mes terres. Je n'y avais point de proches parents ; mon père venait de mourir ; je craignais la solitude et l'ennui. Dans cette circonstance, j'acceptai avec joie la proposition que me fit un de mes oncles, d'aller m'établir chez lui dans le gouvernement de T.... C'était un homme riche, d'un caractère agréable, qui occupait une magnifique maison, et y vivait en grand seigneur. Il avait une famille nombreuse : deux fils et cinq filles ; en outre, son hospitalière demeure était sans cesse remplie d'étrangers. Impossible de rester seul un instant. Tout le jour c'était un mouvement perpétuel de voisins et de convives qui ne pensaient qu'à chercher un nouveau moyen de distraction, qui allaient et venaient, et, le soir, on était accablé de fatigue. Ce genre de vie me devint bientôt insupportable. Je formai le projet de m'en éloigner, et je voulais partir dès que j'aurais

assisté à l'anniversaire de mon oncle; mais, ce jour-là, je vis Viera Nikolaïevna, et je restai.

Viera avait alors seize ans. Elle vivait seule avec sa mère dans une petite propriété, à cinq werstes de distance où je résidais. Son père était un homme distingué. Parvenu très-promptement au grade de colonel, il se serait sans aucun doute élevé encore plus haut; par malheur, il mourut à la chasse, victime d'un accident. Sa fille n'était encore qu'un enfant. La mère de Viera était également une personne remarquable, fort lettrée, fort instruite, et parlant plusieurs langues. Quoiqu'elle fut plus âgée que son mari, il l'avait épousée par amour, et, comme les parents ne voulaient point consentir à ce mariage, il l'avait enlevée. Jamais elle ne se consola de l'avoir perdu. Jusqu'à son dernier jour, elle porta son deuil de veuve, et, quelque temps après avoir marié sa fille, elle mourut. Je la vois encore telle que je l'ai souvent vue avec sa physionomie mélancolique, expressive, ses épais cheveux grisonnants, ses grands yeux au regard austère un peu éteint, et son nez droit et fin.

Son père s'appelait Ladanof. Il avait passé quinze années en Italie, et y avait épousé une simple villageoise d'Albano, qui ne jouit pas longtemps de sa fortune. Après avoir mis au monde sa fille unique, qui devint la mère de Viera, elle fut tuée par un jeune Transtévérin, qui avait voulu aussi l'épouser, et à qui Ladanof l'avait enlevée.

Cette histoire fit dans le temps beaucoup de bruit. De retour en Russie, Ladanof s'enferma dans son cabinet pour n'en plus sortir. Il s'occupait de chimie, d'anatomie, d'études cabalistiques. Il prétendait trouver le secret de prolonger la durée de la vie humaine, de conférer avec les esprits, d'évoquer les morts.... Bref, ses voisins le regardaient comme un sorcier. Il aimait extrêmement sa fille, et il fut pour elle un très-zélé précepteur, mais ja-

mais il ne lui pardonna de s'être mariée malgré lui. Jamais il ne voulut la revoir, ni elle ni son mari. Il leur prédit à tous deux qu'ils seraient malheureux, et mourut dans son inflexible résolution.

Quand je fis connaissance avec Viera, figure-toi qu'elle n'avait pas encore été une seule fois jusqu'à la ville, pas même jusqu'au chef-lieu du district. Ce n'était pas, du reste, seulement par ce genre de vie solitaire qu'elle se distinguait des jeunes filles de son pays. Il y avait en elle un cachet particulier, surtout une placidité dans ses mouvements et dans son langage, dont je fus très-frappé la première fois que je la vis. Elle n'était ni souriante, ni agitée, elle répondait simplement, judicieusement aux paroles qu'on lui adressait et écoutait avec attention. Rien de plus. Sa figure avait une expression de franchise et de candeur comme celle d'un enfant, mais un peu froide et uniforme, sans toutefois paraître pensive. Si la gaieté l'animait, ce qui n'arrivait pas souvent, cette animation ne ressemblait point à celle des autres jeunes filles, c'était la sereine innocence de son âme qui, plus aimable que sa gaieté, rayonnait sur toute sa personne. D'une taille moyenne, fine et gracieuse, elle avait les traits réguliers et délicats, un beau front uni, des cheveux d'un blond d'or, le nez droit comme sa mère, les lèvres assez pleines, et des cils touffus à travers lesquels brillaient deux yeux gris pailletés de noir, dont le regard parfois avait une trop grande fixité. Ses mains, quoique petites, n'étaient pas très-belles. Je crois que ceux qui ont de pareilles mains ne sont point doués d'un grand talent, et en effet, Viera ne possédait aucun talent particulier. Sa voix avait le timbre argentin d'une voix d'enfant. Je fus présenté à sa mère pendant le bal par lequel on célébrait la fête de mon oncle, et quelques jours après j'allai la voir.

Mme Eltzof était, comme je te l'ai déjà dit, une personne distinguée, mais étrange, d'une nature opiniâtre et concentrée. Elle m'imposait le respect et même une certaine crainte. Toutes ses actions étaient réglées systématiquement, elle élevait sa fille selon le même principe, sans vouloir cependant l'opprimer, et sa fille l'aimait et avait en elle une confiance absolue. Si sa mère lui remettait un livre, en lui disant : « Tu ne liras pas telle page, » Viera aurait plutôt sauté un feuillet que d'arrêter son regard sur la page défendue. Mais Mme Eltzof avait aussi, comme disent les Français, *ses idées fixes*, ou, comme disent les Anglais, ses *hobby horses*. Par exemple, elle avait une peur mortelle de tout ce qui pouvait exciter l'imagination. Il en résultait qu'à l'âge de dix-sept ans, sa fille n'avait pas lu un roman, pas une œuvre poétique. En revanche, elle connaissait si bien l'histoire, la géographie, et même l'histoire naturelle, qu'elle aurait pu m'en remontrer, à moi qui sortais tout frais émoulu de l'université, et qui n'étais pas, si tu t'en souviens, au dernier rang de notre classe. Un jour, j'essayai d'engager avec Mme Eltzof la conversation sur son système d'éducation. Ce n'était pas chose aisée, car en général la mère se montrait fort réservée. Aux premiers mots que je prononçai, elle commença par secouer la tête, puis elle me dit :

« Vous prétendez que la lecture des poëtes est une occupation utile et agréable. Je pense, moi, que de bonne heure, dans la vie, il faut choisir entre l'utile et l'agréable, et une fois que ce choix est fait, s'en tenir là à tout jamais. J'ai cru aussi qu'on pouvait concilier ces deux attractions, j'ai reconnu que c'était impossible, et qu'en voulant suivre ces deux voies, on devait se perdre ou tout au moins s'égarer. »

Oui, la mère de Viera est une étrange créature, hon-

nête et fière, mais soumise à une sorte de fanatisme et de superstition. « La vie me fait peur, » me disait-elle un jour. Et en effet, elle redoutait ces forces secrètes, ces forces mystérieuses qui se retrouvent au fond de tout et qui parfois éclatent à l'improviste. Malheur à celui sur qui elles se déchaînent. Et n'avaient-elles pas cruellement atteint la pauvre femme! Pense à la mort de sa mère, de son père, de son mari. Quelle suite d'événements terribles!

Aussi jamais je ne la vis sourire. On eut dit qu'elle avait enfermé son cœur dans un rempart et qu'elle avait jeté à l'eau la clef de la forteresse. Jamais, probablement, elle n'avait pu épancher ses douleurs dans le sein d'une autre : tout était concentré en elle-même. De là cette rigoureuse habitude de sentiments, une réserve telle qu'elle craignait même de se montrer trop tendre envers sa fille. Elle ne l'appelait par aucun de ces petits noms caressants que les mères prodiguent à leurs enfants. Elle lui disait : « Viera, » tout court. Je me souviens qu'une fois je lui disais que les hommes de notre temps étaient un peu brisés. « Il faut se briser tout à fait, me répondit-elle, ou rester intacts. »

Elle recevait peu de monde, mais j'en vins bientôt à lui faire de fréquentes visites. Je remarquai qu'elle avait de la bienveillance pour moi, et Viera me plaisait beaucoup, souvent je me promenais avec elle. Mme Eltzof ne nous gênait nullement. La jeune fille n'aimait point à s'éloigner d'elle, et moi, de mon côté, je ne cherchais point à me promener en solitaire, tête à tête. Cette candide Viera avait la singulière habitude de penser tout haut. Quelquefois, pendant la nuit, il lui arrivait de parler distinctement de ce qui l'avait occupée dans le cours de la journée. Une fois, elle me dit en me regardant fixement, selon sa coutume, et en posant légèrement son

menton sur sa main : « Je trouve que M. B. est un homme agréable, mais on ne peut se fier à lui. »

Entre elle et moi, il n'y avait que de simples rapports d'amitié. Un jour pourtant, il me sembla remarquer au fond de son regard, je ne sais quelle subite et rapide impression de tendresse, de langueur.... Mais peut-être que je me trompais.

Cependant les semaines, les mois s'écoulaient. Il était temps de songer à mon départ, et je ne pouvais m'y résoudre. Je m'effrayais à l'idée de quitter cette douce jeune fille, et Berlin n'avait plus pour moi le même attrait. Je n'osais pénétrer au fond de ma pensée, je ne comprenais pas ce qui se passait en moi. Un jour enfin, la lumière éclata dans le trouble de mon esprit : « Pourquoi, me dis-je, m'en irais-je au loin chercher la vérité? N'est-elle pas ici, tout près de moi ? Pourquoi ne pas rester là où elle m'est apparue ? Pourquoi ne pas me marier ? »

Figure-toi qu'en ce moment cette grande idée, cette idée du mariage ne m'effrayait nullement. Au contraire, elle me charmait. Le même jour, je déclarai mes sentiments, non à Viera, comme tu pourrais le croire, mais à sa mère. Elle m'observa un instant en silence, puis me répondit : « Non, mon ami, allez à Berlin. Étudiez. Vous êtes bon, mais vous n'êtes pas le mari qu'il faut à ma fille. »

Je baissai la tête en rougissant, et ce qui t'étonnera, c'est qu'au fond du cœur j'étais forcé de reconnaître que cette prudente mère avait raison. La semaine suivante je partais, et je ne revis ni Mme Eltzof, ni sa fille.

Voilà, mon cher ami, le récit que je devais te faire. Je l'abrége autant que possible, sachant que tu n'aimes pas les longueurs.

A Berlin, j'oubliai bientôt la jolie Viera. Mais j'avoue que je n'ai pu, sans en être troublé, entendre tout d'un

coup prononcer son nom, songeant qu'elle demeurait si près de moi, et que j'allais la revoir. A ce nom, à cette pensée, ma jeunesse semblait sortir des entrailles du sol et se lever en s'avançant au-devant de moi.

Priemkof m'a dit que lorsque je l'ai rencontré, il venait me faire une visite pour renouveler connaissance avec moi, et qu'il espérait bientôt me recevoir chez lui. Il m'a dit en outre les derniers événements de son existence. Il était dans un régiment de cavalerie. Il s'est retiré du service avec le grade de lieutenant. Il a acheté une terre à huit werstes de distance de la mienne, et son projet est de consacrer son temps à l'agronomie. Il a eu déjà trois enfants. Deux sont morts. Il lui reste une petite fille de cinq ans.

« Et votre femme, lui dis-je, se souvient donc de moi?

— Oui, m'a-t-il répondu, avec une certaine hésitation. Elle était bien jeune pourtant quand vous l'avez connue, mais sa mère faisait toujours votre éloge, et elle se souvient religieusement de chaque parole prononcée par sa mère. »

En ce moment je me rappelai la sentence que Mme Eltzof m'avait adressée : « Vous n'êtes point le mari qu'il faut à ma fille, » et jetant à la dérobée un regard vers Priemkof : C'est donc celui-là, me dis-je, qu'il lui fallait. »

Il est resté plusieurs heures chez moi. C'est un homme agréable et poli, qui parle d'un ton modeste, qui paraît très-bon. Il n'est pas possible de ne pas l'aimer. Mais depuis le temps où nous étions avec lui à l'université, ses facultés intellectuelles ne se sont pas développées.

Demain peut-être, sans plus tarder, j'irai lui rendre sa visite. Je suis extrêmement curieux de voir ce qu'est devenue Viera.

Et toi, mauvais que tu es, tu te moques de moi, à ton bureau de directeur. Je t'écrirai pourtant l'impression que j'aurai éprouvée dans ma visite. Adieu. À bientôt.

P. B.

TROISIÈME LETTRE.

DU MÊME AU MÊME

16 juin 1850.

Eh bien, mon ami, j'ai été chez elle. Je l'ai vue. Avant tout, il faut que je te dise la chose du monde la plus étonnante. Crois-moi ou ne me crois pas, comme tu voudras. Mais le fait est que dans la personne de Viera, le temps n'a pas opéré le plus léger changement. Quand elle s'est avancée à ma rencontre, j'ai eu peine à retenir mon exclamation de surprise. Je voyais devant moi la jeune fille de dix-sept ans exactement aussi belle que je l'avais connue. Seulement ses yeux n'ont plus l'expression enfantine ; mais il faut dire qu'autrefois ils étaient déjà trop brillants pour ressembler à des yeux d'enfant. Quant au reste, pas la moindre métamorphose. C'est le même calme dans son maintien et sa démarche ; le même timbre argentin dans la voix et le même front uni sans une seule ride. On dirait que pendant le cours des années qui viennent de s'écouler, elle a été conservée dans la neige.

Cependant elle a vingt-huit ans, et elle a eu trois enfants !.... C'est inconcevable. Tu t'imagines peut-être que j'embellis à cœur joie ce portrait. Non, au contraire, je

t'avouerai même que cette immuabilité ne m'a pas plu. A vingt-huit ans, une femme, une mère ne doit plus avoir la physionomie d'une jeune fille. Elle ne doit pas avoir impunément subi les épreuves de la vie.

Quoi qu'il en soit, elle m'a reçu fort gracieusement. Quant à son mari, il était ravi de me voir. C'est vraiment un excellent homme qui semble n'aspirer qu'à se créer des affections. Leur habitation est commode et bien tenue.

Viera était habillée comme elle s'habillait autrefois avant son mariage, tout en blanc, avec une ceinture bleue, et une petite chaîne d'or à son col. Sa fille est gentille, mais elle ne lui ressemble pas, elle ressemble plutôt à sa grand'mère dont j'ai revu un instant après le portrait. Cette image de Mme Eltzof, qui est d'une fidélité parfaite, m'a frappé dès mon entrée dans le salon. Il m'a semblé qu'elle me regardait attentivement et sévèrement. Viera s'est assise sur le divan au pied de ce tableau. C'est sa place favorite. Je me suis assis près d'elle, et en parlant du passé, je ne pouvais m'empêcher de lever les yeux sur la rigide figure de sa mère.

Croirais-tu, qu'en vertu des leçons que cette mère lui a données, Viera n'a pas lu jusqu'à présent un seul roman ni un seul poëme, en un mot, comme elle le dit elle-même, aucune œuvre d'imagination. Une telle indifférence pour les nobles satisfactions de l'esprit m'irrite. De la part d'une femme qui est intelligente, et qui a de la sensibilité, c'est vraiment incompréhensible.

« Eh quoi ! lui ai-je dit, vous vous êtes donc fait un devoir de ne pas lire ces sortes de livres ?

— Non, m'a-t-elle répondu, l'occasion ne s'en est pas présentée, et je n'y ai pas songé.

— Vous m'étonnez ! Mais vous, repris-je en m'adressant à Priemkof, comment n'avez-vous pas donné à votre femme le goût de ces lectures ?

— Je l'aurais fait avec plaisir, répondit-il, mais....

— Ne le croyez pas, s'écria Viera, il n'a lui-même pas le moindre penchant pour la poésie.

— Pour la poésie, c'est possible, répliqua Priemkof.... Mais d'autres œuvres, des romans, par exemple....

— Comment donc, demandai-je à Viera, passez-vous vos soirées?.... Vous jouez aux cartes?

— Oui, quelquefois. Mais les occupations ne nous manquent pas. Quelquefois aussi nous lisons. En dehors des œuvres d'imagination, il y a un assez bon nombre de livres excellents.

— Pourquoi donc rejetez-vous ainsi la poésie?

— Je ne la rejette pas. Mais voyez, dès mon enfance j'ai été habituée à m'en écarter. C'était le désir de ma mère, et plus je vis, plus je reconnais la sagesse, la parfaite sagesse de tous les actes et de toutes les paroles de ma mère.

— Très-bien. Mais en ce qui tient à la question qui nous occupe, je ne puis être d'accord avec vous. Je crois que vous vous privez inutilement d'une très-pure et très-légitime jouissance, et voyez : vous admettez bien l'étude de la musique et de la peinture, pourquoi donc proscririez-vous la poésie?

— Je ne songe pas à la proscrire. Je ne la connais pas. Voilà le fait.

— Si vous le voulez, je vous la ferai connaître. Votre mère ne vous a pas sans doute interdit à tout jamais les meilleures productions de la littérature?

— Non, au contraire, quand je me mariai, ma mère m'affranchit de toutes les restrictions qu'elle m'avait imposées précédemment. C'est moi qui n'ai pas songé à lire des.... Comment dites-vous.... enfin, des romans. »

Je l'écoutai avec surprise. Jamais je n'avais eu l'exemple d'une telle candeur. Elle me regardait avec son

regard placide. C'est ainsi que les oiseaux regardent quand ils n'ont pas peur.

« Je vous apporterai un livre, » m'écriai-je.

Tout à coup l'idée m'était venue de lui apporter mon *Faust*.

Viera exhala un léger soupir, puis me dit d'un air craintif :

« Un livre.... pas un livre de Georges Sand?

— Ah ! vous avez donc entendu parler de cet écrivain, et quand je vous apporterais un ouvrage de lui, serait-ce un si grand mal? Mais non, c'est une œuvre d'un autre auteur que je veux vous faire connaître. Je suppose que vous n'avez pas oublié l'allemand?

— Non.

— Elle le parle comme une Allemande, s'écria Priemkof.

— A merveille! Vous verrez..., vous verrez quel merveilleux ouvrage je vous apporterai.

— Bien. Nous verrons. Mais à présent allons au jardin. Ma petite Natacha ne tient plus en place.»

Elle prit un chapeau rond en paille, un vrai chapeau d'enfant, tout à fait pareil à celui de sa fille, si ce n'est qu'il était plus grand. Je marchai à côté d'elle. Sous les rameaux des larges tilleuls, au souffle du vent frais, son visage me parut encore plus doux, surtout lorsqu'à un certain moment elle rejetait légèrement la tête en arrière pour me regarder sous l'aile de son chapeau. Si Priemkof n'avait pas été là, si je n'avais pas vu sautiller devant nous sa fille, j'aurais pu me croire encore à mes vingt-deux ans, à ce même été où je me préparais à partir pour Berlin, d'autant que le jardin où nous nous promenions était très-semblable à celui de Mme Eltzof. Je ne pus m'empêcher de dire à Viera la singulière impression que j'éprouvais.

« Beaucoup de personnes, me répondit-elle, ont déjà re-

marqué que ma physionomie est peu changée, et je puis ajouter que mon caractère est resté le même.»

Nous nous approchâmes d'un kiosque chinois.

« Ne faites pas attention, me dit-elle, aux murs un peu délabrés de ce pavillon. A l'intérieur, il est joli et on y est très-bien.»

Nous entrâmes, et après avoir examiné cette fraîche retraite : « Écoutez, dis-je à Viera, faites apporter dans cette pièce des chaises et une table pour le jour où je reviendrai. On est à merveille dans ce kiosque. C'est là que je voudrais vous lire le livre dont je vous ai parlé.... le *Faust*.... de Goëthe.

— Oui, répondit-elle d'un air insouciant, on est ici à l'abri des mouches, et quand reviendrez-vous ?

— Après demain.»

Tout à coup Natacha, qui était entrée avec nous dans le pavillon, poussa un cri d'effroi et se jeta en arrière, le visage pâle.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Viera.

— Ah ! maman, regarde... regarde cette horrible bête, et du doigt elle indiquait une énorme araignée qui montait le long du mur.

— Pourquoi as-tu peur ? lui dit Viera, elle ne mord pas.»

A ces mots, avant que j'eusse le temps de l'arrêter, elle saisit le hideux insecte, le laissa cheminer un instant sur sa main, puis le jeta dehors.

« Ah ! lui dis-je, vous êtes brave !

— Comment donc ? cette araignée n'est point de celles dont les piqûres sont venimeuses.

— Je vois que vous avez gardé vos connaissances d'histoire naturelle, mais en vérité, je n'aurais pas voulu toucher cet affreux insecte.

— Il n'y avait rien à craindre.»

Natacha nous regardait en silence et en riant.

« Comme cette enfant, repris-je, ressemble à votre mère!

— C'est vrai, me répondit Viera avec un sourire de satisfaction. Dieu veuille qu'elle ne lui ressemble pas seulement par la figure! »

On vint nous annoncer que le dîner était servi, et après dîner, je suis parti. Je te dirai entre parenthèses que ce repas était très-bien servi et très-succulent.

Demain j'apporte mon *Faust*. Je crains que ce drame du vieux Goëthe n'ait pas de succès. Mais je t'écrirai ce qu'il en arrivera.

Et maintenant, que penses-tu du récit de cette journée? Ne vas pas t'imaginer qu'elle a fait sur moi une trop vive impression, que je vais devenir amoureux. Quelle folie! Non. Il est temps d'être sage. Assez de chimères m'ont tour à tour passé par la tête, et je ne suis plus d'un âge à rentrer dans les passions de la vie. D'ailleurs, des femmes de cette trempe ne peuvent me séduire, et quelles femmes m'ont vraiment séduit?

Quoi qu'il en soit, je me réjouis de ce voisinage; j'aime à penser aux rapports que je puis avoir avec cette bonne, douce, naïve jeune femme. Ce qui arrivera plus tard, je te le dirai.

Ton ami,

P. B.



QUATRIÈME LETTRE.

DU MÊME AU MÊME.

20 juin 1850.

Cher ami, la lecture que je t'avais annoncée a eu lieu hier, et je vais te raconter de point en point ce qui s'est passé. D'abord, je me hâte de te le déclarer, le poëme que j'avais choisi a eu un succès complet.... succès! n'est pas assez dire.... Mais écoute.

J'arrivai à l'heure du dîner. Nous étions six à table : Viera, son mari, sa fille, une gouvernante, figure pâle et insignifiante, et un vieil Allemand, vêtu d'un habit marron, propret, rasé, d'une physionomie honnête et modeste, sourire placide, bouche édentée. Ce brave homme exhalait une odeur de café à la chicorée, l'odeur inhérente à tous les vieux Allemands. J'ai fait connaissance avec lui. Il s'appelle Schimmel et remplit les fonctions de précepteur à quelques werstes d'ici, dans la maison du prince X.... Viera, qui a pour lui de la bienveillance, l'a engagé à assister à notre lecture.

Nous nous sommes mis à table assez tard, nous y sommes restés assez longtemps, puis nous avons été nous promener. Le temps était superbe. Le matin, un vent assez vif, ensuite une petite pluie, et dans la journée le ciel s'était rasséréné.

Nous nous sommes mis à cheminer en pleine campagne. Au-dessus de nous s'élevait un nuage rose sur lequel flottaient de légères vapeurs. Au bord de ce nuage, on

voyait tour à tour surgir puis disparaître une étoile. En même temps, l'étroit croissant de la lune se dessinait sur l'espace azuré comme une faucille. Je montrai à Viera ce riant point de vue.

« Oui, me dit-elle, c'est bien beau. Mais regardez de ce côté »

A ce côté qu'elle m'indiquait, une vaste nuée grise enveloppait dans ses replis le soleil couchant. La cime échelonnée de cette nuée ressemblait à celle d'un volcan, et sur ses flancs éclatait une large tache rouge de mauvais augure pareille à la gueule enflammée d'un cratère.

« Nous aurons de l'orage, dit Priemkof. »

Mais avec mes descriptions, je m'écarte de mon sujet. J'ai oublié de te dire dans ma dernière lettre que je m'étais repenti d'avoir choisi pour première lecture *Faust*. Je réfléchissais que puisque je voulais entrer dans le domaine de la littérature allemande, j'aurais mieux fait de prendre Schiller. Mais *Faust* exerçait sur moi un suprême fanatisme, et je ne pouvais me résoudre à lire une autre œuvre.

Le soir donc, nous entrons dans le kiosque chinois où Viera avait fait les arrangements que je lui avais indiqués. En face de la porte, près d'un divan, était une table couverte d'un tapis, sur cette table une lampe, et çà et là des fauteuils et des chaises. Je m'assois sur le divan, mon livre à la main; Viera se place dans un fauteuil à quelques pas de moi. A la lueur de la lampe, on distingue des branches d'acacia qui se balancent à l'entrée du pavillon, et de temps à autre des bouffées de vent frais arrivent jusqu'à nous par la porte entr'ouverte.

Près de moi est assis le vieil Allemand. La gouvernante est restée à la maison avec Natacha. Avant d'entreprendre ma lecture, j'adresse à mes auditeurs une allocution pour leur expliquer la vieille légende du docteur Faust,

le caractère de Méphistophelès, le génie de Goëthe, et je les prie de ne pas craindre de m'interrompre pour me faire quelque question, si un passage du poëme les embarrasse.

Puis je tousse selon l'usage, et je commence.

Dès les premiers mots que j'articule, Priemkof m'interrompt pour me demander si je n'aurais pas besoin d'un verre d'eau sucrée, et paraît très-satisfait d'avoir eu cette attention.

Je le remercie.... Profond silence. Je reprends ma lecture, mais d'une voix mal assurée, avec une émotion que j'ai peine à maîtriser. L'Allemand fut le premier qui manifesta son approbation par des exclamations qu'il réitéra à diverses reprises : Admirable! merveilleux! s'écriait-il à tout instant avec une nouvelle intonation.

Quant à Priemkof, je remarquai que cette lecture l'ennuyait. En premier lieu, il ne comprenait pas très-aisément l'allemand, puis il avouait lui-même qu'il n'avait aucun goût pour la poésie. Soit! Rien ne l'obligeait à rester là : j'aurais très-bien pu achever ma lecture sans lui.

C'était pour Viera que je la faisais. Viera était immobile. Deux ou trois fois je l'observai : ses regards étaient fixés sur moi, et il me sembla qu'elle avait pâli. Après la scène qui représente la première rencontre de Faust avec Marguerite, elle s'avança au bord de son fauteuil, croisa les mains et resta dans cette attitude jusqu'à la fin de la pièce.

D'abord l'indifférence de Priemkof m'avait un peu gêné, mais je finis par l'oublier, et je continuai ma lecture avec chaleur, avec entraînement. Je sentais l'impression qu'elle faisait sur Viera. Je sautai l'intermède dont le style ressemble déjà à celui du second livre de *Faust*, puis une partie de la scène nocturne de Broken, et lorsque j'arrivai à la dernière péripétie du drame, à

cet appel déchirant : Henri ! Henri ! l'Allemand s'écria : Dieu ! que c'est beau !

Priemkof se leva comme s'il était ravi ; le pauvre homme exhala un soupir et me remercia du plaisir que je lui avais fait. Je ne lui répondis pas ; je regardais Viera. Il me tardait d'entendre ce qu'elle dirait ; mais elle se leva sans prononcer un mot, s'avança d'un pas indécis vers la porte, s'arrêta un instant sur le seuil, puis descendit au jardin. Je courus après elle ; déjà elle était loin, et je distinguais à peine dans l'ombre sa robe blanche.

« Eh bien ! lui dis-je, lorsque enfin je l'eus rejointe, ce livre ne vous a-t-il pas plu ?

— Pouvez-vous me le prêter ? me répondit-elle.

— Je vous le donnerai, s'il vous plaît de le posséder.

— Merci ! » et elle disparut.

Priemkof et l'Allemand s'approchèrent de moi.

« Quelle chaleur ! dit Priemkof ; on étouffe. Mais où est donc ma femme ?

— Je pense qu'elle est rentrée.

— Il est temps d'aller souper, reprit-il ; puis après un instant de silence il ajouta : Vous lisez dans la perfection.

— Il me semble que cette lecture a intéressé Viera Nikolaievna.

— Sans aucun doute.

— Oh ! bien certainement, » s'écria l'Allemand.

Nous retournâmes à la maison.

« Où est Madame, demanda Priemkof à une domestique qui s'avançait à notre rencontre.

— Elle s'est retirée dans sa chambre à coucher. »

Priemkof se dirigea vers cette chambre.

Je restai sur la terrasse avec Schimmel. Il leva les yeux au ciel en ouvrant sa tabatière.

« Que d'étoiles, dit-il en humant une prise de tabac; et quand on songe que ce sont autant de mondes. » Puis il savoura une seconde prise.

Je crus pouvoir me dispenser de lui répondre. Je contemplais en silence ces mêmes mondes lumineux. Mon âme était agitée, et il me semblait que les étoiles nous regardaient avec une sérieuse attention.

Quelques instants après, Priemkof vint nous rejoindre et nous inviter à nous rendre dans la salle à manger. Bientôt parut Viera.

« Regardez donc ma femme, me dit Priemkof; ne remarquez-vous pas sur son visage quelque chose de singulier? »

Je reconnus qu'en effet il y avait un changement dans sa physionomie, et je ne sais pourquoi je répondis :

« Non, je ne vois pas....

— Mais elle a les yeux rouges, » reprit-il.

Je gardai le silence.

« Figurez-vous qu'en entrant dans sa chambre, je l'ai trouvée en larmes; il y a longtemps que je ne l'avais vue ainsi. La dernière fois qu'elle a pleuré, c'est lorsque nous avons perdu notre petite Paula. Voilà pourtant ce que vous faites avec votre *Faust*, ajouta-t-il en souriant.

— A présent, dis-je à Viera, vous devez reconnaître que j'avais raison, lorsque....

— Je ne m'attendais pas à une telle impression, me répondit-elle; mais Dieu sait si vous avez raison. Quand ma mère me défendait de lire des livres de ce genre, c'est peut-être parce qu'elle savait que.... »

A ces mots elle s'arrêta.

« Que voulez-vous dire?

— A quoi bon? N'ai-je dejà pas eu tort de pleurer? Mais nous reparlerons de cet ouvrage. Il y a là plusieurs choses que je n'ai point parfaitement comprises.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas interrompu pour me demander une explication ?

— Ce ne sont pas les mots qui parfois m'ont embarrassée, c'est la pensée qu'ils expriment. Mais.... »

Elle s'arrêta de nouveau. En ce moment on entendit bruire dans le jardin les feuilles des arbres agitées par un souffle impétueux. Viera tressaillit et se tourna vers la fenêtre ouverte.

« Je vous avais bien dit, s'écria Priemkof, que nous aurions de l'orage. Mais ma chère Viera, de quoi donc as-tu peur ? »

Elle le regarda en silence. Les éclairs qui jaillissaient au loin projetaient de temps à autre une lueur mystérieuse sur sa figure immobile.

« Elle est encore, dit Priemkof, sous l'impression de cette malheureuse lecture. Dès que nous aurons soupé, il faudra nous mettre au lit, n'est-ce pas, monsieur Schimmel ?

— Après une jouissance de l'esprit, le repos physique est également utile et agréable, » répondit le vieux précepteur en prenant un verre d'eau.

Le souper fini, nous nous séparâmes. En disant bonsoir à Viera, je lui pris la main; cette main était froide. J'entrai dans la chambre qui m'avait été désignée, et restai longtemps à la fenêtre, ne pouvant me déterminer à me coucher. Les pronostics de Priemkof se réalisaient, l'orage augmentait, le vent soufflait; la pluie tombait à grosses gouttes et résonnait sur les rameaux des arbres. A la lueur scintillante et rapide des éclairs, l'église du village, située près d'un étang, tantôt se détachait comme une grande masse blanche sur un fond noir; tantôt, au contraire, comme une ombre colossale sur un fond blanc, puis ensuite disparaissait dans les ténèbres.

Mais ce n'était pas là ce qui occupait mon esprit. Je

pensais à Viera, à ce qu'elle éprouverait quand elle lirait elle-même *Faust*. Je pensais à ses larmes, et je me souvenais de l'attention avec laquelle elle m'avait écouté.

L'orage était passé depuis longtemps; le calme était rétabli; les étoiles brillaient au ciel. Près de moi, un oiseau, dont je ne pourrais désigner l'espèce, gazouillait à plein gosier, répétant plusieurs fois de suite la même chanson. Sa voix solitaire et vibrante résonnait d'une façon singulière dans le silence de la nuit. Je ne pouvais encore me décider à me mettre au lit.

Le lendemain, j'étais levé de bonne heure. Je descendis le premier au salon, et m'arrêtai devant le portrait de Mme Eltzof. « Eh bien! dis-je avec un secret sentiment de triomphe, je viens de lire à ta fille un de ces livres que tu lui défendais.... » Tout à coup il me sembla.... Tu as sans doute observé que les portraits *de face* paraissent constamment fixer les yeux sur celui qui les examine; mais cette fois, pour tout de bon, il me sembla que Mme Eltzof me regardait d'un air menaçant. Je me détournai, je m'avançai vers la fenêtre, et j'aperçus Viera.

Une ombrelle à la main, un léger mouchoir sur l'épaule, elle descendait au jardin. Je me hâtai de la rejoindre, et lui demandai comment elle avait passé la nuit?

« Je n'ai pas pu dormir une minute, me répondit-elle. Maintenant j'ai mal à la tête. Je suis sortie pour respirer l'air frais. Peut-être qu'il me fera du bien.

— Est-ce la lecture d'hier qui vous a occasionné cette indisposition?

— Probablement. Je ne suis pas habituée à de telles émotions, et il y a dans ce livre des images, des idées que je ne puis écarter de mon esprit. Il me semble qu'elles

bouillonnent dans ma tête, ajouta-t-elle en portant la main à son front.

— Je crains bien que cette nuit sans sommeil et ce mal de tête ne vous donnent pas envie de continuer ces sortes de lectures.

— Vous croyez? me répondit-elle en cueillant une branche de jasmin sauvage. Dieu sait! Il me semble que lorsqu'une fois on est entré dans cette voie, on se retire difficilement en arrière. »

Et à ces mots, elle jeta brusquement par terre la fleur qu'elle venait de cueillir.

« Venez, me dit-elle, venez vous asseoir sous ce berceau, et de grâce qu'il ne soit plus question de ce livre que vous nous avez lu, jusqu'à ce que j'y revienne moi-même. »

Elle disait *ce livre!* Il semblait qu'elle craignait de prononcer le nom de Faust.

« Soit, lui répondis-je en m'asseyant près d'elle; je ne vous parlerai pas de ce poëme de Goëthe, mais permettez-moi de vous adresser mes félicitations, et d'ajouter que je vous porte envie.

— Pourquoi donc?

— Parce que, telle que je vous connais, je vois votre esprit réservé à de grandes jouissances. Goëthe n'est pas le seul grand poëte que vous devez connaître. Il y a Shakspeare, Schiller et notre Pouchkin. »

Elle m'écoutait en silence, et de la pointe de son ombrelle traçait des lignes capricieuses sur le sable.

Oh! mon cher Simon Nikolaïtch, si tu avais pu la voir, quel charme idéal elle avait en ce moment! avec sa figure blanche, d'une blancheur diaphane, son corps légèrement incliné, comme s'il cédait à la fatigue d'une lutte intérieure, et sa physionomie d'une pureté, d'une douceur céleste. Je dissertai longtemps, longtemps, puis je

me tus, et je la contemplai en silence. Elle restait les yeux baissés, et continuait à dessiner sur le sol différentes lignes qu'elle effaçait ensuite. Tout à coup, nous entendîmes le pas rapide d'un enfant, et Natacha entra dans le bosquet. Sa mère se leva subitement, et je fus surpris de la vivacité avec laquelle elle embrassa sa fille. Un tel élan ne lui était pas habituel. Ensuite vint Priemkof. Quant au scrupuleux Schimmel, il était allé remplir ses devoirs d'instituteur.

Nous rentrâmes dans la salle à manger pour prendre le thé.

Mais je m'arrête. Il est temps de clore cette lettre; elle va peut-être te paraître absurde et confuse. Moi-même je sais que j'ai l'esprit confus; je ne me reconnais plus; je ne sais, en vérité, ce qui se passe en moi.

A mes yeux se dessine l'intérieur d'un kiosque aux murailles nues, une lampe allumée, une porte ouverte par laquelle pénètre l'air frais de la nuit et l'odeur des fleurs, et près de cette porte, une figure attentive, une légère robe blanche.... Je comprends à présent pourquoi je voulais l'épouser. Je n'étais pas si sot que je l'ai cru, à l'époque de mon départ pour Berlin.

Oui, mon cher Simon, votre ami est dans une étrange disposition de cœur. Cela passera, je le pense, et si cela ne passe pas.... Eh bien! soit.

En tout cas, je suis très-content. D'abord, j'ai eu hier une merveilleuse soirée. Ensuite, si j'ai éveillé cette âme endormie, qui pourrait m'en faire un reproche? La vieille Eltzof est clouée à la muraille et ne peut parler. Cette rigoureuse mère! Je ne connais pas tous les incidents de sa vie; mais je sais qu'elle déserta la maison paternelle. Elle était de race italienne, et elle voulait préserver l'avenir de sa fille.... Nous verrons.

Je quitte la plume, impitoyable railleur; pense de moi

ce que tu voudras ; mais ne te moque pas de moi dans tes lettres. Nous sommes de vieux amis, et nous devons avoir de l'indulgence l'un pour l'autre.

Adieu.

CINQUIÈME LETTRE.

DU MÊME AU MÊME.

26 juillet 1850.

Voilà longtemps que je ne t'ai écrit, mon cher Simon. Voilà plus d'un mois, si je ne me trompe. J'avais pourtant plus d'une chose à te dire, mais je me suis laissé aller à la paresse, et s'il faut te l'avouer, pendant tout ce temps je n'ai guère songé à toi.

Je vois par ta dernière lettre que tu fais à mon sujet des suppositions sinon complétement fausses, au moins très-hasardées. Tu penses que je suis entièrement fasciné par Viera, tu es dans l'erreur. Je lui fais de fréquentes visites, c'est vrai, et elle me plaît extrêmement. C'est encore vrai.... A qui ne plairait-elle pas ? Je voudrais te voir à ma place. Quelle étonnante femme! La pénétration la plus vive et l'inexpérience d'une enfant, le jugement le plus droit, et la conception innée du beau, une tendance perpétuelle vers tout ce qu'il y a de vrai, d'élevé, et la compréhension des choses les plus sérieuses comme des plus ridicules, et par-dessus tout, une grâce féminine sans pareille, une auréole angélique.

Que te dirai-je ? J'ai passé le dernier mois qui vient de s'écouler à lire et à causer avec elle. Les lectures que

nous faisons ensemble me donnent une jouissance que je n'avais pas encore éprouvée. Il me semble qu'elles me découvrent de nouvelles régions.

Viera pourtant n'a ni transport d'enthousiasme, ni manifestation bruyante. Mais quand un livre l'émeut, son front, ses yeux s'irradient, et toute sa figure prend une expression si bonne, si généreuse — bonne, c'est le mot.

Toute sa vie elle a ignoré le mensonge. Elle a grandi, elle a vécu dans l'amour de la vérité; de là vient que dans la poésie, les seuls sentiments qui la touchent sont les sentiments vrais. Sans effort, elle les distingue, comme on distingue une figure de connaissance. C'est là un noble privilége et un rare bonheur! et il faut le dire à la louange de sa mère, c'est là un des précieux résultats de l'éducation qu'elle lui a donnée.

Que de fois en observant cette faculté de Viera, je me suis rappelé ces paroles de Goëthe :

> Ein guter Mensch in seinem dunklen Drange
> Ist sich des rechten weges wohl bewusst.

Une seule chose me chagrine, c'est de voir Priemkof s'immiscer dans nos causeries et nos lectures. Ne vas pas, je t'en prie, faire de sottes plaisanteries sur cette confidence, ne vas pas profaner par une méchante pensée notre pure amitié. Mais cet homme n'est pas plus en état de comprendre la poésie que moi je ne le suis de jouer de la flûte, et pourtant, il ne peut quitter un instant sa femme, et il a la prétention de s'instruire. Quelquefois aussi Viera elle-même m'impatiente. Quelquefois il lui arrive de ne plus vouloir entendre prononcer une strophe poétique, de ne plus lire, de ne plus parler, mais de coudre sans relâche, ou de s'occuper exclusivement de Natacha, ou de régler les comptes de sa cuisinière, ou

de rester immobile les bras croisés près de la fenêtre, ou enfin de jouer à un jeu d'enfant avec la gouvernante de sa fille.

J'ai remarqué qu'en pareil cas, il ne me restait rien à faire qu'à attendre que son caprice fût passé et qu'elle-même en revînt à reprendre un livre, ou à continuer un de nos entretiens. Il y a en elle un caractère d'indépendance très-marqué, et j'aime cette qualité. Te rappelles-tu que de fois aux jours de notre jeunesse, tu t'es plu à entendre une jeune personne parler selon tes propres sentiments, et tu étais enthousiasmé de son langage jusqu'au moment où tu t'apercevais qu'il n'était qu'un écho du tien?

Viera, au contraire, n'admet pas ainsi les opinions d'autrui. Elle ne se laisse point éblouir par celles qu'on lui cite comme des autorités. Elle ne discute pas, mais elle ne cède pas. Nous avons disserté plusieurs fois ensemble sur le caractère de Faust. Mais chose singulière, elle ne veut point entrer dans la même discussion à l'égard de Marguerite. Elle se contente d'écouter ce que l'on dit. Quant à Méphistophélès, il ne l'effraye point par ses attributs diaboliques, mais par un certain côté qui peut se rencontrer dans la nature de chaque homme. Ce sont ses propres paroles.

Mes relations avec elle sont d'un caractère singulier. A un certain point de vue, je puis dire que j'exerce sur elle une influence marquée comme si j'achevais son éducation, et de son côté, elle agit sur moi, à son insu, d'une façon qui m'est très-avantageuse. Grâce à elle, par exemple, j'ai découvert dernièrement tout ce qu'il y avait de vaine emphase dans un grand nombre de très-belles compositions poétiques. Maintenant l'œuvre littéraire qui ne l'émeut pas me paraît suspecte. Par elle certainement, mon jugement s'est épuré. Mais comment vivre près

d'elle, dans son intimité, et ne pas se modifier? c'est impossible.

Qu'arrivera-t-il de tout cela? vas-tu me dire. En vérité, je ne sais. En tout cas, je passerai agréablement le mois de septembre, puis je partirai.... Je partirai et pendant quelques mois j'éprouverai un grand vide et un grand ennui, puis je me résignerai.

Je connais le danger de ces rapports journaliers entre un homme jeune encore et une jeune femme. Je sais par quelles gradations insensibles un premier sentiment se transforme en un sentiment d'une autre nature, et je me serais déjà arraché de cette demeure si je ne reconnaissais que Viera et moi nous avons encore l'âme paisible.

Un jour seulement, voici ce qui m'est arrivé. J'étais seul avec elle, je venais de lui lire l'*Onéguine* de notre poëte Pouchkin. Je lui ai pris la main et l'ai baisée. Elle a fait un rapide mouvement de côté, puis elle m'a regardé. Non, jamais je n'ai rencontré un tel regard si réfléchi, si attentif et si sévère. En même temps, le rouge lui montait au visage; elle s'est levée et elle est sortie. Ce jour-là, il ne m'a plus été possible de me retrouver un instant seul avec elle. Pendant quatre mortelles heures, elle a joué aux cartes avec son mari et la gouvernante de Natacha. Le lendemain matin, elle m'a proposé de descendre avec elle au jardin, elle m'a conduit jusqu'à l'étang, et là elle m'a dit à voix basse: « Je vous en prie, que cela ne vous arrive plus! » Puis elle s'est mise à parler d'autre chose. J'étais très-confus.

Je dois avouer que son image ne me sort pas de l'esprit, et, en t'écrivant, je crois en vérité que je n'avais d'autre intention que de penser à elle et de te parler d'elle.

Mais j'entends les piétinements de mes chevaux. On les attelle. Je vais la voir. Déjà, lorsque je monte en voiture,

mon cocher ne me demande plus où nous allons. Il prend de lui-même la route qui conduit chez Priemkof. A deux werstes de distance, à un détour de la route, on distingue tout à coup cette maison au milieu d'une enceinte de bouleaux. Dès que je l'aperçois, dès que je reconnais la fenêtre de Viera, mon âme est réjouie.

De temps à autre, je retrouve là Schimmel, l'innocent vieillard. Dans son langage ordinairement un peu solennel, il dit que le lieu où réside Viera est le séjour de la paix. Là, en effet, est l'ange de la paix.

Cet ange, je le vois qui près de moi se penche
Dans le rayonnement de sa pure beauté.
Quand je souffre, il étend sur moi son aile blanche
Et ramène le calme en mon cœur agité[1].

Mais en voilà assez. Dieu sait ce que tu penses. A un autre jour. Adieu. A propos, elle ne me dit pas adieu tout court, mais : allons, adieu. Ce petit mot familier me charme.

Ton P. B.

P. S. Je ne me rappelle pas si je te l'ai dit. Elle sait qu'autrefois j'ai voulu l'épouser.

1. Vers du poëte Tutcheff.



SIXIÈME LETTRE.

DU MÊME AU MÊME.

10 août.

Avoue que tu attends de moi un cri de désespoir, ou un transport d'enthousiasme. Ni l'un ni l'autre. Cette lettre ressemblera à toutes les précédentes. Il n'y a rien de nouveau, et il ne peut y avoir rien de nouveau. Je veux seulement te raconter une promenade que nous avons faite sur le lac. Nous étions trois : elle, Schimmel et moi. Je ne comprends pas quel plaisir elle peut avoir à inviter si souvent ce vieil Allemand. On dit que les X.... sont mécontents de lui, car il néglige ses leçons. Aujourd'hui, pourtant, je ne dois pas me plaindre. Il était assez amusant. Priemkof n'avait pu se joindre à nous. Il souffrait d'un mal de tête.

L'horizon était sans nuage, le ciel superbe ; à la surface du ciel, de légères vapeurs blanches ; dans les bois, de joyeuses vibrations ; au bord du lac, le murmure des flots écumant et clapotant ; sur les eaux, des éclats de lumière ; partout fraîcheur et soleil.

D'abord Schimmel et moi, nous nous étions mis à ramer. Mais bientôt nous hissâmes la voile, la proue de notre barque se balançait légèrement en fendant l'onde, un sillon d'écume nous suivait. Viera était assise à l'arrière de l'embarcation, faisant elle-même l'office de pilote, et riant chaque fois que des gouttes d'eau jaillissaient sur son visage. Un mouchoir était noué sur sa tête. Ses bou-

les de cheveux s'échappaient des plis de ce mouchoir et flottaient légèrement au souffle de la brise. Moi, je me tenais assoupi au fond du bateau, presque à ses pieds. Schimmel alluma sa pipe, fuma, puis se mit à chanter d'une voix agréable. D'abord il entonna la vieille chanson allemande : *Freut euch des Lebens* (réjouissez-vous de la vie); ensuite une ariette de la *Flûte enchantée*, puis la romance qui a pour titre : l'*Abécédaire de l'amour*. Cette composition, où figure successivement chaque lettre de l'alphabet, avec accompagnement de sentences humoristiques, se termine par ces mots : *Mach' einen knicks* (faites une révérence). Schimmel chanta tous les couplets de cette romance avec une expression sentimentale; mais, quand il vint à la dernière phrase, au mot de révérence, il cligna l'œil gauche d'une façon si drôle, que Viera ne put s'empêcher de rire et lui fit du doigt un geste de menace.

« Autant que je puis en juger, lui dis-je, il me paraît que, dans son temps, notre ami Schimmel a été un joyeux compère.

— Oui, oui, je puis m'en vanter, » répliqua-t-il d'un ton grave, en secouant la cendre de sa pipe. Puis, il puisa du tabac dans sa blague, mordit d'un air crâne l'ambre de sa pipe, et se remettant à fumer :

« Quand j'étais étudiant, reprit-il d'un air délibéré.... Oh! oh! »

Il ne dit rien de plus. Mais quelle éloquence de cet oh! oh!

Viera lui demanda une chanson d'étudiant, et il entonna celle des fumeurs : *Knaster der gelben*. Mais il fit un couac à la dernière strophe.

Cependant, le vent était devenu plus vif, les flots s'élevaient assez haut; notre barque s'inclinait sur le côté; les hirondelles abaissaient leur vol et rasaient près de nous la surface du lac.

Nous changeâmes notre amarre et nous commençâmes à louvoyer. Tout à coup le vent tourna brusquement ; nous n'eûmes pas le temps de virer de bord, et une lame impétueuse roula dans notre canot. Schimmel, avec la vivacité d'un jeune homme, arracha de nos mains la drisse, et orienta rapidement la voile en me disant : « Voilà comme on manœuvre à Cuxhafen. »

Viera, je crois, eut une sensation d'effroi, car elle pâlit ; mais elle garda le silence, releva les bords de sa robe, et posa les pieds sur une des traverses de l'embarcation. Je me souvins alors d'un des *Lieder*, de Goëthe. Depuis quelque temps, je suis comme ensorcelé par ses œuvres.

Je pensais à cette chanson qui a pour titre : *Auf dem see* (sur la mer). Je récitai cette strophe :

Auf der welle blinken
Tausend schwebende Sterne
Sur les vagues, entre les voiles
Scintillent des milliers d'étoiles.

Et lorsque j'en vins à ce vers : *Mes yeux, pourquoi restez-vous baissés?* Viera leva doucement ses yeux. J'étais assis à ses pieds. Son regard tombait sur moi, puis elle le tourna vers l'espace lointain, en fermant à demi, sous le souffle du vent, ses blanches paupières.

Une légère pluie tombait et scintillait sur le lac. Je lui offris mon paletot ; elle le prit et le plaça sur ses épaules. Nous regagnâmes le rivage, et je lui donnai le bras pour rentrer à la maison. J'éprouvais le besoin de lui exprimer plus d'une pensée, mais je ne pouvais parler. Cependant je me rappelle que je lui demandai pourquoi, lorsqu'elle était dans son salon, elle se tenait toujours sous le portrait de Mme Eltzof, comme un oiseau qui s'abrite sous l'aile de sa mère ?

« Votre comparaison est très-juste, me répondit-elle,

je n'aspire qu'à rester constamment sous cette aile protectrice.

— Eh quoi? vous ne désireriez pas jouir de votre liberté? »

Elle garda le silence.

Je ne sais pourquoi je t'ai fait le récit de cette promenade aquatique, si ce n'est parce qu'elle restera dans mon souvenir comme un des plus doux événements de ma vie, quoique, en réalité, ce ne soit qu'un petit incident. Mais j'avais été si doucement, si tranquillement gai, que des larmes, des larmes heureuses et légères m'en viennent encore aux yeux....

Encore un mot. Imagine-toi que le lendemain, en me dirigeant vers le bosquet, j'entends tout à coup une voix régulière, une mélodieuse voix de femme qui chantait: *Freut euch des Lebens*. Je m'approche. C'était Viera!

« Bravo! lui disai-je, je ne vous connaissais pas un tel talent. »

Elle a rougi et s'est tue. Réellement, elle possède une admirable voix de soprano, et elle ne se doutait pas elle-même qu'elle eût une telle faculté. Que de trésors en sa nature qu'elle ignore peut-être elle-même. Qu'en penses-tu? Au temps où nous vivons, une femme qui s'ignore n'est-elle pas un vrai prodige?

12 août.

Nous avons eu hier un singulier entretien. Nous en étions venus à parler des apparitions. Viera y croit et prétend qu'elle a de bonnes raisons pour y croire. En même temps qu'elle exprimait cette idée, Priemkof, assis près de nous, la confirmait par un signe de tête. J'adressai à ce sujet quelques questions à Viera, mais je crus remarquer

que mes demandes l'importunaient, et nous nous mîmes à disserter sur l'imagination, sur sa puissance et ses prestiges.

Je racontai alors que dans ma jeunesse j'avais beaucoup rêvé au bonheur, le rêve habituel de tous ceux qui n'y sont pas destinés dans la vie. Entre autres songes, il en était un qui me charmait, c'était de passer quelques semaines à Venise avec une femme aimée. Ce songe m'occupait si souvent, surtout la nuit, qu'à la fin j'en vins à me tracer un tableau que je pouvais faire apparaître à ma volonté, qui se déroulait nettement dans mon esprit, dès que je fermais les yeux. Le voici : Une nuit pure éclairée par les blanches lumières de la nuit, un air embaumé, non point par l'odeur des orangers, mais par les parfums des vanillers et des cactus ; une eau calme et limpide, une grande île parsemée d'oliviers, et, au bord de cette île, un palais de marbre. Dans l'espace résonne une musique qui vient je ne sais de quel côté. Les fenêtres du palais sont ouvertes ; à l'intérieur, des lampes projettent une douce clarté sous des rameaux d'arbres verts. Au bord d'une de ces fenêtres se déroule un épais manteau d'or et de soie dont les replis tombent à la surface de l'eau. Un homme et une femme, les coudes appuyés sur cette riche étoffe, regardent Venise qui apparaît dans le lointain.

Toute cette scène se dessinait aussi distinctement dans ma pensée que si elle avait été réellement peinte sous mes yeux.

Viera écouta mon récit, puis me dit qu'elle aussi rêvait, mais que ses rêves prenaient une autre direction. Tantôt, ajouta-t-elle, je me figure que j'erre dans le désert d'Afrique sur les pas d'un explorateur intrépide ; tantôt je m'aventure à la recherche de Franklin à travers l'océan glacial, et je me représente vivement toutes les privations

que je dois subir et les fatigues auxquelles je dois me résigner.

« Tu as trop lu de livres de voyage, dit son mari.

— Peut-être, répliqua-t-elle; mais si l'on veut rêver, pourquoi rêver l'impossible ?

— Et pourquoi pas? m'écriai-je. Quelle raison avez-vous de condamner l'impossible?

— Je me suis mal exprimée, reprit-elle. Je voulais dire que je ne vois pas l'agrément de rêver à notre bonheur personnel. Notre rêve n'y fait rien. S'il n'existe pas, à quoi sert de le poursuivre? Il en est de la félicité humaine, comme de la santé, si nous n'y songeons pas, c'est que nous la possédons. »

Ces paroles m'ont surpris. Il y a vraiment en cette femme une grande âme.

Le nom de Venise nous a amenés à parler de l'Italie et des Italiens. Priemkof étant sorti, je suis resté seul avec Viera.

« Vous avez, lui ai-je dit, du sang italien dans les veines.

— Oui, m'a-t-elle répondu, voulez-vous que je vous montre le portrait de ma grand'mère?

— Vous me ferez plaisir. »

Elle est entrée dans son cabinet et en a rapporté un grand médaillon en or qui renferme deux portraits; celui qu'elle venait de mentionner et celui de son aïeul. En examinant ce dernier, j'ai été frappé de sa ressemblance avec Mme Eltzof. Seulement les traits de M. Ladanof rehaussés par un léger nuage de poudre m'ont paru plus rigides, plus marqués que ceux de sa fille, et il y a une sorte d'opiniâtreté morose dans ses petits yeux jaunâtres.

Quant à l'image de la jeune Italienne qu'il épousa, elle est ravissante : un visage semblable à une rose épanouie, de grands yeux humides à fleur de tête, le sourire du bon-

heur sur des lèvres vermeilles, des narines déliées qui semblent frémir encore sous l'impression d'un récent baiser, des joues d'un ton chaud où éclatent tous les signes de la jeunesse, de la santé, et d'une énergique ardeur.... Sur le front, pas un indice de pensée, grâces à Dieu! L'artiste (un grand maître) a représenté cette belle Italienne avec son costume de paysanne d'Albano. Il a mis des grappes de raisins dans ses cheveux noirs comme du jais avec des reflets bleuâtres, et cet ornement bachique s'harmonise à merveille avec le caractère de sa physionomie. Mais devine ce que cette figure m'a rappelé : notre Manon Lescaut dans son cadre noir, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'en observant ce portrait, il m'a semblé parfois que malgré une complète différence de physionomie, Viera avait aussi quelque chose de pareil dans le regard et dans le sourire.

Mais je le répète, ni elle, ni personne au monde ne sait tout ce qu'il y a en elle.

A propos, sa mère quelques jours avant de la marier, lui a conté toute son histoire et celle de la jeune et malheureuse Italienne. En lui faisant ce récit, elle avait une intention, et Viera a été très-frappée de la sombre destinée et des dernières années de la vie de son aïeul. Est-ce pour cette raison qu'elle croit aux apparitions? Etrange chose! que cette âme si pure et si lucide croie à tout ce monde sombre et souterrain, à ces manifestations fantastiques et les redoute?

Je m'arrête. A quoi bon te dire tout cela? Mais ma lettre écrite, vaille que vaille, je te l'envoie.

Ton P. B.



SEPTIÈME LETTRE.

DU MÊME AU MÊME.

Village de M..., 22 août.

Voilà dix jours que je ne t'ai écrit. Oh! mon ami, je ne puis plus me le dissimuler! Comme je souffre! Comme je l'aime! Je l'aime! Te figures-tu avec quel saisissement j'écris ce mot fatal? Je ne suis plus un enfant, je ne suis même plus un jeune homme; je ne suis plus à cet âge où il est presque impossible de tromper les autres et si facile de se tromper soi-même. La réalité est là. Je la vois clairement. Je sais que je touche à mes quarante ans, que Viera est la femme d'un autre, et qu'elle aime son mari. Je sais que du malheureux sentiment qui s'est emparé de moi, je n'ai à attendre que de profondes souffrances et un épuisement de forces. Voilà ce que je sais et je n'espère rien, et je ne veux rien. Mais cette résignation ne me rend pas le cœur plus léger.

Déjà depuis un mois je remarquais que mon penchant pour Viera s'accroissait de plus en plus. Je m'en inquiétais, et en même temps je m'en réjouissais. Pouvais-je m'imaginer que je serais subjugué de nouveau par une de ces passions qui, de même que la jeunesse, disparaissent sans retour?.... De nouveau! que dis-je. Jamais je n'ai aimé ainsi. Non! jamais.

Des Manon Lescaut, des Frétillons, voilà quelles avaient été mes idoles.... A présent, seulement, je sais ce que c'est que d'aimer. Je suis honteux des réflexions que je

fais, mais il faut les faire. Les voici : l'amour n'est que de l'égoïsme. A mon âge, l'égoïsme n'est plus pardonnable. A trente-sept ans, il n'est pas permis de vivre uniquement pour soi, il faut se rendre utile, avoir un but en ce monde, s'imposer une tâche, accomplir un devoir.

J'avais commencé à me mettre au travail. Adieu mes beaux projets. Les voilà dispersés. Maintenant je me rappelle ce que je t'écrivais dans ma première lettre. Il y a, disais-je, un je ne sais quoi qui me manque, que je n'ai pas éprouvé. Eh bien ! la voilà venue cette épreuve que j'ignorais encore. Quel effet elle produit sur moi ! Je suis là dans une absorption profonde, cherchant à pénétrer par le regard dans l'avenir, mais un épais rideau me le dérobe, et mon cœur est lourd, et je me sens dans un état étrange et terrible. Au dehors pourtant, j'ai encore l'air calme devant les autres, et devant moi-même ; je sais me contenir. Je ne m'emporte pas comme un enfant, mais au fond de l'âme, j'ai le ver implacable qui me ronge nuit et jour.

Comment cela finira-t-il ? C'est lorsque j'étais loin d'elle que je m'affligeais et me tourmentais. Sa présence suffisait pour me calmer. Mais maintenant je remarque avec effroi que près d'elle je ne retrouve plus cette quiétude. Oh ! mon ami, qu'il est triste de rougir de ses larmes, et d'être obligé de les cacher. La jeunesse seule a de la grâce à pleurer.

Je ne puis relire cette lettre. Elle s'est échappée de mon cœur comme un sanglot. Je n'ai rien à ajouter, et rien à raconter.... Mais un peu de patience. Je me raisonnerai ; je me maîtriserai, et je te parlerai le langage de l'homme.... A présent, je voudrais reposer ma faiblesse en toi, et....

Oh ! Méphistophélès, et toi non plus, tu ne m'aides pas. Je me suis arrêté à dessein. J'ai voulu réveiller en

moi la faculté de l'ironie. Je me suis dit qu'avant un an je traiterais de fadeurs toutes ces plaintes et ces épanchements.... Inutile tentative. Méphistophélès est vaincu, et le dard de son sarcasme est émoussé. Adieu.

Ton. P. B.

HUITIÈME LETTRE.

DU MÊME AU MÊME.

Village de M..., 8 septembre 1850.

Mon cher Simon Nikolaitch, tu as été trop affecté de ma dernière lettre. Tu sais que j'ai toujours été porté à exagérer mes émotions. C'est chez moi un penchant involontaire, une nature de femme. Avec le temps, cela passera. Jusqu'à ce jour pourtant, je le confesse en soupirant, je n'ai pu corriger ce défaut. Tranquillise-toi. Je ne nie pas l'impression que Viera a produite sur moi. Mais je te l'affirme, il n'y a rien là d'extraordinaire.

Quant à accepter l'offre que tu veux bien faire de venir me rejoindre, non, cela ne se peut. Un trajet de mille werstes, et pourquoi? Non, ce serait une folie. Je suis cependant très-touché de ce nouveau témoignage de ton amitié, et jamais je ne l'oublierai. Mais ce voyage que tu te résoudrais à entreprendre serait d'autant plus inutile, que moi-même je me propose de partir bientôt pour Pétersbourg. Assis près de toi, sur ton divan, je te raconterai bien des choses dans lesquelles je ne veux pas entrer à présent, pour ne pas me laisser entraîner à de

vaines divagations. Avant mon départ, je t'écrirai encore. Donc au revoir bientôt. Porte-toi bien, et ne t'inquiète pas trop de l'état de ton ami.

P. B.

NEUVIÈME LETTRE.

DU MÊME AU MÊME.

P..., 10 mars 1853.

J'ai bien tardé à répondre à ta dernière lettre, et tous ces jours-ci je n'ai fait qu'y songer. Je sentais que cette lettre ne t'a point été inspirée par un vain désir de curiosité, mais par un véritable sentiment d'affection. J'hésitais pourtant. Je me demandais si je devais suivre ton conseil, et céder à tes instances. Enfin, j'en ai pris mon parti. Je te dirai tout. Si cette confession me soulage, comme tu le penses, je ne sais, mais il me semble que j'aurais tort de ne pas te dire l'événement qui a changé à tout jamais ma vie. Je crois même que je serais coupable envers toi.... Hélas! et plus coupable encore envers la chère âme que je ne puis oublier si je ne confiais notre secret intime au seul être que j'aime encore dans ce monde. Oui, tu es le seul homme peut-être sur cette terre qui avec moi te souvienne de Viera, et tu l'as jugée légèrement, faussement. Je ne puis supporter cette idée. Apprends donc tout. Hélas! quelques mots suffiront pour que tu n'ignores rien. Ce qui s'est passé entre nous a été rapide comme l'éclair, fatal comme la foudre.

Plus de deux ans se sont écoulés depuis le jour où je

l'ai perdue, depuis le jour où je suis venu m'ensevelir dans cette retraite que je ne quitterai plus, et mes souvenirs sont encore aussi nets, mes plaies aussi vivaces, mes regrets aussi cruels.... Mais je ne veux pas me plaindre. S'il est des douleurs que les gémissements apaisent, tout en les excitant, ce n'est pas la mienne. J'en viens à mon récit.

Tu te rappelles ma dernière lettre, cette lettre par laquelle en cherchant à dissiper tes appréhensions, je t'engageais à ne pas quitter Pétersbourg. Tu ne fus pas dupe de ma ruse, tu ne voulus pas croire à notre prochaine réunion. Tu avais raison. La veille même du jour où je t'annonçais mon départ, j'avais appris que j'étais aimé.

En écrivant ce dernier mot, je sens combien il me sera difficile de poursuivre jusqu'à la fin mon récit. A chaque ligne que j'essayerai de tracer, j'aurai l'âme torturée par un souvenir et par la pensée de mon deuil mortel.... Mais je veux recueillir mes forces et je cesserais d'écrire, si je devais écrire un mot superflu.

Voici comment je découvris que Viera m'aimait. Avant tout pourtant, je dois t'assurer (et tu me croiras) que je n'en avais pas le moindre soupçon. Quelquefois, il est vrai, je l'avais vue rêveuse contre son habitude, mais je ne concevais pas d'où lui venait cette nouvelle disposition d'esprit.

Un jour enfin, le 7 septembre (cette date est ineffaçable dans ma mémoire), voiçi ce qui arriva. Tu sais combien je l'aimais, et comme j'étais agité. J'errais comme une ombre, ne pouvant trouver de repos nulle part. Je voulais rester chez moi, mais une attraction invincible me ramenait vers elle. Donc le matin, j'entre dans sa demeure. Priemkof venait de partir pour la chasse. Viera est seule dans sa chambre assise près de la fenêtre.... Elle me voit approcher et ne répond pas à mon salut. Sur ses

genoux est un livre ouvert : mon *Faust*. Je m'asseois à ses côtés. Elle me prie de lui lire la scène de ce drame où Marguerite demande à Faust s'il croit en Dieu. Je prends le livre, je lis. Quand j'ai fini, je la regarde. Elle a la tête inclinée sur le dossier de son fauteuil, les mains croisées sur la poitrine, les yeux fixés sur moi.

Je ne sais pourquoi en ce moment je sentis mon cœur battre.

Tout à coup elle me dit d'une voix lente :

« Qu'avez-vous fait de moi ?

— Comment donc ? lui répondis-je avec surprise.

— Qu'avez-vous fait de moi ? dit-elle une seconde fois.

— Quoi ? Pensez-vous que j'aie eu tort de vous déterminer à lire ces sortes d'ouvrages ? »

Elle se lève en silence et se dirige vers la porte de son cabinet. Je la suis du regard sans pouvoir prononcer un mot.

Sur le seuil, elle s'arrête, et se tournant de mon côté :

« Je vous aime, me dit-elle. Voilà ce que vous avez fait de moi. »

A ce mot, tout mon sang afflue à mon cerveau.

« Je vous aime, reprend-elle. Je vous aime. »

Et elle disparaît.

Comment pourrais-je te dire ce qui se passa alors en moi ? Je me rappelle seulement que je courus au jardin, que je m'enfonçai dans le parc, et que je restai appuyé contre un arbre, je ne sais combien de temps. J'étais comme anéanti, et cependant j'avais dans le cœur une sensation de bonheur ineffable.... Non, c'est un de ces moments qu'on ne peut décrire.

Je fus arraché à mon absorption par la voix de Priemkof à qui on avait fait annoncer ma visite et qui me cherchait. Il fut étonné de me trouver seul à l'extrémité du jardin, sans chapeau, et me ramena à la maison.

« Ma femme est au salon, me dit-il, allons la rejoindre. »

Tu peux t'imaginer avec quelle émotion je le suivis. Viera était assise près de la fenêtre devant son métier à broder, les yeux baissés. Je l'observai à la dérobée, et, à ma grande surprise, elle me parut très-calme. Rien dans ses paroles, ni dans le timbre de sa voix ne trahissait le moindre trouble. Ses regards enfin rencontrèrent les miens. Elle rougit et se pencha sur son canevas. Je continuais à l'observer. Alors je crus remarquer qu'elle était comme étonnée, et de temps à autre, un sourire triste errait sur ses lèvres.

Priemkof sortit. Soudain elle leva la tête et me dit d'un ton bref et sans baisser la voix :

« A présent, quel est votre dessein ? »

Cette brusque question me troubla. Je répondis d'une voix sourde :

« Mon dessein est de remplir mon devoir d'honnête homme. Je m'éloignerai, car, il faut vous le dire, Viera, je vous aime. Peut-être l'avez-vous remarqué depuis longtemps. »

Elle s'inclina de nouveau sur son métier, et réfléchit quelques instants. Puis elle me dit :

« Il faut que j'aie une explication avec vous. Trouvez-vous ce soir après le thé dans le kiosque, vous savez, là où vous nous avez lu *Faust*. »

Elle prononça ces mots si distinctement, que je ne comprends point comment Priemkof qui, en ce moment, rentrait au salon, ne les entendit pas. Lentement, bien lentement, s'écoula cette journée. Parfois Viera avait une si singulière expression de physionomie, qu'on eût dit qu'elle se demandait si elle n'était point le jouet d'un songe. Mais en même temps, il était aisé de reconnaître dans toute son attitude une ferme résolution.

Quant à moi, je ne pouvais me remettre de mon émotion. Elle m'aime! Cette pensée tourbillonnait dans mon esprit, et je crus, à peine la comprendre, et je ne comprenais pas mieux ni mon état moral, ni la détermination de Viera. Je ne pouvais croire à un bonheur si inattendu; je cherchais à me rendre compte de tout ce qui venait de se passer, et je parlais, et j'agissais, moi aussi, comme un homme qui est sous l'empire d'un rêve.

Après le thé, je songeais au moyen de m'esquiver adroitement, pour me rendre au kiosque. Elle-même dit tout à coup qu'elle désirait faire une promenade et m'invita à l'accompagner. Je pris mon chapeau et sortis avec elle. Je n'osais prononcer un mot. Je respirais à peine; j'attendais qu'elle-même m'adressât la parole. Mais elle se taisait. Nous arrivâmes en silence au kiosque, nous y entrâmes en silence, et soudain.... Maintenant encore, je ne sais quelle magie agit sur nous, soudain nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Une puissance irrésistible me précipitait vers elle, et la précipitait vers moi. Ses boucles de cheveux, rejetées en arrière, découvraient son beau visage; sur ce beau visage, éclairé par les derniers rayons du jour, s'épanouissait un sourire de joie, une expression d'abandon et de volupté.

Nos lèvres s'unirent dans un baiser.

Le premier et le dernier baiser.

Tout à coup Viera s'arracha de mon étreinte, ses yeux s'ouvrirent tout grands d'effroi, elle se rejeta en arrière, les traits bouleversés.

« Regardez, me dit-elle d'une voix tremblante, regardez là.... Ne voyez-vous rien? »

Je me retournai.

« Non, rien, répondis-je. Et vous, qu'avez-vous vu?

— A présent, plus rien.... mais tout à l'heure.... »

Sa voix était étouffée, sa poitrine haletante.

« Mais qui donc ? m'écriai-je.

— Ma mère, » murmura-t-elle lentement et en frissonnant.

A ces mots, je me sentis frémir aussi comme un coupable, et, en ce moment, n'étais-je pas réellement coupable ?

« Quelle erreur ! balbutiai-je. Comment pouvez-vous croire ? Dites-moi plutôt....

— Non, non, s'écria-t-elle, en secouant sa tête entre ses mains. Au nom de Dieu.... C'est de la folie.... Oui, je suis insensée.... C'est grave.... C'est la mort.... Adieu.

— Par pitié, lui dis-je en lui prenant la main dans un mouvement de transport; par pitié, restez encore un instant.... »

Je ne savais ce que je disais, et je sentais mes jambes fléchir.

« Au nom du ciel, repris-je, écoutez-moi.... C'est une souffrance affreuse. »

Elle me regarda, puis me répondit d'un ton précipité :

« Demain.... demain soir.... Pour aujourd'hui, je vous en prie.... aujourd'hui, partez.... et demain soir venez par le guichet du jardin, près de l'étang.... j'y serai.... j'irai vous rejoindre.... Je te jure que j'irai, ajouta-t-elle avec entraînement et avec des yeux étincelants.... Je te le jure. Qui pourrait m'en empêcher ? Alors, je te dirai tout ; mais, aujourd'hui, laisse-moi. »

Avant que j'eusse pu proférer un mot, elle avait disparu.

Épuisé par tant d'émotions, je restai à la place où elle m'avait laissé. Mon âme était dans le ravissement, et, dans le bonheur dont elle était inondée, je sentais pourtant pénétrer une sombre inquiétude.... Je regardai autour de moi. L'enceinte étroite de ce pavillon avait un aspect

étrange avec sa voûte basse, ses murailles nues, ses parois humides.

Je sortis, et, d'un pas pénible, je me dirigeai vers la maison.

Viera m'attendait sur la terrasse. Elle rentra, dès qu'elle me vit approcher, et se retira dans sa chambre à coucher. Je partis.

Comment je passai la nuit et la journée du lendemain, il ne me serait pas possible de le dire. Je tombai sur mon lit dans une sorte d'anéantissement, et, le visage plongé entre mes deux mains, je revoyais le sourire qui irradiait sa figure au moment où elle allait m'embrasser, et je murmurais :

« La voilà, la voilà enfin. »

En même temps, je me rappelais ces paroles que sa mère un jour lui avait dites et qu'elles m'avait rapportées : « Tu ressembles à la glace. Non fondue, elle est dure comme la pierre ; fondue, elle disparaît sans laisser de traces. »

Je me rappelais encore qu'un jour je m'entretenais avec Viera de ce qui distingue le talent.

« Moi, me dit-elle, je n'ai qu'un seul talent, celui de garder le silence jusqu'au dernier moment. »

Alors je ne la comprenais pas.

Ensuite, je me suis rappelé sa frayeur.

« Comment l'expliquer, me disais-je. Est-ce que vraiment elle aurait vu sa mère?... Non.... Une erreur d'imagination.... » Et de nouveau je m'abandonnais à toutes les émotions qu'éveillaient en moi la perspective du lendemain.

C'est ce jour-là que je t'écrivis.... dans quel trouble d'esprit, je m'en souviens.... je t'écrivis ma lettre tristement habile.

Le soir, avant le coucher du soleil, j'étais déjà à cin-

massif d'arbres sur les bords du lac. J'avais fait le trajet à pied.

Il faut l'avouer à ma honte : j'avais peur, vraiment peur, à tout instant je me sentais frissonner.... mais je n'éprouvais aucun repentir, et, du milieu des arbres où je me tenais caché, je regardais sans cesse la porte du jardin. Cette porte ne s'ouvrait point. Cependant le soleil disparaît à l'horizon, le crépuscule s'éteint; les étoiles commencent à surgir à la surface du ciel. La nuit est venue. Personne ne se montre. L'impatience me donne la fièvre. Enfin, ne pouvant plus y tenir, je sors de ma retraite, je m'approche du guichet. Rien ne se meut dans le jardin. J'appelle à voix basse Viera; je l'appelle une seconde, une troisième fois.... Pas de réponse. J'attends encore une demi-heure, une heure entière. Autour de moi, tout est plongé dans les ténèbres. Mon courage est épuisé. Je m'avance vers le guichet, je l'ouvre, et je me dirige sur la pointe du pied, comme un voleur vers la demeure de Viera, et m'arrête dans l'allée de peupliers. Presque toutes les fenêtres de la maison sont éclairées, et des domestiques vont et viennent dans les appartements.

« C'est singulier, » me dis-je.

Je tire ma montre, et, autant que je puis y voir à la lueur des étoiles, il est onze heures et demie. Tout à coup j'entends un bruit sourd. C'est une voiture qui sort de la cour.

« Sans doute, me dis-je, des gens qui sont venus faire une visite. »

Je n'avais plus l'espoir de voir Viera, je retournai chez moi d'un pas rapide.

La nuit était sombre, une nuit de septembre, chaude pourtant et calme. Le sentiment qui me dominait, un sentiment de tristesse plutôt que de dépit, s'amortit peu à

peu. J'étais fatigué de mon double trajet, et, lorsque je rentrai dans ma chambre paisible, j'éprouvai une sensation de satisfaction, et presque de gaieté. Je renvoyai Timothée, et me jetai tout habillé sur mon lit, absorbé dans mes réflexions.

D'abord je me laissai entraîner à des idées charmantes, mais bientôt il s'opéra dans ma rêverie un étrange changement. Mon esprit fut saisi d'une inquiétude indéfinissable, d'une tristesse profonde. Je ne pouvais en comprendre la cause, et je me sentais agité, tourmenté, comme si un malheur allait fondre sur moi, comme si un être cher à mon cœur souffrait et m'appelait à son secours. La petite bougie allumée sur ma table, projetait une lumière immobile et faible. Le balancier de la pendule vibrait par petits coups réguliers et monotones. J'appuyai mon front sur ma main, et je plongeai mes regards dans le vide obscur de ma chambre solitaire.

Je songeais à Viera, et j'y songeais avec anxiété. Les incidents qui la veille m'avaient ravi m'apparaissaient à présent tels qu'ils devaient être en réalité, comme un malheur, comme une catastrophe irréparable. De minute en minute, mes appréhensions s'accroissaient. Je me levai sur mon séant, et soudain il me sembla que j'entendais l'accent d'une voix suppliante. Je levai la tête en tressaillant. Non, je ne m'étais pas trompé. Un cri plaintif s'élevait au loin et se répercutait sur les sombres vitres de ma fenêtre. Je sautai à bas de mon lit. J'ouvris la croisée. Le même gémissement pénétra dans ma chambre et vibra sur ma tête. Transi de peur, j'écoutais ces sons douloureux, et il me semblait, comme j'en avais déjà eu l'inconcevable pressentiment, qu'à quelque distance, un être humain se débattait dans l'agonie, invoquant en vain mon secours. Était-ce le gémissement des hibous dans le bois, ou celui de quelque autre créature? En ce moment,

je ne pouvais m'en rendre compte. Mais, je ne pus m'empêcher de répondre à ce funèbre gémissement, et je m'écriai de toutes mes forces :

« Viera, Viera, est-ce toi qui m'appelles? »

A ce cri, Timothée, surpris et à moitié endormi, accourut près de moi.

Je me recueillis, je bus un grand verre d'eau, puis je me retirai dans une autre chambre. Mais il ne me fut pas possible de m'endormir. Mon cœur battait fortement à de longs intervalles, et je ne pouvais plus retrouver une agréable rêverie, et je n'osais plus croire au bonheur.

Le lendemain, avant dîner, je me rendis chez Priemkof. Il s'avança à ma rencontre, la figure défaite.

« Ma femme est malade, me dit-il, elle est au lit. J'ai envoyé chercher le médecin.

— Qu'a-t-elle donc?

— Je n'y comprends rien. Hier au soir, elle était sortie pour se promener dans le jardin ; puis, tout à coup, elle est rentrée éperdue, hors d'elle-même. Sa femme de chambre est venue aussitôt me chercher. J'ai couru près d'elle, je lui ai demandé ce qu'elle éprouvait. Elle ne m'a pas répondu ; elle s'est couchée, et toute la nuit elle a eu le délire. Dans son égarement, elle disait Dieu sait quoi, et parlait de vous. Sa femme de chambre m'a raconté des choses inimaginables. Elle prétend que Viera a vu dans le jardin sa mère, et qu'il lui a semblé que la pauvre défunte marchait au-devant d'elle, les bras ouverts. »

Tu peux te représenter, mon cher Simon, ce que j'éprouvais en écoutant ce récit.

« Ce sont là des folies, reprit Priemkof. Cependant je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il est déjà arrivé à ma femme des événements de même nature, et tout à fait extraordinaires.

— Mais dites-moi, est-ce qu'elle est réellement très-malade ?

— Oui. La nuit a été mauvaise. A présent, elle est assoupie.

— Quelle est l'opinion du médecin ?

— Il prétend que la maladie n'a pas encore pris un caractère déterminé. »

12 mars.

Je ne puis, mon cher ami, continuer mon récit comme je l'avais commencé. Il m'oblige à de trop pénibles efforts, et ravive trop ma douleur.

La maladie, pour me servir des expressions du médecin, a pris un caractère, et Viera y a succombé. Elle est morte deux semaines après le jour fatal, où nous fûmes une minute réunis. Je l'ai vue une fois encore avant sa mort. Il n'y a rien de plus cruel dans mes souvenirs.

C'était le soir. Tout dormait. Je savais déjà par le médecin, qu'il n'y avait plus aucun espoir. Je me glissai à la dérobée dans la chambre de Viera. Elle était là, sur son lit, les yeux fermés, la figure amaigrie, les joues empourprées par la fièvre. Je restai devant elle, comme pétrifié. Soudain elle ouvrit ses paupières, tourna ses regards de mon côté, les fixa sur les miens, puis je la vis avec un saisissement de terreur se lever subitement sur son séant; elle étendit de mon côté sa main amaigrie, en récitant ce passage de la dernière scène de *Faust* :

Que vient il faire en ces lieux ?
Il est là.... là.... devant mes yeux.

Elle proféra ces mots d'une voix si étrange, que je m'enfuis.

Pendant toute sa maladie, elle parlait constamment, dans son délire, de Faust et de sa mère, qu'elle appelait tantôt Marthe, tantôt la mère de Gretchen.

Viera mourut. J'assistai à ses funérailles. Dès ce jour, j'ai tout abandonné; je me suis enseveli ici pour le reste de mes jours.

Réfléchis à présent, mon ami, à ce que je t'ai raconté. Pense à cette femme, à cette noble femme dont la vie fut si courte. Comment se fait-il que les morts interviennent dans la destinée des vivants, et comment expliquer cette intervention? C'est ce que je ne sais, ce que je ne saurai jamais. Mais tu avoueras que ce n'est point, comme tu l'avais supposé, un accès de misanthropie qui m'a porté à me retirer du monde. Non, je ne suis plus tel que tu m'as connu autrefois. Je crois maintenant à beaucoup de choses auxquelles jadis je ne voulais pas croire.

Dans ces derniers temps, je n'ai cessé de songer à cette malheureuse femme, j'ai presque dit *à cette jeune fille*, à son origine, à la mystérieuse action de ce destin que nous appelons, dans notre aveuglement, la fortune aveugle. Qui sait ce que chaque être humain laisse sur cette terre de germes inconnus qui ne se développeront qu'après sa mort? Qui pourrait dire par quelle chaîne secrète la destinée d'un homme s'unit à celle de ses enfants, de ses petits-enfants, comme ses penchants reparaissent en eux et comme ils expient ses erreurs? Nous devons nous humilier et courber la tête devant l'Inconnu.

Viera est morte, et je lui ai survécu. Je me souviens que, lorsque j'étais enfant, il y avait dans la maison de mes parents un beau vase d'albâtre diaphane. Pas une tache n'en altérait la limpide blancheur. Un jour que j'étais seul, j'ébranlai le socle sur lequel ce fragile albâtre était posé. Il tomba et se rompit en morceaux. Je mourais

de peur et restais immobile devant ces débris. Mon père entra dans le salon et me dit :

« Vois ce que tu as fait. Notre beau vase est perdu. Rien ne pourra nous le rendre. »

Cette remontrance me perça le cœur. Je sanglotais. Il me semblait que j'avais commis un crime.

Je suis devenu homme, et j'ai brisé, avec une folle légèreté, un vase mille fois plus précieux.

En vain je me dis que je ne pouvais m'attendre à un tel dénoûment, que je ne soupçonnais pas quelle femme c'était que Viera, qu'elle-même m'avait surpris par la soudaineté de son aveu. Elle avait gardé le silence jusqu'au dernier moment. J'aurais dû fuir, dès que je connaissais que je l'aimais, elle, la femme mariée. Je restai, et une généreuse créature a été brisée, et, dans un muet désespoir, je regarde le mal que j'ai fait.

Oui, Mme Eltzof gardait sa fille avec un soin jaloux ; elle la protégea jusqu'au dernier instant, et lorsqu'elle la vit vaciller, elle l'entraîna après elle dans la tombe.

Il est temps de finir. Je ne t'ai pas rapporté la centième partie des détails que j'aurais pu raconter. Mais j'ai fait un assez grand effort. Que tous mes souvenirs retombent au fond de mon cœur, d'où je les ai fait surgir ! En terminant cette lettre, je te dirai que la conviction que j'ai acquise dans l'épreuve de ces dernière années, c'est que la vie n'est pas une plaisanterie, elle n'est pas même une jouissance, mais une tâche difficile.... Résignation, ferme résignation, voilà le sens de la loi vitale, voilà le mot de l'énigme. Il ne s'agit pas de s'abandonner à de douces pensées, de se laisser fasciner par des rêves, si élevés qu'ils soient. Non, il faut que l'homme accomplisse un devoir. Celui qui ne s'imposera pas la chaîne de fer du devoir, n'arrivera pas sans broncher au terme de sa carrière. Dans la jeunesse, on a d'autres idées ; on se dit :

« Plus on est libre, plus on est à l'aise, et plus on va loin. » De telles maximes peuvent être permises à la jeunesse; mais il serait honteux de garder ces erreurs, quand nous nous sommes trouvés face à face avec l'austère vérité.

Adieu. Autrefois, j'aurais ajouté : sois heureux. Maintenant, je te dis : tâche de vivre, ce qui n'est pas si facile qu'on le pense. Souviens-toi de moi, non aux heures de tristesse, mais aux heures de doute, et garde en ton âme le souvenir de Viera dans toute sa noble pureté. Adieu encore.

Ton P. B.



LE FERRAILLEUR

LE FERRAILLEUR.

I.

En 1829, le 8ᵉ régiment de cuirassiers était en garnison dans un village du gouvernement de.... Avec ses isbas et ses meules de foin, ses chenevières et ses verts jardins, de loin, ce village ressemblait à une île au sein d'un vaste océan de champs labourés, d'une teinte sombre. Au milieu de ce village s'étendait un étang entouré d'une terre boueuse et dans lequel nageait constamment un troupeau d'oies. A cent pas environ de cette espèce de mare, de l'autre côté du chemin, s'élevait la maison en bois du seigneur, veuve depuis longtemps de ses maîtres et penchant tristement de côté. Près de cette habitation était un jardin abandonné, où l'on voyait de vieux pommiers qui ne donnaient plus de fruits, et de grands bouleaux hantés par les corbeaux. A l'extrémité de la principale allée, dans une maisonnette, où jadis le propriétaire de ce domaine prenait ses bains, vivait un vieux concierge podagre, qui chaque matin, se traînait en tous-

sant à travers le jardin vers l'appartement seigneurial, quoiqu'il n'eût plus rien à y faire; car il n'y avait plus là qu'une douzaine de fauteuils revêtus d'une étoffé fanée, une commode au ventre rebondi, avec les pieds contournés et des poignées en cuivre, quatre gothiques peintures et une statuette de nègre en albâtre noir dont le nez était cassé.

Le possesseur de cette terre était un jeune homme insouciant, qui passait sa vie tantôt à Pétersbourg, tantôt en pays étrangers, sans s'inquiéter de cette seigneurie, héritage d'un vieil oncle très-connu dans les environs par ses excellentes liqueurs. Ses bouteilles vides gisaient dans le magasin, avec divers débris, avec des registres reliés en carton de couleur, d'anciens lustres de cristal, des habits de gentilhomme du temps de Catherine, et une épée rouillée surmontée d'une poignée d'acier.

Dans l'une des ailes de cet édifice s'était installé le colonel du régiment, un homme d'une taille élevée, marié, sombre, taciturne, endormi. Dans l'autre, était l'adjudant, d'un caractère tout opposé, toujours parfumé, affecté, aimant les fleurs et les papillons. Le corps des officiers ressemblait à tous les corps d'officiers : on y trouvait des figures agréables et des physionomies déplaisantes, des hommes d'esprit et des sots.

Parmi eux, un certain capitaine nommé Avdieï Ivanovitch Loutchkof passait pour un ferrailleur. Ce Loutchkof était un petit homme, à la figure étroite, jaune, sèche, avec des cheveux noirs peu abondants, une physionomie vulgaire et des yeux bruns foncés. Orphelin dès son bas âge, il avait grandi dans la gêne et la contrainte. Pendant des semaines entières, il restait très-tranquille; puis tout à coup, comme si quelque démon se fût emparé de lui, il se montrait inquiet, ennuyé, regardait tout le monde d'un air insolent, et en un clin d'œil engageait

une querelle. Il fréquentait pourtant ses camarades, mais n'était lié qu'avec le fade adjudant, et jamais il ne jouait aux cartes et jamais il ne buvait.

Au mois de mai 1829, au temps où commencent les exercices, on vit arriver au régiment un cornette nommé Théodore Théodorovitch Kister. C'était un jeune blondin appartenant à une famille noble, d'origine allemande, modeste, bien élevé, instruit. Jusqu'à l'âge de vingt ans il avait vécu dans la maison paternelle, sous les ailes de sa mère, de son aïeule et de deux tantes; puis il était entré au service pour obéir au vœu de cette aïeule, qui jusque dans sa vieillesse ne pouvait voir sans émotion une aigrette blanche.

Il n'avait pas un grand penchant pour la carrière militaire, mais il y apportait de la bonne volonté, il remplissait ses devoirs en conscience, et se faisait remarquer par sa tenue régulière, exacte, sans prétention. Le premier jour de son arrivée, il avait fait visite à son commandant, puis il avait organisé son installation. Il apportait avec lui des tentures, des tapis et différents meubles. Il fit coller des papiers dans sa demeure, calfeutrer les portes, nettoyer les murs, réparer l'écurie et les cuisines, et voulut même avoir une salle de bain. Pendant toute une semaine, il s'occupa de ces travaux, et se fit une si jolie habitation que c'était un plaisir de la voir. Devant la fenêtre était une table couverte de divers objets d'utilité et de fantaisie; à l'un des angles de sa chambre, une bibliothèque pleine de livres et décorée des bustes de Goëthe et de Schiller; sur les murailles, des cartes, des dessins de Gavarni, des fusils de chasse, des pipes avec d'élégantes embouchures; sur le sol, un tapis. Toutes les portes étaient garnies d'une serrure; des rideaux voilaient les vitres; en un mot, tout dans cet appartement était arrangé avec ordre et propreté. Quelle différence

avec la demeure de ses camarades ! Là, une cour fangeuse, difficile à traverser ; là, dans le vestibule, derrière des paravents déchirés, ronfle un soldat qui fait l'office de domestique ; sur le sol, des brins de paille épars, sur le fourneau de la cuisine, des bottes et un vieux pot de pommade rempli de cirage ; dans la chambre de l'officier, une table de jeu sillonnée de taches de craie ; des tasses où l'on verse un mauvais thé à moitié froid ; à l'un des côtés de cette pièce, un large canapé graisseux à demi déformé ; sur la fenêtre, des cendres de pipe ; là, dans un vieux fauteuil usé est assis le maître du logis, avec une robe de chambre à fleurs et à revers en velours rouge froissés, un bonnet asiatique brodé ; à ses pieds est assoupi un gros chien difforme, portant un collier en cuivre, qui exhale une mauvaise odeur. Toutes les portes sont ouvertes.

Théodore Théodorovitch plut à ses nouveaux camarades par sa bonté et sa modestie, par sa chaleur de cœur, par ses penchants naturels pour toutes les belles choses, en un mot, par des qualités qui, chez un autre officier, auraient peut-être paru déplacées. Ils l'appelaient la jeune fille et le traîtaient avec une affectueuse courtoisie.

Seul Avdieï Ivanovitch le regardait d'un mauvais œil. Un jour, après l'exercice, il s'approche de lui, les lèvres pincées et les narines dilatées :

« Bonjour monsieur Knaster, » lui dit-il.

Kister le regarda étonné.

« Je vous présente mes compliments, monsieur Knaster, reprit Loutchkof.

— Je m'appelle Kister, répliqua le cornette.

— Cela m'est égal, monsieur Knaster. »

Théodore lui tourna le dos et rentra chez lui. Loutchkof le regarda avec une expression ironique.

Le lendemain, il le rejoignit de nouveau.

« Comment vous portez-vous, lui dit-il, monsieur le nourrisson? »

Kister tressaillit et le regarda en face. Les petits yeux fauves d'Ivanovitch petillaient d'une joie maligne.

« C'est à vous, ajouta-t-il, que je parle, monsieur le nourrisson.

— Monsieur, répondit Théodore, je trouve votre plaisanterie inconvenante et sotte, entendez-vous? inconvenante et sotte!

— Soit! reprit tranquillement Loutchkof; quand nous battrons-nous?

— Quand il vous plaira. Demain, si vous voulez. »

Le jour suivant, ils se battirent. Loutchkof blessa le cornette; puis, à la grande surprise des témoins, s'approcha de lui, et, lui prenant la main, lui demanda pardon.

Kister garda la chambre une quinzaine de jours. Plusieurs fois pendant ces deux semaines, le ferrailleur alla le voir et devint son ami. La fermeté du jeune cornette l'avait-elle séduit? ou avait-il senti s'éveiller dans son âme une émotion de repentir? c'est ce qu'il serait difficile de dire. Quoi qu'il en soit, il se lia intimement avec Kister; il l'appela d'abord familièrement Théodore, puis Thédo. Devant lui il se transformait, et, chose singulière, ce n'était pas à son avantage, car il n'était pas dans sa nature de paraître doux et bon. Il était de ces hommes qui semblent avoir reçu de la nature le droit de subjuguer les autres, sans les qualités qui pourraient justifier ce privilége.

Dépourvu de toute éducation et de tout esprit, peut-être que sa rudesse lui venait du sentiment de son infériorité intellectuelle et du désir de la cacher sous un masque rigoureux. D'abord il avait pris à tâche de mé-

priser les gens qu'il rencontrait; puis, en remarquant combien il était aisé de les effrayer, il en vint à les mépriser réellement.

C'était un plaisir pour lui d'interrompre par son apparition un entretien quelque peu élevé.

« Je ne sais rien, se disait-il alors en lui-même, je n'ai rien appris, je n'ai aucune famille, et vous ne devez rien savoir non plus, et ne pas faire parade de vos facultés devant moi. »

S'il céda à l'influence de Kister, c'est que peut-être le farouche ferrailleur n'avait jusque-là pas encore rencontré un être vraiment idéaliste, c'est-à-dire un homme généreux, une nature portée franchement et naïvement à l'idéal, pleine d'indulgence et sans amour-propre.

Entre lui et son nouvel ami, il se passait des scènes comme celle-ci :

Avdieï arrive le matin chez Kister, allume sa pipe et s'asseoit dans un fauteuil. Là il n'a pas honte de son gnorance; il compte sur la modestie germanique du jeune cornette, et il a raison.

« Qu'as-tu fait hier soir? lui demande-t-il; tu as lu sans doute?

— Oui.

— Et quoi donc? lui dit-il d'un ton pourtant un peu railleur.

— J'ai lu une idylle de Kleist. Ah! que c'est joli! Écoute. Je veux t'en faire connaître quelques passages.... »

Et Kister lit avec enthousiasme, et Avdieï, en fronçant le sourcil et en serrant les lèvres, l'écoute avec attention.

« Oui.... oui, murmure-t-il avec un sourire désagréable.... c'est joli.... très-joli.... je me rappelle avoir lu cela.... très-joli.... Mais dis-moi, ajoute-t-il lentement

et comme s'il parlait malgré lui, que penses-tu de Louis XIV ? »

Kister se met à développer ses idées sur le grand roi. Loutchkof l'écoute et ne comprend pas tout ce que dit son ami, ou comprend faussement. Puis il veut faire quelques remarques, et c'est pour lui un terrible embarras. « Si j'allais commettre une sottise ! » se dit-il.... Et, en effet, il en commettait souvent. Mais le bon cornette ne les lui reprochait pas; il le laissait parler, et se réjouissait de penser que le rude ferrailleur avait le désir de s'instruire.

Hélas ! Dieu sait pourquoi Avdieï interrogeait son ami; mais ce n'était point par le désir de s'instruire. C'était peut-être pour tâcher de se rendre compte à lui-même de son état intellectuel, pour savoir s'il avait la tête stupide ou seulement privée d'instruction. Quelquefois il se disait avec un amer sourire : « C'est positif, je suis complétement sot. » Et alors il se relevait avec un air de bravade, et fixait avec une méchante expression un regard provoquant sur ceux qui, en de tels moments, semblaient l'observer : « Ah ! vous avez de l'esprit, vous autres, murmurait-il, et vous avez de l'instruction. Mais n'essayez pas.... »

Les officiers ne s'entretinrent pas longtemps de la subite liaison de Loutchkof avec le cornette. Ils s'étaient habitués à ses bizarreries. Kister vantait partout son ami, et on ne le contredisait pas, car on craignait le ferrailleur, et cet étrange personnage ne prononçait jamais devant ses camarades le nom du jeune cornette, mais il cessait de fréquenter le sentimental adjudant.

II.

Les propriétaires de la Russie méridionale aiment à reçevoir dans leurs maisons les officiers, à leur donner des bals et à chercher parmi eux des maris pour leurs filles. A dix minutes environ du village de Kirilof, où stationnaient les héros de cette histoire, se trouvait un certain Perekatof, possesseur d'un petit domaine, d'une assez jolie habitation et d'environ quatre cents paysans. Sa femme s'appelait Nenila Makariévna, et il avait une fille de dix-huit ans, nommée Maria. M. Perekatof avait servi quelque temps dans la cavalerie; puis il avait quitté son régiment par amour pour les tranquillités champêtres, par son penchant pour la paresse, et il vivait comme vivent les gentilshommes campagnards qui n'ont qu'une médiocre fortune.

Sa femme appartenait, par une naissance peu légitime, à un personnage considérable de Moscou. Son protecteur l'avait fait élever avec soin dans sa propre maison; mais, dès qu'il en avait trouvé l'occasion, il s'était hâté de la caser comme un objet d'un placement difficile, car elle n'était pas jolie et n'avait qu'une dot de dix mille roubles. Perekatof s'estima heureux d'épouser une personne qui avait reçu une si brillante éducation et qui tenait à une si haute parenté. Après le mariage, le noble dignitaire de Moscou continua à se montrer très-affable envers le jeune couple : il daignait recevoir les cailles que Perekatof lui adressait, il l'appelait son ami et parfois même le tutoyait.

Nenila dominait son mari et gouvernait entièrement la maison, du reste avec intelligence et certainement beaucoup mieux que Perekatof n'eût pu le faire lui-même. Sans lui faire sentir trop rudement son joug, elle le tenait dans sa dépendance; elle lui prescrivait elle-même les vêtements qu'il devait porter, elle le faisait habiller à l'anglaise. Elle voulut aussi qu'il laissât croître sa barbe pour cacher une verrue qu'il avait au menton et qui ressemblait à une framboise mûre; elle disait à ceux qui venaient la voir que, comme son mari jouait de la flûte, la barbe de la lèvre inférieure l'aidait à tenir plus aisément son instrument.

Dès le matin, Perekatof était peigné, frisé et paré d'une large cravate. Il paraissait assez content de son sort, faisait à peu près ce qui lui plaisait, dînait bien et dormait autant que possible. Les voisins disaient que Nenila avait introduit dans sa demeure des coutumes étrangères. Elle n'avait autour d'elle qu'un petit nombre de domestiques vêtus avec soin. Son amour-propre faisait son tourment : elle aspirait à voir son époux investi de quelque fonction élective dans la noblesse de district; mais, tout en faisant chez lui de bons repas, les nobles du pays ne lui donnaient point leurs suffrages. Tantôt ils choisissaient le major Bourkoltz, tantôt un autre major en retraite. Ils trouvaient à M. Perekatof l'air un peu trop recherché.

Sa fille Maria lui ressemblait. Élevée avec la plus grande attention par sa mère, elle parlait parfaitement français et jouait très-bien du piano. Elle était de taille moyenne, blanche et rondelette. Un bon et gai sourire animait sa figure un peu grosse; ses cheveux blonds et ses yeux gris et le son harmonieux de sa voix produisaient une impression agréable. De plus, elle n'avait ni préjugés ridicules, ni affectation, et l'on ne pouvait s'em-

pêcher de remarquer son instruction, très-rare parmi les jeunes filles de la campagne, la facilité de son élocution, la simplicité de son langage, la calme et honnête expression de ses regards. Elle se gouvernait à peu près selon sa volonté ; sa mère ne lui imposait aucune contrainte.

Un jour, à midi, toute la famille était réunie au salon. M. Perekatof, portant un babit vert, une grande cravate à carreaux, un pantalon de fantaisie, avec des guêtres, était assis près de la fenêtre et attrapait gravement des mouches. Sa fille était penchée sur son métier de tapisserie ; sa petite main potelée, à demi couverte d'une mitaine noire, se levait et se baissait gracieusement sur son canevas. Nenila Makarevna était sur le divan, le front rêveur, les yeux baissés sur le parquet

« Serge Sergévitch, dit-elle à son mari, vous avez envoyé des invitations au régiment?

— Pour ce soir ? Sans doute. — J'ai craint que nous n'ayons pas assez de cavaliers pour faire danser les jeunes filles. »

Serge soupira comme s'il était affligé de cette disette de cavaliers.

« Maman, s'écria tout à coup Maria, aurons-nous M. Loutchkof?

— Qu'est-ce que M. Loutchkof?

— Un officier. On dit qu'il est très-intéressant.

— Comment donc ?

— Oui. Il n'est ni beau ni jeune; mais tout le monde le craint, car c'est un terrible duelliste (Nenila fronça le sourcil), et je désirerais bien le voir.

— Qu'espères-tu voir, mon enfant? demanda Perekatof. Tu te figures peut-être un lord Byron (A cette époque, on commençait à parler en Russie de lord Byron). Quelle folie! Regarde : moi aussi, dans mon temps, j'ai passé pour une mauvaise tête. »

Maria regarda son père avec surprise, sourit, puis l'embrassa. Nenila sourit aussi. Cependant Serge ne mentait pas.

« Je ne sais, reprit la maîtresse du logis, si nous aurons ce personnage. J'ai prié le colonel de nous amener ses officiers. Peut-être que M. Loutchkof daignera venir avec eux. »

Maria soupira.

« Ne vas pas t'amouracher de lui, dit Serge Sergéwitch. Je sais que les femmes à présent ont de tels enthousiasmes !....

— Non, mon père, répondit naïvement Maria. »

Nenila jeta un froid regard sur son mari.

Serge après avoir quelques instants tourné entre ses doigts, d'un air confus, sa chaîne de montre, prit son pardessus, son chapeau et sortit pour visiter sa ferme. Son chien le suivit humblement et timidement. L'intelligent animal comprenait que son maître n'était pas le souverain de la maison et se comportait avec prudence et réserve.

Nenila s'approcha en silence de sa fille, lui souleva doucement la tête, et la regardant fixement :

« Tu te confesseras à moi, lui dit-elle, quand tu aimeras ? »

Maria baisa en souriant la main de sa mère et fit plusieurs fois un signe affirmatif.

« Songes-y, » ajouta sa mère en sortant pour rejoindre Serge

Maria s'appuya sur le dossier de son fauteuil, la tête penchée sur son sein, les mains croisées, et longtemps regarda par la fenêtre, tandis qu'une légère rougeur colorait ses joues. Elle se releva pour se remettre au travail, perdit son aiguille, rêva, se rongea légèrement les ongles ; jeta un coup d'œil sur son épaule, sur son bras étendu ;

puis, tout à coup quittant son siége, s'approcha de la glace, se mira, prit son chapeau et descendit dans le jardin.

Le soir, vers les huit heures, les invités arrivèrent. Nenila recevait gracieusement les femmes; Maria, les jeunes filles. Serge s'entretenait avec les propriétaires d'affaires agricoles et à tout instant regardait sa femme. Bientôt apparurent quelques officiers, puis le colonel suivi de l'adjudant, de Kister et de Loutchkof, qu'il présenta à la maîtresse elle-même.

Loutchkof la salua sans prononcer un mot; Kister lui balbutia un compliment d'usage. Serge s'avança à la rencontre du colonel et lui serra vivement la main en le regardant avec expression dans le blanc des yeux.

Les danses s'organisèrent. Kister invita Maria à une écossaise. Cette danse florissait encore dans ce temps-là.

« Pourquoi donc, lui dit-elle quand elle se trouva avec lui à l'extrémité de la salle, votre ami ne danse-t-il pas?

— Quel ami?»

Maria lui indiqua Loutchkof.

« Il ne danse jamais.

— Pourquoi donc est-il venu ici?

— Il désirait, répondit le cornette en souriant, avoir le plaisir....»

La jeune fille l'interrompit.

« Il me semble, lui dit-elle, qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes dans notre régiment?

— Dans votre régiment? repartit Kister en souriant; non, il n'y a pas longtemps.

— Et vous vous ennuyez dans ce pays?

— Mais non, en vérité.... D'abord j'y ai trouvé une société fort agréable.... puis la nature.»

Le jeune officier se mit à faire une description de la na-

ture. Maria l'écouta la tête baissée. Loutchkof, assis dans un coin, regardait d'un air indifférent les danseurs.

« Quel âge a M. Loutchkof? demanda tout à coup Maria.

— Trente-cinq ans, je crois.

— On dit que c'est un homme dangereux, violent.

— Il est un peu irascible, mais, du reste, bon garçon.

— On dit que chacun le craint. »

Kister sourit.

« Et vous, le craignez-vous aussi?

— C'est mon ami.

— En vérité!

— A vous! à vous! cria-t-on de tous côtés. »

Les deux jeunes danseurs se mirent en mouvement et sautillèrent à travers la salle.

La danse finie, le cornette s'approcha du capitaine et lui dit :

« Je te félicite. La fille de la maîtresse de maison n'a fait que me parler de toi.

— Vraiment! répliqua Loutchkof d'un ton dédaigneux.

— Heureux homme! Elle est, ma foi, jolie. Regarde.

— Où est-elle?

— Là.

— Oui, elle n'est pas mal. »

Et Loutchkof bâilla.

« Homme froid! » s'écria Kister en courant inviter une autre danseuse.

Avdieï était réjoui de ce que son ami venait de lui dire, quoiqu'il bâillât, et qu'il bâillât même d'une façon inconvenante; son orgueil était flatté d'éveiller la curiosité. S'il méprisait l'amour, ce n'était qu'en paroles : il savait qu'il lui était difficile de se faire aimer; mais il pouvait aisément se poser comme un homme réservé et indiffé-

rent. Il n'était pas beau et n'était plus jeune, mais il jouissait d'une réputation singulière et s'était habitué à se repaître en silence de l'amère satisfaction de son isolement. Plus d'une fois déjà il avait attiré de son côté l'attention des femmes, et quelques-unes avaient essayé de s'approcher de lui; mais il les éloignait par sa rude impassibilité : il savait qu'à l'heure d'une entrevue, d'une déclaration, il se montrerait d'abord vulgaire et maladroit, puis grossier jusqu'à la platitude ou jusqu'à l'injure. Il se souvenait de deux ou trois femmes avec lesquelles il avait eu quelques rapports et qui, dès qu'elles l'avaient observé de plus près, s'étaient promptement éloignées de lui.... Par suite de ces malheureux essais, il avait résolu de prendre son attitude énigmatique et de mépriser ce que le sort ne voulait point lui accorder. Les hommes, en général, ne professent pas un autre mépris. Loutchkof ne pouvait avoir une manifestation de passion franche, droite, spontanée; il s'imposait un rôle même dans sa colère. Kister seul se trompait sur son compte; il était le seul qui pouvait entendre sans répugnance les éclats de rire d'Avdeï; les yeux du bon jeune Allemand petillaient de joie quand il lisait quelques belles pages de Schiller au ferrailleur et que celui-ci baissait la tête d'un air farouche....

Kister dansa jusqu'à ce qu'il fût accablé de fatigue. Le capitaine ne quitta point son coin; il fronçait les sourcils, jetait de temps à autre, à la dérobée, un regard sur Maria, et, dès qu'il rencontrait celui de la jeune fille, détournait les yeux avec une indifférence affectée.

Maria dansa trois fois avec le cornette. Le caractère enthousiaste du jeune officier attira sa confiance; elle causa asssez gaiement avec lui; mais, au fond du cœur, elle était inquiète. Loutchkof l'occupait.

L'orchestre donna le signal de la mazourka. Les offi-

ciers se mirent en mouvement; les talons de bottes résonnaient sur le parquet, les épaulettes voltigeaient sur les uniformes. Les fonctionnaires civils se montraient aussi animés que les officiers. Loutchkof restait immobile à sa place et suivait d'un regard indolent les groupes de danseurs. Soudain il se sentit frapper légèrement sur l'épaule, il se retourna. Un de ses camarades lui montra Maria. La jeune fille était là devant lui, les yeux baissés, et lui tendait la main. D'abord le sauvage capitaine la contempla avec surprise, puis déboucla son ceinturon, posa son chapeau par terre, s'avança gauchement à travers les fauteuils, prit la main de Maria et fit quelques tours dans la salle, mais sans s'égayer et sans sauter comme ses camarades. On eût dit qu'il accomplissait à regret un devoir fastidieux. Quant à la jeune fille, elle sentait son cœur battre.

« Pourquoi ne dansez-vous pas? lui dit-elle enfin.

— Je n'aime point à danser, répondit-il.... Où est votre place?

— Là. »

Il la reconduisit à son siége, s'inclina froidement et retourna dans son coin; mais, en secret, sa nature triomphait. Un sentiment de satisfaction lui remuait gaiement la bile.

Kister alla inviter Maria.

« Comme votre ami est étrange! lui dit-elle.

— Ah! il vous occupe bien, répondit-il en clignant finement ses beaux yeux bleus.

— Peut-être, reprit-elle, qu'il est malheureux!

— Lui, malheureux! s'écria le cornette en riant. Quelle idée!

— Vous ne savez pas.... vous ne savez pas, repartit Maria en secouant la tête.

— Comment! je ne sais pas?... »

La jeune fille secoua de nouveau la tête et regarda Loutchkof, qui, remarquant ce regard, haussa les épaules et se retira dans une autre chambre.

III.

Quelques mois se sont écoulés. Le capitaine n'a point reparu chez les Perekatof. Kister, au contraire, y fait de fréquentes visites. Nenila aime à le voir. Mais ce n'est pas elle qui l'attire dans cette maison, c'est Maria. Dans sa candeur et son peu d'usage de la vie, il éprouve un grand plaisir dans un échange affectueux de pensées et de sentiments, et il croit naïvement à la possibilité d'une douce et ferme amitié entre un jeune homme et une jeune fille.

Un jour, les bons chevaux attelés à sa voiture l'emportaient rapidement vers la demeure de Perekatof. C'était en été : la température était lourde et chaude ; point de nuages au ciel ; mais à l'horizon s'élevait une sorte de vapeur épaisse qui annonçait un orage.

Les fenêtres de l'habitation que la famille Perekatof occupait dans la belle saison étaient, selon l'usage adopté dans ce pays, tournées au levant. Dès le matin, Nenila avait fait fermer les volets. Kister s'avança avec précaution dans le salon obscur ; la lumière n'y pénétrait que par les interstices des persiennes, se projetait en longs filets sur le parapet et se reflétait sur les murailles.

Kister fut, comme de coutume, très-amicalement accueilli par toute la famille. Après le dîner, Nenila se retira dans sa chambre à coucher pour faire la sieste;

Serge s'assit dans le salon sur le divan ; Maria se plaça devant son métier, et le cornette se mit en face d'elle.

La jeune fille se pencha sur son canevas sans le découvrir et appuya sa tête sur sa main. Kister lui parlait; elle l'écoutait d'un air distrait, comme si elle attendait quelque chose.

De temps à autre, elle jetait un regard sur son père, puis soudain étendant la main vers Théodore :

« Venez ici, dit-elle, et seulement parlez bas. Mon père est assoupi. »

En effet, Perekatof, la tête penchée sur le dossier du canapé et la bouche entr'ouverte, dormait selon son habitude.

« Que voulez-vous dire? demanda Kister avec curiosité?

— Vous allez vous moquer de moi.

— Comment donc? »

Maria baissa la tête de telle sorte qu'elle ne montrait plus que la partie supérieure de son visage, le reste était caché entre ses mains ; puis, d'une voix timide et un peu embarrassée, elle demanda au jeune officier pourquoi il n'amenait jamais avec lui le capitaine.

Ce n'était pas la première fois que la jeune fille se souvenait de Loutchkof depuis le jour du bal.

Kister ne répondit pas.

Maria le regarda timidement à travers ses doigts.

« Faut-il, lui dit Théodore, vous exprimer franchement ma pensée?

—Sans aucun doute. Pourquoi ne me la diriez-vous pas?

— Eh bien, il me semble que Loutchkof a fait sur vous une grande impression.

— Non, répondit-elle en se penchant sur son canevas comme pour en observer de plus près le dessin. En ce moment, un rayon de lumière dorée rayonnait sur ses cheveux. Non, répéta-t-elle.... Mais....

— Mais quoi ?

— Voyez donc si.... reprit-elle en levant la tête, et en recevant le rayon de lumière dans les yeux. Pensez donc que.... s'il....

— Ah! il vous manque ?

— Oui.... répliqua Maria à voix basse, en rougissant et en tournant la tête de côté ; oui, il y a en lui je ne sais quoi.... Vous vous moquez de moi ! » s'écria-t-elle tout à coup en regardant fixement Théodore.

Sur les lèvres du cornette errait un doux sourire.

« Je vous dis, reprit-elle, tout ce qui me passe par la tête. Je sais que vous êtes.... (elle n'osait prononcer le nom d'ami), que vous êtes bon pour moi. »

Kister s'inclina ; Maria lui tendit la main en silence; il lui baisa respectueusement le bout des doigts.

« Il est vraiment original ! ajouta-t-elle en se penchant de nouveau sur son métier.

— Original !

— Certainement. Il m'intéresse comme un original.... pas autrement.

— Loutchkof, reprit gravement le cornette, est un homme remarquable, un homme distingué. On ne le connaît pas dans notre régiment ; on ne sait pas l'apprécier ; on ne le juge qu'à la surface. Sans doute, il est d'un caractère dur, singulier, impatient ; mais il a le cœur bon. »

Maria l'écoutait avec avidité.

« Je vous l'amènerai, poursuivit Théodore ; je lui dirai qu'il a tort de vous éviter, et que c'est une chose ridicule de sa part de se montrer si farouche.... je lui dirai !... Oh ! je sais bien ce que je dois lui dire.... Mais vous ne supposez pas que je.... »

Kister s'arrêta embarrassé, et la jeune fille était également confuse.

« Enfin, reprit-il, je pense qu'il vous plaira.

— Comme d'autres me plaisent.

— Bien! bien! je vous l'amènerai.

— Mais n'allez pas....

— Soyez sans inquiétude. Je vous en réponds, tout ira bien.

— Ah! vous êtes.... »

Maria ne put finir sa phrase, mais elle menaça du doigt le jeune officier.

M. Perekatof bâilla et ouvrit les yeux.

« Il me semble, murmura-t-il, que j'ai dormi. »

Maria et Kister se mirent à parler de Schiller.

Cependant Théodore n'avait pas la conscience en repos. Il sentait s'éveiller en lui un sentiment de jalousie et s'en faisait généreusement des reproches.

Nenila rentra au salon et l'on servit le thé. Serge fit plusieurs fois sauter son chien par-dessus un bâton, et raconta comment il lui enseignait lui-même toutes sortes de jolies choses. Le fidèle animal, comme s'il l'avait compris, agita modestement sa queue, se lécha les babines et cligna les yeux.

Vers le soir, un vent frais invitant à la promenade, on se dirigea vers un bois de bouleaux. Théodore regardait constamment la jeune fille, désirant lui faire signe qu'il remplirait sa mission. Maria était tour à tour gaie et pensive. Kister dissertait d'un ton assez emphatique, tantôt sur l'amour, tantôt sur l'amitié. Mais un regard scrutateur de Nenila l'interrompit tout à coup dans son discours.

Les rayons du soleil couchant resplendissaient à l'horizon. Devant la forêt de bouleaux s'étendait une large prairie. Maria eut envie de jouer au *gorelki* [1]: On fit ve-

1. Un jeu où l'on se place par paires et une personne se met devant.— Les personnes placées derrière se mettent à courir, et celui qui est devant

nir les domestiques de la maison.... Perekatof se plaça avec sa femme, Kister avec Maria. — On se mit à courir en poussant de légers cris. — Le valet de chambre en chef eut la hardiesse de séparer Serge et Nenila ; une femme de chambre se laissa respectueusement attraper par le maître. Kister ne se laissa pas séparer d'avec sa compagne. — En venant se replacer dans les rangs, le cornette murmurait quelques mots à Maria, qui, le visage enflammé par ce rapide exercice, l'écoutait en souriant, et passait la main sur ses cheveux.

Kister partit après souper.

La nuit était calme et étoilée. Il ôta sa casquette. Il se sentait le cœur agité et un peu triste.... « Oui, se dit-il, elle l'aime. Eh bien! je justifierai sa confiance, je les rapprocherai l'un de l'autre. »

Quoique rien ne démontrât clairement les véritables sentiments de Maria à l'égard de Loutchkof; quoique, en réalité, elle n'eût exprimé qu'un certain désir de curiosité, Kister composait déjà tout un roman, et s'imposait à lui-même un devoir de conscience. A ce devoir il immolait ses propres inclinations. « J'y suis obligé, se disait-il, d'autant plus que jusqu'à présent je n'ai éprouvé qu'un loyal attachement. »

Il avait beaucoup lu, et par-là se croyait expérimenté et sagace. Il ne se rendait pas compte à lui-même de la réalité de ses suppositions et ne comprenait pas le véritable caractère de la vie humaine, qui sans cesse se diversifie et ne se renouvelle jamais. Peu à peu il s'exalta dans ses projets, et rêva avec émotion à la tâche qu'il devait accomplir. Être l'intermédiaire entre une timide jeune fille et un homme qui ne se montrait peut-être si

tâche de les désunir en en attrapant une. Celle qui reste seule se met devant à son tour.

endurci que parce qu'il n'avait encore pu ni aimer ni se faire aimer, les mettre en rapport l'un avec l'autre, leur expliquer à tous deux leurs propres sentiments, puis s'éloigner, sans laisser même soupçonner le sacrifice auquel il s'était condamné : quelle noble résolution !

Malgré la fraîcheur de la nuit, la figure du jeune rêveur était enflammée par l'ardeur de sa pensée.

Le lendemain, de bonne heure, il entra dans la chambre du capitaine.

Selon sa coutume, Loutchkof fumait sa pipe, assis sur son canapé.

Après lui avoir souhaité le bonjour, Kister lui dit d'un ton solennel :

« J'ai été hier chez les Perekatof.

— Ah ! répondit le capitaine avec son indifférence habituelle.

— Ce sont d'aimables gens.

— Vraiment !

— J'ai parlé de toi.

— Beaucoup d'honneur. Et avec qui ?

— Avec les parents et.... avec la fille.

— Ah ! cette petite joufflue.

— Une charmante fille, Loutchkof.

— Toutes les filles sont charmantes.

— Non. Mais celle-là, tu ne la connais pas. Je n'ai pas encore rencontré une nature si spirituelle, si bonne, si intéressante.

— As-tu lu dans la *Gazette de Hambourg*, se mit à chantonner Loutchkof d'une voix nasillarde,

> Comme quoi le célèbre Munnich
> A battu ses ennemis [1].

1. Ce sont des petits vers ; une espèce de *scie* de régiment.

— Mais je te parle de....

— Tu es amoureux d'elle, Thédo!

— Non, pas du tout. Je n'y ai pas même songé.

— Thédo, tu es amoureux d'elle!

— Quelle folie! Comme s'il était possible....

— Je te dis, mon cher ami...i...i...i..., chanta le capitaine de nouveau, que tu es amoureux d'e....e....e....elle.

— Fi donc, Avdieï! » s'écria Kister avec impatience.

Avec tout autre, Loutchkof aurait persisté dans son idée; mais il ne voulait pas contrarier le cornette.

« Allons, allons, dit-il, mon cher Ivan, ne nous fâchons pas, parlez-moi allemand.

— Écoute, Avdieï, dit vivement Kister en s'asseyant près de lui : tu sais que je t'aime (Loutchkof fit une légère grimace); mais, je dois te l'avouer, il y a une chose en toi qui ne me plaît point, c'est que tu ne veuilles connaître personne, que tu te tiennes constamment à l'écart, et que tu fuies même les gens avec qui tu pourrais avoir des rapports agréables. Il y a pourtant des gens qu'il est bon de fréquenter. Eh bien! j'admets que tu aies été trompé dans le cours de ton existence, que tu te sois endurci, que tu ne veuilles pas te jeter au cou du premier venu; mais pourquoi éviter tout le monde ? »

Loutchkof continuait flegmatiquement à fumer.

« Il résulte de tes habitudes d'isolement que personne ne te connaît, si ce n'est moi; les autres ont de toi, Dieu sait quelles opinions.... Avdieï, reprit Kister, après un instant de silence.... tu crois à la vertu ?

— Croyez cela et buvez de l'eau, » répondit Loutchkof.

Le jeune cornette lui serra la main.

« Je voudrais, poursuivit-il d'un ton de voix affectueux, te réconcilier avec la vie. Tu deviendras gai, riant; tu te régénéreras. Quelle joie ce sera pour moi! Seulement, permets-moi de faire mes combinaisons avec toi, en un

moment opportun. Voyons : c'est aujourd'hui lundi.... demain mardi.... mercredi.... Viens mercredi avec moi voir les Perekatof. Ils seront très-contents de te recevoir, et nous passerons là quelques heureux instants.... A présent, donne-moi une pipe. »

Avdieï restait immobile sur son canapé, les yeux fixés au plafond.

Kister alluma sa pipe, s'approcha de la fenêtre, et se mit à frapper avec ses doigts sur les vitres.

« Ainsi, dit tout à coup Loutchkof, on a parlé de moi dans cette maison ?

— Oui.

— Et qu'a-t-on dit ?

— On désire te connaître.

— Qui le désire ?

— Ah ! tu deviens curieux. »

Avdieï sonna et ordonna à son domestique de seller son cheval.

« Où vas-tu ?

— Au manége.

— Avdieï, c'est convenu. Nous irons chez les Perekatof ?

— Oui, répliqua d'un air nonchalant Loutchkof, en s'étendant sur son canapé ; nous irons.

— Quel homme ! » murmura Kister ; et il sortit tout pensif et soupira profondément.



IV.

Maria s'approcha de la porte du salon lorsqu'on annonça l'arrivée du capitaine et du cornette ; puis elle entra précipitamment dans sa chambre et s'avança vers son miroir.... Son cœur battait violemment. Une femme de chambre vint lui dire qu'on l'attendait au salon. Maria but un verre d'eau, s'arrêta un instant sur l'escalier, puis descendit. Son père n'était pas à la maison. Sa mère était assise sur le canapé ; Loutchkof dans un fauteuil, avec son chapeau d'uniforme sur ses genoux ; Kister à côté de lui. Tous deux se levèrent à l'approche de la jeune fille, le cornette avec son bon et amical sourire, Loutchkof avec un air grave et contraint. Maria les salua avec un certain embarras et s'assit près de sa mère. Bientôt pourtant elle se rassura et observa le capitaine : il répondait aux questions de Nenila brièvement, mais d'un ton inquiet ; il était timide comme tous les gens vaniteux.

Nenila proposa à ses hôtes de faire une promenade dans le jardin, et resta sur le balcon. Elle ne se croyait pas obligée de ne pas quitter sa fille des yeux et de la suivre partout pas à pas, avec un ridicule suspendu à son bras, comme la plupart des mères qui habitent la province.

La promenade dura assez longtemps. Maria s'entretint assez vivement avec Kister, mais elle n'osait ni le regarder, ni regarder le capitaine. Celui-ci ne disait rien. Quant au cornette, il était dans une sorte de surexcitation, il riait et causait beaucoup.

Dans le cours de la promenade, on passa près d'un ruisseau. A quelques pieds du rivage, un beau lis aquatique étendait sa fraîche corolle à la surface paisible de l'eau.

« Quelle charmante fleur! » dit la jeune fille.

A peine avait-elle prononcé ces mots que Loutchkof, détachant son sabre, atteignit la tige délicate, et, en se penchant sur l'eau, réussit à la cueillir.

« Prenez garde! s'écria Maria effrayée : l'endroit est profond. »

Loutchkof amena avec la pointe de son sabre la fleur sur le rivage, aux pieds mêmes de Maria, qui la prit et regarda avec une douce et riante expression le capitaine.

— Bravo! s'écria Kister.

— Et je ne sais pas nager! ajouta Loutchkof. »

Cette réflexion déplut à Maria.

« Qu'avait-il besoin, se dit-elle, de nous la faire? »

Les deux amis prolongèrent leur visite jusqu'au soir. Il se passait dans l'âme de Maria quelque chose d'inaccoutumé. Plus d'une fois elle parut rêveuse et comme irrésolue. Sa démarche aussi était plus lente, et elle ne s'écartait plus de sa mère, elle semblait au contraire chercher ses regards et les interroger.

Dans la soirée, Loutchkof eut pour elle des attentions un peu gauches, mais cette gaucherie même flattait son innocent amour-propre.

Quand il partit avec son ami, en promettant de revenir prochainement, elle rentra dans sa chambre, et promena ses regards autour d'elle avec une sorte d'étonnement. Nenila s'approcha d'elle, la caressa et l'embrassa selon sa coutume. Maria entr'ouvrit les lèvres, comme pour lui parler, et ne put prononcer un mot. Elle voulait lui faire une révélation et ne savait quoi dire. Son esprit était dans un grand trouble.

En se couchant, elle mit dans un vase d'eau la fleur cueillie par Loutchkof, posa le verre sur la table de nuit, le prit entre ses mains lorsqu'elle fut au lit, et de ses lèvres de jeune fille effleura les fraîches pétales.

— Eh bien, dit le lendemain Kister à son ami, les Perekatof te plaisent-ils ? N'avais-je pas raison ? »

Loutchkof ne répondit pas.

« Mais parle donc.

— En vérité, je ne sais.

— Comment ?

— Eh bien, oui.... cette jeune fille.... Comment s'appelle-t-elle ? Maria, je crois.... n'est pas mal.

— Ah ! enfin ! murmura Kister. »

Et il se tut.

Cinq jours après, le capitaine invita lui-même son ami à l'accompagner chez les Perekatof. Seul, il n'osait se hasarder à faire cette visite. En l'absence de Théodore, il aurait été obligé de soutenir lui-même l'entretien, et il redoutait une telle tâche.

A cette seconde visite, Maria parut plus à son aise et se félicita de n'avoir fait aucune confidence à sa mère. Avant dîner, Avdieï voulut monter un jeune cheval non dressé, et, malgré les bonds et les écarts de l'animal fougueux, parvint à le maîtriser. Le soir, il se mit à rire, à plaisanter d'une façon insolite ; et, quoique bientôt il sentît qu'il devait se modérer, il en avait assez fait pour produire sur Maria une impression désagréable : elle en venait à ne plus savoir elle-même quel sentiment il éveillait en elle ; mais ce qui lui déplaisait de la part de cet homme singulier, elle l'attribuait encore à l'influence de son malheur et de son isolement.



V.

Les deux amis renouvelèrent fréquemment leurs visites. La situation de Kister devenait de plus en plus pénible. Il ne se repentait pas de la résolution qu'il avait prise ; non ; mais il désirait abréger la durée de son épreuve. Son inclination pour Maria s'accroissait de jour en jour, et la jeune fille lui témoignait une notable bienveillance. Mais n'être qu'un intermédiaire, un confident, même un ami, c'était pour lui un rôle difficile et douloureux. Les gens qui s'enthousiasment à froid font de belles dissertations sur la sainteté, sur la grandeur de la sôuffrance. Pour un cœur simple et chaleureux comme celui du jeune officier, la souffrance n'avait aucun charme.

Un jour, Loutchkof vint le chercher pour faire une de leurs visites habituelles. Théodore lui répondit qu'il voulait rester au logis. En vain le capitaine pria, supplia, se fâcha ; Kister prétexta un mal de tête, et Loutchkof dut partir seul.

Depuis quelque temps, le ferrailleur était bien changé : il ne troublait plus la tranquillité de ses camarades, il ne persécutait plus les novices du régiment. Quoiqu'il ne fût pas régénéré, comme Kister le lui avait prédit, il était cependant beaucoup plus calme. Jamais il n'avait mérité d'être considéré comme un homme désenchanté, car il n'avait presque rien vu et rien éprouvé, et il était tout simple que l'image de Maria l'occupât. Au reste, son cœur ne s'était pas adouci ; seulement sa nature bilieuse s'était apaisée.

Quant à la jeune fille, elle éprouvait pour lui un sentiment étrange. Elle ne le regardait jamais en face, et ne pouvait causer avec lui. Quand il lui arrivait de se trouver seule un instant près de lui, elle avait une sorte de frayeur involontaire. Elle le regardait comme un être extraordinaire, et se sentait intimidée, elle s'imaginait qu'elle ne le comprenait pas et ne méritait pas sa confiance; elle songeait à lui avec inquiétude, avec tristesse, mais constamment. La présence de Kister, au contraire, la soulageait et lui faisait du bien, quoiqu'elle ne lui donnât pas une vive émotion de joie; avec lui elle pouvait causer des heures entières, s'appuyer sur son bras comme sur le bras d'un ami, le regarder affectueusement, s'arrêter à son sourire, et, cependant, elle pensait rarement à lui. Pour elle Loutchkof était une énigme; le caractère de cet homme taciturne lui apparaissait comme une forêt ténébreuse dont elle essayait de pénétrer les profondeurs, de même que les enfants penchés sur la margelle d'un puits cherchent à voir ce qui se trouve au fond d'une eau noire et immobile.

En voyant Loutchkof entrer au salon, Maria d'abord eut un mouvement d'appréhension, puis elle se réjouit de cette visite. Il lui semblait qu'il y avait entre elle et lui un malentendu qu'elle n'avait jamais trouvé l'occasion d'expliquer.

Le capitaine annonça que son ami était indisposé. Nenila et Serge le plaignirent; mais Maria regarda Loutchkof d'un air incrédule et attendit avec impatience ce qui devait arriver.

Après dîner, elle se trouva seule avec Loutchkof. Ne sachant que faire, elle se mit au piano : ses doigts couraient vivement et convulsivement sur les touches d'ivoire; puis elle s'arrêtait et attendait que Loutchkof lui adressât la parole. Loutchkof ne comprenait pas et n'aimait pas la

musique. Maria lui parla de Rossini, qui commençait à être à la mode, et de Mozart. Avdieï lui répondit par quelques mots sans suite : Oui.... Non.... Sans doute.... Très-joli.

La jeune fille se mit à jouer des variations brillantes sur un thème de Rossini. Loutchkof écoutait, et lorsqu'elle se retourna vers lui, le visage du capitaine exprimait un tel ennui, que Maria se leva et ferma le piano.

Loutchkof resta à sa place sans prononcer un mot.

« Eh quoi ! se dit la jeune fille avec impatience, ne veut-il donc pas ou ne peut-il pas parler? »

De son côté, le capitaine se sentait très-intimidé. De nouveau, il était subjugué par sa défiance habituelle, de nouveau il s'emportait contre lui-même.

« C'est le diable, se disait-il, qui m'a mis en tête de m'accointer avec une fillette. »

En ce moment cependant, comme il lui eût été facile de toucher le cœur de Maria. Quoi qu'il eût dit, cet homme dont elle se faisait une si singulière idée, elle eût tout compris, tout pardonné, tout accepté.

Mais ce silence profond, désolant!... Des larmes de dépit humectèrent les yeux de Maria.

« S'il ne veut pas s'expliquer, se disait-elle, si je ne sais pas mériter sa confiance, pourquoi vient-il si souvent ici? Mais peut-être qu'il faut que je l'amène moi-même à une explication. »

Et soudain elle se retourna, et fixa sur lui un regard si interrogateur, qu'il ne pouvait s'y méprendre, et garder plus longtemps le silence.

« Maria Serjeievna, balbutia-t-il, je vous.... j'ai quelque chose à vous dire.

— Parlez, » répondit vivement Maria.

Le capitaine promena un regard inquiet autour de lui.

« Pas à présent, reprit-il.

— Pourquoi donc?

— Parce que je voudrais être seul avec vous.

— Nous sommes seuls.

— Oui.... mais pas ici.... »

Cette réponse embarrassait la jeune fille.

« Mais, se dit-elle, si je refuse, tout est fini. »

La curiosité perdit Ève.

« Eh bien, répliqua-t-elle, j'accepte.

— Où donc? quand? »

Maria réfléchit un instant.

« Demain soir, reprit-elle. Vous connaissez le bois près de Dolguin ?

— Derrière le moulin? »

Maria fit un signe de tête affirmatif.

— A quelle heure?

— Vous attendrez. »

Elle n'en put dire plus; sa voix était comme étranglée. Elle pâlit et s'enfuit dans sa chambre.

Un quart d'heure après, Perekatof reconduisait, avec sa politesse habituelle, le capitaine dans l'antichambre, lui serrait la main amicalement, et l'engageait à revenir bientôt.

Puis après avoir dit adieu à son hôte, il s'arrêta gravement devant un de ses domestiques et remarqua qu'il ferait bien de se faire couper les cheveux. Comme il ne recevait pas de réponse, il rentra d'un air embarrassé dans sa chambre, se mit sur son canapé et ne tarda pas à s'endormir.

Le soir, Nenila dit à sa fille :

« Tu es pâle aujourd'hui. Serais-tu malade?

— Non, pas du tout. »

Nenila lui renoua son fichu.

« Tu es très-pâle. Regarde-moi, ajouta-t-elle avec cet

accent de sollicitude maternelle où le commandement perce pourtant. Tes yeux n'ont pas leur vivacité habituelle. Tu souffres, Maria ?

— J'ai un peu mal à la tête, murmura Maria pour dire quelque chose.

— Ah ! j'avais deviné. Cependant tu n'as pas la peau chaude, reprit sa mère en lui mettant la main sur le front. »

Maria se baissa, et ramassa une vétille sur le parquet.

Nenila enlaça légèrement de ses deux mains la jolie taille de sa fille.

« Il me semble, dit-elle d'un ton caressant, que tu as quelque chose à me dire. »

Maria eut un frisson intérieur.

« Moi?... non, » répliqua-t-elle.

Son embarras passager n'avait pu cependant échapper à l'œil de sa mère.

« En vérité !... Voyons.... Réfléchis. »

Maria s'était remise de son trouble, et, au lieu de répondre, elle baisa la main de sa mère.

« Et tu n'as rien à me dire ?

— Non, en vérité.

— Je te crois, répliqua Nenila après un moment de silence. Je sais que tu ne voudrais rien me cacher, n'est-il pas vrai ?

— Certainement. »

Maria pourtant ne pouvait s'empêcher de rougir.

« Et tu as raison. Ce serait très-mal à toi de me cacher quelque chose.... Tu sais que je t'aime.

— Oh ! oui.

— Cela suffit. Mais, dis-moi, reprit-elle du ton d'une personne qui fait une question insignifiante. De quoi astu parlé aujourd'hui avec Avdieï ?

— Avec Avdieï ? répondit froidement la jeune fille, de toutes sortes de choses.

— Te plaît-il ?

— Il ne m'est pas désagréable.

— Te rappelles-tu quel désir tu avais de le connaître et comme tu étais agitée ? »

Maria se détourna un peu confuse.

« Quel étrange personnage ! » ajouta Nenila avec une bonhomie calculée.

La jeune fille voulut défendre le capitaine, mais elle se ravisa à temps.

« Étrange, en effet ! répliqua-t-elle négligemment ; mais il a des qualités.

— Je n'en doute pas.... Pourquoi donc Théodore n'est-il pas venu ?

— Il était indisposé.... A propos, Théodore veut me donner son chien.... Me permets-tu ?

— Quoi donc ? d'accepter ce présent ?

— Oui.

— Certainement.

— Merci ! merci ! »

Nenila s'avança près de la porte, puis soudain revint vers sa fille.

« Te rappelles-tu, lui dit-elle, la promesse que tu m'as faite ?

— Laquelle ?

— De m'avouer quand tu aimerais.

— Je m'en souviens.

— Eh bien, cela n'est pas encore venu ?... »

Maria éclata de rire.

— Regarde-moi. »

La jeune fille la regarda tranquillement.

— Non, cela n'est pas possible, se dit la mère avec plus de calme. Je me trompais.... Où donc avais-je été pren-

dre cette idée ?... Ce n'est encore qu'un enfant.... un vrai enfant. »

Elle sortit.

« Ah! j'ai tort, » murmura sa fille.

VI.

Kister était déjà couché lorsque Loutchkof entra dans sa chambre. Il était rare que la physionomie du ferrailleur n'exprimât qu'une émotion ; cette fois, elle exprimait en même temps une feinte indifférence, une joie grossière, le sentiment de sa supériorité et plusieurs sentiments contradictoires.

« Eh bien ! eh bien! quelles nouvelles ? demanda vivement Théodore.

— Aucune. J'ai été là-bas. On te souhaite le bonjour.

— Tout le monde se porte bien ?

— Oui.

— A-t-on demandé pourquoi je ne t'accompagnais pas ?

— Oui, je crois. »

Loutchkof leva les yeux au plafond et fredonna une chanson d'un ton faux. Kister avait les yeux baissés et rêvait.

« Ah ! s'écria le capitaine d'une voix aigre et enrouée, tu es un homme spirituel, instruit, et pourtant, permets-moi de te le dire, quelquefois tu te fourvoies.

— Comment ?

— Par exemple, dans tes idées sur les femmes. Tu les exaltes, les femmes. Tu aimes à lire les vers qui les pré-

conisent. A tes yeux, elles sont toutes des anges.... de vrais anges !

— J'aime et j'honore les femmes ; mais....

— C'est bien.... C'est bon.... Je ne veux pas disputer avec toi. Je ne suis qu'un homme tout ordinaire.

— Je voulais te dire que.... Mais pourquoi précisément aujourd'hui.... à cette heure, t'avises-tu de parler des femmes ?

— J'ai mes raisons, » repartit Loutchkof en souriant d'un air significatif.

Kister l'observait attentivement. Il imagina, l'innocent cornette ! que Maria avait peut-être affligé, tourmenté le capitaine comme les femmes seules savent tourmenter.

« Tu es chagriné, mon pauvre Avdieï, » dit-il.

Loutchkof éclata de rire.

« Je n'ai nulle raison de me chagriner, » répliqua-t-il.

Puis il ajouta d'un ton de pédagogue : « Je voulais seulement te faire remarquer, mon ami, que tu te trompes sur le compte des femmes. Crois-moi, elles sont toutes taillées sur le même patron et ne méritent pas qu'on se donne beaucoup de peine pour elles. Voilà, par exemple, Maria Perekatova....

— Eh bien ? »

Loutchkof frappa du pied le parquet et secoua la tête.

« Eh bien, poursuivit-il, ne dirait-on pas que je suis doué d'un attrait singulier ? Il n'en est rien, et pourtant j'ai demain un rendez-vous. »

Kister se leva sur son séant, et, s'appuyant sur son coude, regarda Loutchkof avec surprise.

« Demain soir, près du bois, reprit flegmatiquement Avdieï. Ne vas pas attacher à cela plus d'importance que moi. La jeune fille est jolie, ce n'est pas un mal. Je ne songe pas à me marier, mais à prendre quelque distraction. Je n'aime pas à m'embéguiner ; mais on peut se

divertir avec une jeune fille, entendre avec elle le chant du rossignol. Qu'en penses-tu ? »

Loutchkof parla longtemps sur ce ton railleur. Kister ne l'écoutait plus; il éprouvait une sorte de vertige; il pâlissait et passait sa main sur son visage, tandis que le capitaine l'observait en clignotant, en se balançant et en s'étendant dans un fauteuil. Il attribuait l'émotion du cornette à la jalousie et en éprouvait une joie extrême.

Ce n'était pourtant pas la jalousie qui en ce moment affectait si vivement Théodore, c'était la froide indifférence et la grossière ironie avec laquelle Loutchkof parlait de Maria. Il continuait à regarder fixement le ferrailleur, et il lui semblait que, pour la première fois, il distinguait nettement ses traits. C'était donc là l'homme dont il avait cru devoir s'occuper ! C'était pour lui qu'il avait sacrifié sa propre inclination ! c'était là l'heureux résultat de l'amour !

« Avdieï, dit-il enfin, est-ce que tu ne l'aimes pas ?

— O innocence ! ô Arcadie ! » repartit Loutchkof avec un méchant sourire.

Cependant le bon Kister résistait encore à cette réponse. « Peut-être, se dit-il, que Loutchkof affecte selon sa coutume une indifférence qui n'est plus en lui ; peut-être qu'il n'a pas encore trouvé de nouveaux mots pour exprimer ses nouvelles sensations. »

Mais, dans l'indignation de Kister, n'y avait-il pas aussi un sentiment caché ? S'il était si affligé de l'aveu du capitaine, n'était-ce point parce que cet aveu se rattachait à Maria ? Peut-être que le ferrailleur était vraiment amoureux d'elle ?... Mais non, non ; c'était impossible. Lui, amoureux ! ce vilain homme avec sa figure jaune et bilieuse, ses mouvements convulsifs, son gosier enflé par une joie brutale ! Non ; ce n'est pas ainsi que le jeune officier aurait révélé le secret de son cœur. Dans l'excès de

sa félicité, il aurait embrassé son ami avec un affectueux transport, avec des larmes dans les yeux.

« Qu'en dis-tu, mon ami? s'écria Avdieï. Cet événement t'étonne et te chagrine. Ah! ah! Thédo, avoue-le : je t'ai enlevé la princesse. »

Kister se retourna en silence du côté du mur.

« Expliquer mes sentiments à cet homme! se dit-il; non : non, il ne me comprendrait pas. Il m'attribue une pensée absurde; soit! »

Avdieï se leva.

« Je vois, dit-il d'un ton hypocrite, que tu as envie de dormir; je ne veux pas t'en empêcher. Dors en paix, mon ami, dors. »

Et il sortit très-satisfait de lui-même.

Kister ne pouvait s'endormir; il restait attaché à une même idée avec cette opiniâtreté bien connue des amants malheureux, et qui produit sur leur esprit l'effet d'un soufflet de forge sur un charbon ardent.

« Si Loutchkof, se disait-il, n'a pour elle que de l'indifférence, si elle-même lui a fait des avances, il ne devait pas me parler d'elle d'un ton si méprisant et si injurieux. En quoi est-elle coupable? Comment ne pas la plaindre, la pauvre fille inexpérimentée?... Si pourtant elle lui a elle-même assigné un rendez-vous! Loutchkof ne ment pas. Non, il n'a jamais menti. Mais peut-être qu'elle a tout simplement une innocente fantaisie.... Mais elle ne le connaît pas, et il est dans le cas de l'outrager!... demain peut-être. En suis-je responsable?... Eh! n'est-ce pas moi qui ai fait son éloge, qui l'ai conduit dans cette maison?... D'un autre côté, comment pouvais-je prévoir?... Comment! N'est-ce pas mon ami?

« A-t-il jamais été vraiment mon ami? Quel désenchantement! quelle leçon! »

Tout le passé tourbillonnait dans la tête de Kister.

« Oui, je l'ai aimé, se disait-il, et pourquoi ai-je cessé si vite de l'aimer ? Et pourquoi l'ai-je aimé.... moi seul ? »

La généreuse âme du bon Allemand ne s'était attachée à Loutchkof que parce que les autres s'éloignaient de cet homme insupportable. Mais le candide Kister ne savait pas lui-même jusqu'où s'étendait sa bonté.

« Mon devoir, se dit-il enfin, est de prévenir Maria Mais comment ? De quel droit irais-je m'immiscer dans cette affaire, dans l'amour d'un autre ? Parce que je sais ce que c'est que cet amour, parce que je connais ce Loutchkof?... Hélas ! hélas! ajouta-t-il avec douleur et des larmes dans ses paupières, c'est une nature de roc. C'est moi qui suis coupable.... C'est moi qui ai perdu cette pauvre fille!... Quel aimable couple !... Mais non, je suis un affreux égoïste. Je dois désirer du fond de l'âme qu'ils soient heureux.... Heureux! quand il se moque d'elle !... Mais pourquoi a-t-il ciré ses moustaches ?... En vérité, il me semble....

— Ah ! que je suis ridicule ! » ajouta-t-il en s'assoupissant.

VII.

Le lendemain matin, Kister se rendit chez les Perekatof. Dès son arrivée, il remarqua un grand changement en Maria, et elle remarqua aussi un changement en lui. L'un et l'autre pourtant ne se dirent rien, et, contre leur coutume, ils passèrent ensemble péniblement la matinée.

Par des allusions détournées, par des mots à double

entente, par des conseils affectueux, Kister voulait atteindre le but qu'il s'était proposé ; mais tous ses efforts furent inutiles. Maria remarquait avec inquiétude qu'il l'observait attentivement ; il lui semblait que ce n'était pas sans intention qu'il prononçait certaines paroles. Mais, dans son état d'agitation, elle ne croyait pas devoir se fier à ses remarques. « Pourvu, se disait-elle à tout instant, qu'il ne reste pas ici jusqu'à ce soir, » et elle s'efforçait de lui faire comprendre qu'on n'avait point envie de le garder.

Kister voyait son trouble et devinait la crainte qu'elle éprouvait d'avoir un témoin de son amour, et plus il s'effrayait pour elle, moins il osait parler de Loutchkof, et Maria de son côté n'en parlait pas.

En même temps, le pauvre cornette commençait à se rendre plus clairement compte à lui-même de ses propres sentiments. Jamais la jeune fille ne lui avait paru plus charmante. Evidemment, elle n'avait pas dormi de toute la nuit : des teintes rosées se dessinaient sur sa figure pâle ; son corps était légèrement ployé, et un sourire languissant errait à son insu constamment sur ses lèvres ; de temps à autre, un rapide frisson courait sur ses épaules blanches ; ses yeux s'allumaient, puis tout à coup s'éteignaient. Nenila s'assit près de Kister et l'interrogea peut-être à dessein sur Avdieï ; mais Maria était, comme disent les Français, armée jusqu'aux dents et restait sur ses gardes. Ainsi s'écoula la matinée.

« Vous dînez avec nous ? dit Nenila à Kister. »

A cette demande, la jeune fille se détourna.

« Non, répondit Théodore en la regardant.... Soyez assez bonne pour m'excuser.... Mon service.... mes devoirs.... »

Nenila lui exprima ses regrets, puis ensuite Serge.

En passant près de Maria, le cornette avait l'intention

de lui dire : « Je ne veux gêner personne; » mais, au lieu de prononcer ces mots, il s'inclina et murmura :

« Soyez heureuse.... Adieu.... Prenez garde.... »

Et il disparut.

Maria poussa un profond soupir et s'effraya quand Kister fut parti. D'où venait son agitation? De l'amour ou de la curiosité? Dieu le sait. Mais nous répéterons que la curiosité suffit pour perdre Ève.

VIII.

Ce que l'on appelait Dolgui-Lougue était un vaste champ situé sur la rive droite du Snèjeda, à une werste environ de la demeure de Perekatof. La rive gauche, couverte d'un épais taillis de chênes, descendait par une pente abrupte vers la rivière, à la surface de laquelle une quantité d'herbes aquatiques formaient une sorte de réseau qui la couvraient entièrement, à l'exception de quelques flaques, séjour constant d'une foule de canards sauvages. A une demi-werste environ de cette rivière, à droite du côté de Dolgui-Lougue, s'élevait une colline parsemée de noisetiers, de vieux bouleaux et d'autres arbres.

Le soleil était couché. Le moulin bruissait au loin, et ce bruit paraissait tantôt plus faible, tantôt plus fort, selon les bouffées du vent. Les chevaux du haras seigneurial paissaient nonchalamment dans la plaine. Un berger errait en chantant près d'un troupeau de moutons affamés, les chiens couraient en jappant après les corbeaux pour se désennuyer.

Loutchkof se promenait dans le bois, les bras croisés.

Son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, trépignait avec impatience et répondait aux hennissements des juments. Avdieï s'irritait et s'emportait selon sa coutume. N'étant pas encore sûr de l'amour de Maria, il était mécontent d'elle, mécontent de lui-même; cependant son agitation dominait son mécontentement. Il s'arrêta enfin sous les rameaux d'un noisetier et en abattit les feuilles avec sa cravache. Soudain il entend un frôlement, il lève la tête; à dix pas de lui est Maria, le visage empourpré par sa marche rapide, sans gants, un chapeau sur la tête et un fichu blanc noué à la hâte autour de son col. Elle baissa les yeux et parut hésiter un instant.

Avdieï s'avança vers elle d'un air gauche et avec un sourire forcé.

« Que je suis heureux! murmura-t-il d'une voix à peine intelligible.

— Moi, je suis très-contente de vous rencontrer, se hâta de dire la jeune fille. Je viens souvent ici me promener le soir, et.... »

Le capitaine ne lui permit pas de continuer, dans son sentiment de pudeur, son innocent mensonge.

« Il me semble, reprit-il d'un ton grave, qu'il vous a plu à vous-même....

— Oui, oui.... répondit-elle précipitamment. Vous désiriez me voir.... vous vouliez.... »

Elle ne put en dire davantage, et Loutchkof également se taisait.

Maria leva timidement les yeux.

« Pardonnez-moi, dit-il sans la regarder. Je suis un homme tout simple, et n'ai pas l'habitude de faire des déclarations aux femmes.... Je.... je désirais vous dire.... mais il me semble que vous n'êtes pas disposée à m'entendre.

— Parlez.

— Vous l'ordonnez.... Eh bien, je vous dirai franchenent que depuis longtemps, depuis que j'ai eu l'honneur le vous connaître.... »

Il s'arrêta. Maria attendait la fin de son discours.

« Au reste, reprit-il, je ne vois pas pourquoi je vous arle ainsi. On ne peut changer son sort.

— Quel sort?

— Je le sais, répliqua Avdieï d'un air sombre; je suis ccoutumé à subir ses rigueurs. »

Il semblait à Maria qu'en ce moment le capitaine n'aait pas trop le droit de se plaindre de sa destinée.

« Il y a de bonnes âmes dans le monde, lui dit-elle en ouriant.... peut-être trop bonnes.

— Oui, Maria Serjeievna, vous m'en faites souvent souenir, et je sais apprécier votre bonté.... Je.... je.... Vous ie vous fâcherez pas?

— Non. Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous me plaisez, Maria Serjeievna.... ue vous me plaisez beaucoup....

— Je vous remercie bien, reprit la jeune fille confuse, e cœur serré par une impression d'attente et de frayeur. lais voyez donc, monsieur Loutchkof, quel beau taleau! »

Elle lui montrait la forêt voilée déjà par de grandes mbres, et d'un autre côté irradiée par les derniers rayons lu soleil.

« C'est très-beau, en effet, murmura le capitaine, qui e réjouissait intérieurement de cette subite interruption lans sa déclaration. »

Il était debout près de Maria.

« Vous aimez la nature, lui dit-elle tout à coup en le egardant avec ce doux, affectueux et curieux regard qui, le même que le son argentin de la voix, n'appartient u'aux jeunes filles.

— La nature.... balbutia Loutchkof.... assurément.... assurément. Il m'est agréable de me promener le soir, quoique je ne sois qu'un soldat et que je n'entende rien aux sentimentalités. »

Il répétait souvent qu'il n'était qu'un soldat.

Maria continuait à contempler en silence la prairie.

« Quelle singulière situation ! pensa Loutchkof; si je m'en allais ? allons ! quelle folie. Hardi !... Excusez-moi, dit-il d'un ton qui ressemblait à celui de la plaisanterie; mais je voudrais savoir de mon côté ce que vous pensez de moi.... si vous n'éprouvez pas aussi quelque chose....

— Dieu ! qu'il est maladroit ! se dit Maria.... Mais ne savez-vous pas, monsieur Loutchkof, lui répliqua-t-elle, que les femmes ne répondent jamais d'un façon positive à des demandes positives ?

— Cependant....

— Quoi donc ?

— Permettez.... je voudrais savoir....

— Mais vous, dites-moi, n'est-il pas vrai que vous êtes un grand duelliste ? Dites la vérité, ajouta-t-elle avec une naïve curiosité. On affirme que vous avez tué plus d'un homme.

— Cela m'est arrivé, répondit négligemment Avdieï en se tirant les moustaches.

— Et c'est cette main-là qui.... »

Cependant le sang de Loutchkof commençait à s'échauffer. Depuis plus d'un quart d'heure, une jeune fille était là devant lui....

« Mademoiselle, dit-il d'une voix brusque et dure, vous connaissez à présent mes sentiments, vous savez pourquoi j'ai désiré vous voir.... Vous avez été assez bonne pour.... Dites-moi à présent ce que je puis espérer. »

Maria tournait entre ses doigts un œillet. Elle regarda Avdieï de côté, rougit, et lui répondit en souriant :

« Vous dites des folies. »

Puis elle lui donna l'œillet. Le capitaine lui saisit la main.

« Vous m'aimez donc? » s'écria-t-il.

La jeune fille se sentit comme glacée par la peur. Elle ne songeait pas à faire un aveu à Loutchkof, elle ne savait pas elle-même si elle l'aimait, et voilà qu'il veut l'obliger à se déclarer.... il ne la comprend donc pas ?

Cette pensée surgit tout à coup avec la rapidité de l'éclair dans l'esprit de Maria. Dans son inexpérience, elle ne s'était pas attendue à un si vif dénoûment. Tout le jour elle s'était demandé :

« Loutchkof m'aime-t-il ? »

Elle avait rêvé à une jolie promenade à faire dans la soirée, à un agréable mais très-convenable entretien. Elle voulait coquetter un peu, apprivoiser cet être sauvage, lui donner sa main à baiser, et, au lieu de ce joli petit programme..., au lieu de cette innocente fin de soirée, tout à coup elle sentit sur ses joues les lèvres brûlantes du ferrailleur.

« Soyez heureuse ! lui disait-il : il n'y a qu'un bonheur en ce monde. »

Maria, effrayée, se jeta de côté, et, toute pâle et frissonnante, s'appuya contre un bouleau.

Avdieï était confondu.

« Pardonnez-moi, murmura-t-il en s'avançant vers elle.... je ne songeais pas en vérité.... »

Maria le regarda fixement sans pouvoir prononcer un mot. Un sourire désagréable errait sur les lèvres du capitaine, et des taches rouges éclataient sur son visage.

« Que craignez-vous? lui dit-il. Ne voilà-t-il pas une belle affaire! Entre nous, tout n'est-il pas?... »

Maria gardait le silence.

« Voyons! quelle niaiserie! En voilà assez. »

A ces mots il lui tendit la main. La jeune fille se souvint de la recommandation du cornette :

« Prenez garde. »

Elle mourait de peur. Cependant elle put crier d'une voix assez distincte :

« Tanioucha. »

D'un des groupes de noisetiers sortit une robuste femme de chambre.

Avdieï frémit. Maria, tranquillisée par la présence de sa domestique, ne quittait plus sa place. Mais le ferrailleur tremblait de colère; ses yeux étincelaient, ses poings se serraient, et il éclata d'un rire convulsif.

« Bravo! bravo! s'écria-t-il; c'est à merveille, il n'y a rien à dire. »

La jeune fille était stupéfaite.

« Je vois, reprit-il, que vous avez pris vos précautions. La prudence est une bonne chose, les femmes savent l'employer. Les jeunes filles de notre temps sont plus habiles que les vieillards. Il est beau votre amour!

— Je ne sais, répliqua Maria, qui vous a donné le droit de me parler d'amour?

— Qui? Vous-même. »

Il sentait qu'il se perdait, mais il ne pouvait se contenir.

« J'ai agi étourdiment, répondit Maria; j'ai cédé au désir que vous m'exprimiez. Je comptais sur votre *délicatesse*, et, comme vous ne comprenez pas le français, je vous dirai son synonyme en russe. »

Avdieï pâlit. La jeune fille venait de le blesser au cœur.

« Il est possible, répliqua-t-il, que je ne comprenne pas le français; mais ce que je comprends, c'est qu'il vous a plu de vous moquer de moi....

— Non, pas le moins du monde; au contraire, je vous plains.

— Ne me parlez pas, s'il vous plaît, de votre pitié! s'écria avec emportement Loutchkof; je n'en ai que faire.

— Monsieur Loutchkof!

— Ne prenez pas vos airs de princesse; c'est une peine inutile, ils ne m'intimident pas. »

Maria fit rapidement quelques pas en arrière et se retira.

« Faut-il, lui cria le capitaine, vous envoyer votre sentimental berger Kister? Avdieï perdait la tête. Ne serait-ce pas cet ami, qui vous a prévenu.... »

Maria ne lui répondit pas et s'éloigna agitée, effrayée encore, mais joyeuse. Il lui semblait qu'elle s'éveillait d'un songe pénible dans une chambre sombre, elle revoyait le soleil et respirait l'air libre.

Avdieï, en proie à une sorte de frénésie, promena quelques instants un regard effaré de côté et d'autre, brisa dans sa rage un jeune arbuste; puis il s'élança sur son cheval, et l'éperonna si rudement et le tortura de telle sorte, que la pauvre bête, ayant franchi un espace de huit werstes en un quart d'heure, faillit périr le soir même.

Jusqu'à minuit, Kister attendit en vain le capitaine. Le lendemain matin il se rendit chez lui. Le domestique lui dit que son maître dormait et avait fait défendre sa porte.

« Mais moi, dit Kister, n'a-t-il pas demandé à me voir?

— Non, répondit le domestique. »

Le cornette erra quelques instants, très-tourmenté dans la rue, puis rentra chez lui. Son planton lui remit une lettre.

« D'où vient cette lettre? demanda-t-il.

— Du village de Perekatof. »

Kister sentit ses mains trembler.

« On vous envoie des compliments, reprit le domestique, et on attend la réponse. Faut-il donner un verre d'eau-de-vie au messager? »

Kister déplia lentement la lettre et lut :

« Cher bon Théodore Théodorovitch, j'ai besoin, grand besoin de vous voir. Venez aujourd'hui, si c'est possible. Ne refusez pas de vous rendre à ma prière; je vous l'adresse au nom de notre vieille amitié. Si vous saviez.... mais vous saurez tout....

« A revoir bientôt, n'est-ce pas?

« MARIA. »

« *P. S.* Venez sans faute aujourd'hui. »

« Ainsi, reprit le planton, vous me permettez de donner un verre d'eau-de-vie au messager? »

Kister, absorbé dans sa rêverie, regarda son domestique et ne répondit pas. Le domestique sortit et dit à celui qui avait apporté la lettre :

« Mon maître m'a ordonné de te faire boire de l'eau-de-vie et d'en boire avec toi. »

IX.

Lorsque Kister entra dans le salon de Perekatof, Maria l'accueillit avec une physionomie si riante et si épanouie, et lui serra si amicalement la main, que le jeune cornette sentit son cœur se dilater dans une émotion de joie. Mais, sans prononcer un mot, Maria sortit presque immédiatement. Serge, assis sur le divan, faisait une patience. Il engagea lui-même l'entretien; mais, à peine avait-il commencé à parler, selon son habitude, des qualités de son chien, que Maria rentra avec une ceinture de couleur, une ceinture qui plaisait particulièrement à Kister. Nenila entra en même temps et témoigna à Théodore une vive satisfaction de le revoir.

Le dîner fut très-gai. Serge, s'enhardissant, se mit à raconter une des joyeuses fredaines de son jeune temps, chose qu'il ne faisait jamais pourtant sans détourner la tête comme une autruche, de peur de rencontrer le regard de sa femme.

« Allons nous promener, dit après dîner Maria à Kister avec cette voix insinuante à laquelle on ne résiste pas. J'ai besoin de vous parler de choses graves, très-graves, ajouta-t-elle d'un ton solennel, en mettant ses gants de Suède. Maman, venez-vous avec nous?

— Non, répondit Nenila.

— Eh bien, nous partons.

— Et où allez-vous?

— A Dolgui-Lougue.

— Prenez avec vous Tanioucha.

— Tanioucha ! Tanioucha ! » s'écria la jeune fille en sautillant avec la légèreté d'un oiseau.

Un instant après elle se dirigeait avec Kister vers Dolgui-Lougue. En passant par le pâturage, elle donna à manger à sa génisse favorite, la prit par la tête, et obligea Kister à la caresser. Elle était toute joyeuse et causait beaucoup. Kister attendait avec impatience la grave confidence qu'elle lui avait annoncée. La femme de chambre se tenait à une distance respectueuse, et, de temps à autre, regardait finement sa maîtresse.

« Vous êtes fâché contre moi, Kister? dit la jeune fille.

— Contre vous, Maria ? Et pourquoi donc ?

— Il y a trois jours.... vous vous rappelez ?...

— Vous n'étiez pas de bonne humeur, voilà tout.

— Pourquoi marchons-nous ainsi séparément? Donnez-moi le bras.... Oui, voilà tout. Mais, vous non plus, vous n'étiez pas de bonne humeur.

— C'est vrai.

— Aujourd'hui vous me trouvez plus gaie, n'est-ce pas?

— Oui, il me semble qu'aujourd'hui....

— Et savez-vous pourquoi? ajouta-t-elle en secouant la tête et sans regarder le cornette. Moi, je le sais : c'est parce que je suis avec vous. »

Kister lui serra vivement la main.

« Mais pourquoi ne m'interrogez-vous pas ?

— Sur quoi ?

— Ne faites pas l'hypocrite.... sur ma lettre.

— J'attendais....

— Oui, poursuivit-elle, je suis contente d'être avec vous, parce que vous êtes bon, doux, parce que vous n'êtes pas en état de.... *parce que vous avez de la délicatesse*. Je puis vous dire à vous ces mots en français, vous comprenez le français. »

Kister comprenait le français, mais il ne comprenait pas trop Maria.

« Tenez, cueillez-moi cette fleur.... celle-là qui est si jolie. »

Elle prit la fleur, la contempla un instant, puis soudain, dégageant son bras de celui de Kister, la lui mit en souriant à sa boutonnière. En ce moment, ses jolis doigts touchaient presque les lèvres du jeune homme. Il les regardait ; puis il leva les yeux sur elle. Alors elle inclina la tête comme pour lui dire : « Je vous le permets. » Kister baisa l'extrémité de ses gants.

Cependant ils approchaient du bois. Soudain Maria devint pensive et silencieuse. Ils arrivèrent à l'endroit où elle avait rencontré Loutchkof. L'herbe foulée aux pieds ne s'était pas encore relevée ; les rameaux abattus par la cravache du capitaine se flétrissaient ; les petites feuilles de l'arbuste qu'il avait brisé pendaient tristement. Maria jeta un regard de côté et d'autre ; puis, se retournant vers Kister :

« Savez-vous, lui demanda-t-elle, pourquoi je vous ai amené ici ?

— Non.

— Ah !... Mais pourquoi donc ne me parlez-vous pas aujourd'hui de votre ami M. Loutchkof, dont vous faisiez si souvent l'éloge ? »

Le cornette baissa les yeux et ne répondit pas.

« Savez-vous, reprit Maria, non sans un certain effort, que je lui avais donné hier, ici même, un rendez-vous ?

— Oui, répliqua tristement Kister, je le savais.

— Vous le saviez ?... Maintenant je comprends pourquoi il y a trois jours.... M. Loutchkof, à ce qu'il paraît, s'était hâté de se vanter de ses *conquêtes*. »

Kister allait répondre.

« Pas d'objection ! dit-elle ; le capitaine est votre ami.

Vous voudriez peut-être le défendre?... Ah! vous connaissiez ce rendez-vous. Et pourquoi donc ne m'avez-vous pas empêchée de faire une telle sottise? Pourquoi ne m'avez-vous pas prise par l'oreille comme un enfant?... Vous connaissiez cette folie.... Cela vous était donc indifférent?

— Non; mais de quel droit aurais-je?...

— Quel droit? Le droit d'un ami; mais il est aussi votre ami.... Cela me fait de la peine.... Cet homme s'est conduit hier d'une façon.... »

Maria se détourna : les yeux du cornette étincelaient, son visage avait pâli.

« Ne vous fâchez pas.... Écoutez, Théodore, ne vous fâchez pas; tout est pour le mieux. Je suis très-contente d'avoir eu hier cet éclaircissement. Pourquoi pensez-vous que je vous parle ainsi? parce que j'ai à me plaindre de M. Loutchkof? Non, je ne veux pas m'en souvenir; mais je suis coupable envers vous, mon bon Kister. Je veux m'expliquer.... je veux vous prier de me pardonner et vous demander conseil. Vous vous êtes conduit envers moi si franchement! je suis si à mon aise avec vous! Vous n'êtes pas un Loutchkof.

— Loutchkof est disgracieux et grossier, répliqua Kister; mais....

— Comment! mais! Osez-vous employer cette restriction? Il est disgracieux, et grossier, et méchant, et vaniteux, entendez-vous?

— Vous parlez sous l'influence de la colère, Maria, murmura Théodore.

— Quelle colère? Regardez-moi, ai-je l'air d'être en colère? Écoutez, pensez de moi ce que vous voudrez; mais si vous pouviez supposer qu'aujourd'hui je me rapproche de vous par esprit de vengeance, oh! alors, je serais profondément irritée.... »

En prononçant ces mots, la jeune fille avait des larmes dans les yeux.

« Soyez franche, Maria.

— Oh ! le vilain homme ! le méchant homme ! Mais regardez-moi donc : est-ce que je ne suis pas franche avec vous ? est-ce que vous ne lisez pas au fond de mon cœur ?

— Eh bien, je vous crois, repartit Kister ; mais dites-moi ce qui vous a portée à donner ce rendez-vous à Loutchkof ?

— En vérité, je ne le sais pas moi-même ; il voulait me parler en tête à tête. Je me disais qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de s'expliquer. Maintenant il l'a eue, et maintenant, je vous le déclare, il est possible que ce soit un être extraordinaire ; mais il est sot, vraiment ; il ne peut pas proférer deux mots, et il est fort impoli.... Au reste, je ne dois pas trop l'accuser.... Il m'a peut-être considérée comme une folle étourdie et sans raison. Je ne lui ai presque jamais parlé.... il excitait ma curiosité, et je pensais qu'il avait conquis votre amitié....

— De grâce, s'écria Théodore, ne le regardez pas comme mon ami.

— Je ne veux pas vous désunir.

— O Dieu ! je suis prêt à vous sacrifier non-seulement mes amis, mais encore.... Entre Loutchkof et moi tout est fini. »

Maria l'observa attentivement.

« Eh bien, reprit-elle, que le ciel le garde ! Ce qui s'est passé me servira de leçon : c'est moi qui ai failli. Pendant plusieurs mois j'ai vu chaque jour un homme spirituel et bon, doux et affectueux, qui.... » Maria hésita un instant, puis elle continua : « qui.... à ce qu'il me semble, avait un peu de penchant pour moi ; et moi, folle que je suis, je lui ai préféré.... non, je n'ai pas préféré, mais.... »

Elle baissa la tête d'un air confus et se tut. Kister

éprouvait une étrange émotion. « Est-il possible ? » se disait-il en lui-même.

« Maria Serjeievna ! »

La jeune fille releva le front et le regarda avec des yeux pleins de larmes.

« Vous ne devinez pas, dit-elle, de qui je veux parler ? »

Théodore lui tendit la main. La jeune fille la saisit avec empressement.

« N'est-ce pas, lui dit-elle, que vous êtes mon ami, mon fidèle ami ? Eh quoi ! vous ne répondez pas ?

— Je suis votre ami, vous le savez, murmura-t-il.

— Et vous ne me condamnez pas ? vous me pardonnez ? Vous me comprenez ? Vous ne vous moquerez pas de cette pauvre fille qui un jour donne un rendez-vous à l'un, et le lendemain cause avec un autre.... comme je cause avec vous ? N'est-ce pas, vous ne vous moquerez pas de moi ? »

Un vif incarnat brillait sur les joues de Maria, et ses deux mains s'appuyaient sur le bras de Kister.

« Me moquer de vous ! répondit Théodore. Moi ! moi ! je vous aime !... je suis amoureux de vous. »

La jeune fille se couvrit le visage de ses mains.

« Ne le savez-vous donc pas, que depuis longtemps je vous aime ? »



X.

Trois semaines après cet entretien, Kister était assis seul dans sa chambre et écrivait à sa mère la lettre suivante :

« Ma chère mère,

« Je me hâte de vous faire partager ma joie.... Je me marie. Cette nouvelle sans doute vous étonnera, parce que, dans mes dernières lettres, rien ne vous faisait pressentir cet événement, et que pourtant je suis habitué à vous mettre de moitié dans toutes mes impressions, dans toutes mes joies et tous mes chagrins. Si j'ai gardé le silence sur ce fait si important, c'est que d'abord il n'y a pas longtemps que je sais qu'on m'aime, et qu'il n'y a pas longtemps aussi que j'ai compris toute la force de mon attachement.

« Dans une des premières lettres que je vous ai adressées d'ici, je vous parlais de mes voisins les Perekatof. J'épouse leur fille unique Maria. J'ai l'intime conviction que je serai heureux avec elle, car elle m'a inspiré non point une passion éphémère, mais un vrai et profond sentiment dans lequel l'amitié s'unit à l'amour. Son doux et riant caractère s'accorde parfaitement avec mes vœux. Elle est instruite, spirituelle et très-bonne musicienne.... Si vous pouviez la voir! Je vous envoie son portrait que j'ai dessiné moi-même; mais elle est cent fois mieux qu'on ne peut se le figurer d'après ce portrait.

Déjà elle a pour vous une affection filiale et aspire à être près de vous. Mon projet est de quitter le service, de me retirer dans mes terres et de les administrer. Le père de Maria possède quatre cents paysans. Au point de vue de la fortune, vous voyez que je n'aurai pas à me repentir de ma résolution. J'ai demandé un congé pour me rendre à Moscou, puis près de vous. Attendez-moi dans quinze jours au plus tard. Ma bonne chère mère, que je suis heureux! Embrassez-moi.... »

Le reste de la lettre ne peut intéresser nos lecteurs.

Kister ayant plié et scellé cette épître, se leva, s'approcha de la fenêtre, alluma une pipe, resta quelque temps pensif, puis revint à sa table. Il prit une feuille de papier de poste, trempa avec soin sa plume dans l'encrier, et resta quelques instants immobile avant de commencer à écrire. Il fronça le sourcil, il leva les yeux au plafond, essuya le bout de sa plume, et enfin traça en vingt minutes les lignes suivantes :

« Monsieur Avdieï Ivanovitch,

« Depuis notre dernière entrevue (il y a environ trois semaines), vous ne me saluez pas, vous ne me parlez pas, vous semblez m'éviter. Tout homme, sans doute, est libre de ses actions. Il vous a plu de rompre nos relations, et croyez bien que je ne m'adresse pas à vous en ce moment pour me plaindre de cette rupture. Je n'ai pas l'habitude de m'imposer à qui que ce soit ; il me suffit d'être ce que je dois être. Je vous écris à présent par un sentiment de devoir. J'ai offert ma main à Maria Perekatova. Elle l'a acceptée et ses parents ont consenti à notre union. Je vous annonce cette décision directement, sans

intermédiaire, pour prévenir tout malentendu et toute fausse interprétation. A vrai dire, monsieur, je n'ai guère à m'occuper de l'opinion d'un homme qui ne s'occupe point de l'opinion des autres. Si je vous écris, c'est uniquement pour ne pas vous donner lieu de penser que j'ai agi et que j'agis à la dérobée. Vous me connaissez, j'ose le croire, et vous n'attribuerez point cette demande à quelque autre ridicule motif. Comme c'est la dernière communication que j'aurai avec vous, je ne puis, en mémoire de notre ancienne amitié, me dispenser de vous souhaiter toutes sortes de prospérités.

« Je suis, avec une profonde considération, monsieur, votre obéissant serviteur,

« Théodore Kister. »

Le cornette envoya cette lettre à son adresse et demanda sa voiture. Joyeux et dispos, il se promena quelques instants dans sa chambre en chantant, sauta deux ou trois fois sur le parquet, prit un cahier de romances, et le lia avec une faveur bleue. La porte s'ouvrit, et sur le seuil apparut Loutchkof, en surtout, sans épaulettes et sa casquette sur la tête.

Kister s'arrêta surpris au milieu de la chambre sans achever de nouer son cachier.

« Vous épousez Maria Perekatova ? » lui dit tranquillement Avdieï.

Kister fit un signe affirmatif, puis dit à Loutchkof :

« Monsieur, les gens comme il faut, quand ils font une visite, se découvrent la tête et souhaitent le bonjour.

— Excusez-moi, répliqua le ferrailleur en ôtant sa casquette : je vous souhaite le bonjour.

— Bonjour, monsieur Loutchkof. Vous me demandez si j'épouse Mlle Perekatova. N'avez-vous pas lu ma lettre ?

— Je l'ai lue. Vous vous mariez, je vous en félicite.

— J'accepte vos félicitations et vous en remercie. Maintenant il faut que je sorte.

— Je désirerais avoir une explication avec vous, Théodore Théodorovitch.

— Très-volontiers. J'attendais, je vous l'avoue, cette explication. Votre conduite envers moi a été si singulière.... et il me semble que je l'ai si peu méritée.... Vous plaît-il de vous asseoir? Voulez-vous fumer? »

Le capitaine s'assit; il tira ses moustaches et leva ses sourcils.

« Théodore Théodorovitch, pourrais-je savoir, dit-il, pourquoi vous avez si longtemps usé de dissimulation envers moi?

— Comment donc?

— Pourquoi vous avez pris l'apparence d'une bonne et candide créature, quand vous n'étiez qu'un pauvre être comme nous tous?

— Je ne vous comprends pas. Ai-je commis quelque offense envers vous?

— Vous ne me comprenez pas?... Soit! Je vais vous poser la question plus nettement. Dites-moi donc, je vous prie, si vous éprouviez depuis longtemps un penchant pour Maria, ou si vous avez été pris pour elle d'une passion subite.

— Je désire, répondit froidement Kister, ne pas vous parler de mes rapports avec cette jeune fille.

— Très-bien, comme il vous plaira. Seulement vous me permettrez de penser que vous vous êtes joué de moi. »

Avdieï prononça ces mots lentement et en faisant différentes pauses.

« Vous ne pouvez avoir une telle idée, Avdieï, répliqua-t-il; vous me connaissez.

— Je vous connais! Qui donc vous connaît?... Ame étrangère.... Forêt sombre.... Camarade en apparence. Je sais que vous lisez des vers allemands avec émotion et même avec des larmes dans les yeux. Je sais que vous avez appendu aux murs de votre appartement différentes cartes géographiques. Je sais que vous prenez grand soin de votre personne. Voilà ce que je sais, et rien de plus. »

Le jeune cornette commençait à se fâcher.

« Puis-je vous demander, dit-il, quel est le but de votre visite? Voilà trois semaines que vous ne m'avez pas salué, et maintenant il me semble que vous entrez chez moi avec l'intention de me railler. Je ne suis pas un enfant, monsieur, et ne permets à personne....

— Permettez, Théodore. Qui donc ose vous railler? Je viens vous trouver. Je vous adresse tranquillemeut la simple question. Je vous prie de m'expliquer votre conduite envers moi. Laissez-moi vous le demander : n'est-ce pas que vous m'avez entraîné de force chez les Perekatof? Ne m'avez-vous pas persuadé que je deviendrais un tout autre homme? Ne m'avez-vous pas mis en relation avec la vertueuse Maria? Pourquoi donc ne penserais-je pas que je vous suis de même redevable de l'aimable explication que j'ai eue avec elle et qu'elle n'aura pas manqué de vous rapporter en très-bons termes? Une jeune fille raconte tout à son fiancé, et ne peut oublier de lui raconter ses petites ruses.... surtout lorsqu'elles sont innocentes. Pourquoi donc ne croirais-je pas que c'est grâce à vous que j'ai été ainsi joué? C'est là sans doute la part que vous vouliez prendre à ma régénération.

— Écoutez, Avdieï, répliqua Théodore : si vous ne plaisantez pas, si vous êtes, ce qu'il paraît difficile d'admettre, persuadé de ce que vous dites, c'est mal à vous, c'est bien mal de parler d'une façon si injurieuse de mes

projets. Je n'essayerai pas de me justifier; j'en appelle à votre conscience et à vos souvenirs.

— Oui, je me souviens que vous étiez constamment à chuchoter avec Maria. Mais, ce qui est plus grave, permettez-moi de vous demander si vous n'avez pas été chez les Perekatof après l'entretien que j'avais eu avec vous, après cette soirée où je venais, sot que j'étais, vous faire part, comme à mon meilleur ami, de mon rendez-vous.

— Comment! vous pourriez supposer...?

— Je n'attribue pas à un autre ce que je ne m'attribuerais pas à moi-même, répondit Loutchkof avec une froideur mortelle. Mais j'ose me flatter que les autres ne valent pas mieux que moi.

— Vous vous trompez, s'écria Théodore impétueusement. Les autres valent mieux que vous.

— J'ai l'honneur de leur en faire mon compliment; Mais....

— Mais, s'écria Kister avec impatience, rappelez-vous dans quels termes vous m'avez parlé de ce rendez-vous.... Au reste, toute cette discussion est parfaitement inutile, je m'en aperçois. Pensez de moi ce qu'il vous plaira et agissez en conséquence.

— Voilà qui vaut mieux. Nous en venons à la franchise.

— Comment donc?

— Je comprends votre situation, Théodore, ajouta le capitaine avec une hypocrite expression d'intérêt. Elle est désagréable, réellement désagréable. Un homme a joué un rôle, et personne ne remarquait en lui l'acteur....

— Si je pouvais penser, dit Kister avec une colère comprimée, qu'en ce moment vous parlez sous l'impression d'un douloureux sentiment d'amour, je vous pardonnerais et je vous plaindrais.... Mais, dans tous vos reproches, dans toutes vos calomnies, il n'y a qu'un

mobile, la vanité blessée, et je ne puis avoir pitié de vous.... Ce qui vous est arrivé, vous-même l'avez mérité.

— Eh! bon Dieu! comme il parle, ce jeune homme! murmura Avdieï.... La vanité! c'est possible. Oui, ma vanité a été très-profondément blessée. Mais qui n'a pas son amour-propre? N'avez-vous pas le vôtre, vous? Et, comme moi j'ai le mien, je ne permets pas qu'on me plaigne.

— Vous ne permettez pas? Quelle expression, monsieur! s'écria d'une voix hautaine Kister. N'oubliez pas que nos liens sont rompus. Je vous prie de vous conduire envers moi avec les égards que l'on doit à un homme comme il faut.

— Nos liens sont brisés! repartit Avdieï; vous m'en faites souvenir. C'était par pitié pour vous que je ne vous saluais pas et que je ne vous accostais pas. Car si vous avez pitié de moi, vous me permettrez d'avoir pitié de vous.... Je ne voulais pas vous mettre dans une situation embarrassante, éveiller un remords dans votre conscience.... Vous parlez de nos liens rompus, comme si vous aviez pu être encore mon ami après votre mariage! Mais vous ne l'avez jamais été que pour me faire servir à l'amusement de Votre Seigneurie. »

L'injustice du capitaine harassait et irritait Kister.

« Cessons, dit-il, ce pénible entretien. J'avoue que je ne conçois pas pourquoi vous êtes venu me voir.

— Vous ne le concevez pas?

— Non.

— En vérité?

— Je vous le répète.

— C'est étonnant, très-étonnant! Qui s'y serait attendu de la part d'un homme d'esprit comme vous?

— Ayez donc la bonté de me faire connaître....

— Je suis venu chez vous, monsieur Kister, dit Loutch-

kof en se levant lentement.... je suis venu chez vous pour vous appeler en duel. Me comprenez-vous à présent? Je veux me battre avec vous. Eh! vous croyez peut-être m'échapper? Mais ne saviez-vous pas à quel homme vous aviez affaire?

— Très-bien! répliqua froidement Kister; j'accepte votre défi. Ayez la bonté de m'envoyer votre témoin.

— Oui, oui, murmura Avdieï, en restant encore à sa place comme un chat qui ne peut s'éloigner de sa victime.... Oui, je le confesse, j'aurai un grand plaisir à voir entrer la balle de mon pistolet dans cette blonde tête idéale.

— Il paraît que vous injuriez encore après le défi, répliqua d'un ton de mépris Kister. Sortez, vous me faites pitié.

— Nous connaissons cela.... de la *délicatesse*. Maria m'a dit ce mot français. Au revoir, à bientôt, Théodore Théodorovitch. »

Avdieï reprit sa casquette, salua et sortit.

Kister se promena quelques instants de long en large dans sa chambre. Sa figure était enflammée et son cœur agité. Il n'avait pas peur et n'était plus en colère; mais il se demandait comment il avait jamais pu regarder un pareil être comme son ami. Quant au duel, il s'en réjouissait: c'était une façon d'en finir une fois pour toutes avec cet homme et avec le passé, et d'entrer plus librement dans une nouvelle vie. Il lui semblait que l'image de Maria lui souriait et lui promettait la victoire.

« Non, non, se disait-il avec calme, je ne succomberai pas, je ne puis pas succomber. »

Sur la table était la lettre qu'il venait d'écrire à sa mère. Il se sentit un instant le cœur serré en la voyant, et à tout hasard il résolut de ne pas l'expédier immédiatement. En ce moment Kister éprouvait en lui cette sorte

desurexcitation de force vitale que la plupart des hommes éprouvent en face d'un danger. Il réfléchit tranquillement aux diverses conséquences que ce duel pourrait avoir, se résigna à l'idée d'être pour quelque temps séparé de Maria, à souffrir ; puis il rêvait avec un ferme espoir à l'avenir ; il se promettait aussi de ne pas tuer Loutchkof.

Après ces diverses réflexions, il se procura un témoin, mit à la hâte ses affaires en ordre, et, dès qu'il eut dîné, partit pour le village de Perekatof. Toute la soirée il fut gai, peut-être trop gai.

Maria joua du piano; elle n'avait pas le moindre pressentiment de ce qui venait de se passer et coquetta agréablement avec Kister. Au premier abord, cette insouciance affligea Théodore, puis il la considéra comme un heureux présage et s'en réjouit. De jour en jour Maria s'était attachée plus étroitement à lui ; le sentiment du bonheur était en elle plus fort que celui de la passion. Kister d'ailleurs la détournait des désirs exagérés, et elle se soumettait gaiement à son influence. Nenila aimait le jeune cornette comme un fils, et Serge, selon sa coutume, suivait l'exemple de sa femme.

« Au revoir ! dit Maria à Kister, en le reconduisant dans l'antichambre et en le regardant avec un doux sourire tandis qu'il lui baisait la main.

— Au revoir ! répondit avec confiance Théodore. Au revoir ! »

Mais, lorsqu'il fut à une demi-werste du village, il se leva dans sa voiture avec une pensée inquiète pour contempler encore les fenêtres de la jeune fille. Toute la maison était sombre comme un tombeau.



XI.

Le lendemain, à onze heures du matin, le vieux major qui servait de témoin à Kister vint le trouver, et, en tirant ses moustaches grises, il maudissait Loutchkof. La voiture était attelée. Kister remit au major deux lettres : l'une pour sa mère, l'autre pour Maria.

« A quoi sert ? dit le vieil officier.

— On ne sait ce qui peut arriver, répondit Théodore.

— Quelle folie ! Nous le tuerons comme un perdreau.

— Que tout soit pour le mieux ! »

Le major plaça tristement les deux lettres dans sa poche. Ils se mirent en route. Près d'un petit bois, à deux werstes de Kirilof, ils furent rejoints par Loutchkof et par son témoin, le sentimental adjudant qui avait été autrefois son ami.

Le temps était superbe. Les oiseaux gazouillaient sur les arbres. A quelque distance un paysan bêchait la terre.

Tandis que les témoins réglaient les distances, établissaient les barrières, examinaient et chargeaient les pistolets, les deux adversaires restaient sur le terrain sans se regarder. Kister se promenait çà et là, d'un air insouciant, brandissant entre ses mains une baguette. Avdieï était immobile, les bras croisés, les sourcils froncés.

Le moment décisif approchait.

« A vos places, messieurs, » dirent les témoins.

Kister s'avança rapidement vers la barrière ; mais il n'avait pas fait cinq pas que son antagoniste tira. Théo-

dore tressaillit, fit encore un pas, vacilla, pencha la tête ; puis ses genoux fléchirent et il tomba lourdement sur le sol. Le major se précipita vers lui.

« Est-il possible ? » dit le mourant.

Avdieï s'approcha de sa victime. Sa maigre et sombre figure eut une expression de dure et froide pitié. Il inclina la tête devant le major et l'adjudant comme un coupable, monta en silence à cheval, et se dirigea au pas vers la demeure du colonel.

Maria vit encore.



LES TROIS PORTRAITS

SCÈNES DE MOEURS RUSSES

AU XVIIIe SIÈCLE

LES TROIS PORTRAITS,

SCÈNES DE MOEURS RUSSES

AU XVIIIe SIÈCLE.

Les voisins! voilà un des graves désagréments de la vie de campagne. J'ai connu un honnête propriétaire qui, dans chaque événement de son existence, s'écriait : « Dieu soit loué! je n'ai point de voisins! » et souvent, s'il faut que j'en fasse l'aveu, je n'ai pu m'empêcher d'envier le sort de cet heureux mortel. Mon domaine est situé dans un des gouvernements les plus populeux de la Russie. Je suis entouré d'une quantité de voisins, depuis les dignes, honorables rentiers qui portent un ample frac et un plus ample gilet, jusqu'aux jeunes étourneaux qui revêtent la redingote à brandebourgs. Dans cette nombreuse colonie, le hasard me fit pourtant un jour distinguer un homme aimable qui, après avoir été au service militaire, était venu se fixer à la campagne. Il racontait qu'il avait passé

deux années dans le régiment de.... et, en l'observant, je ne comprenais pas qu'il eût pu s'assujettir à ce point, non pendant deux ans, mais seulement pendant quelques jours, aux rigueurs de la discipline. Car il était fait pour la vie paisible, silencieuse des champs, pour cette sorte d'indolence végétative qui, soit dit en passant, a bien aussi ses charmes. Il tirait tout le parti possible de sa tranquille situation, s'inquiétant peu de la gestion de ses biens, dépensant environ dix mille roubles par an, satisfait d'avoir un excellent cuisinier (car il aimait la table) et de faire venir de Moscou les livres et les journaux publiés en France. Il ne lisait d'autre écrit russe que les rapports de son intendant, et non sans beaucoup de peine. Dès le matin, jusqu'à l'heure du dîner, s'il n'allait pas à la chasse, il ne quittait point sa chambre, et il s'amusait à regarder quelque dessin, ou il visitait une écurie, ou il entrait dans la grange, et plaisantait avec les femmes qui battaient le blé, et devant lui levaient avec ostentation leur fléau. Mais, après dîner, mon ami se plaçait devant un miroir et faisait avec soin une longue et minutieuse toilette, puis il se rendait chez quelque propriétaire du voisinage, glorieux père de deux ou trois belles filles, s'occupait très-méthodiquement de ces filles, jouait avec elles à colin-maillard, rentrait chez lui assez tard, et dormait d'un doux sommeil. Il ne s'ennuyait pas, car, en réalité, il n'était point entièrement inoccupé ; la plus petite chose suffisait pour l'amuser comme un enfant. D'un autre côté, il n'avait aucun attachement à la vie. Lorsqu'il allait chasser le renard ou le loup, il lui arrivait fréquemment de lancer à bride abattue son cheval dans les ravins, de telle sorte que je ne comprenais pas que cent fois déjà il ne se fût cassé le cou. Il était de ces hommes qui ignorent eux-mêmes leur valeur, qui, sous une frivole apparence, semblent cacher une force secrète et d'énergiques

passions. Mais il aurait fort mal reçu quiconque lui eût manifesté une telle pensée, et, quant à moi, je croyais reconnaître que s'il y avait eu, dans la jeunesse de mon ami, quelque violente agitation, cette agitation était depuis longtemps comprimée et apaisée. Il se montrait en général fort nonchalant et jouissait d'une très-bonne santé. Au temps où nous vivons, il n'est pas possible de ne pas aimer les gens qui s'occupent peu d'eux-mêmes, car ils deviennent fort rares, et mon ami s'occupait très-peu de sa propre personne. Mais j'ai assez parlé de lui, d'autant plus qu'il n'est pas la personne principale de mon récit. J'ajouterai seulement qu'il s'appelait Pierre Fedorowitch Loutchinof.

Un jour d'automne, une cohorte de chasseurs, dont je faisais partie, se rassembla chez lui. Toute la journée, nous courûmes à travers champs ; nous tuâmes des loups, une quantité de lièvres, et nous regagnâmes sa demeure dans cette joyeuse disposition d'esprit où l'on se trouve après une bonne chasse. C'était le soir. Une brise fraîche agitait les cimes nues des bouleaux et des tilleuls qui entouraient la maison de Loutchinof. Nous descendîmes de cheval, et je m'arrêtai à contempler la scène qui s'offrait à mes regards. Sur un ciel gris se déroulaient de longs nuages lourds. Les arbustes tremblaient et gémissaient au souffle du vent ; l'herbe jaune se courbait sur le sol ; une troupe de grives becquetaient dans les sorbiers un reste de grappes rouges flétries ; des mésanges sifflaient sur les branches légères du bouleau, et dans les villages résonnaient les rauques aboiements des chiens. Ce tableau produisit sur moi une impression pénible, et je m'en détournai avec plaisir pour entrer dans la salle à manger. Les volets de cette salle étaient fermés. Sur une table ronde, revêtue d'une nappe blanche, des flambeaux d'argent scintillaient entre des flacons de cristal remplis de

vin rouge. Un bon feu était allumé dans la cheminée. Un maître d'hôtel à la tête chauve, dans la sévère tenue anglaise, se tenait debout devant une autre table, où une large soupière exhalait un fumet appétissant. Dans le vestibule, un autre respectable serviteur était occupé à frapper, selon les règles de l'art, du vrai vin de Champagne. Notre dîner fut ce qu'il devait être en telle circonstance, c'est-à-dire très-gai. Nous racontâmes en riant nos diverses aventures de chasseurs, et, après être longtemps restés à table, nous nous installâmes autour de la cheminée, dans de longs fauteuils. Un grand bol en argent fut apporté près de nous, et bientôt nous y vîmes flamboyer le rhum. Pierre Fedorowitch était un homme de goût; il savait qu'il n'y a rien de plus préjudiciable à la fantaisie que la froide et pédantesque lumière des lampes. Il fit enlever tous les candélabres, et ne garda que deux bougies. Sur les murs s'étendait une ombre mystérieuse où se jouait le rayon des deux flambeaux et la lueur fantastique du bol de punch ; une douce et agréable quiétude remplaçait, dans nos esprits, la joie bruyante qui éclate ordinairement en un grand dîner.

Les entretiens ont leur destin comme les livres, comme toutes les choses de ce monde. Notre entretien était en ce moment assez vif et assez varié. D'une question particulière nous passions à des idées d'un ordre général, pour rentrer ensuite, avec la même facilité, dans quelque détail de la vie journalière. Tout à coup, il se fit un grand silence. Un ange planait sur nous[1] !

Je ne sais pourquoi mes compagnons avaient cessé leur entretien. Mais moi je me taisais, parce que mes regards s'étaient fixés sur trois portraits appendus à la muraille

1. *Ein Engel schwebt über uns.* Expression proverbiale des Allemands qui fait une vraie et poétique image d'un de ces moments de silence qui ressemblent à un recueillement. (*Note du traducteur.*)

dans des cadres de bois noirs. La couleur de ces tableaux était en plus d'un endroit effacée, écaillée ; cependant on en distinguait encore les figures. Celui du milieu représentait une jeune femme vêtue d'une robe blanche, avec des dentelles et une haute coiffure du siècle dernier. A droite, sur un fond noir, se dessinait la ronde, grosse, bonne figure d'un homme de vingt ans, avec un front étroit, un nez camus et un sourire ingénu. Son toupet poudré et frisé à la française ne s'accordait guère avec l'expression de sa physionomie slave. Il portait un habit d'un rouge clair, orné de larges boutons, et tenait à la main des fleurs qui n'existent pas. Le troisième portrait, dessiné par un autre artiste beaucoup plus habile, représentait un homme d'une trentaine d'années, revêtu de l'uniforme vert du temps de l'impératrice Élisabeth, avec des revers rouges, une camisole blanche et une fine cravate de batiste. Une de ses mains s'appuyait sur une canne à pomme d'or ; l'autre était cachée sous sa camisole. Sur son visage sombre respirait un air d'arrogance hautaine. Ses larges sourcils déliés se croisaient sur des yeux noirs comme l'ébène, et sur ses lèvres pâles et minces errait un méchant sourire.

« Ah ! vous êtes occupé de mes portraits, me dit Pierre Fedorowitch.

— Oui.

— Voulez-vous que je vous raconte l'histoire des trois personnes dont ils vous montrent l'image ?

— Faites-nous ce plaisir, répondirent à la fois ses convives. »

Pierre se leva, prit une bougie, s'approcha des tableaux, et d'un ton pareil à celui des industriels ambulants qui font voir des bêtes curieuses :

Messieurs, s'écria-t-il, cette femme fut la fille adoptive de ma bisaïeule. Elle s'appelait Olga Ivanowna ; elle

est morte il y a quelque quarante ans. Cet homme en uniforme est le sergent aux gardes, Basile Ivanowitch Loutchinof, qui, par la grâce de Dieu, termina sa carrière en l'an 1790; cet autre, auquel je n'ai point l'honneur d'être apparenté, s'appelait Paul Athanasewitch Rogatchef. Je ne sache pas qu'il ait été au service. Remarquez sur sa poitrine ce trou du côté du cœur; ce trou distinct n'est point le résultat d'un accident. Asseyons-nous maintenant, et si vous avez quelque patience, écoutez. »

Puis, reprenant son ton de voix naturelle, il commença son récit en ces termes :

Messieurs, je descends d'une famille assez ancienne. Si je ne m'enorgueillis point de mon origine, c'est que mes ancêtres ont été d'étranges dissipateurs, à l'exception pourtant de mon bisaïeul, Ivan Andrewitch Loutchinof. Celui-ci, au contraire, était extrêmement économe, et, sur la fin de sa vie, il devint même avare. Il vécut dans sa jeunesse à Pétersbourg, sous le règne d'Élisabeth. Il se maria et eut quatre enfants, dont trois fils : Basile, Ivan, Paul, mon grand-père, et une fille, qui s'appelait Natalie. A ces enfants, il adjoignit la fille d'un de ses parents éloignés, qui, dès son bas âge, se trouvait orpheline. C'était cette Olga dont je viens de vous montrer le portrait. Les paysans de mon arrière-grand-père lui envoyaient exactement leur *obrok* [1], à moins qu'un désastre ne les en empêchât, mais jamais ils ne l'avaient vu. Un beau matin, le village de Loutchinof, privé de la présence de son seigneur, s'anima tout à coup. Une lourde voiture le traversa et s'arrêta devant l'*isba* [2] du Staroste. Les paysans, émerveillés d'un tel événement, accoururent, et

1. Impôt annuel que le serf russe paye à son seigneur.
2. Habitation du paysan russe.

virent leur maître, leur maîtresse, avec leurs enfants, à l'exception de l'aîné, Basile, qui était resté à Pétersbourg. Depuis ce jour mémorable, Ivan Andrewitch ne quitta plus son domaine. Il se bâtit une maison, qui est celle où j'ai, messieurs, le plaisir de vous recevoir; il construisit aussi une église, et se mit à vivre de la vie de gentilhomme campagnard. C'était un homme d'une taille très-élevée, maigre, silencieux, et fort lent dans ses mouvements. Jamais on ne le vit en robe de chambre sans être poudré. Ordinairement il se promenait les mains derrière le dos, en remuant gravement la tête à chaque pas. Chaque jour il se rendait dans une allée de tilleuls qu'il faisait planter, et il vécut assez pour jouir de l'ombre de ces arbres. Il parlait excessivement peu. On raconte que dans l'espace de vingt ans il ne parla qu'une fois à sa femme. Il faut dire, pour expliquer une telle taciturnité, qu'il vivait avec la pauvre Anna d'une façon étrange. Elle était chargée entièrement de l'administration de la maison; à table elle s'asseyait à côté de son époux, mais il ne lui adressait pas un mot et ne lui prenait pas une seule fois la main. Cependant il est certain qu'il eût cruellement châtié quiconque aurait commis envers elle la moindre offense. Faible, timide, languissante, Anna passait de longues heures à genoux dans l'église, et jamais ne souriait. On a dit qu'avant de quitter Pétersbourg, elle avait vécu avec son mari dans des rapports tout différents, mais qu'elle avait manqué à ses devoirs, et qu'il l'avait su. Quand il tomba malade de la maladie dont il devait mourir, elle ne le quitta pas un seul instant, et lui ne semblait pas s'occuper d'elle. Un soir, elle était assise près du lit où il souffrait d'une constante insomnie, la lampe était allumée devant les saintes images. Un domestique nommé Jouditch, dont je vous parlerai plus tard, qui le veillait, quitta pour un instant la chambre. Anna

se leva et se jeta en sanglotant au pied de la couche de son époux, étendant les bras comme une suppliante et murmurant quelques paroles inintelligibles. Ivan la regarda, et d'une voix affaiblie, mais résolue, il s'écria : « Holà ! quelqu'un ! » Le valet rentra, Anna se releva et regagna sa place en chancelant.

Les enfants d'Ivan le craignaient extrêmement, et avaient une ardente affection pour leur mère dont ils voyaient les souffrances, mais ils n'osaient lui témoigner leur amour, et elle-même paraissait les éviter.

Vous vous souvenez de mon grand-père, il marchait sur la pointe des pieds, et parlait à voix basse, tant est grande la puissance de l'habitude contractée dès l'enfance; lui et son frère étaient d'un caractère doux, honnête, mélancolique; ma grand'tante Nathalie, qui était de la même trempe, épousa un homme grossier, et lui consacra un amour silencieux et une soumission d'agneau. Tout autre était Basile, l'aîné de ses enfants.

Comme je vous l'ai dit, son père, en partant pour Loutchinova, l'avait confié aux soins d'un de ses parents, voltairien déterminé.

Basile avait alors douze ans, il grandit sous cette tutelle et entra au service. Il était d'une taille élégante, alerte et vif dans ses mouvements, parlait le français à merveille et se glorifiait de son habileté à l'escrime. Bientôt on le distingua parmi les jeunes gens qui brillaient autour d'Élisabeth. Mon père m'a souvent raconté que de toutes les vieilles femmes qu'il avait connues, il n'en était pas une qui ne se souvînt avec un intérêt particulier de Basile Ivanowicth. Figurez-vous un homme doué d'une rare force de volonté, à la fois passionné et prudent, audacieux et patient, très-dissimulé au besoin, et très-séduisant. Il n'avait ni conscience, ni délicatesse, quoiqu'on ne pût cependant le citer comme un homme positivement

méchant. Il était avide d'indépendance, profondément égoïste ; mais il savait cacher cet égoïsme. Quand il prenait sa caressante expression de physionomie et son ton de voix doucereux, ceux-là mêmes qui connaissaient la froideur, la sécheresse de son âme, ne pouvaient résister à son étonnante attraction. Constamment occupé de lui-même, il voulait obliger les autres à servir aussi ses intérêts, et il y parvenait, car il ne se laissait jamais déconcerter ; il ne craignait pas de flatter au besoin, et flattait habilement.

Dix ans après l'installation de ses parents à Loutchinova, il vint les voir avec son superbe uniforme d'officier de la garde, et, pendant les quelques mois qu'il passa dans ce village, il fascina tout le monde, jusqu'à son rigoureux père. Oui, le vieil et rigide Ivan se plaisait à entendre son fils raconter ses galantes conquêtes. Quant à ses frères, ils restaient muets devant lui, et le regardaient comme un être d'une nature extraordinaire. Sa mère éprouvait d'une autre façon le même charme, et pouvait à peine s'empêcher de témoigner à ce fils plus d'affection qu'à ses autres enfants.

Basile était venu à Loutchinova pour avoir, disait-il, la joie d'embrasser ses parents, mais surtout pour se procurer autant d'argent que possible. Il menait grand train à Pétersbourg et faisait des dettes. Ce n'était pas chose facile que de lutter contre la parcimonie de son père, et, quoique le vieillard lui donnât d'une seule fois beaucoup plus qu'il ne donnait à ses autres enfants, Basile n'était pas satisfait.

Dans la maison était ce domestique Jouditch, dont j'ai déjà prononcé le nom, un vieux serviteur, grand, maigre, taciturne comme son maître. On disait qu'il avait lui-même provoqué la dissension des deux époux, en découvrant les relations d'Anna avec un des amis d'Ivan, et en

les révélant à celui-ci. Mais il est probable qu'il regrettait profondément d'avoir trahi ce secret, car c'était un excellent homme, et mes paysans vénèrent sa mémoire. Jouditch possédait toute la confiance de mon arrière-grand-père. A cette époque, les propriétaires qui amassaient de l'argent ne le plaçaient point dans des maisons de banque; ils le gardaient eux-mêmes dans leur cassette ou bien ils l'enfouissaient sous terre. Ivan enfermait le sien dans un coffre en fer, qui était caché sous le chevet de son lit, et dont Jouditch avait la clef. Chaque soir, en se couchant, le prudent vieillard faisait ouvrir ce coffre en sa présence, frappait avec un bâton sur les sacs qu'il avait remplis; le samedi, il les déliait avec Jouditch et comptait avec soin son trésor. Basile connaissait ce secret et brûlait du désir de mettre la main sur cette épargne. En quelques jours, il en vint à subjuguer tellement Jouditch, que le pauvre serviteur n'avait plus rien à lui refuser. Après l'avoir amené au point de soumission où il désirait, il se montra devant lui inquiet, embarrassé, et finit par déclarer à Jouditch qu'il avait des dettes de jeu, et que s'il ne se procurait pas l'argent nécessaire pour les payer, il se tuerait. Jouditch, à cet aveu, se jeta à ses pieds en sanglotant, le priant, le conjurant de penser à Dieu et de renoncer à ses horribles desseins. Basile ne répondit pas et s'enferma dans sa chambre. Un instant après, il entendit quelqu'un qui frappait avec précaution à sa porte. Il ouvrit et se trouva en face du malheureux domestique, qui lui apportait une clef en tremblant. Basile, sûr alors de s'en servir, affecta d'abord de ne pas vouloir accepter cette clef. Jouditch, les larmes aux yeux, le supplia de la prendre, et enfin l'officier y consentit. C'était le lundi. Basile, en s'emparant des roubles de son père, eut l'idée de les remplacer par des morceaux de tessons. Il se disait que le vieillard, en frappant chaque jour de la semaine sur les

sacs avec sa canne, se contenterait de les entendre résonner à peu près comme de coutume, et il espérait remettre, le samedi, dans ces mêmes sacs, l'argent qu'il avait pris. Son père, en effet, ne s'aperçut point de la supercherie. Mais le samedi vint, et Basile ne pouvait opérer sa restitution. Il avait compté gagner au jeu une somme considérable chez un riche voisin, et c'était lui au contraire qui avait perdu. Au jour habituel, Ivan ouvrit ses sacs et y trouva des tessons. Figurez-vous sa stupéfaction et sa douleur.

« Que signifie cela? » dit-il à son domestique d'une voix de tonnerre.

Jouditch ne répondit pas.

« Tu m'as volé mon argent.

— Non.

— Eh bien! on t'a pris la clef du coffre?

— Non. Personne n'a pris cette clef.

— Personne.... Ah! coquin, confesse ta scélératesse.

— Je ne suis pas un coquin.

— D'où viendraient donc ces tessons? C'est donc ainsi que tu me trompes! Allons, pour la dernière fois, avoue ton crime. »

Jouditch baissa la tête, et croisa ses mains sur son dos.

« Eh bien! s'écria Ivan en fureur, tu passeras par les verges, comme tu le mérites.

— A moi les verges!... à moi!... murmura Jouditch.

— Pourquoi pas à toi? Es-tu meilleur que les autres? Toi, Jouditch, toi voleur! Je ne m'attendais pas à une telle infamie de ta part.

— Ivan Andréitch, dit le vieux serviteur, mes cheveux ont blanchi à votre service.

— Je me soucie bien de tes cheveux blancs! et que le diable t'emporte avec tes services. »

Des gens de la maison entrèrent avec des verges.

« Étendez, dit Ivan, ce misérable par terre, et frappez vigoureusement. »

Sa figure était pâle, ses lèvres frémissaient, et il se promenait de long en large dans sa chambre comme une bête féroce dans sa cage.

Les gens hésitaient pourtant à accomplir son ordre.

« Qu'attendez-vous ? s'écria-t-il ; faudra-t-il que je batte moi-même ce coquin ? »

Jouditch se coucha sur le sol en silence, et le supplice commença.

« Arrêtez, dit Ivan. Pour la dernière fois, Jouditch, je t'en prie, je t'en conjure, dis-moi la vérité.

— Je ne puis rien dire.

— Eh bien ! frappez !... »

Soudain la porte s'ouvrit, et Basile entra. Il n'était pas moins pâle que son père ; ses mains tremblaient, et sa lèvre supérieure se soulevait sur ses deux belles rangées de dents blanches.

« C'est moi, dit-il d'une voix émue, mais vigoureuse ; c'est moi qui suis le coupable ; c'est moi qui ai pris cet argent. »

A ces mots, les domestiques suspendirent l'œuvre du châtiment.

« Comment, c'est toi, Basile ! C'est toi, et sans l'aide de Jouditch !

— Non, répondit le vieux serviteur en se relevant péniblement ; j'ai été son auxiliaire ; je lui ai remis la clef. Ah ! mon petit père[1] ! Basile Ivanowitch, qu'avais-tu besoin de t'occuper de moi ?

— Ainsi voilà mon voleur, s'écria Ivan ; grand merci,

[1] *Batiouchka*, dénomination affectueuse que les paysans russes donnent familièrement à leurs maîtres.

Basile, grand merci! Je réglerai mon compte avec toi, mon garçon. Et toi, Jouditch, tu auras aussi le tien. Et vous autres, pourquoi restez-vous là immobiles? Ne reconnaissez-vous plus mon autorité? »

Les verges furent remises en mouvement.

« Ne le touchez pas! s'écria Basile, en grinçant des dents. »

Les domestiques ne l'écoutèrent pas.

« Arrière! » reprit-il en se jetant au-devant d'eux.

Ils s'écartèrent.

« Ah! une révolte! » dit Ivan; et, la canne à la main, il s'élança vers son fils. Basile recula de deux pas, saisit son épée et la tira à moitié hors du fourreau. Tous les assistants frémirent. Anna, attirée par le bruit, se montra sur le seuil de la porte, pâle et consternée.

Tout à coup Ivan parut bouleversé. Ses pieds chancelaient, sa canne roula par terre; il tomba dans un fauteuil, et se voila le visage de ses deux mains. Pas une des personnes qui se trouvaient là n'osait faire un mouvement. Tous étaient comme pétrifiés. Basile rengaina par une saccade convulsive son épée, et dans ses yeux brillait un éclat sinistre.

« Retirez-vous! retirez-vous tous! » murmura Ivan d'une voix défaillante, sans se découvrir la face.

Tout le monde s'éloigna. Basile resta un instant à la porte, secoua la tête, embrassa avec ardeur Jouditch, baisa les mains de sa mère, et deux heures après, il était en route pour Pétersbourg.

Le soir du même jour, Jouditch était assis sur le seuil d'une *isba*, se plaignant doucement des douleurs qu'il ressentait dans les membres. Les domestiques, groupés autour de lui, s'apitoyaient sur son sort et accusaient les rigueurs de leur maître.

« Assez, leur dit-il, assez. Pourquoi blâmer notre

maître ? Après tout, notre petit père lui-même n'est pas satisfait de s'être montré si brave. »

Depuis cet événement, Basile ne reparut pas devant son père. Le vieillard mourut sans avoir revu ce fils ingrat, il mourut avec un chagrin de cœur que Dieu nous garde d'approfondir. Basile continua d'aller dans le monde et de dépenser gaiement son argent. De quelle façon il se procurait cet argent, c'est ce qu'il serait difficile de dire. Un domestique français, nommé Boursier, rusé, hardi, s'attacha à lui et l'aida dans une foule de mauvaises occurrences. Je n'ai point l'intention de vous raconter en détail les tristes aventures de mon grand-oncle. Il avait à la fois tant d'audace et d'astuce, tant de sang-froid et d'habileté, qu'en vérité je ne comprends que trop l'ascendant indicible qu'il exerça sur les gens même les plus honorables.

Peu de temps après la mort de son père, il fut, malgré son habileté, appelé en duel par un mari qu'il avait offensé. Il blessa grièvement son adversaire ; mais, à la suite de cette affaire, il lui fut enjoint de quitter la capitale et de se retirer dans ses terres. Il avait alors trente ans. Vous pouvez vous imaginer avec quel sentiment cet homme, habitué à la vie du grand monde, revenait dans son village. On dit que le long du chemin, plus d'une fois il descendit de sa kibitka, se plongea la tête dans la neige et pleura. Personne à Loutchinova ne reconnut dans le triste exilé l'élégant et petillant officier de la garde : il ne parlait à personne. Du matin au soir il était à la chasse, il ne recevait qu'avec une visible impatience les témoignages d'affection de sa mère et se moquait impitoyablement de ses frères, et des femmes qu'ils avaient récemment épousées.

Jusqu'à présent, je ne vous ai encore rien dit d'Olga Ivanowna. La pauvre orpheline n'était qu'une débile en-

fant lorsqu'on l'amena à Loutchinova. Elle faillit mourir en route. Ici elle fut élevée, comme on dit, dans la crainte de Dieu et de ses parents. Ivan et Anna la traitaient vraiment comme leur fille. Mais dans son cœur était cachée l'étincelle de la nature ardente qui devait se développer un jour. Tandis que ses frères et ses sœurs d'adoption n'osaient réfléchir aux causes de la triste désunion de leurs parents, Olga, toute jeune encore, s'inquiétait de la situation d'Anna. De même que Basile, elle avait l'amour de l'indépendance, et toute oppression la révoltait. En même temps qu'elle s'attachait de toutes les forces de son âme à sa bienfaitrice, elle haïssait Ivan, et, plus d'une fois à table, elle arrêta sur lui un regard si hostile que le domestique qui servait le dîner en était stupéfait. Mais Ivan ne remarquait point ces regards, car il ne s'occupait guère de ses enfants.

Anna s'efforça d'abord de réprimer ces haineuses pensées, mais quelques questions hardies qui lui furent adressées par Olga la condamnèrent au silence. Ses enfants avaient une ardente affection pour la jeune fille, et la pauvre femme l'aimait aussi autant qu'elle pouvait aimer. Un long chagrin avait comprimé dans son cœur toute joie, toute chaleur de sentiment; et rien ne démontre mieux le pouvoir de fascination de Basile, que la vivacité d'émotion qu'il avait réveillée dans l'âme de sa malheureuse mère.

A cette époque, on n'admettait guère les tendres effusions des enfants, et Olga n'osait manifester à Anna son profond attachement; elle lui baisait seulement les mains avec ardeur, le soir en la quittant.

Il y a quelque vingtaines d'années, les jeunes filles russes ne lisaient que des romans dans le genre de *Fanfan et Lolotte*, d'*Alexis ou la Maisonnette dans les bois;*

elles apprenaient à jouer quelque peu du clavecin et à chanter des chansons, comme celle qui commence par ces mots :

« Dans le monde, les hommes nous suivent comme des mouches. »

A dix-sept ans, Olga ne possédait pas même ces deux facultés. Elle savait à peine lire et écrire. Il nous serait difficile de décrire l'éducation des femmes russes du XVIII[e] siècle. Nous pouvons en avoir une idée par nos grand'mères. Mais comment distinguer ce qu'elles avaient appris dans le cours de leur existence et ce qui leur avait été enseigné dans leur primitive jeunesse ?

Olga parlait un peu français, mais avec un accent russe très-prononcé. L'époque où elle vivait ne connaissait pas encore les émigrés français. En un mot, avec toutes ses qualités naturelles, la jeune orpheline était un être un peu sauvage, et plus d'une fois dans la simplicité de son âme elle corrigea de ses propres mains une servante inhabile.

Quelque temps avant l'arrivée de Basile, Olga fut fiancée à un jeune homme du voisinage, Paul Athanasowitch Rogatchef, un bon et digne jeune homme. La nature n'avait pas mis en lui une goutte de fiel. Les domestiques mêmes ne craignaient pas de lui désobéir ; ils sortaient quelquefois l'un après l'autre, laissant le pauvre Rogatchef à jeun ; mais rien ne pouvait lui enlever sa placidité. Dès son enfance, il s'était montré lourd, maladroit, et n'avait point voulu entrer au service. Un de ses plaisirs était de se rendre à l'église et de chanter dans les chœurs. Regardez cette ronde, honnête figure, cette bouche animée par un candide sourire : n'éprouve-t-on pas un sentiment de bien-être à la voir ? Son père allait de temps à autre faire une visite à Ivan, et, les jours de fête, conduisait avec lui le petit Paul, que les enfants de

Loutchinova se plaisaient à tourmenter. Quand Paul fut devenu plus grand, il alla lui-même rendre visite à Ivan, devint amoureux d'Olga, et enfin lui offrit son cœur et sa main. Bien entendu que cette offre ne fut pas faite directement à elle-même, mais à ses protecteurs, qui acceptèrent cette gracieuse proposition sans même demander à la jeune orpheline s'il lui plaisait d'épouser Rogatchef. En ce temps-là, on n'employait point un tel luxe de précautions.

Au reste, Olga s'habitua bientôt à l'idée de se marier avec Paul, et il était impossible de connaître ce naïf, indulgent jeune homme sans s'attacher à lui. Je dois ajouter pourtant qu'il n'avait reçu aucune éducation. Il ne savait dire en français que bonjour, et, à part lui, il considérait ce mot comme une parole peu convenable. Une espèce de bouffon lui avait enseigné, en outre, le commencement d'une chanson française qu'il prononçait de telle sorte qu'on ne pouvait plus distinguer à quelle langue appartenaient ces strophes, dont il modulait à voix basse les vers travestis, chaque fois qu'il se sentait en une lumineuse disposition d'esprit. Son père était aussi un excellent homme, toujours vêtu d'une longue redingote en nankin, et répondant par un sourire affable à tout ce qu'on lui disait.

A partir du jour où les fiançailles furent résolues, le père et le fils furent très-occupés. Ils faisaient de nouveaux arrangements dans leur habitation, ils y ajoutaient des galeries. Ils s'en allaient causer amicalement avec les ouvriers et leur porter de l'eau-de-vie. Au commencement de l'hiver, ces préparatifs n'étant point achevés, le mariage fut remis à l'été. La mort d'Ivan le fit ajourner au printemps suivant, et, sur ces entrefaites, Basile arriva. On lui présenta Rogatchef. Il fit à son futur beau-frère un très-froid accueil, et plus tard, l'effraya tellement par

ses airs arrogants, que le timide Paul tremblait devant lui comme la feuille. Basile faillit un jour le faire mourir de honte, en lui proposant à lui, Rogatchef, de parier avec lui qu'il ne pourait, en sa présence, cesser de sourire. Le pauvre Paul pleurait presque de confusion, et pourtant, en effet, un sourire contraint et niais ne quittait pas son visage! Et Basile le regardait d'un air méprisant, en jouant avec les bouts de sa cravate de dentelle.

Quelques jours après, le père de Paul se rendit à Loutchinova, pour complimenter le superbe officier sur son retour dans la maison paternelle. Athanase était considéré dans le district comme un homme éloquent, c'est-à-dire qu'il possédait la faculté de raconter longuement des histoires locales, en y mêlant quelques ornements littéraires. Hélas! cette fois, il ne put soutenir sa renommée; il se trouva plus déconcerté que son fils, et ne parvint qu'à balbutier quelques mots sans suite. Quoiqu'il n'eût jamais pris une goutte d'eau-de-vie, cette fois, dans son embarras, il en prit un verre pour boire à la santé de Basile, et essaya au moins de pousser un hum! avec quelque assurance, mais sans pouvoir y parvenir.

A partir de ce jour néfaste, les Rogatchef se montrèrent plus rarement à Loutchinova. Ils n'étaient pas les seuls que Basile effarouchât. Ses frères, ses belles-sœurs, sa mère même éprouvaient devant lui une gêne pénible et le fuyaient. Basile devait certainement remarquer l'impression qu'il produisait, mais rien en lui n'annonçait l'intention de modifier sa manière d'être, quand soudain, au commencement du printemps, on le vit redevenir aimable et galant comme autrefois.

Le premier signe de cette subite révolution se manifesta dans une visite qu'il fit aux Rogatchef. En le voyant venir, les deux gentilshommes eurent un saisissement d'effroi; mais bientôt leur crainte se dissipa. Jamais

Basile n'avait été plus gracieux et plus gai : il prit le jeune Paul par la main, pour aller voir avec lui ses nouvelles constructions; il s'entretint avec les ouvriers, leur donna toutes sortes de bons conseils, et s'exerça même à frapper quelques coups de hache; puis, il voulut visiter les écuries, faire courir les chevaux; enfin, il fut si charmant que les deux honnêtes Rogatchef, enchantés de sa cordialité, l'embrassèrent à plusieurs reprises et lui demandèrent la permission de le tutoyer. Dans la demeure de sa mère, en quelques jours, Basile se rendit de même agréable à tout le monde. Il imagina des jeux très-amusants, réunit des musiciens, invita les voisins et les voisines, amusa les vieilles femmes par la façon dont il leur racontait de plaisantes anecdotes, fit la cour aux jeunes, organisa des feux d'artifice, des sérénades, des promenades sur l'eau, et, en un mot, mit tout en mouvement. La sombre et triste maison de Loutchinova prit subitement une animation et un éclat dont chacun parlait à plusieurs lieues à la ronde. Beaucoup de personnes s'étonnèrent de cette transformation, tous s'en réjouirent, et l'on faisait à ce sujet une foule de commentaires. Les gens les plus habiles prétendaient que Basile avait été longtemps en proie à un chagrin secret, mais qu'à présent il avait l'espoir de rentrer en grâce dans la capitale. Cependant, personne en réalité ne devinait la véritable cause de cette rapide métamorphose.

Olga Ivanowna était une jolie fille, non point par la régularité de ses traits, mais par la délicatesse, la fraîcheur de sa physionomie et la grâce de ses mouvements. Naturellement portée à l'indépendance, elle avait pris en grandissant, dans sa position d'orpheline, de la fermeté et de la prudence. On ne pouvait point la mettre au nombre des femmes indolentes et endormies; un seul sentiment s'était cependant développé dans toute sa plé-

nitude en elle : son sentiment de haine contre le vieil Ivan. D'autres émotions d'un caractère plus féminin pouvaient s'emparer fortement de son âme, mais il lui manquait cette vigoureuse énergie, cette puissance de concentration sans laquelle toute passion ne peut avoir qu'un cours éphémère. Dans ces tempéraments à demi décidés, à demi pensifs, les premières émotions peuvent être très-impétueuses, mais bientôt ils en reviennent, surtout quand ils se trouvent en face des lois et des conventions sociales, car ils en redoutent les conséquences. Pourtant, je l'avoue sincèrement, ce sont ces femmes-là qui produisent sur nous les plus fortes impressions.

En prononçant ces mots, notre hôte vida son verre de punch. Mon brave ami, me disais-je en regardant sa ronde et placide figure, personne ne peut produire sur toi une forte impression.

Après un moment de silence, Pierre Fedorowitch reprit son récit : « Je ne crois pas, dit-il à ce qu'on appelle l'aristocratie ; mais je crois au sang, à la race. Olga avait plus de sang que sa sœur d'adoption Nathalie. Vous me demanderez à quoi je reconnais cette différence ? A tout : aux contours de la main et des lèvres, au son de la voix, au regard, à la démarche, à la coiffure, aux plis du vêtement. Il y a dans ces menus détails une certaine.... comment dirai-je ?... une certaine *distinction*, pour me servir d'un mot français (au diable la langue russe !) Quoique Olga possédât cette distinction, il est probable pourtant que Basile ne l'eût pas remarquée, s'il avait rencontré cette jeune fille à Pétersbourg. Dans son solitaire village, non-seulement elle attira son attention, mais elle fut l'unique cause de ce changement dont tous les voisins de Loutchinova s'entretenaient.

Le fait est aisé à comprendre. Basile voulait se rendre la vie agréable et s'ennuyait dans sa morne demeure.

Ses frères étaient de bons garçons, mais fort bornés : il ne pouvait avoir avec eux aucun épanchement. Sa sœur, en trois ans de mariage, était devenue trois fois mère ; entre elle et lui, il y avait un abîme. Sa mère passait son temps à se rendre à l'église, à prier et à jeûner. Restait la fraîche, timide et gracieuse Olga. D'abord Basile ne s'occupa pas d'elle. Qui pense à s'occuper d'une humble fille d'adoption, d'une pauvre orpheline ?

Un matin, il était descendu au jardin, et s'amusait à couper avec sa canne ces modestes petites fleurs jaunes qui, au commencement du printemps, éclosent sur le sol à peine reverdi. En se promenant au pied de la maison, il leva par hasard la tête et aperçut Olga. Elle était assise rêveuse à sa fenêtre, passant la main sur le dos d'un chat qui miaulait et agitait sa queue, et se délectait aux rayons du soleil. Olga portait en ce moment une robe blanche, à manches courtes, qui laissait voir ses beaux bras et ses épaules légèrement rosées : un petit bonnet ne comprimait qu'à demi ses boucles épaisses de cheveux soyeux, et un doux incarnat animait son visage ; elle venait de se lever. Son cou délié se penchait si gracieusement hors de la fenêtre, et il y avait dans toute sa personne tant de charme et tant d'attrait et de pudeur que Basile, qui était un connaisseur, s'arrêta à la contempler. L'idée lui vint aussitôt qu'il ne devait point laisser Olga dans sa naïve ignorance, qu'elle pourrait devenir avec le temps une femme fort agréable. Il s'approcha de la fenêtre, s'inclina devant la jeune fille, et lui prenant la main, y imprima en silence un baiser. Olga, toute troublée, jeta un cri, son chat s'enfuit dans le jardin ; Basile tenait en souriant la main de l'orpheline, elle rougit ; il la plaisanta sur l'effroi qu'il lui causait, et l'invita à venir se promener avec lui. Tout à coup elle remarqua la légèreté de son vête-

ment, et, rapide comme une biche, elle s'enfuit dans sa chambre.

Ce fut ce jour-là que Basile alla faire sa visite aux Rogatchef, et, à partir de ce jour-là, qu'il se montra si riant et si animé. Il n'avait point cependant pour Olga un sentiment d'amour. Non : il se créait à lui-même une occupation, il se donnait un problème à résoudre, et se réjouissait de sa nouvelle activité. Au reste, il ne se faisait aucun scrupule de troubler le cœur de celle qui était la pupille de sa mère, la fiancée d'un honnête homme, et il ne se trompa pas un instant lui-même sur ses propres intentions ; il était sûr de ne pas épouser Olga. Peut-être y avait-il en lui quelque passion, non point une noble, généreuse passion, mais un violent désir. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne pouvait éprouver une candide ardeur d'enfant, ni s'égarer en un rêve idéal. Il savait nettement ce qu'il voulait et marchait droit à son but.

Basile, je vous l'ai déjà dit, possédait le secret d'apprivoiser en fort peu de temps les personnes les plus timides et les plus prévenues contre lui. Olga cessa bientôt de le fuir : il lui révélait une nouvelle existence. Tantôt il lui apportait des cahiers de musique ; tantôt il lui donnait lui-même des leçons ; il jouait assez bien de la flûte ; il lui faisait des lectures et avait avec elle de longs entretiens. Peu à peu, la pauvre fille se trouva ébranlée, agitée et enfin subjuguée. Basile lui dévoilait des idées toutes nouvelles pour elle, dans un langage qu'elle comprenait. Elle en vint, à son tour, à lui faire l'aveu de ses pensées, et il l'aidait lui-même à trouver les expressions qu'elle cherchait, et, sans l'effrayer, tantôt il calmait, tantôt il surexcitait en elle les émotions. Il s'intéressait à l'éducation de cette créature ingénue, non point par la libérale intention d'éveiller et de développer ses facultés, mais pour la rapprocher quelque peu

de lui. Il savait, d'ailleurs, qu'une jeune fille craintive, inexpérimentée, mais qui a de l'amour-propre, se laisse entraîner par l'esprit plus que par le cœur. Il s'efforçait surtout d'agir sur son imagination. Souvent, le soir, elle le quittait avec un tel tourbillon d'idées nouvelles et d'images étranges que toute la nuit elle ne pouvait s'endormir. Alors elle collait, en soupirant, ses joues brûlantes sur son oreiller, ou se relevait et s'approchait de la fenêtre, contemplant d'un regard triste et avide le ciel obscur. Basile l'occupait tellement à toute heure, qu'elle ne pouvait plus détourner de lui sa pensée, et que bientôt elle ne se soucia plus de Rogatchef. Quand ce bon fiancé se trouvait à Loutchinova, l'astucieux Basile ne cherchait qu'à le distraire, par quelque jeu bruyant, par une promenade à cheval, par une course aux flambeaux. Malgré ces artifices, Paul remarquait avec douleur qu'il était traité à peu près comme un étranger par celle qu'il appelait déjà sa fiancée, et qu'il devait un jour appeler sa femme. Mais, avec son inépuisable bonté, il n'osait lui adresser un reproche, de peur de l'affliger. Près d'elle, il se sentait embarrassé, et s'efforçait de dissimuler son embarras par ses perpétuelles complaisances.

Deux mois s'écoulèrent : Olga était vaincue. Le faible, le craintif Paul ne pouvait lui donner son appui, et elle se soumit sans résistance aux volontés de Basile. Quelque temps, sans doute, elle savoura les joies de l'amour, mais quoique son séducteur, à défaut d'une autre victime, ne s'éloignât pas d'elle et lui prodiguât au contraire les témoignages de sa tendresse, bientôt elle s'égara de telle sorte qu'elle ne pouvait trouver le repos dans l'amour. Effrayée de sa situation, elle n'osait plus réfléchir, elle ne pouvait plus se livrer à aucune de ses occupations habituelles. Un sombre chagrin lui rongeait le cœur. Quelquefois Basile réussissait encore à

l'étourdir, à lui faire oublier ses anxiétés ; mais le lendemain, il la revoyait pâle, immobile, avec les mains froides et un morne sourire sur les lèvres. Et, chose étrange, jamais elle ne lui proposa de l'épouser. Ce fut un temps de rudes efforts pour Basile, mais nul effort ne pouvait l'effrayer. Il se comporta, en cette circonstance, comme un joueur expérimenté. Il ne pouvait compter sur la discrétion d'Olga qui, à tout instant rougissait, pâlissait, pleurait, hors d'état de remplir son nouveau rôle. Il agit pour elle et pour lui. Sous sa turbulente gaieté, un observateur très-perspicace aurait pu seul deviner une agitation fiévreuse. Il jouait avec ses frères, ses belles-sœurs, avec ses voisins et avec les Rogatchef, comme avec les pièces d'un damier. Constamment sur ses gardes, il avait l'air de l'homme du monde le plus insouciant, et pas un regard, pas un mouvement ne lui échappait. Chaque matin il rentrait dans l'arène, et chaque soir il avait remporté sa victoire. Une telle tâche ne le fatiguait pas : il dormait quatre heures par jour, mangeait peu, et se montrait toujours frais, alerte et riant.

Cependant, l'époque fixée pour le mariage approchait. Basile réussit à démontrer à Paul la nécessité d'un nouveau délai, et décida même le candide jeune homme à se rendre à Moscou pour y faire ses emplètes. Quant à lui, il écrivait lettres sur lettres à ses amis de Pétersbourg. Ce n'était point par considération pour Olga qu'il s'appliquait ainsi à écarter d'elle un soupçon dangereux, mais pour le plaisir qu'il éprouvait à lutter contre toute espèce de difficulté. Au reste, Olga commençait à l'ennuyer, et après la première explosion de sa passion, plus d'une fois il en vint à la regarder à peu près de l'air dont il regardait les Rogatchef. Pour tous ceux qui le voyaient, cet homme devait être une énigme. Sous son impitoyable

froideur, parfois on aurait cru découvrir le feu d'une âme jeune et ardente, et dans ses discours les plus passionnés, on voyait se trahir sa froideur. Devant les étrangers, il se montrait à l'égard d'Olga tel qu'on l'avait toujours vu; quand personne ne pouvait plus l'observer, il jouait avec elle comme la chatte avec la souris; tantôt il l'épouvantait par ses sophismes; tantôt il l'importunait par sa causticité, puis soudain, se précipitant de nouveau à ses genoux, il l'emportait comme dans un tourbillon, il l'apaisait par des protestations d'un amour qu'il croyait vraiment éprouver en ce moment.

Un soir, très-tard, il était seul dans sa chambre, lisant avec attention des lettres qu'il venait de recevoir de Pétersbourg, quand sa porte s'ouvrit doucement, et devant lui apparut Catherine, la femme de chambre d'Olga.

« Que veux-tu? lui dit-il d'un ton rude.

— Ma maîtresse vous prie de vouloir bien passer près d'elle.

— Je ne le puis à présent. Retire-toi. Eh bien, ajouta-t-il, en voyant que Catherine était toujours à la même place, que fais-tu là? Ne m'as-tu pas entendu?

— Ma maîtresse m'a chargée de vous dire qu'il faut absolument qu'elle vous voie.

— Pourquoi donc?

— Vous le saurez. »

Il se leva, enferma ses lettres dans sa cassette et se rendit près d'Olga.

Elle était assise dans l'ombre, pâle et immobile.

« Que désirez-vous? » lui dit-il d'une voix plus affectueuse.

Olga le regarda, frissonna et ferma les yeux.

« Qu'as-tu donc, ma chère Olga? » s'écria-t-il en lui prenant la main. Cette main était glacée.

Elle essaya de lui répondre, et la parole expira sur ses lèvres. La malheureuse jeune fille subissait les conséquences de son fatal égarement.

Cette fois pourtant, Basile se sentit troublé. La chambre occupée par Olga n'était qu'à deux pas de l'appartement de sa mère. Il s'assit avec précaution près de son infortunée victime, lui prit les mains pour les réchauffer et lui parla à voix basse. Elle l'écoutait, la tête baissée, sans pouvoir répondre un mot, mais en frissonnant. Près de là, Catherine fondait en larmes. Dans la chambre voisine, vibrait le mouvement d'une pendule et la respiration d'une personne endormie. Olga se releva de sa torpeur en pleurant et en sanglotant. Les larmes sont comme la fin d'un orage, elles soulagent le cœur. Quand la jeune fille fut un peu plus calme, elle vit Basile agenouillé devant elle comme un enfant. Il lui fit de tendres promesses, il lui donna une boisson rafraîchissante, la tranquillisa et se retira. Mais il passa le reste de la nuit sans se déshabiller, écrivit plusieurs lettres, brûla quelques papiers, puis prenant un médaillon en or qui renfermait un portrait de femme, aux cheveux noirs, à la physionomie voluptueuse et hardie, il le regarda longtemps, et se mit à marcher à grands pas dans sa chambre à coucher. Le lendemain, il fut choqué de voir les yeux rouges et enflés, le visage décomposé de la pauvre Olga. A la fin du déjeuner, il l'engagea à faire avec lui une promenade au jardin. Elle le suivit avec sa soumission habituelle.

Deux heures après, elle revenait dire à Anna que, se trouvant malade, elle allait se mettre au lit. Pendant cette promenade, Basile lui avait avoué, avec l'hypocrite apparence d'un profond regret, qu'il était secrètement marié, ce qui était faux. Ensuite, il commença à lui représenter la nécessité de se séparer de lui et d'épouser Paul. Olga

le regardait avec terreur. Il continua à lui parler d'une voix froide, ferme, résolue; puis finit par ces mots: « Le passé est passé. Maintenant il faut agir. » L'orpheline, tout entière en proie au sentiment de sa honte et au désespoir, pensait que la tombe lui serait un doux refuge, et pourtant attendait avec anxiété la décision de Basile.

« Il faut, dit-il, avouer ce malheur à ma mère. »

Olga devint pâle et ses genoux fléchirent.

« Ne craignez rien, ne craignez rien, continua-t-il, fiez-vous à moi. Je ne vous abandonnerai pas. Je prends tout sur moi.... Vous verrez. »

La pauvre jeune fille arrêta sur lui un regard qui exprimait un amour dévoué, quoiqu'il n'y eût plus dans cet amour aucune espérance.

« Oui, reprit Basile, j'arrangerai tout pour le mieux, soyez-en sûre. »

Et, lui baisant la main, il s'éloigna.

Le lendemain, Olga venait de se lever lorsqu'elle vit apparaître à la porte de sa chambre sa mère adoptive appuyée sur le bras de Basile. Anna s'approcha en silence d'un fauteuil et s'y assit. Basile se tint debout près d'elle. Ses sourcils étaient contractés et ses lèvres serrées. Irritée, indignée, sa mère essaya de prononcer quelques mots et ne put y parvenir. Olga la regardait avec effroi, son cœur battait violemment dans sa poitrine; elle se jeta à genoux au milieu de la chambre en se voilant la figure avec ses mains.

« Ainsi c'est vrai, murmura Anna.... C'est donc vrai? Et s'approchant de la jeune fille, elle la secoua rudement par le bras.

— Ma mère, dit Basile d'une voix suppliante, vous m'aviez promis de ne pas la maltraiter!

— Oui... répondit-elle, mais qu'elle fasse sa confession! Est-ce vrai?

— Ma mère, reprit Basile en prononçant lentement ces mots : « Souvenez-vous !... »

Cette parole bouleversa la malheureuse Anna. Elle se renversa sur le dos du fauteuil en sanglotant.

Olga voulait aller se prosterner à ses pieds : Basile l'en empêcha et la fit asseoir sur un autre fauteuil. Anna continuait à gémir et murmurait des mots incompréhensibles.

« Écoutez, ma mère, dit Basile, ne vous désolez pas ainsi.... Le mal n'est pas sans remède.... Si Rogatchef !.... »

Olga se redressa en frémissant.

« Si Paul Rogatchef, continua Basile en fixant sur elle un regard impérieux, s'est imaginé qu'il pouvait impunément entacher l'honneur d'une noble famille !... »

La figure d'Olga prit une expression étrange.

« Dans ma propre maison ! murmura Anna.

— Calmez-vous, ma mère. Il a abusé de la jeunesse de votre pupille, de son inexpérience.... Que voulez-vous dire, » s'écria-t-il en remarquant que la jeune fille voulait parler ?

Elle retomba atterrée sur son fauteuil.

« Je vais à l'instant chez Rogatchef. Je l'obligerai à se marier aujourd'hui même. Soyez convaincue que je ne lui permettrai pas de se jouer de nous.

— Mais.... Basile.... Basile ! » dit d'une voix tremblante Olga.

Il la regarda de nouveau froidement, et elle n'osa ajouter un mot.

« Ma mère, continua-t-il, promettez-moi de la laisser tranquille jusqu'à mon retour.... Voyez, elle est à demi morte. Et vous aussi, vous avez besoin de repos. Fiez-vous à moi, je vous réponds de tout. En tout cas, ne vous tourmentez pas, et ne la tourmentez pas. Je pars,

et je serai bientôt revenu.... Venez, dit-il en se tournant vers sa mère, laissez-la seule, je vous prie. »

Anna se leva, se prosterna jusqu'à terre devant les saintes images, puis suivit en silence son fils. Olga la regardait immobile et muette. Tout à coup, Basile se rapprocha d'elle, et lui prenant la main, lui dit à l'oreille :

« Ayez confiance en moi, ne vous trahissez pas, et tout ira bien. Boursier, s'écria-t-il en descendant rapidement l'escalier, Boursier! »

Un quart d'heure après, il était en voiture, accompagné de son domestique.

Ce jour-là, le vieux Rogatchef n'était pas chez lui. Il était allé à la ville voisine acheter des étoffes pour habiller ses gens. Paul se trouvait seul dans son cabinet, contemplant une collection de papillons. L'œil fixe, la tête inclinée, il piquait avec précaution une épingle entre les ailes fragiles d'un sphynx de nuit, quand tout à coup il sentit tomber sur son épaule une main assez lourde, et aperçut Basile.

« Ah! bonjour, » dit-il non sans quelque surprise.

Basile s'assit en face de lui.

Paul essaya de sourire, mais, en jetant un regard sur son voisin, il resta muet, la bouche béante.

« Dites-moi, Paul, demanda Basile d'une voix grave, êtes-vous dans l'intention de vous marier bientôt?

— Moi.... bientôt.... sans doute.... de mon côté.... Mais comme vous et votre sœur.... Quant à moi, je suis prêt.

— A merveille. Vous êtes toujours impatient, Paul?

— Comment donc?

— Écoutez, continua Basile en se levant, je sais tout. Vous me comprenez; et je vous ordonne d'épouser demain, sans plus tarder, Olga.

—Permettez.... permettez.... vous m'ordonnez!... Quand

j'ai cherché à obtenir la main d'Olga, personne ne m'en a donné l'ordre.... et je vous avoue, Basile Ivanowitch, que je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas?

— Non, en vérité.

— Me donnez-vous votre parole de vous marier demain?

— Pardon; n'est-ce pas vous-même qui avez retardé mon mariage? Sans vous, ne serait-il pas célébré depuis longtemps? A présent je n'ai nulle envie d'y renoncer. Mais que signifient vos injonctions et vos menaces? Rogatchef s'essuya le front.

— Me donnez-vous la parole que je vous demande? s'écria Basile après un instant de silence. Répondez oui ou non.

— Oui.... je la donne.... mais....

— Très bien.... Pensez-y. Elle a tout avoué.

— Qui?

— Olga.

— Qu'a-t-elle donc avoué?

— Ah! Paul Athanasewitch, comme vous avez été dissimulé avec moi!

— En quoi donc? Je ne vous comprends pas. Non, positivement je ne vous comprends pas, et je ne puis imaginer ce qu'Olga a eu à vous confesser.

— Vous m'impatientez!...

— Que Dieu me fasse mourir si....

— Non, c'est moi qui te ferai mourir si tu ne te maries pas. Entends-tu?

— Comment! s'écria Paul, en se plaçant devant Basile. Que dites-vous? Que voulez-vous dire d'Olga?

— Tu es un gaillard rusé, mon ami, répliqua Basile en lui frappant sur l'épaule; tu es bien rusé, avec ta modeste apparence.

— Mon Dieu! mon Dieu! c'est à me rendre fou! Que voulez-vous donc dire? Je vous en conjure, au nom du ciel! »

Basile s'approcha de lui et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Rogatchef poussa un cri.

« Est-il possible? Olga Ivanowna! Olga!

— Oui... Votre fiancée!

—Ma fiancée?... Non, non, je ne la connais plus. Que Dieu lui vienne en aide! Quant à moi!... Me tromper ainsi!... Olga! Olga! »

En prononçant ces mots, il pleurait.

« Merci Basile Ivanowitch, merci, ajouta-t-il, je ne veux plus la voir. Ne m'en parlez plus. Hélas! Seigneur, quel destin!

— Assez d'enfantillages! reprit froidement Basile, souvenez-vous que j'ai votre parole, et que demain vous l'épouserez.

— Non, Basile Ivanowitch, je vous le répète; pour qui me prenez-vous? Quel honneur voulez-vous me faire? Votre très-humble serviteur.

— Comme il vous plaira. Tirez votre épée.

— Pourquoi tirer mon épée?

— Pourquoi? Je vous trouve plaisant, dit Basile, en tirant de son fourreau une fine et flexible épée française, qu'il fit ployer sur le parquet.

— Vous voulez vous battre avec moi?

— Sans doute.

— Mais je vous en prie, Basile Ivanowitch, mettez-vous à ma place, comment pourrais-je?... Jugez-en vous-même, car j'ai des principes d'honneur et je suis gentilhomme.

— Vous avez des principes d'honneur, vous êtes gentilhomme, donc vous vous battrez.

— Basile Ivanowitch!...

— Monsieur Rogatchef, il me paraît que vous avez peur.

— Non, monsieur. Vous avez cru m'effrayer; vous vous êtes dit : je vais le menacer, il tremblera et cédera. Non. Je ne suis pas de ces gens que l'on terrasse ainsi. Quoique je n'aie pas été comme vous élevé dans une capitale, je n'ai pas peur.

— Très-bien; alors, en garde!

— Georges! s'écria Paul Athanasewitch. »

Un domestique entra avec un visage bouleversé par la frayeur.

« Va me chercher mon épée.... tu sais.... elle est au grenier. »

Le domestique sortit. Paul était devenu extrêmement pâle. Il enleva avec précipitation sa robe de chambre, revêtit son habit rouge avec ses gros boutons, et noua sa cravate. Basile le regardait tout en faisant craquer les doigts de sa main droite.

« Ainsi, reprit Basile, vous consentez à vous battre?

— Puisqu'il le faut! répondit Paul en boutonnant à la hâte sa camisole.

— Croyez-moi.... suivez mon conseil.... mariez-vous. Quant au reste, fiez-vous à moi.

— Non, Basile Ivanowitch, c'est impossible. Je sais que vous me tuerez ou que vous me mutilerez. Mais j'aime mieux mourir que de me déshonorer. »

Georges rentra avec une vieille rapière dont la gaine était brisée, puis se retira vers la porte en pleurant. Paul lui ordonna de sortir. Puis se tournant vers son adversaire :

« Voudriez-vous bien, lui dit-il, remettre notre duel à demain? Mon père n'est pas ici, et je désirerais pouvoir régler mes affaires.

— Ah! voilà que vous reculez encore, mon petit monsieur!

— Non, non, mais réfléchissez vous-même.

— Vous me mettez hors de moi avec vos lenteurs. Pour la dernière fois, je vous le déclare; vous allez me promettre de vous marier. Sinon, je vous rosse comme une bête et comme un lâche.

— Descendons au jardin, » murmura Paul.

Soudain la porte s'ouvrit, et la nourrice de Paul, la vieille Euphémie se précipita dans la chambre pâle et défaite, et se jetant par terre et embrassant les genoux de son jeune maître.

« Mon petit père, lui dit-elle, mon enfant chéri, que vas-tu faire? Ne désole pas tes pauvres serviteurs, mon petit père. Viens, mon doux pigeon, cet homme te tuera. Éloigne, éloigne ces armes. Mon enfant, je t'en conjure, crains Dieu. »

En même temps apparurent à la porte une quantité de gens effarés, et des vieillards à longue barbe.

« Retire-toi, Euphémie, retire-toi.

— Non, non, cher maître, je ne me retirerai pas. A quoi donc penses-tu? et que répondrons-nous à Athanase, quand il reviendra? Il nous chassera comme des misérables! Et vous, ajouta-t-elle, en se tournant vers les paysans, pourquoi restez-vous là, immobiles? Prenez par les épaules cet hôte maudit, jetez-le dehors, et qu'on ne le revoie plus ici.

— Rogatchef! s'écria Basile furieux.

— Tu es folle, Euphémie, dit Paul avec douceur, et tu me déshonores. Va-t-en à la garde de Dieu. Et vous autres, retirez-vous. »

Basile s'approcha de la fenêtre, tira de sa poche un sifflet d'argent, et donna un signal auquel Boursier répondit. Puis il revint près de Paul, et lui dit :

« Cette comédie va-t-elle finir ?

— Je vous en prie encore, répondit Paul, accordez-moi jusqu'à demain pour faire mes dernières dispositions.

— Allons, je vois, répliqua Basile, de quelle façon il faut vous parler.... » Et il leva sa canne.

A ce geste, Rogatchef, d'une main repoussant Euphémie, et de l'autre tirant son épée, franchit brusquement le seuil de la porte qui s'ouvrait sur le jardin. Basile le suivit. Tous deux entrèrent dans un petit pavillon en bois, décoré de peintures chinoises, en fermèrent la porte et se mirent en garde. Rogatchef avait pris quelques leçons d'escrime ; mais, en ce moment, il savait à peine se tenir sur la défensive. Le visage pâle, la poitrine comprimée, il regardait d'un air effarouché Basile, qui, évidemment, jouait avec son épée. Des cris se firent entendre ; des paysans accouraient du côté du pavillon. Tout à coup, un accent lamentable arriva aux oreilles de Paul. Il reconnut la voix de son père. C'était son père, en effet, qui, les cheveux en désordre, les mains élevées en l'air, accourait en tête des paysans.

Par un rapide et vigoureux mouvement, Basile fit tomber l'épée de Paul :

« Marie-toi, lui dit-il; assez de sottises comme cela!

— Non, » répondit Paul en tremblant.

Athanase approchait.

« Tu ne veux pas ? »

Le jeune homme fit un signe de tête négatif.

« Eh bien ! que ton sort s'accomplisse ! »

Et il lui plongea son glaive dans la poitrine.

La porte du pavillon s'ouvrit. Le vieux Rogatchef trouva son fils mourant. Mais déjà Basile s'était échappé par la fenêtre.

Deux heures après, il entrait dans la chambre d'Olga, qui frissonna à son aspect. Il la salua en silence, et, tirant

de nouveau son épée, il l'enfonça à l'endroit du cœur dans le portrait de Paul. Olga poussa un cri et tomba à la renverse. Il se rendit ensuite près de sa mère qu'il trouva à genoux devant les saintes images :

« Ma mère, dit-il, nous sommes vengés. »

La pauvre femme frissonna et continua ses prières.

Basile partit pour Pétersbourg. Il en revint deux ans plus tard, la langue et le corps paralysés. Anna et Olga étaient mortes. Il mourut bientôt aussi dans les bras de Jouditch, qui prenait soin de lui comme d'un enfant et qui seul comprenait son bégayement.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SCÈNES

DE LA VIE RUSSE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SCÈNES

DE LA VIE RUSSE

PAR M. I. TOURGUÉNEFF

DEUXIÈME SÉRIE

TRADUITE AVEC LA COLLABORATION DE L'AUTEUR

PAR LOUIS VIARDOT

PUBLICATION DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858


LENOX LIBRARY
NEW YORK

L'AUBERGE
DE GRAND CHEMIN

L'AUBERGE

DE GRAND CHEMIN.

I

Sur la route de B., à égale distance à peu près des deux villes de district qu'elle traverse, se trouvait, il n'y a pas encore longtemps, une vaste auberge bien connue de tous les voituriers, paysans d'*aboze*[1], commis de marchands, colporteurs, et en général des divers et nombreux voyageurs qui, à chaque époque de l'année, parcourent le pays. Peu de personnes passaient devant cette auberge sans s'y arrêter; il n'y avait guère qu'un lourd carrosse de seigneur, attelé de six juments élevées à la maison, qui continuât majestueusement son chemin, ce qui n'empêchait ni le cocher ni le laquais pendu aux crochets de derrière, de jeter un regard d'attention et de regret sur le perron si connu; ou bien quelque pauvre hère, dans une méchante *telega*, avec trois kopecks dans sa bourse de cuir, arrivé à la hauteur de la riche auberge, se mettait à fouetter son bidet fatigué, pour aller chercher plus loin

1. On appelle *aboze* une longue file de *telegas* ou de traîneaux, qui font pour le seigneur des convois de corvée.

son gîte auprès de quelque paysan aussi pauvre que lui, chez lequel on ne saurait trouver autre chose que du foin et du pain, mais qui ne ferait pas payer un kopeck de trop.

Outre sa position avantageuse, l'auberge dont nous parlons avait d'autres attraits pour retenir les voyageurs : de l'excellente eau dans deux puits profonds, aux larges roues desquelles pendaient des seaux attachés par des chaînes de fer ; une vaste cour entourée de galeries couvertes reposant sur de gros piliers ; une bonne *isbâ* bien chauffée par un immense poêle russe, avec ses prolongements qui servent de lits ; enfin, deux chambrettes assez propres, garnies d'un petit papier rougeâtre, d'un grand canapé en bois et de deux pots de géranium sur les fenêtres, qui, ne s'ouvrant jamais, étaient toutes noircies d'anciennes couches de poussière. Et puis le moulin et la forge n'étaient pas fort loin de l'auberge ; le *kabak* [1] n'en était qu'à une demi-verste ; l'hôtelier y vendait du tabac, qui, bien que mélangé de cendre, picotait agréablement le nez des pratiques. Grâce à tous ces avantages, l'auberge était fort achalandée ; mais, d'après les propos des voisins, c'était surtout parce que l'hôtelier avait du bonheur, et qu'il réussissait dans toutes ses entreprises, bien qu'il ne méritât point une pareille chance. Comme on dit chez nous : « Qui est heureux a raison. »

Il était de la classe des bourgeois [2], et se nommait Naoum Ivanoff ; il avait la taille courte et épaisse, les épaules larges, la tête grosse et ronde, de longs cheveux ondoyants et déjà grisonnants, bien qu'il n'eût que la quarantaine ; son visage était plein et frais, son front bas et blanc ; ses petits yeux, d'un bleu clair, regardaient d'une façon étrange, à la fois en dessous et avec impudence. Il

1. Cabaret.

2. *Metchanine*, classe intermédiaire entre le serf (car il est libre) et le marchand (car il est soumis au service militaire).

tenait la tête toujours penchée, ayant le cou trop court; il marchait vite, et ne laissait jamais ballotter ses mains, qu'il tenait fermées. Quand il souriait, et il souriait souvent, mais sans rire et comme en cachette, ses lèvres rouges s'entr'ouvraient désagréablement, montrant une rangée de dents fort blanches et fort serrées. Il parlait d'une voix brève et d'un ton hargneux. Il se rasait la barbe, mais ne s'habillait pas à l'allemande. Son vêtement consistait en un long cafetan râpé, un large pantalon, et des souliers où il mettait ses pieds nus. Il faisait de fréquentes absences pour ses affaires, et il en avait de toutes sortes : il brocantait des chevaux; il affermait des terrains; il achetait en bloc les produits des vergers. Mais ses absences ne se prolongeaient jamais longtemps. Comme l'épervier, auquel il ressemblait par son regard, il revenait promptement au nid. Il savait le tenir en bon ordre, ce nid; tout se faisait par ses mains. Les voyageurs ne conversaient pas volontiers avec lui, et lui-même n'aimait pas perdre le temps en paroles inutiles. « J'ai besoin de votre argent, disait-il, et vous de mes provisions. Nous n'avons pas d'enfant à baptiser ensemble. Un voyageur a mangé, son cheval aussi; qu'il parte, et, s'il est fatigué, qu'il dorme. » Il avait des domestiques grands et forts, mais silencieux et obéissants, qui le craignaient beaucoup. Jamais il ne prenait lui-même une goutte de spiritueux, mais il leur donnait à chacun, les jours de grandes fêtes, un *grivenik* pour boire. Les autres jours, ses domestiques n'osaient pas plus boire que lui. Les gens de cette espèce font vite fortune; mais ce n'était pas par le droit chemin que Naoum était arrivé à la position brillante qu'il occupait. On lui supposait un avoir de quarante à cinquante mille roubles assignats.



II

Une vingtaine d'années avant l'époque où nous plaçons notre récit, il existait déjà une auberge au même endroit de la route. Elle n'avait, il est vrai, ni les toits peints en rouge, ni le petit fronton triangulaire à la grecque, posé sur de minces piliers tournés, qui donnaient à l'auberge de Naoum un faux air d'habitation seigneuriale; cependant la chambre y était chaude, les chevaux bien à l'abri, et les voyageurs la fréquentaient volontiers. Le propriétaire de cette ancienne auberge était, dans ce temps-là, un certain Akim Sémenoff, serf d'une dame du voisinage, Mme Kuntze, veuve d'un ingénieur, Allemand naturalisé. Cet Akim était un paysan intelligent et actif, qui, dans son jeune âge, parti pour faire le roulage avec deux méchants chevaux, était revenu, un an après, avec un attelage de trois passables bêtes, et qui avait, depuis lors, passé la plus grande partie de sa vie sur les grands chemins, qui avait visité Khasan et Odessa, Orenbourg et Varsovie, et même, passant la frontière, Lipetsk à la grande foire [1], d'où il avait ramené deux énormes *telegas* attelées chacune de trois puissants étalons. Il payait avec exactitude l'*obrok* [2] à sa maîtresse, et avait ramassé quelque argent.

La vie errante lui pesait-elle? Voulait-il se faire une

1. Leipsick, qui a probablement une origine slave.
2. Redevance annuelle que donne le serf exempté de corvées.

famille nouvelle, car sa femme était morte pendant l'un de ses voyages? Nous ne savons; mais il se décida à laisser son métier et à construire une auberge. Avec la permission de sa maîtresse, il acheta une demi-*déciatine* de terre sur le bord de la grande route, et s'y établit. Son affaire marcha bien; la grande expérience d'Akim lui apprenait ce qu'il fallait faire pour attirer les rouliers, et bientôt son auberge fut connue à cent verstes à la ronde. Akim, il est vrai, avait encore tout laissé à la vieille mode. Les chambres n'étaient pas fort propres; on donnait aux chevaux l'avoine humide. Mais aussi il ne demandait pas mieux que de rabattre quelque chose sur les prix, ce que Naoum n'accordait jamais; il faisait volontiers crédit, et même, quelquefois, il aimait à traiter ses pratiques. Et puis, il racontait si bien! surtout lorsque, assis devant un *samovar*[1], il parlait de Piter[2], des steppes de la Russie, ou bien encore des pays au delà de la mer[3]; il aimait aussi à boire, mais en compagnie d'un galant homme, et jamais, comme on dit, jusqu'à la laideur. Les marchands surtout avaient pour lui beaucoup de bienveillance, et généralement tous les gens de l'ancienne roche, de ceux qui ne se mettent jamais en route sans se ceindre les reins, qui n'entrent jamais dans une chambre sans faire le signe de croix, et n'adressent jamais la parole à un homme sans lui souhaiter une bonne santé. L'extérieur d'Akim prévenait en sa faveur. Il était de grande taille, un peu maigre, mais très-svelte, même dans un âge avancé. Il avait le visage long, régulier, agréable; le front haut et découvert, le nez droit et fin, comme les figures des saintes images, et de petites lèvres; le regard de ses yeux bruns, à fleur de tête, était toujours affable, et le

1. Bouilloire à thé.
2. Saint-Pétersbourg.
3. Pays étrangers.

peu de cheveux qui lui restaient tombaient en boucles sur son cou. Il avait très-bien chanté dans sa jeunesse; mais tant de longs voyages faits en hiver avaient affaibli sa poitrine. Tous ses mouvements étaient lents et calmes, sans manquer d'une certaine assurance et d'une politesse sérieuse, comme chez un homme qui a beaucoup vu et beaucoup connu.

Oui, il avait tout ce qu'il faut pour être heureux, Akim, ou plutôt Akim Ivanitch, comme on l'appelait respectueusement, même dans la maison seigneuriale où il se présentait tous les dimanches après la messe; oui, s'il n'avait eu une faiblesse qui a déjà perdu bien des gens sur la terre, et qui finit par le perdre lui-même : la passion du beau sexe. Son cœur ne pouvait pas résister à un regard de femme; il fondait à sa chaleur, comme la première neige au moindre rayon du soleil. Akim avait déjà maintes fois souffert pour son excessive sensibilité.

Cependant il avait été si affairé, la première année de son établissement sur le grand chemin, qu'il n'avait pu songer à l'amour; et, si quelque pensée tendre lui montait à la tête, il la chassait aussitôt par la lecture des livres sacrés (Akim avait appris à lire dès son premier voyage), par le chant à mi-voix des psaumes, ou bien par quelque autre pieuse occupation. D'ailleurs il avait atteint déjà sa quarante-sixième année, époque de la vie où il est bien tard pour songer au mariage. Akim croyait lui-même que cette folle idée, comme il disait, l'avait à jamais quitté; mais il paraît qu'on ne peut éviter son sort.

La maîtresse d'Akim, Lisaveta Prokhorovna Kuntze, était, comme son défunt mari, originaire de la ville de Mittau, en Courlande, où existait encore sa famille, fort nombreuse et fort pauvre. Du reste elle s'en occupait très-peu, surtout depuis que l'un de ses frères, officier dans l'ar-

mée, étant venu lui faire une visite, s'était émancipé dès le second jour jusqu'à l'appeler *Du lumpen-mam'zelle* [1], tandis que, la veille encore, il la nommait, en fort mauvais russe, « très-honorée sœur et bienfaiteur. » Malgré le sang étranger qui coulait dans ses veines, Lisaveta Prokhorovna ne le cédait point à une dame russe de noble race. Elle habitait presque constamment sa jolie petite propriété bien acquise [2]; je dis bien, mais un peu trop vite acquise par les soins de M. son mari. Elle l'administrait elle-même, et passablement. Ses paysans ne souffraient pas trop, mais il ne leur restait en tout que le plus juste. Elle savait tirer parti de tout; et en cela, comme dans son art de ne dépenser qu'un polouchka pour un kopeck [3], elle trahissait son origine allemande. En tout le reste, elle se conduisait parfaitement à la russe. Elle avait dans sa cour une foule de gens fort mal habillés, surtout beaucoup de filles, qui du reste ne mangeaient pas leur pain sans le gagner. Dès le matin, leur pauvre échine ne se relevait plus, constamment pliée par le travail. Elle aimait à sortir dans un grand carrosse avec des laquais à livrée; elle aimait l'espionnage, les rapports, et savait en faire elle-même; elle aimait à prendre un homme parmi ses gens pour le combler de faveurs et, tout à coup, le frapper de disgrâce. En un mot, Lisaveta Prokhorovna se conduisait absolument comme il convient à une grande dame. Elle avait de l'affection pour Akim, qui lui payait un *obrok* plus que triplé; elle lui adressait gracieusement la parole, et quelquefois, en plaisantant, l'invitait à lui faire visite. Et c'est précisément dans la maison de sa maîtresse que le malheur attendait Akim.

Parmi les servantes qu'avait Lisaveta Prokhorovna, se

1. En allemand : *Toi, demoiselle faite de chiffons.*
2. On appelle ainsi les propriétés qui ne sont point patrimoniales.
3. Deux liards pour un sou.

trouvait une fille de dix-huit à vingt ans, orpheline, qui se nommait Dounacha. Elle était assez jolie, assez bien faite; son minois, quoique irrégulier, plaisait par une expression à demi caressante et à demi moqueuse, et, bien qu'elle n'eût ni père ni mère, elle avait une certaine fierté dans la tenue, parce qu'elle sortait d'une souche de domestiques du premier rang. Son père avait été, plus de trente années, intendant, et son grand-père valet de chambre du même prince, grand seigneur et sergent aux gardes sous l'impératrice Catherine[1]. Dounacha s'habillait aussi proprement qu'il lui était possible, et soignait surtout ses mains qui étaient fort belles. Elle montrait le plus grand dédain pour tous ses adorateurs, se bornant à leur répondre : « Oui, sans doute, je vous écouterai.... une autre fois. » Elle avait étudié trois ans à Moscou chez une modiste française, d'où elle avait rapporté ces petites manières hautaines qu'ont toutes les servantes russes dès qu'elles ont été apprenties dans une capitale. « C'est une fille de grande ambition, » disaient d'elle ses camarades. Elle ne cousait pas mal; mais pourtant elle ne jouissait pas de la bienveillance de sa maîtresse, grâce à la servante en chef Kirilovna, femme rusée qui avait pris un grand ascendant sur Mme Kuntze, et qui avait le secret d'éloigner toutes ses rivales.

Ce fut précisément de cette Dounacha qu'Akim s'avisa de devenir amoureux. Il l'avait rencontrée plusieurs fois dans la maison seigneuriale, puis il avait passé toute une soirée avec elle chez l'intendant, qui l'avait convié à prendre le thé avec les autres principaux serviteurs. Akim n'appartenait pas à leur classe, et portait la barbe de *mougik*; mais c'était un homme civilisé, qui savait lire,

1. C'est l'impératrice elle-même qui était colonel de ce régiment, dont son favori Patiomkine fut lieutenant-colonel.

et il avait de l'argent. De plus, il ne s'habillait pas en paysan; il portait un long cafetan de drap noir, de hautes bottes, et un mouchoir autour du cou.

Dans cette soirée de l'intendant, Dounacha acheva de subjuguer le cœur d'Akim, bien qu'elle n'eût rien répondu à toutes ses phrases respectueuses, et qu'elle se fût contentée de jeter sur lui de temps en temps un regard de côté, comme si elle se demandait : « Pourquoi ce paysan est-il ici? » Mais ses dédains ne firent qu'enflammer davantage Akim, qui, rentré chez lui, se mit à réfléchir profondément, et finit par se dire résolûment : « Je serai son mari. » Aussi, comment décrire la colère et l'indignation de Dounacha, quand, cinq jours plus tard, Kirilovna (Akim avait su comment s'y prendre auprès de celle-ci), l'ayant appelée avec câlinerie dans sa chambre, l'informa que cet Akim, ce paysan barbu, auprès duquel elle avait rougi de se trouver assise, la demandait en mariage!

Dounacha devint pâle, puis partit d'un éclat de rire forcé, puis se mit à pleurer à chaudes larmes. Mais Kirilovna mena si adroitement son attaque, lui fit si bien sentir sa position dans la maison, et lui intima si clairement le désir de sa maîtresse elle-même, que Dounacha sortit de la chambre toute pensive, et, rencontrant Akim, ne se détourna plus et le regarda fixement dans les yeux. Kirilovna n'avait pas oublié non plus de lui glisser quelque mot de la richesse et de la complaisance d'Akim. En effet, les nombreux cadeaux qu'elle reçut de lui dissipèrent ses dernières hésitations. Enfin Lisaveta Prokhorovna, à qui, dans la joie de son cœur, Akim avait présenté une centaine de pêches sur un plat d'argent, daigna consentir à son mariage avec Dounacha. Et ce mariage se fit. Akim ne recula devant aucune dépense, fit les choses grandement, et sa fiancée, qui, la veille encore,

pendant la *soirée de jeunes filles*, semblait plus morte que vive, et qui avait pleuré toute la matinée pendant que Kirilovna l'habillait pour la noce, se consola bientôt. Sa maîtresse lui avait prêté, pour aller à l'église, son propre châle, et Akim, le même jour, lui fit cadeau d'un châle tout pareil, et peut-être plus riche encore.

III

Akim se maria donc, et emmena sa nouvelle épousée dans sa maison. Il apparut bientôt que Dounacha n'était pas une bonne ménagère, un bon aide pour son mari. Elle ne s'occupait de rien, était triste, s'ennuyait, à moins que quelque officier de passage ne lui contât fleurette pendant qu'elle lui apportait le *samovar*. Elle se sentait plus à son aise dans la maison seigneuriale, où elle allait aussi souvent qu'il lui était possible. Ses anciennes camarades admiraient ses robes; Kirilovna lui faisait prendre du thé; mais là aussi elle avait à passer des moments amers. Comme femme d'aubergiste, elle ne pouvait plus porter un bonnet, il lui fallait mettre un mouchoir sur sa tête, « comme une marchande, » lui disait la rusée Kirilovna, « comme une paysanne, » se disait-elle à elle-même.

Plus d'une fois revinrent à la mémoire d'Akim les paroles d'un de ses oncles, vieux paysan pauvre et sans famille : « Eh bien, frère Akimouchka, lui avait-il dit, en le rencontrant dans la rue quelques jours avant son mariage, tu vas prendre femme?

— Oui; après?

— Ah! Akim, Akim, tu n'es plus notre égal, à nous autres paysans. Tout est dit. Mais elle aussi n'est pas ton égale.

— En quoi donc n'est-elle pas mon égale?

— Mais ne fût-ce qu'en ceci. » Il montrait la barbe d'Akim, qu'il avait écourtée avec des ciseaux pour plaire à sa fiancée, mais sans oser la raser entièrement.

Akim fronça le sourcil, courba le front, et le vieillard, ramenant devant lui les pans de son vieux *touloup* déchiré sur toutes les coutures, s'en alla en hochant la tête.

Oui, plus d'une fois, Akim rêva à ces paroles; mais son amour pour sa jolie femme n'en diminuait pas. Il était fier d'elle, surtout quand il la comparait, je ne dirai pas aux simples paysannes, ou bien à sa première femme, qu'on lui avait fait épouser quand il avait à peine seize ans, mais même aux autres servantes du château. « Nous tenons un joli petit oiseau en cage, » se disait-il en la regardant. De plus, elle se conduisait très-bien, et personne ne pouvait porter contre elle un mauvais témoignage.

Ainsi se passèrent plusieurs années. Dounacha finit par s'habituer à sa nouvelle vie. Plus Akim vieillissait, plus il s'attachait à elle. Il devenait plus riche de jour en jour; tout lui réussissait; Dieu ne lui avait refusé qu'une seule chose : il n'avait pas d'enfants. Dounacha venait d'atteindre vingt-cinq ans. Déjà personne ne l'appelait plus que Avdotia[1] Aréfievna; déjà, dans la chambre principale de l'auberge, à côté du portrait d'Akim, était suspendu son portrait, peint à l'huile par un artiste du cru, fils du sous-diacre de la paroisse. Elle y était repré-

1. Dont le diminutif est Dounacha.

sentée en robe blanche, avec un châle jaune et six grosses rangées de perles autour du cou, de grandes pendeloques aux oreilles et des bagues à chaque doigt. On pouvait la reconnaître, bien que le peintre l'eût faite trop grasse et trop rouge, et qu'au lieu de ses yeux gris il lui en eût donné de noirs, et même un peu louches. Le portrait d'Akim lui avait moins réussi. Il était sorti de son pinceau beaucoup trop sombre, à la Rembrandt. Du reste, Avdotia commençait à négliger les soins de sa toilette; elle se laissait aller à cette paresse endormie et soupirante à laquelle tout Russe n'est que trop enclin dès que son existence est assurée.

Cependant, à tout prendre, les affaires d'Akim et de sa famille allaient bien; ils étaient cités comme des époux modèles. Mais, comme l'écureuil qui se gratte le nez au moment où le chasseur le met en joue, l'homme ne pressent jamais son malheur. La vie est comme la glace, dit le Russe; elle se brise sous le pied quand on la croit le plus solide.

IV

Un soir d'automne, descendit à l'auberge d'Akim un marchand ambulant, de ceux qui vendent toutes sortes d'étoffes. Avec deux *kibitkas* bien chargées, il se dirigeait de Moscou à Karkoff. C'était un de ces colporteurs que les gentilshommes, et plus encore leurs femmes et leurs filles, attendent souvent avec la plus grande impatience. Ce marchand, homme d'âge, était accompagné de deux commis, l'un petit, sec et bossu, l'autre jeune et beau

garçon, d'une vingtaine d'années. Ils soupèrent, puis demandèrent du thé. Le marchand pria ses hôtes de prendre une tasse avec lui. Entre les deux barbons (la cinquantaine d'Akim était sonnée), il s'établit bientôt une conversation animée. Le marchand se renseignait sur les gentilshommes du voisinage, et personne mieux qu'Akim ne pouvait le satisfaire. Le commis bossu sortait à chaque instant pour voir les chevaux, et il ne tarda pas à s'aller coucher. Avdotia dut entretenir l'autre commis. Elle s'était assise auprès de lui, parlait peu, mais écoutait beaucoup, et probablement les discours de l'étranger ne lui déplaisaient pas, car son visage s'était animé; une rougeur subite avait coloré ses joues; elle riait souvent, et avec abandon. Le jeune commis se tenait immobile, et sa tête bouclée penchait jusque sur la table. Il parlait doucement, sans élever et sans presser la voix; mais ses petits yeux, d'un bleu clair et d'une expression hardie, se tenaient constamment fixés sur Avdotia. Dans les premiers instants, elle cherchait à éviter ses regards, puis elle finit par le regarder elle-même. Le visage de ce jeune gars était frais et lisse comme une pomme. Il souriait à chaque instant, et jouait avec ses doigts blancs sur son menton, déjà couvert d'un léger duvet brun. Il s'exprimait *à la marchande*[1], avec une extrême facilité, avec une espèce d'assurance négligée, et, tout en parlant, ne cessait de tenir sur elle son regard fixe et hardi. Tout à coup il se pencha encore davantage vers elle, et, sans le moindre changement sur son visage, il lui dit : « Avdotia Aréfievna, de mieux que vous je n'ai vu personne au monde, et il me semble que je serais prêt à mourir pour vous. »

Avdotia rougit, et partit d'un grand éclat de rire.

1. Dans le jargon usité par la classe des marchands.

« Qu'y a-t-il? demanda Akim.

— Mais c'est celui-ci qui me raconte des choses si drôles! » répondit-elle.

Le vieux marchand se mit à sourire. « Oui, oui, mon Naoum est un plaisant. Mais ne vous avisez pas de l'écouter.

— Comment donc!... Par exemple.... j'ai bien autre chose à faire, répliqua-t-elle en secouant la tête.

— Certainement, certainement, reprit le vieillard. Et pourtant, continua-t-il en traînant les mots, permettez-moi de vous dire adieu. Nous avons été très-charmés de votre compagnie, mais il est temps de se coucher. »

Et il se leva.

« C'est nous qui sommes très-contents de la vôtre, répondit Akim de la même voix, et se levant aussi. C'est-à-dire que nous vous remercions pour votre politesse, et nous vous souhaitons une tranquille nuit. Lève-toi, Avdotiouchka. »

Avdotia obéit comme à contre-cœur; Naoum l'imita, et tous se retirèrent.

Les hôtes gagnèrent le petit réduit qui leur servait de chambre à coucher. Akim se mit à ronfler aussitôt; mais Avdotia ne put pas s'endormir aussi vite. Elle resta longtemps immobile, le visage tourné contre le mur; puis elle s'agita sur sa couche.... A peine commençait-elle à sommeiller, qu'une voix mâle d'homme retentit dans la cour. Il chantait une chanson à notes prolongées, mais non d'une expression triste, dont on ne pouvait pas saisir les paroles. Avdotia ouvrit les yeux, s'appuya sur son coude, et se mit à écouter. La chanson continuait de plus belle; elle retentissait sonore et fière dans l'air froid de la nuit. Akim aussi souleva la tête.

« Qui est-ce qui chante? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit sa femme.

— Il chante bien, reprit-il après un court silence. Bien. Quelle voix forte! Moi aussi, dans mon temps, j'ai chanté, et j'ai bien chanté, vois-tu. Mais la voix s'est gâtée. Elle est belle, celle-là! Ce doit être ce gars, ce Naoum, je crois, qu'on l'appelle. » Puis il se tourna sur l'autre oreille, poussa un soupir, et se rendormit.

Longtemps encore la voix se fit entendre. Enfin elle sembla tout à coup se briser, jeta un dernier accent, et s'éteignit par degrés.

Avdotia fit le signe de la croix, et posa sa tête sur l'oreiller. Une demi-heure se passa. Avdotia se souleva doucement, et commença à glisser du lit.

« Où vas-tu, femme? » demanda Akim à travers le sommeil.

Elle s'arrêta court.

« Ranimer la lampe des saintes images, répondit-elle; je ne puis m'endormir.

— Fais une prière, toi, » murmura-t-il en s'endormant.

Avdotia s'approcha de la lampe, toucha la mèche et l'éteignit brusquement. Puis, comme effrayée de ce qu'elle venait de faire, elle retourna dans son lit. Tout redevint calme et silencieux.

Dès le lendemain matin, de bonne heure, le marchand se remit en route avec ses deux commis. Avdotia dormait encore. Akim les reconduisit une demi-verste; il avait besoin de voir le meunier, dont le moulin était sur la route. En rentrant à la maison, il trouva sa femme déjà habillée. Elle n'était pas seule; le jeune gars de la ville, Naoum, se tenait debout auprès d'elle, entre la table et la fenêtre; ils causaient ensemble. En apercevant son mari, Avdotia sortit de la chambre sans parler; Naoum lui dit qu'il était revenu chercher les gants que son patron avait cru laisser sur un banc de la cour, et s'éloigna aussitôt.

Nous dirons dès à présent au lecteur ce dont il se doute. Avdotia s'était éperdument éprise de Naoum. Il est difficile d'expliquer comment cette passion lui était venue si vite; d'autant plus difficile que, jusqu'à ce jour, sa conduite avait été sans reproche. Plus tard, quand son penchant pour Naoum fut découvert, le bruit se répandit chez les voisins que, dès le soir de leur première entrevue, Naoum lui avait jeté un philtre dans son thé (chez nous on croit encore fermement à l'efficacité d'un pareil moyen), et qu'on en avait pu remarquer aussitôt l'effet sur Avdotia, qui, dès ce jour, commença à devenir maigre, pâle et triste.

Quoi qu'il en fût, depuis ce temps on vit souvent Naoum dans l'auberge d'Akim. La première fois, il revint avec le même marchand; trois mois plus tard, il reparut seul, avec des marchandises à lui. L'on sut bientôt qu'il s'était établi dans une des villes voisines; et depuis lors il ne se passa pas de semaine que l'on n'aperçût sur la grand'route sa *telega* peinte, attelée d'un vigoureux couple de petits chevaux qu'il conduisait lui-même. Entre Akim et lui, il n'y avait ni amitié ni inimitié; Akim ne faisait pas grande attention à Naoum; il le considérait comme un garçon intelligent qui ferait son chemin. Il ne soupçonnait nullement les sentiments que lui portait Avdotia, et continuait à avoir en elle autant de confiance que par le passé.

Ainsi s'écoulèrent encore deux années.



V

Voilà que, par une journée d'été, vers une heure de l'après-midi, Lisaveta Prokhorovna, qui, pendant ces deux années, était devenue jaune et ridée, malgré toutes les lotions et tous les cosmétiques imaginables, était sortie, avec son petit chien de manchon et son parasol à franges, pour se promener dans son jardinet taillé et ratissé à l'allemande. En faisant bruire sa robe empesée, elle marchait à petits pas par un chemin sablé, entre deux rangées de dahlias qui semblaient lui présenter les armes, quand elle fut rejointe par notre vieille connaissance Kirilovna, qui l'informa respectueusement qu'un marchand de B. venait d'arriver, et désirait l'entretenir d'une affaire très-importante. Kirilovna continuait à jouir des faveurs de sa maîtresse (en réalité, c'était elle qui administrait les biens de Mme Kuntze), à ce point que, depuis quelque temps, elle avait reçu la permission de porter un bonnet blanc, ce qui accentuait encore davantage les traits énergiques de son visage basané.

« Un marchand? demanda la dame. Que me veut-il?

— Je ne sais ce qu'il désire, répondit Kirilovna de sa voix flûtée; mais il me semble qu'il a l'intention de vous acheter quelque chose. »

Lisaveta Prokhorovna regagna son salon, et s'assit sur sa place de parade. C'était un fauteuil avec une espèce de dais autour duquel s'enroulait élégamment un lierre. Elle fit appeler le marchand de B.

Ce fut Naoum qui entra. Il salua et s'arrêta près de la porte.

« Je viens d'apprendre que vous désirez m'acheter quelque chose. » Et en même temps elle pensa : « C'est un bel homme, ce marchand.

— Oui, madame, dit-il.

— Et qu'est-ce ?

— N'avez-vous pas l'intention de vendre votre auberge ?

— Quelle auberge ?

— Celle qui est sur le grand chemin, pas loin d'ici.

— Mais cette auberge n'est pas à moi.

— J'entends. C'est donc cette auberge que je désire savoir si vous voulez me vendre.

— Comment puis-je la vendre, puisqu'elle n'est pas à moi ?

— J'entends. Nous y aurions mis un bon prix. »

Lisaveta Prokhorovna se tut quelques instants.

« C'est très-étrange ce que vous dites là, fit-elle enfin. Et qu'auriez-vous donné ? ajouta-t-elle ; ce n'est pas pour moi que je le demande, c'est pour Akim.

— Mais avec toutes ses constructions et dépendances, et naturellement avec la terre qui s'y trouve attachée, nous en aurions bien donné deux mille roubles.

— Deux mille roubles, c'est bien peu, répliqua Lisaveta Prokhorovna.

— C'est le juste prix.

— Mais avez-vous parlé avec Akim ?

— A quoi bon lui aurions-nous parlé ? L'auberge est à vous, et c'est avec vous que nous prenons l'honneur d'en causer.

— Mais je viens de vous déclarer.... en vérité, c'est étonnant que vous ne me compreniez pas.

— Pourquoi ne pas comprendre ? nous vous comprenons. »

Lisaveta Prokhorovna regarda Naoum, qui regardait Lisaveta Prokhorovna.

« Eh bien! reprit-il, quelle serait.... de votre côté.... la prétention?

— De mon côté? répondit la dame en s'agitant sur son siége. Premièrement, je vous ai dit que deux mille roubles c'est trop peu; et puis....

— Nous ajouterions, s'il le faut, une petite centaine. »

La dame se leva pour s'éloigner.

« Ce que vous dites là, fit-elle, est hors de propos. Je vous ai déjà dit que je ne puis pas vendre cette auberge, et je ne la vendrai pas.

— Que votre volonté soit faite, répondit Naoum après un court silence et courbant les épaules; excusez l'incommodité. » Il salua de nouveau et étendit la main vers le bouton de la porte.

Lisaveta Prokhorovna se retourna à demi: « Cependant, dit-elle avec un peu d'hésitation, ne partez pas encore. » Elle sonna; Kirilovna parut. « Fais donner du thé à M. le marchand. Je vous reverrai, » ajouta-t-elle en lui faisant un léger salut. Naoum s'inclina profondément et sortit avec Kirilovna.

Lisaveta Prokhorovna fit deux ou trois tours dans la chambre, et sonna de nouveau. Cette fois-ci, ce fut un petit garçon habillé en Cosaque qui entra. Elle lui dit d'appeler Kirilovna; celle-ci vint bientôt, en faisant discrètement crier ses souliers en peau de chèvre.

« As-tu bien entendu, dit la dame avec un rire forcé, ce qu'est venu me proposer ce marchand? quel homme bizarre!

— Non, je n'ai pas entendu; qu'est-ce donc? »

Et Kirilovna cligna finement ses yeux noirs fendus à la kalmouk.

« Il veut m'acheter l'auberge d'Akim.

— Eh bien?

— Mais elle n'est pas à moi, cette auberge.

— Oh! madame, que daignez vous dire, au nom du ciel? Est-ce que nous ne sommes pas tous à vous? et le bien que nous pouvons avoir, est-ce qu'il n'est pas tout à notre seigneur?

— Y penses-tu, Kirilovna? s'écria la dame en chiffonnant son mouchoir brodé. Akim a bâti cette auberge et en a acquis le terrain de son propre argent.

— Son propre argent! mais d'où l'a-t-il pris? c'est grâce à votre condescendance qu'il l'a gagné. Et vous croyez, madame, qu'après cela il ne lui restera plus d'argent? mais il est plus riche que vous. Je le dis devant Dieu. Et puis d'ailleurs, lui et les autres paysans, ne sont-ils pas assis sur le même sillon? Vous lui avez permis de s'occuper de roulage, et voilà qu'il est devenu un richard, plus riche que les autres. Est-ce que c'est juste?

— Tu as raison, certainement. Mais pourtant.... vendre....

— Et pourquoi ne pas vendre, puisqu'il se présente un acheteur? Permettez-moi de vous demander combien on vous propose?

— Deux mille roubles.... et même plus.... dit Lisaveta Prokhorovna à voix basse.

— Il donnera davantage, madame, s'il offre deux mille du premier mot. Et, pour Akim, on pourra diminuer son *obrok;* il sera encore reconnaissant.

—Certainement, il faudra diminuer.... Mais non, Kirilovna, non.... » Et Lisaveta Prokhorovna se mit à marcher avec agitation dans la chambre. « Non, c'est impossible; ne m'en parle plus.... ou bien je me fâcherai.... »

Mais, malgré la défense de la dame émue, Kirilovna continua de parler, et, une demi-heure après, elle re-

tourna chercher Naoum, qu'elle avait laissé attablé dans l'office, près du *samovar*.

« Qu'avez-vous à me dire, ma très-respectable? demanda Naoum en retournant avec soin sa tasse sur la soucoupe.

— J'ai à vous dire qu'il faut aller chez la maîtresse; elle vous demande.

— Je vous obéis, » reprit Naoum, qui suivit Kirilovna dans le salon. La porte se referma sur eux.

Quand cette porte se rouvrit, et que Naoum sortit à reculons, l'affaire était conclue. L'auberge d'Akim lui appartenait; il l'avait achetée pour deux mille huit cents roubles. On était convenu de signer le contrat aussitôt que possible, et de garder le secret jusqu'au moment opportun. Lisaveta Prokhorovna reçut cent roubles d'arrhes, et Kirilovna deux cents de pot-de-vin. « Ce n'est pas payé cher, » se disait Naoum en grimpant dans sa *telega*.

VI

A l'instant même où, dans la maison seigneuriale, se concluait cette affaire, Akim était assis près de la fenêtre de sa chambre, seul, et passait, d'un air mécontent, sa main sur sa barbe. Nous avons dit qu'il ne soupçonnait pas l'intelligence qui s'était établie entre Naoum et sa femme. Il avait pu certainement remarquer que celle-ci, depuis quelque temps, était devenue d'humeur capricieuse; mais, se disait-il, le sexe féminin est bizarre et difficile à mener. En outre, sa bonhomie naturelle n'a-

vait pas diminué avec les années, tandis que l'insouciance s'était accrue. Mais ce jour-là, il était vraiment de mauvaise humeur. La veille, il avait entendu par hasard dans la rue une conversation entre une ouvrière à son service et une autre paysanne.

La paysanne demandait à l'ouvrière pourquoi elle n'était pas venue chez elle le jour d'avant. « Je t'avais attendue, dit-elle.

— J'y étais allée, répondit l'ouvrière; mais, pour mes péchés, j'ai rencontré ma maîtresse, que le ciel la bénisse!

— Tu l'as rencontrée? reprit la paysanne d'une voix traînante et s'appuyant la joue dans la main; et où l'as-tu rencontrée, ma petite mère?

— Derrière le champ de chanvre au pope; elle y avait été probablement pour chercher son bon ami, son Naoum; et moi, je ne voyais pas dans l'obscurité; j'ai buté tout droit sur eux.

— Tu as buté, ma petite mère? Et que faisait-elle donc?

— Rien; elle était debout, lui aussi. Elle m'aperçut, et me dit : « Où cours-tu comme cela? Retourne à la mai-« son. » Et je m'en allai.

— Et tu t'en allas? Eh bien! adieu, Fébiniouchka. »

Et la paysanne continua son chemin.

Les paroles de l'ouvrière avaient fait une pénible impression sur Akim. Il voulait ne pas y croire, et pourtant elle avait dit la vérité. En effet, ce soir-là, Avdotia était allée chercher Naoum, qui l'attendait dans l'ombre épaisse que projetait sur la route l'immobile muraille du champ de chanvre. Une abondante rosée en avait mouillé chaque tige, et une odeur forte au point d'oppresser la respiration se répandait à l'entour. La lune venait de se lever, large et d'un rouge de sang, dans la brume noi-

râtre. Naoum entendit de loin les pas précipités d'Avdotia, et se dirigea à sa rencontre. Elle s'approcha de lui, pâle et haletante; la lune éclairait en plein son visage.

« Eh bien, l'as-tu apporté? demanda-t-il.

— Oui, je l'ai apporté, répondit-elle d'une voix hésitante. Mais ce que je veux vous dire, Naoum Ivanitch....

— Donne, si tu l'as apporté, » interrompit-il en tendant la main.

Elle tira de dessous son fichu une espèce de rouleau. Naoum s'en empara sur-le-champ, et le mit dans sa poche.

« Ah! Naoum Ivanitch, dit-elle lentement et sans le quitter du regard, je damne mon âme pour toi. »

Ce fut à ce moment que l'ouvrière s'approcha d'eux.

Donc Akim était assis sur le banc, d'un air chagrin Avdotia ne faisait qu'entrer et sortir; il la suivait des yeux. Enfin, lorsqu'elle entra une dernière fois pour décrocher du mur une petite *douchégréika*[1], il ne put se contenir davantage, et dit à haute voix, comme s'il se fût parlé à lui-même :

« Je m'étonne que ces femmes aient toujours à courir. Rester un instant en place, il ne faut pas seulement le leur demander. Cela ne fait pas leur affaire. Mais courir le matin, et plus encore le soir, voilà ce qu'elles aiment; oui. »

Avdotia entendit sans bouger ce que disait son mari; seulement, au mot *soir*, elle fit un mouvement involontaire de la tête, et parut se troubler un peu.

« On sait bien, Séménovitch, dit-elle avec dépit, que quand tu te mets à faire de l'éloquence.... » Et, sans en

1. *Chaufferette de l'âme*, nom d'un manteau pour les visites, fait en soie ornée de fourrures.

dire davantage, elle sortit en frappant la porte derrière elle.

L'éloquence d'Akim, en effet, n'était pas du goût d'Avdotia. Quand, le soir, il faisait le beau conteur avec ses hôtes, elle bâillait ou sortait sans bruit.

« Faire de l'éloquence! répéta Akim en regardant la porte fermée; je n'en ai pas fait assez avec toi. »

Il se leva et se frappa la tête de son poing fermé.

Plusieurs jours se passèrent ensuite d'une façon singulière. Akim regardait toujours sa femme comme s'il eût été prêt à lui faire une question; mais Avdotia évitait ses regards, et tous deux restaient dans un silence contraint, que rompait enfin le mari par quelques remarques chagrines sur le compte des femmes en général. Avdotia ne répondait jamais rien. Cela ne pouvait durer ainsi longtemps, et l'éclat était inévitable, lorsqu'il arriva un événement après lequel tout éclaircissement devenait superflu.

VII

Un matin, Akim et sa femme étaient à déjeuner (à cause des travaux de l'été, l'auberge n'avait aucun visiteur), quand tout à coup se fit entendre sur la route le bruit d'une *telega* qui vint s'arrêter brusquement devant le perron. Akim regarda par la fenêtre, et fronça le sourcil. De la *telega*, sans se hâter, descendait Naoum. Avdotia ne l'avait pas aperçu; mais, quand la voix du nouvel arrivant retentit dans le vestibule, sa cuiller trembla dans sa main. Il ordonnait à son valet de

mettre son cheval dans la cour. Enfin, la porte s'ouvrit, et il entra.

« Bonjour, dit-il en ôtant son bonnet.

— Bonjour, répondit Akim entre ses dents; d'où est-ce que Dieu t'amène?

— Du voisinage, répondit l'autre, qui s'assit sur un banc. Je viens de chez votre maîtresse.

— De chez la maîtresse! répéta Akim qui continuait de rester assis. Était-ce pour affaire?

— Oui, pour affaire. Avdotia Aréfievna, nous vous présentons nos respects.

— Bonjour, Naoum Ivanitch, répondit-elle, et tous se turent quelques instants.

— C'est une soupe que vous avez là? fit Naoum tout à coup.

— Oui, une soupe, reprit Akim devenant très-pâle; mais elle n'est pas bonne pour toi. »

Naoum leva les yeux avec étonnement.

« Comment! pas bonne pour moi?

— Non, pas bonne pour toi. » Le regard d'Akim étincela tout à coup, et sa main frappa la table. « Je n'ai rien dans la maison qui soit bon pour toi, entends-tu?

— Eh mais, qu'as-tu donc, Séménovitch?

— Moi? rien; c'est toi qui es de trop, Naoum Ivanitch. Voilà ce que j'ai. » Le vieillard se leva, tout tremblant d'une colère contenue : « Tu viens un peu trop souvent dans le pays; voilà ce que j'ai. »

Naoum se leva de même : « Es-tu bien dans ton sens, frère? dit-il avec un froid sourire. Avdotia Aréfievna, que lui arrive-t-il donc?

— C'est moi qui te parle! s'écria Akim d'une voix entrecoupée. Va-t'en, te dis-je. Qu'as-tu à dire à Avdotia?... va-t'en!

— Que me dis-tu là? demanda Naoum avec une intention marquée.

— Je te dis de sortir sur-le-champ. Voici Dieu, voici la porte [1]. Me comprends-tu, maintenant? »

Naoum fit un pas en avant.

« Au nom du ciel! ne vous battez pas, mes petits pères! » balbutia Avdotia, qui jusqu'alors était restée comme pétrifiée devant la table.

Naoum lui jeta un regard. « Ne vous inquiétez point, Avdotia; pourquoi nous battre? Ah çà, frère, continua-t-il en se tournant vers Akim, comme tu cries! comme tu prends feu! A-t-on jamais vu chasser quelqu'un de la sorte, et encore de sa propre maison?

— Comment! de sa propre maison! s'écria Akim tout interdit.

— Oui, oui, de sa propre maison, reprit Naoum en montrant ses dents blanches.

— Quoi! ce n'est pas moi qui suis le maître ici, par hasard?

— Non, certainement, ce n'est pas toi..

— Mais qui donc?

— Tu as la tête bien dure, mon petit frère. C'est moi. »

Akim ouvrit de grands yeux. « Que me chantes-tu là? On dirait que tu as mangé de la belladone [2]. Quel diable de propriétaire peux-tu être ici?

— Inutile de bavarder avec toi, dit Naoum avec un mouvement d'impatience. Vois-tu cela? continua-t-il en tirant de sa poche un papier timbré; le vois-tu? c'est un contrat de vente; comprends-tu? la vente de ton auberge. Je l'ai achetée, ton auberge, je l'ai achetée de ta maîtresse, de Lisaveta Prokhorovna. C'est hier qu'il a été

1. Phrase qui se dit en montrant les saintes images.

2. Plante très-commune en Russie, et qui donne aux enfants une espèce d'ivresse.

signé à B..., le contrat. C'est donc moi qui suis ici le maître, et non pas toi. Dès aujourd'hui, ramasse ta pacotille, ajouta Naoum en remettant le papier dans sa poche, et que demain on ne sente plus ici ton odeur; entends-tu? »

Akim restait immobile, comme si la foudre l'eût frappé.

« Brigand, s'écria-t-il enfin d'une voix tremblante, brigand! Eh! Fedka, Mitka, femme, femme, saisissez-le, prenez-le, tenez-le. »

Il avait complétement perdu la tête.

« Voyons, voyons, pas de bêtises, vieux, dit Naoum avec un geste d'autorité.

— Mais prends-le donc, frappe-le donc, femme, criait Akim en faisant de vains efforts pour s'arracher de sa place. Scélérat, brigand, ce n'est pas assez d'elle.... tu veux encore prendre ma maison, et tout.... Mais non.... attends.... c'est impossible.... j'irai.... je dirai moi-même. Comment! ôter ainsi tout à coup.... Attends.... »

Et, sans prendre même son bonnet, il s'élança dehors.

« Où cours-tu, Akim Séménovitch? où cours-tu, mon petit père? dit l'ouvrière Fétinia, contre laquelle il s'était heurté sur le perron.

— Laisse-moi; je vais chez la maîtresse, je vais chercher justice, » s'écria le désespéré. Et voyant la *telega* de Naoum qu'on n'avait pas encore dételée, il s'y élança, ramassa les rênes, et, frappant le cheval à tour de bras, il partit au galop dans la direction de la maison seigneuriale. « O notre mère, ô notre maîtresse, répétait-il tout le long du chemin; ne me laisse pas périr. Ne t'ai-je pas toujours servie avec zèle? » Et il ne cessait d'exciter le cheval. Tous ceux qui le rencontraient se rangeaient à l'écart, et le suivaient d'un regard étonné.

En un quart d'heure il arriva à la maison seigneuriale, arrêta brusquement son cheval devant le perron, sauta de la *telega*, et s'élança impétueusement dans l'antichambre.

« Eh bien! qu'est-ce? balbutia un laquais épouvanté qui dormait sur son banc.

— La maîtresse.... il faut que je voie la maîtresse.... dit Akim d'une voix impérative.

— Serait-il arrivé quelque chose?

— Rien n'est arrivé; mais je veux voir la maîtresse.

— Comment parles-tu? » reprit le laquais de plus en plus surpris.

Akim revint à lui. « Ayez la bonté, Piôtr Efgrafitch, dit-il avec un profond salut, de faire savoir à la maîtresse qu'Akim demande la permission de la voir.

— C'est bien; j'irai, je lui dirai. Mais tu me parais ivre, toi; attends là, » murmura le laquais en s'éloignant.

Akim baissa lentement la tête. Le courage du désespoir s'éteignait rapidement dans son âme, du moment qu'il avait franchi le seuil de la maison.

Lisaveta Prokhorovna ressentit aussi de la confusion quand on lui annonça l'arrivée d'Akim. Elle fit aussitôt appeler Kirilovna.

« Je ne puis le recevoir, dit-elle avec agitation dès que celle-ci parut; je ne le puis pas absolument. Que lui dirais-je? Je t'ai bien avertie qu'il viendrait faire des plaintes, ajouta-t-elle avec dépit; je t'en ai bien avertie.

— Pourquoi donc le recevoir, madame? répliqua tranquillement Kirilovna; ce n'est pas du tout nécessaire. Pourquoi vous donner ce désagrément?

— Mais comment faire?

— Si vous le permettez, c'est moi qui le recevrai. »

Lisaveta Prokhorovna leva la tête. « Fais-moi cette grâce, Kirilovna, dit-elle. Parle-lui; dis-lui que j'ai

trouvé nécessaire.... mais que du reste.... Enfin tu sauras bien quoi lui dire. Je t'en prie, Kirilovna.

— Ne vous troublez pas, madame, » reprit la suivante, qui s'en alla aussitôt en faisant crier ses souliers.

Quelques instants plus tard, leur petit bruit discret se fit entendre de nouveau, et Kirilovna rentra dans la chambre avec la même placidité sur le visage et la même sagacité rusée dans le regard.

« Eh bien! lui demanda la dame, Akim...?

— Oh! rien. Il dit que tout est dans la volonté de Votre Grâce; pourvu que vous soyez bien portante et bien contente, pour lui, il a de quoi vivre jusqu'au bout.

— Il ne s'est pas plaint?

— Pas du tout. Qu'avait-il à se plaindre?

— Mais alors, pourquoi donc est-il venu? reprit la dame avec une certaine incrédulité.

— Il était venu demander si vous ne voudriez pas lui faire la faveur de l'exempter de sa redevance pour l'année prochaine.

— Certainement, il faut l'en exempter, répliqua vivement Lisaveta Prokhorovna; oh! certainement. Et dis-lui que je le récompenserai. Je te remercie beaucoup, Kirilovna. Pour lui, je vois que c'est un bon paysan. Attends un peu; donne-lui cela de ma part. » Et elle tira de sa petite table de travail un billet de trois roubles. « Tiens, porte-lui cela.

— Oui, madame, » répondit la suivante; et, gagnant tranquillement sa petite chambre, elle mit tranquillement le billet dans un petit coffre-fort qu'elle avait au chevet de son lit. Elle y gardait tout son argent comptant, et la somme était assez ronde.



VIII

Par son rapport, Kirilovna avait tranquillisé sa maîtresse. Mais, dans le fait, sa conversation avec Akim s'était passée tout autrement qu'elle ne l'avait racontée. Et voici comment :

Elle l'avait fait appeler dans la chambre des servantes. D'abord Akim avait refusé d'y aller, disant que ce n'était pas Kirilovna qu'il voulait voir, mais la maîtresse. Toutefois il avait fini par obéir. Il trouva Kirilovna seule. Entré dans la chambre, il s'arrêta court, s'appuya sur la muraille près de la porte, ouvrit la bouche, et ne put prononcer un mot. Le courage du désespoir, dont nous avons parlé, se remplaçait en lui par une autre forme du désespoir, une sorte d'impassibilité morne et abattue. Kirilovna le regarda fixement.

« Vous désirez voir la maîtresse, Akim Séménitch? »

Il ne put que faire un signe de tête.

« Cela ne se peut pas, Akim Séménitch. Et à quoi bon? Ce qui est fait ne peut pas se défaire; vous ne feriez que lui causer du désagrément. Elle ne peut pas vous recevoir maintenant, Akim Séménitch.

— Elle ne peut pas.... répéta-t-il, et il se tut quelques instants. Ainsi donc, reprit-il avec lenteur, l'auberge est perdue pour moi?

— Écoutez, Akim Séménitch, vous avez toujours été un homme de bon sens. C'est la volonté de l'autorité; et, vous le savez bien vous-même, cela ne peut pas se chan-

ger. Que nous discutions ensemble là-dessus, cela ne servira de rien, n'est-ce pas? »

Akim croisa ses bras derrière le dos.

« Pensez plutôt, continua Kirilovna, ne vaudrait-il pas mieux prier la maîtresse qu'elle diminue votre redevance? Et puis, vous avez encore votre *isbá* au village.

— Ainsi donc l'auberge est perdue pour moi? répéta Akim avec les mêmes inflexions de voix.

— Akim Séménitch, je vous le dis, c'est impossible, vous le savez mieux que moi.

— Oui. Pour combien a-t-elle été vendue, cette auberge?

— Je ne le sais pas, Akim Séménitch; je ne saurais vous le dire. Mais pourquoi vous tenez-vous debout? ajouta-t-elle; asseyez-vous.

— Oh! nous pouvons nous tenir debout.... nous sommes des paysans.... grand merci.

— Vous, un paysan, Akim Séménitch! mais vous êtes un des premiers parmi les gens de service [1]. Il ne faut pas vous désoler ainsi. Ne voulez-vous pas un peu de thé?

— Non, merci, pas nécessaire. Ainsi donc, l'auberge vous est restée? ajouta-t-il en s'écartant de la muraille. Grand merci! Nous vous saluons, ma bonne petite dame. »

Et tournant lentement sur ses talons, il s'éloigna. Kirilovna le regarda sortir, ajusta son tablier, et rejoignit sa maîtresse.

« Il paraît qu'en effet je suis devenu un homme de service, » se dit Akim en s'arrêtant devant la porte cochère. Il fit un de ces gestes de la main qui veulent dire : « Tout est dit.... Eh bien! rentrons chez nous. »

1. En russe, *gens de la cour* (*dvorovie*); c'est la classe des paysans enlevés de la terre et pris au service du maître.

Et, sans se rappeler la *telega* de Naoum qui l'avait amené, il prit à pied le chemin de son auberge.

Il n'avait pas fait une verste, lorsqu'il entendit à son côté le bruit d'une *telega.* « Akim ! Akim Séménitch ! » l'appelait quelqu'un. Il leva les yeux, et aperçut une de ses connaissances, le sous-diacre d'une église voisine, Ephrem, surnommé *la Taupe.* C'était un petit homme tout rabougri, avec le nez pointu, des yeux chafouins et une tresse de cheveux noirs. Il était assis dans une *telega*, sur une poignée de paille.

« C'est à la maison que tu vas? » demanda-t-il à Akim.

Akim s'arrêta. « A la maison, dit-il.

— Veux-tu que je t'y mène ?

— Volontiers. »

Le sous-diacre lui fit place, et Akim s'assit dans la *telega.* Ephrem, qui semblait revenir des vignes du Seigneur, se mit à fouetter avec les rênes en corde son maigre bidet, qui partit d'un trot fatigué en secouant sa tête sans bride.

Ils firent une verste à peu près sans se dire un mot.

Akim restait immobile, et Ephrem chantonnait à voix basse, tout en agitant ses rênes.

« Où es-tu allé comme ça sans bonnet, Séménitch? » demanda-t-il tout à coup; et, sans attendre sa réponse : « Je parie, continua-t-il, que tu l'as laissé en gage au cabaret. Tu es un ivrogne, je te connais; et je t'aime parce que tu es un ivrogne. Tu n'es pas un assassin, pas un voleur, pas un homme injuste; mais tu es un ivrogne. Il y a beau temps qu'on aurait dû te mettre en retraite[1], toi ; car c'est très-vilain de boire. Hourra ! hourra ! criait-il de toute sa gorge.

1. Punition ecclésiastique.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria une voix de femme; arrêtez! »

Akim retourna la tête. A travers les champs courait, du côté de la *telega*, une femme tellement pâle et échevelée qu'il ne la reconnut pas au premier abord. « Arrêtez! » disait-elle toujours en étendant les bras. Akim frissonna involontairement : c'était sa femme.

Il saisit les rênes. « Pourquoi s'arrêter? balbutia Ephrem; s'arrêter pour une femme! Hue! »

Mais Akim tira le cheval sur ses jarrets. Avdotia venait d'atteindre la route. Elle se jeta la face dans la poussière.

« Oh! mon père Akim Séménitch! s'écria-t-elle, il m'a chassée aussi. »

Akim la regarda, sans faire d'autre mouvement que de serrer davantage les rênes contre lui.

« Hourra! » beugla Ephrem de nouveau.

— Ah! il t'a chassée! dit enfin Akim.

— Il m'a chassée, mon petit père, reprit Avdotia en sanglotant; il m'a chassée. « La maison est à moi, a-t-il dit; va-t'en. »

— Tiens, c'est pas bête, observa Ephrem.

— Est-ce que tu comptais rester? dit Akim avec amertume, sans bouger de la *telega*.

— Comment rester?... Mais, mon petit père, dit vivement Avdotia qui s'était relevée sur ses genoux et qui se jeta de nouveau la face contre terre, tu ne sais pas, toi, ce que j'ai fait. Tue-moi, Akim Séménitch, tue-moi sur la place!

— Pourquoi te frapper, Aréfievna? répondit tristement Akim; ne t'es-tu pas déjà punie toi-même?

— Mais tu ne sais donc pas, Akim Séménitch? L'argent, ton pauvre argent, il n'y est plus. C'est moi, maudite, qui l'ai tiré de dessous le plancher. Je l'ai tout donné à ce coquin, à ce Naoum, maudite que je suis! Et pour-

quoi m'as-tu dit où tu cachais ton argent, à moi maudite? C'est avec ton pauvre petit argent qu'il a acheté ta pauvre petite auberge, ce scélérat!... »

Les sanglots lui coupèrent la voix.

Akim se pressa la tête entre ses deux mains. « Quoi, quoi! s'écria-t-il enfin; l'argent et la maison.... tout mon argent.... Et c'est toi.... Ah! tu l'as pris sous le plancher.... Je vais te tuer, vipère. »

Et il s'élança de la *telega*.

« Séménitch, Séménitch, ne la bats point, voyons, disait Ephrem, chez qui tous ces événements inattendus faisaient passer les vapeurs de l'eau-de-vie.

— Non, mon petit père, frappe-moi, tue-moi sans l'écouter; tue-moi, maudite, » criait Avdotia, qui se roulait convulsivement aux pieds d'Akim.

Il se tint immobile un instant, puis s'éloigna de quelques pas et s'accroupit sur l'herbe auprès du chemin. Il se fit un court silence. Avdotia tourna timidement la tête du côté de son mari.

« Séménitch, voyons, Séménitch, dit Ephrem en se soulevant dans la *telega;* que veux-tu? le malheur est fait.... En voilà une aventure! continua-t-il en se parlant à lui-même. Quelle satanée femme!... Va donc à lui, toi, ajouta-t-il en se penchant vers Avdotia. Ne vois-tu pas qu'il a perdu l'esprit? »

Avdotia se releva, s'approcha d'Akim, et tomba de nouveau à ses pieds. « Mon père, mon petit père.... » commença-t-elle d'une voix éteinte.

Akim se leva et revint vers la *telega*. Avdotia le saisit par le pan de son cafetan. « Va-t'en loin de moi! s'écria-t-il d'une voix farouche en la repoussant.

— Où veux-tu donc aller? demanda Ephrem, voyant Akim se rasseoir auprès de lui.

— Tu voulais me ramener à la maison tout à l'heure.

Eh bien! mène-moi dans la tienne. Je n'ai plus de maison, moi; on me l'a vendue, ma maison.

— Bon! allons chez moi, dit l'autre. Mais elle, qu'en ferons-nous? »

Akim ne répondit rien.

« Moi, oui, moi, dit Avdotia en pleurant, me laisseras-tu ainsi toute seule? Où irai-je?

— Va chez celui à qui tu as porté mon argent, répondit Akim sans se retourner. Fouette, Ephrem. »

La *telega* partit; Avdotia resta sur la place, inondée de larmes et chantant le chant du désespoir[1].

IX

Ephrem habitait une petite maison à une verste de l'auberge d'Akim, dans un hameau de popes qui entourait une grande église isolée, à cinq clochetons en dômes, construite par la libéralité testamentaire d'un ancien fournisseur d'armées. Le sous-diacre n'avait pas dit un mot pendant tout le trajet. De son côté, Akim détournait constamment le visage. Ils arrivèrent enfin. Ephrem, le premier, sauta de la *telega;* une petite fille de six à sept ans, en longue chemise, sortit à sa rencontre en courant et criant : « Papa!

— Où est ta mère? demanda Ephrem.

— Elle dort dans l'étable.

— Laisse-la dormir.... Akim Séménitch, que faites-vous

1. *Golossenië.* C'est un chant de très-antique origine, que les femmes russes entonnent dans les cas des plus grands malheurs, la mort de leur mari ou de leur fils, l'incendie de leur maison, etc.

donc? Daignez entrer dans la chambre. » (Il faut remarquer que le sous-diacre ne tutoyait Akim qu'étant ivre; et des gens bien plus huppés lui disaient *vous* aussi.)

Akim entra dans l'*isbá*.

« Venez ici sur ce petit banc; faites-moi cette grâce, disait Ephrem.... Allez, allez, petits garnements, ajouta-t-il, s'adressant à trois autres marmots qui, tenant des chats efflanqués et barbouillés de cendre, étaient sortis, comme des souris, des trous de la chambre ... C'est ici, c'est ici, Akim Séménitch, reprit-il en l'installant sur un banc de bois. Ne désirez-vous pas quelque chose?

— Si fait, Ephrem. Je te dirai.... ne pourrait-on pas?...

— Quoi donc?

— De l'eau-de-vie. »

Ephrem dressa les oreilles : « De l'eau-de-vie! tout de suite. Je n'en ai pas à la maison, mais je vais en chercher chez le pope Fédor. Là, il y en a toujours. Je reviens à l'instant. »

Il empoigna son bonnet fourré.

« Apportes-en davantage, lui cria Akim quand il sortit. Je payerai; j'ai encore assez d'argent pour cela.

— A l'instant, » répéta Ephrem, qui disparaissait derrière la porte.

Il revint bien vite, en effet, avec deux bouteilles sous le bras, ayant trouvé le temps en route d'en déboucher une. Il les posa sur la table, avec deux petits verres, du pain et du sel.

« Voilà ce que j'aime, disait-il en s'attablant en face d'Akim. A quoi bon s'attrister? » Il remplit les deux verres, et se mit à bavarder. La conduite d'Avdotia l'avait fort scandalisé. « Quelle étonnante chose! disait-il; et comment a-t-elle pu se faire? Je t'assure qu'il lui a fait boire un charme. Voyez comme il faut être sévère avec sa femme! il faut la tenir avec des gants de hérisson. Et

cependant vous feriez bien d'aller chez vous. Tout votre avoir y est resté. »

Et bien d'autres choses ajoutait Ephrem, qui n'aimait pas à se taire en buvant.

Deux heures plus tard, voici ce qui se passait dans la maison d'Ephrem. Akim, qui, pendant tout le repas, n'avait pas répondu un seul mot aux commérages de son convive bavard, et n'avait fait que boire verre sur verre, dormait sur le poêle d'un sommeil lourd et pénible. Les enfants le considéraient d'un air étonné, et gardant le silence; Ephrem, hélas! dormait aussi, dans un réduit étroit et frais, où l'avait enfermé sa femme, personne d'une athlétique constitution. Il était allé lui-même la réveiller dans l'étable, et la menacer. Mais ses propos étaient si incohérents qu'elle avait reconnu sur-le-champ de quel pied il boitait, et, l'ayant pris au collet, l'avait mené dans ce réduit où, du reste, il dormait fort paisiblement. Ce que c'est que l'habitude!

X

Nous avons vu que Kirilovna n'avait pas fidèlement transmis à sa maîtresse sa conversation avec Akim. On en peut dire autant d'Avdotia : Naoum ne l'avait pas chassée de sa maison; il n'en avait pas le droit, ayant fait la promesse de laisser aux anciens maîtres de l'auberge un délai de trois jours pour s'éloigner. L'explication qu'ils avaient eue ensemble s'était passée fort différemment. Quand Akim s'élançait dans la rue, en criant qu'il allait chez sa maîtresse, Avdotia s'était tournée vers Naoum,

le regardant avec de grands yeux et frappant dans ses mains.

« Mon Dieu, fit-elle, qu'est-ce que signifie tout cela, Naoum Ivanitch ?

— Quoi donc? répondit-il.

— Vous avez acheté notre auberge?

— Je l'ai achetée. »

Avdotia resta stupéfaite et tressaillit tout à coup : « C'est donc pour cela que vous aviez besoin de l'argent?

— Comme vous daignez le dire. Eh! eh! ajouta-t-il en entendant le bruit de la *telega*, il me semble que votre mari a pris mon cheval. Quel gaillard!

— Mais c'est du brigandage, s'écria Avdotia; mais c'est notre argent, c'est l'argent de mon mari, et l'auberge est à nous.

— Non, Avdotia Aréfievna, l'auberge n'était pas à vous. Pourquoi parler ainsi? l'auberge était au seigneur. Mais l'argent, ah! l'argent était bien à vous. Seulement.... vous avez eu.... on peut le dire.... la bonté de me l'offrir, et je vous en reste reconnaissant. Et même, à l'occasion, je vous le rendrai, si une telle occasion se présente. Car.... daignez vous-même prendre ceci en considération.... il est tout à fait inutile que je reste pauvre. »

Naoum dit tout cela fort tranquillement, avec son sourire glacé.

« Oh! bon Dieu! se mit à crier Avdotia, bon Dieu! bon Dieu! Comment pourrai-je, après cela, me montrer aux yeux de mon mari? Mais, misérable, ajouta-t-elle en regardant avec une haine subite le jeune et frais visage de Naoum, mais j'ai perdu mon âme pour toi; mais je suis devenue une voleuse pour toi; mais tu vas nous envoyer mendier par le monde, scélérat que tu es. Mais je n'ai plus qu'à me mettre une corde au cou, trompeur infâme qui m'as perdue.

— Ne vous donnez pas la peine de vous tourmenter, Avdotia Aréfievna. Moi, je vous dirai une chose : il n'y a pas de chemise qui soit plus près du corps d'un homme que la sienne ; et puis, le brochet est dans le fleuve pour que la tanche ne s'endorme pas.

— Où irons-nous ? qu'allons-nous devenir ? balbutiait Avdotia à travers ses larmes.

— Ah ! quant à cela, je ne saurais vous le dire.

— Je te tuerai, misérable, je te tuerai.

— Non, vous ne le ferez point, Avdotia Aréfievna ; alors pourquoi le dire ? Seulement je vois bien qu'il faut que je m'éloigne un petit peu d'ici. Vous vous agitez trop. Nous avons celui de vous saluer, et demain nous nous présenterons sans faute[1]. Vous me permettrez cependant de vous envoyer dès aujourd'hui mes petits domestiques. Fort heureusement, les voici qui viennent, ajouta-t-il en regardant par la fenêtre. Sans eux, quelque malheur pouvait arriver, que Dieu nous en préserve ! Comme cela, nous serons plus tranquilles. Vous me ferez la grâce de ramasser dès aujourd'hui vos petites hardes, et ils pourront, si vous voulez, vous prêter la main. Au revoir ! »

Il salua, sortit, et appela ses valets.

Avdotia se laissa tomber sur un banc, s'appuya sur la table et se tordit les mains. Tout à coup elle se releva, et sortit, en courant, à la rencontre de son mari. Nous avons raconté leur entrevue.

Quand elle se vit abandonnée toute seule au milieu des champs, après le départ d'Akim, elle resta longtemps à pleurer sans quitter la place. Enfin elle se décida à gagner la maison seigneuriale. Il lui fut bien pénible d'y entrer, et plus pénible encore de se montrer à ses anciennes camarades, les servantes, qui l'entourèrent toutes avec des

1. Phrase ordinaire des marchands.

signes de compassion. Les larmes jaillirent de nouveau de ses paupières gonflées et rougies, et elle se laissa tomber inanimée sur une chaise. Kirilovna vint aussi, et la traita avec douceur ; mais elle ne lui permit pas d'aborder sa maîtresse, comme elle avait fait pour Akim. Elle fit apporter le *samovar*, et, bien qu'elle eût d'abord assuré qu'elle ne toucherait à quoi que ce fût, Avdotia finit par prendre quatre tasses de thé. A peine Kirilovna la vit-elle un peu tranquillisée, qu'elle lui demanda où ils comptaient aller s'établir. Avdotia répondit qu'il ne lui restait plus qu'à mourir ; mais Kirilovna, en femme de tête, l'arrêta court en lui disant que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de rassembler immédiatement son avoir, et de le transporter dans l'*isbá* d'Akim, au village où demeurait ce vieil oncle qui n'avait pas approuvé son mariage, et que, avec la permission de la maîtresse, on leur donnerait des hommes et des chevaux pour les aider.

« Quant à vous, ma chère petite, ajouta Kirilovna, dont un sourire aigre-doux plissait les lèvres de chat, il y aura toujours place pour vous chez nous, et il nous sera très-agréable de vous donner asile jusqu'à ce que vous ayez une autre maison. Surtout il ne faut jamais désespérer ; vous le savez : Dieu l'a donné, Dieu l'a repris, Dieu peut le rendre encore ; tout est dans sa main. Lisaveta Prokorovna s'est trouvée, par suite de diverses combinaisons, dans la nécessité de vendre votre auberge.... A propos, où est Akim ? »

Avdotia répondit que, l'ayant rencontré, il l'avait offensée cruellement, et s'était réfugié chez le sous-diacre Ephrem.

« Chez cet homme ! reprit Kirilovna. Ah ! je comprends, maintenant qu'il a du chagrin. Il est possible qu'on ne puisse plus le trouver aujourd'hui. Il faut prendre nos mesures. Malachka, appelle-moi Nikanor Illiitch. »

Aussitôt apparut Nikanor Illiitch, petit homme de chétive apparence, espèce d'intendant, qui écouta avec la plus humble déférence tout ce que lui dit Kirilovna. Dès qu'elle eut achevé :

« Tout sera ponctuellement exécuté, » dit-il en saluant.

Et, emmenant Avdotia, il mit à sa disposition les trois premiers paysans qui lui tombèrent sous la main, avec leurs *telegas*. Un quatrième paysan s'ajouta de lui-même au convoi, déclarant qu'il saurait mieux s'y prendre que les autres. Avdotia gagna avec eux son auberge, où elle trouva ses anciens domestiques et son ouvrière Fétinia dans la plus grande confusion : car, depuis le matin, les valets de Naoum, trois vigoureux gaillards, s'y étaient installés, et avaient si bien fait la garde que les fers de roue d'une *telega* neuve avaient déjà disparu.

La pauvre Avdotia eut grand'peine à emballer tous ses effets, malgré l'aide de l'habile homme, qui ne faisait pas autre chose que se promener de long en large un bâton à la main. Elle ne put quitter l'auberge le jour même, et dut y passer la nuit, après avoir prié Fétinia de rester dans sa chambre. Elle ne s'endormit qu'à l'aurore, d'un sommeil fiévreux, et les larmes coulaient encore sur ses joues après qu'elle se fut endormie.

XI

Cependant le sous-diacre s'était réveillé plus tôt que de coutume dans son étroit réduit; il se mit à cogner contre la porte pour qu'on le laissât sortir. Sa femme s'approcha, mais ne voulut pas lui ouvrir, lui disant, à travers la

fente, qu'il n'avait pas assez dormi. Mais il piqua sa curiosité en lui promettant de lui raconter l'étrange aventure arrivée à Akim. Elle leva le loquet. Ephrem lui conta tout ce qu'il avait vu, et finit en demandant :

« Est-il éveillé, ou non?

— Dieu le sait, répondit la femme; vas-y voir toi-même; il n'est pas encore descendu du poêle. Comme vous vous êtes soûlés tous deux hier! Si tu pouvais voir ta figure! ça ne ressemble plus à un visage; ça ressemble à un torchon de cuisine. Et le foin que tu as dans ta queue!

— Qu'importe qu'il y ait du foin? » reprit Ephrem en passant la main dans ses cheveux; et il entra dans sa chambre.

Akim ne dormait plus; il était assis sur le poêle, les jambes pendantes; son visage aussi était étrangement hagard, et d'autant plus qu'Akim n'avait jamais eu l'habitude de s'enivrer.

« Eh bien! Akim Séménitch, comment avez-vous reposé? » demanda Ephrem.

Akim leva sur lui un regard lent et trouble.

« Écoute, Ephrem, mon frère, dit-il d'une voix sourde, ne peut-on pas encore.... tu sais.... »

Ephrem sentit un tressaillement intérieur semblable à celui qu'éprouve un chasseur placé à l'affût, quand il entend tout à coup aboyer un chien courant dans un bois d'où il n'espérait plus faire sortir du gibier.

« Comment! encore?... demanda-t-il enfin.

— Oui, encore.

— La femme verra.... pensa Ephrem; elle ne me laissera pas.... Si, si, on peut.... Attendez. »

Il sortit, et, grâce à d'habiles manœuvres, il réussit à rentrer, cachant une grosse bouteille sous le pan de son cafetan. Akim s'empara de la bouteille. Pour Ephrem, par

crainte de sa femme, il ne se mit pas à boire comme la veille. Après avoir informé Akim qu'il allait voir ce qui se passait à son auberge, il partit avec son pauvre cheval, qu'il avait oublié de nourrir; mais il ne s'était pas oublié lui-même, à en juger par l'enflure inusitée de son cafetan.

Peu après son départ, Akim dormait de nouveau comme un mort sur le poêle; il ne se réveilla même pas, ou du moins feignit de ne pas s'éveiller lorsque, quelques heures plus tard, Ephrem, au retour de son expédition, se mit à le secouer et à lui crier dans l'oreille que tout était fini et parti, et que les saintes images étaient emportées, et qu'on cherchait Akim partout, et que lui, Ephrem, avait défendu qu'on le cherchât. Il cria tant et si bien que sa femme vint le reprendre et l'enferma dans son réduit. Pleine d'indignation contre son mari et contre l'importun visiteur grâce auquel son mari se grisait de la sorte, elle se coucha dans la chambre même. Mais lorsque, s'étant éveillée de très-bonne heure, selon sa coutume, elle regarda sur le poêle, Akim n'y était plus. On n'avait pas encore entendu le chant du coq, que déjà Akim traversait la porte de la maison du sous-diacre. Son visage était pâle; ses yeux jetaient des regards attentifs, et sa démarche n'était pas celle d'un homme ivre. Il sortit et se dirigea sur son ancienne habitation, sur cette auberge qui était définitivement en la possession du nouveau propriétaire.



XII

Naoum ne dormait pas non plus à l'heure où Akim quittait furtivement la demeure d'Éphrem. Il ne dormait pas; ayant étendu sous lui son *touloup*, il s'était couché tout habillé sur un banc. Non que sa conscience le tourmentât : il avait assisté depuis le matin, avec un parfait sang-froid, à l'enlèvement de tous les effets d'Akim, et même il avait plus d'une fois adressé la parole à Avdotia, qui était tellement abattue qu'elle avait cessé de lui faire des reproches. Sa conscience était tranquille; mais des projets et des calculs l'occupaient : il ne savait pas s'il réussirait dans cette nouvelle carrière, car il n'avait jamais tenu d'auberge, jamais eu de maison à lui, et ces réflexions l'empêchaient de dormir.

« Elle est bien entamée, la petite affaire, pensait-il; comment marchera-t-elle ensuite? »

Après avoir expédié, la veille au soir, la dernière *telega* chargée des effets d'Akim, qu'Avdotia suivait en pleurant, il avait minutieusement visité la cour, les caves, les hangars, les resserres, les greniers; et, après avoir maintes fois prescrit à ses domestiques d'être bien sur leurs gardes, il avait soupé et, demeuré seul, n'avait pu trouver de repos. Ce jour-là, par hasard, aucun voyageur n'était resté pour passer la nuit, ce qui l'avait fort satisfait.

« Il faut, pensait-il en se retournant sur l'un et l'autre côté, que dès demain j'achète un chien, un bon chien bien méchant. Les meuniers en tiennent. Ils m'ont emmené le leur. »

Tout à coup, il leva la tête : il lui avait semblé que quelqu'un glissait lentement devant la fenêtre ; il prêta l'oreille.... rien. Il n'entendait que le bruit du grillon dans le foyer, d'une souris qui grignotait dans un coin, et de sa propre respiration. Tout était tranquille dans la chambre presque vide, faiblement éclairée par la lueur d'une petite lampe de verre qu'il avait allumée devant une image de saint. Il reposa la tête. Bientôt il lui sembla entendre gémir légèrement la porte cochère, puis craquer la clôture en bois. Il ne put y tenir ; il se leva rapidement, entr'ouvrit la porte de la chambre voisine, et appela à voix basse :

« Fédor ! Fédor ! »

Personne ne lui répondit. Il franchit le seuil, et manqua de tomber en heurtant du pied Fédor, qui dormait étendu par terre. Il le secoua rudement.

« Qu'est-ce donc ? quoi ? fit le domestique en se frottant les yeux.

— Qu'as-tu à beugler ? tais-toi. Comme ils dorment, les maudits ! N'as-tu rien entendu ?

— Rien.

— Où sont couchés les autres ?

— Là.

— Suis-moi. »

Naoum ouvrit doucement la porte qui donnait de l'antichambre sur la cour. Il faisait sombre ; à peine les piliers des galeries de la cour se pouvaient distinguer dans les ténèbres.

« Ne faudrait-il pas allumer une lanterne ? » murmura Fédor.

Naoum fit un geste de la main, et retint sa respiration pour écouter.

Il n'entendit d'abord que les bruits nocturnes qui se font dans tout lieu habité. Un cheval mangeait son avoine,

un homme ronflait. Mais bientôt un bruit suspect, qui s'élevait au fond de la cour, parvint à ses oreilles. Il semblait qu'un être quelconque s'y agitait en soufflant ou respirant avec force. Naoum jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Fédor, et, descendant le perron avec précaution, il se dirigea vers ce bruit. Tout à coup il tressaillit. A quelques pas devant lui, au milieu des ténèbres, apparut subitement un point lumineux. C'était un charbon ardent, et, tout contre, une bouche entr'ouverte qui soufflait dessus. Naoum se précipita sur ce feu, rapidement et en silence, comme le chat sur une souris. Un long corps, se soulevant de terre et se jetant à sa rencontre, manqua de le renverser et essaya de glisser entre ses mains; mais il put s'y cramponner de toutes ses forces.

« Fédor! Andréi! Pétrouchka! se mit à crier Naoum; vite! vite ici! j'ai attrapé un voleur! un incendiaire! »

L'homme que Naoum avait saisi s'agitait en désespéré; mais Naoum le tenait comme avec des tenailles. Fédor était accouru.

« Une lanterne! vite une lanterne! cours la chercher! réveille tous les autres! je le tiendrai bien à moi tout seul. Vite! et prends aussi une corde pour l'attacher. »

Fédor courut. L'homme que tenait Naoum cessa tout à coup de se débattre.

« Tu n'as pas assez de la femme, et de l'argent, et de l'auberge; tu veux aussi me perdre, moi! » dit une voix étouffée.

Naoum reconnut Akim.

« Ah! c'est toi! Eh bien! attends!

— Lâche-moi. Est-ce que tu n'as pas assez?

— Je te montrerai demain, devant la justice, si j'en ai assez. »

Et Naoum serra plus fortement son bras autour du prisonnier.

Les domestiques accoururent avec des lanternes et des cordes.

« Liez-le! » leur commanda Naoum.

Les domestiques s'emparèrent d'Akim, le soulevèrent et lui attachèrent les mains derrière le dos. L'un d'eux avait commencé à lui adresser des injures; mais il s'arrêta tout à coup en reconnaissant l'ancien maître de l'auberge, et se borna à échanger un regard avec ses camarades.

« Voyez, voyez, disait cependant Naoum en promenant sa lanterne sur le sol. Voilà du charbon dans un pot. Il a apporté tout un brasier. Nous saurons où il a pris tout cela. Il a aussi cassé des branches. »

Et Naoum éteignit soigneusement le feu sous ses pieds.

« Fouille-le, Fédor, et voyons s'il n'a pas encore quelque chose. »

Fédor fouilla Akim, qui se tenait immobile, la tête penchée sur sa poitrine.

« Oui, quelque chose, en effet, » dit Fédor, qui tira de la poche d'Akim un vieux couteau de cuisine.

« Eh, eh! mon cher, voilà où tu en voulais venir ! Garçons, vous êtes témoins qu'il voulait m'assassiner, qu'il voulait incendier ma maison. Enfermez-le jusqu'au matin dans la cave; il ne pourra pas s'en échapper; je le veillerai moi-même, et demain, dès la pointe du jour, nous le mènerons à la ville chez l'*ispravnick*[1]. Et vous serez tous témoins, entendez-vous? »

On poussa Akim dans la cave, et la porte se referma sur lui. Naoum posa deux de ses gens en sentinelle, et lui-même ne se coucha plus.

1. Chef de la police d'un district.



XIII

Pendant ce temps, la femme du sous-diacre, après s'être convaincue que son hôte s'était éloigné, se mit à cuisiner, bien qu'il fît à peine jour. C'était fête, et le sous-diacre devait aller à l'église. Elle s'accroupit devant le poêle pour y prendre du feu, et s'aperçut qu'on avait déjà enlevé toute la braise. Elle chercha son couteau et ne le trouva point. Enfin, de ses quatre pots, il en manquait un. Cette femme avait la réputation de n'être pas sotte, et avec raison. Elle alla chercher son mari dans le réduit. Il ne lui fut pas facile de l'éveiller, et encore moins facile de s'en faire comprendre. A tout ce qu'elle lui disait, Ephrem répétait toujours la même chose : « Il est parti; eh bien! que Dieu soit avec lui; je n'y suis pour rien. Il a emporté le pot et le couteau; eh bien! que Dieu soit avec lui! je n'y suis pour rien. » Il finit pourtant par se relever, et convint avec sa femme que c'était une méchante affaire, qu'on ne pouvait en rester là.

« Oui, disait la sous-diacresse, c'est fort mal. Il peut faire quelque malheur, dans l'état de désespoir où il est. Je me suis bien aperçue, hier, qu'il ne dormait pas sur le poêle, qu'il était seulement couché. Vous feriez bien, Ephrem Alexandritch, d'aller aux renseignements.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, Ouliana Fédorovna. Je m'en vais sur-le-champ à l'auberge moi-même; mais vous, ma petite mère, ayez la bonté de me donner un verre d'eau-de-vie pour me dégriser, et dites aussi au pope Fédor qu'il ne m'attende pas.

— Voyons, dit la femme après un peu d'hésitation, je vais te donner de l'eau-de-vie, et je préviendrai le pope; mais toi, prends garde de faire des sottises.

— Soyez parfaitement tranquille, Ouliana Fédorovna. »

Et, s'étant fortifié d'un petit verre, Ephrem partit pour l'auberge.

Le soleil était à peine levé quand il y arriva, et déjà, devant le perron, était attelée une *telega* où se tenait un des domestiques de Naoum, les rênes dans les mains.

« Où va-t-on, dit Ephrem?

— A la ville, répondit l'autre de mauvaise humeur.

— Et pour quoi faire? »

Le domestique ne fit que secouer les épaules et ne répondit pas.

Ephrem mit pied à terre et entra dans la maison. Naoum vint à sa rencontre dans l'antichambre, tout habillé et le bonnet sur la tête.

« Nous offrons au nouveau propriétaire nos félicitations de bienvenue, dit Ephrem, qui connaissait personnellement Naoum. Où allez-vous de si bonne heure?

— Il y a de quoi féliciter, dit brusquement Naoum; dès le premier jour j'ai manqué brûler. »

Ephrem tressaillit :

« Comment cela?

— Comment cela! Il s'est trouvé un petit bonhomme qui a voulu se passer la fantaisie de me brûler dans ma maison. Heureusement je l'ai pris sur le fait, et maintenant je le mène à la ville.

— Ne serait-ce pas.... Akim? demanda Ephrem en hésitant.

— Comment l'as-tu deviné? Oui, c'est Akim. Il est venu cette nuit avec des tisons dans un pot, il est entré dans ma cour, et tout était déjà préparé. Mes garçons l'ont vu. Veux-tu le voir aussi avant que je l'emmène?

— Mon petit père Naoum Ivanitch, relâchez-le; ne perdez pas le pauvre vieux jusqu'au bout. Ne prenez pas ce péché-là sur votre âme. Pensez-y; un homme au désespoir, la tête perdue....

— Cesse de radoter, interrompit Naoum; le relâcher! il reviendra me brûler dès le lendemain.

— Il ne reviendra pas, Naoum Ivanitch; croyez-moi, vous aurez moins d'embarras de cette façon. Sinon il y aura des interrogatoires, la justice viendra, vous le savez vous-même.

— Eh bien! la justice, je n'ai pas à la craindre.

— O mon père Naoum Ivanitch, y a-t-il un homme qui n'ait pas à craindre la justice?

— Veux-tu finir? Je vois que tu es ivre dès le matin, bien que ce soit fête aujourd'hui. »

Ephrem fondit en larmes tout à coup.

« Oui, je suis ivre; mais je dis la vérité. Et vous, faites-lui grâce, pour la bonne petite fête du bon Jésus.

— Allons, viens, pleurnicheur. »

Et Naoum se dirigea vers la cour.

« Faites-lui grâce pour Avdotia Aréfievna, » continuait Ephrem en marchant sur ses pas.

Naoum s'approcha de la cave, et en ouvrit la porte toute grande. Ephrem, avec une curiosité craintive, étendit le cou par derrière Naoum, et dans un coin de la cave, qui n'était pas profonde, aperçut Akim. Le riche aubergiste, l'homme considéré et respecté dans tout le voisinage, était accroupi sur de la paille, les mains liées comme un criminel. Le bruit lui fit lever la tête. Il paraissait avoir affreusement maigri pendant ces deux derniers jours. Ses yeux enfoncés se voyaient à peine sous son front jauni comme la cire, ses lèvres étaient sèches et noires. Tout son visage avait changé; il avait pris une expression à la fois farouche et effrayée.

« Lève-toi et sors, » dit Naoum.

Akim se leva et franchit péniblement le seuil de la cave.

« Akim Séménitch, s'écria Ephrem, tu as donc voulu perdre ta pauvre tête ? »

Akim le regarda en silence.

« Ah ! si j'avais su pourquoi tu me demandais de l'eau-de-vie, je ne t'en aurais pas donné ; devant Dieu, je ne t'en aurais pas donné ; je l'aurais plutôt toute bue moi-même. Oh! Naoum Ivanitch, ajouta-t-il en saisissant celui-ci par la manche, faites-lui grâce, lâchez-le.

— Elle est bonne, la plaisanterie, » répondit Naoum en retirant sa main. Et, se tournant vers Akim : « Eh bien! qu'attends-tu ? avance.

— Naoum Ivanoff? fit Akim.

— Quoi ?

— Naoum Ivanoff, écoute. Je suis fautif. J'ai voulu me rendre justice moi-même, et c'est Dieu qui doit nous juger. Tu m'as tout pris, tu le sais bien, tout. Maintenant tu peux m'achever. Seulement voici ce que je te dirai : Si tu me relâches à présent, eh bien ! je me résigne ; que tout soit à toi ; j'y consens et te souhaite bonne réussite. Oui, je te le dis comme devant Dieu ; si tu me relâches, tu n'auras pas à te repentir. Que Dieu soit avec toi ! »

Akim ferma les yeux et se tut.

« C'est ça, on n'a qu'à te croire !

— Oui, devant Dieu, on peut le croire, dit Ephrem ; je suis prêt à répondre d'Akim sur ma tête ; oui, je suis prêt.

— Bêtises ! s'écria Naoum ; partons. »

Akim rouvrit les yeux.

« Comme tu voudras, Naoum Ivanitch, dit-il, comme tu voudras. Mais tu prends un peu trop sur ton âme. Si tu as tant d'impatience, eh bien! partons. »

Naoum regarda fixement Akim :

« En effet, pensa-t-il, ne vaut-il pas mieux l'envoyer au

diable? Sinon, les voisins me mangeront tout cru; Avdotia ne me laissera ni paix ni trêve, et peut-être la justice se fourrera.... qu'est-ce qu'on peut en attendre de bon? »

Pendant que Naoum se consultait tout bas, personne ne prononça une parole. Le cocher de la *telega*, qui voyait toute la scène à travers la porte, ne faisait que secouer la tête et frapper les rênes. Les autres valets se tenaient sur le perron et se taisaient aussi, se regardant l'un l'autre en dessous.

« Eh bien! écoute, vieux, dit enfin Naoum; si je te lâche, et si je défends à ces gars de parler...., eh bien! serons-nous quittes ensemble? Comprends-moi bien, serons-nous quittes?

— Je te l'ai déjà dit : garde tout.

— Tu ne compteras pas que j'aie nulle dette envers toi?

— Ni toi ne me devras rien, ni moi ne te devrai rien. »

Naoum se tut un instant : « Jures-en devant Dieu.

— Je le jure, comme Dieu est saint.

— Je m'en repentirai, je le sais d'avance, reprit Naoum; enfin, à la grâce de Dieu! donne-moi tes mains. »

Akim se tourna; Naoum se mit à détacher ses liens.

« Rappelle-toi, vieux, dit-il en faisant glisser les cordes le long des poignets, que je t'ai fait grâce. Ne l'oublie pas.

— O mon petit pigonneau Naoum Ivanitch, balbutia Ephrem tout ému, Dieu lui-même vous fera grâce en faveur de ce que vous venez de faire. »

Akim étendit ses mains gonflées et refroidies, et s'avança vers la porte. Naoum sembla ressentir un regret de lâcher sa proie; il lui cria : « Tu as juré devant Dieu : prends garde! »

Akim se retourna, et promena lentement ses regards sur cette maison et cette cour qu'il avait construites lui-même. « Garde tout, dit-il avec tristesse, irrévocablement et dans l'éternité. Adieu. » Et, suivi d'Ephrem, il sortit lentement sur le grand chemin. Naoum fit dételer la *telega*, et rentra chez lui.

« Eh bien! Akim, où vas-tu? n'est-ce pas chez moi? s'écria Ephrem, voyant qu'Akim ne prenait pas la route de sa maison.

—Non, mon bon Ephrem, merci; je veux aller voir ce que fait ma femme.

— Tu le verras plus tard: maintenant, pour célébrer cette joie, il faudrait.... tu sais bien...,

— Non, merci, Ephrem, c'est assez comme cela. Adieu. »
Et Akim s'en alla sans se retourner.

« Par exemple, assez comme cela! répliqua le sous-diacre tout ébahi. Et moi, qui avais donné ma tête en gage! Voilà ce que je n'aurais jamais cru. Fi! »

Alors il se rappela qu'il avait laissé dans l'auberge son pot et son couteau. Naoum les lui fit rendre, mais ne pensa pas seulement à lui offrir le moindre verre. Ephrem, tout dépité et tout dégrisé, revint à la maison.

« Eh bien! lui demanda sa femme, l'as-tu trouvé?

— Quoi, trouvé? sotte femme. Oui, je l'ai trouvé. Tiens, voilà ta vaisselle.

— C'est Akim qui l'avait emportée? » reprit-elle.

Ephrem ne fit qu'un signe de tête. « Voyez un peu le galant homme! il était à la veille de pourrir dans une prison; j'ai prié pour lui tous mes grands dieux; s'il m'avait offert seulement un petit verre! Vous, Ouliana Fédorovna, montrez-moi un peu de considération, donnez-moi une goutte. » Mais Ouliana ne lui montra pas la moindre considération, et le chassa du côté de l'église.

XIV

Cependant Akim suivait à pas lents le chemin qui menait à son village. Il ne pouvait revenir à lui-même ; un tremblement intérieur l'agitait, comme un homme qui vient d'échapper à une mort certaine. A peine pouvait-il croire à sa liberté. Avec un étonnement stupide, il regardait les champs, le ciel, les alouettes qui s'élevaient dans l'air radieux. La veille, il n'avait pas fermé l'œil chez le sous-diacre, bien qu'il fût resté immobile sur son poêle. Vainement il avait essayé d'endormir dans l'ivresse de l'eau-de-vie la douleur insupportable de l'offense reçue et les angoisses du dépit impuissant. L'eau-de-vie n'avait pu le vaincre ; son cœur s'était gonflé de colère ; alors il roula dans sa tête des projets de haine : mais il ne pensait qu'au seul Naoum ; sa maîtresse ne lui venait pas seulement à la pensée. Pour Avdotia, il s'en détournait violemment. Vers le soir, cette soif de vengeance devint une véritable rage. C'est alors que lui, homme faible et bon, sortit, le feu à la main, pour détruire son ancienne habitation. On l'avait saisi, enfermé ; la nuit était venue. De quelles pensées fut-il assailli dans cette nuit cruelle ? Et cependant vers le matin, avant la venue d'Ephrem et de Naoum, il sentit comme un soulagement. « Tout est perdu, se dit-il, le vent a tout emporté ; » et résolûment il fit l'abandon de lui-même. L'action criminelle qu'il avait tentée avait ébranlé son âme jusque dans ses dernières profondeurs, et l'insuccès ne lui avait laissé, au lieu de dépit, qu'une grande fatigue et un profond

dégoût. Il arracha son cœur à tout regret terrestre, et se mit à prier amèrement, mais avec ferveur. D'abord il avait prié à voix basse; mais il lui était arrivé de dire tout haut: « O mon Sauveur! » et les larmes avaient coulé. Il pleura longtemps, et finit par se calmer. Ses sentiments auraient changé sans doute, s'il eût été puni pour la tentative avortée, car il était précisément sur la limite fatale entre la résignation et le désespoir; mais tout à coup on lui rendait la liberté, et il s'en allait, prêt à revoir sa femme, à demi mort, mais tranquille.

La maison seigneuriale était à une verste et demie de son village; arrivé à l'embranchement des chemins qui conduisaient à l'une et à l'autre, il hésita un instant, et se décida à voir d'abord son vieil oncle.

La petite et déjà vieille *isbá* d'Akim se trouvait à l'extrémité du village. Il suivit toute la rue sans rencontrer âme qui vive; tout le monde était à l'église. Seule, une vieille paysanne malade souleva la croisée pour le regarder passer, et une petite fille, qui était sortie avec un seau vide pour tirer de l'eau au puits, le reconduisit aussi du regard. Le premier homme qu'il aperçut fut précisément cet oncle qu'il cherchait. Le vieillard avait passé toute la matinée sur le banc en terre sous la fenêtre, à se chauffer au soleil et à prendre quelques prises de tabac. Ne se sentant pas bien, il s'était dispensé d'aller à l'église, et il venait de se lever du banc pour aller visiter un vieux voisin plus malade encore que lui, lorsqu'il rencontra Akim. Il s'arrêta, le laissa s'approcher, et, après avoir jeté sur ses traits pâlis un regard attentif, il lui dit :

« Bonjour, Akimouchka.

— Bonjour, » répondit Akim, qui, sans lever les yeux, le précéda dans la cour de sa maison.

Il y aperçut ses chevaux, sa vache, sa *telega*, ses poules aussi. Il entra dans l'*isbá* sans mot dire. Le vieil-

lard l'avait suivi. Akim s'assit sur un banc et s'y appuya les poings fermés. Son oncle le regardait d'un œil de pitié, adossé contre la porte.

« Où est la femme? dit enfin Akim.

— Dans la maison du seigneur, se hâta de répondre le vieillard. Ici on a placé tout ton petit bétail, et les coffres aussi; mais elle, elle est là-bas. Veux-tu que j'aille la chercher? »

Akim se tut quelques instants : « Vas-y, dit-il. Ah! oncle, ajouta-t-il avec un profond soupir, tandis que le vieillard décrochait son bonnet pendu à un clou, ne te rappelles-tu pas ce que tu m'as dit la veille de mon mariage?

— Tout se fait à la volonté de Dieu, Akim.

— Rappelle-toi : tu m'as dit alors que je n'étais plus votre égal à vous autres paysans; et voici que les temps sont venus où moi-même je suis nu comme un ver.

— On ne peut pas toujours prévoir ce que feront les mauvaises gens, répliqua le vieillard; mais, si quelqu'un pouvait donner une bonne leçon à cet homme sans conscience, ou s'il y avait une loi chez nous?... Mais comme cela, qu'y a-t-il à craindre? C'est un loup, et il sait mordre comme un loup. » Et le vieillard enfonça son bonnet sur sa tête pour s'en aller.

Avdotia revenait de l'église quand on lui dit que l'oncle de son mari la demandait. Jusqu'alors elle avait vu cet oncle bien rarement; il n'allait jamais les visiter; il passait pour un homme étrange, n'aimant qu'à renifler sa prise et à se taire. Aussi l'appelait-on : « Peu de paroles. » Avdotia s'empressa d'accourir.

« Que veux-tu, Pétrovitch? est-il arrivé quelque chose?

— Rien; ton mari te demande.

— Il est de retour?

— Oui.

— Où est-il?

— Au village, dans l'*isbá*. »

Avdotia frissonna de peur. « Écoute, Pétrovitch, dit-elle en le regardant droit dans les yeux ; est-ce qu'il est fâché ?

— Je n'ai pas vu qu'il fût fâché. »

Avdotia baissa la tête. « Allons, partons. » Elle se coiffa d'un grand mouchoir, et tous deux partirent. Ils cheminèrent en silence jusqu'au village. Quand ils approchèrent de l'*isbá*, Avdotia eut un nouvel accès de frayeur, si fort que ses jambes se dérobaient sous elle.

« O mon père Pétrovitch, dit-elle d'une voix tremblante, entre le premier. Dis-lui que je suis venue à son ordre. »

Pétrovitch entra dans l'*isbá*. Il trouva Akim sur la même place et dans la même situation où il l'avait laissé.

« Quoi ! dit-il en soulevant la tête ; elle n'est pas venue ?

— Elle est venue.

— Où donc est-elle ?

— Là, devant la porte ; elle a peur.

— Envoie-la ici. »

Le vieillard sortit, fit à Avdotia un signe de la main, et se remit sur son banc. Avdotia ouvrit la porte en tremblant, franchit le seuil et s'arrêta.

Akim la regarda. « Voyons, Aréfievna, commença-t-il, qu'allons-nous faire ensemble à présent ?

— Je suis coupable, murmura-t-elle.

— Eh ! Aréfievna, nous sommes tous des pécheurs. A quoi bon parler de ça ?

— C'est lui, le scélérat, qui nous a perdus tous les deux, dit Avdotia d'une voix qui se brisa tout à coup, et les larmes coulèrent sur ses joues. Ne laisse pas passer cela ; réclame ton argent ; ne m'épargne pas ; je suis prête à jurer sous serment que cet argent, c'est moi qui le lui ai prêté. Lisaveta Prokorovna a eu le droit de vendre

notre auberge; mais lui, pourquoi nous pille-t-il? Réclame ton argent.

— Je n'ai pas d'argent à lui réclamer, répondit Akim d'une voix sombre. Nous sommes quittes.

— Comment, quittes?

— C'est ainsi. Sais-tu bien, continua Akim, et ses yeux commencèrent à s'enflammer, sais-tu bien où j'ai passé la nuit? Tu ne le sais pas? Dans la cave de Naoum, les pieds et les mains liés comme un mouton; voilà où j'ai passé la nuit. Je voulais lui brûler sa maison; mais il m'a attrapé, ce Naoum. C'est qu'il est bien adroit, ce Naoum. Et aujourd'hui il voulait m'emmener à la ville; mais il a bien voulu me faire grâce. Tu vois donc bien que je n'ai pas d'argent à lui réclamer. Et comment le réclamerais-je? Il me dira : « Quand t'ai-je emprunté de l'argent? » Veux-tu donc que je lui réponde : « Ma femme l'a déterré sous le plancher et te l'a porté. — Elle ment, me dira-t-il, ta femme. » Trouves-tu, Aréfievna, que tu n'as pas encore assez prêté aux mauvaises langues? Tais-toi plutôt, je te le dis, tais-toi.

— Je suis coupable, Séménitch! je suis coupable! reprit Avdotia effrayée.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, reprit Akim après un court silence; mais qu'allons-nous faire ensemble? nous n'avons plus de maison, plus d'argent.

— Nous tâcherons de nous tirer d'affaire, Akim Séménitch; nous prierons la maîtresse de nous aider. Kirilovna m'a promis qu'elle le ferait.

— Non, Aréfievna; si tu le veux, toi, prie la maîtresse avec ta Kirilovna; vous êtes toutes deux des fruits du même champ. Pour moi, voici ce que j'ai à te dire : Reste ici avec Dieu; je n'y resterai pas. Par bonheur, nous n'avons pas d'enfants. Peut-être ne périrai-je pas; une seule tête n'est jamais pauvre.

— Quoi donc, Séménitch? Est-ce que tu veux recommencer à t'occuper de roulage? »

Akim rit amèrement : « Quel beau voiturier je ferais! quel gaillard! Non, ce n'est pas comme pour se marier, par exemple. Un vieillard ne vaut rien pour cela. Seulement, je ne veux pas rester ici; je ne veux pas qu'on me montre au doigt; comprends-tu? J'irai prier Dieu pour qu'il lave mes péchés. C'est là que j'irai, Aréfievna.

— Mais quels sont donc tes péchés, Séménitch? dit timidement Avdotia.

— Mes péchés, femme, c'est moi qui les connais. Comment es-tu devenue ma femme?

— Mais à qui me laisseras-tu, Séménitch? Comment pourrai-je vivre sans mon mari?

— A qui je te laisserai, Aréfievna? Comme tu parles! Tu as bien besoin, vraiment, d'un paysan comme moi, d'un paysan vieux et ruiné! Tu t'en es passée jusqu'à présent; tu t'en passeras encore, et le bien qui nous est encore resté, prends-le, ça m'est égal.

—Comme tu voudras, Séménitch, reprit humblement Avdotia; tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire.

— C'est juste; seulement ne va pas croire que je t'en veuille, Aréfievna. A quoi bon se fâcher maintenant? il eût fallu s'y prendre plus tôt. Je suis fautif, je suis puni. » Akim soupira. « Si tu aimes à descendre la montagne de glace, résigne-toi à monter les traîneaux. Mes années s'avancent; il est temps que je pense à mon âme. C'est Dieu lui-même qui m'a éclairé. Vieux fou que j'étais! je m'étais imaginé pouvoir passer la vie à mon goût avec une jeune femme. Non, vieillard, mon frère, prie auparavant, souffre, jeûne, frappe la terre de ton front. Et maintenant, laisse-moi, ma petite mère; je suis bien fatigué, je voudrais dormir un peu. »

Akim s'étendit en gémissant sur le banc de l'*isbá*.

Avdotia fit mine de vouloir répondre; mais elle le regarda un instant, se détourna et sortit. Elle n'avait pas compté d'en être quitte à si bon marché.

« Il ne t'a pas battue? » demanda Pétrovitch, courbé sur son banc de terre, quand elle passa devant lui.

Avdotia s'éloigna en silence. « Voyez-vous ça? il ne l'a pas battue! » grommela le vieillard. Puis il sourit, il hérissa sa barbe de la main, et se mit dans le nez une prise de tabac.

Akim réalisa son projet. Sa maîtresse lui fit donner un passe-port, et l'exempta généreusement de l'*obrok* pour les trois années suivantes. Il arrangea ses petites affaires à la hâte, et, peu de jours après la conversation que nous avons rapportée, il vint, en habits de voyage, faire ses adieux à sa femme, qui s'était provisoirement établie dans une des ailes de la maison seigneuriale. Leurs adieux ne furent pas longs. Kirilovna y assistait; elle conseilla à Akim d'aller prendre congé de la maîtresse. Il y alla. Lisaveta Prokorovna le reçut avec une certaine confusion; mais elle l'admit gracieusement à lui baiser la main, et lui demanda où il avait l'intention d'aller. Akim répondit qu'il commencerait par se rendre à Kieff[1], et qu'il irait ensuite où Dieu le mènerait. Elle loua fort sa résolution, et le congédia.

Depuis lors, il ne fit que de rares apparitions à son village; mais il ne manquait jamais, en ce cas, de rapporter au château un pain consacré, dont il avait fait détacher par le prêtre une parcelle déposée dans le calice pour la santé de sa maîtresse[2]. Aussi, partout où

1. C'est la ville sainte de la Russie, et la mère de toutes les villes russes.
2. Espèce de vœu d'un usage universel.

affluent les gens pieux de la Russie, on pouvait apercevoir son visage vieilli et amaigri, mais toujours régulier, toujours plein d'aménité. Et près du tombeau de saint Serge[1], et sur les Rivages-Blancs[2], et dans le désert d'Optine[3], et dans le couvent de Valaam, perdu au bout des profondeurs du Nord[4], partout on l'avait remarqué. Une année, il passait confondu parmi la foule innombrable qui suit en procession l'image de la Vierge portée de Koursk à Korennoï l'espace de trente verstes; une autre année, on le rencontrait assis, avec un petit havre-sac sur le dos, au milieu des autres pèlerins, sur les dalles de l'église Saint-Nicolas, à Mtsensk; chaque printemps, il venait à Moscou, de pays en pays, avec son pas lent et mesuré, mais qui ne s'arrêtait jamais. On dit même qu'il avait été jusqu'à Jérusalem. Il paraissait complétement heureux et tranquille, et ceux à qui il arrivait de s'entretenir avec lui vantaient beaucoup sa sagesse et son humilité.

Pendant ce temps, les affaires de Naoum marchaient on ne peut mieux. Il les gouvernait avec intelligence et résolution; et, comme on dit, il montait rapidement la montagne. Tous les voisins savaient par quels moyens il s'était procuré son auberge; on découvrit même que c'était Avdotia qui lui en avait livré le prix. Personne ne l'aimait à cause de son caractère froid et rude; on racontait même avec indignation qu'Akim étant venu un jour, comme pèlerin, lui demander l'aumône par la fenêtre, il avait répondu : « Dieu te la fera[5], » et ne lui avait

1. Au célèbre couvent de Troitskoié, près de Moscou.

2. Autre célèbre couvent du gouvernement d'Orel.

3. Cellules d'anachorètes, au gouvernement de Kalouga, groupées autour de l'église où l'on révère la Vierge aux trois mains.

4. Dans une île, au nord de Ladoga.

5. Formule de refus. Une forme plus douce est celle-ci : « Ne t'indigne pas contre moi. »

rien donné. Mais tout le monde convenait que personne n'avait meilleure chance que lui. Son blé venait mieux que chez le voisin ; ses abeilles donnaient plus de miel; ses poules même pondaient plus souvent; ses vaches n'étaient jamais malades, et ses chevaux ne boitaient jamais. Le pope Fédor lui-même en était surpris.

De longtemps Avdotia ne put entendre prononcer son nom (elle était redevenue maîtresse couturière au château); mais peu à peu sa haine diminua, et l'on dit même que, la nécessité l'ayant forcée de recourir à lui, il lui rendit cent roubles ; ne la jugeons pas trop sévèrement. La pauvreté dompte bien d'autres gens qu'Avdotia. Le renversement subit arrivé dans sa vie l'avait bien abattue et bien humiliée. On ne saurait dire avec quelle vitesse elle avait vieilli et enlaidi.

Comment finit tout cela? demandera le lecteur. Voici comment :

Après avoir, pendant quinze ans, fort bien mené sa barque, Naoum vendit l'auberge à un autre bourgeois, et fort cher. Il ne l'aurait pas quittée, sans une circonstance en apparence fort insignifiante. Deux matinées de suite son chien, assis devant les fenêtres, se mit à pousser de plaintifs hurlements. A la seconde fois, Naoum sortit de la maison, se plaça devant le chien, secoua la tête, et se rendit sur-le-champ à la ville, où il traita de l'auberge avec un bourgeois qui la marchandait depuis longtemps. Une semaine après, il partit pour un endroit éloigné, hors de la province. Le nouveau propriétaire vint s'établir à sa place; mais, le soir même, l'auberge brûla de fond en comble, sans qu'il en restât vestige, et le successeur de Naoum fut entièrement ruiné.

Le lecteur comprendra facilement quels bruits coururent dans le voisinage à propos de cet incendie. « Il a emporté sa chance avec lui, » disait-on. Maintenant on ra-

conte que Naoum a traité avec l'État pour des fournitures de blé, et qu'il est devenu immensément riche. Reste à savoir si c'est pour longtemps : bien d'autres colonnes se sont écroulées.

Quant à Lisaveta Prokhorovna, il y a peu de chose à dire d'elle. Elle vit toujours, et, comme il arrive souvent aux personnes de sa trempe, elle n'a pas changé, et c'est à peine si elle a vieilli ; seulement elle est devenue plus sèche encore, et son avarice s'est accrue démesurément. Il est pourtant difficile de comprendre pour qui elle garde tout ce qu'elle amasse, n'ayant pas d'enfants et n'aimant personne. Dans la conversation, elle mentionne souvent le nom d'Akim, et ne manque jamais d'assurer que, depuis qu'elle a eu l'occasion d'apprécier les grandes qualités du paysan russe, elle le respecte infiniment pour son dévouement et son obéissance. Kirilovna s'est rachetée de sa maîtresse pour une assez forte somme, et s'est mariée par amour avec un jeune blondin, domestique à la journée, qui lui fait souffrir mort et passion. Avdotia continue à habiter l'aile des servantes; mais elle a descendu quelques degrés dans l'échelle de la domesticité; elle s'habille pauvrement; des manières pimpantes d'une fille élevée dans la capitale et des habitudes d'une riche aubergiste, il n'est pas resté trace; personne ne la remarque, et elle se tient pour heureuse de ne pas être remarquée. Le vieux Pétrovitch est mort; et, pour Akim, il mène toujours sa vie errante. Dieu seul peut savoir quand viendra pour le pauvre paysan le repos et un asile !

L'ANTCHAR

L'ANTCHAR[1].

I

Dans une chambre nouvellement blanchie de la petite maison seigneuriale du village de Sassovo, gouvernement de Toula, un jeune homme était assis, devant une vieille table boiteuse, sur une étroite chaise à dossier, compulsant des comptes. Il portait un paletot de voyage. Deux bougies brûlaient devant lui sur des flambeaux de nécessaire. Dans un coin gisait une malle ouverte, et dans un autre, un domestique montait un lit en fer. Vêtu de son *armiak*[2] neuf, et les reins serrés par une ceinture rouge, un paysan à large barbe et à figure intelligente se tenait à la porte d'entrée. C'était le *starosta*[3] du village. Il regardait avec beaucoup d'attention le jeune homme assis. Près de la fenêtre, on voyait une ancienne épinette, à côté d'une commode du même âge. Le portrait éraillé d'une femme coiffée en poudre et habillée d'une robe à falbalas était accroché à la cloison en pendant

1. Ce titre sera expliqué dans la nouvelle.
2. Habillement d'été.
3. L'ancien, espèce de maire.

d'une vieille glace *rococo*. A en juger par l'abaissement du plafond et les larges fentes du plancher, la petite maison où nous venons d'introduire le lecteur était construite depuis bien longtemps. Inhabitée d'ordinaire, elle ne servait que de pied-à-terre lors de l'arrivée du seigneur. Le jeune homme dont nous venons de parler était précisément le propriétaire du village de Sassovo; il était arrivé la veille de sa terre principale, qui en était distante d'environ cent verstes. Il comptait repartir dès le lendemain, après avoir fait la visite de son domaine, écouté les requêtes de ses paysans et réglé les comptes.

« C'est assez, dit-il brusquement en relevant la tête; je suis fatigué. Tu peux t'en aller, dit-il au starosta; reviens demain matin, et fais savoir de bonne heure aux paysans qu'ils aient à se présenter ici. Je veux les voir en assemblée générale. Entends-tu?

— J'écoute, répondit l'autre.

— Tu n'as pas mal fait, continua le maître en jetant un regard autour de lui, de faire blanchir ces vieilles murailles; c'est plus propre à présent. »

Le starosta suivit le regard de son maître autour de la chambre, mais ne dit mot.

« Tu peux t'en aller. »

Le starosta fit un profond salut, et s'éloigna.

« Holà! s'écria le seigneur en étirant ses membres; donnez-moi du thé, il est temps de dormir. »

Le domestique alla derrière la cloison où l'on entendait bouillir un *samovar*, et revint bientôt, apportant un verre de thé, un paquet de craquelins acheté à la ville et un pot à crème. Le seigneur avait à peine approché le verre de ses lèvres, qu'on entendit un bruit de pas dans la chambre voisine, et qu'un mince filet de voix demanda : « Vladimir Sergeïtch Astakoff y est-il, et peut-on le voir? »

Astakoff jeta sur son domestique un regard surpris, et

lui dit précipitamment à voix basse : « Va savoir qui ce peut être. »

Le domestique sortit, tirant après lui la porte qui s'obstinait à rester ouverte.

« Annonce à Vladimir Sergeïtch, fit entendre la même voix, que son voisin Ipatoff désire lui rendre visite, si cela ne le dérange pas, et qu'un autre voisin, arrivé avec moi, Bodriakoff, désire également lui présenter ses profonds respects. »

Astakoff fit un geste de dépit. Toutefois, quand son domestique rentra dans la chambre, il lui dit d'introduire les visiteurs, et se leva pour aller à leur rencontre. La porte souvrit, et les deux voisins parurent. L'un deux, petit vieillard trapu, à la tête ronde et aux yeux brillants, marchait le premier; le second, homme d'une trentaine d'années, grand et maigre, avec le teint basané, les cheveux noirs et en désordre, le suivait les bras ballants. Le vieillard portait une redingote grise très-propre, avec des boutons en nacre de perle, des pantalons quadrillés à l'écossaise et des guêtres sur ses souliers. Un mouchoir rose, à demi recouvert par le col blanc de sa chemise, entourait son cou. De toute sa personne s'exhalait une impression fraîche et agréable. Son camarade, au contraire, n'avait pas l'extérieur fort séduisant. Il portait un vieil habit noir boutonné jusqu'au menton, et un épais pantalon d'hiver de la même couleur. On ne lui voyait de linge ni au cou ni aux poignets. Le petit vieillard s'approcha le premier d'Astakoff, le salua d'un air affable, et de cette même voix douce et frêle : « J'ai l'honneur, lui dit-il, de me recommander à vous, votre plus proche voisin, et même un peu votre parent, Ipatoff, Mikhaël Nicolaïtch. J'ai longtemps souhaité le plaisir de faire votre connaissance, et j'espère que je ne vous ai pas causé de dérangement. »

Astakoff répondit que le plaisir était de son côté.... qu'il n'y avait eu nul dérangement..... et qu'il les priait de s'asseoir pour prendre le thé....

« Et ce gentilhomme, continua le vieillard, après avoir écouté avec un sourire bienveillant les phrases inachevées d'Astakoff, et montrant de la main le monsieur en habit noir, c'est aussi un de vos voisins, un de mes bons amis, Bodriakoff Ivan, Iliitch, qui a toujours eu aussi le plus vif désir de vous connaître. »

Le monsieur au frac, d'après le visage duquel personne n'avait pu supposer qu'il eût vivement désiré quoi que ce fût dans sa vie, tant l'expression en était à la fois distraite et endormie, salua gauchement. Astakoff lui rendit son salut, et pria pour la seconde fois les visiteurs de s'asseoir. Ils prirent place.

« Je suis content, très-content de vous voir enfin personnellement, reprit le vieillard en ouvrant les bras, tandis que l'autre regardait le plafond la bouche ouverte. Quoique vous habitiez de préférence un district assez éloigné de nos contrées paisibles, nous vous comptons au nombre de nos principaux seigneurs terriens.

— Cela m'est très-flatteur, répondit Astakoff.

—Flatteur ou non, cela est ainsi. Vous devez nous excuser, Vladimir Sergeïtch; nous sommes ici des gens droits; nous vivons dans la simplicité; ce que nous pensons, nous le disons sans détour. Et même les jours de nos fêtes, nous nous faisons des visites en redingote, je vous assure; c'est l'usage chez nous. Dans les districts voisins, on nous appelle pour cela des *redingotiers*, et l'on nous reproche d'avoir mauvais ton. Mais nous n'y faisons pas la moindre attention. Jugez vous-même, de grâce : vivre à la campagne, et faire des cérémonies !

— Certainement; que peut-il y avoir de mieux à la campagne que ces manières naturelles? remarqua Astakoff.

— Et pourtant, repartit le vieillard, dans notre district vivent des hommes d'un esprit extraordinaire, des gens civilisés à l'européenne, bien qu'ils ne portent pas de frac. Par exemple, notre historien Efzukoff, Stépan Stépanitch ; il s'occupe de l'histoire de toutes les Russies depuis les temps les plus reculés ; il est connu même à Saint-Pétersbourg : c'est un homme d'une science profonde. Vous savez, dans notre ville, sur la place publique, on a érigé un boulet suédois. C'est lui qui a découvert que ce boulet était suédois. Zenteller, Anton Carlitch, celui-là s'occupe particulièrement de l'histoire naturelle. On dit que cette science est l'attribut spécial des Allemands. Lorsque, il y a de cela dix ans, on a tué chez nous une hyène qui vaguait, c'est lui, Zenteller, qui a reconnu que c'était effectivement une hyène, grâce à la constitution particulière de sa queue. Il y a encore Kabourdine, un gentilhomme. Celui-là s'adonne plutôt à la littérature légère. On lit de ses petits articles dans la *Galathée*[1], qui sont du dernier fini. Bodriakoff, pas celui-ci.... non, celui-ci néglige les Muses.... mais un autre ; Serge.... tiens, comment est son nom patronymique ?

— Sergeïtch, prononça avec lenteur le Bodriakoff présent.

— Oui, oui, Sergeïtch. Celui-là écrit des vers. Ce n'est pas un Pouchkine ; mais quelquefois il vous rase son homme à faire envie à la capitale. Connaissez-vous son épigramme contre Aggé-Fomitch ?

— Non ; quel est ce monsieur ? demanda Astakoff.

— Ah ! pardon ; j'oubliais que vous n'êtes pas un fidèle habitant de notre pays. C'est notre maître de police. L'épigramme est venue très-drôle. Ivan Illiitch, il me semble que tu la sais par cœur ?

1. Journal littéraire, disparu depuis longtemps.

— La voici, dit Bodriakoff :

Ce n'est pas en vain qu'Aggé-Fomitch
A été honoré par la confiance de la noblesse....

— Il faut vous dire, interrompit Ipatoff, qu'aux élections il n'a reçu que des boules blanches, parce que c'est un homme tout à fait honorable. Eh bien! continue.

— Ce n'est pas en vain qu'Aggé-Fomitch
A été honoré par la confiance de la noblesse;
Il boit et il mange en maître;
Comment ne serait-il pas maître de police ? »

Le vieillard partit d'un éclat de rire.

« Ce n'est pas mal, hein? Remarquez : en maître, et maître de police. Depuis ce temps, croiriez-vous que chacun de nous ne manque jamais, après avoir dit bonjour à Aggé-Fomitch, d'ajouter le dernier vers :

Comment ne serait-il pas maître de police?

Et vous croyez qu'Aggé Fomitch se fâche ? pas le moins du monde. Ce n'est pas de mise chez nous. Demandez plutôt à Bodriakoff. »

Celui-ci, pour toute réponse, leva les yeux au plafond.

« Se fâcher pour une plaisanterie! comment serait-ce possible ? Mais ce Bodriakoff lui-même, on l'a surnommé chez nous *Ame de poche*, parce que, comme il consent volontiers à tout ce qu'on lui propose, chacun peut le mettre dans sa poche. Eh bien! croyez-vous qu'il se fâche pour cela? jamais. »

Bodriakoff promena lentement son regard sur le vieillard d'abord, puis sur Astakoff.

Ce surnom d'*Ame de poche* convenait, en effet, merveilleusement à Bodriakoff. Il n'y avait pas en lui une ombre

de volonté et de caractère. Quelqu'un lui disait-il : « Partons, » il prenait aussitôt son bonnet; et si quelque autre, survenant, lui disait : « Restons plutôt, » il posait son bonnet. Il était d'un naturel tranquille et doux, mais triste; resté garçon, il ne pensait pas aux cartes, mais il aimait à se tenir près des joueurs, pour regarder les mines qu'ils faisaient. Il ne pouvait se passer de société, et la solitude lui était insupportable. Seul, il tombait dans une noire mélancolie; mais cela lui arrivait rarement. Il avait encore une autre manie : chaque matin, en quittant son lit, il fredonnait l'air d'une vieille romance française.... *Vous chassez, monsieur, et je pêche.* Cette manie lui avait valu un autre surnom, celui de *Tarin*, parce qu'on sait que cet oiseau ne chante qu'une fois par jour, au lever du soleil. Tel était Ivan Iliitch Bodriakoff.

La conversation continua quelque temps encore entre Ipatoff et Astakoff; mais elle sortit bientôt des généralités. Le vieillard questionna le jeune homme sur l'état de ses bois, sur les améliorations qu'il se proposait d'introduire, et lui soumit quelques-unes de ses propres observations. S'étant toutefois aperçu que les yeux de son hôte commençaient à se fermer et qu'il répondait avec plus de lenteur, le vieillard se leva, disant qu'il ne voulait plus l'incommoder de sa présence, mais qu'il espérait le recevoir à dîner le lendemain. « Et quant à mon village, ajouta-t-il, je ne dirai pas un petit enfant, mais la première poule ou la première femme venue, vous en montrera le chemin. Il n'y a qu'à demander Ipatofka ; les chevaux iront d'eux-mêmes.

— Si rien ne s'y oppose, répondit Astakoff avec son hésitation habituelle.

— Pas de si, interrompit Ipatoff ; nous comptons sur vous. » Et, le repoussant doucement de la main, il sortit en disant : « Pas de cérémonies. »

L'*Ame de poche* Bodriakoff salua en silence, et disparut avec son compagnon, après avoir trébuché sur le seuil. Dès qu'il eut reconduit ses visiteurs inattendus, Astakoff se coucha et s'endormit.

Vladimir Sergeïtch Astakoff était du nombre de ceux qui, après avoir prudemment essayé leurs forces dans deux ou trois carrières diverses, se décident enfin, comme ils disent, à considérer la vie au point de vue pratique, et à consacrer leurs loisirs à l'accroissement de leurs revenus. Il ne manquait pas d'esprit; il était assez avare, et fort réfléchi. Il aimait la lecture, la société, la musique, mais fort modérément. Sa préoccupation principale était de passer pour un homme comme il faut. On a vu depuis peu surgir en Russie beaucoup de jeunes gens de même caractère. Astakoff n'avait que vingt-sept ans ; il était de taille moyenne, bien fait; ses traits ne manquaient pas d'agrément, mais ils manquaient d'expression. Son regard clair et sec ne changeait jamais; à peine pouvait-on quelquefois y surprendre un peu d'ennui ; un sourire poli ne quittait point ses lèvres; ses cheveux, d'un blond de soie, étaient soigneusement frisés. Il possédait six cents âmes en bon état, et commençait à penser au mariage. Ce qu'il désirait rencontrer, c'était une femme à grandes relations, trouvant qu'il n'en avait pas assez. En un mot, il méritait le surnom qui est devenu fort à la mode en Russie, celui de *gentleman*.

Le lendemain de bonne heure, notre *gentleman* se mit à ses affaires, ce qu'il faisait, il faut lui rendre cette justice, avec plus de bon sens que la plupart de nos jeunes gens à vues pratiques. Il écouta patiemment les

plaintes embarrassées des paysans, ce qui consola un peu ceux-ci de ce qu'il ne fit droit à aucune ; il apaisa des discordes naissantes entre parents, dans les familles privées de pères, en menaçant les uns et exhortant les autres. Il découvrit quelques filouteries commises envers ses administrés par le starosta, qu'il se garda bien toutefois de destituer. En un mot, il se conduisit de telle sorte qu'il demeura fort content de lui-même, et que les paysans, au sortir de l'assemblée, ne purent s'empêcher, bien qu'il n'eût rien fait, de lui donner quelques louanges. Malgré sa promesse de la veille, Astakoff s'était décidé à dîner chez lui, et déjà il avait commandé à son cuisinier de campagne un de ses potages favoris, lorsque, probablement sous l'influence de ce sentiment de satisfaction intérieure, il s'écria tout à coup : « Si j'allais chez ce vieux bavard ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Une demi-heure après, son élégant *tarantass*, attelé de quatre bons chevaux de paysan, galopait dans la direction d'Ipatofka, qui n'était éloigné que de douze verstes, par une route facile.

L'habitation d'Ipatoff se composait de deux petites habitations seigneuriales, placées face à face, des deux côtés d'un immense étang d'eau courante. Une longue digue, plantée de peupliers aux feuilles d'argent, formait le barrage de l'étang, au bout duquel on apercevait le toit aigu d'un petit moulin. Bâties de la même façon, et peintes de la même couleur lilas, les deux maisons semblaient se regarder, au-dessus de l'étang, par leurs petites vitres luisantes. Une terrasse arrondie s'avançait devant chaque maison, surmontée d'un fronton à la grecque, que soutenaient quatre minces colonnettes en bois. Un ancien jardin enveloppait tout l'étang; de vieux tilleuls s'y étendaient en longues avenues, et de hauts sapins, de sombres chênes, d'élégants érables, y élevaient leurs

cimes d'espace en espace. Des masses de lilas et d'acacias pressaient les deux maisons à n'en laisser voir que les façades, desquelles partaient, du côté de l'étang, de petits sentiers pavés de briques écrasées en poussière. Des canards de toutes nuances, des oies blanches et grises, nageaient en petites troupes sur l'eau claire de l'étang, que ne couvrait jamais aucune mousse verdâtre, grâce aux nombreuses sources qui jaillissaient du fond d'un ravin pierreux pour alimenter l'étang. Le site de cette habitation était agréable, avenant, et pourtant solitaire.

Dans une de ces deux maisonnettes, vivait Ipatoff lui-même; dans l'autre, sa vieille mère, bonne femme caduque, âgée de plus de soixante-dix ans. Arrivé sur la digue, Astakoff ne savait sur quelle maison se diriger. Un petit garçon pêchait à la ligne, assis, les pieds nus, sur un tronc d'arbre pourri. Astakoff lui demanda son chemin :

« Mais chez qui allez-vous? chez la vieille dame, ou chez le jeune seigneur? repartit le garçon sans quitter son hameçon des yeux.

— De quelle vieille dame parles-tu? Je vais chez Michaël Nicolaïtch.

— Ah! chez le jeune homme; alors prenez à droite. »

Et le garçon, donnant une secousse à sa ligne, tira de l'eau un petit goujon argenté. Astakoff prit à droite.

Ipatoff jouait aux dames avec l'*Ame de poche*, quand on vint lui annoncer l'arrivée d'Astakoff. Il se leva précipitamment, gagna en courant l'antichambre, et donna trois baisers sur les joues à son visiteur.

« Vous me trouvez, dit-il, avec mon fidèle compagnon Ivan Illiitch, qui, pour le dire en passant, est tout ravi de votre amabilité. » Bodriakoff dirigea son regard vers un coin de la chambre, ce qu'il faisait chaque fois qu'on

parlait de lui. « Il a eu la bonté de rester avec moi, tandis que ces demoiselles sont allées se promener au jardin. Vanka, cours les chercher, dis-leur que la visite est arrivée. Et comment trouvez-vous notre nature et notre site? Kabourdine a composé des vers en leur honneur; ils commencent :

Ipatofka, aimable refuge....

Le reste est tout aussi bien, mais je ne m'en souviens plus. Le jardin est grand, un peu trop pour mes moyens; et ces deux maisons, si merveilleusement pareilles, ont été construites par deux frères, mon père Nicolas et mon oncle Serge. C'étaient deux amis exemplaires; c'étaient Damon et.... comment donc s'appelait l'autre?

— Pythion, murmura Bodriakoff.

— Est-ce bien là le nom? reprit le vieillard; enfin c'est égal. Il faut que vous sachiez que je suis veuf; j'ai perdu ma chère femme; les aînés de mes enfants sont élevés dans les établissements de la couronne; je n'ai avec moi que mes deux filles cadettes, et la sœur de ma femme. Vous allez les voir. Mais, mon Dieu, Ivan Illiitch, tu ne me fais pas observer que je n'offre rien à mon visiteur. Quelle eau-de-vie daignez-vous préférer?

— Je ne bois rien avant le repas, répondit Astakoff.

— Comment est-ce possible? Du reste, comme il vous plaira. « Laisse libre ton visiteur, ainsi tu lui feras honneur. » Et puis, vous le savez bien, nous vivons ici dans la simplicité. Ce n'est pas un désert, mais c'est un refuge, une retraite solitaire. Vous ne vous asseyez point? »

Astakoff s'assit, en gardant son chapeau dans ses mains.

« Permettez-moi de vous alléger, » reprit Ipatoff; et, lui ayant enlevé son chapeau, il alla le poser soigneusement

sur un siége. Puis il revint s'asseoir en face de son visiteur, et, cherchant à lui dire quelque chose d'aimable, il le regardait en se frottant les mains : « Aimez-vous à jouer aux dames ?

— J'ai pour principe de ne jouer à aucun jeu.

— Ah ! c'est très-sensé de votre part ; mais les dames, ce n'est pas un jeu ; c'est plutôt un amusement, une manière agréable de tuer le temps. N'est-ce pas, Ivan Illiitch ?

— Oui.... les dames.... ce n'est rien.

— Les échecs, c'est autre chose, continua Ipatoff ; mais voici nos demoiselles qui reviennent, » dit-il en s'interrompant et en jetant un regard sur la porte vitrée.

Astakoff se retourna, et aperçut deux jeunes filles d'une dizaine d'années, portant des robes roses et de grands chapeaux de paille, qui montaient rapidement les marches du perron. Une autre fille de vingt ans à peu près, grande et bien faite, les suivait à quelque distance. Toutes trois entrèrent dans la chambre ; les deux petites filles firent leur révérence.

« Voici, je vous les recommande, mes deux filles, dit Ipatoff ; Katia et Nastia[1]. Et voici ma belle-sœur, Marie Pavlovna, dont j'ai eu déjà l'honneur de vous parler. »

Astakoff fit un profond salut à Marie, qui lui répondit par un brusque mouvement de tête. Elle tenait en main une serpette ouverte ; ses épais cheveux châtains s'échappaient un peu en désordre d'un peigne qui avait peine à les retenir, et une feuille s'y était accrochée. Son visage hâlé s'était coloré au grand air ; elle respirait fortement par ses lèvres entr'ouvertes, ses yeux brillaient, et l'on voyait

1. Diminutifs de Catherine et Anastasie.

qu'elle venait de courir, et même quelques taches sur sa robe, de couleur sombre, montraient qu'elle avait travaillé au jardin. Elle sortit immédiatement de la chambre, et les petites filles la suivirent en courant.

« Il faut, dit le vieillard, arranger un peu la toilette, même chez nous. »

Astakoff sourit pour toute réponse. Il était resté frappé de la figure de Marie; jamais il n'avait vu de beauté plus russe, plus particulière à la steppe. Elle revint bientôt, s'assit sur un sofa, et demeura immobile. Elle avait seulement un peu relevé et peigné ses cheveux, mais n'avait pas changé de robe, et n'avait pas même mis de manchettes.

Sa figure était plutôt farouche que fière; son front, large et bas; son nez, droit et court; un sourire lent et contenu effleurait à peine ses belles lèvres, un peu fortes et vivement colorées. Dans le léger froncement de ses sourcils en ligne droite se lisait quelque mépris. Elle tenait ses grands yeux sombres presque toujours baissés. « Je sais bien, semblait-elle dire, que vous me regardez tous; cela m'ennuie, mais, à votre aise, regardez-moi. » Quand elle levait ses yeux, il y avait dans son regard quelque chose de sauvage, de majestueux et d'étonné, qui le faisait ressembler au regard d'une biche. Sa taille était grande, élancée, de contours irréprochables; un poëte classique l'eût comparée à Cérès ou à Junon.

« Que faisiez-vous dans le jardin? lui demanda Ipatoff, qui cherchait à la faire parler.

— Nous coupions des branches mortes, et nous bêchions des plates-bandes, » répondit-elle d'une voix un peu basse de timbre, mais douce et sonore à l'oreille.

— Vous êtes-vous bien fatiguées?

— Les enfants le sont; pas moi.

— Je m'en doute ; tu es une vraie Bobeline[1]. Avez-vous été voir la grand'mère ?

— Oui, elle dormait.

— Vous devez aimer les fleurs, dit Astakoff se mêlant à l'entretien.

— Oui.

— Pourquoi ne mets-tu jamais de chapeau quand tu sors ? reprit Ipatoff ; regarde comme tu es rouge et hâlée. »

Elle passa silencieusement sur son visage une de ses mains, qui étaient petites, mais assez larges et colorées, car elle ne mettait jamais de gants.

« Vous vous occupez vous-même de jardinage ? » demanda de nouveau Astakoff.

— Oui. »

Astakoff prit occasion de là pour raconter qu'un de ses voisins et amis, le prince N..., avait un jardin magnifique. « Le jardinier en chef, un Allemand, ajouta-t-il, reçoit de gages deux mille roubles d'argent. » Astakoff n'avait pas l'habitude de mentir, et pourtant il avait ajouté cinq cents roubles.

« Comment se nomme ce jardinier ? demanda tout à coup l'*Ame de poche* en se levant.

— Je ne sais.... vraiment ; Mayer ou Miller. Mais pourquoi cette question ?

— Il est toujours utile de savoir un nom de famille, » répondit l'autre en s'asseyant.

Astakoff continua à parler du prince N.... Les deux jeunes filles entrèrent en tapinois, s'assirent côte à côte, et se mirent à le dévorer des yeux en se donnant de légers coups de coude.

1. Héroïne de la dernière insurrection des Grecs contre les Turcs, dont le nom est resté très-populaire en Russie.

« Yégor Kapitonitch vient d'arriver, annonça un domestique, du seuil de la porte.

— Fais entrer, fais entrer, » s'écria Ipatoff.

Un petit vieillard, gros et court, entra sur-le-champ. Sa figure était bouffie et plissée comme une pomme cuite. Il portait une lévite en drap gris, à brandebourgs noirs et collet droit, et son large pantalon en velours s'arrêtait bien au-dessus de la cheville.

« Bonjour, mon très-cher ami, s'écria Ipatoff en allant à sa rencontre. Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu.

— C'est vrai, répondit l'autre d'une voix plaintive et grasseyante, après avoir d'abord salué chacun des assistants. Mais vous le savez, Michaïl Nicolaïtch, suis-je un homme libre?

— En quoi n'êtes-vous pas un homme libre?

— Et Matrona Markovna !

— Eh bien.... Matrona Markovna? reprit Ipatoff en faisant sous cape un signe à Astakoff, pour attirer son attention.

— Mais c'est connu de tout le monde, reprit Yégor Kapitonitch en s'asseyant. Vous le savez aussi; elle n'est jamais contente de moi. Quoi que je dise, ce n'est pas délicat, pas comme il faut, pas décent. Et pourquoi pas décent? Dieu seul peut le savoir. Et les demoiselles.... mes filles, je veux dire, elles imitent leur mère. Je ne dis pas.... Matrona Markovna est une excellente femme, la meilleure des femmes; mais, à propos des manières, elle est d'une trop grande sévérité.

— De grâce, en quoi donc vos manières sont-elles mauvaises, Yégor Kapitonitch?

— C'est ce que je pense moi-même; mais enfin il est difficile de la contenter. Hier, par exemple, je dis à table : « Matrona Markovna (et Yégor Kapitonitch donna

à sa voix l'expression la plus caressante), permets.... il me semble que notre cocher ne ménage pas les chevaux, ne sait pas son métier. Aujourd'hui l'étalon noir est tout à fait abattu.... » Là-dessus, voilà Matrona Markovna qui part comme la poudre. Elle se met à me faire honte. « Tu ne sais pas, me dit-elle, t'exprimer décemment dans la société des dames. » Et voilà que les demoiselles quittent aussitôt la table; et le lendemain, les autres demoiselles, les Biruleff, les nièces de ma femme, savent déjà tout. En quoi m'étais-je mal exprimé? je m'en rapporte à vous. Il est vrai que, quelquefois, je m'exprime un peu crûment; à qui cela n'arrive-t-il pas, surtout chez soi? Eh bien! dès le lendemain, les demoiselles Biruleff savent tout. Je ne sais vraiment plus que faire. Quelquefois je suis assis, et je me mets à penser, à ma façon. Quand on pense, vous savez, on a la respiration forte. Alors Matrona Markovna se met à me faire honte : « Ne ronfle pas, dit-elle; qui est-ce qui ronfle aujourd'hui? — Pourquoi me grondes-tu, dis-je, Matrona Markovna? tu devrais avoir de la compassion pour mes infirmités, et tu me grondes. » Maintenant, je ne pense plus à la maison. Je me tiens assis et je regarde par terre, comme un enfant puni. C'est comme je vous le dis, en vérité. Encore un exemple : L'autre soir, en me couchant, je dis à Matrona Markovna : « Ma petite mère, vous gâtez tout à fait votre petit laquais cosaque. Si ce jeune pourceau se lavait la figure au moins les dimanches.... » Il me semble que je m'exprimais avec tendresse et d'une façon détournée. Eh bien, je n'ai pas été plus heureux. Matrona Markovna s'est mise à me faire honte. « Tu ne sais pas, m'a-t-elle dit, te conduire dans la société des dames. » Et le lendemain les demoiselles Biruleff savaient tout. Comment voulez-vous, après cela, que j'aie le cœur à faire des visites, Michaïl Nicolaïtch?

— Je suis fort étonné de ce que vous me dites, repartit Ipatoff. Matrona Markovna me semblait....

— Ah! c'est une excellente femme, interrompit Yégor Kapitonitch, une mère, une épouse exemplaire. Mais elle a trop de sévérité sur la question des manières. Elle me dit qu'il faut en tout *de l'ensemble*, et que je n'en ai pas. Vous savez que je ne parle pas le français, et que je le comprends assez mal. Qu'est-ce donc que cet *ensemble* que je n'ai pas? »

Ipatoff, qui ne savait pas plus le français que son visiteur, se contenta de hausser les épaules.

« Et que font vos fils? demanda-t-il.

—Oh! mes fils, j'en suis content; ce n'est pas comme des demoiselles. Lolo est un garçon adroit; ses supérieurs en sont satisfaits. Quant au second, malheureusement, c'est un philanthrope.

— Que voulez-vous dire?

— Mais qu'il ne veut voir personne, qu'il est sauvage. Et sa mère lui dit toujours : « Respecte ton père, mais ne l'imite en rien. »

A ce moment entra une vieille femme, la tête enveloppée d'un mouchoir; elle annonça que le dîner était prêt. On alla se mettre à table.

Le dîner dura assez longtemps. Ipatoff tint le dé de la conversation. Marie, près de laquelle on avait placé Astakoff, continuait à garder le silence, malgré toutes les avances aimables qu'il lui prodiguait. Elle ne souriait de temps à autre qu'aux deux petites filles, qui venaient lui chuchoter à l'oreille, et qu'elle semblait aimer beaucoup. L'*Ame de poche* mangeait avec la même paresse qu'il mettait à toutes choses. Après le dîner, on alla prendre le café sur la terrasse. Le temps était superbe, et l'air imprégné du parfum des tilleuls en fleur. Une douce fraîcheur qui venait de l'étang et des grands arbres

tempérait l'ardeur d'un jour d'été. Tout à coup le galop d'un cheval retentit sur la digue; une amazone en large chapeau gris apparut, se dirigeant vers la maison, suivie d'un petit Cosaque monté sur un cheval à sa taille.

« Ah! s'écria Ipatoff, voici Nadejda Alexeïevna qui nous arrive. Quelle agréable surprise!

— Seule? demanda brusquement Marie en relevant la tête.

— Seule. Il est probable que quelque chose a retenu Piôtr Alexeïtch. »

Une vive rougeur colora le visage de Marie, qui se détourna pour la cacher. Cependant l'amazone, qui était entrée dans le jardin par une petite porte, s'approcha de la terrasse au grand galop, et sauta légèrement par terre sans attendre ni son Cosaque, ni Ipatoff, qui s'était empressé d'aller à sa rencontre. Ayant lestement relevé sa longue jupe, elle franchit en courant les marches de la terrasse, et s'écria gaiement: « Me voici!

— Soyez la bienvenue, s'écria Ipatoff; c'est aimable, c'est charmant, c'est inespéré. Permettez-moi de vous baiser la main.

— A votre aise. Seulement, ôtez mon gant vous-même.... Macha, imagine-toi que mon frère ne vient pas aujourd'hui.

— Je vois bien qu'il n'est pas venu, répondit Marie à demi-voix.

— Il te fait dire qu'il est occupé; ne te fâche pas.... Bonjour, Yégor Kapitonitch; bonjour, les enfants; bonjour, tout le monde.... Vassa, dit-elle en se tournant vers son petit Cosaque, fais bien promener *Krasavtchick*[1]. Macha, donne-moi une épingle pour rattacher ma jupe.... Aïe, je me suis piquée.... Michaïl Nicolaïtch, venez ici. »

Ipatoff s'approcha d'elle.

1. Le petit coquet.

« Quel est ce nouveau personnage si grave? demanda-t-elle d'une voix assez haute.

— C'est notre voisin Astakoff, vous savez, le propriétaire de Sassovo. Voulez-vous que je vous le présente?

— Bien, plus tard.... Ah! quel beau temps! Yégor Kapitonitch, est-il possible que Matrona Markovna vous gronde même par un aussi beau temps?

— Matrona Markovna ne me gronde jamais; seulement....

— Et les demoiselles Biruleff? Le lendemain elles savent tout, n'est-ce pas? »

Et elle partit d'un joyeux éclat de rire.

« Vous daignez toujours rire, repartit Yégor; du reste, quand rirait-on, si ce n'est à votre âge? »

— Yégor, mon cher ami, ne vous fâchez pas, ou je vous embrasse.... Ah! je suis fatiguée, permettez-moi de m'asseoir. »

Elle se jeta dans un fauteuil, et enfonça d'un geste mutin son chapeau jusque sur ses yeux.

« Permettez, Nadejda Alexeïevna, que j'aie l'honneur de vous présenter notre voisin M. Astakoff, dont vous avez certainement beaucoup entendu parler. »

Astakoff salua d'un air compassé, et Nadejda le regarda sous le rebord de son chapeau.

« Nadejda Alexeïevna Vérétieff, continua Ipatoff en se tournant vers son hôte. Elle vit ici avec son frère Piôtr Alexeïtch, lieutenant aux gardes en retraite; grande amie de ma belle-sœur, et très-bienveillante pour toute notre maison.

— C'est un véritable état de services, » reprit la dame en continuant à lancer de dessous son chapeau des regards malicieux sur M. Astakoff.

Astakoff se tenait tout roide, et néanmoins il se disait intérieurement : « Mais celle-ci aussi est très-jolie! »

En effet, Nadejda était une charmante personne; svelte et mince, elle paraissait plus jeune qu'elle ne l'était réellement, car elle comptait déjà vingt-six ans sonnés. Elle avait le visage rond, la tête petite, les cheveux longs, fins et légers, un petit nez hardiment retroussé, et des yeux où la malice et la gaieté semblaient s'allumer par étincelles. Tous les traits de son visage étaient extrêmement mobiles et prenaient mainte fois une expression comique avec laquelle alternait sur sa physionomie un air réfléchi, un air de bonté, qui venait et passait comme un éclair. Elle avait été très-gâtée dans son enfance, et cela se voyait encore, car les enfants gâtés en gardent le cachet toute leur vie. Elle saisissait facilement le côté ridicule des gens, et même dessinait assez bien des caricatures. Son frère l'aimait tendrement, bien qu'il eût coutume d'assurer qu'elle piquait, non comme l'abeille, mais comme la guêpe : car l'abeille meurt de sa piqûre et la guêpe ne s'en porte que mieux; comparaison qui la fâchait toujours.

« Êtes-vous ici pour longtemps ? demanda-t-elle brusquement à Astakoff en baissant les yeux et tournant sa cravache entre ses mains.

— Non, je me dispose à partir dès demain.

— Pour aller ?...

— Chez moi.

— Pour quoi faire, chez vous ?

— Comment, pourquoi ? J'y ai des affaires qui ne souffrent aucun délai.

— Êtes-vous donc un homme si rangé ?

— Je tâche de l'être; dans notre temps positif, chaque homme qui se respecte doit être positif et rangé. »

Nadejda souleva le bord de son chapeau, et Ipatoff s'écria : « Dieu ! que c'est dit avec justesse ! n'est-ce pas, Bodriakoff ? »

L'*Ame de poche* donna d'un regard son assentiment, et Yégor ajouta : « C'est absolument l'opinion de Matrona Markovna.

— Je regrette, reprit Nadejda, que cette vérité soit si bien reconnue. Mais, franchement, vous feriez mieux de rester ici; il nous manque un jeune premier. Jouez-vous la comédie ?

— Je vous avoue que ce genre d'occupation m'a toujours été pleinement étranger.

— Je suis sûre que vous joueriez bien. Vous avez l'air si.... imposant ! C'est ce qu'il faut aujourd'hui pour les jeunes premiers. Mon frère et moi nous avons l'intention d'établir ici un théâtre; mais ce ne sera pas seulement pour jouer des comédies: nous jouerons tout, des drames, des ballets et même des tragédies. Que manque-t-il à Macha pour faire une Cléopatre ou une Phèdre ? Regardez-la. »

Astakoff se retourna pour la voir. La tête appuyée contre le chambranle de la porte, et les bras croisés sur la poitrine, Marie, d'un air pensif, étendait son regard dans le lointain. Ses traits, réguliers et harmonieux, rappelaient en effet, dans ce moment, le contour des figures antiques. Elle n'avait pas entendu les dernières paroles de Nadejda; mais, remarquant que tous les regards se dirigeaient soudainement sur elle, elle se douta de leur sens, rougit et voulut s'éloigner. Nadejda saisit sa main, et, avec la caresse coquette d'un petit chat, elle l'attira vers elle et déposa un baiser sur cette main presque masculine. Marie devint plus rouge.

« Tu fais toujours des folies, Nadia.

— Mais n'ai-je pas dit la vérité ? Je le demande à tous. Allons, calme-toi, je ne le ferai plus.... Je le répète, continua-t-elle en se tournant vers Astakoff, c'est grand dommage que vous partiez. Nous avons bien un jeune

premier qui se propose lui-même; mais il est trop mauvais.

— Qui est-ce ?

— Bodriakoff, le poëte. Et comment voulez-vous qu'un poëte soit bon jeune premier ? D'abord, il s'habille d'une façon à faire frémir; et puis, on dit qu'il écrit des épigrammes, et pourtant chaque femme lui fait peur; même moi, imaginez-vous. Il balbutie, il tient toujours une main plus haut que sa tête. Enfin.... dites-moi, monsieur Astakoff, est-ce que tous les poëtes sont ainsi ?

— Je n'ai jamais connu personnellement aucun d'eux, répondit Astakoff, en se redressant de toute sa taille, et je dois dire de plus que je n'ai jamais cherché à faire une telle connaissance.

— Oui, c'est vrai, vous êtes un homme positif.... Que faire ? Nous prendrons Bodriakoff. Les autres jeunes premiers sont encore plus mauvais. Celui-là du moins apprendra son rôle par cœur, il a de la mémoire; c'est grâce à cela qu'il fait des vers. Macha, outre les rôles tragiques, fera chez nous la *prima donna*. Vous ne l'avez pas entendue chanter ?

— Non, reprit Astakoff d'un air agréable et surpris. Je ne savais pas....

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, Nadia ? » interrompit Marie mécontente.

Nadejda se leva brusquement et jeta son chapeau sur un siége : « Au nom du ciel, Macha, chante-nous quelque chose, de grâce. Je ne te laisserai pas de repos que nous ne t'ayons entendue. Allons, Macha, mon âme, j'aurais chanté moi-même pour égayer ce monsieur, qui s'ennuie visiblement; mais tu sais combien ma voix est vilaine. En revanche, tu verras comme je t'accompagnerai.

— Il faut faire toutes tes volontés, reprit Marie après

un moment de silence. Tu es une enfant gâtée, habituée à ce qu'on passe par tous tes caprices. Allons, je vais chanter.

— Bravo, bravo! s'écria Nadejda en frappant des mains. Messieurs, au salon! Et quant à mes caprices, ajouta-t-elle en la menaçant du doigt, tu me les payeras une autre fois. Est-il permis de dévoiler ainsi les faiblesses des gens devant des personnes inconnues? Yégor Kapitonitch, est-ce ainsi que Matrona Markovna vous fait rougir devant les étrangers?

— Matrona Markovna, murmura Yégor, est une femme très-respectable; seulement....

— C'est bien, c'est bien, » reprit Nadejda, et elle se dirigea en sautillant vers le salon.

Tous l'y suivirent. Elle s'assit devant le piano; Marie s'arrêta à quelques pas d'elle, les mains derrière le dos, et s'appuya à la muraille.

« Macha, dit Nadejda après un moment de réflexion, chante-nous *Le paysan sème du blé.* »

Marie chanta. Sa voix était sonore et pure; elle chantait simplement, mais avec expression. Tous l'écoutèrent avec plaisir, et Astakoff ne put cacher son étonnement. A peine eut-elle fini, qu'il s'approcha d'elle pour lui dire qu'après avoir entendu tous les artistes de la capitale, il n'aurait jamais pu croire....

« Attendez, vous en verrez bien d'autres, interrompit Nadejda. Macha, je vais contenter ton âme de Petite-Russienne; chante-nous : *Il s'élève un long bruit dans la forêt.*

— Vous êtes de ce pays-là, de la Petite-Russie? s'écria Astakoff.

— C'est ma patrie, » répondit-elle, et sur-le-champ elle se mit à chanter.

Elle prononça les premiers vers avec assez de calme; mais bientôt cette mélodie mélancolique et pénétrante,

qui lui rendait le pays natal, la jeta dans une émotion profonde. Ses yeux brillèrent, son regard prit un sentiment de fierté, sa voix vibra fortement.

« Dieu! que tu as bien chanté! s'écria Nadejda; que mon frère aura de regrets de n'être pas venu! »

Marie baissa aussitôt sa tête, qu'elle avait relevée, et sourit de ce sourire amer qui lui était habituel.

« Encore quelque chose, dit Ipatoff.

— Oh! oui, ayez cette bonté, ajouta Astakoff.

— Excusez-moi, je ne chanterai plus aujourd'hui, » répondit Marie, qui sortit brusquement de la chambre. Nadejda la suivit du regard, sembla réfléchir un moment, sourit et se mit à jouer avec un seul doigt la chanson : *Le paysan sème du blé;* puis tout à coup elle commença une polka brillante, et, sans l'avoir achevée, ferma le piano et se leva.

« Quel dommage qu'on ne puisse pas danser en ce moment! car vous ne dansez pas, je suppose, monsieur? dit-elle en s'adressant à Astakoff.

— Marie Pavlovna a une très-belle voix, répondit-il d'un ton sentencieux.

— Vous aimez donc la musique? reprit Nadejda.

— Certainement.

— Un homme aussi savant qui aime la musique!

— Qui vous a dit, mademoiselle, que je suis...?

— Ah! pardon! c'est un homme aussi positif que j'aurais dû dire.... Mais qu'est devenue Macha? Attendez, je vais la ramener. »

Et Nadejda sortit en courant.

« Une étourdie, une folle, comme vous voyez, dit Ipatoff. Mais le cœur excellent! Et quelle éducation elle a reçue! On ne peut s'en faire l'idée. Elle parle toutes les langues. Mais ce sont des gens riches, cela se comprend.

— C'est une personne digne par son amabilité de figu-

rer dans les plus hauts cercles, reprit Astakoff. Mais, pardon.... Votre femme était donc de la Petite-Russie?

— Oui, ma défunte était Petite-Russienne, et même elle ne parlait pas le russe très-correctement. Quant à Marie, c'est autre chose. Elle est venue fort jeune en Russie. Mais le sang se montre toujours. Vous avez remarqué comme elle a chanté.... Ah! il ne faut pas dire du mal de son pays en sa présence.

— Ce pays nous appartient, dit gravement Astakoff. En dire du mal serait impolitique.

— Vous avez raison. Mais que sont-elles devenues? Il est temps de prendre le thé. »

Les deux amies restèrent longtemps absentes. Ipatoff fut obligé de les envoyer chercher plusieurs fois. Elles revinrent enfin. Marie versa le thé, et Nadejda, s'approchant de la terrasse, se mit à regarder dans le jardin. Une calme et sereine soirée avait succédé à la chaleur d'un jour d'été. Le crépuscule embrasait le ciel. Sur le lac, à demi empourpré par les feux du couchant, à demi assombri par la nuit tombante, se réfléchissaient, immobiles et renversés, les arbres et les maisons. Tout se calmait, tout se taisait alentour.

« Regardez un peu, dit Nadejda à Astakoff qui s'était approché d'elle; regardez, que c'est joli! Là, dans l'étang, une étoile se mire tout près d'une lumière allumée dans la maison. L'une est dorée, l'autre rouge. Tiens! voilà la grand'mère qui arrive, » ajouta-t-elle à haute voix.

Une petite calèche d'enfant apparut derrière une touffe de lilas. Deux hommes la traînaient. Une petite vieille, bien emmaillottée, et la tête tombant sur la poitrine, y était assise. Les barbes de sa coiffe cachaient presque entièrement sa figure jaunie et ratatinée. La calèche s'arrêta devant la terrasse, et la dame s'annonça par une petite toux sèche. Ipatoff sortit aussitôt à sa rencontre, suivi de ses

deux filles, qui, durant toute la soirée, n'avaient cessé d'entrer et de sortir comme des souris.

« Je vous souhaite le bonsoir, ma mère, dit Ipatoff en élevant la voix autant que possible ; comment vous sentez-vous ?

— Je suis venue voir ce que vous faites, répondit la vieille dame avec effort et d'une voix sourde. Le temps est si beau ! J'ai dormi tout le jour, et mes jambes viennent de me réveiller. Oh ! ces jambes ! Elles ne me servent plus à rien qu'à me faire souffrir.

— Permettez-moi, ma mère, de vous présenter notre voisin, M. Astakoff.

— Enchantée, dit la vieille en jetant sur le visiteur un regard de ses grands yeux noirs, déjà ternes. Je vous prie d'avoir de la bonté pour mon jeune homme. C'est un bon jeune homme. Je lui ai donné l'éducation que j'ai pu, comme peut une femme. Il a encore beaucoup de légèreté ; mais il faut espérer qu'avec l'aide de Dieu, l'âge le rendra plus raisonnable. Je le désire beaucoup, car il est temps que je remette à un autre la conduite des affaires.... C'est vous, Nadia ?

— C'est moi, grand'mère.

— Que fait Macha ?

— Elle verse le thé.

— Hum ! S'en tire-t-elle bien ? Et qui est encore là ?

— Ivan Illiitch et Yégor Kapitonitch.

— Le mari de Matrona Markovna ?...

— Lui-même, grand'mère. »

La vieille murmura encore quelques paroles inintelligibles.

« Allons, c'est bien, fit-elle. Écoute un peu, Micha [1],

1. Diminutif de Michaïl.

J'ai beau demander le starosta, il ne vient point. Dis-lui qu'il se présente demain de bonne heure ; j'ai une quantité d'ordres à lui donner. Je vois bien que, sans moi, tout irait de travers. C'est assez ; je suis fatiguée. Traînez-moi, vous autres. Adieu, mon petit père, ajouta-t-elle en se tournant vers Astakoff ; j'ai oublié votre nom, excusez une vieille. Et vous, petites filles, ne me reconduisez pas, c'est inutile. Vous ne pensez qu'à courir. Restez assises, et apprenez vos leçons. M'entendez-vous ? Macha vous gâte.... Allons, marchez. »

La tête de la bonne dame, qu'elle avait relevée avec effort, retomba sur sa poitrine, et la calèche s'éloigna.

« Quel âge a votre mère ? demanda Astakoff.

— Elle n'a que soixante et quatorze ans ; mais il y en a déjà vingt-six qu'elle est entièrement percluse. Ce malheur lui est arrivé bien peu après la mort de mon père. C'était une beauté. »

Tous se turent un moment.

« Quelle horreur ! s'écria Nadejda. Une chauve-souris vient de passer. » Et, rentrant précipitamment dans le salon : « Il est temps que je m'en aille, Michaïl Nicolaïtch, faites seller mon cheval.

— Moi aussi, dit Astakoff.

— Comment, comment ! s'écria Ipatoff. Mais non, vous passerez ici la nuit. Il y a douze grandes verstes à faire. Et vous, Nadejda Alexeïevna, qui vous presse ? Attendez au moins que la lune se lève.

— Voilà une idée, répondit-elle ; il y a longtemps que je n'ai monté à cheval au clair de lune. C'est donc convenu. Et vous, Vladimir Sergeïtch, je vais vous faire préparer une chambre. »

On apporta des lumières. Ipatoff et Yégor se mirent à jouer à la préférence, et l'*Ame de poche* s'établit silencieusement auprès d'eux.

« Oui, c'est charmant, reprit Nadejda, de monter à cheval au clair de lune, surtout en traversant des buissons de noisetiers. On a peur, et ça fait plaisir. Quel étrange jeu de lumières et d'arbres! On croit toujours que quelqu'un vous précède, ou vous suit, ou se glisse auprès de vous. »

Astakoff l'encouragea par un sourire protecteur.

« Encore autre chose, dit-elle. Vous est-il arrivé d'être assis, par une nuit bien chaude et bien sombre, sur la lisière d'un bois? Il me semble, à moi, que deux personnes se disputent en chuchotant tout contre mon oreille.

— C'est le sang, dit Ipatoff en jetant sa carte.

— Vos descriptions sont très-poétiques, mademoiselle, ajouta Astakoff.

— Vous trouvez? En ce cas, elles ne doivent pas plaire à Macha.

— Pourquoi donc? Est-ce que Marie Pavlovna n'aime pas la poésie?

— Non; elle trouve que tout cela est composé, est faux, et elle a l'horreur de tout ce qui n'est pas vrai.

— Quel étrange reproche! composé! Comment peuvent faire autrement ceux qui composent des vers?

— Mais vous aussi, vous ne devez pas aimer la poésie?

— Au contraire; j'aime les vers quand, d'une part, ils sont harmonieux, et que, de l'autre, ils expriment une pensée.... comprenez-moi bien.... ce qu'en France on nomme *une idée*.... une *idée*, entendez-vous? »

Marie se leva.

« Où vas-tu? demanda Nadejda.

— Coucher les enfants; il est bientôt neuf heures.

— On les couchera bien sans toi. Comment! voilà monsieur qui devient éloquent, et tu veux t'en aller? »

Marie prit les deux petites par les mains, et s'éloigna.

« Elle n'est pas de bonne humeur aujourd'hui, fit Nadejda, et j'en sais la raison ; mais cela passera.

— Permettez-moi de vous demander, lui dit Astakoff, si vous avez l'intention de passer l'hiver à Saint-Pétersbourg ?

— Je ne sais ; je crains de m'y ennuyer.

— S'ennuyer à Saint-Pétersbourg ! Comment serait-ce possible ? »

Et Astakoff se mit à lui décrire les charmes d'une vie de capitale. Nadejda l'écoutait avec attention, sans le quitter des yeux. Elle semblait étudier sa physionomie, et souriait intérieurement.

« Vous ne vous en repentirez pas, dit Astakoff en terminant sa description.

— Je ne me repens jamais. Quand on a fait une sottise, il faut tâcher de l'oublier aussi vite que possible ; voilà tout.

— Permettez-moi de vous demander encore, reprit Astakoff, et cette fois en français, si vous connaissez depuis longtemps Marie Pavlovna ? Quelle est sa famille ? Sont-ce des gens riches, comme il faut ?

— Permettez-moi de vous demander à mon tour, repartit Nadedja, pourquoi vous m'avez adressé cette question-là en français ?

— Mademoiselle.... je ne sais trop....

— Eh bien ! je le sais, moi. Marie est une charmante fille.... qui parle mal le français, ajouta-t-elle après une pause.

— Elle est assurément très-originale, murmura Astakoff.

— Originale ! est-ce bien une louange dans votre bouche, dans la bouche d'un homme positif ? Moi aussi,

peut-être, je vous semble originale. Ah! je crois que la lune s'est levée; oui, voici son reflet sur les peupliers. Il faut partir; je vais dire qu'on selle *Krasavtchick*.

— Il est déjà sellé, dit le petit Cosaque de Nadejda, en se montrant dans la bande de lumière qui tombait du salon sur le jardin.

— C'est bien. Macha, où es-tu? Viens me dire adieu. »

Marie sortit de la chambre voisine. Les hommes se levèrent de leur table de jeu.

« Vous partez déjà? dit Ipatoff.

— Oui, il est temps. » Et, s'avançant près de la porte vitrée : « Oh! quelle nuit! Venez tous, avancez la tête. N'est-ce pas que vous sentez comme la nuit respire? Quelle odeur! Toutes les fleurs se sont éveillées, et nous allons dormir, nous. A propos, Macha, j'ai dit à M. Astakoff que tu ne peux pas souffrir la poésie. Voici mon cheval. Adieu tous. »

Elle descendit en courant les marches du perron, sauta légèrement en selle, dit : « A demain; » et, donnant de la cravache sur le cou de son cheval, elle partit au galop par la digue. Tous la suivaient du regard. « A demain! » fit-elle encore derrière les peupliers. On entendit longtemps le bruit des sabots, qui se perdit peu à peu dans le silence de la nuit.

Ipatoff proposa de rentrer à la maison,

« Il est fort agréable d'être à l'air, dit-il, mais mieux vaut encore reprendre notre partie. »

Ils rentrèrent. Astakoff interrogea de nouveau Marie.

« Pourquoi, lui dit-il, n'aimez-vous pas la poésie?

— Les vers ne me plaisent pas, répondit-elle.

— Peut-être en avez-vous lu fort peu?

— Je n'en lis pas moi-même; on m'en a lu quelques-uns.

— Même ceux de Pouchkine ne vous plaisent pas!

— Même ceux de Pouchkine.

— Pourquoi? »

Marie ne répondit rien. Mais Ipatoff, se penchant sur le dos de la chaise, fit remarquer avec un sourire bienveillant que ce n'étaient pas seulement les vers que Marie n'aimait pas; qu'elle n'aimait pas non plus le sucre, et généralement rien de doux.

« Mais il y a des vers qui ne sont pas doux, s'écria Astakoff.

— Par exemple! » fit Marie.

Astakoff se gratta l'oreille. Il savait lui-même peu de vers par cœur, et, demander un exemplaire de Pouchkine chez Ipatoff eût été folie.

« Voici, dit-il enfin. Connaissez-vous *Antchar*, *l'arbre de la mort?* Il est impossible de dire que cette poésie soit douce.

— Récitez, » dit Marie, baissant la tête.

Astakoff jeta les yeux sur le plafond, fronça les sourcils, prit une pose grave, et récita les vers suivants[1]:

« Au milieu d'un désert avare et maigre, sur un sol calciné par l'ardente chaleur, Antchar, comme une sentinelle terrible, se dresse, unique dans tout l'univers.

« La Nature, mère de ces steppes éternellement altérées, l'a procréé dans un jour de colère, et a imprégné d'un venin subtil la verdure morte de ses branches, et jusqu'à ses racines.

« Le venin suinte à travers son écorce, fondu par l'ardeur de midi, et, vers le soir, il reste figé en hideuses larmes à demi transparentes.

1. Ils ne sont pas cités dans l'original, tout Russe sachant par cœur cette pièce de vers, longtemps prohibée par la censure.

« Aucun oiseau ne vole alentour; aucun animal ne s'en approche; seul le noir tourbillon se heurte sur lui, et, quand il le dépasse, il fuit, déjà pestiféré.

« Si une nuée errante vient arroser son feuillage toujours somnolent, la pluie découle, déjà empoisonnée, de ses branches dans le sable brûlant.

« Mais un homme, par un simple regard de commandement, envoya vers l'arbre de la mort un autre homme, et celui-ci, docilement, se mit en route, et revint, le jour suivant, avec le poison.

« Il apporta la gomme mortelle, et une branche aux feuilles flétries. La sueur coulait en ruisselets glacés de son front pâlissant.

« Il l'apporta, fléchit et se coucha sur les nattes de la tente; et le pauvre esclave mourut aux pieds du seigneur invincible.

« Et le prince fit tremper dans le poison la pointe de ses flèches rapides, et, avec elles, envoya la mort à tous ses voisins paisibles. »

Après la première strophe, Marie avait levé lentement les yeux, et les avait fixés sur Astakoff. Quand il eut fini :

« De grâce, lui dit-elle, répétez encore. »

Astakoff récita de nouveau l'*Antchar*. Marie passa dans l'autre chambre, puis revint aussitôt avec une plume et du papier, et lui dit :

« Je vous en prie, écrivez-moi cela.

— Avec plaisir; mais je m'étonne, je vous l'avoue, que ces vers aient pu vous plaire. Je les avais cités uniquement pour vous prouver que tous les vers ne sont pas doux. Les voici, » ajouta-t-il en posant un grand point d'exclamation à la fin du dernier. Marie le remercia, et emporta la feuille.

Une demi-heure plus tard, on apporta le souper, et bientôt chacun gagna sa chambre. Vainement Astakoff,

pendant le souper, avait tâché de faire parler Marie ; il était difficile de lier conversation avec elle, et les anecdotes qu'il contait n'intéressaient que médiocrement sa voisine, bien qu'il y employât les expressions les plus choisies. En se couchant, Astakoff ne put se défendre de penser à Marie et à Nadejda ; cependant il se serait endormi bien vite, si son voisin Yégor Kapitonitch ne l'en eût empêché. Le mari de Matrona Markovna, déjà déshabillé et couché dans son lit, avait une longue conversation avec son domestique ; il lui faisait de la morale, Chacune de ses paroles arrivait distincte aux oreilles d'Astakoff ; une mince cloison séparait leurs appartements.

« Tiens la chandelle devant ta poitrine, disait Yégor Kapitonitch d'une voix larmoyante ; tiens-la de façon que je voie ton visage. Tu m'as fait vieillir, homme sans conscience, vieillir complétement.

— Par quoi, de grâce, ai-je pu vous faire vieillir, Yégor Kapitonitch ? répondit la voix rauque et endormie du domestique.

— Par quoi ? je te dirai par quoi. Combien de fois t'ai-je dit : « Mitka, te disais-je, quand tu viens avec moi quelque part en visite, prends toujours pour moi deux habillements de rechange, surtout.... tiens ta chandelle devant ta poitrine.... surtout des habillements d'en bas. » Et qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Quoi ?

— Quoi ? Demain, que mettrai-je ?

— Ce que vous avez mis aujourd'hui.

— Tu me fais vieillir, brigand, tu me fais vieillir. Aujourd'hui déjà, je ne savais plus que devenir de la chaleur.... tiens ta chandelle, et ne dors pas, quand ton maître te fait l'honneur de converser avec toi.

— Mais Matrona Markovna m'a dit que c'était assez.

« Pourquoi, dit-elle, prendre tant de choses avec vous ? ça ne fait que les user. »

— Matrona Markovna ! Est-ce l'affaire des dames de mettre le nez dans ces choses-là, être grossier que tu es ? Tous, tous, vous me faites vieillir.

— Mais Yakhim a dit la même chose.

— Comment dis-tu ?

— Je dis que Yakhim l'a dit.

— Yakhim, Yakhim ! répéta Yégor d'un ton de reproche. Voyez-vous ces gens sans foi ni loi, qui ne savent pas même parler le russe ? Yakhim ! qu'est-ce que Yakhim ? Yéphim peut se dire, à la rigueur, parce que.... comprends-moi bien ; le nom de ce saint est Éphymus en grec, m'entends-tu ? quand on est pressé, je comprends que l'on dise Yéphim ; mais jamais Yakhim. Yakhim ! Vous me faites tous vieillir, brigands. Tiens ta chandelle. »

Et longtemps encore Yégor Kapitonitch continua à morigéner son serviteur, malgré les soupirs et la petite toux d'impatience que faisait entendre Astakoff. Enfin le voisin renvoya son infortuné Mitka et s'endormit. Mais Astakoff n'en fut guère plus soulagé. Yégor avait l'habitude de ronfler si fort et si haut, avec de tels passages du grave à l'aigu, que la cloison elle-même semblait en gémir. De plus, l'air de la petite chambre où couchait Astakoff était lourd et renfermé, et pour couverture il avait un édredon ; il ne put y tenir, et se leva. Il ouvrit la fenêtre, et se mit à respirer avec bonheur l'air frais de la nuit ; sa fenêtre donnait sur le jardin. Le ciel était pur, et le disque de la pleine lune, tantôt se réfléchissait tout rond sur le lac, tantôt s'étendait en une longue gerbe de paillettes dorées qui s'agitait mollement. Dans un des petits sentiers du jardin, Astakoff aperçut une figure de femme, et l'ayant considérée attentivement, il reconnut Marie. Elle se tenait immobile, et son visage

pâli s'éclairait des rayons de la lune. Tout à coup elle se mit à parler. Astakoff étendit la tête avec précaution ; il entendit ces mots : « Un homme, par un simple regard de commandement, envoya vers l'arbre de la Mort un autre homme.....»

« Tiens, se dit-il, mes petits vers ont produit de l'effet. »

En fixant ses regards sur Marie, il pouvait distinguer ses grands yeux sombres, ses sourcils sévères. A ce moment, elle tressaillit, tourna la tête comme si quelqu'un l'eût appelée, et entra rapidement dans l'ombre épaisse d'une charmille d'acacias. Astakoff resta encore quelque temps à la fenêtre ; puis il finit par se recoucher. « Quel être étrange ! disait-il en se tournant dans son lit ; qu'on dise ensuite qu'il n'y a rien d'intéressant dans la province ! Quel être étrange ! je lui demanderai demain ce qu'elle faisait dans le jardin cette nuit. »

Et Yégor Kapitonitch continuait à ronfler.

II

Le lendemain, Astakoff s'éveilla fort tard, et, aussitôt après le thé pris en commun dans la salle à manger, il retourna à sa maison pour y achever les comptes, malgré toutes les instances de son hôte. Marie avait assisté au déjeuner ; toutefois Astakoff ne crut pas devoir l'interroger sur sa promenade nocturne. C'était un de ces hommes auxquels il est difficile de se livrer deux jours de suite à des idées étrangères à leur vie ordinaire ; il aurait fallu parler poésie, et il trouvait que c'était assez de s'être abandonné une fois à ces rêveries. Il passa

toute la journée dans les champs, dîna de très-bon appétit, fit la sieste, et, son sommeil fini, demanda les comptes. Mais, après avoir vérifié quelques additions, il fit atteler son *tarantass* et partit pour Ipatofka. On a beau être un homme positif, on n'a pas un cœur de pierre dans la poitrine, et l'on n'aime pas plus à s'ennuyer que le reste des mortels.

Astakoff était encore sur la digue lorsqu'il entendit des bruits de voix et d'instruments. Dans la maison d'Ipatoff on chantait des chansons russes en chœur; il retrouva toute la société du matin, augmentée de Nadejda. Tous étaient assis en rond par terre, autour d'un homme d'une trentaine d'années, au visage brun, aux yeux et aux cheveux noirs, vêtu d'une petite veste en velours, avec un mouchoir rouge négligemment attaché autour du cou, et une guitare à la main. C'était Piôtr Alexeïtch Vérétieff, le frère de Nadejda. En apercevant Astakoff, Ipatoff poussa une exclamation de joie, et le présenta aussitôt au nouveau musicien. Après l'avoir poliment salué, Astakoff s'inclina plus profondément devant sa sœur.

« Nous sommes à chanter à la villageoise des chansons en chœur, dit Ipatoff, et voilà celui qui nous donne le ton. Si vous saviez comme il s'en tire bien! mais vous allez l'entendre.

— Voulez-vous faire une partie dans notre chœur? demanda Nadejda.

— Je le ferais avec plaisir, mais je n'ai pas de voix.

— N'importe. Voyez: Yégor Kapitonitch chante bien! et moi aussi. Il faut seulement suivre les autres. Asseyez-vous; et toi, frère, commence.

— Voyons un peu, quelle chanson chanter? » dit Vérétieff en pinçant des arpéges sur sa guitare; et jetant un regard sur Marie, qui était assise à ses pieds: Je crois, dit-il, que c'est à votre tour de commencer.

— Non, chantez, vous, répliqua celle-ci.

— Il y a une Chanson : *En descendant notre mère la Volga*[1], dit Astakoff; je ne sais si vous la connaissez.

— Je crois bien, s'écria Vérétieff, mais nous la gardons pour la bonne bouche[2]. » Et, frappant sur ses cordes, il entonna d'une voix sonore une autre chanson populaire: *Le soleil est à son déclin.*

Il chantait fort bien, avec hardiesse et gaieté. Son visage, mâle et expressif, s'animait alors; il donnait à ses épaules de rapides secousses, appliquait toute sa main sur les cordes de la guitare, puis la levait brusquement, secouait sa chevelure bouclée, et, d'un regard d'autorité qu'il promenait autour de lui, il entraînait ses chanteurs. Souvent, à Moscou, il avait eu l'occasion d'entendre le célèbre Ilia[3], et il l'imitait parfaitement. La voix de Marie se détachait des autres comme une onde sonore; toutes les autres voix semblaient suivre la sienne; mais elle s'obstinait à ne pas vouloir chanter seule, et ce fut Vérétieff qui resta coryphée jusqu'à la fin, car on chanta beaucoup d'autres chansons.

Le soir s'avançait, et un orage avec lui. Dès midi l'on avait entendu de lointains tonnerres. Mais voilà qu'un large nuage, qui était resté couché à l'horizon comme une traînée de plomb, commença à s'étendre, à s'allonger par-dessus la cime des arbres. L'air se mit à frémir, ébranlé par les coups de tonnerre qui se rapprochaient; le vent s'éleva, secoua violemment les feuilles, puis se calma un moment, puis souffla plus fort en sifflement aigu. De lugubres ténèbres s'étendirent rapidement sur la terre, en éteignant les dernières lueurs du crépuscule; des nuées basses et longues s'élancèrent dans le ciel

1. Volga est féminin en russe.
2. Cette chanson est très-répandue en Russie.
3. Élie, chef d'un chœur de bohémiens.

comme si elles avaient soudainement rompu leurs chaînes ; la pluie tomba en larges gouttes ; un éclair rouge déchira les ténèbres, et le tonnerre, en ligne verticale, retentit avec fracas.

« Partons vite, dit Ipatoff, si nous ne voulons être mouillés. »

Tous se levèrent. « Attendez, s'écria Vérétieff ; une dernière chanson.... Ma maison, ma maisonnette, ma maison neuve, » commença-t-il à pleine voix, en grattant ses cordes des cinq doigts, et regardant, tête haute, l'orage menaçant.

— Ma maison, ma maisonnette, ma maison neuve, » répéta le chœur involontairement entraîné.

La pluie se mit à tomber par torrents ; mais Vérétieff chanta : « Ma maisonnette » jusqu'au bout. De temps en temps étouffée par les coups de tonnerre, la vive chansonnette semblait encore plus vaillante au bruissement de la pluie, aux rafales du vent. Enfin la dernière exclamation du chœur retentit, et toute la société, courant et riant, rentra dans le salon. Les deux petites filles surtout riaient de bon cœur en secouant leurs robes mouillées. Ipatoff, cependant, fit fermer toutes les fenêtres, et Yégor Kapitonitch approuva fort cette précaution, disant que, suivant l'opinion de Matrona Markovna, l'électricité était plus capable d'agir dans le vide. L'*Ame de poche* le regarda d'un air étonné, fit un pas en arrière, et jeta par terre une chaise. C'étaient de petits malheurs qui lui arrivaient à chaque instant.

L'orage passa vite ; les portes et les fenêtres se rouvrirent, et la maison se remplit d'un parfum humide. On apporta le thé ; après quoi les gens âgés se mirent aux cartes avec l'inévitable société de Bodriakoff. Astakoff allait s'approcher de Marie, qui était assise à côté de Vérétieff; mais Nadejda l'appela près d'elle, et entama aussi-

tôt une vive conversation sur Saint-Pétersbourg et la vie qu'on y mène. Elle attaquait les usages de la capitale ; Astakoff crut devoir les défendre. « Sur quoi disputez-vous là ? » demanda Vérétieff en se levant et en s'avançant de leur côté. Sa démarche était nonchalante ; dans tous ses mouvements, quand il n'était pas animé, se voyait une sorte de paresse qui pouvait être de l'insouciance ou de la fatigue.

« Toujours sur Saint-Pétersbourg, répondit Nadejda; M. Astakoff ne peut assez le louer.

— Une bonne ville, reprit Vérétieff. Du reste, à mon avis, il fait bon partout. Qu'on trouve quelques femmes, et, pardonnez ma franchise, aussi quelques bouteilles, et l'homme n'a plus rien à désirer.

— Vous m'étonnez, dit Astakoff. Est-il possible que vous soyez de l'opinion que, pour un homme civilisé, il n'y a....

— J'en conviens, interrompit Vérétieff, qui, malgré sa politesse, avait l'habitude de ne pas laisser achever les phrases commencées. Ce n'est pas de ma compétence, je ne suis pas un philosophe.

— Je ne suis pas non plus un philosophe, répliqua l'autre, et n'ai pas la moindre envie de le devenir; mais la question doit être autrement posée.... »

Vérétieff jeta un regard distrait sur sa sœur, qui lui dit avec un léger sourire et à voix basse : « Pétroucha, ma petite âme, contrefais Yégor Kapitonitch ; fais-nous ce plaisir. »

Le visage de Vérétieff changea soudainement, et, l'on ne saurait dire par quel miracle, devint tout semblable à celui de Yégor, bien qu'il n'y eût rien de commun entre les deux figures, et que Vérétieff se fût borné à froncer un peu le nez et à baisser le coin des lèvres. «Certainement, se mit-il à murmurer en imitant la voix d'Yégor, Matrona Markovna est une dame d'excessive sévérité sur

les manières ; mais c'est une épouse exemplaire. Il est vrai, quoi que je dise....

— Que les demoiselles Biruleff savent tout, interrompit Nadejda, retenant à peine un éclat de rire.

— Elles savent tout, dès le lendemain, continua Vérétieff avec une grimace si comique et un regard si consterné, si suppliant, qu'Astakoff lui-même ne put s'empêcher de sourire.

— Vous avez, dit-il, un grand talent d'imitation. »

Vérétieff passa la main sur son visage, et ses traits reprirent aussitôt leur forme habituelle.

« C'est qu'il sait contrefaire tout le monde, s'écria Nadejda ; il y est passé maître.

— Même moi, vous auriez pu me contrefaire ? s'écria Astakoff.

— Certainement, reprit Nadejda.

— Ah ! de grâce, contrefaites-moi, nous sommes à la campagne, sans cérémonie.

— Vous l'avez crue ? dit Vérékieff, en donnant à sa voix l'inflexion de celle d'Astakoff, mais avec tant de discrétion que Nadejda seule put le remarquer, et qu'elle se mordit la langue. Ne vous avisez pas de la croire. Elle vous dirait de moi bien d'autres choses.

— Si vous saviez quel acteur c'est ! reprit Nadejda ; il joue tous les rôles ; c'est notre régisseur, notre souffleur ; il fait tout ce qu'il veut. Oh ! c'est dommage que vous partiez si vite !

— Ma sœur, ton affection t'aveugle, dit Vérétieff d'un air grave, mais conservant toujours l'inflexion de la voix d'Astakoff. Que pensera de toi monsieur ? Il te prendra pour une provinciale. »

Astakoff protesta. « Fais-nous voir, Pétroucha, reprit Nadejda, comment un homme ivre ne peut pas tirer son mouchoir de sa poche, ou plutôt comment que'qu'un

veut attraper une grosse mouche sur une vitre, et comment elle s'échappe de ses doigts en bourdonnant.

— Tu es un véritable enfant, » répondit Vérétieff.

Cependant il s'approcha de la fenêtre près de laquelle se tenait Marie, et se mit à promener ses doigts sur la vitre en imitant le bourdonnement de la mouche. On aurait cru qu'une véritable mouche se débattait sous sa main. Nadejda partit d'un éclat de rire, et tous l'imitèrent dans la chambre. La seule Marie ne changea pas de visage, et même ses lèvres prirent une expression plus sévère. Elle leva les yeux qu'elle avait tenus baissés, et jetant un regard sérieux sur Vérétieff : « C'est bien honorable, dit-elle, de faire le bouffon. » Aussitôt Vérétieff retira sa main de la vitre, tourna brusquement sur ses talons, et, après avoir fait deux ou trois pas dans la chambre, il sortit sur la terrasse, et de là dans le jardin, qui était entièrement sombre.

« Quel homme plaisant que Piôtr Alexeïtch ! s'écria Yégor Kapitonitch, sans quitter ses cartes ; il faut que je le fasse voir à Matrona Markovna. »

Nadejda se leva, et s'approchant de Marie : « Qu'as-tu dit à mon frère ? demanda-t-elle.

— Rien, répondit Marie.

— Comment, rien ? c'est impossible. Viens. »

Et passant son bras sous celui de son amie, elle la fit lever et l'entraîna dans le jardin. Astakoff les suivit du regard avec surprise, et fit même entendre un *hum !* désapprobateur. Mais comme personne ne fit attention à sa mauvaise humeur, il s'approcha de la table, et se mit à regarder le jeu avec un air encore plus grave et plus digne que de coutume. Les deux amies ne rentrèrent qu'une demi-heure plus tard. Vérétieff les suivait d'un air embarrassé. « Quelle belle nuit ! s'écria Nadejda en rentrant. Qu'il fait bon dans le jardin !

— A propos, dit Astakoff, s'approchant de Marie, le pouce dans l'entournure de son gilet, est-ce bien vous que j'ai vue hier soir dans le jardin ?»

Marie le regarda fixement, et Vérétieff fronça le sourcil, semblant interroger des yeux Marie et Astakoff.

« Il m'a semblé entendre, reprit celui-ci, que vous déclamiez l'*Antchar*.

— C'était bien moi, répondit Marie; seulement je n'ai pas déclamé, car je ne déclame jamais.

— Mais pourtant, mademoiselle....

— Vous vous êtes trompé, dit-elle avec une froide brusquerie.

— Qu'est-ce que c'est que cette poésie? dit en s'interposant Nadejda, qui semblait émue. Cet *antchar*, n'est-ce pas un arbre vénéneux?

— Oui, dit Astakoff.

— Oh! comme les *daturas*.... Te souviens-tu, Macha, comme les *daturas* étaient beaux sur notre balcon, au clair de la lune, avec leurs longues fleurs blanches? et quelle odeur ils répandaient, douce, pénétrante et perfide!

— Une perfide odeur, mademoiselle?

— Oui, perfide. De quoi vous étonner? On dit qu'elle est dangereuse, et pourtant elle vous attire. Pourquoi ce qui est mauvais peut-il séduire? pourquoi le mal peut-il avoir la beauté?

— Oh, oh! nous tombons dans les abstractions philosophiques, dit Vérétieff.

— Monsieur a raison, reprit Astakoff. Vous détournez la question. Je voulais dire que j'ai récité hier à Marie Pavlovna des vers qui lui firent un effet, un effet.... malgré ce qu'on m'avait dit....

— Allons, dit Nadejda, pour en finir, récitez-nous-les encore. »

Astakoff se remit en posture, et récita la pièce de Pouchkine.

« Trop emphatique, dit Vérétieff, comme involontairement.

— Vous trouvez ce morceau trop emphatique? demanda Astakoff.

— Non pas le morceau. Excusez-moi, mais il me semble que vous ne récitez pas avec assez de simplicité. Les vers disent assez par eux-mêmes. Au reste, je puis me tromper.

— Non, tu ne te trompes jamais, interrompit Nadejda.

— Oh! c'est connu, reprit Vérétieff; je suis à tes yeux un génie, un homme comblé des dons de la nature, qui sait tout, qui pourrait tout faire. Par malheur, sa paresse s'y oppose, n'est-ce pas?

— Je sais ce que je sais, dit Nadejda en hochant la tête.

— Pour moi, dit Astakoff d'un air légèrement boudeur, je ne dispute pas; vous devez vous y connaître mieux que moi; ce n'est pas de ma spécialité.

— Je vous ai prié de m'excuser, » reprit Vérétieff avec un mouvement d'impatience qu'il réprima aussitôt.

En ce moment le jeu finissait. « A propos, Vladimir Sergeïtch, dit Ipatoff en se levant, un de nos voisins, très-digne et très-excellent homme, M. Akiline, m'a chargé de vous prier de lui faire l'honneur d'assister à son bal. Je dis bal pour la beauté du style; c'est une soirée dansante, sans cérémonie. Il serait venu vous engager lui-même; mais il a craint de vous déranger.

— Excusez, répondit Astakoff, je dois retourner chez moi.

— Que croyez-vous donc? reprit Ipatoff; c'est demain qu'il donne ce bal, pour sa fête. Vous lui ferez tant de plaisir! et ce n'est qu'à dix verstes d'ici. Si vous voulez, nous vous y mènerons.

— Et vous pourrez, interrompit Nadejda, m'engager

sur-le-champ pour la cinquième contredanse; les autres sont déjà prises.

— Vous êtes bien aimable. Et pour la mazourke, êtes-vous engagée?

— Oui.... non, non, je suis libre.

— En ce cas, j'aurai l'honneur....

— Vous allez donc au bal? très-bien, avec plaisir.

— Bravo! s'écria Ipatoff; Akiline sera dans l'enchantement, bravo! Crie donc bravo, Bodriakoff. »

L'*Ame de poche* voulait, comme d'usage, répondre par le silence; mais il crut convenable de faire entendre un bravo sourd et flegmatique.



« Quelle idée avais-tu, disait une heure plus tard Vérétieff à sa sœur, assis auprès d'elle dans une légère voiture à deux roues qu'il conduisait lui-même, quelle idée avais-tu de te jeter à la tête de ce fat, avec ta mazourke?

— J'avais mes intentions.

— Est-il permis de les connaître?

— C'est mon secret.

— Oh, oh! »

Et il frappa du fouet son cheval, qui serrait les oreilles devant l'ombre d'un gros buisson qui tombait sur la route faiblement éclairée par la lune.

« Et toi, danses-tu avec Macha? fit Nadejda à son tour.

— Oui, dit l'autre avec indifférence.

— Oui, oui, répéta Nadejda d'un ton de reproche. Décidément, vous autres hommes, vous ne valez pas l'amour d'une honnête fille.

— Tu crois? Et ce monsieur de Saint-Pétersbourg, te vaut-il, lui?

— Plus que toi.

— Tiens, tiens! » Et Vérétieff ajouta avec un soupir ces vers d'une comédie : « Quelle corvée, bon Dieu, que d'être frère d'une fille à marier! »

— En vérité! je te donne beaucoup de besogne! C'est toi plutôt qui m'en donnes.

— Je ne m'en serais jamais douté.

— Ce n'est pas à propos de Macha que je te le dis.

— A propos de quoi donc? »

Le visage de Nadejda prit une expression triste. « Tu le sais bien toi-même, dit-elle en baissant la voix.

— Ah! je comprends. J'aime à boire avec des amis, Nadejda Alexeïevna; j'en fais mon *mea culpa*, je l'aime fort.

— Finis, frère, je t'en prie. Il n'y a pas là de quoi plaisanter.

— Tam, tam, pum, pum! marmotta Vérétieff entre ses dents.

— C'est ta perte, c'est ta ruine, et tu plaisantes!

— Le paysan sème du blé, sa femme dit que ce sont des pavots, » entonna Vérétieff à pleine voix; et il frappa des rênes le dos de son cheval, qui partit au galop.

III

De retour à la maison, Vérétieff ne se déshabilla point; et deux heures plus tard, quand l'aurore commençait à poindre, il sortit furtivement de chez lui.

A mi-chemin entre sa propriété et Ipatovka, sur les bords d'un ravin profond et escarpé, existait un petit

bois de bouleaux. Les jeunes arbres poussaient très-serrés; aucune hache n'avait encore touché leurs tiges élégantes. Une ombre, sinon épaisse, au moins continue, tombait de leurs petites feuilles sur l'herbe fine et douce, tout émaillée de coupes d'or, de clochettes d'argent et des croix rouges de l'œillet sauvage. Le soleil, qui venait de se lever, inondait le bois d'une lumière puissante et discrète; les grosses gouttes de rosée s'allumaient çà et là d'un feu passager; tout respirait la fraîcheur, la vie, et cette innocente solennité des premiers instants du matin, alors que tout est déjà si radieux et encore si tranquille. On n'entendait que les voix perlées des alouettes planant sur les champs éloignés, et, dans le bois même, deux ou trois petits oiseaux essayaient de courtes modulations, et se taisaient ensuite comme pour écouter si l'essai leur avait réussi. Une odeur forte et salubre s'élevait de la terre humide, et l'air, pur et léger, l'embrasait de fraîches ondulations. C'était une splendide matinée d'été; c'était le sourire du matin, pareil à celui d'un enfant qui s'éveille.

Non loin du ravin, dans une éclaircie du bois, Vérétieff était assis par terre sur un manteau; Marie se tenait près de lui, appuyée contre un bouleau, et les mains derrière le dos, dans son attitude favorite.

Ils se taisaient tous deux. Marie regardait dans le lointain; une écharpe blanche avait glissé de sa tête sur ses épaules; un léger souffle de vent agitait ses cheveux relevés à la hâte. Vérétieff tenait la tête baissée, et frappait l'herbe d'une branche qu'il avait à la main.

« Eh bien! fit-il enfin, vous êtes fâchée contre moi? »

Marie ne répondit rien. « Macha, vous êtes fâchée, » répéta-t-il en levant les yeux sur elle.

Marie lui jeta un rapide regard, et, rencontrant ses yeux, se détourna brusquement.

« Oui, dit-elle.

— Pourquoi ? » demanda Vérétieff en jetant la branche loin de lui.

Marie se tut de nouveau.

« Au reste, ajouta Vérétieff après un court silence, vous avez assurément le droit d'être fâchée contre moi. Vous devez me tenir, non-seulement pour un mauvais sujet, mais encore....

— Vous ne me comprenez pas, interrompit Marie ; si je suis fâchée contre vous, ce n'est pas à propos de moi.

— A propos de qui donc ?

— A propos de vous-même. »

Vérétieff sourit et haussa les épaules.

« Encore ! dit-il ; encore cette même pensée qui vous poursuit : Pourquoi ne fais-je rien, et n'essayé-je de rien faire ? Vous êtes, Macha, un être admirable ; vous prenez tant de souci des autres, et si peu de vous-même ! Pas le moindre égoïsme en vous ; sur l'honneur, il n'y a pas dans le monde entier une autre jeune fille comme vous. Le malheur est que je ne mérite pas décidément votre affection ; je le dis sérieusement.

— Tant pis ; vous vous connaissez, et ne faites rien. »

Vérétieff sourit de nouveau.

« Macha, tendez une de vos mains, et donnez-la-moi, » dit-il avec une inflexion de voix caressante.

Marie fronça le sourcil.

« Donnez-moi votre belle, votre pure et honnête main, que j'y dépose un baiser respectueux et tendre, comme un écolier étourdi baise la main de son maître indulgent. »

Et Vérétieff, se levant, étendit ses bras vers Marie.

« Finissez, dit-elle ; vous ne faites que rire et plaisanter et vous plaisanterez de la vie entière.

— Tiens, c'est une nouvelle expression que vous employez là ; vous voulez dire que j'userai ma vie en plai-

santant. Eh bien, vous, vous faites plus mal encore ; vous perdrez votre vie en *sérieusant*, je fais mon expression aussi. Vous me rappelez, Macha, une scène du *don Juan* de Pouchkine. Avez-vous lu le *don Juan* de Pouchkine ?

— Non.

— Ah ! j'oubliais que vous ne lisez rien. Il y a une scène.... Des jeunes gens de Séville sont en visite chez une certaine Laura, qui les renvoie tous, et reste seule avec l'un d'eux nommé Carlos. Ils sortent ensemble sur le balcon : la nuit est belle ; Laura l'admire, et voilà que Carlos se met à lui prouver qu'un temps viendra où elle sera vieille et délaissée. « Qu'importe ? répond Laura ; peut-être qu'en cet instant, à Paris, il fait froid et la pluie tombe ; tandis qu'ici :

La nuit sent le citron et le laurier.

A quoi bon se préoccuper de l'avenir ? » Jetez un regard autour de vous, Macha ; est-ce qu'ici tout n'est pas beau comme à Séville ? Regardez comme tout semble heureux de vivre, comme tout est jeune et souriant. Et nous, ne sommes-nous pas jeunes aussi ? » Et Vérétieff s'avança vers Marie. Elle ne recula point à son approche, mais ne se tourna point de son côté. « Souriez, Macha, continua-t-il ; mais de votre bon sourire, et non de ce sourire amer qui vous est habituel. Voyons, levez vos yeux si fiers et si sévères. Eh bien, vous vous détournez ! tendez-moi du moins votre main.

— Ah ! Vérétieff, vous savez que je ne sais pas parler. Mais cette Laura, c'est une femme ; il est pardonable à une femme de ne pas penser à l'avenir.

— Quand vous parlez, Macha, vous rougissez constamment de fierté et de pudeur : le sang monte à vos joues en flots rosés. J'aime beaucoup cela, c'est une beauté.

— Adieu, dit-elle, et elle releva son écharpe sur sa tête.

— Arrêtez, s'écria Vérétieff en la retenant : voyons, que voulez-vous ? ordonnez. Vous plaît-il que je reprenne du service ? que je me fasse agronome ? Vous plaît-il que je publie des romances avec accompagnement de guitare ? que j'imprime une collection de poésies ? que je me livre à la peinture, à la sculpture, à la danse sur la corde ? Je ferai tout, tout ce que vous ordonnerez, pourvu que vous soyez contente de moi. Je vous le jure, Marie, je ferai tout. »

Marie le regarda fixement. « Ce sont des paroles, dit-elle ; et les actions ?... Vous prétendez m'obéir....

— Certainement, reprit-il.

— Et pourtant, combien de fois vous ai-je prié....

— De quoi donc ?

— De ne plus boire, » dit-elle en baissant la voix.

Vérétieff partit d'un éclat de rire. « Vous aussi, Macha ! Déjà ma sœur ne me laisse sur ce sujet ni repos ni trêve. Mais d'abord, je ne suis pas un ivrogne ; et puis, savez-vous pourquoi j'aime à boire ? Regardez un peu cette hirondelle ; voyez-vous comme elle dispose hardiment de son corps mince et frêle ? comme elle le lance où il lui plaît ? Voyez-la ; elle s'élève, elle s'abaisse ; elle pousse un cri de joie. Eh bien, Macha, si je bois, c'est pour éprouver les sensations qu'elle éprouve, pour me jeter où je veux, pour m'élancer où le désir m'appelle.

— A quoi bon ? dit Marie.

— Comment ! à quoi bon ? Alors à quoi bon vivre ?

— Ne peut-on vivre sans vin ?

— Non ; toute notre génération est appauvrie, usée. Il n'y a qu'une seule chose qui produise le même effet que le vin, l'amour ; et c'est pour cela que je vous aime, Macha.

— Comme le vin ? grand merci.

— Non, non, Macha, pas comme le vin; je vous le prouverai quelque jour, quand nous serons mariés, et que nous irons voyager ensemble. Je pense dès à présent comment je vous mènerai devant une Vénus antique. Alors ce sera le cas de dire : « Se tient-elle, avec son grave regard, devant la Vénus de Milo? Elles sont deux, et le marbre, en sa présence, paraît ressentir une insulte [1]. » Qu'est-ce qui m'arrive aujourd'hui, que je parle toujours en vers? c'est cette matinée qui agit sur moi. Quel air! il enivre : à le respirer, on dirait du vin.

— Encore du vin! murmura-t-elle.

— Eh bien, oui, je suis ivre. Comment ne le serais-je point, par une telle matinée, et vous seule avec moi? Un grave regard! oui c'est bien cela. Et pourtant, je me souviens.... j'ai vu rarement, mais enfin je les ai vus, ces beaux yeux sombres, noyés de tendresse. Comme ils sont beaux alors! Ne détournez pas la tête, Macha; riez au moins; montrez-moi vos yeux gais, si vous ne daignez pas me les montrer tendres.

— Allez, Vérétieff, laissez-moi; il est temps que je retourne à la maison.

— Mais je vous ferai rire; vous verrez que je vous ferai rire. Voyez, un lièvre qui court.

— Où? demanda Marie.

— Là, dans les avoines, derrière le ravin. Quelqu'un l'a mis sur pied; les lièvres ne se promènent pas de si bonne heure. Voulez-vous que je le fasse arrêter? »

Et Vérétieff poussa un sifflement prolongé. Le lièvre s'assit aussitôt, croisa ses pattes de devant sur sa poitrine, dressa les oreilles et flaira l'air en remuant les lèvres comme s'il eût mangé. Vérétieff s'accroupit sur-le-

1. Vers de Pouchkine, dans une pièce adressée à ***.

champ comme le lièvre, fronça le nez, remua les lèvres et flaira l'air comme lui. Le lièvre se frotta le museau, secoua ses pattes, coucha ses oreilles sur son cou et partit. Vérétieff se frotta comme lui les joues, et se secoua comme lui. Marie ne put tenir son sérieux, et éclata de rire.

« Bravo! s'écria Vérétieff en bondissant. Bravo! vous n'êtes pas une coquette. Si quelque dame du monde avait des dents comme les vôtres, elle ne ferait que rire du matin au soir. C'est précisément pour cela que je vous aime, Macha, parce que vous n'êtes pas une dame du monde; parce que vous ne riez pas sans raison; parce que vous ne portez pas de gants sur vos mains, que j'aime justement à baiser parce qu'elles sont hâlées, et qu'on y sent de la force et de la vie. Je vous aime, parce que vous ne faites pas la savante, parce que vous êtes fière, silencieuse, que vous ne lisez pas de livres, que vous n'aimez pas les vers.

— Voulez-vous que je vous récite des vers? dit Marie avec une expression marquée.

— Des vers! s'écria Vérétieff.

— Ceux-là mêmes qu'a récités hier ce monsieur de Saint-Pétersbourg.

— Encore l'*Antchar!* Il est donc vrai que vous l'avez déclamé la nuit dans le jardin? Cette poésie doit vous aller. Mais vous a-t-elle donc tellement plu? Voyons, récitez-la. »

Marie hésitait. « Récitez-la, de grâce, » dit-il en se plaçant devant elle et se croisant les bras.

Marie commença. Au premier vers, elle leva les yeux vers le ciel, craignant de rencontrer ceux de Vérétieff. Elle prononçait de sa voix douce et égale, qui ressemblait au son du violoncelle; mais quand elle en fut au vers:

Et le pauvre esclave mourut aux pieds du seigneur invincible,

sa voix frémit, ses sourcils hautains et immobiles s'élevèrent naïvement comme ceux d'une petite fille; et ses

yeux s'arrêtèrent sur Vérétieff avec l'expression d'un dévouement infini.

Il se jeta soudain à ses pieds, et embrassa ses genoux. « C'est moi qui suis ton esclave, moi qui suis aux pieds de mon seigneur; tu es mon seigneur, ma déesse; tu es ma Junon aux yeux de génisse, ma Médée la magicienne.... »

Marie voulut le repousser; mais ses mains s'arrêtèrent sur la chevelure soyeuse de son amant. Un sourire ineffable entr'ouvrait ses lèvres, et sa tête tomba sur sa poitrine.... Elle se redressa tout à coup, d'une force virile sépara les mains de Vérétieff qui la tenait embrassée, et relevant son écharpe sur sa tête, elle partit en courant.

« Macha! Macha! » s'écria Vérétieff.

Elle était déjà loin.

« Mais elle court elle-même comme un lièvre, » pensa-t-il. Et lançant avec dépit sa casquette sur l'herbe foulée: « Brave fille, dit-il, et comme elle est forte! »

IV

Gavrila Stépanitch [1] Akiline, ce propriétaire chez qui se donnait le bal, était du nombre de ces seigneurs russes qui excitent l'étonnement de leurs voisins par le talent qu'ils ont de mener grande vie avec des ressources en apparence fort restreintes. Ne possédant que quatre cents âmes, il recevait toute la noblesse du gouvernement dans une vaste maison en briques, qu'il avait bâtie lui-

1. Gabriel fils d'Étienne.

même, avec des colonnes, une tour, et même un drapeau qu'on hissait sur cette tour pour annoncer la présence du maitre. Il avait, chose assez étrange, hérité ce bien de son père, et dans un état fort misérable. Mais ce qui explique ce changement d'aspect, c'est qu'Akiline avait servi longtemps, bien longtemps, à Saint-Pétersbourg, et dans des emplois à larges manches. Enfin, un beau jour, il revint se fixer dans son pays natal, avec une femme et trois filles, possesseur d'un rang fort modeste dans le *tchin*, mais possesseur aussi d'une somme assez ronde; ce qu'il fit bientôt voir par les améliorations qu'il introduisit, l'orchestre qu'il organisa dans sa maison, et les dîners qu'il donna. Dans les premiers temps, tous ses voisins prédisaient sa ruine immédiate; on allait jusqu'à dire que son bien allait être vendu à l'encan. Mais les années se passèrent; les bals, les dîners se suivirent, et le bien ne se vendit pas. De nouvelles constructions poussaient de tous côtés comme des champignons, et M. Akiline lui-même ne faisait que s'arrondir. Alors les caquets des voisins prirent une autre direction. « Si du moins c'était un bon agronome! disaient-ils. Mais non; il a certainement trouvé un trésor. » Un trésor! pourtant l'explication de sa fortune était bien plus simple. Mais les explications simples ne nous viennent guère à l'esprit, en Russie.

Quoi qu'il en fût, tout le monde allait avec empressement chez M. Akiline. Il recevait ses visiteurs avec beaucoup d'affabilité, et tenait aux cartes le jeu qu'on voulait. C'était un petit homme grisonnant, avec une tête pointue, le visage jaune et de petits yeux jaunes aussi. Il était toujours frais rasé et parfumé d'eau de Cologne. Les jours ordinaires et les jours de fête, il portait un frac bleu, très-propre, boutonné jusqu'en haut, du linge blanc et une large cravate dans laquelle il aimait à cacher son menton. Il prenait du tabac avec délicatesse, avait un

sourire pour tout ce qu'on lui disait, et parlait d'une voix mielleuse, avec une humble politesse. Du reste, il ne brillait point par la repartie, et n'avait pas l'air d'un homme d'esprit, bien que, de temps à autre, la ruse perçât involontairement dans son regard. En un mot, il avait ce qu'on appelle le physique de l'emploi. Ses deux filles aînées s'étaient mariées avantageusement, et la cadette lui restait encore dans la maison. C'était, ainsi que sa mère, une personne timide, qui n'osait jamais ouvrir la bouche.

Astakoff se rendit chez Ipatoff à sept heures du soir, en frac et en gants blancs. Il trouva tout le monde prêt à partir. Les deux petites se tenaient immobiles, de crainte de froisser leurs robes blanches empesées. Marie avait une robe de couleur rose foncé, qui seyait bien à son visage. A la vue du frac d'Astakoff, le bonhomme Ipatoff lui adressa un reproche amical en lui montrant sa propre redingote. Astakoff s'approcha de Marie et lui fit des compliments sur sa toilette. La beauté de cette fille l'attirait, bien qu'elle fût encore plus sauvage avec lui qu'avec tout autre. Il eût, à la vérité, préféré Nadejda, si le sans-gêne de ses manières ne l'avait un peu choqué. Dans les paroles, dans les regards et jusque dans les sourires de la sœur de Vérétieff, perçait une certaine raillerie, et c'est là ce qui inquiétait son âme de gentilhomme pétersbourgeois. Il n'était pas lui-même éloigné de se moquer d'autrui, surtout s'il pouvait le faire sans danger; mais il lui était désagréable de penser qu'il pouvait être l'objet de la moquerie d'un autre.

Le bal avait déjà commencé, et l'orchestre champêtre hurlait et gémissait du haut des combles du salon, quand la famille et les amis d'Ipatoff firent leur entrée. L'amphitryon les reçut sur le seuil de la porte, et, après avoir remercié Astakoff de « lui procurer le sensible plaisir d'une agréable surprise, » il conduisit Ipatoff aux tables

de jeu. M. Akiline n'avait pas reçu une éducation très-soignée. Tout dans sa maison, l'orchestre, les meubles, les mets et le vin, tout était de seconde qualité; mais tout était en abondance. Le maître du logis, d'ailleurs, ne faisait pas le fier, et c'est tout ce que demandaient les nombreux gentilshommes qui lui faisaient l'honneur de le fréquenter. A souper, l'on donnait du mauvais *caviar* coupé par tranches; mais personne ne s'opposait à ce qu'on le prît avec les doigts. Les meubles étaient durs; mais on s'emparait des nombreux coussins brodés par les mains de la maîtresse de maison, dont c'était l'occupation constante. Enfin l'on restait satisfait et sans gêne. En un mot, si M. Akiline n'était pas nommé d'une commune voix maréchal de la noblesse, il ne fallait attribuer son éloignement de ce poste qu'à sa propre modestie; il ne se présentait pas à l'élection.

On dansait une contredanse à dix couples. Les cavaliers étaient soit des officiers du régiment en garnison, soit des employés de la ville voisine. Tout allait comme de coutume au bal. Le maréchal de la noblesse en exercice, très-respectable major en retraite, qui avait seulement le défaut de tourner à la mélancolie dès qu'il avait dîné, jouait à la table d'honneur avec un conseiller d'État actuel et un gros seigneur riche de trois mille âmes. Le conseiller d'État actuel portait un gros diamant au doigt, un ruban tout neuf de l'ordre de Saint-Stanislas au cou, et un magnifique collet de velours à son habit. Et pourtant il se tenait fort immobile et parlait discrètement, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la réputation du plus fort *brochet* de la province, tandis que le riche seigneur ne cessait de rire à tout propos et de jeter autour de lui des regards protecteurs. Le poëte Bodriakoff, homme de manières gauches et d'apparence étrange, causait dans un coin avec le savant historien Efsukoff. Chacun d'eux se tenait à un bouton de

l'habit de l'autre. A leur côté, un gentilhomme, serré dans son frac étriqué, émettait des opinions d'un hardi libéralisme, qu'un autre gentilhomme écoutait avec terreur et la bouche béante. Parmi ceux qui les entouraient, les jeunes gens avaient l'air embarrassé, et les vieillards, l'air hébété. De grosses mamans, avec leurs bonnets bariolés, faisaient tapisserie le long des murs; enfin, je le répète, ce bal se passait comme tous les bals de province.

Nadejda était arrivée avant la famille d'Ipatoff. Astakoff l'aperçut qui dansait avec un jeune homme d'un extérieur agréable, aux yeux expressifs, aux fines moustaches noires. Celui-ci était élégamment vêtu, et une lourde chaîne d'or pendait sur son gilet. Nadejda avait une robe bleu de ciel, relevée de marguerites, et une couronne des mêmes fleurs ceignait sa tête bouclée. Elle jouait avec son éventail, elle souriait, elle se sentait la reine du bal. Astakoff s'approcha d'elle, et, après l'avoir poliment saluée, il lui demanda si elle n'avait pas oublié sa promesse de la veille.

« Quelle promesse? demanda-t-elle.

— Vous dansez la mazourke avec moi?

— Certainement. »

Le jeune homme qui l'accompagnait rougit aussitôt.

« Vous aviez oublié probablement, mademoiselle, dit-il, que j'avais depuis plus longtemps votre promesse.

— Ah! mon Dieu! comment faire? dit Nadejda troublée. Pardonnez-moi, monsieur Steltchinski, je suis si distraite.... »

Steltchinski baissa les yeux avec dignité; Astakoff se redressa d'autant.

« Soyez assez bon, monsieur Steltchinski; nous sommes d'anciennes connaissances, et monsieur est étranger. Permettez-moi de danser avec lui.

— Comme il vous plaira, fit le jeune homme.

— Merci, » dit Nadejda, en s'avançant à la rencontre de son vis-à-vis. La contredanse finit bientôt. Astakoff se promena quelque temps dans la salle de bal, puis il passa dans le salon, et s'arrêta près d'une table de jeu. Tout à coup il sentit une main se poser sur son épaule; il se retourna : c'était Steltchinski. « Je vous serais obligé de vouloir bien passer dans la pièce voisine pour échanger deux mots, » dit celui-ci en français, et avec une prononciation qui n'était pas celle des Russes.

Astakoff le suivit dans l'embrasure d'une fenêtre.

« En présence d'une dame, continua l'autre dans la même langue, je n'ai pu répondre que comme je l'ai fait. Mais j'espère que vous ne vous imaginez pas que j'aie l'intention de vous céder mon droit à danser la mazourke avec Mlle Vérétieff.

— Comment l'entendez-vous? dit Astakoff étonné.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit l'autre avec un calme affecté, tout en glissant sa main dans son gilet. Je n'ai pas cette intention; voilà tout. »

Astakoff aussi glissa sa main dans son gilet.

« Permettez-moi, monsieur, de vous faire observer que vous pouvez exposer, par là, Mlle Vérétieff à un désagrément, et je suppose....

— Cela me serait fort désagréable à moi-même. Vous n'avez qu'à vous dégager, dire que vous êtes malade, vous éloigner enfin....

— Je ne le ferai pas; pour qui me prenez-vous?

— Dans ce cas, je suis forcé de vous demander satisfaction.

— En quel sens employez-vous ce mot de satisfaction?

— Le sens est connu.

— Vous m'appelez en duel?

— Assurément, si vous ne refusez de danser la mazourke. »

Steltchinski se frisa la moustache d'un air dégagé. Pour Astakoff, le cœur lui bondit dans la poitrine.

« Ah! bon Dieu! quelle bêtise! se dit-il intérieurement, en regardant son adversaire improvisé.... Vous ne plaisantez pas?

— La vie est une chose très-précieuse, monsieur, reprit l'autre; et je n'ai pas l'habitude de plaisanter, surtout avec les personnes qui me sont inconnues. Vous persistez à danser cette mazourka?

— Je persiste, dit Astakoff.

— Très-bien; nous nous battrons demain. Mon témoin aura l'honneur de se présenter de bonne heure chez vous. »

Et, ayant poliment salué, Steltchinski s'éloigna, fort content de lui-même.

« Parbleu! s'écria Astakoff, resté près de la fenêtre, c'était bien la peine de faire de nouvelles connaissances! »

Cependant il fit un effort sur lui-même, et rentra dans le bal.

On dansait déjà la polka. Marie passa rapidement devant lui, au bras de Vérétieff. Elle paraissait rêveuse, presque triste. Puis apparut Nadejda, gaie et rayonnante, entraînée par un petit officier d'artillerie, tout petillant d'ardeur. Elle revint au second tour avec Steltchinski, lequel secouait sa chevelure en désespéré.

« Eh bien! petit père, fit entendre derrière Astakoff la voix d'Ipatoff, vous ne faites que regarder, vous ne dansez pas vous-même. Convenez que, si nous sommes au bout du monde, il ne fait pourtant pas mauvais chez nous.

— Au diable votre bout du monde! » pensa Astakoff; et, après avoir murmuré une réponse inintelligible, il alla se placer à l'autre bout de la salle. « Il faudra trouver un témoin, continua-t-il dans ses réflexions; où diable le trouverai-je? On ne peut pas prendre Vérétieff;

je ne connais personne autre. Le diable sait dans quelle stupide position je me suis fourré. » Quand Astakoff se fâchait, il invoquait volontiers le nom du diable. En ce moment, les yeux d'Astakoff tombèrent sur l'*Ame de poche*, qui se tenait tranquille et inactif près d'une fenêtre. « Serait-ce celui-là? pensa-t-il. Ma foi, je n'ai pas le choix. » Et il se dirigea vers Bodriakoff.

« Il vient de m'arriver une aventure étrange, dit notre héros avec un sourire forcé. Imaginez-vous qu'un certain jeune homme inconnu vient de me provoquer en duel. Je ne puis m'y refuser. Il me faut un témoin; voulez-vous l'être? »

Bien que Bodriakoff se distinguât, comme nous le savons, par un flegme à toute épreuve, cependant, à une proposition si inattendue, il ouvrit la bouche toute grande, et resta comme pétrifié.

« Oui, répéta Astakoff, je vous en serai très-reconnaissant. Je ne connais personne ici; vous seul....

— Non, non, non, s'écria Bodriakoff, comme si on l'eût réveillé en sursaut; non, non, je ne puis pas.

— Pourquoi donc? Vous craignez du bruit, du désagrément; mais j'espère que tout restera secret.

— Non, non, non, je ne puis pas, » répétait cependant Bodriakoff, qui, toujours reculant, renversa une chaise.

C'était pour la première fois de sa vie qu'il répondait par un refus à une proposition quelconque; mais aussi quelle proposition était-ce!

« Au moins, continua Astakoff en l'attrapant par la main, faites-moi la grâce de ne parler à personne de ce que je vous ai dit.

— Non, non.... c'est-à-dire, oui, oui, répondit Bodriakoff; excusez-moi, je ne sais plus où j'en suis. »

Et il se perdit dans la foule.

« Je dirai demain à ce monsieur, se dit Astakoff, que

je n'ai pas pu trouver de témoin. Je suis étranger, qu'il s'en tire comme il pourra, et que le diable les emporte. »

Cependant le bal continuait.

Astakoff aurait bien voulu partir sur-le-champ; mais pas moyen de s'en aller avant la mazourke. Il ne pouvait permettre que son adversaire triomphât. Pour le malheur d'Astakoff, les danses étaient conduites par un jeune homme à l'immense chevelure et à l'étroite poitrine, sur laquelle se déployait en cascade une large cravate en soie noire, traversée par une grosse épingle en or. Il avait dans toute la province la réputation d'un gentilhomme qui a pénétré jusqu'en leurs dernières profondeurs les us et coutumes du grand monde, bien qu'il n'eût habité Saint-Pétersbourg que six mois, et qu'il n'y eût été reçu que chez deux simples assesseurs de collége, Grecs d'origine et enrichis dans le commerce des blés. C'est lui qui menait les danses dans tous les bals du gouvernement de Toula; qui donnait le signal aux musiciens en frappant dans ses mains; qui, au milieu des éclats de la trompette et des grincements du violon, criait en voix de fausset : « En avant deux! » ou : « Grande chaîne, » ou : « A vous, mademoiselle! » qui volait incessamment à travers la salle, pâle et inondé de sueur. Il ne commençait jamais la mazourke avant minuit; encore était-ce une grâce. « A Saint-Pétersbourg, disait-il, je vous tiendrais sur pied jusqu'à deux heures du matin. » Ce bal parut bien long à Astakoff; il errait comme une ombre, du salon à la salle de bal, en échangeant de temps à autre de froids regards avec son adversaire, qui ne laissait passer aucune danse sans s'y mêler, et en répondant des mots entrecoupés à son hôte empressé, qui semblait attristé de l'ennui qu'il lisait sur le visage de son visiteur. Enfin la mazourke tant désirée retentit. Astakoff alla trouver sa dame, apporta deux chaises, et alla se placer avec elle

dans les derniers couples, presque en face de Steltchinski.

« Vous paraissez vous ennuyer, monsieur Astakoff, fit Nadejda en se tournant vers son cavalier, pendant que le jeune directeur des danses ouvrait la mazourke en traînant sa dame après lui, et en frappant du talon comme un poulain échappé.

— Moi! dit Astakoff; point du tout; qui vous le fait penser?

— L'expression de votre visage. Je vous ai observé; depuis votre arrivée, vous n'avez pas souri une seule fois. Vous, messieurs les hommes positifs, vous ne devriez pas prendre des airs de Byron. Laissez cela aux écrivains.

— Je remarque, Nadejda Alexeïevna, que vous me donnez souvent le titre d'homme positif, comme par moquerie; vous me tenez pour un être froid et raisonnable, incapable d'aucun élan; mais je puis vous assurer que ces hommes positifs ont souvent dans le cœur de profonds mystères qu'ils dédaignent d'étaler devant les indifférents, et qu'ils préfèrent garder le silence de la dignité.

— Que voulez-vous dire?

— Rien; vous le saurez peut-être plus tard. »

En ce moment, la fille du maître de la maison s'approcha de Nadejda, tenant par la main Steltchinski et un autre cavalier qui portait des lunettes bleues.

« La vie ou la mort! demanda-t-elle en français.

— La vie! s'écria Nadejda; je ne veux rien avoir à faire avec la mort. »

Steltchisnki s'inclina. C'était lui qui avait choisi ces deux noms et qui se désignait par celui de la vie. Nadejda partit avec lui pour faire un tour de mazourke, tandis que la mort, en lunettes bleues, les suivait en sautillant avec Mlle Akiline.

« Dites-moi, je vous prie, quel est ce M. Steltchinski?

demanda Astakoff à Nadejda, quand elle revint s'asseoir à son côté.

— Il est attaché au gouverneur. C'est un charmant jeune homme ; pas Russe, comme vous avez pu le remarquer, et un peu fat : ils ont cela dans le sang [1]. J'espère que vous n'avez pas eu de démêlés avec lui à propos de cette mazourke ?

— Oh ! non, dit Astakoff, après un moment d'hésitation.

— Je suis si oublieuse !

— Mais je ne saurais m'en plaindre, puisque autrement je n'aurais pas eu le plaisir de danser avec vous.

— Est-il donc vrai que vous ayez du plaisir à danser avec moi ? »

Astakoff lui répondit par un compliment. Peu à peu, il se lança. La pensée du duel qu'il devait avoir le lendemain, en irritant ses nerfs, donnait un certain éclat à ses paroles, et le poussait à des exagérations de sentiment qu'il ne se serait jamais permises de sang-froid. D'ailleurs Nadejda était si jolie, avec ses œillades en dessous et ses sourires équivoques dont on ne pouvait saisir le sens précis ! Les regards d'Astakoff prirent une expression voilée et mélancolique ; ses paroles se parsemèrent d'allusions pleines d'une tristesse élégante ; il finit par s'épancher sur le compte des femmes, des amours, de son avenir, de la façon de comprendre le bonheur.... A la veille d'une mort possible, Astakoff se décidait à une coquetterie allégorique avec Nadejda. Elle écoutait attentivement, en hochant la tête, en feignant la surprise, en glissant quelques objections timides ; souvent interrompue par le retour des danseurs, la conversation commençait à prendre une tournure très-intime. Astakoff interrogeait

1. Les Polonais.

Nadejda sur ses propres sentiments, sur ses sympathies. Elle répondait comme une rieuse, lorsque tout à coup, à la grande surprise d'Astakoff, et au milieu d'un regard mourant qu'il lui adressait, elle lui dit brusquement :

« Quand partez-vous ?

— Comment ? fit l'autre abasourdi.

— Je vous demande quand vous retournez chez vous ?

— A Sassovo ?

— Non, non, chez vous, dans cette autre campagne où vous demeurez, à cent verstes d'ici.

— Je voudrais bien y retourner sans trop de retard, dit-il en reprenant sa physionomie compassée. Et je pense partir demain.... si je suis en vie. C'est que j'ai tant d'affaires ! Mais pourquoi l'idée de m'adresser cette question vous est-elle venue ?

— Je ne sais.

— Cependant....

— Je suis étonnée de la curiosité d'un homme qui part demain, et qui m'interroge aujourd'hui sur mon caractère.

— Mais permettez....

— Lisez cela, » dit en riant Nadejda ; et elle lui tendit la devise d'un bonbon qu'elle venait de prendre sur une table voisine. Puis elle se leva pour aller à la rencontre de Marie, qui venait la chercher avec une autre dame pour une figure de la danse. Astakoff jeta les yeux sur le papier, où se lisait imprimé en mauvais caractères français : *Qui me néglige me perd.*

Quand il releva la tête, il rencontra le regard de Steltchinski, fixé sur lui avec une colère concentrée. Astakoff s'appuya sur le dos de son fauteuil en affectant de sourire. Le petit officier d'artillerie ramena Nadejda devant sa chaise, tourna avec elle, fit sonner ses éperons, et se retira. Nadejda s'assit.

« Permettez-moi de vous demander, fit Astakoff, comment il faut que je comprenne ce que vous venez de me laisser ?

— Ah ! cette devise, dit Nadejda avec indifférence : *Qui me néglige me perd.* Eh bien ! c'est une excellente maxime, qui peut être fort utile. On ne doit rien négliger dans la vie. Il faut vouloir beaucoup pour obtenir un peu. Mais je suis folle de vouloir donner des conseils à un homme pratique de votre force. »

Nadejda partit d'un éclat de rire, et ce fut vainement que, jusqu'à la fin de la mazourke, Astakoff voulut essayer de renouer la conversation. Il parlait sentiment, elle répondait robes. Au moment de le quitter, elle lui répéta ironiquement :

« Vous partez demain ? Alors je vous souhaite un heureux voyage. »

Et Nadejda courut vers son frère pour lui dire :

« Tu me dois de la reconnaissance, j'espère ; sans moi, ce serait elle qu'il eût engagée pour la mazourke. »

Vérétieff haussa les épaules.

« Tu as beau faire, dit-il ; il n'en sortira rien. »

Cependant Astakoff s'était rapidement glissé dans l'antichambre, et déjà il mettait son paletot, lorsqu'un laquais vint lui dire que son cocher s'était grisé de telle sorte qu'on ne pouvait l'éveiller, et qu'il lui serait impossible de quitter la maison. Après avoir énergiquement exprimé son déplaisir, Astakoff rentra dans la maison, et pria l'intendant de le mener dans la chambre qui lui était destinée, sans attendre le souper. Une demi-heure plus tard, il était établi, tant bien que mal, sous la couverture d'un lit étroit, et tâchait de s'endormir.

Mais le sommeil ne venait point. La figure de Steltchinski se dressait incessamment devant lui. « Le voilà qui vise, Astakoff est tué, disait une voix.... Se battre

avec des dispositions pacifiques, avec des pensées de mariage avantageux! » Et il refermait avec dépit ses yeux qui s'étaient largement ouverts, et enfonçait sa tête dans les oreillers; mais le sommeil ne venait point. L'aurore s'allumait déjà dans le ciel; accablé par la fièvre d'insomnie, Astakoff venait de tomber dans une espèce de somnolence, lorsqu'il sentit tout à coup un poids sur ses pieds. Il ouvrit les yeux; au pied de son lit était assis Vérétieff. L'étonnement d'Astakoff fut au comble, lorsqu'il aperçut l'accoutrement de Vérétieff. Il était sans redingote; sa poitrine nue se montrait à travers une chemise débraillée; ses cheveux en désordre lui tombaient sur les sourcils, et son visage avait changé d'expression.

« Oserais-je vous demander.... fit Astakoff en se soulevant dans son lit.

— Je suis venu, dit Vérétieff d'une voix enrouée, dans un costume un peu.... Nous avons bu là-bas. J'ai voulu vous tranquilliser. Je me suis dit : « Il y a là un gentil-« homme qui n'a pas le sommeil calme. » Eh bien! vous pouvez dormir, vous ne vous battrez pas demain.

— Que me dites-vous là? murmura Astakoff de plus en plus stupéfait.

— Oui, tout est arrangé. Ce monsieur des bords de la Vistule, il s'excuse. Vous recevrez demain une lettre. Tout est fini; ronflez. »

Vérétieff se leva, et s'avança d'un pas incertain vers la porte.

« Permettez, permettez, s'écria Astakoff. Comment savez-vous.... et comment puis-je vous croire?

— Ah! vous pensez, parce que je suis.... dans les vignes.... Mais je vous le dis, il vous enverra demain une lettre. Vous ne m'inspirez pas beaucoup de sympathie, monsieur; mais je suis en veine de générosité. Avouez pourtant que vous avez eu un peu peur.

— Mais, monsieur.... reprit Astakoff qui commençait à se fâcher.

— C'est bon, c'est bon, interrompit Vérétieff. Ne vous échauffez pas. Voyez-vous, chez nous, en province, il n'y a point de bal qui se passe sans duel. Cela n'a jamais de mauvaises suites ; mais cela donne occasion de vexer un nouveau venu. *In vino veritas.* Mais vous ne savez pas le latin, ni moi non plus. Je vois sur votre physionomie que vous désirez dormir ; je vous souhaite bonne nuit, monsieur l'homme positif, grand employé futur. Acceptez ce dernier souhait d'un homme qui, soit dit en toute sincérité, ne vaut pas la monnaie d'un sou, surtout aujourd'hui. »

Cela dit, Vérétieff s'éloigna en trébuchant.

« Le diable sait ce que c'est ! s'écria Astakoff en frappant du poing ses oreillers. C'est impardonnable. J'éclaircirai tout cela. »

Et, cinq minutes après, il dormait profondément. Il n'est pas de plus souverain baume que le sentiment du péril passé.

Voici ce qui avait amené la conversation nocturne entre Astakoff et Vérétieff :

Dans la maison de M. Akiline, un de ses neveux habitait une petite chambre de garçon. Pendant les bals, les jeunes gens profitaient de l'intervalle des danses pour y venir fumer en toute hâte une pipe de *joukoff* [1]. C'était encore chez lui qu'on se rassemblait après souper pour vider quelques bouteilles. Ce soir-là, il y vint beaucoup de monde. Steltchinski et Vérétieff étaient au nombre des convives ; l'*Ame de poche* s'y traîna derrière les autres. Bodriakoff avait promis à Astakoff de ne point répéter leur conversation ; et probablement il eût tenu parole, si Vérétieff n'avait eu l'idée de lui demander ce qu'il avait dit

1. Nom d'un fabricant de tabac commun.

avec ce fat (il n'appelait pas autrement le *gentleman* de Saint-Pétersbourg). Bodriakoff raconta tout. Vérétieff se mit à rire, puis il devint pensif.

« Tu ne sais pas avec qui le combat? demanda-t-il.

— Non, fit l'autre; il ne me l'a pas dit.

— Sais-tu du moins avec qui il a parlé?

— Avec Yégor Kapitonitch. »

Vérétieff pirouetta sur ses talons.

On fit une *jonka* [1], et l'on se mit à boire. Vérétieff fut acclamé président. Gai, spirituel, vrai boute-en-train, il tenait le haut bout dans toutes les réunions de jeunes gens. Il jeta bas sa redingote, se fit un siége d'une pile des *Lois de l'Empire*, prit une guitare et se mit à chanter. Les têtes s'enflammèrent au son de cette voix hardie, qu'animèrent encore les premières rasades. On porta des toasts. Et quels toasts! Ce n'est pas pour rien que le proverbe russe dit : « A l'homme ivre, la mer elle-même ne monte qu'au genou. » Steltchinski, rouge comme un coquelicot, s'élança sur la table, et, levant son verre pardessus sa tête, il s'écria :

« A la santé.... je ne dirai pas à la santé de qui. » Puis, vidant son verre, il le brisa sur le plancher. « Que l'ennemi, dit-il, soit brisé en menus éclats comme ce cristal! »

Vérétieff, chez lequel, en bon Russe, le don d'observation ne se perdait pas au milieu des fumées du vin, et qui, depuis quelque temps, ne quittait pas Steltchinski du regard, releva la tête.

« Steltchinski, dit-il, descends d'abord de la table; c'est indécent, et tes bottes sont sales. Et puis, viens ici que je te dise quelque chose. Écoute, frère, je sais

1. Bol de rhum chaud, mêlé de sucre et de fruits, où l'on verse du vin de Champagne.

que tu dois te battre demain avec ce *gentleman* de la capitale.

— Comment! qui te l'a dit?

— Je l'ai deviné, et je sais aussi fort bien pour qui tu te bats.

— Par exemple.... ce serait curieux à savoir.

— Ah ! Talleyrand, voyez-vous le Talleyrand! C'est pour ma sœur. Allons, n'ébauche pas un sourire d'étonnement ; ça te donne l'air bête. Je sais qu'il y a longtemps que tu lui fais la cour.

— Tout cela ne prouve point....

— Finis, je te prie, et écoute ce que je vais te dire. Je ne permettrai ce duel à aucun prix ; toute cette sottise retomberait sur ma sœur. Aussi longtemps que je serai en vie, je ne le permettrai pas. Toi et moi.... notre compte sera bientôt fait; et ce sera justice. Mais elle, je veux qu'elle vive longtemps et heureuse. Oui, ajouta-t-il avec une chaleur subite, je trahirai, j'abandonnerai tous les autres, même ceux qui ont pu se sacrifier pour un vaurien comme moi ; mais elle, je ne permettrai pas qu'on touche à un cheveu de sa tête. »

Steltchinski partit d'un éclat de rire forcé.

« Tu es ivre, mon cher, et tu radotes.

— Ivre ou non, peu importe. Je maintiens ce que j'ai dit : tu ne te battras pas avec ce seigneur. Et sur quoi diable lui as-tu cherché noise? Par jalousie, peut-être. On a bien raison de dire que tous les amoureux sont stupides. Mais si elle a dansé avec lui, c'était pour l'empêcher d'engager.... mais ce n'est pas la question. Je le répète, ce duel ne se fera pas.

— Hum ! dit l'autre, je voudrais bien voir comment tu t'y prendras pour l'empêcher.

— Voici comment : si tu ne me donnes sur-le-champ ta parole de ne pas te battre, c'est avec moi que tu te battras.

— Vraiment?

— Mon cher Magnat, n'en doutez pas un instant. Je vous insulterai devant tout le monde de la façon la plus fantastique, et puis nous nous battrons à la longueur d'un mouchoir. Et je pense que cela te serait désagréable pour beaucoup de raisons, eh! »

Steltchinski s'emporta, protesta que c'était une intimidation, qu'il ne permettrait à personne de s'immiscer dans ses affaires, et finit par se soumettre. Il se résigna à ne pas attenter à la vie du *gentleman* de Saint-Pétersbourg. Vérétieff l'embrassa d'un air goguenard, et, une demi-heure après, ils buvaient ensemble, pour la dixième fois, le *Brüderschaft*[1]. Le jeune directeur des danses se mit à boire aussi le *Brüderschaft* avec eux. Il tint bon quelque temps, mais il finit par s'endormir sur le dos, de la façon la plus innocente.

Le lendemain, Astakoff retourna de très-bonne heure à Sassovo; il passa toute la matinée dans une grande agitation, faillit prendre un marchand qui venait acheter du blé pour le témoin de son adversaire, et ne respira librement qu'après avoir reçu la lettre tant désirée.

« *La nuit porte conseil*, monsieur, » disait en commençant Steltchinski. Et il finissait par déclarer qu'il se tenait à la disposition d'Astakoff, mais que lui-même ne demandait aucune réparation.

Ayant écrit sur-le-champ une réponse où il essayait de donner à sa dignité un air d'enjouement, Astakoff se mit à table en se frottant les mains, dîna de bon appétit, et, aussitôt après, partit pour sa résidence. Le chemin qu'il devait suivre passait à petite distance d'Ipatofka.

« Adieu, paisible retraite! » dit-il avec un sourire railleur.

1. Manière de fraterniser des étudiants allemands.

Les images de Marie et de Nadejda se présentèrent un moment à son imagination. Mais il secoua la main, et passa outre.

V

Trois mois avaient passé. L'automne était venu. Les bois se dépouillaient; les mésanges commençaient à s'y fixer, et, pour indice plus certain de l'approche de l'hiver, le vent y faisait entendre ses longs gémissements. Mais il n'y avait pas encore eu de grandes pluies, et la boue n'avait pas rendu les routes impraticables. Profitant de cette circonstance, Astakoff partit pour le chef-lieu du gouvernement, où l'appelaient quelques affaires. Il passa la matinée en visite, et, le soir venu, se rendit au club de la Noblesse. Dans l'immense et sombre salon de ce club, il rencontra, entre autres personnes, un certain M. Flitch, vieux capitaine en retraite, homme d'affaires, diseur de bons mots, joueur, et, comme on dit en France, grand faiseur de *cancans*.

« A propos, s'écria-t-il au milieu de la conversation, une dame de votre connaissance vient de passer par cette ville, et m'a chargé de vous saluer.

— Qui est-ce?

— Mme Steltchinska.

— Je ne connais personne de ce nom.

— Vous l'avez connue demoiselle; elle est née Vérétieff, Nadejda Alexeïevna. Son mari servait chez notre gouverneur. Vous avez dû le voir aussi : un petit freluquet avec

des moustaches. Il a attrapé là une jolie figure et un joli magot.

— Tiens! elle l'a donc épousé? Où allait-elle?

— A Saint-Pétersbourg. Elle m'a même dit de vous rappeler une certaine devise de bonbon. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Oh! c'est une plaisanterie. Et son frère, comment va-t-il?

— Piôtr! Mal, mal. » Et M. Flitch leva au ciel ses petits yeux de renard, et soupira. « C'est un homme perdu. Il est retombé dans ses folies. On ne sait pas même ce qu'il est devenu. Le plus probable, c'est qu'il est parti à la suite de quelque Bohémienne. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est plus dans le gouvernement.

— Et le vieil Ipatoff? demeure-t-il toujours dans sa maison de campagne?

— Ce petit original? certainement. A propos, pourquoi n'épousez-vous pas sa belle-sœur? Ce n'est pas une femme, en vérité, c'est un monument. On parlait déjà de vous à propos d'elle. »

En ce moment, quelqu'un vint proposer à Flitch une partie de cartes, et la conversation finit là.

Astakoff avait l'intention de retourner chez lui, lorsqu'un exprès, envoyé par le starosta de Sassovo, vint lui donner la nouvelle que six maisons de ce village avaient été détruites par un incendie. Il se décida à s'y rendre sur-le-champ. D'ailleurs, de la ville à cette propriété, il n'y avait pas plus de soixante verstes. Astakoff arriva le lendemain soir dans la petite maison seigneuriale déjà connue du lecteur, et se rendit aussitôt sur le lieu de l'incendie; une vieille femme l'avait allumé en passant une chandelle sous le ventre de sa vache pour la préserver du mauvais œil. Après avoir fait éclater sa colère sur le dos des coupables, Astakoff prit ses mesures pour la répara-

tion du sinistre. Cela l'occupa jusqu'au dîner du lendemain. Alors il se décida, après quelque hésitation, à revoir Ipatofka. Il n'en aurait pas eu l'envie, si Flitch ne l'eût informé du départ de Nadejdã : il craignait de la rencontrer ; mais il n'était pas fâché de revoir Marie.

Comme à la première visite, Astakoff trouva Ipatoff jouant aux dames avec l'*Ame de poche*. Le vieillard lui témoigna la même joie de sa visite ; mais son visage était soucieux, et ses paroles n'offraient plus la même abondance et la même facilité d'élocution.

« Tous les vôtres se portent bien ? demanda Astakoff en prenant un siége.

— Bien, grâce à Dieu ; je vous remercie beaucoup. Marie seule n'est pas tout à fait.... Elle se tient habituellement dans sa chambre.

— Elle aura pris un refroidissement ?

— Non, c'est plutôt.... Mais elle va descendre pour le thé.

— Et que fait Yégor Kapitonitch ?

— Ah ! Yégor Kapitonitch est un homme enterré ; sa femme est morte.

— Matrona Markovna !

— Morte en un jour, du choléra. Vous ne pourriez plus le reconnaître. Il est si changé, si maigre ! « Sans Matrona Markovna, dit-il, la vie m'est un fardeau. Je vais « mourir, dit-il, et j'en remercie Dieu, car je ne désire « plus vivre, » dit-il. Oui, le pauvre homme est enterré.

— Pauvre Yégor Kapitonitch ! dit Astakoff.

— Nous sommes tous pauvres, » ajouta l'*Ame de poche*. Tous se turent.

« Votre voisine, à ce que j'ai ouï dire, s'est mariée, reprit Astakoff en rougissant légèrement.

— Oui, elle est mariée, et déjà partie.

— Pour Saint-Pétersbourg ?

— Pour la capitale de Saint-Pétersbourg.

— Marie Pavlovna doit la regretter beaucoup? Elles semblaient si grandes amies.

— Certainement elle la regrette; mais à propos de leur amitié, je vous dirai, monsieur, que l'amitié des jeunes filles est encore moins solide que celle des hommes. On s'aime tant qu'on se voit, et puis.... te souviens-tu de mon nom?

— Vraiment?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Par exemple, Nadejda Alexeïevna, depuis qu'elle est partie, ne nous a pas écrit une seule petite lettre. Et pourtant, combien de fois l'avait-elle juré devant Dieu?

— Y a-t-il longtemps qu'elle est partie?

— Depuis plus de six semaines. Dès le lendemain de son mariage, elle est partie au galop, à la façon étrangère.

— On dit encore que son frère n'est plus ici?

— Certainement, il n'est plus ici. Ce sont des gens de la capitale. Est-ce qu'ils resteraient longtemps à la campagne?

— Et vous ignorez complétement où il est allé?

— Je l'ignore.

— Il a fait comme le singe, dit Bodriakof; la noisette mangée, il a jeté la coquille.

— Justement, reprit Ipatoff, la noisette mangée, il a jeté la coquille. Et vous-même, Vladimir Sergeïtch, qu'avez-vous fait de bon tout ce temps-ci? » ajouta le vieillard en s'efforçant de sourire.

Astakoff raconta quelques détails; mais Ipatoff, dont la contenance trahissait une inquiétude inaccoutumée, l'interrompit tout à coup :

« Mais, bon Dieu, pourquoi donc Macha ne vient-elle point? Ivan Illiitch, va la chercher. Dis-lui.... tu sais... »

Bodriakoff sortit un moment de la chambre, et rentra en annonçant que Marie Pavlovna le suivait.

« A-t-elle toujours mal à la tête? demanda le vieillard à voix basse.

— Oui, » dit-il.

La porte s'ouvrit, et Marie parut. Astakoff se leva pour la saluer et resta immobile d'étonnement, tant elle avait changé depuis qu'il ne l'avait vue. La couleur avait disparu de ses joues maigries, un large cercle noir entourait ses yeux, et ses lèvres se serraient dans une étreinte amère. Tout son visage, morne et sombre, semblait pétrifié. Elle leva les yeux sur Astakoff; ils n'avaient plus ni éclat ni regard.

« Comment te sens-tu? lui demanda Ipatoff.

— Je suis très-bien portante, » répondit-elle en s'asseyant à la table sur laquelle était dressé le *samovar*.

La soirée fut pour Astakoff bien longue et peu gaie; personne n'était en veine; la conversation prenait à tout moment une tournure mélancolique.

« Entendez-vous? dit Ipatoff en prêtant l'oreille aux gémissements du vent; entendez-vous quelle note il nous chante? Ah! l'été a passé; l'automne passe aussi, et voilà que l'hiver arrive. Nous serons bientôt enterrés sous la neige. Et Dieu veuille que ce soit bientôt! Car maintenant, sort-on dans le jardin, c'est l'angoisse qui vous prend. Ce sont des ruines; les branches des arbres s'entre-choquent comme des ossements. Ah! les beaux jours sont passés.

— Ils sont passés, » fit Bodriakoff.

Marie croisa les mains silencieusement, et regarda par la fenêtre.

« Mais Dieu est bon, reprit Ipatoff; ils reviendront. »

Personne ne lui fit écho.

« Rappelez-vous, dit Astakoff, comme on chantait ici des chansons.

— Rappelez-vous, rappelez-vous, dit Ipatoff; non, il vaut mieux ne pas se rappeler.

— Pourquoi ne chanteriez-vous pas encore? continua Astakoff en s'adressant à Marie; vous avez un si beau talent! »

Elle ne lui répondit rien.

« Comment va Mme votre mère? dit à Ipatoff Astakoff, qui ne savait plus comment entretenir la conversation.

— Tout doucement, grâce à Dieu, malgré toutes ses infirmités. Encore aujourd'hui elle s'est promenée dans sa petite calèche. Elle est, je pourrais dire, comme un arbre à demi cassé, qui se plaint au moindre souffle du vent. Et voyez : un autre arbre jeune et fort est là par terre, et l'arbre cassé toujours debout. C'est ainsi. Cependant sa vie n'est pas bien enviable; le proverbe a bien raison : la vieillesse n'est pas le bonheur.

— Et la jeunesse ne donne pas le bonheur, » ajouta Marie à demi-voix.

Astakoff avait eu le projet de retourner coucher chez lui; mais la nuit devint si sombre, qu'il n'osa pas se risquer par cette obscurité dans les mauvaises routes. On le mena dans la même chambre où, trois mois auparavant, il avait passé une si mauvaise nuit, grâce au voisinage d'Yégor Kapitonitch. « Ronfle-t-il maintenant? » se demanda Astakoff. Et il se rappela ses remontrances au domestique, puis l'apparition de Marie dans le jardin. Il s'approcha de la fenêtre, et appuya son front contre la froide vitre. Son propre visage sembla le regarder du dehors, ses yeux se perdirent dans un voile noir, et ce ne fut qu'après quelques instants qu'il put distinguer sur un ciel sans étoiles les branches d'arbres qui s'agitaient dans le vide, tourmentées sans relâche par le vent. Tout à

coup Astakoff crut voir comme autrefois se glisser sur le sol une figure blanche. Il redoubla d'attention; mais ne voyant plus rien, il haussa les épaules. « Ce que c'est que l'imagination! » dit-il, et il se coucha.

Il s'endormit bien vite; mais, cette fois encore, il était dit qu'il ne passerait pas une nuit tranquille. Un bruit confus qui s'élevait dans la maison le réveilla. Il souleva la tête. C'étaient des voix inarticulées, des exclamations, des pas précipités, des portes qui se fermaient avec violence. Voilà qu'un sanglot de femme se fit entendre. Des cris s'élevèrent dans le jardin; d'autres, plus éloignés, leur répondirent. Dans la maison, l'agitation croissait et devenait plus bruyante. « C'est un incendie! » Cette pensée traversa l'esprit d'Astakoff. Il eut peur, sauta de son lit, et courut vers la fenêtre. Aucun reflet de flamme ne se voyait; mais dans le jardin, le long des allées, sous les arbres, se mouvaient de petites taches rouges. C'étaient des gens qui couraient avec des lanternes. Astakoff gagna la porte qu'il ouvrit rapidement, et donna contre Bodriakoff qui, pâle, échevelé et à demi vêtu, courait comme un insensé.

« Qu'est-ce? qu'est-il arrivé? s'écria Astakoff en le saisissant par le bras.

— Elle est perdue, elle est morte, elle s'est jetée à l'eau, répondit Bodriakoff d'une voix haletante.

— Qui est perdu? qui s'est jeté à l'eau?

— Marie Pavlovna. Qui pourrait-ce être? Il l'a perdue, la pauvre enfant, le malheureux! Au secours! mes petits pères, courons vite, courons. » Et il se précipita le long de l'escalier. Astakoff parvint à se chausser, jeta un manteau sur ses épaules, et s'élança à sa suite.

Il ne trouva plus personne à la maison; tous étaient sortis. Seules, à demi mortes de peur, les deux petites filles d'Ipatoff se tenaient dans le corridor, près de l'an-

tichambre; enveloppées de leurs jupons blancs, les mains croisées et les pieds nus, elles étaient accroupies auprès d'une chandelle posée par terre. Par le salon et au milieu des tables renversées, Astakoff sortit en courant sur la terrasse. On voyait à travers les branchages, dans la direction de la digue, se mouvoir des ombres et des feux. « Des crocs, des crocs! » disait la voix d'Ipatoff. « Un filet! un bateau! » criaient d'autres voix. Astakoff courut dans la direction de ces cris. Il trouva Ipatoff sur le bord de l'étang. Une lanterne, accrochée à une branche de saule, éclairait vivement la tête grise du vieillard. Il se tordait les mains, et chancelait comme un homme ivre. Près de lui, une femme, étendue sur l'herbe le visage contre terre, sanglotait convulsivement. Bodriakoff était entré dans l'eau jusqu'à la ceinture, et tâtait le fond avec une perche. Un cocher ôtait ses habits de livrée, en tremblant de tous ses membres; deux hommes traînaient une vieille barque le long du rivage; on entendait le galop d'un cheval lancé ventre à terre dans la rue du village; et le vent passait avec un sifflement sinistre, comme s'il eût voulu éteindre les lumières des lanternes, tandis que les vagues de l'étang clapotaient sourdement dans les ténèbres.

« Qu'ai-je entendu? est-ce possible? s'écria Astakoff en s'approchant de son hôte.

— Des crocs, des crocs! disait le vieillard pour toute réponse.

— Non, non, vous vous trompez, reprit Astakoff.

— Ah! que ne se trompe-t-il! dit en sanglotant la femme couchée par terre, et qui était la servante de Marie; moi-même, malheureuse que je suis, je l'ai entendue se jeter à l'eau, ma pauvre petite colombe; je l'ai entendue se débattre dans l'eau et crier : *Sauvez-moi*.... et encore une autre pauvre petite fois : *Sauvez*....

— Mais comment ne l'en as-tu pas empêchée, misérable? dit Astakoff.

— Et comment l'empêcher, mon petit père? Quand je me suis dit : « Où est-elle? » elle n'était plus dans la chambre. Mais mon cœur devinait.... Tous ces jours-ci, elle était si triste! elle ne disait mot. Mais moi je savais tout, moi. Je me suis mise à courir droit au jardin, comme si quelqu'un m'en eût donné le bon conseil. Et tout à coup quelque chose tombe à l'eau. J'entends : *Sauvez-moi, sauvez*.... O mes amis, mes pauvres amis!...

— Voilà donc, pensa Astakoff, ce qui m'a paru blanc dans l'ombre. »

Cependant des gens étaient accourus avec des crocs; d'autres avaient apporté un filet et l'étendaient sur l'herbe. Une foule était réunie; on se pressait, on se heurtait. Le cocher et le starosta prirent chacun un croc, se jetèrent dans la barque, la poussèrent au large et se mirent à sonder l'eau; on les éclairait du rivage. Leurs mouvements et les mouvements de leurs ombres paraissaient étranges et terribles au-dessus de l'étang agité et à la lueur incertaine et rougeâtre des lanternes.

« J'accroche quelque chose, » s'écria tout à coup le cocher.

Tous restèrent pétrifiés.

Le cocher tira sa perche en se courbant. On vit paraître un objet noirâtre et coudé. « Une racine! dit-il en arrachant son crochet.

— Reviens, reviens, lui cria-t-on du bord. On ne peut rien faire avec des crocs. Il faut prendre un filet.

— Oui, un filet, un filet, dirent les autres.

— Arrêtez, arrêtez! cria le starosta. Moi aussi, j'ai accroché quelque chose.... et quelque chose de mou, » ajouta-t-il au bout d'un instant.

Une tache blanche parut près du bateau.

« La demoiselle ! cria le starosta ; c'est elle ! »

Il ne se trompait pas. Le crochet avait pris Marie par la manche de sa robe. Le cocher la saisit aussitôt, la sortit hors de l'eau, et en deux secousses poussa la barque près du bord. Ipatoff, Bodriakoff, tous se jetèrent à l'encontre, saisirent Marie, la portèrent en courant à la maison. Elle fut aussitôt couchée, déshabillée ; on la secoua en tous sens, on essaya de la réchauffer ; mais tout fut inutile. Marie ne revint plus à elle ; déjà la vie l'avait abandonnée.

Astakoff, le lendemain de bonne heure, quitta Ipatofka. Cependant, avant de partir, il alla, pour se conformer à l'usage, dire le dernier adieu au corps de la défunte. Elle était couchée sur la table du salon, vêtue d'une robe blanche. Son épaisse chevelure était encore humide ; son pâle visage, que la mort n'avait pas encore défiguré, exprimait une sorte de tristesse stupéfaite. Ses lèvres entr'ouvertes semblaient vouloir parler et demander quelque chose ; ses bras croisés serraient sa poitrine. Mais, quelles que fussent les pensées dans lesquelles était morte la pauvre fille, la mort avait déjà posé sur elle le cachet de son éternel silence et de sa morne résignation. Qui peut comprendre ce qu'exprime le visage d'un mort dans les courts moments où il reçoit encore les regards des vivants, avant d'aller se dissoudre dans la terre et disparaître à jamais ?

Astakoff se tint quelques minutes devant le corps de Marie, en se donnant l'air mélancolique exigé par la circonstance, fit trois fois le signe de la croix, et se retira sans avoir remarqué Bodriakoff, qui, agenouillé dans un coin et les mains sur les yeux, sanglotait comme un enfant.

Il n'était pas le seul à pleurer ce jour-là. Tous les domestiques de la maison pleuraient aussi ; Marie avait

toujours été pour eux bonne et douce; elle laissait après elle un bon souvenir.

Quelques jours après, voici ce qu'écrivait le vieux Ipatoff à une lettre enfin reçue de Nadejda :

« Une semaine avant la présente date, ma très-chère dame Nadejda Alexeïevna, mon infortunée belle-sœur, votre amie, Marie Pavlovna, a volontairement mis fin à son existence en se jetant la nuit dans le lac, et nous avons déjà confié ses restes à la terre. Elle s'est décidée à cette triste et terrible action, sans me dire adieu, sans laisser même une lettre, un petit billet, pour y déclarer ses dernières volontés. Mais vous, Nadejda Alexeïevna, vous devez savoir mieux que personne sur quelle âme doit tomber un si grand et mortel péché. Que le Seigneur Dieu juge votre frère! Ma belle-sœur ne pouvait ni cesser de l'aimer, ni supporter son abandon. »

Nadejda ne reçut cette lettre qu'en Italie, où elle était allée avec son mari le comte de Steltchinski, comme on le nommait dans tous les hôtels. Du reste, il ne fréquentait pas seulement les auberges de l'Italie; on le voyait aussi fort souvent aux eaux, dans les salons de conversation. D'abord, il y perdait beaucoup d'argent; puis, tout à coup, il cessa de perdre. Sa figure prit cette expression à demi soupçonneuse et à demi effrontée, particulière aux hommes qui doivent s'attendre à de méchantes aventures. Il voyait rarement sa femme, qui supportait facilement son absence. Une passion subite pour les arts s'était emparée d'elle; de sorte qu'elle aimait à disputer sur le beau avec de jeunes artistes. La lettre d'Ipatoff l'affligea profondément, sans l'empêcher toutefois d'aller, ce jour même, visiter la grotte des chiens, près de Naples, pour y voir comment ces pauvres animaux se débattent dans les vapeurs du soufre, et d'y aller en compagnie de M. Popelina, Français, peintre manqué, qui chantait avec

une petite voix de ténor grasseyant, portait des *saute-en-barque* bigarrés, et racontait sans beaucoup de gaze des anecdotes de la chronique scandaleuse.

VI

C'était par une journée de janvier, claire et glacée. Il y avait beaucoup de monde sur la Perspective-Newski à Saint-Pétersbourg. L'horloge de la tour de la *Douma*[1] venait de sonner trois heures. Sur les larges dalles sablées marchait, au milieu d'autres promeneurs, notre vieille connaissance M. Astakoff. Depuis que nous nous sommes séparés de lui, il avait pris de l'embonpoint, sans pourtant vieillir. D'épais favoris encadraient son visage. Il s'avançait à travers la foule avec lenteur et gravité, jetant de temps à autre des regards dans la rue. Il attendait sa femme, qui devait arriver en voiture avec sa belle-mère. Depuis cinq années déjà M. Astakoff était marié, et, comme il l'avait toujours désiré, sa femme était riche et avait de hautes relations. Tout en soulevant d'un air aimable son chapeau soigneusement brossé à la rencontre de ses nombreuses connaissances, M. Astakoff continuait sa promenade avec cette démarche calme et assurée qui dénote un homme content de lui-même. Tout à coup, près du passage Stenbok, il faillit être heurté par un monsieur enveloppé d'un manteau à l'Almaviva et coiffé d'un bonnet de velours, dont le visage passablement flétri offrait des moustaches teintes sous des yeux

[1] Hôtel de ville.

gonflés et endormis. Astakoff recula avec dignité. Alors le monsieur en bonnet, jetant son regard sur lui, s'écria : « Ah ! bonjour, monsieur Astakoff. » Celui-ci ne répondit rien, et s'arrêta stupéfait. Il ne pouvait comprendre qu'un homme coiffé d'un bonnet sur la Perspective-Newski pût connaître son nom.

« Vous ne me connaissez pas ? continua l'autre. Je vous ai vu, il y a huit ans de cela, dans le gouvernement de Toula, chez les Ipatoff. On me nomme Vérétieff.

— Mon Dieu, pardonnez-moi, dit Astakoff. Comme vous avez changé depuis ce temps !

— Oui, j'ai vieilli, reprit Vérétieff, en passant sur son visage une main non gantée. Pour vous, vous n'êtes pas changé. »

Ce n'est pas que Vérétieff eût beaucoup vieilli, mais tous ses traits s'étaient déformés ; une foule de petites rides sillonnaient tout son visage, et, quand il parlait, ses joues et ses lèvres s'agitaient en convulsion. Tout en lui dénotait que cet homme avait largement usé de la vie.

« Où vous étiez-vous égaré tout ce temps, qu'on ne vous a vu nulle part ? demanda Astakoff.

— J'ai erré par-ci par-là. Et vous, êtes-vous toujours resté dans la capitale ?

— La plupart du temps ; je suis au service, monsieur.

— Vous êtes marié ?

— Oui, et.... » La figure d'Astakoff prit une expression sévère, comme s'il eût voulu dire à Vérétieff : « Ah çà, ne t'avise pas de me demander que je te présente à ma femme. »

Vérétieff parut le comprendre. Un sourire d'indifférence effleura ses lèvres. Astakoff fit un pas pour s'éloigner :

« Où est votre sœur ? demanda-t-il en se ravisant.

— Je ne puis vous le dire avec certitude, mais probable-

ment à Moscou. Il y a longtemps que je n'ai reçu de ses nouvelles.

— Son mari vit encore?

— Probablement.

— Et M. Ipatoff?

— Je ne sais pas; peut-être est-il en vie, peut-être est-il mort.

— Et ce monsieur si drôle, ce provincial, Bodriakoff?

— Ah! celui auquel vous avez demandé d'être votre témoin quand vous avez eu si peur? Le diable sait ce qu'il est devenu. »

Astakoff crut devoir prendre un air encore plus majestueux : « Je me suis toujours rappelé avec plaisir, dit-il, ces soirées où j'eus.... (il allait dire l'honneur, il se reprit) l'occasion de faire votre connaissance et celle de votre sœur. C'était une très-agréable personne. Et vous, chantez-vous toujours aussi agréablement?

— Non, j'ai perdu la voix. Ah! c'était là un bon temps!

— J'ai, une fois encore, visité Ipatofka, ajouta Astakoff en élevant ses sourcils d'un air mélancolique, le jour même d'une bien terrible aventure.

— Oui, c'est affreux, c'est horrible, interrompit précipitamment Vérétieff; oui, oui, je vois que vous vous souvenez....

— C'est-à-dire, il s'est écoulé un si long temps depuis ces aventures, que tout cela se représente à moi comme une espèce de rêve.

— Comme un rêve, répéta Vérétieff, dont les pâles joues rougirent; non, pour moi ce ne fut pas un rêve. C'était le temps de la jeunesse, de la gaieté, du bonheur; c'était le temps des espérances infinies et des forces indomptables. Si ce fut un rêve, il était bien beau. Mais que nous soyons tous deux devenus vieux, tristes, bêtes;

que nous teignions nos moustaches; que nous nous traînions à flâner sur les trottoirs de la Perspective; que nous ne soyons plus bons à rien, comme des chevaux fourbus; que nous soyons usés, pelés, éreintés; que, d'entre nous, les uns fassent les importants ridicules, tandis que les autres se vautrent dans la fainéantise, en noyant leurs chagrins par le gosier: voilà ce qui est un rêve, un rêve hideux, abominable. La vie est passée sans laisser de traces, platement, bêtement. Voilà ce qui est amer, voilà ce qu'il faudrait pouvoir chasser comme un rêve. Et puis, par-dessus tout, à travers tout, une apparition terrible, incessante.... Adieu. »

Vérétieff s'éloigna rapidement; mais, arrivé devant la porte d'un des principaux cafés de la Perspective, il s'arrêta, et tourna le bouton. Après avoir bu au buffet un verre d'eau-de-vie à l'orange amère, il traversa la salle du billard, assombrie d'un nuage de fumée, pour gagner un cabinet où l'attendaient plusieurs de ses habituels compagnons, le prince S., deux officiers de cavalerie et deux autres individus qu'on ne désignait que par leurs noms de baptême au diminutif. Ils étaient tous déjà d'un certain âge, quoique tous garçons. Les uns grisonnaient, les autres étaient chauves; ils avaient tous le double menton; et pourtant leur vie continuait à se passer dans les cafés. Ils s'obstinaient aussi à voir dans Vérétieff un homme extraordinaire, appelé à étonner le monde; mais lui, qui avait plus d'esprit qu'eux, sentait bien sa complète et irrémédiable inutilité. Du reste, il faut le dire, même hors de son cercle d'amis, beaucoup de gens croyaient que, s'il n'avait pas lui-même ruiné sa vie, on n'eût pu prévoir tout ce qu'il serait devenu. Ces gens-là se trompaient : les Vérétieff ne deviennent jamais rien.

Ses amis le reçurent avec leurs exclamations ordinaires. Il les frappa d'abord par son aspect farouche et

ses discours pleins de fiel. Mais de nouvelles bouteilles parurent sur la table, et tout reprit son train accoutumé. Pour Astakoff, dès que Vérétieff l'eut quitté, il se redressa de toute sa hauteur et fronça les sourcils. Cette rencontre inopinée l'avait froissé dans sa dignité de *gentleman* et d'employé supérieur. « Nous sommes devenus bêtes, nous buvons du vin, nous teignons nos moustaches! *Parlez pour vous, mon cher*[1], » dit-il enfin presque à haute voix. Et après avoir exhalé ainsi l'indignation qui débordait, il allait continuer sa promenade.

« Qui parlait avec vous? » dit tout à coup derrière lui une voix forte et assurée.

Astakoff se retourna, et reconnut une de ses hautes connaissances, M. Pomponski. Ce Pomponski, homme de grande et grosse taille, occupait une place très-importante, et, dès sa plus tendre jeunesse, n'avait jamais douté de lui-même.

« C'est une espèce d'original, je le connais à peine, murmura Astakoff en prenant Pomponski sous le bras.

— Mais permettez, Vladimir Sergéïtch, est-il permis à un homme qui se respecte de converser en pleine rue avec un homme coiffé d'un bonnet? C'est indécent, et vous m'en voyez tout interdit. Où avez-vous pu faire la connaissance d'un pareil sujet?

— A la campagne.

— A la campagne! En ville on ne salue pas ses voisins de campagne. *Ce n'est pas comme il faut.* Un *gentleman*, combien de fois vous l'ai-je dit? doit toujours se comporter en *gentleman*, s'il ne veut que....

— Voici ma femme, s'empressa de dire Astakoff en l'interrompant. Allons la retrouver. »

Et les deux *gentlemen* se dirigèrent vers une petite

1. En français.

voiture basse, fort élégante, à la portière de laquelle se montrait le visage pâle et plein de hautaine irritabilité d'une femme encore jeune, mais déjà vieillie. Derrière elle se voyait une autre dame, dont le visage aussi paraissait constamment fâché. Astakoff ouvrit la portière, offrit le bras à sa femme, Pomponski présenta le sien à la belle-mère, et les deux couples mesurèrent la Perspective, suivis d'un chétif petit laquais porteur d'une livrée à l'anglaise, de longues guêtres et d'un chapeau orné d'une énorme cocarde.



LE

PAIN D'AUTRUI

PERSONNAGES.

PAVEL NICOLAITCH YÉLETSKI, employé dans un ministère à Saint-Pétersbourg, 32 ans.

OLGA PETROVNA, sa femme, 21 ans.

VASSILI SÉMÉNITCH KOUSOFKINE, gentilhomme pauvre, leur commensal, plus de 50 ans.

FLÉGONTE ALEXANDRITCH TROPATCHOFF, gentilhomme du voisinage, 36 ans.

IVAN KOUZMITCH IVANOFF, ami de Kousofkine, 45 ans.

KARPATCHOFF, autre voisin, 40 ans.

TREMBINZKI, maître d'hôtel.

YÉGOR KARTACHOFF, intendant.

PRASKOVIA, femme de charge.

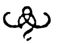
MACHA, femme de chambre.

ANPADISTE, tailleur, 70 ans.

PIÔTR, domestique.

VASCA, groom.

La scène se passe à la campagne, dans la propriété de Mme Yéletski.



LE

PAIN D'AUTRUI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle à manger dans la maison de campagne d'un riche gentilhomme. A droite, deux fenêtres et une porte vitrée donnant sur le jardin; à gauche, la porte du salon; au fond, celle de l'antichambre. Entre les fenêtres, une table à rallonges portant un damier. A gauche, sur le devant, une autre table et deux fauteuils. Entre la porte du salon et celle de l'antichambre, l'entrée ouverte d'un corridor. On entend derrière les coulisses la voix de Trembinzki.

SCÈNE PREMIÈRE.

TREMBINZKI, *au dehors.* Encore du désordre; je trouve du désordre partout ici, c'est impardonnable! (*Il entre avec Piótr et Vasca.*) J'ai l'ordre formel de la maîtresse; tout le monde ici doit m'obéir. (*A Piótr.*) Me comprends-tu?

PIÓTR. Je vous écoute [1].

TREMBINZKI. La maîtresse daigne arriver aujourd'hui avec son époux. Elle m'a fait prendre les devants. Et qu'est-

1. Expression consacrée, qui veut dire en même temps : « Je vous obéis. »

ce que nous faisons ici ? Rien. (*A Vasca.*) Que fais-tu là, toi ? tu aimes à flâner, toi (*le prenant par l'oreille*), à manger ton pain sans le gagner. Vous aimez à faire ça, vous autres domestiques; nous vous connaissons. Va-t'en, retourne à ton poste. (*Vasca se sauve, Trembinzki se jette dans un fauteuil.*) Je suis sur les dents, devant Dieu ! (*Il se relève.*) Et le tailleur, pourquoi ne me présente-t-on pas le tailleur ?

PIÔTR, *regardant dans l'antichambre.* Le tailleur est là.

TREMBINZKI. Eh bien, pourquoi n'entre-t-il pas ? qu'attend-il ? Viens ici, frère. Comment t'appelle-t-on, toi, là-bas ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANPADISTE.

(*Anpadiste reste près de la porte, les mains derrière le dos.*)

TREMBINZKI, *à Piôtr.* C'est ça le tailleur ?

PIÔTR. C'est bien lui.

TREMBINZKI, *à Anpadiste.* Mais quel âge as-tu, frère ?

ANPADISTE. J'arrive, mon petit père, à mes petits soixante-dix ans.

TREMBINZKI, *à Piôtr.* Et vous n'avez pas d'autre tailleur ?

PIÔTR. Pas d'autre. Il y en avait bien un autre, mais on l'a renvoyé, il bégayait.

TREMBINZKI, *en levant les mains au ciel.* Oh ! quel désordre ! (*A Anpadiste.*) Eh bien, vieux, as-tu fait ce que je t'avais commandé ?

ANPADISTE. Oui, mon petit père.

TREMBINZKI. Tu as cousu les collets aux livrées ?

ANPADISTE. Je les ai cousus, père. Seulement le drap jaune a manqué.

TREMBINZKI. Alors qu'as-tu fait ?

ANPADISTE. Oh ! père, on m'a donné, de la friperie, un petit jupon jaune.

TREMBINZKI. Tais-toi, tais-toi. Qu'y faire ? On ne peut plus envoyer chercher du drap à la ville. Va-t'en. Seulement, écoute bien : j'exige de la promptitude, de la prestesse ; sinon.... va-t'en. (*Anpadiste sort. Trembinzki s'assied de nouveau, puis se relève.*) A propos, ratisse-t-on les allées dans le parc ?

PIÔTR. Certainement on les ratisse. On a fait venir du village tous les paysans qui ne sont pas de corvée aux champs.

TREMBINZKI, *s'avançant sur Piôtr*. Mais qui es-tu, toi ?

PIÔTR. Plaît-il ?

TREMBINZKI, *plus près*. Qui es-tu, je te le demande, qui es-tu ?

PIÔTR, *étonné*. Moi ?

TREMBINZKI, *lui parlant sur le nez*. Oui, toi, toi. (*Piôtr garde le silence.*) Mais parle donc, qui es-tu ?

PIÔTR. Je suis Piôtr.

TREMBINZKI. Pas du tout ; tu es un laquais. La maison, c'est ton affaire, et aussi de nettoyer les lampes ; mais le jardin ne te regarde pas. Qu'on ait fait venir des paysans ou d'autres, je ne te l'avais pas demandé, c'est l'affaire de l'intendant. Toi, tu aurais dû aller le chercher, et sans rien dire.

PIÔTR, *tournant la tête*. Mais le voici qui vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES, YÉGOR.

TREMBINZKI. Ah ! Yégor Alexéïtch, vous arrivez fort à propos. Dites-moi, avez-vous pris vos mesures pour le jardin ?

YÉGOR. Elles sont prises, ne vous inquiétez pas. (*Lui offrant sa tabatière.*) En usez-vous?

TREMBINZKI, *après avoir pris du tabac.* Vous ne sauriez croire, Yégor Alexéïtch, dans quelle anxiété je me trouve depuis ce matin. Je vous avoue franchement que, dans une si grande propriété, je ne m'attendais pas à trouver un tel désordre. Ce n'est pas pour vous que je le dis, ni pour ce qui touche à vos attributions; c'est pour la maison que je le dis.

YÉGOR. Ah! vraiment?

TREMBINZKI. Imaginez-vous.... je demande, par exemple : « Y a-t-il des musiciens? » Vous comprenez, il en faut pour recevoir les maîtres.... « Il y en a, me dit-on.—Eh bien, dis-je, qu'on me les amène.... » Que croyez-vous? Tous les musiciens ont des métiers. L'un est jardinier, l'autre fait des bottes; la contre-basse mène les bœufs. A quoi cela ressemble-t-il? Et les instruments sont dans le plus piteux état. C'est à grand'peine que j'y ai mis un peu d'ordre. (*Il prend du tabac.*)

YÉGOR. Vous avez reçu là une mission très-épineuse.

TREMBINZKI. Oui; j'ose dire que je mange mon pain à la sueur de mon front. Les musiciens sont sur le perron, n'est-ce pas?

YÉGOR. Certainement. Parce qu'il pleuvait un peu, ils s'étaient réfugiés dans l'office, disant que la pluie gâterait les instruments; mais je les ai bien vite renvoyés dehors. La sentinelle placée sur la route n'aurait qu'à manquer d'attention, et les maîtres nous tomberaient sur le dos comme la neige. Quant aux instruments, qu'ils les tiennent sous les pans de leurs habits.

TREMBINZKI. Vous avez parfaitement raison. Ah! je crois que maintenant tout se trouve en ordre.

YÉGOR. Soyez bien tranquille, Narcisse Constantinitch. (*Jetant un regard à Piôtr.*) Qu'as-tu à écouter ce que di-

sent tes supérieurs, toi? Va-t'en, mon cher. (*Piótr sort par l'antichambre. Macha entre en courant par le corridor.*) Là, là, là, mademoiselle, où courez-vous si vite?

MACHA. Ah! Yégor Alexéïtch, laissez-moi; Praskovia Ivanovna nous a toutes mises sur les dents. (*Elle sort. Yégor la suit du regard et cligne de l'œil à Trembinzki.*)

YÉGOR. A propos, quelle heure avez-vous?

TREMBINZKI, *regardant sa montre.* Dix heures trois quarts. Nous devons attendre les seigneurs à chaque instant. (*Kousofkine paraît sur la porte de l'antichambre, s'arrête et fait des signes à quelqu'un derrière lui.*)

YÉGOR. Il faut que j'aille au comptoir; je suis sûr que le starosta ne s'est pas peigné la barbe, et pourtant il voudra aussi donner aux maîtres le baiser d'arrivée.

SCÈNE IV.

(*En s'en allant, Yégor heurte Kousofkine qui lui dit :*) Bien le bonjour, Yégor Alexéïtch.

YÉGOR. Ah bah! Vassili Séménitch, j'ai bien autre chose à faire qu'à donner des bonjours. (*Il s'éloigne. Kousofkine s'approche d'une fenêtre, lentement et sur la pointe du pied. Trembinzki tourne la tête et l'aperçoit.*)

TREMBINZKI. Ah! celui-là.... (*Kousofkine salue Trembinzki, qui lui rend un petit signe de tête.*) Vous voilà; vous venez aussi recevoir nos jeunes seigneurs?

KOUSOFKINE. Certainement; mon devoir....

TREMBINZKI. Vous êtes contents qu'ils arrivent?... Vous êtes habillé?

KOUSOFKINE. Oui, c'est-à-dire....

TREMBINZKI, *l'interrompant.* C'est bien, c'est bien, asseyez-vous dans ce coin-là. (*Kousofkine salue.*) Ah! mon

Dieu! j'oubliais.... Piôtr, Pétrouska.... Comment, personne dans l'antichambre!

IVANOFF, *se montrant à la porte de l'antichambre.* Que désirez-vous?

TREMBINZKI, *étonné.* Mais.... permettez.... Qui êtes-vous?

IVANOFF, *sans s'avancer.* Ivanoff, Ivan Kouzmitch, l'ami de monsieur (*désignant Kousofkine*).

KOUSOFKINE, *à Trembinzki.* Un voisin, près d'ici.... Il est venu me rendre visite.

TREMBINZKI. Eh! messieurs, ce n'est ni le temps ni l'endroit de se faire des visites. (*Ivanoff se retire, Piôtr entre.*) Pourquoi m'as-tu quitté? Suis-moi, je veux voir comment tu as arrangé le salon. Je suis sûr qu'il est tout autrement que je ne t'ai ordonné. On n'a qu'à se fier à vous autres! (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE V.

KOUSOFKINE, *d'abord seul, après un moment de silence.* Vania[1], Vania!

IVANOFF, *de l'antichambre.* Eh bien! quoi?

KOUSOFKINE. Entre, Vania, entre sans crainte.

IVANOFF, *entrant.* Il vaut mieux que je m'en aille.

KOUSOFKINE. Non, reste. Quel mal y a-t-il à cela? Tu es venu me voir. Viens ici, mets-toi là, c'est mon coin.

IVANOFF. Allons plutôt dans ta chambre.

KOUSOFKINE. Nous ne pouvons y aller maintenant. C'est là qu'on range tout le linge. On y a aussi porté les édredons. Nous serons bien ici.

IVANOFF. Non, j'aime mieux retourner à la maison.

1. Diminutif caressant d'Ivan.

KOUSOFKINE. Reste, Vania, reste. Assieds-toi là. (*S'asseyant.*) Tu vois bien qu'on peut s'y asseoir. Les nôtres vont arriver ; tu les regarderas.

IVANOFF. Qu'y a-t-il à regarder?

KOUSOFKINE. Comment, qu'y a-t-il? Olga Pétrovna s'est mariée à Saint-Pétersbourg. N'es-tu pas curieux de voir son petit mari? Et puis, elle aussi, il y a longtemps que nous ne l'avons vue, il y a plus de six ans. Assieds-toi.

IVANOFF. Non, en vérité, Vassili Séménitch.

KOUSOFKINE. Assieds-toi donc, je t'en prie. Ne fais pas attention si le nouveau maître d'hôtel crie et tempête; c'est pour cela qu'il a des gages.

IVANOFF, *s'asseyant.* Olga Pétrovna a sans doute épousé un richard?

KOUSOFKINE. Je ne saurais te le dire, Vania; mais il paraît que c'est un employé de haut grade. Olga Pétrovna ne pouvait pas en prendre un autre. Et puis, elle ne pouvait pas non plus vivre toujours avec sa tante.

IVANOFF. Mais, Vassili Séménitch, si le nouveau maître allait prendre envie de nous chasser?

KOUSOFKINE. Pourquoi nous chasser?

IVANOFF. C'est pour toi que je parle.

KOUSOFKINE, *avec un soupir.* Je le sais, Vania, je le sais. Toi, frère, quoi qu'on en puisse dire, tu es enfin un propriétaire. Quant à moi, mes habits mêmes ne sont jamais coupés dans une pièce de drap. Ils viennent toujours d'une autre épaule sur la mienne.... Oh non! le nouveau maître ne me chassera pas; le défunt lui-même ne m'a pas chassé. Et cependant, était-il méchant, hein!

IVANOFF. Mais, Vassili Séménitch, tu ne connais pas ces gaillards de Saint-Pétersbourg?

KOUSOFKINE. Eh quoi! Ivan Kouzmitch, seraient-ils donc si...?

IVANOFF. Ils sont terribles. Je ne les connais pas non plus, moi; mais je l'ai ouï dire à des gens sûrs.

KOUSOFKINE, *après un silence.* Nous verrons.... je me fie à Olga Pétrovna; elle ne me livrera pas, elle.

IVANOFF. Elle ne te livrera pas.... mais elle t'a complétement oublié. C'était une enfant quand elle est partie d'ici après la mort de sa mère, avec sa tante; elle n'avait pas quatorze ans. Tu as joué aux poupées avec elle.... la belle affaire! Elle ne daignera pas seulement te regarder.

KOUSOFKINE. Oh! ne dis pas cela, Vania.

IVANOFF. Tu verras, tu verras....

KOUSOFKINE. Tais-toi, je t'en prie; jouons plutôt aux dames; veux-tu? (*Ivanoff se tait.*) Allons, frère, une petite partie. (*Il prend le damier et range les dames.*)

IVANOFF, *les rangeant de son côté.* Tu as trouvé là le bon moment.... le maître d'hôtel nous permettra de jouer, hein! tu n'as qu'à t'y attendre.

KOUSOFKINE. Faisons-nous du tort à quelqu'un?

IVANOFF. Mais les seigneurs vont arriver.

KOUSOFKINE. Eh bien! quand ils arriveront, nous laisserons la partie.... La droite ou la gauche?

IVANOFF. On finira par nous chasser de la maison.... La gauche.... C'est à toi de commencer.

KOUSOFKINE. Voilà comme je commence aujourd'hui, frère.

IVANOFF. Et moi comme cela.

KOUSOFKINE. Et moi je vais ici.

IVANOFF. Et moi je vais là.

SCÈNE VI.

(*Un grand bruit s'élève tout à coup dans l'antichambre. Le groom Vasca entre en courant et criant.*) Ils arrivent, Narcisse Constantinitch, ils arrivent! (*Kousofkine et Ivanoff se lèvent en sursaut.*)

KOUSOFKINE. Ils arrivent?

VASCA, *criant à tue-tête*. La sentinelle a donné le signal, ils arrivent. (*On entend dans le salon la voix de Trembinzki.*) Qu'est-ce que c'est? les seigneurs, les seigneurs! (*Il entre en courant avec Piótr.*)

TREMBINZKI. Les musiciens! les musiciens à leur poste! (*Il s'élance dans l'antichambre, suivi de Piótr et de Vasca. Macha entre par le corridor.*)

MACHA. Les seigneurs arrivent?

KOUSOFKINE, *qui s'est blotti dans un coin, cachant Ivanoff derrière lui*. Ils arrivent.

MACHA, *rentrant dans le corridor et criant*. Ils arrivent. (*Praskovia vient du corridor, et Trembinzki de l'antichambre.*)

TREMBINZKI. Les filles! appelez les filles!

PRASKOVIA, *appelant dans le corridor*. Filles! filles!

YÉGOR, *venant par l'antichambre*. Où est le pain et le sel! Narcisse Constantinitch?

TREMBINZKI, *criant à plein gosier*. Piótr, le pain et le sel. (*Six servantes très-parées entrent par le corridor.*) A l'antichambre, filles, à l'antichambre! (*Les filles et Macha rencontrent Piótr qui apporte un pain en couronne, et une salière sur un grand plat.*)

PIÓTR. Doucement, écervelées.

TREMBINZKI *lui enlève le plat et le passe à Yégor*. C'est à vous comme intendant.... sur le perron, allez. (*Il le*

pousse vers la porte avec Piôtr et Praskovia, et les suit en criant.) Les autres domestiques, où sont-ils?

LA VOIX DE PIÔTR, *au dehors.* Appelez Anpadiste.

UNE AUTRE VOIX. Le dizenier lui a ôté ses bottes pour qu'il travaille.

LA VOIX DE TREMBINZKI. Qu'on appelle les cochers.

DES VOIX DE FILLES. Ils arrivent, ils arrivent!

LA VOIX DE TREMBINZKI. Silence maintenant, et silence de mort! (*Un profond silence s'établit. Kousofkine écoute avec anxiété. La musique joue l'ancien air :* Le tonnerre de la victoire retentit. *On entend une voiture s'approcher. La musique cesse, et laisse entendre des bruits confus de voix et d'embrassements. Un moment après, entrent Olga Pétrovna et son mari, qui tient à la main le pain offert. Derrière eux, Trembinzki, Yégor avec le plat, Praskovia, et enfin les domestiques, qui s'arrêtent à la porte de l'antichambre.)*

SCÈNE VII.

OLGA, *souriant.* Nous sommes enfin chez nous, *Paul*[1]. Que j'en suis heureuse! *(Se retournant.)* Merci, mes amis, merci. Voici votre nouveau maître. Je vous prie de l'aimer. (*A Yéletski.*) *Rendez cela, mon ami .(Yéletski rend le pain à Yégor très-incliné.)*

TREMBINZKI. Ne daignerez-vous pas ordonner quelque chose?... peut-être du thé?

OLGA. Non, plus tard. (*A Yéletski.*) Je veux te montrer toute la maison, ton cabinet de travail.... Il y a six ans que je ne suis venue ici, six ans.

YÉLETSKI. Volontiers.

PRASKOVIA, *prenant d'Olga son chapeau et sa mantille.* Ah! notre petite mère, notre colombe....

1. Les mots soulignés sont en français dans l'original.

OLGA *lui sourit et regarde autour d'elle*. Elle a bien vieilli, notre maison, et les chambres me paraissent plus petites.

YÉLETSKI. C'est ce qui arrive toujours quand on a quitté un endroit tout enfant.

KOUSOFKINE, *s'approchant timidement*. Olga Pétrovna, permettez....

OLGA, *après un peu d'hésitation*. Ah! Vassili.... Vassili Pétrovitch, je ne vous avais pas reconnu.... Comment allez-vous?

KOUSOFKINE, *lui baisant la main*. .... de vous féliciter....

OLGA, *à Yéletski*. Notre vieil ami, Vassili Pétrovitch.

YÉLETSKI, *saluant*. Très-charmé. (*Ivanoff salue aussi de loin.*)

KOUSOFKINE, *saluant Yéletski*. .... sur votre arrivée.... nous sommes tous si ravis.

YÉLETSKI, *à sa femme, à demi-voix*. Qui est ça?

OLGA, *également à voix basse*. Un pauvre gentilhomme. Il demeure chez nous. (*A haute voix.*) Je veux te montrer toute la maison. C'est ici que je suis née, Paul, que j'ai grandi....

YÉLETSKI. Avec plaisir, allons. (*A Trembinzki.*) Vous, je vous prie, mon valet de chambre est là, avec mes effets.

TREMBINZKI, *empressé*. J'écoute, j'écoute.

OLGA. Viens donc, Paul. (*Ils sortent tous deux par le salon.*)

TREMBINZKI, *à voix basse, à tous les domestiques*. Maintenant, mes chers amis, allez tous à vos postes. Vous, Yégor Alexéïtch, restez dans l'antichambre, le seigneur pourrait vous demander. Doucement, doucement.... (*Yégor et les domestiques s'éloignent sur la pointe du pied par l'antichambre; Praskovia et les servantes par le corridor.*)

PRASKOVIA, *en sortant, et très-bas*. Marchez, marchez.... et toi, Machka, qu'as-tu à rire? (*Tous s'éloignent.*)

TREMBINZKI. Vous, messieurs, est-ce que vous restez ici?

KOUSOFKINE. Oui, nous restons.

TREMBINZKI. Allons, soit. Mais.... je vous prie.... (*faisant des gestes*) .... au nom du ciel.... vous savez.... pas de bruit.... c'est sur nous.... (*Il s'éloigne avec précaution.*)

SCÈNE VIII.

KOUSOFKINE, *avec vivacité*. Hein! que dis-tu d'elle, Vania? Comme elle a grandi, comme elle est devenue belle! Elle ne m'a pas oublié. Tu vois, Vania, que j'avais raison.

IVANOFF. Elle ne t'a pas oublié! Pourquoi donc te nomme-t-elle Vassili Pétrovitch? Est-ce que ton père ne s'appelait pas Sémène?

KOUSOFKINE. Qu'importe? Pétrovitch, Séménitch, n'est-ce pas la même chose? Tu dois le comprendre, tu es un homme d'esprit. Elle m'a présenté à son mari; c'est un bel homme, et il y a sur son visage quelque chose.... ce doit être un homme d'importance.... Qu'en penses-tu, Vania?

IVANOFF. Je n'en sais rien; je vais plutôt m'en aller.

KOUSOFKINE. Que t'arrive-t-il aujourd'hui, Vania? Tu ne te ressembles plus; tu veux toujours t'en aller. Dis-moi plutôt comment tu trouves notre jeune maîtresse.

IVANOFF. Elle est bien, je ne dis pas le contraire.

KOUSOFKINE. Rien que son sourire.... et puis sa voix. C'est un canari, une fauvette. Elle aime son mari, cela se voit sur-le-champ. N'est-ce pas, Vania, que cela se voit?

IVANOFF. Dieu sait ce qui se passe dans l'âme des maîtres, Vassili Séménitch.

KOUSOFKINE. C'est mal, ce que tu fais là, Ivan Kouzmitch. Tu vois qu'un homme est heureux, gai, et tu t'avises.... Mais les voilà qui reviennent.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, OLGA et YÉLETSKI, *venant par le salon.*

OLGA. Elle n'est pas grande, notre maison, comme tu vois; mais, ainsi que dit le proverbe, on donne ce qu'on a.

YÉLETSKI. Comment! la maison est très-bien; elle est distribuée avec intelligence.

OLGA. Allons maintenant au jardin.

YÉLETSKI. Volontiers. J'aurais pourtant voulu dire deux mots à ton intendant.

OLGA. A *ton intendant?*

YÉLETSKI. A notre intendant.

OLGA. Comme tu voudras. Je vais prendre Vassili Pétrovitch. Allons au jardin, Vassili Pétrovitch; voulez-vous?

KOUSOFKINE, *ravi.* Oh! certainement.... me voici.

YÉLETSKI. Mets ton chapeau, Olga.

OLGA. Ce n'est pas nécessaire. (*Elle lève son écharpe sur sa tête.*) Allons.

KOUSOFKINE. Permettez, Olga Pétrovna, que je vous présente, à cette heureuse occasion.... un voisin.... Ivanoff....

OLGA. Je suis charmée de faire votre connaissance. Voulez-vous venir à la promenade avec nous? (*Ivanoff s'incline.*) Donnez-moi le bras, Vassili Pétrovitch.

KOUSOFKINE, *comme abasourdi.* Le bras!... Comment?

OLGA. Comme cela. (*Elle passe son bras sous le sien.*) Vous souvenez-vous, Vassili Pétrovitch.... (*Ils sortent. Ivanoff les suit.*)

SCÈNE X.

YÉLETSKI, *seul, après s'être promené dans la chambre.* Holà! quelqu'un!

PIÔTR, *entrant.* Que daignez vous commander?

YÉLETSKI. Comment te nomme-t-on, mon cher?

PIÔTR. Piôtr.

YÉLETSKI. Eh bien, Piôtr, va chercher l'intendant. C'est Yégor qu'on l'appelle, n'est-ce pas?

PIOTR. Comme vous daignez le dire.

YÉLETSKI. Va le chercher. (*Il s'assied. Piôtr sort. Un instant après, entr Yégor, qui s'arrête près de la porte.*)

SCÈNE XI.

YÉLETSKI, YÉGOR.

YÉLETSKI. Yégor, j'ai l'intention de visiter demain les biens d'Olga Pétrovna.

YÉGOR. J'écoute.

YÉLETSKI. Y a-t-il beaucoup d'âmes ici?

YÉGOR. Dans le village de Timoféievo, trois cent quatre-vingt-quatre âmes du sexe masculin, d'après le recensement. D'âmes effectives, il y en a davantage.

YÉLETSKI. Et combien davantage?

YÉGOR, *après avoir toussé dans sa main.* Une vingtaine d'âmes à peu près.

YÉLETSKI. Hum!... je demande qu'on s'en informe avec exactitude, et qu'on me présente le chiffre. Y a-t-il des terres morcelées?

YÉGOR. Non, un seul tenant.

YÉLETSKI, *après l'avoir regardé sans comprendre.* Hum!... Y a-t-il beaucoup de terres à culture?

YÉGOR. Suffisamment. Deux cent soixante-quinze déciatines[1], dans chaque sole.

YÉLETSKI, *regarde encore.* Et combien de terres en friches?

YÉGOR, *avec hésitation.* Comment dire à Votre Seigneurie?... sous les broussailles, il y a aussi des ravins, et puis sous les dépendances de l'habitation.... mais on fauche tout cela.

YÉLETSKI, *avec sévérité.* Je demande le nombre précis.

YÉGOR. Mais qui peut le savoir? C'est du terrain non mesuré.... à moins qu'il ne soit désigné sur un plan. Il peut bien avoir une cinquantaine de déciatines.

YÉLETSKI, *à voix basse.* Tout cela, c'est du désordre. (*Haut.*) Y a-t-il des bois?

YÉGOR. Vingt-huit déciatines et demie.

YÉLETSKI. Ainsi donc, cela fait en tout à peu près cinq cents déciatines?

YÉGOR. Cinq cents! Il y en a plus de mille.

YÉLETSKI. Comment donc! Toi-même.... Oui, c'est ce que je voulais dire.... Tu me comprends, n'est-ce pas?

YÉGOR. J'écoute.

YÉLETSKI, *avec gravité.* Et les paysans d'ici, ont-ils une bonne conduite? de la docilité?

YÉGOR. Le peuple est bon; il aime que le seigneur se fasse craindre.

YÉLETSKI. Hum!... ils ne sont pas ruinés?

YÉGOR. Comment serait-ce possible? pas le moins du monde. Ils sont très-contents de Votre Grâce.

YÉLETSKI. Je verrai moi-même tout cela demain; tu

1. La déciatine vaut un peu plus de deux hectares.

peux t'en aller. A propos, qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui vit céans?

YÉGOR. Kousofkine, Vassili Séménitch, un gentilhomme. Il vit de notre pain. Il est ici depuis le temps du vieux maître, qui le tenait auprès de lui.... en quelque sorte pour s'en divertir.

YÉLETSKI. Y a-t-il longtemps qu'il est établi dans la maison?

YÉGOR. Oui, longtemps. Il y a plus de vingt ans que le vieux maître est mort, et c'était de son vivant qu'il est venu dans la maison.

YÉLETSKI. C'est bien. Vous avez un comptoir, n'est-ce pas?

YÉGOR. Comment ferions-nous sans comptoir?

YÉLETSKI. Je verrai tout cela demain. Va-t'en. (*Yégor s'éloigne*).

SCÈNE XII.

YÉLETSKI. Cet intendant me semble une bête. Nous verrons. (*Il se lève et se promène.*) Me voilà à la campagne, à la campagne chez moi. C'est un peu étrange, mais ce n'est pas mal. (*On entend dans l'antichambre la voix de Tropatchoff qui dit :* Il est arrivé? aujourd'hui?)

PIÔTR *entrant*. Tropatchoff, Flégonte Alexandritch, vient d'arriver et désire vous voir. Que daignez-vous ordonner?

YÉLETSKI. Ce nom ne m'est pas inconnu. Prie-le d'entrer. (*Piôtr sort. Entre Tropatchoff*).

SCÈNE XIII.

TROPATCHOFF. Bonjour, Pavel Nicolaïtch, bonjour. (*Yéletski salue avec embarras.*) Vous semblez ne pas me

reconnaître. Ne vous souvenez-vous plus, à Saint-Pétersbourg, chez le comte Kounzoff....

YÉLETSKI. Ah ! certainement. Soyez le bienvenu. *(Il lui serre la main.)*

TROPATCHOFF. Je suis votre plus proche voisin, je demeure à deux verstes d'ici. Quand je vais à la ville, il faut que je passe tout auprès de votre maison. Je savais que vous étiez attendu. « Voyons, me suis-je dit, s'il serait arrivé ! » Mais si je viens mal à propos, dites-le-moi de grâce. *Entre gens comme il faut*, vous comprenez, pas de cérémonies.

YÉLETSKI. Au contraire, et j'espère bien que vous resterez à dîner avec nous, bien que je ne sache pas ce que notre cuisinier de village nous aura préparé.

TROPATCHOFF, *en faisant jouer un gros jonc à pomme d'or.* Oh ! je sais que tout est sur un grand pied chez vous. J'espère que vous me ferez aussi l'honneur de dîner un de ces jours chez moi. Vous ne sauriez croire combien je suis ravi de votre arrivée. Il y a dans ce pays si peu de *gens comme il faut !* Et *Madame*, comment va-t-elle ? je l'ai connue enfant. Oh ! je connais très-bien votre femme. Je vous félicite, Pavel Nicolaïtch, et du fond de mon âme. Seulement, je crains fort qu'elle ne m'ait oublié.

YÉLETSKI. Elle sera charmée de vous revoir. Elle est allée faire un tour au jardin avec ce monsieur qui demeure ici.

TROPATCHOFF. Ah ! avec celui-là ? c'est, il me semble, une espèce de niais. Du reste, pas méchant. A propos, j'ai amené un autre gentilhomme, qui est là, dans l'antichambre. Vous permettez ?

YÉLETSKI. Comment, dans l'antichambre !...

TROPATCHOFF. *Ne faites pas attention.* Ce n'est rien non plus. Il vit aussi chez moi par pauvreté. Je le prends

avec moi. En route, vous savez, on s'ennuie seul. Mais restez, restez donc. (*S'approchant de l'antichambre.*) Karpatchoff, entre, frère.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, KARPATCHOFF, *entre et salue.*

TROPATCHOFF. Tenez, Pavel Nicolaïtch, je vous présente un gentilhomme.

YÉLETSKI. Je suis charmé.... (*Tropatchoff le prend par le bras et l'emmène, tandis que Karpatchoff va se mettre dans un coin.*)

TROPATCHOFF, *à Yéletski. C'est bien, c'est bien, c'est tout ce qu'il faut.* Êtes-vous pour longtemps des nôtres, Pavel Nicolaïtch ?

YÉLETSKI. J'ai pris un congé de trois mois.

TROPATCHOFF. C'est peu, fort peu; mais je comprends qu'on n'ait pu se passer de vous plus longtemps. Il faut vous reposer. Aimez-vous la chasse?

YÉLETSKI. Je n'ai jamais tenu de fusil. Cependant, avant de partir, je me suis acheté un chien. Avez-vous beaucoup de gibier?

TROPATCHOFF. Énormément. Vous deviendrez chasseur, j'en fais mon affaire. (*A Karpatchoff.*) Avons-nous des coqs de bruyère à Mirlinik?

KARPATCHOFF, *sans quitter son coin.* Trois compagnies, et à la Greda, quatre.

TROPATCHOFF. C'est bien.

KARPATCHOFF. Et puis le forestier Fédoul m'a dit hier qu'à Goreli....

SCÈNE XV.

Entrent OLGA, KOUSOFKINE *et* IVANOFF *par la porte vitrée du jardin.* KARPATCHOFF *se tait et salue.*

OLGA. Ah! Paul, que notre jardin est joli.... (*Elle s'arrête en voyant Tropatchoff*).

YÉLETSKI. Permets-moi de te présenter....

TROPATCHOFF, *l'interrompant.* Pardon, nous sommes de vieilles connaissances. Olga Pétrovna ne me reconnaît pas sans doute; ce n'est pas étonnant, je l'ai connue pas plus haute que cela.... Tropatchoff Flégonte, vous rappelez-vous le voisin Tropatchoff, qui vous rapportait des joujoux de la ville? Vous étiez alors une charmante enfant, et aujourd'hui.... (*Il salue.*)

OLGA. Ah! monsieur Tropatchoff, je vous reconnais maintenant. (*Elle lui tend la main.*) Vous ne pouvez croire combien je suis heureuse depuis que je suis ici.

TROPATCHOFF. Seulement depuis que vous êtes ici?

OLGA. Mon enfance m'est si bien revenue à la mémoire! Paul, je veux te montrer dans le jardin un acacia que j'ai planté moi-même. Il est plus grand que moi maintenant.

YÉLETSKI, *à Olga, en désignant Karpatchoff.* Monsieur Karpatchoff, un voisin. (*Karpatchoff salue de son coin, où sont déjà venus le rejoindre Kousofkine et Ivanoff.*)

TROPATCHOFF, *à Olga. Ne faites pas attention.* Enfin vous voilà chez vous, à la campagne, en propriétaire. Comme le temps passe!

OLGA. Vous dînez avec nous?

YÉLETSKI. J'ai déjà invité Flégonte Alexandritch. Je crains seulement que le dîner....

TROPATCHOFF. Voulez-vous bien finir?

OLGA, *prenant à part Yéletski.* Ce monsieur est venu mal à propos.

YÉLETSKI. Oui, mais il me semble assez bien.

TROPATCHOFF *s'est approché en dandinant de Kousofkine.* Ah! vous voilà! Comment allez-vous?

KOUSOFKINE. Bien, grâce à Dieu.

TROPATCHOFF, *montrant Karpatchoff du coude.* Vous connaissez cet être-là?

KOUSOFKINE. Oui, nous nous connaissons.

TROPATCHOFF, *à Ivanoff.* Hé, hé, vous aussi?

IVANOFF. Moi aussi.

OLGA. Monsieur Tropatchoff....

TROPATCHOFF. Madame!

OLGA. Vous me permettrez d'entrer chez moi. Nous venons d'arriver....

TROPATCHOFF. De grâce, Olga Pétrovna, et vous, Pavel Nicolaïtch, faites comme chez vous. Pendant ce temps, je bavarderai avec ces intéressants personnages.

OLGA. Et puis, quoique nous soyons d'anciennes connaissances, cette robe de voyage me fait un peu honte.

TROPATCHOFF. Je n'aurais pas, certes, accepté une pareille excuse, si je ne savais que pour les dames.... la toilette.... c'est toujours très-agréable....

OLGA. Vous êtes méchant. Je vous laisse, messieurs; au revoir. (*Elle passe au salon.*)

TROPATCHOFF. Savez-vous ce que je vais vous dire, Pavel Nicolaïtch, moi qui ne mens jamais? que vous êtes le plus fortuné mortel.... Mais je vous retiens peut-être.

YÉLETSKI. Au contraire. Savez-vous à mon tour ce que je vais vous proposer? quelque chose qui, en votre qualité d'agronome, ne doit pas vous être désagréable.

TROPATCHOFF. Disposez de moi, Pavel Nicolaïtch, disposez de Flégonte Tropatchoff.

YÉLETSKI. C'est d'aller ensemble, avant de déjeuner,

voir les meules de blé. Vous pourriez me donner de bons conseils. Elles sont à deux pas.

TROPATCHOFF. *Enchanté, enchanté.*

YÉLETSKI. Eh bien, prenez votre chapeau. Quelqu'un! (*Entre Piótr.*) Qu'on nous prépare à déjeuner.

TROPATCHOFF. Karpatchoff viendra avec nous, si vous le permettez. Il se tiendra derrière.

YÉLETSKI. Très-bien. (*Ils sortent. Karpatchoff et Piótr les suivent.*)

SCÈNE XVI.

KOUSOFKINE *et* IVANOFF.

KOUSOFKINE. Voyons, Vania, dis toi-même; n'est-ce pas que notre Olga est charmante?

IVANOFF. En ai-je dit du mal?

KOUSOFKINE. Comme elle est affable, bienveillante!

IVANOFF. Oui, c'est vrai; elle n'est pas comme lui.

KOUSOFKINE. Eh! que lui reproches-tu? Réfléchis, Vania; c'est un homme important, habitué à se tenir ainsi. Il aurait bien voulu se relâcher un peu; mais comprends donc, c'est impossible; l'État, le gouvernement l'exigent. As-tu remarqué, frère, quels yeux elle a?

IVANOFF. Je n'ai rien remarqué, Vassili Séménitch.

KOUSOFKINE. Ah! tu m'affliges, frère; ce n'est pas bien.

IVANOFF. Peut-être. Mais ce que je remarque, c'est que voilà le maître d'hôtel.

KOUSOFKINE, *baissant la voix.* Eh bien, nous ne faisons pas de mal.

SCÈNE XVII.

Entrent TREMBINZKI *et* PIÔTR, *qui porte un déjeuner sur un plateau.* TREMBINZKI *avance la table à rallonges sur le milieu de la scène.*

TREMBINZKI. Pose cela ici, et ne casse rien, imbécile. (*Piôtr pose le plateau et prend la nappe; Trembinzki la lui arrache.*) Donne, je la mettrai moi-même. Va chercher du vin. (*Piôtr sort; Trembinzki met le couvert, après avoir regardé Kousofkine.*) Il faut avouer qu'il y a des gens qui naissent coiffés. Un pauvre diable comme nous se cogne la tête comme un poisson contre la glace pour un morceau de pain. Et à ceux-là, tout leur tombe dans la bouche. Où est à présent, je vous le demande, la justice en ce monde?

KOUSOFKINE *époussette doucement l'épaule de Trembinzki.* Vous vous êtes sali contre la muraille.

TREMBINZKI. Voulez-vous bien me laisser tranquille? (*Entre Piôtr avec des bouteilles et un vase à rafraîchir qu'il pose sur l'autre table.*) Allons, dépêche, et ôte-moi ce damier. Voyez un peu quel moment ont choisi pour jouer ces messieurs! Et quel jeu est-ce là? est-ce un jeu de gentilshommes?

IVANOFF, *bas à Kousofkine.* Adieu, frère.

KOUSOFKINE. Où vas-tu?

IVANOFF. A la maison.

KOUSOFKINE. Reste, reste.

YÉGOR, *passant la tête hors de l'antichambre.* Narcisse Constantinitch!

TREMBINZKI. Quoi?

YÉGOR. Où est allé le seigneur?

TREMBINZKI. Voir les meules de blé. Vous n'êtes pas avec lui?

YÉGOR. Voir les meules.... Grand Dieu! s'il s'aperçoit.... (*Il veut sortir, mais se range pour laisser passer Yéletski, qui rentre accompagné de Tropatchoff et suivi de Karpatchoff.*)

SCÈNE XVIII.

YÉLETSKI, TROPATCHOFF, KARPATCHOFF, KOUSOFKINE, IVANOFF, TREMBINZKI, YÉGOR ET PIÔTR.

YÉLETSKI, *à Tropatchoff*. Ainsi vous êtes content?

TROPATCHOFF. Très-bien, tout est très-bien. Ah! Yégor, bonjour. (*Il lui frappe sur l'épaule.*) Vous avez là un homme d'or, Pavel Nicolaïtch; vous pouvez vous fier entièrement à lui. (*Yégor salue et sort.*) Voilà le déjeuner! Mais c'est un dîner complet. *Comme c'est bien servi!* Holà! des doubles bécassines! Tout comme chez Saint-Georges[1]! Quel fripon que ce Saint-Georges! J'ai mangé bien des centaines de roubles chez lui. Aussi l'on m'y sert comme l'empereur en personne.

YÉLETSKI. Des chaises! (*Yéletzki et Tropatchoff s'asseoient.*)

TROPATCHOFF, *à Karpatchoff*. Assieds-toi aussi, Karpatché[2]. C'est ainsi que je l'appelle en français, *vous permettez?*

YÉLETSKI. Sans doute. (*À Kousofkine et Ivanoff.*) Et vous aussi, messieurs.

KOUSOFKINE. Nous vous remercions humblement, mais nous préférons rester debout; nous y sommes habitués.

1. Ancien restaurateur à Saint-Pétersbourg.
2. Diminutif méprisant du nom de famille.

YÉLETSKI. Je vous en prie. (*Ils s'assoient tous deux à la table.*) A présent, prenons ce que Dieu nous envoie[1].

TROPATCHOFF, *mangeant*. Parfait, parfait. Vous avez un excellent cuisinier. (*Se versant à boire.*) A votre santé! Karpatché, tu ne bois pas à la santé de Pavel Nikolaïtch?

KARPATCHOFF, *se levant en sursaut*. De longues années à notre digne hôte (*il avale son verre d'un trait*), et toutes sortes de prospérités!

YÉLETSKI. Je vous remercie.

TROPATCHOFF, *désignant Yéletski à Karpatchoff*. Voilà l'homme qu'il nous faudrait pour maréchal[2].

KARPATCHOFF. Je crois bien, diable!

TROPATCHOFF. Tais-toi. En effet, Pavel Nicolaïtch, si ce n'était le service de l'État qui vous réclame.... Quel excellent fromage!... c'est vous qui seriez notre maréchal. Oui, oui.... (*Se tournant vers Kousofkine* et *Ivanoff*.) Hé! vous deux là-bas, vous ne buvez pas à la santé de Pavel Nicolaïtch?

KOUSOFKINE. Je n'ai pas l'habitude....

TROPATCHOFF. Karpatché, verse-leur à pleins bords. Voyons, buvez vite; vous n'êtes pas faits pour faire des cérémonies.

KOUSOFKINE, *se levant*. A la santé de notre respectable maître de maison, et de son épouse! (*Il boit et se rassied; Ivanoff l'imite en silence.*)

TROPATCHOFF. Bravo! (*A Yéletski.*) Attendez, *nous allons rire*. Il est assez drôle, mais il faut le griser. (*A Kousofkine.*) Eh bien, comment menez-vous cette pauvre vie, vous, monsieur, dont je ne sais plus le nom? Tout doucettement, hein?

1. Formule pour commencer un repas.

2. Maréchal de la noblesse, élu par les nobles dans chaque gouvernement et dans chaque district.

KOUSOFKINE. Tout doucement, comme vous daignez le dire.

TROPATCHOFF. C'est bien. Et cette fameuse terre de Vétrovo, vous est-elle enfin restituée?

KOUSOFKINE. Il vous plaît de plaisanter.

TROPATCHOFF. Pas le moins du monde. Qui plaisante ici? Je prends à vos affaires le plus vif intérêt.

KOUSOFKINE. Toujours aucune décision.

TROPATCHOFF. Vraiment! Alors prenez patience. (*A Yéletski.*) Vous ne savez peut-être pas, Pavel Nicolaïtch, que dans la personne de M. Kousofkine, ici présent, vous voyez un propriétaire, un vrai propriétaire, le possesseur.... non, mais l'héritier légitime du village de Vétrovo. Il n'en a pas l'air, mais c'est ainsi. Voyons, combien possédez-vous d'âmes?

KOUSOFKINE. On compte quarante-deux âmes, d'après le huitième recensement, dans le village de Vétrovo; mais je ne l'ai pas tout entier.

TROPATCHOFF, *à Yéletski, bas.* Ce Vétrovo, c'est son idée fixe. (*A Kousofkine.*) Combien donc avez-vous d'âmes dans votre part d'héritage?

KOUSOFKINE. Je ne le sais pas au juste; beaucoup d'âmes sont en fuite.

YÉLETSKI. Pourquoi n'êtes-vous pas en possession de votre bien, s'il est à vous?

KOUSOFKINE. Il y a un procès.

YÉLETSKI. Un procès! Avec qui?

KOUSOFKINE. Il y a d'autres héritiers; et puis des dettes envers la couronne.... et puis des dettes particulières....

YÉLETSKI. Y a-t-il longtemps que ce procès dure?

KOUSOFKINE, *s'animant par degrés.* Longtemps, bien longtemps. Il a commencé dès le temps du défunt, Dieu veuille qu'il soit au royaume des cieux! Je l'aurais bien

gagné, mais je n'ai pas d'argent.... et le temps me manque aussi.... Il faudrait aller à la ville, demander, prier, intercéder... Que voulez-vous? je ne puis. Il est cher, le papier timbré, et je suis pauvre.

TROPATCHOFF. Karpatché, verse à ce gentilhomme pauvre un verre de vin.

KOUSOFKINE. Je vous remercie humblement.

TROPATCHOFF. Ah! par exemple! puisque je bois moi-même à votre santé! (*Kousofkine se lève, salue et vide son verre.*) Mais de ce train-là, mon brave homme, vous perdrez votre procès.

KOUSOFKINE. Que faire? Voilà plus d'une année que je n'ai pas même pu rassembler mes pièces. Il est vrai que j'ai à la ville un certain petit homme, et que j'ai bien confiance en lui. Mais Dieu seul connaît son cœur.

TROPATCHOFF. Et qui est ce petit homme? peut-on le savoir?

KOUSOFKINE. Il m'a défendu de le nommer.... mais enfin, devant des seigneurs comme vous.... C'est Ivan Artemiitch Litchkoff. Daignez-vous le connaître?

TROPATCHOFF. Non, je ne le connais pas; qui est-il?

KOUSOFKINE. Comment! mais c'est le procureur du district, c'est-à-dire, il l'était avant son désagrément.... Maintenant il s'occupe de commerce.

TROPATCHOFF. Et ce M. Litchkoff a promis de vous venir en aide?

KOUSOFKINE. Il me l'a promis. J'ai tenu son second fils au baptême, et c'est alors qu'il me l'a promis. « Attends, Vassili, m'a-t-il dit; je vais t'arranger cela en un tour de main. » Et Ivan Artemiitch est un maître homme en son genre.

TROPATCHOFF. En vérité!

KOUSOFKINE. C'est la première tête de la province.

TROPATCHOFF. Mais puisque vous dites qu'il a perdu

sa place, et qu'il s'occupe de commerce, comment peut-il.... en justice....

KOUSOFKINE. Vous avez raison, ç'a été son malheur; mais il a des mains d'or, et si vous saviez comme on le respecte! Par malheur, il y a longtemps que je ne l'ai vu.

TROPATCHOFF. Depuis quand?

KOUSOFKINE. Il y a bien deux années.

YÉLETSKI. Mais racontez-nous en quoi consiste votre procès.

KOUSOFKINE, *après avoir toussé.* Voici en quoi il consiste, Pavel Nicolaïtch.... Excusez ma hardiesse, mais c'est vous qui l'exigez. Le village de Vétrovo.... j'avoue que je n'ai de ma vie parlé devant un haut personnage, et si mes expressions....

YÉLETSKI. Parlez, parlez sans crainte.

TROPATCHOFF *à Kousofkine.* Encore un petit verre, hein?

KOUSOFKINE. Non, excusez-moi.

TROPATCHOFF. Pour vous donner du courage.

KOUSOFKINE. A la bonne heure. *(Il boit, et s'essuie le front avec son mouchoir.)* Ainsi donc, comme j'ai l'honneur de vous le dire, le village de Vétrovo, ce village en question, est échu, par ligne descendante directe, de mon grand-père Kousofkine Maxime, à deux frères germains, fils dudit Maxime, à savoir : mon géniteur Sémène et mon oncle Nictopolion. Durant sa vie, mon père laissa le bien indivis entre lui et son frère, c'est-à-dire mon oncle; et cet oncle est mort sans enfants, ce que je vous prie de remarquer; et il est mort après le décès de mon père Sémène; et ils avaient encore une sœur Catherine, laquelle Catherine avait épousé Porphyre Yagouchkine, gentilhomme; lequel Porphyre avait d'une première femme, Polonaise, un fils, Élie, ivrogne fieffé et

franc-maçon, auquel Élie, mon oncle Nictopolion, probablement sous l'obsession de sa sœur Catherine, avait donné une lettre de change de mille sept cents roubles; et, d'un autre côté, Catherine elle-même avait fait signer à mon père une autre lettre de change, et cette fois de deux mille roubles, par l'entremise du juge de district Golouchkine, à laquelle transaction la femme dudit juge Golouchkine avait criminellement participé. Sur ces entrefaites, mon père, Dieu veuille qu'il soit au royaume des cieux! vient à mourir inopinément. (*Il se lève.*) Les lettres de change sont présentées au payement. Nictopolion perd la tête. Il répond: « Le bien est indivis avec mon neveu. » Catherine, à son tour, demande la quatorzième part [1]. Des arriérés d'intérêts dus à la couronne sont réclamés en même temps. Tout à coup la femme de Golouchkine nous flanque au nez sa lettre de change. Tous les malheurs ensemble! Nictopolion s'écrie: « C'est mon neveu qui doit répondre de tout. » De quoi, je vous le demande, pouvait répondre un mineur? Et Golouchkine le traîne en justice. Le fils de la Polonaise se joint au juge; il n'épargne pas même sa belle-mère Catherine. « Je ne veux pas lui pardonner, dit-il; elle a jeté des charmes sur ma servante Akoulina. » Bagarre générale! Requêtes sur requêtes! Requêtes au tribunal de district! Requêtes à la cour du gouvernement! Retour des requêtes avec l'inscription de blâme [2]! Nictopolion meurt; tout s'écroule.... Je demande qu'on me mette en possession de mon bien, et voilà qu'un oukase nous tombe dessus, ordonnant que, pour cause d'arriéré dans les intérêts échus, le village de Vétrovo soit

1. C'est la portion que la loi donne à la fille dans l'héritage du père; la femme a la septième part dans l'héritage du mari; l'une et l'autre pour les biens reçus par héritage.

2. Cette inscription se met sur les requêtes que le juge rejette comme non fondées.

vendu aux enchères. L'Allemand Ganginmeister surgit avec ses hypothèques, et cependant les paysans s'enfuient, s'enfuient comme des pigeons. Le maréchal de la noblesse me lit une admonestation sur le seuil du tribunal [1], en me criant à tue-tête : « Je te mettrai sous tutelle, sous tutelle.» Sous tutelle, bon Dieu! quand le légitime héritier n'est pas saisi de son bien! La belle-mère Catherine présente une supplique contre le fils de la Polonaise jusqu'au très-haut sénat dirigeant, à sa propre personne.... (*Interrompu par un rire général, Kousofkine s'arrête interdit. Le seul Ivanoff, qui l'avait souvent tiré par le pan de son habit, garde son sérieux.*)

YÉLETSKI, *à Kousofkine.* Mais continuez donc, continuez donc; pourquoi vous êtes-vous arrêté?

TROPATCHOFF. Faites-nous la grâce, monsieur dont j'oublie toujours le nom, d'achever votre récit.

KOUSOFKINE. Excusez.... J'ai peut-être dit quelque chose d'impropre?

TROPATCHOFF. Ah! je devine, vous êtes intimidé. Avouez que vous êtes intimidé.

KOUSOFKINE, *d'une voix éteinte.* Sans doute, monsieur....

TROPATCHOFF. Il est facile de rémédier à ce malheur. Garçon, donne du vin. (*A Yéletski.*) Vous permettez?

YÉLETSKI. Certainement! (*A Trembinzki.*) Y a-t-il du champagne?

TREMBINZKI. Comment n'y en aurait-il pas? (*Il apporte le vase à rafraîchir.*)

TROPATCHOFF, *à Kousofkine.* C'est très-mal d'avoir peur, mon cher; ce n'est plus reçu en société. (*A Yéletski, désignant le vase.*) Comment! déjà frappé! Mais c'est magnifique. (*Il verse du vin dans les verres, et une grande ra-*

1. Punition humiliante pour un gentilhomme, qui est ordonnée par une cour supérieure.

tade à Kousofkine.) Cela, c'est pour vous, pour soutenir votre éloquence. Allons, ne refusez pas. Eh bien! vous vous êtes un peu embarbouillé, la belle affaire! Ordonnez-lui de boire, Pavel Nicolaïtch.

YÉLETSKI. A la santé du futur propriétaire de Vétrovo! Mais buvez donc, Vassili.... Vassili.... Alexéitch. (*Kousofkine boit.*)

TROPATCHOFF. A merveille! (*Il se lève de table avec Yéletski, et s'approche sur l'avant-scène. Tous les suivent.*) Voyons un peu; avec qui donc avez-vous votre procès?

KOUSOFKINE, *que le vin commence à émouvoir*. Naturellement, avec Ganginmeister.

TROPATCHOFF. Quel est ce monsieur?

KOUSOFKINE. Un Allemand, c'est tout dire. Il achète les lettres de change, et d'autres disent qu'il les prend de force. Je suis de la même opinion. Il aura fait peur aux sottes femmes.

TROPATCHOFF. Et Catherine, et le fils de la Polonaise, Élie?

KOUSOFKINE. Hé! hé! ils sont tous morts, et même le fils de la Polonaise a été brûlé vif dans une auberge, étant ivre, sur le grand chemin, à propos d'un incendie. (*A Ivanoff.*) Veux-tu bien cesser de me tirer par mon habit? Je m'explique comme il faut devant ces seigneurs, je crois. Puisqu'ils l'exigent.... Quel mal y a-t-il à cela?

YÉLETSKI. Laissez-le dire, monsieur Ivanoff: il nous est très-agréable d'écouter votre ami.

KOUSOFKINE, *à Ivanoff*. Tu vois bien. (*Aux autres.*) Qu'est-ce que je demande, messieurs? Je demande la justice, l'ordre légal des choses. Ce n'est pas l'ambition.... l'ambition, que le diable l'emporte! Jugez-nous. Si je suis coupable, eh bien, punissez-moi. Mais si je suis dans mon droit, si je suis dans mon droit....

TROPATCHOFF. Un petit verre encore.

KOUSOFKINE. Non, merci.... Je demande formellement....

TROPATCHOFF. Dans ce cas, permettez-moi de vous embrasser.

KOUSOFKINE, *étonné.* C'est trop d'honneur.... en vérité.

TROPATCHOFF. Non, vous me plaisez beaucoup. (*Il le tient quelque temps serré dans ses bras.*) Je vous aurais donné un baiser, mon petit pigeonneau. Mais non, une autre fois.

KOUSOFKINE. Comme il vous plaira.

TROPATCHOFF, *à Karpatchoff.* A toi, maintenant, Karpatché.

KARPATCHOFF. Permettez-moi, Vassili Séménitch, de vous serrer contre mon cœur. (*Il l'embrasse et le fait tourner.*)

KOUSOFKINE, *s'arrachant de ses bras.* Voulez-vous bien me laisser.

KARPATCHOFF. Allons, ne fais pas le fier. (*A Tropatchoff.*) Ordonnez-lui de chanter une petite chanson. Il s'y entend fort bien.

TROPATCHOFF. Vous chantez, mon ami? Ah! faites-nous la grâce de nous montrer votre talent.

KOUSOFKINE, *à Karpatchoff.* Quelle baliverne inventez-vous sur mon compte? Est-ce que je suis un chanteur?

KARPATCHOFF. Comment! est-ce que vous ne chantiez pas à table, du temps du défunt?

KOUSOFKINE, *baissant la tête.* Du temps du défunt! J'ai eu le temps de vieillir depuis.

KARPATCHOFF, *à Tropatchoff.* Il a chanté, il a dansé....

TROPATCHOFF. Vraiment! Vous êtes un gaillard, à ce que je vois. Faites-nous l'amitié, hein? (*A Yéletski.*) Ce n'est pas très *comme il faut;* mais à la campagne.... (*A Kousofkine.*) Allons, commencez. (*Chantant lui-même une chanson populaire.*) « Dans la rue.... » Eh bien!

KOUSOFKINE. Tenez-moi quitte.

TROPATCHOFF. Quel homme obstiné! Yéletski, ordonnez-lui de chanter.

YÉLETSKI, *avec indécision*. Pourquoi donc ne voulez-vous pas chanter, Vassili Séménitch?

KOUSOFKINE. Ce n'est plus de mon âge; tenez-moi quitte.

TREMBINZKI, *s'avançant*. Et pourtant, il n'y a pas longtemps que monsieur a daigné se distinguer à la noce du frère de monsieur. (*Désignant Ivanoff.*) Il a daigné traverser toute la chambre en faisant le pas de la *Prisatka*.

TROPATCHOFF. Dans ce cas, il vous est impossible de nous refuser. Pourquoi voulez-vous faire à Pavel Nicolaïtch et à moi une injure mortelle?

KOUSOFKINE. L'autre fois, c'était librement.

TROPATCHOFF. Et cette fois, nous vous prions. Prenez bien en considération que l'on pourrait découvrir dans votre refus de l'ingratitude, et l'ingratitude.... Ah! quel vilain péché?

KOUSOFKINE. Mais je n'ai plus de voix du tout, et, quant à l'ingratitude, je me tiens pour obligé jusqu'au tombeau et prêt à me sacrifier.

TROPATCHOFF. Mais nous ne vous demandons aucun sacrifice. Nous vous demandons une chansonnette. Voyons! (*Kousofkine se tait.*) Voyons donc!

KOUSOFKINE. (*Il commence à chanter : « Dans la rue.... » mais à la seconde parole sa voix s'éteint.*) Je ne puis pas; devant Dieu, je ne puis pas.

TROPATCHOFF. Allons, courage.

KOUSOFKINE, *le regardant fixement*. Non, je ne chanterai pas.

TROPATCHOFF. Non?

KOUSOFKINE. Non.

TROPATCHOFF. Alors, savez-vous ce que je vais faire?

Voilà un verre de champagne ; je vais vous le verser dans le gilet.

KOUSOFKINE. Vous ne ferez pas cela, je ne l'ai pas mérité. Personne encore.... avec moi.... C'est une honte, monsieur.

YÉLETSKI, *à Tropatchoff*. Finissez, vous voyez qu'il se fâche.

TROPATCHOFF, *à Kousofkine*. Vous ne voulez pas chanter?

KOUSOFKINE. Non.

TROPATCHOFF, *en s'approchant*. Une fois....

KOUSOFKINE, *à Yéletski, d'une voix suppliante*. Ah! Pavel Nicolaïtch....

TROPATCHOFF. Deux fois....

KOUZOFKINE, *en reculant*. Mon Dieu, monsieur, pourquoi me traitez-vous ainsi? Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.... et puis, je suis gentilhomme, après tout.... Daignez vous en souvenir. Et je ne puis pas chanter, vous l'avez vu vous-même.

TROPATCHOFF, *toujours s'approchant*. Trois fois....

KOUSOFKINE. Finissez, vous dis-je. Je ne suis pas votre bouffon.

TROPATCHOFF. Oh! comme si ce rôle vous était nouveau!

KOUSOFKINE. Allez vous chercher un autre bouffon, monsieur.

YÉLETSKI, *à Tropatchoff*. En effet, laissez-le.

TROPATCHOFF. Mais je vous assure qu'il n'a pas fait autre chose du temps de votre beau-père; c'était son emploi.

KOUSOFKINE. Non, non, non.... Et puis, je n'ai plus la tête à moi, je vous assure.

YÉLETSKI. Monsieur, nous nous passerons parfaitement de votre chanson.

KOUSOFKINE. Pavel Nicolaïtch, ne vous fâchez pas contre moi. Une autre fois, devant Dieu, je le ferai avec plaisir. Pour aujourd'hui, excusez-moi généreusement. Je me suis un peu échauffé, messieurs. Que faire? je suis devenu vieux, voilà le malheur; et puis j'ai perdu l'habitude....

TROPATCHOFF. Au moins, buvez ce verre.

KOUSOFKINE. Oh! pour cela, avec le plus grand plaisir. (*Il prend le verre.*) A la santé de notre respectable visiteur.

TROPATCHOFF. Et la chansonnette, c'est impossible, hein?

KOUSOFKINE, *dont l'ivresse devient plus évidente.* Devant Dieu, je ne puis pas. (*Il rit.*) Oui, oui, il fut un temps où je chantais, je ne chantais pas mal.... Autre temps, autres chants.... Aujourd'hui, que suis-je? Un homme bon à rien (*montrant Ivanoff*).... comme lui. (*Il rit.*) Vous êtes des seigneurs généreux.... Vous excuserez.... le propre à rien. Par exemple, qu'ai-je bu aujourd'hui? deux ou trois petits verres, et déjà (*montrant son front*), brrrt!

TROPATCHOFF, *qui avait donné un ordre à voix basse à Karpatchoff.* Vous ne pensez pas ce que vous dites. (*Karpatchoff s'éloigne avec Piótr.*) Et votre procès, vous ne l'avez pas achevé.

KOUSOFKINE. C'est vrai, je ne l'ai pas achevé. Mais je suis prêt.... seulement, ayez la bonté de me laisser asseoir. Ce n'est pas moi, ce sont mes pieds qui sont bêtes; ils ne veulent plus me tenir debout.

TROPATCHOFF, *lui donnant une chaise.* Asseyez-vous, mon brave.

KOUSOFKINE, *assis.* Où diable en étais-je resté?... Ah! oui.... Ganginmeister.... Ce Ganginmeister, c'est un Allemand.... Il a servi à l'armée.... dans les fournitures....

il a volé des millions.... et il dit maintenant : « La lettre de change est à moi. » Mais moi, je suis un gentilhomme.... Qu'est-ce que je voulais dire?.... Ah! oui.... Il me dit : « Ou paye-moi, ou je te prends ton bien. »

TROPATCHOFF. Vous dormez, camarade; réveillez-vous.

KOUSOFKINE, *de plus en plus ivre*. Qui, moi?... Vous dites des bêtises.... C'est-à-dire.... ma foi, ça m'est égal, je l'ai dit.... je ne dors pas.... on dort la nuit.... et il fait jour. Est-ce qu'il fait nuit?... Je parle de l'Allemand Gan.... gin.... meister.... Voilà mon véritable ennemi. On me dit ceci et cela.... Non, je dis, Gan.... gin.... meister.... Voilà. (*En ce moment, Karpatchoff entre, tenant un bonnet de papier en pain de sucre, et s'approche par derrière de Kousofkine. Ivanoff veut aller à sa rencontre, mais Tropatchoff le retient.*) Il m'a nui tout le long de ma vie, ce Ganginmeister, depuis ma malheureuse enfance.... (*Karpatchoff lui met doucement le bonnet sur la tête.*) Mais je lui pardonne, je pardonne à tous mes ennemis.... (*Interrompu par un rire général, il se tait, et regarde hébété.*)

IVANOFF, *le saisissant par la main*. Mais, regarde donc, malheureux, ce qu'on t'a mis sur la tête. On fait de toi un bouffon, un jouet....

KOUSOFKINE. (*Il porte la main à sa tête, touche le bonnet, se cache le visage, et fond en larmes.*) Pourquoi, pourquoi, pourquoi?...

YÉLETSKI. Voyons, finissez, Vassili Séménitch. N'avez-vous pas honte de pleurer pour une telle misère?

KOUZOFKINE, *ôtant les mains de ses yeux*. Une misère!... Oh! non, ce n'est pas une misère. (*Il se relève, et lance son bonnet par terre.*) Le premier jour de votre arrivée,... voilà comme vous traitez un vieillard.... un vieillard, Pavel Nicolaïtch! Pourquoi me foulez-vous aux pieds dans la boue? Que vous ai-je fait? Moi, qui vous attendais, qui

me réjouissais de votre arrivée.... Pourquoi, Pavel Nicolaïtch?

TROPATCHOFF. Cessez donc de bavarder.

KOUSOFKINE. Je ne vous parle pas, monsieur. On vous a permis de vous jouer de moi, c'est ce qui vous rend si fier. Je vous parle, à vous, Pavel Nicolaïtch. Comment! parce que votre défunt beau-père, pour un méchant morceau de pain et de vieilles bottes qu'il me donnait, se jouait de moi jusqu'à satiété, voilà ce qui a éveillé votre émulation. Ces beaux présents, je les ai rendus en larmes amères. C'est ce qu'on a exprimé de moi en m'oppressant. Voudriez-vous faire la même chose? C'est honteux, Pavel Nicolaïtch, c'est honteux, mon père.... Vous qui êtes un homme civilisé, un homme de Saint-Pétersbourg!

YÉLETSKI. Ah çà! vous vous oubliez. Rentrez chez vous, et dormez. Vous êtes ivre, vous ne vous tenez pas sur vos jambes.

KOUSOFKINE, *d'une voix entrecoupée par la colère.* Je dormirai à mon heure. Il est possible que je sois ivre; mais qui m'a fait boire? Au reste, il ne s'agit pas de cela. Voici ce que je vous prie de remarquer : Vous avez fait de moi la risée de toute la maison; vous m'avez roulé dans la boue le premier jour de votre arrivée.... et si je voulais, si je disais un seul mot....

IVANOFF, *à voix basse.* Vassili, prends garde, prends bien garde....

KOUSOFKINE. Laisse-moi.... Oui, monsieur, si je voulais....

YÉLETSKI. Il est complétement ivre, il ne sait ce qu'il dit.

KOUSOFKINE. Pardon, je suis ivre, mais je sais fort bien ce que je dis. Voici ce que nous sommes : Vous, un grand seigneur, un employé de la capitale, un homme civilisé.... et moi un bouffon, un sot, qui n'a pas le sou

vaillant, un parasite, un mangeur du pain d'autrui, n'est-ce pas? Et savez-vous bien qui je suis? Vous êtes marié.... qui avez-vous épousé?

YÉLETSKI, *voulant emmener Tropatchoff.* Excusez-moi, je vous prie; je ne m'attendais pas à une pareille scène.

TROPATCHOFF. J'avoue que c'est un peu ma faute.

YÉLETSKI, *à Trembinzki.* Emmenez-le. (*Il veut entrer au salon.*)

KOUSOFKINE, *avec autorité.* Attendez, monsieur; vous ne m'avez pas encore dit qui vous avez épousé. (*Olga se montre à la porte du salon, et s'arrête étonnée; son mari lui fait des signes pour qu'elle s'éloigne, mais elle ne les comprend pas.*)

YÉLETSKI, *à Kousofkine.* Sortez, sortez donc.

TREMBINZKI, *prenant Kousofkine par la main.* Venez, monsieur.

KOUSOFKINE, *le repoussant.* Ne me touche pas, maraud. (*A Yéletski.*) Vous êtes d'une noble famille, sans doute? Vous avez épousé Olga Pétrovna Korine; les Korine, c'est aussi une ancienne et noble famille. Eh bien, savez-vous qui est Olga Pétrovna?... C'est ma fille. (*Olga s'enfuit.*)

YÉLETSKI, *comme frappé de la foudre.* Elle!... Vous êtes fou....

KOUSOFKINE, *se frappant la tête dans les mains.* Oui, j'ai perdu la tête.... (*Il s'éloigne en trébuchant, suivi par Ivanoff.*)

YÉLETSKI, *à Tropatchoff.* Il est fou, n'est-ce pas?

TROPATCHOFF. Oh!... Certainement. (*Ils se dirigent vers le salon; Trembinzki et Karpatchoff se regardent dans un muet étonnement. — La toile tombe.*)



ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon richement orné à l'antique dans la maison d'Olga. Une porte à droite mène à la salle à manger; une autre, à gauche, au cabinet de toilette d'Olga. Olga est assise sur un sofa; Praskovia se tient debout près d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRASKOVIA. Ainsi, notre mère, quelles femmes de chambre daignez-vous ordonner qu'on place près de votre personne?

OLGA. Celles que tu voudras.

PRASKOVIA. Akoulina, la Louche, est une bonne fille; Marfa aussi, la fille de Martchouk. Voulez-vous ces deux-là?

OLGA. Je veux bien. Mais quel est le nom de cette jeune fille assez jolie, qui portait une robe bleue?

PRASKOVIA. Une robe bleue!... Ah! oui, c'est de Machka que vous daignez parler. Que la volonté de Votre Grâce s'accomplisse! mais je dois vous dire que c'est une insolente, une vraie révoltée, et d'une très-mauvaise conduite.

OLGA. Sa figure m'avait plu; mais si elle se conduit mal....

PRASKOVIA. Mal, très-mal; elle ne mérite pas d'être vue de vos yeux. Ah! notre mère, comme vous avez daigné embellir! Comme vous êtes devenue semblable à votre mère! Notre petite colombe, donnez-moi votre main à baiser.

OLGA. C'est bien, Praskovia; laisse-moi seule.

PRASKOVIA. J'écoute. Je vais donc prévenir Akoulina et Marfa. Vous n'ordonnez rien de plus?

OLGA. Rien. Fais dire à Pavel Nicolaïtch que je désire le voir.

PRASKOVIA. J'écoute. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

OLGA, *seule*. Qu'est-ce que cela signifie, ce que j'ai entendu hier? Je n'ai pu dormir de toute la nuit. Ce vieillard est fou. (*Elle se lève et marche dans la chambre.*) Elle est.... oui, c'est ce mot là.... Il est fou. Paul ne soupçonne rien encore.... le voilà!

SCÈNE III.

OLGA, YÉLETSKI.

YÉLETSKI. Tu m'as demandé, Olga?

OLGA. Oui, je voulais savoir....

YÉLETSKI. Quoi?

OLGA. Pourquoi n'a-t-on pas ratissé les allées près de l'étang comme devant la maison?

YÉLETSKI. Ce n'est que cela? J'ai déjà donné mes ordres.

OLGA. Merci. Dis aussi qu'on achète à la ville des clochettes pour mettre au cou de mes vaches.

YÉLETSKI. Tout sera fait ponctuellement. Tu n'as plus rien à me dire?

OLGA. Est-ce que tu as des affaires?

YÉLETSKI. On m'a remis les comptes de l'intendance.

OLGA. Alors je ne te retiens plus. (*Yélestki s'éloigne; quand il est près de la porte, elle l'appelle.*) Paul!

YÉLETSKI. Quoi? (*Il revient*).

OLGA. Dis-moi, je te prie.... je n'ai pas eu le temps de te le demander.... Quelle est cette scène, hier, au déjeuner?

YÉLETSKI. Oh! rien, absolument rien. Seulement il est désagréable que cela se soit passé le jour de notre arrivée. Du reste, c'est un peu ma faute. On a eu l'idée de griser ce vieillard, tu sais, Kousofkine. Cette belle idée est venue à notre voisin, ce monsieur Tropatchoff. En effet, au commencement, il était assez drôle; il a bavardé, il nous a raconté son procès; mais ensuite, il s'est mis à faire du tapage, à dire mille folies.... Mais encore une fois, ça n'est rien; ça ne vaut pas la peine qu'on en parle.

OLGA. C'est qu'il m'avait semblé....

YÉLETSKI. Oh! non. Seulement il faudra être mieux sur ses gardes à l'avenir. J'ai déjà pris mes mesures.

OLGA. Lesquelles?

YÉLETSKI. Oui.... Ce n'est rien, vois-tu; mais il y avait des témoins. C'est inconvenant dans une maison honnête. J'ai expliqué à ce vieillard qu'il lui serait désagréable à lui-même de rester ici après une pareille scène, comme tu dis toi-même. Il en est convenu sur-le-champ, quand l'ivresse a été passée. Certainement, c'est un homme pauvre, qui n'a pas de quoi vivre.... On pourra lui donner une chambre dans quelqu'un de tes villages éloignés, lui fixer des gages, lui fournir des provisions. Il sera parfaitement satisfait.

OLGA. Paul, il me semble que tu le punis trop durement pour une si petite faute. Il y a si longtemps qu'il est dans la maison! Il y est habitué.... Il m'a connue dès

l'enfance.... Je crois vraiment qu'on pourrait le laisser ici.

YÉLETSKI. Non, Olga, il y a des raisons.... graves. Je te prie de ne pas entraver mes résolutions Il y a, je le répète, des raisons graves. Au reste, je crois qu'il a déjà fait ses paquets.

OLGA. Mais il ne partira pas sans me voir.

YÉLETSKI. Je crois qu'il viendra te faire ses adieux. Si pourtant cela ne t'est pas agréable, tu peux fort bien ne pas le recevoir.

OLGA. Non, au contraire, je désire lui parler.

YÉLETSKI. Comme il te plaira. Mais je ne te le conseillerais point. Un vieillard.... qui t'a connue enfant.... tu prendras compassion de lui.... et moi, je ne veux pas revenir sur ma résolution.

OLGA. Ne crains rien. Mais je serais fâchée qu'il partît sans me dire adieu. Fais demander, je te prie, s'il est encore ici.

YÉLETSKI. A l'instant. (*Il sonne.*) Vous êtes jolie comme un ange, aujourd'hui.

PIÓTR, *entrant*. Que daignez-vous ordonner?

YÉLETSKI. Va savoir si M. Kousofkine est encore à la maison. En ce cas, qu'il vienne prendre congé de madame. (*Piótr sort*).

OLGA. Paul, j'ai une prière à t'adresser.

YÉLETSKI. Qu'est-ce?

OLGA. Quand viendra ce Kousofkine, laisse-moi seule avec lui.

YÉLETSKI. Vraiment.... Mais il me semble.... au contraire.... que tu seras plus embarrassée.

OLGA. Non, je t'en prie. Il faut, il faut que je lui parle en tête-à-tête.

YÉLETSKI. Mais.... est-ce que.... hier.... tu aurais entendu?

OLGA. Quoi ?

YÉLETSKI. C'est bien, c'est bien; fais comme tu voudras. Le voici qui vient.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, KOUSOFKINE.

OLGA. Bonjour, Vassili Pétrovitch. (*Kousofkine salue en silence.*) Bonjour. (*A Yéletski.*) *Eh bien! mon ami, je vous en prie.*

YÉLETSKI. *Oui, oui.* (*A Kousofkine.*) Vous avez fini tous vos paquets ?

KOUSOFKINE, *d'une voix sourde.* Tous mes paquets.

YÉLETSKI. Olga Pétrovna désire vous parler, vous dire adieu. Si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez le lui demander. (*A Olga.*) *Au revoir.* Tu ne resteras pas longtemps avec lui.

OLGA. Je ne sais. (*Yéletski sort*).

SCÈNE V.

OLGA, KOUSOFKINE.

OLGA, *s'asseyant sur un sofa et montrant une chaise à Kousofkine.* Prenez place, Vassili Pétrovitch. (*Kousofkine salue et reste debout*). Asseyez-vous, je vous prie. (*Kousofkine s'assied.*) J'ai ouï dire que vous nous quittez ?

KOUSOFKINE, *sans lever les yeux.* C'est la vérité.

OLGA. Cela m'est très-pénible, croyez-le bien.

KOUSOFKINE. Ne vous inquiétez pas. Je suis reconnaissant, quoi qu'il arrive.

OLGA. Dans votre nouvelle habitation, vous serez aussi

bien, et même mieux qu'ici. Soyez tranquille, j'en donnerai l'ordre.

KOUSOFKINE. C'est trop de bonté. Je sens bien que je ne mérite pas tout cela. Un morceau de pain dans un coin, c'est tout ce que je mérite. (*Il se lève.*) Maintenant, permettez-moi de prendre congé.... J'ai été coupable, je le sais; pardonnez-moi. Vous pardonnerez à un vieillard.

OLGA. Pourquoi tant vous presser? Attendez un peu.

KOUSOFKINE. Comme vous l'ordonnerez. (*Il se rassied.*)

OLGA. Écoutez, Vassili Pétrovitch, répondez franchement. Que vous est-il arrivé hier matin?

KOUSOFKINE. Je suis coupable, Olga Pétrovna, coupable de toutes façons.

OLGA. Cependant, comment avez-vous pu...?

KOUSOFKINE. Ne m'interrogez pas, Olga Pétrovna; je suis coupable. Pavel Nicolaïtch a parfaitement raison. Il devrait me punir encore plus sévèrement. Je prierai Dieu pour lui toute ma vie.

OLGA. Je ne trouve pas que votre faute soit si grande. Vous n'êtes plus jeune, vous avez perdu l'habitude du vin, la tête vous a un peu tourné.

KOUSOFKINE. Ne prenez pas la peine de m'excuser, Olga Pétrovna. Je vous remercie humblement, mais je sens ma faute.

OLGA. N'auriez-vous pas dit.... peut-être.... quelque chose d'offensant pour mon mari, ou pour ce M. Tropatchoff?

KOUSOFKINE. Je suis coupable.

OLGA. Écoutez, Vassili Pétrovitch; vous souvenez-vous bien de toutes vos paroles?

KOUSOFKINE, *tressaillant*. Quelles paroles?

OLGA. Il paraîtrait que vous auriez dit....

KOUSOFKINE, *l'interrompant*. J'en ai menti, Olga Pé-

trovna ; j'en ai menti, c'est sûr. J'ai dit la première bêtise qui m'est venue sur la langue. Je n'avais plus l'esprit à moi.

OLGA. Cependant.... à quel propos auriez-vous dit...?

KOUSOFKINE. Dieu sait à quel propos. Il y avait si longtemps que je n'avais bu de vin.... J'ai bu, et me voilà parti. J'ai bavardé, Dieu sait de quoi.... C'est ce qui m'arrive en pareil cas.... Mais ça n'empêche pas que je ne sois coupable, et justement puni. (*Il se lève.*) Permettez-moi de prendre congé, Olga Pétrovna, et ne gardez pas de moi un mauvais souvenir.

OLGA. Je vois que vous ne voulez pas me parler à cœur ouvert. Vous ne devez pas avoir peur de moi ; je ne suis pas Pavel Nicolaïtch. Vous pouvez le craindre, lui. Vous ne le connaissez pas, et puis il a l'air si sévère.... Mais moi, moi que vous avez portée dans vos bras....

KOUSOFKINE. Vous avez un cœur d'ange, Olga Pétrovna ; épargnez un pauvre vieillard. Ne me rappelez pas votre jeunesse ; j'ai déjà tant d'amertume dans l'âme, quand je pense qu'à mon âge, je dois quitter votre maison, et par ma faute.

OLGA. Écoutez, Vassili Pétrovitch ; il reste encore un moyen de consoler votre douleur. Soyez seulement sincère avec moi. Voyez-vous.... je veux savoir.... (*Elle se lève brusquement, et s'éloigne un peu.*)

KOUSOFKINE. Ne vous tourmentez point, Olga Pétrovna ; cela n'en vaut pas la peine. Quand je serai parti, dites quelquefois, en vous souvenant de moi : « Kousofkine m'était un homme bien dévoué. »

OLGA. Ah! vous m'êtes dévoué, vous m'aimez, dites-vous....

KOUSOFKINE. Ordonnez-moi de mourir pour vous.

OLGA. Je ne veux pas votre mort, je veux la vérité. Écoutez bien, j'ai entendu votre dernière exclamation.

KOUSOFKINE. Quelle exclamation?

OLGA. J'ai entendu le nom que vous m'avez donné. (*Kousofkine se lève et tombe à genoux.*) Est-ce la vérité?

KOUSOFKINE. Pardonnez-moi généreusement. C'était la folie du vin, je vous l'ai déjà dit.

OLGA. Non, non, vous me trompez.

KOUSOFKINE. C'était de la folie.

OLGA. Devant Dieu, je vous adjure; au nom de Dieu, dites-moi la vérité.

KOUSOFKINE. Vous voulez tout savoir?

OLGA. Oui, tout.

KOUSOFKINE *baisse la tête et murmure :* C'est la vérité. (*Olga reste immobile; la porte s'ouvre, Yéletski entre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, YÉLETSKI.

YÉLETSKI. Est-ce fini?... Mais qu'as-tu?.... (*Apercevant Kousofkine.*) *Je vous l'avais bien dit;* le voilà qui demande grâce.

OLGA. Paul, laisse-nous seuls.

YÉLETSKI. *Mais, ma chère....*

OLGA. Je te supplie de nous laisser seuls.

YÉLETSKI. Bien.... Seulement j'espère que tu m'expliqueras cette énigme. (*Il sort avec lenteur.*)

SCÈNE VII.

OLGA, KOUSOFKINE.

OLGA *court à la porte de la salle à manger et la ferme à clef.* Levez-vous. (*Il se lève.*) Asseyez-vous là. (*Il s'assied.*

Elle reste debout.) Vassili Pétrovitch, vous comprenez ma situation?

KOUSOFKINE. Je vois que j'ai tout à fait perdu l'esprit. Laissez-moi partir.... Je serai cause de quelque malheur.

OLGA. Non, c'est fini, vous ne pouvez plus vous rétracter. Vous devez me dire tout, et sur-le-champ. Si vous avez calomnié ma mère, alors sortez, sortez tout de suite, et ne reparaissez plus à mes yeux. (*Elle lui montre la porte. Kousofkine ne bouge pas.*) Vous restez, vous voyez que vous êtes resté.

KOUSOFKINE. O mon Dieu!

OLGA. Je veux tout savoir; parlez.

KOUSOFKINE. Eh bien, oui, puisqu'un pareil malheur est arrivé, vous saurez tout.... Mais ne me regardez pas ainsi, je ne pourrais rien dire.

OLGA, *s'efforçant de sourire.* Voyons, prenez courage, Vassili Pétrovitch.

KOUSOFKINE, *à voix basse.* C'est Vassili Séménitch qu'on me nomme....

OLGA. Pardon, je me trompais.

KOUSOFKINE. C'est bien, c'est bien.... Ah! par où commencerai-je? Olga Pétrovna, je vous jure devant Dieu que jamais je ne m'étais attendu.... Je croyais bien mourir en emportant ce secret. Permettez que je parle d'abord un peu de moi-même.... J'avais alors une vingtaine d'années.... J'étais né dans la misère; on m'avait pris mon dernier morceau de pain d'une manière bien injuste. Je n'avais pas reçu la moindre éducation. C'est alors que votre défunt père, que son âme soit dans le royaume des cieux! daigna me prendre en pitié. « Viens, me dit-il, vivre dans ma maison jusqu'à ce que je te trouve une place. » Mais, vous savez bien, une place au service de la couronne, c'est bien difficile à trouver. Aussi je restai dans la maison. Il était encore garçon, alors. Mais quelques

années plus tard, il se proposa à votre mère et l'épousa. Et, je dois vous le dire, Olga Pétrovna, c'était un homme dur, entier, et il avait la main insolente, surtout quand il se fâchait; il n'avait plus conscience de lui-même. Il aimait aussi un peu trop le vin. Du reste.... un brave homme et mon bienfaiteur. Au commencement, il vécut en bonne harmonie avec votre défunte mère. Mais cela ne dura pas longtemps. Votre mère était, on peut le dire, un ange sous forme humaine.... et belle!... Il nous vint un beau jour une voisine.... Olga Pétrovna, excusez-moi généreusement si j'ose....

OLGA. Continuez.

KOUSOFKINE. Voilà donc que votre père s'éprend de cette voisine.... Puisse-t-elle n'avoir pas de repos même en l'autre monde!... Il allait chez elle chaque jour de Dieu. Votre mère se mit à s'affliger, à maigrir. Il voulut s'amender, mais le Malin l'emporta. L'affaire tourna mal; il disparut des semaines entières. Votre pauvre mère se tenait tout le jour à la fenêtre, sans même ouvrir un livre, regardant sur la route.... puis elle se détournait et pleurait en silence. J'étais toujours là, le cœur gonflé, mais n'osant ouvrir la bouche. « De quelle utilité, pensais-je, peuvent lui être mes sots discours? » Et personne ne venait nous voir. Votre père avait éloigné les voisins par sa hauteur. Pas un mot ne s'entendait dans la maison. Et, je ne sais pourquoi, car personne ne le contredisait, l'humeur de votre père s'était aigrie. Plus votre mère était humble, plus il était dur. Ce n'était pas de la méchanceté, c'était du remords. Quand il revenait, on eût dit un orage déchaîné. Et ne s'imaginait-il pas, bon Dieu! de faire le jaloux? Quand il partait, il enfermait votre mère. C'est que l'autre lui avait empoisonné l'âme. Ah! Olga Pétrovna, que votre mère a souffert! Elle aimait tant votre père, la pauvre âme! Lui ne la regardait

seulement pas. Elle, quand elle me parlait, ce n'était que de lui, des moyens de lui plaire ou de le sauver. Un jour, votre père dit qu'il veut partir. « Où? — A Moscou, dit-il, pour affaires, seul. » Seul! ah bien oui! La voisine l'attendait au premier relais. Voilà comment ils partirent ensemble. Et, pendant six mois, on n'entendit plus parler d'eux. Pendant six mois, Olga Pétrovna! et pas une seule lettre en tout ce temps! Tout à coup il revient, l'air égaré, farouche. La voisine l'avait planté là, comme nous le sûmes depuis. Il revient, s'enferme dans sa chambre et ne se montre plus. Les domestiques mêmes ne pouvaient revenir de leur étonnement. La défunte ne put y tenir plus longtemps. Elle fit le signe de la croix.... c'est qu'elle commençait à en avoir peur, la pauvrette!... et entra dans sa chambre. Elle se mit à lui parler raison.... mais lui, jura, tempêta, et prenant une canne.... (*Voyant le mouvement d'Olga.*) Pardon!...

OLGA. C'est la vérité que vous dites?

KOUSOFKINE. Que Dieu me frappe ici même!...

OLGA. Continuez.

KOUSOFKINE. Le voilà donc qui.... Ah! Olga Pétrovna, il a mortellement offensé votre mère, et pas seulement en paroles. La défunte s'enfuit en courant dans sa chambre, à demi folle. Et lui, appelant ses gens et ses chiens, partit pour la chasse. C'est alors qu'arriva.... Ah! je ne puis continuer.

OLGA. Parlez, parlez donc.

KOUSOFKINE. J'obéis. Il faut supposer, Olga Pétrovna, que, de cette offense mortelle, l'esprit de votre mère s'était égaré. Je crois la voir encore. Elle entra dans la chambre aux images, les regarda fixement, essaya de lever la main pour faire le signe de croix, puis se détourna brusquement, et se mit à rire.... Il n'était pas bon, son rire. Le Malin l'avait vaincue, elle aussi. J'eus peur

en la voyant. Elle ne daigna rien manger à table. Elle se taisait et me regardait constamment.... Il faut que vous sachiez, Olga Pétrovna, que les soirs je les passais seul avec elle, dans cette pièce même. Quelquefois, pour chasser l'ennui, nous jouions aux cartes; quelquefois un peu de causerie. Ce soir-là, après s'être tue longtemps, elle me dit.... Et moi, Olga Pétrovna, j'aimais tellement votre mère, qu'il ne me manquait que de la prier comme le bon Dieu.... Elle me dit : « Vassili Séménitch, je sais que tu m'aimes, toi; et lui me méprise; il m'a abandonnée, il m'a outragée.... Eh bien, je me vengerai. » Je vous le répète, Olga Pétrovna, elle avait perdu l'esprit.... Et moi aussi, je ne comprends plus rien.... la tête me tourne.... et alors.... De grâce, épargnez, Olga Pétrovna, je ne puis plus.... que ma langue plutôt se dessèche.... Le lendemain même.... imaginez-vous l'épouvante de votre mère.... je n'étais pas à la maison, je m'étais sauvé dans le bois.... Le lendemain, tout à coup, un piqueur arrive au galop. « Qu'est-ce? — Le maître est tombé de cheval, il est à l'agonie. » C'était le lendemain même, Olga Pétrovna.... Votre mère aussitôt prend une voiture, et part. Il était dans un village de la steppe, chez un prêtre, à quarante verstes d'ici. Elle eut beau se hâter, la pauvre âme; elle ne le trouva plus vivant. Bon Dieu! nous crûmes tous qu'elle était devenue folle. Elle resta malade jusqu'à votre naissance; et même, depuis lors, elle ne s'est jamais remise. Vous savez qu'elle n'a pas vieilli dans ce monde.

OLGA. Ainsi.... je suis votre fille.... Mais quelles preuves?

KOUSOFKINE. Des preuves!... Et quelles preuves voulez-vous? Je n'ai aucune preuve. Comment aurais-je osé? Sans le malheur d'hier, je n'aurais rien dit, même sur mon lit de mort, puisque, seul avec moi-même, je n'osais

pas même y penser. Après la mort de votre père, je voulais m'enfuir, n'importe où; mais je n'en ai pas eu la force. J'ai eu peur de la misère.... Je suis resté, pardonnez-moi. Des preuves! Mais durant les premiers mois, je n'ai pas même vu votre mère. Elle s'était enfermée dans sa chambre, ne laissant pénétrer jusqu'à sa personne que Praskovia et une autre servante. Ensuite, plus tard, je l'ai revue; mais, devant Dieu, je n'osais pas même respirer en sa présence. Des preuves! mais, Olga Pétrovna, je ne suis ni un coquin ni un insensé, je sais quelle est ma place. Pourquoi vous agiter? Quelles preuves puis-je avoir? Ne me croyez pas, ce sera plus simple. J'ai menti, voilà tout. C'est qu'en effet, je ne sais le plus souvent ce que je dis; j'ai survécu à ma tête. Ne me croyez pas.

OLGA. Non, Vassili Séménitch, pas de ruse avec vous. Vous n'avez pu calomnier les morts, ce serait trop affreux. Je vous crois.

KOUSOFKINE. Vous me croyez?

OLGA. Oui; mais c'est horrible. (*Elle s'éloigne.*)

KOUSOFKINE. Je vous comprends, soyez tranquille. Vous, bien élevée, et moi.... Oubliez cet entretien; je pars sur-le-champ. J'ai perdu mon dernier bonheur, mais par ma faute. (*Il pleure.*)

OLGA, *à part.* Que faire?... C'est mon père, pourtant. (*Elle se rapproche.*) Ne pleurez pas. (*Elle lui tend la main.*)

KOUSOFKINE, *lui tendant aussi la main.* Adieu.

(*Olga veut lui prendre la main; mais elle retire la sienne et s'enfuit.*)

SCÈNE VIII.

KOUSOFKINE, *d'abord seul.* Mon Dieu, que vais-je devenir?

YÉLETSKI *derrière la porte.* Tu t'es enfermée, Olga? M. Tropatchoff est arrivé; *je vous l'annonce.* Mais réponds-moi donc! Vassili Séménitch, êtes-vous là?

KOUSOFKINE. J'y suis.

YÉLETSKI. Où est Olga Pétrovna?

KOUSOFKINE. Elle a daigné sortir.

YÉLETSKI. Ouvrez-moi. (*Il entre et jette un regard autour de lui*). Tout cela est fort étrange. Comment a fini votre conversation?

KOUSOFKINE. Il n'y a pas eu de conversation; je n'ai fait que demander mon pardon à Olga Pétrovna.

YÉLETSKI. Qu'a-t-elle répondu?

KOUSOFKINE. Elle a daigné me dire qu'elle n'était plus fâchée. Et maintenant je pars en remerciant humblement tout le monde.

YÉLETSKI. Je regrette beaucoup.... mais vous comprenez....

KOUSOFKINE. Je remercie humblement tout le monde. (*Il salue.*)

YÉLETSKI. Attendez un peu. M. Tropatchoff vient d'arriver; il entrera ici. Je désire que vous répétiez devant lui ce que vous m'avez dit ce matin.

KOUSOFKINE. J'obéis.

YÉLETSKI. Très-bien.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TROPATCHOFF.

YÉLETSKI, *à Tropatchoff qui entre en ce moment.* Venez donc. Eh bien, qui a gagné?

TROPATCHOFF. Moi, naturellement. Votre billard est parfait. Mais figurez-vous que M. Ivanoff a refusé de jouer avec moi, sous prétexte qu'il a mal à la tête. Fi-

gurez-vous ! M. Ivanoff, et mal à la tête !... et madame ? Elle se porte bien ?

YÉLETSKI. Elle va venir.

TROPATCHOFF. Savez-vous que votre arrivée est une vraie bonne fortune pour nous autres gentilshommes de la steppe ? (*Apercevant Kousofkine.*) Ah ! vous voilà !

YÉLETSKI. Il est tout confus depuis sa sottise d'hier ; il ne fait que demander pardon depuis le matin.

KOUSOFKINE. Je prie aussi M. Tropatchoff de me pardonner.

TROPATCHOFF. Ah, ah ! seigneur de Vétrovo, le vin est dangereux. (*A Yéletski.*) Quelle idée lui est venue à la tête ! Après cela, il n'y a plus à s'étonner de rien dans les fous ; l'un s'imagine être je ne sais quoi, l'empereur de la Chine ; l'autre croit avoir le soleil ou la lune dans son ventre. (*Il rit.*) Avez-vous toujours de ces belles idées-là, seigneur de Vétrovo ?

YÉLETSKI, *interrompant*. A quand donc la chasse, Flégonte Alexandritch ?

TROPATCHOFF. Quand vous voudrez. Je suis sans cérémonie avec vous. J'étais hier ici, aujourd'hui j'y reviens. Faites comme moi.... Mais il faut consulter cet aimable Karpatchoff, que j'ai laissé tête à tête avec ce sournois d'Ivanoff. Je le roule au billard, mais il tire bien. (*S'approchant de la porte.*) Karpatché ! Pavel Nicolaïtch désire aller à la chasse. Où faut-il aller ? réponds vite et bien.

SCÈNE X.

LES MÊMES, KARPATCHOFF.

KARPATCHOFF. A Koloberda. (*Il salue.*) Il y a des coqs de bruyère, et tant, que les poules ne veulent plus les becqueter.

YÉLETSKI. Nous irons là.

PRASKOVIA, *entrant par le cabinet de toilette.* Madame vous demande ; elle désire vous voir.

YÉLETSKI. J'y vais. (*A Tropatchoff.*) Vous permettez ?

TROPATCHOFF, *en secouant la tête.* Vous ne rougissez pas de demander cela à un ami, Pavel Nicolaïtch ? Car, ma foi, je prends ce titre ; voilà comme je suis.

YÉLETSKI. Nous ne vous ferons pas attendre longtemps. (*Il sort avec Praskovia*).

SCÈNE XI.

KOUSOFKINE, TROPATCHOFF ET KARPATCHOFF.

Kousofkine veut s'éloigner. — Tropatchoff l'arrête.

TROPATCHOFF. Où allez-vous, mon cher ? Restez donc, nous jaserons.

KOUSOFKINE. J'ai besoin....

TROPATCHOFF. Quel besoin pouvez-vous avoir ? C'est peut-être honte que vous avez. Quelle bêtise ! Si l'on voulait toujours avoir honte, on n'aurait plus le temps de vivre. A qui cela n'arrive-t-il pas ? (*Il l'amène sur le devant de la scène.*) Pardon, je veux dire à qui n'arrive-t-il pas de boire ? Mais je vous l'avoue, hier, vous nous avez étonnés. Quelle diable de parenté avez-vous trouvée là ? c'est de la haute fantaisie.

KOUSOFKINE. C'est de la simple bêtise.

TROPATCHOFF. Bêtise, soit ; mais c'est fort surprenant. Pourquoi précisément une fille ? Vous ne seriez pas fâché d'avoir une fille comme cela. Eh ! (*Il le pousse du coude.*) Il n'a pas méchant goût ; qu'en dis-tu, Karpatchoff ?

KOUSOFKINE, *tâchant de se dégager.* Permettez....

TROPATCHOFF. Mais non, mais non. Une fille, diantre! Écoutez, mon petit pigeon; pourquoi ne venez-vous pas me voir? je vous donnerais du vin.

KOUSOFKINE. Je vous remercie humblement.

TROPATCHOFF. On n'est pas mal chez moi; demandez plutôt à cet être-là. A propos, vous ne vous êtes pas encore embrassés, vous et Karpatchoff, comme hier. Karpatché, je regrette que tu négliges tes devoirs. Ce n'est pas prudent, dans une position subordonnée.

KARPATCHOFF, *ouvrant les bras et marchant vers Kousofkine.* Eh bien, je vais à l'instant.... (*Kousofkine recule; entre Yéletski, l'air agité.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, YÉLETSKI.

YÉLETSKI, *avec dépit.* Il me semble cependant, Flégonte Alexandritch, que je vous avais prié de laisser M. Kousofkine tranquille.

TROPATCHOFF, *confus.* Vous m'avez prié.... je ne me souviens pas....

YÉLETSKI. Oui, Flégonte Alexandritch, je suis étonné, je vous l'avoue, qu'avec votre position dans le monde, vous vous amusiez à des plaisanteries.... si fades, et deux jours de suite.

TROPATCHOFF. (*Il fait un signe à Karpatchoff, qui bondit en arrière et se met au port d'armes, les mains le long des hanches.*) Pourtant, je trouve, Pavel Nicolaïtch.... Au fait, vous avez raison.... d'un certain point de vue. Est-ce que votre femme se porte bien?

YÉLETSKI. Vous allez la voir. (*Lui serrant la main.*) Excusez ma vivacité. Je ne suis pas bien disposé aujourd'hui.

TROPATCHOFF. Pas d'excuses, vous avez raison. La familiarité avec cette engeance ne vaut rien.... Quel beau temps il fait!... C'est un malheur de vivre longtemps seul. *On se rouille à la campagne*. Que voulez-vous? On s'ennuie; on n'a pas le temps de faire la petite bouche.

YÉLETSKI. Ne revenez plus sur ce sujet, je vous en prie.

TROPATCHOFF. Oh! c'est une remarque générale que je fais. Je ne sais si je vous l'ai dit; je compte aller à Paris l'hiver prochain.

YÉLETSKI. Ah! (*A Kousofkine qui veut encore sortir.*) Restez, Vassili Séménitch; il faut que je vous parle.

TROPATCHOFF. Je compte rester au moins deux ans à l'étranger.... Mais, madame, faut-il désespérer du bonheur de la voir aujourd'hui?

YÉLETSKI. Non, certainement. Voulez-vous faire, en attendant, un petit tour de jardin? Le temps est si beau, dites-vous. Seulement, vous me permettrez de ne vous rejoindre que dans quelques instants. J'ai deux mots à dire à Vassili Séménitch.

TROPATCHOFF. Soyez comme chez vous, mon cher Pavel Nicolaïtch; faites vos affaires sans vous presser. Nous allons, ce mortel et moi, jouir des aromes de la nature. La nature, c'est ma passion. *Véné ici* [1], Karpatché. (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE XIII.

YÉLETSKI, KOUSOFKINE.

(*Yéletski va fermer la porte, et revient se placer devant Kousofkine les bras croisés.*)

YÉLETSKI. Monsieur, hier, je n'ai vu en vous qu'un homme de peu de tête et de peu de sobriété. Aujourd'hui,

1. On appelle ainsi les chiens en Russie.

je suis forcé de vous tenir pour un intrigant.... Je vous prie de ne pas m'interrompre.... pour un intrigant et un calomniateur. Olga Pétrovna m'a tout dit. Vous ne vous y attendiez pas, sans doute. De quelle façon m'expliquerez-vous votre conduite? Ce matin encore, parlant à ma personne, vous m'avouez que votre assertion d'hier est pure invention; et aujourd'hui, vous osez soutenir à ma femme....

KOUSOFKINE. Je suis coupable, mon cœur a été surpris....

YÉLETSKI. Je n'ai rien à faire de votre cœur; et, pour la seconde fois, je vous demande : avez-vous menti? (*Kousofkine se tait.*) Avez-vous menti?

KOUZOFKINE. J'ai déjà eu l'honneur de vous déclarer que.... hier.... je ne savais pas ce que je disais.

YÉLETSKI. Mais aujourd'hui, vous saviez ce que vous disiez; et vous avez encore le front de regarder un honnête homme en face! Et la honte ne vous étouffe pas!

KOUZOFKINE. Pavel Nicolaïtch, devant Dieu, vous êtes trop sévère avec moi. Daignez considérer.... Quel profit pouvais-je tirer de ma conversation avec Olga Pétrovna?

YÉLETSKI. Je vous le dirai. Vous espériez, par cette fable absurde, éveiller sa pitié; vous comptiez qu'elle serait généreuse; enfin, vous vouliez de l'argent, oui, de l'argent. Eh bien! je dois vous dire que vous avez réussi. Écoutez-moi bien; ma femme et moi nous avons décidé de vous donner une somme suffisante pour assurer votre existence; mais à une condition, toutefois....

KOUSOFKINE. Mais je ne veux rien.

YÉLETSKI. Ne m'interrompez pas, monsieur.... à la condition toutefois que vous choisirez un séjour éloigné d'ici. Moi, de mon côté, j'ajoute ce qui suit : qu'en acceptant de nous cette somme, vous avouez votre mensonge.... Ce mot vous est désagréable.... mettons votre

invention.... Et que, par cela même, vous renoncez à tous les droits....

KOUSOFKINE. Mais je ne prendrai pas un kopeck de vous.

YÉLETSKI. Comment, monsieur, vous persistez dans votre obstination ? Vous voulez encore me faire croire que vous avez dit la vérité? Expliquez-vous, enfin.

KOUSOFKINE. Je ne puis rien dire. Vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais je ne prendrai rien.

YÉLETSKI. C'est incroyable. Il est capable de vouloir rester encore ici.

KOUSOFKINE. Dès aujourd'hui je partirai.

YÉLETSKI. Vous partirez ! Mais dans quelle situation laisserez-vous Olga Pétrovna? C'est à cela que vous auriez dû réfléchir, si vous aviez encore pour un cheveu de bons sentiments.

KOUSOFKINE. Laissez-moi m'en aller. Devant Dieu, ma tête se perd. Que voulez-vous de moi, enfin?

YÉLETSKI. Je veux savoir si vous acceptez cet argent. Vous croyez peut-être que la somme est insignifiante. C'est dix mille roubles que nous vous donnons.

KOUSOFKINE. Je ne puis rien prendre.

YÉLETSKI. Ainsi donc, ma femme est.... ma langue se refuse à prononcer cette parole.

KOUSOFKINE. Je ne sais rien. Laissez-moi partir. (*Il se dirige vers la porte.*)

YÉLETSKI. Mais sais-tu bien que je puis te forcer à m'obéir.

KOUSOFKINE. Comment cela? oserais-je vous le demander?

YÉLETSKI. Ne me faites pas perdre patience; ne me faites pas vous dire qui vous êtes.

KOUSOFKINE. Je suis un gentilhomme de vieille roche; voilà qui je suis, moi.

YÉLETSKI. Beau gentilhomme, vraiment!

KOUSOFKINE. Tel que je suis, on ne peut pas m'acheter.

YÉLETSKI. Écoutez....

KOUSOFKINE. Ce sont les *tchinovniks* de Saint-Pétersbourg que vous pouvez acheter.

YÉLETSKI. Écoutez, vieillard obstiné. Vous ne voulez pas cependant affliger votre bienfaitrice. Déjà une fois vous avez avoué la fausseté de vos paroles; qu'est-ce qu'il vous en coûte de l'avouer encore, et de tranquilliser Olga Pétrovna en acceptant cet argent? Êtes-vous un richard pour mépriser dix mille roubles?

KOUSOFKINE. Je ne suis pas un richard; mais votre cadeau est trop amer. J'ai déjà avalé assez de honte. Vous disiez que je veux de l'argent. Eh bien, non! De vous, je n'accepterai pas même le rouble de congé.

YÉLETSKI. Je comprends votre calcul; vous faites le désintéressé parce que vous espérez gagner ainsi davantage. Je vous le dis pour la dernière fois, ou vous prendrez cet argent aux conditions que j'ai posées, ou j'emploierai de tels moyens....

KOUSOFKINE. Vous voulez me salir; mais vous n'y réussirez pas.

YÉLETSKI. Je t'y forcerai bien, vieux entêté. (*En ce moment on entend la voix de Tropatchoff qui fredonne dans le jardin une sérénade :*

Je suis là, mon Inésille,
Je t'attends sous le balcon.)

C'est insupportable! (*S'approchant de la fenêtre.*) Je suis à vous. (*A Kousofkine.*) Je vous donne dix minutes de réflexion.... Ensuite, ne vous en prenez qu'à vous. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

KOUSOFKINE, *d'abord seul.*

Que fait-on de moi, bon Dieu? En vérité, il vaut mieux se coucher tout vivant dans le cercueil. Ah! je me suis perdu moi-même; mon ennemi, c'est ma langue. Et ce seigneur, a-t-il été dur avec moi! M'a-t-il traité comme un chien! Il ne semble pas se douter que moi aussi j'ai une âme. Que je prenne cet argent! Non, plutôt mourir!

OLGA. (*Elle sort de son cabinet un papier à la main.*) J'ai désiré vous voir encore une fois, Vassili Séménitch.

KOUSOFKINE, *sans la regarder*. Olga Pétrovna, vous avez tout dit à votre mari. Pourquoi?

OLGA. Je ne lui ai jamais rien caché. Il me croit, et il consent à tout.

KOUSOFKINE. Il consent.... à quoi?

OLGA. Vous avez un bon cœur, Vassili Séménitch. Dites vous-même, pouvez-vous rester ici?

KOUSOFKINE. Oh! non, non; je ne le puis pas; je ne le veux pas. Qui sait? On me battrait peut-être encore, tout vieux que je suis. Pardon, Olga Pétrovna, je ne sais ce que je dis. Mais convenez : comment déguiser de vieux péchés? Il est vrai que je suis plus rassis, que depuis longtemps il n'y a plus de maître ici pour s'amuser de moi. Mais les anciens savent bien encore quel emploi j'avais dans la maison. Et puis, les domestiques, hier, ont tout entendu; ils savent qu'on me renvoie par punition.... Non, je ne resterai pas.

OLGA. Dans ce cas, prenez ceci. (*Elle lui tend le papier.*)

KOUSOFKINE. Qu'est-ce?

OLGA. Nous vous assurons une somme pour l'acquisition de Vétrovo. J'espère que vous ne refuserez pas.

KOUSOFKINE. (*Il laisse tomber le papier.*) Olga Pétrovna, que Dieu juge votre mari; mais vous, vous aussi, vous voulez m'offenser!

OLGA. Comment?

KOUSOFKINE. Vous voulez m'acheter ainsi. Mais puisque je vous ai dit qu'il n'y a aucune preuve! Que savez-vous sur tout cela? peut-être ai-je menti!

OLGA. Si je ne vous avais pas cru, nous ne nous serions pas décidés....

KOUSOFKINE. A ce sacrifice. Je n'en ai pas besoin. Un morceau de pain me suffit, et je le trouverai toujours. J'ai un ami, moi.... Puisque vous me croyez, que me faut-il de plus? Vous me croyez, n'est-ce pas?

OLGA. Oui, je vous crois; vous êtes un digne homme; je vous crois, et pour vous le prouver... (*Elle lui jette les bras autour du cou.*)

KOUSOFKINE. Olga Pétrovna, finissez.... Mon enfant, Olga.... (*Il se laisse tomber sur un siége.*)

OLGA, *qui a ramassé le papier*. Vous pouviez refuser de mon mari; vous pouviez refuser d'une étrangère; mais de votre fille, vous ne le pouvez pas. (*Elle lui glisse le papier dans la main.*)

KOUSOFKINE. Je consens à tout ce que vous voulez, comme vous le voulez.... Dites un mot, et j'irai au bout de la terre. Ah! je puis mourir maintenant. Olga, Olga....

OLGA, *lui essuyant les yeux*. Ne pleure pas; nous nous reverrons.

KOUSOFKINE. Est-ce un songe, que tout cela?

OLGA. Ne pleure donc pas ainsi....

KOUSOFKINE, *brusquement*. On vient. Éloigne-toi. (*Olga s'éloigne.*) Votre main, votre main pour la dernière fois. (*Elle lui donne sa main, qu'il baise en essayant vainement de se relever*).

SCÈNE XV.

LES MÊMES, YÉLETSKI, TROPATCHOFF, KARPATCHOFF.

TROPATCHOFF, *à Olga.* Enfin, nous avons le bonheur de vous voir. Vous avez la figure un peu altérée....

YÉLETSKI. Oui, nous ne sommes pas très-bien aujourd'hui.

TROPATCHOFF. Ah ! de la sympathie jusqu'en cela. (*Il rit.*) Je viens de voir votre jardin ; c'est très-beau, très-beau. Des allées, des fleurs.... La nature et la poésie, voilà mes deux idoles. Mais que vois-je? Des albums ! comme dans un salon de la capitale. (*Il en prend un.*)

YÉLETSKI, *à Olga qui lui fait un signe.* Serais-tu parvenue à tout arranger? Il accepte? (*Elle lui répond par un signe affirmatif.*) Je ne crois pas un mot de cette histoire, mais la paix domestique vaut bien dix mille roubles.

OLGA, *à Tropatchoff.* Que faites-vous là, Flégonte Alexandritch?

TROPATCHOFF. J'examine vos albums. C'est délicieux. Regardez ce ciel; comme il vous transporte en Italie!

YÉLETSKI, *bas à Kousofkine.* Vous acceptez l'argent?

KOUSOFKINE. Je l'accepte.

YÉLETSKI. Ce qui est dire que vous avez menti?

KOUSOFKINE. J'ai menti.

YÉLETSKI. A la bonne heure. (*A Tropatchoff.*) Eh bien! Flégonte Alexandritch, nous nous moquions hier de M. Kousofkine; savez-vous qu'il a gagné son procès? La nouvelle en est arrivée pendant que nous nous promenions au jardin.

TROPATCHOFF. Bah! que me dites-vous là?

YÉLETSKI. Olga vient de me le dire. Mais informez-vous à lui-même.

TROPATCHOFF, *à Kousofkine*. En vérité, Vétrovo vous est rendu, vous appartient?

KOUSOFKINE. Oui, oui, il m'est rendu.

TROPATCHOFF. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*A voix basse à Yéletski.*) Je comprends, vous voulez l'éloigner courtoisement après la scène d'hier. C'est bien, c'est délicat, c'est noble, c'est agir en véritable gentilhomme russe. Mais je parie.... car je connais le cœur humain, je parie que cette idée est venue à votre femme. (*Yéletski veut l'interrompre.*) C'est bien, très-bien. (*A Kousofkine*). Il faut vite que vous alliez chez vous, soigner vos intérêts.

KOUSOFKINE. Certainement.

YÉLETSKI. M. Kousofkine vient de me dire qu'il veut partir aujourd'hui même.

TROPATCHOFF. Parbleu! je comprends bien son impatience. Voilà des années qu'on le tient le bec dans l'eau, et tout à coup son bien lui tombe du ciel. Mais quel gaillard que ce procureur en retraite, ce Litchkoff! (*A Kousofkine.*) Vous êtes très-content?

KOUSOFKINE. Comment ne le serais-je pas?

TROPATCHOFF, *à Yéletski*. Pavel Nicolaïtch, il faudrait arroser la bonne nouvelle.

YÉLETSKI, *avec hésitation*. Oui..., sans doute.... Mais où est Trembinzki?

TREMBINZKI, *s'élançant de l'antichambre*. Présent!

YÉLETSKI. Une bouteille de champagne. J'ai vu M. Ivanoff dans la salle à manger; dites-lui d'entrer aussi.

TREMBINZKI. J'écoute. (*Il sort.*)

TROPATCHOFF, *à Olga*. Mme Kobrinska désire ardem-

ment faire votre connaissance; *elle serait enchantée, enchantée.* C'est une femme de tête, et la première maison de la province. J'y suis comme chez moi.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, TREMBINZKI, IVANOFF.

(*Trembinzki porte une bouteille et des verres sur un plateau*).

TROPATCHOFF. Ah! voici l'aimable veuve [1]! Félicitons le nouveau propriétaire.

OLGA, *à Ivanoff.* Je suis très-charmée de vous voir, monsieur Ivanoff. Savez-vous que votre ami est redevenu propriétaire de Vétrovo?

IVANOFF, *après avoir salué, à Kousofkine, à voix basse.* Vassili, que radotent ces grands seigneurs? Veux-tu te laisser berner deux jours de suite?

KOUSOFKINE, *à voix basse.* Tais-toi, Vania, tais-toi, je suis heureux. (*Trembinzki verse du vin et présente les verres à chacun.*)

TREMBINZKI, *bas à Ivanoff.* Vous ne prenez pas votre verre, monsieur?

IVANOFF, *également bas.* Je ne bois que chez moi, et quand il me plaît.

TROPATCHOFF, *levant son verre.* A la santé du nouveau propriétaire de Vétrovo! (*Tous choquent leurs verres.*)

KARPATCHOFF, *après les autres.* Qu'il ait de longues années de prospérité! (*Tropatchoff le regarde sévèrement; il reprend sa pose militaire.*)

KOUSOFKINE, *avec émotion.* Permettez, maintenant....

1. Vin de Champagne de la veuve Clicot.

dans un jour si solennel pour moi.... que j'exprime ma reconnaissance pour toutes les grâces....

YÉLETSKI, *l'interrompant.* Pourquoi nous remercier, Vassili Séménitch?

KOUSOFKINE. C'est vrai, c'est vrai, vous avez raison. Mais pourtant, vous êtes un bienfaiteur; et quant à ma folie d'hier, pardonnez-moi généreusement. Dieu sait pourquoi il m'a pris fantaisie de m'offenser, et de dire des choses....

YÉLETSKI. C'est bien, c'est bien.

KOUSOFKINE. Et de quoi m'offenser? Les seigneurs ont daigné plaisanter avec moi.... (*Apercevant les signes d'Olga.*) Non, non, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Adieu, mes bienfaiteurs; soyez heureux, bien portants....

TROPATCHOFF. Grâce du pathétique, mon ami. Vous faites des adieux comme si vous partiez pour Astrakan.

KOUSOFKINE, *toujours ému.* Que le Seigneur vous donne toutes sortes de prospérités! Pour moi, je n'ai plus rien à demander au ciel; je suis heureux.... si.... (*Il s'arrête pour ne pas fondre en larmes.*)

YÉLETSKI, *à part.* Quelle scène! Que ne s'en va-t-il donc?

OLGA, *à Kousofkine.* Adieu, Vassili Séménitch; quand vous serez chez vous, ne nous oubliez pas. (*Baissant la voix.*) Je serai heureuse de vous voir quelquefois.

KOUSOFKINE, *lui baisant la main.* Le ciel vous récompensera.

YÉLETSKI. C'est bien, c'est bien. (*Kousofkine sort par la salle à manger, suivi d'Ivanoff et de Trembinzki*).

TROPATCHOFF, *le reconduisant, et lorsqu'il a passé la porte.* Vivat! vivat! (*Olga s'est brusquement enfuie par son cabinet de toilette.*)

SCÈNE XVII.

TROPATCHOFF, YÉLETSKI.

TROPATCHOFF. Savez-vous que vous êtes l'homme le plus généreux que je connaisse; que vous êtes un vrai gentilhomme russe?

YÉLETSKI. *Vous êtes trop bon. (La toile tombe.)*



UNE

CORRESPONDANCE

UNE

CORRESPONDANCE.

AVANT-PROPOS.

Je me trouvais à Dresde, il y a quelques années. Je m'étais arrêté dans un hôtel. Occupé du matin au soir à parcourir la ville et à en voir les curiosités, je n'eus pas l'idée de m'informer des personnes qui habitaient cet hôtel avec moi. Ce n'est que par hasard que j'appris enfin qu'il s'y trouvait un Russe, et gravement malade. J'allai lui faire une visite, et je trouvai un homme qui se mourait de la poitrine. Je fus pris de pitié pour mon compatriote, et, comme Dresde n'avait plus rien à m'offrir de nouveau, je m'établis à son chevet. Ce n'est pas un métier fort gai que celui de garde-malade, mais quelquefois l'ennui est le bienvenu; d'ailleurs, mon malade supportait bravement sa position, et causait volontiers. Nous tâchions de tuer le temps; je faisais sa partie de *douraki*. Mon compatriote s'amusait à jouer des tours à son médecin; il lui racontait toutes sortes de complications de sa maladie, inventées à plaisir, que ce brave Allemand prétendait toujours avoir prévues et annoncées; puis il

contrefaisait en son absence ses mines étonnées à de tels récits, et jetait ses médicaments par la fenêtre. Plus d'une fois cependant, j'avais fait observer à mon nouvel ami qu'il ferait bien d'appeler un médecin renommé pendant qu'il en était temps encore, et qu'il ne devait pas plaisanter avec son mal. Mais Alexis (mon compatriote se nommait Alexis Pétrovitch S....) se tirait d'affaire chaque fois par une foule de plaisanteries sur tous les docteurs en général, et sur le sien en particulier. Enfin, pendant une lugubre soirée d'automne, il me répondit par un regard si morne, secoua si tristement la tête, et sourit d'une si étrange façon, que je restai muet et confondu. Dans la nuit même, son mal s'aggrava, et Alexis expira le lendemain. Quelques moments avant de mourir, il perdit encore sa gaieté habituelle. Il s'agita avec inquiétude sur sa couche, jeta autour de lui des regards effarés, et me saisissant la main avec force : « On a beau dire, s'écria-t-il, il est pénible de mourir. » Puis il laissa tomber sa tête sur l'oreiller, et fondit en larmes. Je ne savais que dire, et me tenais immobile devant son lit. Alexis pourtant triompha bientôt de ce tardif regret. « Écoutez, me dit-il, notre docteur va venir aujourd'hui; il me trouvera parti pour l'autre monde. Je m'imagine sa figure. » Et le mourant s'efforça de rendre la figure stupéfaite de son esculape. Peu d'instants après, il n'était plus.

Le matin du même jour, il m'avait chargé de renvoyer ses effets en Russie, à sa famille, à l'exception d'un petit paquet qu'il me laissait en souvenir. Dans ce petit paquet ne se trouvaient que des lettres. C'étaient les lettres d'une jeune fille, adressées à Alexis, et les copies des lettres qu'il lui avait écrites. Il y en avait quinze en tout.

Alexis Pétrovitch S.... connaissait Marie Alexandrovna B.... depuis longtemps, depuis son enfance. Alexis avait

un cousin, Marie une sœur. Ils avaient passé ensemble la première jeunesse, puis s'étaient séparés et ne s'étaient pas revus pendant longues années. Enfin le hasard les réunit tous, un été, à la campagne. Ils y devinrent tous amoureux, Marie du cousin d'Alexis et Alexis de la sœur de Marie. Cet été passa comme un éclair; l'automne vint, et ils se séparèrent de nouveau. Alexis, en homme qui voit clair dans son âme, reconnut que son amour n'avait rien de sérieux, et il se sépara fort galamment de sa belle. Son cousin, plus obstiné, continua deux ans encore à correspondre avec Marie. Puis, se convainquant à son tour qu'il se trompait et la trompait aussi, il finit par garder le silence. La première lettre d'Alexis fut écrite à Marie peu après cette rupture définitive. Il se trouvait alors à Saint-Pétersbourg; mais il partit brusquement pour l'étranger, tomba malade à Dresde, et y mourut. Je me suis décidé à publier cette correspondance, dont il m'a fait légataire, et je compte sur la complaisance du lecteur, car ce ne sont pas des lettres d'amour, Dieu merci! Les lettres d'amour ne se lisent que par deux personnes, et cent fois de suite, il est vrai. Mais, à un tiers déjà, elles doivent paraître insupportables ou ridicules.

PREMIÈRE LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 7 mars 184..

Chère Marie Alexandrovna, je crois me rappeler que je n'ai jamais été en correspondance avec vous. Et voilà

que je vous écris. Le temps est bien choisi, n'est-ce pas? Voici à quelle occasion : Mon cousin Théodore m'est venu faire visite aujourd'hui, et m'a confié sous le plus grand secret (il ne confie jamais rien autrement) qu'il est tombé amoureux de la fille d'un grand personnage, et que, pour cette fois, il est décidé à aller jusqu'au mariage, qu'il a fait le premier pas, et s'est déclaré. Je le félicitai d'un si agréable événement. Il sentait depuis longtemps le besoin de se reprendre à quelque chose. Mais intérieurement, je vous l'avoue, je demeurai surpris. Quoique sachant bien que tout était fini entre vous, je fus étonné pourtant. J'allais sortir pour faire des visites; mais je suis resté à la maison, et me voilà causant avec vous. Si vous ne désirez pas m'entendre, jetez aussitôt cette lettre au feu, car je vous déclare que je veux être sincère. Remarquez pourtant que je n'aurais pas mis la plume à la main si je ne savais que votre sœur n'est pas auprès de vous. Théodore m'a dit qu'elle passe toute la saison chez votre tante; que le ciel lui donne toutes sortes de prospérités!

Ainsi donc, voilà comme tout a fini! Voilà tout ce qui reste de ce bel été! Ce serait le moment de vous proposer mon amitié. Mais ne craignez rien; je suis très-ennemi de tout épanchement sentimental. Je ne chercherai pas non plus à vous consoler. En consolant les autres, les hommes, en général, désirent se défaire d'un désagréable retour sur eux-mêmes. Je comprends une véritable sympathie, mais je n'ai aucun droit à vous la proposer. Je vous en prie, fâchez-vous contre moi, contre cet intrus qui parle amitié, sympathie, etc., parce qu'alors je serai sûr que vous lirez ma lettre jusqu'au bout.

Savez-vous à quoi ressemble tout ce que je viens d'écrire? Le voici : Un monsieur entre dans le salon d'une dame qui ne l'attendait point, qui en attendait peut-être un autre. Il se doute que sa visite est déplacée. Mais que

faire? Il s'assoit; il parle, Dieu sait de quoi, de la poésie, de la nature, des avantages de l'éducation; il radote. Mais les cinq premières minutes sont passées. La dame se résigne à son sort, et le monsieur parvient à dire des choses raisonnables, s'il en sait dire.

Cependant, malgré tout, j'avoue que je suis mal à mon aise. Il me semble voir en face de moi votre figure un peu étonnée, un peu fâchée peut-être. Je sens qu'il est presque impossible que vous ne me supposiez pas des intentions cachées; et c'est pourquoi, comme un Romain qui vient de commettre une lourde bêtise, je m'enveloppe majestueusement dans ma toge, et j'attends en silence votre arrêt.

Me permettrez-vous de continuer à vous écrire?

Je suis votre très-dévoué,

A. S.

DEUXIÈME LETTRE.

DE MARIE A ALEXIS.

Village de .... 22 mars 184..

Monsieur, j'ai reçu votre lettre, et en vérité je ne sais que vous dire. Je ne vous aurais même pas répondu s'il ne m'avait semblé que, sous votre langage plaisant, il se cachait un sentiment assez amical. Votre lettre a produit sur moi une impression fort pénible. En réponse à votre question, permettez-moi d'en poser une à mon tour. A quoi bon? quel besoin ai-je de vous, quel avez-vous

de moi? Je ne vous suppose aucune intention maligne; au contraire, je vous suis reconnaissante de ce témoignage d'intérêt. Mais nous sommes étrangers l'un à l'autre, et, quant à moi, je ne sens à l'heure présente aucun désir de rapprochement avec qui que ce soit.

Je suis, avec la plus parfaite considération, votre etc.,

Marie B.

TROISIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 30 mars 184..

Merci, Marie Alexandrovna, merci de votre petit billet, tout sec qu'il est.

Je suis resté tout ce temps-ci dans la plus grande agitation. Vingt fois par jour je pensais à la lettre que je vous ai écrite. Tantôt je me faisais des reproches, craignant de vous avoir offensée; tantôt je me trouvais parfaitement ridicule. Et maintenant je me sens de la meilleure humeur, et je me passe la main sur la tête comme à un enfant qu'on récompense par une caresse.

Marie Alexandrovna, j'entre en correspondance avec vous. Cela doit vous surprendre, après votre réponse. Ma hardiesse m'étonne moi-même. Mais tranquillisez-vous; ce n'est pas de vous que je veux vous parler, c'est de moi. Voyez-vous, il faut à toute force, comme on dit dans le grand style, que j'ouvre mon cœur. Je n'ai aucun droit de vous prendre pour ma confidente; mais prenez garde, je ne demande pas que vous me répondiez, je ne veux

pas même savoir si vous lirez mes lettres. Seulement, au nom du ciel, ne me les renvoyez pas.

Écoutez-moi. Je suis absolument seul sur cette terre. Pendant ma jeunesse, j'ai mené une vie solitaire, bien que je ne sache pas avoir pris des airs à la Byron. Mais les circonstances, puis un penchant irrésistible à la rêverie, une certaine froideur de sang, l'orgueil, la paresse, je ne sais combien de raisons, m'éloignèrent du commerce des hommes. Le passage de cette vie rêveuse à une vie réelle et active se fit tard en moi. Peut-être n'est-il pas fait encore. Aussi longtemps que mes propres pensées et mes sentiments personnels suffirent à ma satisfaction, aussi longtemps que je pus me livrer à ces élans d'enthousiasme sans cause qui ne partent que de soi-même, je ne me plaignis pas de ma solitude. Je n'avais pas de camarade, il est vrai; mais j'avais de soi-disant amis, qui me faisaient besoin quelquefois comme la décharge à la machine électrique; mais voilà tout. Quant à l'amour.... Nous en parlerons plus tard.

Maintenant la solitude me pèse; et je ne vois aucun moyen de m'y dérober. Je n'accuse pas le sort; je suis coupable moi-même, et justement puni. Dans ma jeunesse, une seule chose m'intéressait, mon cher *moi*. Cet amour-propre naïf à force d'être immense, je le prenais pour de la timidité, et je fuyais la société des hommes. Et voilà que ce *moi* me cause un immense et mortel ennui. Que devenir? je n'aime personne; tous mes rapports avec les autres hommes sont faux et forcés. Je n'ai pas même de souvenirs, car c'est toujours moi seul que je rencontre dans mon passé. Sauvez-moi; à vous, je n'ai pas juré amour avec un enthousiasme à froid; à vous, je n'ai pas prodigué un flot de paroles sonores et vides. J'ai passé froidement devant vous; c'est pour cela que je me décide à recourir à vous. J'y pensais auparavant,

mais je ne vous croyais pas l'esprit libre. Parmi toutes ces joies et ces peines, œuvres de moi-même, le seul sentiment vrai a été cette faible et involontaire sympathie qui m'attira un moment vers vous, mais qui se flétrit alors comme un épi solitaire étouffé par des herbes parasites. Qu'il me soit donné, grâce à vous, de voir un autre visage humain. Le mien me répugne; je ressemble à un homme qui serait condamné à vivre éternellement dans une chambre garnie de glaces. Faites-moi don de la bienveillance silencieuse d'une sœur, ou, pour le moins, de la simple curiosité d'un lecteur. Je vous assure que je vous intéresserai.

J'ai l'honneur d'être votre véritable ami.

A. S.

QUATRIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 2 avril 184..

Je vous écris de nouveau, bien que je prévoie qu'il faudra bientôt me taire, faute d'un mot d'encouragement de votre part. Je le confesse, vous ne pouvez pas ne pas ressentir une certaine défiance à mon égard. Il est possible que vous ayez raison. Auparavant, je vous aurais solennellement déclaré (et je me serais peut-être cru sur parole) que, depuis notre séparation, j'avais marché dans la voie du progrès intellectuel; j'aurais parlé avec un dédain bienveillant de mon passé; je vous aurais initiée

avec une fatuité touchante aux mystères de ma vie actuelle. Mais à présent, je vous assure, j'ai conscience et honte de me rappeler seulement de quelle façon s'ébattait et se complimentait mon misérable amour-propre.

Ne craignez rien. Je ne viendrai pas vous annoncer de grandes vérités, de hautes conceptions. Je n'en ai point. Je suis devenu un bon enfant, je vous assure. Je m'ennuie, je m'ennuie à la mort : voilà pourquoi je vous écris. Il me semble que nous pouvons nous comprendre....

Mais décidément je ne puis plus parler avec vous que vous ne me tendiez la main, que je n'aie reçu de vous un autre billet, avec ce seul mot : Oui.

Marie Alexandrovna, voulez-vous m'écouter?

Votre dévoué,

A. S.

CINQUIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 14 avril 184..

Quel homme étrange vous faites! Eh bien, oui.

Marie B.

SIXIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 2 mai 184..

Hourra! merci, Marie Alexandrovna! vous êtes très-bonne et très-complaisante. Je commence, d'après ma promesse, à parler de moi-même. J'en parlerai avec plaisir, avec appétit. De tout au monde on peut parler avec chaleur, avec entraînement; mais ce n'est que de soi-même qu'on parle avec appétit.

Il m'est arrivé, l'un de ces jours-ci, une chose étrange. Pour la première fois, j'ai passé la revue de ma vie. Chacun de nous a l'occasion de penser à son passé, tantôt avec regret, tantôt avec dépit; mais jeter un regard froid et clair sur toute sa vie écoulée, comme un voyageur qui, arrivé au sommet d'une montagne, se retourne pour voir le chemin qu'il a parcouru, cela ne peut se faire qu'à un certain âge. Un trouble secret s'empare du cœur lorsque cela se fait pour la première fois. Je sais que le mien fut douloureusement resserré. Pendant la jeunesse, de pareils coups d'œil en arrière sont impossibles; mais la mienne est passée, et, comme à ce voyageur au faîte de la montagne, tout est clair et visible.

Oui, la voilà étendue devant moi, ma jeunesse. Ce n'est pas un gai spectacle. Je me prends en compassion moi-même. Est-il possible, grand Dieu, que j'aie moi-même gâté à ce point ma propre vie! Je suis revenu à la raison maintenant, mais il est trop tard. Vous est-il

arrivé de sauver une mouche des griffes d'une araignée? Vous l'avez mise au soleil; ses pattes, ses ailes sont collées. Comme elle se meut avec gaucherie! Comme elle essaye maladroitement de se délivrer de cette glu qui l'enveloppe! Elle rampe, elle tâche de déployer ses ailes; mais elle ne s'élèvera plus dans les airs, elle ne bourdonnera plus avec insouciance au soleil. Et ce n'est pas sa faute si elle est tombée dans cette toile perfide; mais moi, j'ai été ma propre araignée.

Pourtant, je ne puis pas trop m'accuser. Qui donc est coupable seul? Qui donc est responsable seul des fautes de toute la nation dont il fait partie? Nous sommes coupables, quoique chacun ne soit pas frappé. Ce sont les circonstances générales qui décident de nous. Ce sont elles qui nous poussent dans telle ou telle voie, et qui nous en punissent ensuite. On dit que chaque homme a son destin. Ce mot me fait venir à l'idée une comparaison un peu forcée peut-être, mais que je crois juste. De même que les nuages, formés des vapeurs de la terre, s'élèvent au-dessus d'elle et lui deviennent étrangers, puis lui apportent l'abondance ou la misère; de même, autour de nous et de nos propres émanations, se forme un élément qui, par la suite, exerce sur nous une influence bienfaisante ou terrible. C'est cet élément que j'appelle le destin. En d'autres termes, chacun fait sa destinée, et sa destinée le fait lui-même.

Oui, mais le Russe est contraint de trop faire sa destinée individuelle, et voilà son malheur. Comment agirait-il autrement? N'ayant aucun grand mobile hors de lui, aucun intérêt général et commun, il ne lui reste, pour l'emploi de ses forces, qu'à travailler sur lui-même; et le voilà, dès qu'il sort de l'enfance, occupé à pétrir et à pressurer sa malheureuse personnalité. N'ayant reçu aucune direction ferme de nos traditions nationales, ne

respectant aucune de nos lois, ne croyant à rien avec une foi sincère, obligés de nous créer jusqu'au point d'appui qui nous tient debout, nous avons pleine licence de nous modeler à notre gré, car on ne peut exiger que chacun comprenne dès l'abord l'inutilité d'un esprit « qui « s'agite dans une activité vide[1]; » et voilà dans le monde un avorton de plus; voilà de plus un de ces êtres nuls, chez lesquels même la tendance au vrai est faussée par l'habitude de l'absence de liberté; chez lesquels une naïveté ridicule vit côte à côte avec une fausseté mesquine; un de ces êtres qui ne connaîtront jamais, hélas! ni les joies salutaires d'une activité qui s'exerce au grand jour, ni les souffrances et les triomphes d'une invincible conviction. Réunissant en nous les défauts de tous les âges, nous privons ces défauts des qualités qui les rachètent. Nous sommes ignorants et simples comme des enfants, sans en avoir la franchise et la candeur; nous sommes froids comme des vieillards, sans avoir la prudence de l'âge mûr. Et, avant tout, nous ne sommes pas jeunes, même dans notre jeunesse!

Cependant, pourquoi se calomnier? N'avons-nous pas été jeunes aussi? N'avons-nous pas senti frémir et fermenter en nous les forces de la vie? Oui, nous aussi nous avons été en Arcadie; nous avons aussi erré dans ses plaines riantes. Vous est-il jamais arrivé, en marchant dans les broussailles, de faire fuir devant vous ces petits grillons d'un gris sombre, qui, pour s'aider dans leur fuite, déployaient tout à coup des ailes d'un beau rouge de pourpre, et retombaient aussitôt dans l'herbe? Eh bien, c'est ainsi que notre sombre jeunesse déploie pour un court moment ses ailes éclatantes. Vous souvient-il de ces silencieuses promenades du soir, à

1. Vers cité de Pouchkine.

nous quatre, le long de la haie de votre jardin, après quelques longs et chaleureux entretiens ? Vous souvient-il de ces heureux moments ? La nature nous recevait dans son sein avec une majesté caressante. Autour de nous le crépuscule s'enflammait d'une pourpre subite et tendre. Du ciel enflammé, de la terre radieuse, semblait nous arriver comme le souffle frais et chaud de la jeunesse, comme la faveur d'un bonheur immortel. Avec les feux du crépuscule, nos cœurs semblaient brûler d'une ardeur douce et passionnée ; et les petites feuilles des jeunes arbres s'agitaient confusément au-dessus de nos têtes, comme si elles eussent répondu aux frémissements intérieurs de nos vagues aspirations et de nos espérances infinies. Vous souvient-il de la pureté, de la candeur et de la confiance de nos pensées ? de cette émotion des nobles désirs ? de ce silence de la plénitude de nos âmes ? Est-ce que alors nous ne méritions pas quelque chose de mieux que ce que la vie nous a donné plus tard ? Pourquoi notre destin était-il de voir seulement dans le lointain le rivage désiré, de ne jamais y poser un pied solide, de ne jamais « répandre les douces larmes du premier Hébreu touchant enfin la terre promise ? » Ces deux vers de Feth[1] m'en rappellent d'autres du même poëte. Vous rappelez-vous qu'un soir, marchant sur la route, nous aperçûmes un petit nuage de poussière rosée que le vent avait soulevé à l'encontre du soleil couchant ? « En nuage ondoyant, » commençâtes-vous, et sur-le-champ nous fîmes silence pour vous écouter :

En nuage ondoyant
La poussière s'élève dans le lointain.
Est-ce un cavalier, est-ce un piéton ?
Je ne puis le distinguer.

1. L'un des meilleurs poëtes contemporains de la Russie.

Ah! je vois, c'est un cavalier qui passe
En galopant sur un rapide cheval....
O toi, mon ami, mon ami si éloigné,
Souviens-toi de moi.

Vous cessâtes. Alors un souffle d'amour passa sur tous nos cœurs, et chacun de nous, j'en suis sûr, se sentit entraîné irrésistiblement vers cet inconnu lointain, où, dans la nuée brumeuse, le spectre du bonheur semble se lever et nous appeler. Et, remarquez cette bizarrerie; quel besoin avions-nous de nous élancer vers l'inconnu? N'étions-nous pas tous amoureux? Est-ce que le bonheur n'était pas au milieu de nous? Et qui vous demande encore pourquoi nous n'avons pas alors touché le rivage désiré? Parce que le mensonge, cette malédiction de notre patrie, nous suivait côte à côte; parce qu'il empoisonnait nos meilleurs sentiments; parce qu'en nous tout était faux et forcé; parce que nous n'aimions pas, et que nous faisions seulement effort pour nous persuader que nous aimions.

« Mais finissons. Pourquoi irriter des plaies mal fermées? Tout cela est passé sans retour. Je me suis ému au souvenir de ce qu'il y eut de bon dans mon passé, et c'est sur ce souvenir que je veux vous dire adieu. Aussi bien, il est temps de fermer cette longue lettre. Je vais sortir pour respirer l'air du mois de mai, dans lequel, à travers la rigidité persistante de l'hiver, on sent percer la chaude haleine du printemps. Adieu.

Votre A. S.



SEPTIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 20 mai 184..

J'ai reçu votre lettre, Alexis Pétrovitch, et savez-vous quel est le sentiment qu'elle a éveillé en moi? L'indignation. Oui, l'indignation, et je vais vous expliquer sur-le-champ pourquoi elle m'a indignée; par malheur, je ne possède pas le don d'écrire; je le fais rarement, et ne sais pas m'exprimer en peu de termes avec clarté; mais j'espère que vous me viendrez en aide, et que vous ferez effort pour me comprendre.

Dites-moi, vous, homme d'esprit, vous est-il jamais arrivé de vous demander ce que c'est que la femme russe, quelle est sa destinée, sa position dans le monde, en un mot, quelle est sa vie? Si cette question vous est jamais venue à l'idée, je ne sais comment vous l'avez résolue. Quant à moi, j'aurais pu m'expliquer sur ce point dans une conversation; je ne sais si j'en pourrai venir à bout par écrit. Enfin, n'importe; essayons.

Vous conviendrez avec moi que les femmes russes, au moins celles d'entre nous qui ne se contentent pas des soins journaliers de la maison, nous recevons plus que toute autre femme notre aliment intérieur de vous autres hommes. Vous avez sur nous une influence complète, absolue. Eh bien, voyez ce que vous faites de nous. Je commencerai par parler des jeunes filles, surtout de celles qui, comme moi, vivent confinées au fond des provinces. Elles sont nombreuses en Russie. Et puis, je ne connais

pas les autres, et ne puis guère en juger. Représentez-vous une telle jeune fille! Voilà que son éducation est finie; et quelle éducation, bon Dieu! La vie commence. « Elle voudrait se divertir, » direz-vous? Oui; mais le plaisir seul ne lui suffit pas. Elle attend beaucoup de la vie; elle se met à lire ce qui lui tombe sous la main. « Elle rêve à l'amour, » direz-vous encore? Oui, à l'amour; mais ce mot signifie beaucoup pour elle : c'est à la fois lumière et liberté. J'ai hâte d'ajouter que je ne parle pas des jeunes filles chez qui nulle pensée ne peut pénétrer avec la réflexion. La voilà qui regarde, qui attend; quand donc viendra celui qui doit éclairer et délivrer son âme? Pour beaucoup d'elles, il n'arrive jamais. Mais supposons que le libérateur ait paru. La voilà dans ses mains, flexible comme une cire molle. Tout, le bonheur, l'amour, la pensée, lui arrivent ensemble comme un flot. Toutes ses angoisses sont calmées, tous ses doutes sont résolus; il lui semble que la vérité même parle par sa bouche. Elle est en adoration devant lui, elle rougit de son bonheur; elle croit, elle aime. Si c'était un héros, il l'eût enflammée, il lui eût appris à se sacrifier, et tous les sacrifices lui fussent devenus doux. Je ne sais s'il s'en trouve ailleurs; mais il n'y a pas de héros en Russie. Il y a même si peu d'hommes qui aient quelque chose à nous apprendre, à nous donner! Cependant, malgré tout, elle lui donne son âme. Elle recueille chacune de ses paroles. Elle ne sait pas encore combien la parole peut être vide et vaine, combien elle coûte peu à celui qui la prononce, et combien elle est peu digne de créance. Après ces premiers moments de confiance et de bonheur, vient presque toujours un départ, une séparation. Encore si les circonstances l'exigeaient! Mais non, ce n'est rien de plus que cette même prudence, cette même lâcheté qui, dans les plus jeunes cœurs, accom-

pagnent jusqu'aux élans de la passion. Heureuse la jeune fille qui apprend sur-le-champ qu'elle n'a plus rien à attendre et que tout est fini! mais vous autres hommes, qui vous dites braves et justes, aimant et servant la vérité, vous n'avez que trop pris l'habitude de tromper les autres et de vous tromper vous-mêmes. A nous l'absence et la solitude. On pourrait en supporter les douleurs, si l'on gardait sa foi dans l'homme et ce qu'il nous a laissé. Mais comme deux personnes qui, parties ensemble de la source d'une rivière, peuvent en commençant se donner la main par-dessus son lit étroit, puis s'entendre d'une rive à l'autre, finissent bientôt par se perdre de vue; de même l'absence achève de séparer à jamais deux êtres qui devaient rester enlacés l'un à l'autre. « Eh bien, direz-vous, cela ne prouve qu'une chose, qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. » C'est là précisément que se montre la différence entre l'homme et la femme. Il coûte peu à l'homme de jeter tout son passé comme un fardeau pour recommencer une nouvelle vie. La femme ne le peut point. Non, elle ne doit pas rejeter ce passé; elle ne doit point s'arracher de ce lieu où elle a pris racine; non, mille fois non. Et voilà que commence le spectacle d'un drame lamentable et ridicule. Perdant de jour en jour sa confiance et sa foi, et vous ne sauriez croire à quel point c'est pénible, elle se fane et s'éteint; toujours solitaire, s'obstinant à se retenir convulsivement à ses souvenirs, qui sont pour elle la vérité, et se détournant de sa vie présente, où tout ce qu'elle voit lui semble mensonge. Et lui, où est-il? S'arrête-t-il seulement pour jeter de loin un regard sur ce cœur qu'il a brisé, sans même lui donner la consolation de croire qu'il est sacrifié à quelque grand intérêt? Et si, par hasard, ils viennent à se revoir, de quelle puérile vanité il fait parade! Dans sa compassion polie, dans les explications qu'il condescend à don-

ner, comme il étale un sentiment de supériorité offensante! Comme il comprend peu le mal qu'il a fait! Comme il sait, en faisant montre de son esprit, ne pas soupçonner ce qui se passe dans vôtre âme!

Dites-moi, de grâce, où prendre la force de supporter tout cela? N'oubliez pas qu'ici, dès qu'une jeune fille a senti pénétrer dans sa tête quelques pensées d'un ordre supérieur, elle se sépare par là même de sa famille et de ses amitiés. Dès longtemps déjà, elle ne se contentait plus de leur vie; pourtant elle suivait encore la voie commune, tout en gardant ses secrets chéris. Mais la rupture éclate, dès que le fait a prononcé contre elle. Ils cessent de la comprendre; ils soupçonnent chacun de ses pas, de ses mouvements. D'abord elle en prend facilement son parti: mais plus tard, quand elle reste seule, bien seule, quand ce ciel idéal qu'elle rêvait, pour lequel elle a tout sacrifié, ne s'est point laissé atteindre, et que même tout ce qu'elle avait sous la main s'est éloigné, qui la soutiendra? Le persiflage, les ricanements, le pesant triomphe du bon sens grossier, tout cela peut se supporter encore. Mais que faire lorsqu'une voix intérieure se met elle-même à lui dire que tous les autres avaient raison, que c'est elle qui avait tort, et qu'une réalité, quelle qu'elle soit, vaut mieux que les rêveries? Lorsque les occupations favorites, les livres préférés, sont enfin pris en dégoût, alors qui vous soutiendra? Comment ne pas succomber dans une pareille lutte? Comment vivre dans un tel désert? Se sentir vaincue, et tendre une main mendiante vers des indifférents pour leur demander cette sympathie glacée qu'un cœur fier croyait naguère pouvoir dédaigner; passe encore. Mais se sentir ridicule à l'instant même où l'on verse des larmes amères; ah! que Dieu ne donne cette épreuve à personne!

Ma main est tremblante; mon visage brûlant; il est

temps de finir : je vais expédier cette lettre avant d'avoir le temps de rougir de ma faiblesse. Mais, au nom du ciel, dans votre réponse, pas un mot de pitié. Autrement, je ne vous écrirai jamais. Je ne veux pas que vous preniez ma lettre pour l'épanchement d'une âme incomprise qui se plaint.... Au reste, tout m'est égal. Adieu. M.

HUITIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 18 mai 184..

Marie Alexandrovna, vous êtes une excellente créature. Votre lettre m'a ouvert les yeux. Voyez quelle malédiction ! L'homme s'imagine qu'il est enfin devenu simple et sincère, qu'il ne joue plus la comédie; et il suffit qu'on jette sur lui un regard plus attentif pour reconnaître qu'il est plutôt devenu pire. L'homme seul, et par lui-même, n'arrivera jamais à cette découverte; son œil ne voit plus en lui-même. Comme un correcteur d'épreuves, que l'habitude et la fatigue empêchent de voir les fautes d'impression, il lui faut un autre œil jeune et novice. Voilà pourquoi je vous remercie. Ah! comme ma dernière lettre, si sentimentale et si éloquente, me paraît ridicule! Continuez, je vous en prie, vos aveux. Notre proverbe a raison : L'instinct de la femme vaut mieux que la réflexion de l'homme. Et le cœur donc ! Si les femmes savaient combien elles ont plus de générosité, de bonté, et même d'esprit que les hommes, elles en de-

viendraient fières, et cette fierté les gâterait. Par bonheur, elles ne le savent point, parce que leur pensée, comme celle des hommes, n'a pas l'habitude de se concentrer sur elles-mêmes. Elles réfléchissent peu; c'est leur faiblesse et leur force; c'est le secret, je ne dirai pas de notre supériorité, mais de notre puissance. Elles se prodiguent, comme un héritier l'or de son père, et nous, nous sommes tous usuriers. Comment lutteraient-elles?

Écrivez-moi encore. Si vous saviez tout ce qui me vient à la tête! Mais je ne veux pas vous parler, je veux vous entendre. Écrivez-moi.

Votre dévoué,

A. S.

NEUVIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 12 juin 184..

A peine vous avais-je envoyé ma dernière lettre que je m'en suis repentie; mais il était trop tard. J'espère que vous aurez compris sous l'influence de quel sentiment, longtemps comprimé, elle fut écrite, et que vous m'aurez excusée. Je me rappelle que mon cœur battait si fort quand je l'écrivais, que ma plume tremblait dans ma main. N'allez pas croire que je veuille me dédire; mais je suis plus calme aujourd'hui.

A la fin de ma lettre, je vous parlais d'une jeune femme qui se sent isolée, même parmi les siens. Je ne

veux plus revenir sur ses sentiments, mais je veux vous donner quelques détails qui vous paraîtront piquants.

Premièrement, dans le voisinage, on ne m'appelle pas autrement que *la philosophe*. Les dames surtout me donnent ce sobriquet. Les uns soutiennent que je porte des lunettes et que je dors même avec un livre latin à la main; d'autres, que je sais extraire de je ne sais quoi je ne sais quelle racine cubique. Personne ne doute que je ne porte secrètement des habits d'homme, et qu'au lieu de dire bonjour, je ne m'écrie d'une voix brève : « George Zand[1] ! » Et l'indignation contre la philosophe s'accroît de tous ces contes. Nous avons un voisin bel esprit, et ma pauvre personne est pour lui un inépuisable sujet de plaisanteries. Il raconte de moi que, dès que la lune paraît au ciel, il m'est impossible d'en détacher mes regards, et il contrefait ma manière de regarder la lune; que je prends mon café, non pas avec de la crème, mais avec cette lune, en exposant ma tasse à ses rayons. Il est sûr que je suis toujours à chercher le mot de l'énigme, et que je m'élance toujours là-bas; puis il demande avec une fureur comique : « Où est ce là-bas ? » C'est encore lui qui a répandu le bruit que je vais à cheval la nuit traverser le gué d'une rivière en chantant la *Sérénade* de Schubert ou en soupirant le nom de Beethoven. Tout cela m'est sur-le-champ rapporté. Vous souvient-il, lorsque vous étiez ici, comme déjà tout le monde nous regardait de travers ? Maintenant ils triomphent. Mais j'ai à entendre des paroles qui me pénètrent le cœur bien plus douloureusement. Je ne parle pas de ma pauvre bonne mère, qui ne peut pas me pardonner l'oubli de votre cousin; mais

1. C'est le nom de l'auteur de *Lélia* prononcé à l'allemande et à la russe.



c'est toute ma vie qui court sur la braise, comme dit ma vieille bonne. Voici ce que je ne cesse d'entendre : « Certes, nous ne pouvons t'égaler; nous sommes des gens du cru. Et pourtant, quand on y pense, toutes ces belles rêvasseries, et tous ces livres, et toutes ces liaisons avec des savants, à quoi t'ont-ils menée? » Vous rappelez-vous ma sœur, non pas celle à qui vous avez fait la cour, mais notre aînée? Son mari, comme vous savez, est un homme simple, un peu ridicule; vous vous en êtes quelquefois moqué. Et pourtant elle est heureuse. Elle est mère de famille, elle aime son mari, son mari l'adore. « Je suis comme tout le monde, dit-elle; et toi? » Elle a raison, je lui porte envie.

Eh bien, non, je ne voudrais pas changer d'existence avec elle. Qu'on me nomme philosophe, qu'on me nomme comme on voudra, je resterai fidèle jusqu'au bout.... à quoi? à mon idéal? Oui, à l'idéal. Oui, je resterai fidèle jusqu'au bout à ce qui a fait palpiter mon cœur, à ce que j'ai reconnu être le bien et le beau. Pourvu que mes forces ne me trahissent pas! Pourvu que mon dieu ne devienne pas une froide et muette idole inanimée!

Si vous ressentez sincèrement de l'affection pour moi, voici le moment de me venir en aide, de dissiper mes doutes, de soutenir mes croyances.

Hier, mon oncle, un vieux marin, me disait : « Tout ça, c'est des bêtises; un mari, des enfants, un pot de soupe au gruau; plaire au mari, laver les enfants, veiller au pot : voilà ce qu'il faut à la femme. »

Dites-moi : a-t-il raison?

S'il a raison, je puis encore retrouver le passé perdu; je puis reprendre l'ornière battue. Qu'ai-je à attendre, en effet? Qu'ai-je à espérer? Dans une de vos lettres, vous avez parlé des ailes de la jeunesse; comme elles restent longtemps attachées! Puis vient un moment où

elles tombent tout à coup; et quitter la terre, voler vers le ciel, devient impossible. Écrivez-moi.

Votre M.

DIXIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 19 juin 184..

Je me hâte de répondre à votre lettre, chère Marie Alexandrovna. N'étaient mes affaires.... non, je n'en ai pas; n'était cette sotte habitude de s'enraciner à un endroit, j'aurais été vous retrouver, et nous aurions causé tout à notre aise, tandis que, sur le papier, tout reste si froid!

Je vous le répète, les femmes sont meilleures que nous, et vous devez en donner la preuve. Bon pour un homme de jeter ses convictions comme un vieil habit, ou de les échanger contre un morceau de pain, ou bien encore de les laisser s'endormir du sommeil éternel et de leur mettre dessus, comme sur la tombe d'un ami jadis aimé, une pierre tumulaire où l'on ne vient que rarement prier! Mais vous, femmes, restez fidèles à votre idéal. Ce mot, je le sais, est devenu ridicule; mais qui craint le ridicule n'aime pas la vérité. Combien de fois le froid ricanement d'un sot a désarmé d'honnêtes gens, leur a fait, par exemple, abandonner la défense d'un ami absent! J'avoue à ma honte avoir souvent commis cette lâcheté; mais si, dans le torrent qui nous déborde, vous aussi, femmes

russes, vous vous laissez entraîner, c'en est fait de nous. J'espère en vous, toutefois. Vous cédez dans les bagatelles; mais vous savez mieux que nous regarder, comme on dit, le diable dans les yeux. Ce n'est pas un conseil que je vous donne, un secours que je vous offre; je vous tends la main, et je vous dis : « Patientez, et sachez que le sentiment d'une lutte dignement soutenue est plus élevé que l'orgueil de la victoire, car la victoire ne dépend pas de nous. »

Votre oncle a certainement raison à son point de vue; la vie de ménage est le but de toute femme. Mais il n'y a que les jésuites pour prétendre que tout moyen est bon pour arriver au but. Non, il est impie d'entrer dans un temple avec les pieds salis par la boue du chemin qu'on a parcouru. Vous dites que vous pouvez rentrer dans l'ornière battue; mais prenez garde, ne faites point un faux pas. Vous aurez beau faire, vous ne deviendrez jamais ce qu'est votre sœur. Vous vous êtes placée plus haut qu'elle; portez-en la peine. Son âme est entière, la vôtre est brisée.

Parlons sans détour. Vous craignez de rester vieille fille; vous avez plus de vingt-cinq ans. En effet, le sort d'une vieille fille n'est pas digne d'envie : tout le monde, avec une gaieté si peu généreuse, se moque de ses manies et de ses étrangetés! Mais y a-t-il un seul être au monde, et je ne parle pas des vieux garçons, qu'on ne puisse montrer au doigt, qui ne prête à rire à satiété? On ne prend pas le bonheur d'assaut; et puis, ce n'est pas le bonheur, c'est la dignité de l'âme humaine, qui doit être le but principal de la vie.

Je comprends toute l'amertume de votre position; l'on pourrait la nommer tragique. Mais il n'est personne parmi nous de qui l'on ne puisse en dire autant. Dans le pays où nous vivons, tout ce que nous croyons pouvoir admettre,

c'est que nous sommes un peu ridicules ; mais, à y regarder de près, nous sommes tous dignes de pitié, et peut-être de mépris. Vous me direz que cela ne rend pas votre position plus commode ; et moi, je vous répondrai que souffrir avec des milliers d'autres hommes est fort différent de souffrir seul. Souffrir seul, c'est encore une manière d'être égoïste.

Tout cela, direz-vous, sont des rêveries, et sans application possible. Pourquoi ? Je suis convaincu que tout ce qui est bon et vrai est applicable, et le sera tôt ou tard, même chez nous. Seulement, que chacun se tienne ferme à son poste, regarde droit devant lui, et ne courbe pas la tête. Mais il me semble que voilà trop d'abstractions. Je remets à plus tard la continuation de ceci, et je dépose la plume pour vous serrer la main.

Votre A. S.

P. S. — A propos, vous dites que vous n'avez plus rien à attendre, plus rien à espérer. Qu'en savez-vous ? Permettez-moi de vous le demander.

ONZIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 30 juin 184..

Que je vous suis reconnaissante de votre lettre, Alexis Pétrovitch ! Oui, je vois que vous êtes un homme bon et sûr. Je ne ferai pas avec vous la mystérieuse ; vous n'a-

buserez pas de ma confiance, et vous me donnerez un conseil d'ami. Écoutez-moi.

Vous avez remarqué la dernière phrase de ma lettre. Il y a ici un voisin.... Vous ne le connaissez pas. Si je voulais, je pourrais l'épouser. C'est un homme jeune encore, qui a de la fortune; mes parents consentent à ce mariage. C'est de plus un fort brave homme. Mais son esprit est si étroit, ses désirs si bornés, qu'il m'est impossible de ne pas sentir ma supériorité. Lui aussi semble la reconnaître, et s'en réjouir. C'est là précisément ce qui me repousse; je ne puis pas le respecter. Que dois-je faire? Pensez un peu pour moi, et donnez-moi votre opinion.

Mais je vous suis reconnaissante; votre lettre m'a fait du bien. Mes pensées avaient pris une teinte si amère! J'en étais venue à rougir presque de chaque sentiment, je ne dirai pas d'enthousiasme, mais seulement de confiance. Je fermais avec dépit tout livre qui me parlait de bonheur, d'espérance; je me détournais du ciel serein, de la fraîche verdure des arbres, de tout ce qui souriait et pouvait me réjouir. Quelle pénible situation c'était! Mais je dis c'était, comme si elle était passée.

Je ne sais; mais, si elle ne revient plus, c'est à vous que j'en aurai l'obligation. Voyez que de bien vous avez fait, sans vous en douter peut-être. A propos, je vous prends en pitié : nous sommes au cœur de la belle saison; les journées sont splendides; en Italie même, le temps ne saurait être plus beau. Et vous êtes enfermé dans une ville pleine de poussière et de bruit; vous foulez un pavé brûlant. Si du moins vous aviez pris une maison de campagne! On dit qu'il y en a de charmantes sur le bord de la mer.

Je voulais vous écrire davantage; mais c'est impossible. Une bouffée d'odeurs si douces vient de m'arriver du jardin, que je ne puis rester dans la chambre. Je prends

mon chapeau, et je vais me promener. A une autre fois, bon Alexis Pétrovitch.

Votre dévouée M. B.

P. S. — Imaginez-vous que notre bel esprit est venu, l'un de ces jours, me faire une déclaration, et dans les termes les plus passionnés. J'ai cru d'abord qu'il continuait à se moquer de moi ; mais il a terminé par une proposition formelle. Que dites-vous de cela, après toutes ses taquineries? Mais il est décidément trop vieux. Hier soir, pour le braver, je me suis mise au piano, devant une fenêtre ouverte, au clair de la lune, et j'ai joué du Beethoven ; il m'était si doux de sentir cette fraîche lumière sur mon visage, et de remplir le silence de la nuit par les plus nobles sons de la musique, auxquels s'entremêlait le chant du rossignol! Il y a longtemps que je n'avais été si heureuse. Mais n'oubliez pas de me donner une réponse à ma question ; c'est très-important pour moi.

DOUZIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 8 juillet 184..

Voici, en deux mots mon opinion, chère Marie Alexandrovna : le vieux bel esprit et le jeune soupirant, tous deux par-dessus bord. Ils ne vous valent pas, ils ne vous méritent pas ; c'est clair comme deux et deux font quatre. Le jeune voisin peut être un honnête homme ; mais il n'y

a rien de commun entre vous. Et vous croiriez pouvoir vivre ensemble! Mais à quoi bon vous hâter? Est-il possible qu'une femme telle que vous.... je ne veux pas faire de compliments, et n'ajoute pas un mot.... ne rencontre personne qui sache l'apprécier et se montre digne d'elle? Non, suivez mon conseil, si vous me croyez en effet votre ami. Un peu de patience. Mais avouez qu'il vous a été très-agréable de voir à vos pieds ce vieux calomniateur. A votre place, je lui aurais fait chanter toute la nuit l'*Adélaïde* de Beethoven, face à face avec la lune.

Au reste, que Dieu les bénisse, vos adorateurs. Ce n'est pas d'eux que je veux vous entretenir aujourd'hui. Je me sens dans une situation d'esprit fort étrange, à demi ému, à demi irrité, à la suite d'une lettre que j'ai reçue hier. En voici la copie. Elle m'est écrite par un de mes anciens camarades, excellent garçon, mais de peu d'esprit. Il y a deux ans qu'il est parti pour l'étranger, et ne m'avait pas donné signe de vie, Lisez. *Nota bene* : Il est d'une très-jolie figure.

« Cher Alexis, je suis à Naples, dans ma chambre, sur la *Chiaja*, devant ma fenêtre. Le temps est superbe. Je me suis amusé pendant un quart d'heure à regarder la mer, et tout à coup l'idée brillante de t'écrire m'est venue à l'esprit. J'ai eu toujours un grand penchant pour toi, parole d'honneur. Voici donc que je vais m'épancher dans ton sein. C'est ainsi, à ce que je crois, qu'on dit dans votre langage élevé. L'impatience m'a pris parce que j'attends une femme. Nous devons aller ensemble à Baja manger des huîtres et des oranges, nous rôtir comme des lézards au soleil, regarder des bergers, teints de bistre sous leurs bonnets rouges, danser la tarentelle. Enfin, nous allons jouir de la vie en plein. Mon cher ami, je suis si heureux que je ne puis te le dire. Oh! si je possédais ta plume, quel tableau n'aurais-je pas tracé devant

tes yeux! Mais, par malheur, je suis, comme tu sais, un homme complétement illettré. Cette femme que j'attends, et qui me fait, depuis une heure, tressaillir en regardant la porte, cette femme m'aime. Et à quel point je l'aime, moi, je crois que même avec ta plume éloquente tu ne saurais pas le décrire.

« Il faut que tu saches qu'il y a trois mois que je la connais. Et, depuis le premier jour, mon amour va toujours *crescendo*, comme une gamme chromatique, de plus haut en plus haut; de sorte qu'à cette heure, il est par delà le septième ciel. Je plaisante; mais en effet, mon attachement pour cette femme est quelque chose d'extraordinaire, de surhumain. Imagine-toi, je ne lui dis jamais un mot; je ne fais que la regarder et rire, et rire comme une bête. Quelquefois je m'assieds à ses pieds, et je me sens stupide à manger du foin; et en même temps aussi heureux que stupide. Quelquefois elle me met la main sur les cheveux.... Mais tu ne saurais me comprendre; tu es un philosophe, et tu as été un philosophe toute ta vie. On l'appelle Nina, Ninetta; c'est la fille d'un riche marchand d'ici. Elle est jolie plus que tous tes Raphaëls mêlés ensemble; vive comme la poudre, gaie, spirituelle, à ce point qu'il est étonnant qu'elle ait pu aimer un simple comme moi. Elle chante comme un oiseau, et quant aux yeux.... Pardonne-moi, je te prie, ce trait de plume involontaire; il m'avait semblé entendre grincer la porte. Non, ce n'est pas encore elle, la méchante. Tu vas me demander comment tout cela finira, ce que j'ai l'intention de faire, et si je resterai longtemps ici. Je ne sais rien de tout cela, et n'en veux rien savoir, frère. Advienne que pourra : car, si l'on voulait s'arrêter à chaque pas pour réfléchir.... C'est elle. Elle monte en chantant l'escalier. La voilà! Adieu, frère. Ne m'en veuille pas; c'est elle qui a mouillé cette lettre en la frappant avec son bouquet. Elle croyait que

j'écrivais à une femme. Mais quand elle a su que c'était à un ami, elle m'a chargé de te saluer de sa part, et de te demander si vous avez là-bas des fleurs qui sentent bon. Si tu entendais comme elle rit! L'argent ne tinte pas avec plus de douceur. Et on y sent tant de bonté! Il ne reste plus qu'à baiser ses petits pieds mignons. Nous partons. Ne te fâche pas de mon grimoire illisible, et porte envie à ton M....»

La lettre, en effet, paraissait avoir été mouillée, et sentait la fleur d'oranger. Deux petits pétales étaient restés collés sur le papier. Cette lettre m'a vivement ému; elle m'a rappelé mon séjour à Naples. Le temps aussi était splendide; le mois de mai venait de commencer. J'avais vingt-deux ans, mais je ne connaissais aucune Ninette. J'errais seul dans Naples, dévoré d'une soif ardente de bonheur, et si pleine de saveur qu'elle ressemblait au bonheur même. Ce que c'est que la jeunesse! Je me souviens qu'une nuit j'allai me promener sur le golfe. Nous étions deux.... qu'avez-vous cru? Le batelier et moi. Quelle nuit, bon Dieu! Quelles étoiles! Comme elles se reflétaient dans les flots! De quel feu liquide s'allumait l'eau sous le coup des rames! Quel parfum enivrant glissait sur toute la mer! Mais ce n'est pas à moi de décrire une telle scène, malgré toute «l'éloquence de ma plume.» Un vaisseau de ligne français était à l'ancre dans la rade; il étincelait de lumières intérieures; de longues raies lumineuses, reflets des fenêtres éclairées, s'étendaient en tremblotant sur la sombre mer. Le capitaine du vaisseau donnait un bal. Une gaie musique arrivait à moi comme par rafales; je me rappelle entre autres le trille d'une petite flûte qui, parmi les sourds ronflements des contre-basses, semblait un papillon voltigeant autour de ma barque. Je me fis conduire près du vaisseau, et j'en fis deux fois le tour. Des ombres de femmes passaient rapidement de-

vant les fenêtres, emportées par le tourbillon de la valse. Je fis ramer plus loin, et nous nous enfonçâmes dans l'obscurité. Ces sons moqueurs me poursuivirent longtemps encore; ils expirèrent enfin. Je me dressai sur mon banc, et, dans une muette agonie de désirs, j'étendis mes embrassements à travers le vide. Oh! que mon cœur se sentit triste! Comme la solitude me parut pesante! Avec quelle ivresse je me serais donné tout entier, s'il y avait eu là à qui me donner! Avec quelle angoisse douloureuse je me jetai la face par terre dans le fond de la barque, en disant au batelier : Mène où tu voudras. »

Pour mon ami, il n'a rien ressenti de semblable. Il vit, lui. Ce n'est pas pour rien qu'il m'appelle philosophe. Chose étrange! On vous donne le même nom. Pourquoi ce malheur nous est-il arrivé, à vous et à moi?

Je ne vis pas! mais à qui la faute? Pourquoi suis-je à Saint-Pétersbourg? Pourquoi y tuer un jour après l'autre? Pourquoi ne vais-je pas à la campagne? Nos steppes ne sont-elles pas belles? N'y respire-t-on pas à l'aise? Quelle folie de courir après des souvenirs et des rêves, quand le bonheur est peut-être là, sous la main! C'est décidé; je pars dès demain, s'il est possible. Je retourne chez moi. C'est dire chez vous, car nos pays ne sont qu'à vingt verstes l'un de l'autre. Comment cette idée ne m'est-elle pas venue depuis longtemps? Au revoir, Marie Alexandrovna.

9 juillet.

Je me suis donné vingt-quatre heures de réflexion. Et je suis décidément convaincu que je n'ai plus à rester ici. La poussière vous dessèche les yeux dans les rues, et les gens qu'on y rencontre ont l'air abruti par l'ennui. Aujourd'hui je fais mes paquets; je pars demain ou après-demain, et dans dix jours au plus tard je vous revois.

A propos, votre sœur est toujours en visite chez sa tante, n'est-ce pas? C'est cette lettre de Naples qui a précipité ma décision. Je veux bien qu'elle ne prouve rien, et peut-être que cette demoiselle Ninette ne serait pas de mon goût. N'importe; elle me fait partir. Je vous serre la main de toute ma force, et vous dis encore : Au revoir.

Votre A. S.

TREIZIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 16 juillet 1840.

Vous venez, Alexis Pétrovitch; vous serez bientôt ici. Est-ce bien vrai? Je ne vous cacherai pas que cette nouvelle me cause beaucoup de joie et un peu de crainte. Ce lien d'amitié qui commençait à se former entre nous soutiendra-t-il l'épreuve de l'entrevue? Je ne réponds pas à votre lettre, bien que j'aie tant de choses à dire. Je remets tout cela à bientôt. Ma mère est enchantée de votre retour; elle savait que nous étions en correspondance. Le temps est délicieux; nous ferons de longues promenades; je vous montrerai de nouveaux sites que j'ai découverts. Il y a surtout une longue et étroite vallée, située entre des rangées de collines couvertes de bois. Elle a l'air de chercher à se cacher. Un petit ruisseau la parcourt, ayant grand'peine à s'ouvrir un chemin dans

l'herbe épaisse et fleurie. Enfin, vous verrez. Arrivez; j'espère que nous ne nous ennuierons pas.

M. B.

Je ne crois pas que vous voyiez ma sœur; elle est toujours chez ma tante. Je dois même vous dire, mais que ceci reste entre nous, qu'elle doit bientôt se marier avec un très-aimable jeune homme, un brillant officier. Pourquoi m'avez-vous transcrit cette lettre de Naples? La vie d'ici vous paraîtra terne et pâle devant tant d'éclat et de splendeur. Mais Mlle Ninette a tort; nous avons aussi des fleurs, et des fleurs odorantes.

QUATORZIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... janvier 1841.

Je vous ai écrit plusieurs fois, Alexis Pétrovitch, vous ne m'avez pas répondu. Êtes-vous en vie? Ou bien vous êtes-vous lassé de notre correspondance? Avez-vous trouvé une distraction plus agréable que celle que pouvaient vous offrir les lettres d'une demoiselle de province? Sans doute ce n'était que par désœuvrement que vous vous étiez souvenu de moi. S'il en est ainsi, je vous souhaite tout le bonheur possible. Si vous persistez à ne pas me répondre, je ne vous importunerai plus. Il ne me restera qu'à regretter cette imprudence d'avoir permis à quelqu'un de venir me troubler, de lui avoir tendu la

main, et d'être sortie, ne fût-ce qu'un moment, de mon petit coin solitaire. Je dois y rester à jamais, et m'y renfermer à double tour. C'est ma destinée ; c'est la destinée de toutes celles qu'on nomme vieilles filles. Il ne faut plus chercher la lumière du bon Dieu, il ne faut plus désirer un air pur quand la poitrine ne peut le supporter. Au surplus, nous sommes enfermés sous des monceaux de neige inerte. Je serai plus sage à l'avenir. On ne meurt pas d'ennui ; on peut mourir d'angoisse. Si je me trompe, donnez-m'en la preuve. Mais je ne crois pas me tromper.

Adieu. M. B.

QUINZIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Dresde, septembre 1842.

Je vous écris, chère Marie Alexandrovna ; et c'est uniquement parce que je ne veux pas mourir sans vous avoir dit adieu, sans m'être rappelé à votre souvenir. Les docteurs m'ont condamné, et je sens moi-même que ma vie s'en va. J'ai un rosier fleuri sur ma fenêtre ; il n'aura pas perdu ses fleurs que je ne serai plus. Cette comparaison n'est pas habile, car le rosier est mille fois plus intéressant que moi.

Je suis, comme vous voyez, en pays étranger. Il y a six mois que j'habite Dresde. J'ai reçu vos dernières lettres, soit dit à ma honte, il y a plus d'une année. J'en ai perdu quelques-unes ; je n'ai point répondu. Vous allez bientôt

savoir pourquoi. Mais vous m'avez toujours été chère, et, excepté vous, je n'ai d'adieux à faire à personne, et peut-être que personne n'attend mes adieux.

Peu après la dernière lettre que je vous ai écrite, lorsque j'étais sur mon départ, et que je bâtissais des projets dont aucun, hélas! ne devait se réaliser, il m'est arrivé un événement qui a eu, je puis le dire, une grande influence sur ma vie, car c'est lui qui me fait mourir. Ne sachant que faire de ma soirée, j'allai au Grand-Théâtre voir un ballet. Je n'ai jamais aimé les ballets, et j'ai toujours eu de l'aversion pour les danseuses; mais il paraît que personne ne peut ni changer son destin, ni prévoir l'avenir, ni se connaître soi-même. A regarder les choses de près, il n'y a que l'imprévu qui arrive dans la vie, et nous ne faisons rien de plus, tout le long de l'existence, que de nous accommoder à ces imprévus qui nous tombent sur la tête comme la neige. Mais je crois, Dieu me pardonne! que je me mets encore à philosopher. Ce que c'est que l'habitude! En un mot, pour être bref, je devins amoureux fou d'une danseuse.

C'était d'autant plus étrange qu'on ne pouvait pas même dire qu'elle fût belle. Elle avait, il est vrai, de beaux longs cheveux d'un blond cendré, et de grands yeux clairs d'une expression à la fois rêveuse et insolente. Comment ne connaîtrais-je pas cette expression, moi qui, pendant une année entière, ne m'éteignais et ne me rallumais qu'à leurs rayons? Elle était bien faite, et, quand elle dansait une danse populaire, on l'applaudissait à tout rompre. Pourtant elle n'avait pas un immense succès, et je crois bien qu'excepté moi, personne ne s'est avisé de tomber amoureux d'elle. Quant à moi, dès l'instant même où je la vis.... Croiriez-vous que, même à présent, je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir le théâtre, une scène vide représentant l'intérieur d'un bois? elle sort

en courant de la coulisse à droite, une couronne de pampre sur la tête et une peau de tigre sur les épaules.... Dès cet instant fatal, je lui appartins en entier, comme un chien à son maître. Et si, en mourant, je ne lui appartiens pas encore, c'est qu'elle m'a repoussé.

A dire vrai, elle n'a jamais fait grande attention à moi. Elle me remarquait à peine, bien qu'elle reçût sans façon mes services et mes cadeaux. J'étais pour elle, comme elle disait dans son jargon franco-italien, *un Rousso boun enfan*, et rien de plus. Mais moi, je ne pouvais plus vivre où elle n'était pas. Je m'arrachai brusquement à tout ce qui m'était cher, même à ma patrie, et je partis à la suite de cette femme.

Vous croyez peut-être qu'elle avait au moins de l'esprit. Pas du tout : il suffisait de jeter un coup d'œil sur son front bas et alourdi, ou de voir son sourire paresseux et insouciant, pour mesurer ses qualités mentales. Du reste, je ne l'ai jamais tenue moi-même pour une femme hors ligne, et je ne me suis jamais abusé sur son compte. Mais cela ne servait à rien. Quoi que j'en eusse pensé en son absence, devant elle je n'éprouvais qu'une adoration prosternée. Il n'y a que les chevaliers des légendes allemandes qui ressentent ces transes amoureuses. Je ne pouvais détourner les yeux des traits de son visage ; je ne pouvais me rassasier du bruit de ses paroles, du spectacle de ses mouvements. En vérité, il me semble que je ne respirais qu'après elle. Du reste, bonne personne, nullement affectée, et peut-être trop sans façon. Elle ne faisait pas la suffisante, comme la plupart des artistes. Il y avait beaucoup de vie en elle, je veux dire beaucoup de sang, de ce beau sang méridional dans lequel le soleil de là-bas a infusé quelques-uns de ses rayons. Elle dormait au moins neuf heures par jour, mangeait à toute heure, ne lisait jamais une ligne imprimée, si ce n'est les

articles de journaux qui parlaient d'elle, et je crois que le seul sentiment tendre de sa vie fut pour son secrétaire, il signore Carlino, petit Italien rusé et avide, dont elle finit par faire son mari. Et c'est d'une pareille femme que moi, homme déjà vieilli, et qui s'était voué à tant d'exercices philosophiques, je devais tomber amoureux! Qui aurait pu s'y attendre? Moi, du moins, je ne m'y serais pas attendu. Non, je n'aurais pu m'attendre au rôle que j'ai joué : à me traîner aux répétitions de ballets, à me morfondre derrière les coulisses, à respirer l'acre fumée des quinquets, à faire connaissance avec toutes sortes de gens fort suspects; que dis-je, faire connaissance? leur faire la cour, les saluer, invoquer leur protection. Non, je n'aurais pu m'attendre à porter le châle d'une danseuse, à lui acheter des gants neufs, à nettoyer ses vieux gants avec de la mie de pain (je l'ai fait, parole d'honneur!), à rapporter ses bouquets à la maison, à courir les antichambres des journalistes et des directeurs, à payer des applaudissements, à donner des sérénades, à prendre froid, à tomber malade. Hélas! je ne m'attendais pas à recevoir dans une petite ville d'Allemagne le surnom pittoresque du « Barbare, protecteur de Terpsichore. » Et tout cela pour rien, dans le sens le plus complet du mot, pour rien!

Vous souvient-il combien nous avons disserté, dans nos causeries et nos lettres, au sujet de l'amour? dans quelles finesses nous nous sommes égarés? En somme, il ressort de mon expérience que l'amour est un tout autre sentiment que nous ne nous l'étions imaginé. L'amour n'est pas même un sentiment : c'est une maladie, un certain état du corps et de l'âme. Il ne se développe pas suivant des règles. On ne peut pas compter avec lui, on ne peut pas jouer au fin. D'habitude, il s'empare d'un homme sans lui en demander permission, comme la

fièvre ou le choléra. Il saisit sa proie comme le vautour un pigeonneau, et l'emporte où il lui plaît. Non, il n'y a pas d'égalité dans l'amour ; il n'y a pas cette libre union des âmes, que des professeurs allemands, qui n'ont jamais aimé, ont inventée à loisir. Non, de deux êtres qui s'aiment, l'un est un esclave, l'autre un maître, et ce n'est pas en vain que les poëtes ont parlé des chaînes de l'amour. Ah ! c'est une bien lourde chaîne. Moi, du moins, j'ai acquis cette conviction ; j'y suis arrivé par le chemin de l'expérience, et je la paye du prix de ma vie, car je meurs esclave.

Admirez un peu mon sort. Dans ma jeunesse, je voulais escalader le ciel et y trouver Dieu ; puis j'ai rêvé le bien du genre humain, celui de la patrie ; puis je me suis résigné à m'arranger une vie d'intérieur ; et voilà qu'une vile taupinière m'a jeté par terre ; que dis-je ? dans la tombe. Ah ! quel talent particulier nous avons pour finir ainsi, nous autres Russes !

Mais il est temps que je me détourne de tout cela ; qu'avec ma vie, mon âme se décharge de ce fardeau ! Je veux, pour la dernière fois, ne serait-ce qu'un moment, savourer ce bon et tendre sentiment qui se répand en moi comme une tranquille lumière, dès que je pense à vous. Votre image m'est doublement chère en ce moment. Avec elle s'élève devant mes yeux l'image de ma patrie, et à elle et à vous j'envoie mon dernier adieu. Vivez longtemps, vivez heureuse ; et, soit que vous restiez enfouie dans cette steppe perdue où vous passez souvent de tristes jours, mais où j'aurais voulu finir les miens, soit que vous alliez au-devant d'un autre sort, rappelez-vous ceci : celui-là seul n'est pas trompé par la vie, qui ne réfléchit pas trop sur elle, et qui, ne lui demandant rien, accepte ses rares présents. Marchez en avant tant que vous pourrez ; et, quand vous sentirez vos jambes fléchir, as-

seyez-vous au bord de la route, et regardez les passants qui vous devancent sans dépit et sans envie. Ils n'iront pas loin non plus. Ce n'est pas ce que je vous disais autrefois; mais la mort est un maître qui fait parler juste. Du reste, qui dira ce que c'est que la vie, ce que c'est que la vérité ? Rappelez-vous la question posée par Pilate, et restée sans réponse. Adieu, chère Marie Alexandrovna, adieu pour la dernière fois. Ne gardez pas un mauvais souvenir au pauvre Alexis.



DEUX JOURNÉES
DANS
LES GRANDS-BOIS

DEUX JOURNÉES

DANS

LES GRANDS-BOIS[1].

PREMIÈRE JOURNÉE.

La vue d'une vaste forêt de sapins, la vue des grands bois, rappelle celle de l'Océan. Elle éveille les mêmes impressions; c'est la même plénitude intacte et primitive, qui se déroule à l'œil du spectateur dans sa royale majesté. Du sein des forêts séculaires, comme du sein de l'onde immortelle, s'élève la même voix : « Je n'ai pas affaire à toi, dit la nature à l'homme; je règne, et toi, tâche de ne pas mourir. » Mais la forêt est plus triste et plus monotone que la mer, surtout la forêt de sapins. Toujours la même en toute saison, elle est d'habitude silencieuse. La mer caresse et menace; elle prend toutes les nuances, elle parle toutes les voix, elle reflète le ciel, ce ciel d'où nous vient aussi un souffle d'éternité qui ne nous semble pas étrangère, tandis qu'à l'aspect de la

1. *Polessié*, vaste contrée boisée qui s'étend dans les gouvernements de Kalouga, Smolensk et Orel.

sombre et morne forêt, avec son lugubre silence ou ses sourds et longs gémissements, l'homme sent plus irrésistiblement pénétrer dans son cœur la conscience de son néant. Il est difficile à cet être éphémère, né d'hier et condamné à mourir demain, de soutenir le regard froid et indifférent de l'éternelle Isis. Ce ne sont pas seulement les espérances audacieuses et les confiantes rêveries de sa jeunesse qui s'humilient et s'éteignent au souffle glacial des puissances élémentaires; toute son âme se resserre et se rapetisse : il sent bien que le dernier de ses frères pourrait disparaître de la face de la terre, sans qu'une seule feuille s'agitât sur sa branche; il sent son isolement, sa faiblesse, le hasard de son existence, et il se hâte, avec une terreur secrète, de revenir aux soucis mesquins et aux petits travaux de sa vie. Il se trouve plus à l'aise dans ce monde qu'il s'est créé; là il est chez lui, là il peut croire encore à sa force et à son importance.

Ce furent les idées qui me vinrent à l'esprit, il y a quelques années, lorsque, debout sur le perron d'une petite auberge bâtie aux bords marécageux de la Resseta, j'aperçus pour la première fois de ma vie les Grands-Bois. Comme en gradins d'amphithéâtre, et à perte de vue, s'étendait devant moi l'interminable forêt de sapins, où, sur un fond bleuâtre, se détachaient en vert frais et pâle des bouquets de bouleaux. Nulle part une blanche église, nulle part une plaine aux champs dorés; partout les cimes dentelées des arbres, partout l'éternelle brume qui les enveloppe dans cette contrée. Ce que je voyais ne respirait pas la paresse, cette immobilité de la vie; non, quoique grandiose, c'était la mort. Une chaude journée d'été tenait la terre endormie, et de grands nuages blancs passaient très-haut avec lenteur. L'eau rougeâtre de la Resseta glissait sans bruit à travers d'épais roseaux; des

mamelons de sombre mousse se voyaient confusément au fond, et les bords de la rivière semblaient se fondre, tantôt en marécages, tantôt en amas de sable crayeux.

Un chemin fréquenté passait devant l'auberge. Auprès du perron se tenait une *telega* remplie de caisses et de boîtes de différentes grandeurs. Son maître, petit homme sec, au nez d'épervier et aux yeux de souris, le dos voûté et la jambe boiteuse, attelait un petit cheval aussi boiteux que lui. C'était un marchand de pains d'épices qui se rendait à la foire de Karatcheff. Tout à coup, sur le même chemin, parurent quelques hommes bientôt suivis d'un plus grand nombre, et finalement d'une foule entière. Tous portaient de longs bâtons à la main, et des havre-sacs sur le dos. A leur démarche fatiguée et chancelante, à leur teint hâlé, on pouvait reconnaître qu'ils venaient de loin. C'étaient des puisatiers de Youknoff qui retournaient au pays. Un vieillard aux cheveux blancs comme la neige semblait être leur chef. Il s'arrêtait de temps à autre, et d'une voix tranquille stimulait les traînards. Tous marchaient en silence, dans une sorte de grave recueillement. L'un d'eux, homme trapu et de mine renfrognée, le *touloup* entr'ouvert et un bonnet de peau de mouton enfoncé jusqu'aux yeux, s'approcha du marchand forain, et lui dit brusquement : « A combien le pain d'épices, imbécile? — C'est selon ce que tu prendras, homme aimable, répondit d'une voix grêle le marchand surpris et fâché; il y a du pain d'épices à deux kopecks, à trois kopecks; et toi, en as-tu un seulement dans ta poche? — Ce manger de bourgeois est fade pour un ventre de paysan, » répliqua en s'éloignant le paysan au *touloup*. « Enfants, enfants, suivez la route; il faut arriver avant l'étoile du soir, » fit entendre la voix du vieux chef; et toute la horde s'écoula rapidement, sans qu'aucun d'eux pensât à soulever son bonnet en passant

devant moi. Le vieillard seul me fit un grave salut, tout en souriant sous ses blanches moustaches. « Gens peu civilisés, dit le marchand en me jetant un regard de côté; ce n'est pas pour eux, certes, qu'est mon pain d'épices. » Et achevant d'atteler sa rosse, il descendit vers la rivière, où se voyait une espèce de bac en troncs d'arbres liés ensemble. Un paysan, coiffé du bonnet en feutre blanc particulier à cette contrée, sortit d'une hutte, et le passa sur l'autre rive. La petite *telega* se mit à ramper dans un chemin raboteux, faisant gémir à chaque tour une de ses roues.

Quand mes chevaux eurent mangé, je passai aussi sur l'autre rive. Après avoir marché l'espace de deux verstes dans une plaine marécageuse, j'entrai dans la trouée percée au milieu de la forêt. Mon *tarantass* commença à danser sur les rondins qui servaient à paver cette route. Je mis pied à terre, et suivis la voiture. Les chevaux marchaient d'un pas égal, soufflant avec force et agitant la tête pour chasser les mouches. Bientôt les Grands-Bois nous reçurent dans leur sein. Non loin de la lisière, poussaient des bouleaux, des trembles, des tilleuls et quelques chênes; puis parut comme un mur de sapins épais, auxquels succédèrent les troncs rougeâtres et moins serrés des pins communs en Écosse; puis, de nouveau, un bois mélangé, garni par en bas de noisetiers, de sorbiers, de cerisiers sauvages, d'herbes à tiges hautes et dures. Les rayons du soleil éclairaient vivement les cimes des arbres, s'éparpillaient dans les branches, et n'arrivaient jusqu'à terre qu'en minces et pâles filets. On n'entendait presque point d'oiseaux : ils n'aiment pas les forêts profondes; seulement, de temps à autre, le cri plaintif et trois fois répété de la huppe, ou bien l'aigre miaulement du geai; quelquefois un rollier, toujours solitaire et silencieux, traversait la trouée en y faisant luire son

plumage d'or et d'azur. De loin en loin, les arbres étaient plus espacés, une éclaircie se montrait, et le *tarantass* entrait dans une petite plaine sablonneuse, nouvellement défrichée. Du seigle chétif y croissait par longues bandes et agitait sans bruit ses maigres tiges. Une petite chapelle noircie, avec sa croix inclinée, se voyait au-dessus d'un puits, et un invisible ruisseau babillait d'un bruit faible, et sourd comme s'il fût entré dans le goulot d'une bouteille vide. Un bouleau, abattu par le vent, interceptait tout à coup la route. En d'autres endroits, elle était cachée sous une couche d'eau stagnante; des deux côtés, un marécage étendait sa nappe verdâtre, couverte de joncs et d'aunes rabougris. Des canards sauvages s'élevaient par couples, et l'œil suivait avec surprise leur vol inusité à travers les troncs des grands sapins. « Ah! ah! ah! ah! » criait tout à coup un pâtre qui poussait devant lui son troupeau de bétail à demi sauvage. Une vache au poil roux, aux cornes courtes et affilées, traversait bruyamment les broussailles, et, comme pétrifiée, s'arrêtait au bord de la trouée, en fixant ses grands yeux sombres sur le chien qui courait devant moi. Le vent apportait fréquemment une odeur de bois brûlé, et une petite fumée circulait en mince spirale dans l'air bleuâtre de la forêt. C'était sans doute un paysan qui se procurait à peu de frais du charbon pour quelque fabrique de verre ou de soude des environs. Plus nous avancions, plus autour de nous tout devenait sourd et silencieux. Une forêt de sapins est toujours silencieuse; seulement, là-haut, bien au-dessus de la tête, s'entend un long murmure, et comme une plainte vague et contenue qui court dans la cime des arbres. On va, on va, et cette incessante voix de la forêt ne cesse point de gémir; et le cœur commence à gémir lui-même, et l'on désire arriver plus vite à l'espace et à la lumière. On désire respirer à pleine

poitrine un air pur et léger, et non cet air étouffant à force de parfums et d'humidité.

Pendant quinze verstes, nous allâmes au pas, rarement au petit trot. Je voulais atteindre avant la nuit le petit village de Sviatoïé, situé au cœur de la forêt. Plusieurs fois, j'avais rencontré des paysans portant sur leurs telegas de longues poutres ou des écorces de tilleul. « Y a-t-il loin d'ici à Sviatoïé? demandai-je à l'un d'eux.

— Non, pas loin, trois verstes environ. »

Deux heures passent; nous marchions toujours. Enfin j'entends le grincement des roues d'un telega. Un paysan paraît, marchant à côté de son petit cheval : « Frère, combien y a-t-il d'ici à Sviatoïé?

— Qu'est-ce ?

— D'ici à Sviatoïé?

— Huit verstes. »

Le soleil se couchait quand je sortis enfin du bois, et j'aperçus devant moi un petit village. Une vingtaine d'*isbâs* se pressaient autour d'une vieille église en bois à coupole unique et à toiture verte, dont les petites fenêtres s'enflammaient au soleil couchant. C'était Sviatoïé. Ce village avait jadis appartenu à un monastère, et son église possédait une petite image miraculeuse, à l'influence de laquelle les habitants attribuaient leur bonne fortune d'être restés libres, au beau milieu des possessions d'un puissant seigneur. De là, le village avait conservé son nom [1]. Au moment d'y entrer, le troupeau commun dépassa mon *tarantass* en courant au milieu d'un tourbillon de poussière, avec des beuglements, des bêlements, des grognements tels que si une troupe de loups se fût mise à leurs trousses. Les filles du village, de longues gaules à la main, couraient avec de grands

1. *Sviatoïé* veut dire *saint*.

cris à la rencontre de leurs vaches; les jeunes garçons, aux cheveux de chanvre, poursuivaient les cochons indociles qui s'échappaient de tous côtés; et ce fut au milieu de cet infernal brouhaha que je fis mon entrée dans le village de Sviatoïé.

Je mis pied à terre chez le *starosta*, Poléka[1] fin et rusé, de cette race de gens dont on dit en Russie qu'ils voient à plusieurs archines sous terre. Le lendemain, de bonne heure, je partis dans un telega à deux chevaux du pays, ornés de gros ventres, avec le fils du starosta et un autre paysan du nom de Yégor, dans l'intention de chasser le grand tétras ou coq de bruyère. A l'horizon, tout à l'entour, la forêt étendait ses cercles bleuâtres; il n'y avait pas plus de deux cents déciatines de terres défrichées autour du village. Mais il fallait faire sept verstes pour arriver aux bons endroits. Le fils du starosta, qui se nommait Kondrate, était un jeune gars aux cheveux châtains, aux joues vermeilles, à l'expression franche et ouverte; il était serviable et bavard. Il menait les chevaux. Yégor était assis près de moi. Il faut que je dise deux mots de celui-ci. Il était réputé pour le meilleur chasseur de tout le district. Il avait battu le pays dans toutes les directions, à cinquante verstes de distance. Rarement il tirait un coup de fusil, car il avait fort peu de poudre et de plomb. Mais il se contentait d'avoir fait répondre une gélinotte à l'appeau, ou bien d'avoir trouvé l'endroit où les mâles des doubles bécassines se rassemblent et se battent. Yégor avait la réputation d'homme véridique et d'homme silencieux. En effet, il n'aimait pas à parler et n'exagérait point le nombre de gibier qu'il avait découvert, chose rare chez un chasseur de profession. Il était de taille moyenne, maigre, le visage long et pâle, avec

1. Habitant du *Polessié*.

de grands yeux aux regards honnêtes et calmes. Tous ses traits, et surtout ses lèvres toujours immobiles, respiraient une tranquillité inaltérable; les rares paroles qu'il laissait tomber s'accompagnaient d'un sourire retenu qui faisait plaisir à voir. Il ne buvait jamais d'eau-de-vie et travaillait assidûment. Mais il n'avait pas de chance; sa femme était toujours malade, ses enfants mouraient, et, comme tout paysan russe tombé dans la misère, il ne trouvait plus moyen de revenir sur l'eau. Il faut avouer d'ailleurs que la passion de la chasse ne sied guère à un paysan. Était-ce une disposition naturelle de son âme? Était-ce le résultat de sa vie incessamment passée dans les forêts face à face avec la triste et sévère nature de ces déserts? Le fait est que, dans tous les mouvements de Yégor, il y avait une sorte de gravité modeste qui n'avait rien de rêveur, la gravité d'un grand cerf des bois. Il avait tué sept ours dans le cours de sa vie, en les attendant à l'affût près des avoines. Il ne s'était décidé que la quatrième nuit à tirer le dernier des sept, parce qu'il ne le trouvait jamais assez bien placé pour le tuer sûrement, et qu'il n'avait qu'une seule balle à mettre dans son fusil. Yégor l'avait tué la veille de mon arrivée. Lorsque Kondrate me mena chez lui, je le trouvai dans la petite cour de la maison, accroupi devant l'énorme animal. Il le dépeçait avec un méchant couteau, mettant soigneusement dans un pot sa graisse, qui devait plus tard oindre les cheveux de quelque élégant.

« Comment as-tu tué ce monstre? » lui dis-je.

Yégor leva la tête, me jeta un regard, et considéra attentivement mon chien.

« Si vous êtes venu pour chasser, me dit-il, il y a des coqs de bruyère à Mochnoï, quatre couvées, et sept de gélinottes. »

Puis il se remit à l'ouvrage.

C'est avec ce Yégor que nous partîmes le lendemain pour la chasse.

Nous traversâmes rapidement la plaine qui entoure Sviatoïé; mais, une fois dans la forêt, il fallut nous remettre au pas. « Tiens, Yégor, voilà un ramier, s'écria Kondrate en le poussant du coude; tire-lui dessus. » Yégor jeta un regard de côté, et ne bougea point. Il y avait plus de cent pas de nous à l'oiseau. Kondrate fit encore quelques remarques à haute voix; mais l'éternel silence de la forêt finit par tomber sur lui-même, et le fit taire aussi. Sans échanger d'autres paroles, et écoutant seulement le souffle des chevaux, nous arrivâmes à Mochnoï. C'était le nom qu'on donnait à une partie du bois composée de pins immenses. Yégor et moi, nous descendîmes du telega; que Kondrate poussa dans un épais massif, pour mettre les chevaux à l'abri d'énormes cousins à aigrette. Yégor examina les platines de son fusil, puis fit un grand signe de croix. C'est par là qu'il commençait toute chose. L'endroit de la forêt où nous entrâmes était d'une extrême vieillesse. Je ne sais si les Tatares l'avaient traversé pendant leurs invasions; mais certes les Polonais et les rebelles russes, du temps des faux Démétrius, avaient pu chercher asile dans ses impénétrables profondeurs. A longue distance l'une de l'autre, s'élevaient en colonnes d'un jaune pâle des arbres immenses; d'autres, plus jeunes, dressaient plus serrées leurs tiges sveltes. Une mousse verdâtre, toute parsemée d'épingles de pin, couvrait la terre. La *golonbiker* aux baies bleuâtres croissait en grande abondance, et sa forte odeur, pareille à celle du musc, oppressait la respiration. Le soleil ne pouvait pénétrer à travers l'entrelacement des branches; et pourtant il ne faisait pas sombre dans la forêt. L'air immobile, sans lumière et sans ombre, brûlait le visage. De lourdes gouttes de résine transpa-

rente sortaient comme des gouttes de sueur de la rugueuse écorce des arbres, et descendaient lentement. Tout se taisait; on n'entendait pas même le bruit de nos pas; nous marchions sur la mousse comme sur un tapis. Yégor surtout se mouvait comme une ombre; il ne faisait pas crier une feuille sèche en posant le pied dessus. Il marchait sans se hâter, et sifflait de temps à autre dans son appeau. Une gélinotte répondit bientôt, et je la vis se jeter dans un épais sapin. Mais Yégor eut beau me l'indiquer; j'eus beau faire tous mes efforts pour la voir; je ne pus jamais la découvrir, et ce fut Yégor qui dut l'abattre. Nous trouvâmes aussi deux couvées de grands tétras. Mais ces puissants oiseaux s'enlevaient de loin avec un fracas lourd et retentissant. Nous ne pûmes en tuer que trois jeunes. Yégor s'arrêta tout à coup près d'un *maïdane*[1], et m'appela par un geste. « Un ours est venu chercher de l'eau, me dit-il en me montrant une large et fraîche écorchure sur la surface de la mousse qui tapissait un trou.— C'est sa patte? lui dis-je. — Oui, mais il n'y a plus d'eau. Sur ce pin-là, il y a aussi sa trace. Il est allé y chercher du miel. Voilà des entailles comme faites au couteau. »

Nous continuâmes à nous enfoncer dans la forêt. Yégor marchait avec une assurance calme, et se contentait de jeter des regards en haut, dans les rares éclaircies qui laissaient voir le ciel. J'aperçus une élévation circulaire, entourée d'un fossé presque comblé par le temps. « Est-ce encore un *maïdane?* demandai-je. — Non; ç'a été un fort de brigands. Il y a longtemps; nos grands-pères en avaient déjà oublié l'époque. Il y a un trésor enfoui là-dessous; mais, pour l'avoir, il faut avoir versé du sang

1. Butte circulaire qui reste à l'endroit où l'on cuit la résine pour en faire du goudron.

humain. » Yégor fit un nouveau signe de croix. La chaleur m'accablait; je me plaignis de la soif. « Attendez un peu, me dit-il, je connais une bonne source. » Et, avant que j'eusse le temps de répondre, il avait disparu....

Je m'assis sur un tronc d'arbre, les coudes sur les genoux ; puis, après un long intervalle, je relevai la tête et jetai un long regard autour de moi. Oh ! comme tout était morne et triste! pas seulement triste, mais muet et menaçant. Si du moins le moindre son, le plus petit frôlement, eût retenti dans le profond abîme de la forêt! Mon cœur se resserra; dans cet instant, à cette place, je sentis presque le souffle de la mort. Je touchai en quelque sorte son incessante présence. Je baissai la tête sous une secrète terreur, comme si j'avais jeté un regard dans un endroit où il est défendu à l'homme de regarder. Je fermai les yeux avec la main, et tout à coup, comme obéissant à un ordre intérieur, je me rappelai toute ma vie passée.

Voilà que je revis mon enfance bruyante et tranquille, querelleuse et bonne, avec ses joies hâtives et ses rapides chagrins; puis ma jeunesse confuse, étrange, bizarre, pleine d'amour-propre, avec toutes ses fautes et ses aspirations, son travail désordonné et son inaction agitée. Vous me vîntes aussi à la mémoire, vous, mes amis de vingt ans, compagnons de mes premiers essais dans la vie. Puis, comme un éclair dans la nuit, apparurent quelques souvenirs lumineux. Puis des ombres s'avancèrent et grossirent de tous côtés; les années se déroulaient devant moi plus sombres et plus lourdes, et la tristesse me tomba sur le cœur comme une pierre. Assis, immobile, je regardais comme si le rouleau de ma vie se fût déroulé devant moi. « Oh ! qu'ai-je fait? murmuraient amèrement mes lèvres. Oh ! ma vie, comment as-tu glissé de mes mains sans laisser de traces? Est-ce toi qui m'a trompé?

Est-ce moi qui n'ai pas su profiter de tes dons ? Ce rien, cette pincée de cendre et de poussière, voilà tout ce qui reste de toi. Ce quelque chose de froid, d'inerte et d'inutile, est-ce moi, le moi d'autrefois ? Comment ! Mon âme désirait un bonheur si plein ! Elle repoussait avec tant de mépris tout ce qui lui semblait incomplet ! Elle se disait : « Voilà le bonheur ; il va fondre sur moi comme un grand fleuve ; et pas une goutte n'a seulement touché mes lèvres ! Ou bien peut-être que le bonheur, le vrai bonheur de ma vie, a passé tout près de moi, m'a souri de son sourire radieux, et que je n'ai pas su le reconnaître. Ou bien il s'est assis à mon chevet, et je l'ai oublié comme un rêve. Comme un rêve, » répétai-je tristement. Des formes confuses, des images insaisissables glissaient dans mon âme en y excitant des sentiments où se mêlaient la compassion sur moi-même, les regrets, la désespérance et la résignation. Oh ! mes cordes d'or, je n'ai pas entendu vos cantiques ! Vous n'avez donné des sons qu'en vous brisant. Et vous, ombres chères, ombres si connues, vous qui m'entourez ici dans cette morne solitude, pourquoi êtes-vous vous-mêmes si tristement et si profondément silencieuses ? Sortez-vous de l'abîme ? Comment comprendrais-je vos regards muets ? Me dites-vous encore adieu, ou me saluez-vous comme un ami au retour ? Pourquoi coulez-vous de mes yeux, gouttes avares et tardives ? Oh ! mon cœur, à quoi bon des regrets ? Tâche d'oublier, si tu veux être calme ; habitue-toi aux résignations des séparations éternelles, à ces mots amers : « Adieu pour toujours. » Ne retourne pas en arrière ; ne te ressouviens pas ; ne t'élance pas là-bas où il fait clair et serein, où rit la jeunesse, où l'espérance se couronne des fleurs du printemps, où la joie agite ses ailes de colombe, où l'amour, comme la rosée à l'aurore, brille tout humide des larmes de la volupté. Non, ne t'élance pas là-bas où

est la félicité, la foi, la force, la puissance. Là n'est pas notre place.

« Voici votre eau ; levez-vous et buvez avec Dieu, » prononça derrière moi la voix mâle d'Yégor. Je tressaillis involontairement ; cette parole vivante ébranla joyeusement tout mon être. C'était comme si je fusse tombé dans un sombre abîme où tout se taisait autour de moi, où l'on n'entendait plus que le long et continuel gémissement d'une douleur sans fin, et que tout à coup, d'une seule secousse, une puissante main d'ami m'eût ramené à la lumière du bon Dieu. Ce fut avec un vrai bonheur que je revis devant moi la calme et loyale figure de mon guide. Il était là, dans sa pose assurée, et me tendait, avec son charmant sourire, une petite bouteille pleine d'eau limpide et transparente. « Allons, dis-je en me levant et en lui serrant la main avec une sorte d'enthousiasme, conduis-moi, je te suis. » Il sourit de nouveau, et se remit en marche.

Nous continuâmes à parcourir la forêt jusqu'au soir. Le froid et l'ombre succédèrent si rapidement à la chaleur et à la lumière, qu'il fallut battre en retraite : « Retirez-vous, inquiets vivants, » semblait dire de derrière chaque arbre une voix farouche.

Au sortir du bois, nous ne retrouvâmes plus Kondrate. En vain nous criions pour l'appeler, il ne répondait pas. Tout à coup nous l'entendîmes au fond d'un ravin, près de nous, qui parlait doucement à ses chevaux. Un vent subit avait soufflé rapidement et s'était calmé aussi vite, sans laisser d'autre trace de son passage que des feuilles mises à l'envers, ce qui donnait aux arbres immobiles un aspect bigarré. Ce souffle imperceptible avait suffi pour empêcher Kondrate d'entendre nos cris. Nous montâmes dans le telega, et partîmes pour le village. Courbé sur moi-même et aspirant l'air humide du soir, je sentis

toutes mes rêveries de la journée se fondre en un seul sentiment, celui de la lassitude et du sommeil, en un seul désir, celui de retourner bien vite sous un toit humain, de boire une tasse de thé à la crème, de m'enfoncer dans du foin odorant, et de m'endormir avec délices.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous remîmes tous trois en marche pour la *Gary*[1]. Dix années auparavant, plusieurs milliers de déciatines avaient brûlé dans les Grands-Bois. Les arbres n'avaient pas repoussé. On ne voyait sur ce vaste emplacement que de tout petits sapins. Le sol était couvert de mousse et de cendre, à travers lesquelles croissaient une multitude d'arbustes à fruits sauvages, fraises, framboises, airelles et canneberges, dont les coqs de bruyère sont très-friands. Aussi les trouvait-on, en cet endroit, en quantité prodigieuse. Nous avancions en silence, quand tout à coup Kondrate se redressa : « Eh! dit-il, n'est-ce pas Ephrem que je vois là? En effet, c'est bien lui. Bonjour, Alexandritch[2], » ajouta-t-il en élevant la voix et en ôtant son bonnet.

Un paysan de petite taille, vêtu d'un court *armiak* noir, et les reins ceints d'une corde, parut de derrière un arbre, et s'approcha de notre telega.

« On t'a relâché? demanda Kondrate.

1. Ce mot désigne l'emplacement d'une forêt brûlée.

2. Le nom patronymique seul ne se donne qu'à une personne à qui l'on veut témoigner du respect.

— Je le crois bien, répondit l'homme en montrant ses dents : il ne fait pas bon de me tenir sous clef.

— Tiens! et moi qui croyais, je te l'avoue, Alexandritch, que cette fois-ci l'oie n'avait plus qu'à se mettre sur le gril!

— Si tu l'as cru, tu es un nigaud.

— Et le *Stanovoï*[1]?...

— Bah! le *Stanovoï*.... ça veut être un loup, et ça a une queue de chien. Tu vas à la chasse, barine[2]? ajouta-t-il en jetant sur moi un regard de ses petits yeux clignotants.

— A la chasse, dis-je.

— A la *Gary*, ajouta Kondrate.

— Dans la cendre tu pourrais trouver du feu, dit le paysan continuant à ricaner; j'y ai vu beaucoup de coqs de bruyère. Mais vous n'arriverez pas jusque-là; il y a vingt verstes à vol d'oiseau à travers le bois. Yégor lui-même, qui est dans la forêt comme dans sa basse-cour, ne parviendrait pas à y arriver. Bonjour, âme de Dieu, ce qui veut dire peu, » dit-il à Yégor en lui frappant sur le bras.

Yégor le regarda gravement, et lui fit un léger signe de tête.

De longtemps je n'avais vu une figure aussi étrange que celle de cet Ephrem. Il avait le nez long, aigu, de larges lèvres, une barbe courte et rare, et ses yeux bleus couraient perpétuellement çà et là. Il se tenait crânement, les mains sur la hanche, et son bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils.

« Tu reviens passer quelques jours chez toi? reprit Kondrate.

— Quelques jours; il fait beau maintenant, frère. Mon

1. Officier de police. 2. Seigneur.

sentier est devenu un grand chemin. Je puis rester couché sur mon poêle jusqu'à l'hiver; aucun chien à collet rouge n'aboiera sur moi. Le maréchal m'a dit dans la ville : « Décampe, Alexandritch, sors de notre district; nous te donnerons un passe-port de première qualité. » Mais vous autres, gens de Sviatoïé, j'ai eu pitié de vous; vous ne trouveriez plus un aussi fin voleur.

— Allons, tu es toujours farceur, notre oncle, » dit Kondrate en riant, et il frappa de ses rênes les chevaux qui se mirent en marche.

— Prrr! fit Ephrem, et les chevaux s'arrêtèrent.

— Veux-tu finir? dit Kondrate; tu vois bien que nous allons avec un seigneur, il se fâchera.

— Mais, gros canard, de quoi se fâcherait-il? c'est un bon seigneur. Tu vas voir qu'il me donnera pour boire un coup. Eh! barine, donne au pauvre vagabond de quoi s'acheter une bouteille d'eau-de-vie. Comme je l'écraserais en ton honneur! » ajouta-t-il en soulevant le coude jusqu'à l'épaule, et en grinçant des dents.

Je lui donnai un *grivnik*[1], et je dis à Kondrate de fouetter.

« Très-content de Votre Seigneurie, cria Ephrem à la façon des soldats. Et toi, Kondrate, sache dorénavant chez qui tu dois prendre leçon. As-tu peur, tu es perdu; as-tu du courage, tu dévores tout. Écoute, quand tu reviendras au pays, viens me voir; la bombance durera trois jours chez moi. Nous casserons bien des goulots de bouteilles. Ma femme est une joyeuse commère, ma maison ouverte à tout venant. Saute, ami Ephrem, saute, alerte pie, avant qu'on ne t'ait arraché la queue. »

Et, poussant un sifflement aigu, il disparut dans les broussailles.

1. Pièce de dix kopecks.

« Qu'est-ce que c'est que cet Ephrem? dis-je à Kondrate, qui ne cessait de secouer la tête comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Cet Ephrem? reprit-il; ah! ah! c'est un homme comme il n'y en a pas à cent verstes à la ronde; un voleur fini. Rien que voir le bien d'autrui lui fait cligner de l'œil. Fuyez-le en vous cachant dans la terre, il vous déterrera. Et quant à l'argent, essayez de vous asseoir dessus, il vous l'ôtera de dessous vous.

— Il me paraît bien hardi.

— Hardi! il ne craint pas le diable, c'est tout dire. On ne peut rien lui faire. Combien de fois l'a-t-on mené à la ville, et mis en prison? Dépenses inutiles. On se met à le lier, et lui vous dit : « Que n'attachez-vous cette jambe-là? attachez-la plus fort pendant que je dormirai, et je serai à la maison avant mon escorte. » Et en effet, à peine parti, on le revoit au pays.

— D'où est-il? de chez vous?

— Oui, de Sviatoïé. C'est un homme.... Voyez seulement son nez, sa physionomie (Kondrate avait été une fois à la ville, et, depuis ce temps, employait des termes ambitieux). Nous autres Polékas, nous connaissons bien la forêt depuis notre enfance; mais aucun de nous ne peut se comparer à lui. Une nuit, il est venu tout droit ici d'Altonkino; il y a quarante verstes, et personne n'avait jamais fait ce chemin. C'est aussi le premier homme du monde pour voler le miel; les abeilles ne le piquent point. Il a ruiné tous les éleveurs de ruches.

— Il ne doit pas épargner non plus les *borts*[1]?

— Oh non! il ne faut pas le calomnier. Jamais encore on ne lui a trouvé ce péché. Le *bort* est chose sacrée chez

1. Essaims d'abeilles sauvages que trouvent les paysans, et qu'ils marquent pour en rester les maîtres.

nous. Une ruche est faite de main d'homme, et gardée par des hommes. Si tu réussis à la voler, tant mieux pour toi; mais les abeilles sont à la garde de Dieu; il n'y a que l'ours qui touche à leur miel.

— Aussi l'ours est-il un animal privé de raison, remarqua Yégor.

— Ephrem a-t-il de la famille? demandai-je.

— Certainement, il a un fils; et quel voleur ce sera avec le temps! c'est le père tout craché. Ephrem commence à l'enseigner. Un de ces derniers jours, il a rapporté un pot rempli de vieux sous, et il l'a enterré dans une petite éclaircie; puis il a envoyé son fils au bois, en lui disant que, tant qu'il n'aurait pas trouvé le pot, il ne lui donnerait rien à manger, et ne le laisserait pas même rentrer dans la maison. Le fils est resté au bois tout un jour avec sa nuit, et il a fini par déterrer le pot. Oui, c'est un homme bien singulier que cet Ephrem; tant qu'il est dans sa maison, c'est le meilleur vivant du monde, il donne à tout le monde à boire et à manger. On ne fait que danser chez lui; on y fait les cent coups. Et quand il y a une assemblée d'anciens, personne ne donne un meilleur conseil que lui. Il s'approche du cercle par derrière, écoute un moment, vous dit le mot juste comme s'il donnait un coup de hache au bon endroit, et s'en va en riant. Mais du moment qu'il part pour la forêt, c'est alors qu'il est dangereux. Du reste, il faut le dire, il ne touche à nous autres de Sviatoïé que quand il ne peut pas faire autrement. D'ordinaire, s'il rencontre l'un de nous, il nous crie de loin : « Au large, frère! l'esprit de la forêt a soufflé sur moi. »

— Comment! dis-je, vous êtes une commune entière, et vous ne pouvez venir à bout d'un seul homme?

— Mais apparemment.

— Le tenez-vous donc pour un sorcier?

— Dieu seul sait ce qu'il est. Il y a quelque temps, il est entré dans le rucher du sous-diacre; mais le sous-diacre faisait le guet lui-même; il l'empoigna dans les ténèbres, et le rossa. Quand il lui eut donné sa volée, Ephrem lui dit : « Sais-tu qui tu as battu? » Dès que le sous-diacre eut reconnu sa voix, il se sentit glacé de terreur; il se jeta à ses pieds : « Prends, lui dit-il, tout ce que tu veux. — Non, reprit l'autre, je te prendrai ce que je voudrai, à mon heure et à mon goût; mais sache que tu n'en seras pas quitte. » Depuis ce temps, le sous-diacre semble un échaudé; il erre comme une ombre. « Le cœur me fond dans la poitrine, me disait-il l'autre soir; ce brigand-là m'a jeté quelques mots bien cruels. »

— Votre sous-diacre doit être bien bête.

— Ah! vous croyez? Eh bien! écoutez-moi. Un jour, arrive de l'autorité l'ordre de s'emparer d'Ephrem à tout prix. Le *Stanovoï* était tout neuf à son poste; il voulait se signaler. Voilà qu'une dizaine de paysans vont à la forêt à la recherche d'Ephrem, et, à peine étaient-ils arrivés, qu'il vient à leur rencontre. « Prenez-le! liez-le! » crie l'un d'entre eux. Pour Ephrem, il entre tranquillement dans le bois, se taille un bâton de trois doigts d'épaisseur, et, ce bâton à la main, il bondit tout à coup sur la route, la face hideuse : « A genoux! » cria-t-il, comme un tzar à la parade; et tous se mirent à genoux. « Qui de vous, continua Éphrem, a dit qu'on me lie? Est-ce toi, Séroga? » Séroga, qui l'entend, se lève d'un seul bond et s'enfuit comme un lièvre. Ephrem se mit à sa poursuite, et pendant toute une verste lui caressa le dos avec son bâton. « C'est dommage, dit-il après, que je ne l'aie pas empêché de manger gras, » car l'affaire se passait à la fin du carême de saint Philippe. Quant au *Stanovoï*, il fut bientôt renvoyé, et tout fut dit.

— Il vous a tous terrifiés, et il vous mène comme de petits enfants.

— Croyez-vous donc qu'il ne soit pas terrible? Et quel homme ingénieux! c'est à le baiser. Un jour, je le rencontrai dans la forêt; il tombait une grosse pluie. Dès que je l'aperçus, je voulus décamper; mais il me fit un petit signe de la main, et me dit : « Approche, Kondrate, ne crains rien, je suis miséricordieux aujourd'hui; viens apprendre de moi comme on vit dans la forêt, comme on sait rester sec pendant la pluie. Je m'approchai : il était assis sous un sapin; il avait fait un petit feu de bois vert; une épaisse fumée blanche était entrée dans les branches de sapin, et empêchait la pluie d'y tomber. Je l'admirai, et lui me dit : « Dieu dit à la pluie : *Tombe et mouille;* et Ephrem dit : *Tu ne mouilleras pas.* » Mais son tour le plus fameux (et ici Kondrate éclata de rire), je vais vous le conter. On avait battu de l'avoine au fléau, mais on n'avait pas eu le temps de ramasser le dernier tas avant la nuit. On y mit pour la garde deux jeunes gars qui n'étaient pas trop éveillés. Les voilà donc qui causent ensemble, se tenant aux aguets; et Ephrem, qui avait tout observé, ne s'avise-t-il pas d'emplir de paille les jambes de son pantalon, bien attachées par le bout, et de se les mettre sur la tête! Le voilà qui arrive en rampant derrière une haie, et qui montre petit à petit le bout de ses cornes. L'un des gars dit à l'autre : « Vois-tu? » l'autre dit : « Je vois, » et bientôt on n'entendit plus que le bruit des haies qu'ils franchissaient en courant l'un après l'autre. Ephrem s'approcha de l'avoine, la mit dans un sac et l'emporta chez lui; et le lendemain, c'est lui qui vint tout raconter à l'assemblée, et les pauvres garçons furent bafoués. Pourtant, tous les autres en eussent fait autant qu'eux. »

Et Kondrate partit d'un éclat de rire.

Le grave Yégor ne put s'empêcher de sourire aussi.

« Oui, on n'entendait que les haies craquer, » reprit Kondrate... Et s'interrompant tout à coup : « Bon Dieu! dit-il, c'est un incendie.

— Un incendie! où cela? m'écriai-je.

— Oui, regardez devant nous, Ephrem l'a bien prophétisé. C'est peut-être lui qui a mis le feu, et pas pour la première fois. C'est sa besogne, âme damnée qu'il est.»

Je regardais dans la direction qu'indiquait Kondrate. En effet, à deux ou trois verstes devant nous, une grosse colonne de fumée grisâtre s'élevait en ondoyant avec lenteur et en s'élargissant par le sommet. D'autres colonnes de fumée, plus petites et plus blanches, se voyaient à droite et à gauche.

Un paysan, la face rouge, inondée de sueur, et les cheveux hérissés, arriva sur nous au grand galop, et arrêta avec peine son cheval qui n'était pas bridé.

« Frères, s'écria-t-il, avez-vous vu les gardes de forêt[1]?

— Nous n'avons vu personne; est-ce votre bois qui brûle?

— Oui, notre bois. Ah! nous sommes perdus; la dernière fois, on nous a menacés.... il faut rassembler le monde, car si la flamme se jette du côté de Trosni... » Il talonna vivement sa monture, et partit à toutes jambes.

Kondrate fouetta aussi ses chevaux. Nous allions droit sur la fumée, qui s'étendait de plus en plus. Par endroits, elle devenait tout à coup noire, et s'élançait en longues gerbes. Plus nous avancions, plus les contours de la fumée devenaient indistincts. Tout l'air fut troublé; une forte odeur de brûlé nous prit à la gorge, et voilà que, s'agitant d'une étrange façon à la lumière du jour, paru-

1. Paysans qui ont pour corvée de garder la forêt à tour de rôle.

rent d'un rouge pâle, derrière de petits flocons de fumée très-blanche, les premières langues de la flamme.

« Ah! grâce à Dieu, s'écria Kondrate, l'incendie est surterrain.

— Comment dis-tu?

— Surterrain; c'est-à-dire que l'incendie court seulement sur la terre. Avec l'incendie souterrain, il est difficile de lutter. Que voulez-vous faire quand la terre elle-même brûle à plus d'une archine de profondeur? Il n'y a qu'un seul moyen de salut : c'est de creuser des fossés; est-ce facile? Quant à l'incendie surterrain, il ne fait que manger l'herbe et les feuilles sèches; la forêt ne s'en porte que mieux. Ah! cependant, seigneur, voyez quelles gerbes s'élancent. »

Nous approchâmes jusqu'auprès de la ligne de l'incendie. Je mis pied à terre, et marchai à sa rencontre. Ce n'était ni difficile ni dangereux; le feu courait à travers un bois de pins, peu serré et contre le vent. Il s'avançait en lignes ondoyantes, ou, pour parler plus exactement, en petites murailles dentelées, formées de langues de feu rejetées en arrière par le vent qui emportait la fumée. Kondrate avait dit juste. Cet incendie ne faisait que raser l'herbe, et marchait rapidement, ne laissant derrière lui qu'une trace noire et fumante où se voyaient à peine quelques étincelles. Il est vrai que, lorsqu'il rencontrait par hasard quelque trou rempli de feuilles sèches et de bois mort, le feu s'élançait tout à coup en longues mèches qui se tordaient avec fureur, faisant entendre une sorte de mugissement sinistre; mais il retombait bientôt au niveau ordinaire, et reprenait sa course en pétillant. Je remarquai même plus d'une fois qu'un buisson de chênes tout desséché restait intact, bien qu'envahi par l'incendie; les seules feuilles d'en bas noircissaient un peu. J'avoue que je ne pouvais comprendre comment ces buis-

sons ne s'enflammaient pas. Kondrate avait beau me répéter que l'incendie était surterrain, et dès lors pas méchant.

« C'est pourtant le même feu, lui disais-je. — Mais puisque je vous dis, répétait-il, que c'est un incendie surterrain. »

Cependant, l'incendie ne laissait pas de produire ses effets. Les lièvres couraient tout effarés et revenaient sans raison se rejeter sur le feu; des oiseaux qui étaient entrés dans la fumée se mettaient à tournoyer; les chevaux frissonnaient et regardaient avec inquiétude de côté et d'autre. La forêt, à l'entour, semblait elle-même gronder, et l'homme ne pouvait se défendre d'un sentiment d'effroi en sentant les bouffées de chaleur le frapper tout à coup au visage.

« Si nous ne pouvons rien faire, qu'avons-nous à regarder? dit Yégor; partons.

— Par où passer? dit Kondrate.

— Toujours en avant, reprit Yégor; c'est le moyen de passer partout. »

Nous suivîmes son conseil, et nous parvînmes à la *Gary*, bien que les chevaux eussent eu souvent à poser le nez contre terre. Là, nous passâmes une journée entière, et nous y fîmes une bien belle chasse. Vers le soir, avant que le crépuscule eût rougi le ciel, les ombres des arbres s'étendaient déjà longues et droites, et l'on sentait cette légère fraîcheur qui précède la rosée. Je m'assis par terre sur la route, près du telega auquel Kondrate attelait les chevaux, et me rappelai mes sombres rêveries de la veille. Tout était aussi tranquille autour de moi; mais il n'y avait plus cette pesante sensation de la forêt. Sur la mousse desséchée, sur les bruyères en fleurs, sur la fine poussière de la route, sur les sveltes tiges et les feuilles luisantes des jeunes bouleaux, tombait la douce et cares-

sante lumière du soleil abaissé à l'horizon. Tout reposait, plongé dans une fraîcheur tranquille; rien ne dormait encore, mais tout se préparait déjà au salutaire apaisement de la nuit. Tout semblait dire à l'homme : « Repose-toi aussi, notre frère; respire allègrement, et ne te fais pas d'inutiles soucis avant d'entrer dans le sein du sommeil. » En ce moment, je soulevai la tête, et j'aperçus à la pointe d'une branche une de ces grandes mouches à la tête d'émeraude, au corps effilé, et portant quatre ailes de gaze, que les élégants Français ont appelées demoiselles. Longtemps je ne la quittai point du regard; toute saturée de soleil, elle se bornait, sans bouger, à secouer quelquefois la tête et à faire frémir ses ailes soulevées. A force de la regarder, il me sembla que je comprenais le sens de la vie de la nature; une animation tranquille et lente, une absence de hâte, rien de trop, l'équilibre de toutes les sensations. Voilà la loi fondamentale. Tout ce qui sort de ce niveau, soit au-dessus soit au-dessous, est rejeté par la nature. Un animal malade s'enfonce dans un fourré pour y mourir seul; il sent qu'il n'a plus le droit de vivre avec ses égaux. Beaucoup d'insectes périssent au moment même où ils ressentent les joies de l'amour, ces joies qui rompent l'équilibre; et quant à l'homme qui, par sa faute ou par celle d'autrui, est jeté hors des voies communes, il doit au moins savoir ne pas se plaindre et se résigner.

« Allons, Yégor! s'écria Kondrate, qui, pendant ces belles réflexions, s'était installé sur le banc de la telega, viens t'asseoir ici. A quoi rêves-tu? est-ce à ta vache?

— A sa vache? répétai-je, en levant les yeux sur le grave et placide visage d'Yégor; il semblait rêver, en effet, et regardait au loin dans la campagne qui commençait à s'assombrir.

— Hélas! oui, continua Kondrate; il a perdu cette nuit sa dernière vache. Ah! c'est bien vrai, il n'a pas de chance. »

Yégor s'assit sans mot dire sur le siége, et nous partîmes; il savait, lui, ne pas se plaindre.



LE PARTAGE

PERSONNAGES.

NICOLAI IVANOVITCH BAGALAIEFF, maréchal de la noblesse [1].
PETR PÉTROVITCH PECTÉRIEFF, ex-maréchal de la noblesse.
JEVGUÉNI TIKONITCH SOUSSLOFF, juge de district.
ALOUPKINE, gentilhomme du voisinage, ancien militaire.
MIRVOLINE, gentilhomme pauvre.
TÉRAPONTE ILLIITCH BEZPANDINE, autre gentilhomme.
ANNA ILLIINICHNA KAOUROVA, sa sœur, veuve.
NAGLANOVITCH, *stanovoï*, ou officier de police.
VELVITSKI, secrétaire de Bagalaïeff.
GARASIME, domestique du même.
KARP, cocher de Mme Kaourova.

La scène se passe dans la maison de Bagalaïeff.

Le théâtre représente une salle à manger. Au fond, une porte et deux fenêtres. A droite, l'entrée du cabinet de Bagalaïeff; à gauche, une table préparée pour le déjeuner. Garasime se tient auprès. On entend un bruit de voiture. Entre Mirvoline.

---

1. C'est le nom qu'on donne à un magistrat élu par la noblesse d'un district, qui la représente dans ses relations avec le gouvernement, qui est aussi l'arbitre ordinaire entre les gentilshommes, et dont l'influence s'exerce principalement dans les affaires de tutelle.



LE PARTAGE.

PROVERBE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARASIME, MIRVOLINE.

MIRVOLINE. Bonjour, Garasime, comment va la santé? Eh bien! le maître, il n'a pas encore paru?

GARASIME, *arrangeant les serviettes*. Où avez-vous pêché ce cheval?

MIRVOLINE. N'est-ce pas, il n'est pas mal, ce petit bidet? On m'en a offert hier deux cents roubles.

GARASIME. Qui les a offerts?

MIRVOLINE. Un marchand.

GARASIME. Et vous ne l'avez pas cédé?

MIRVOLINE. Pourquoi m'en déferais-je? j'en ai besoin moi-même. Ah! frère, donne-moi un petit verre. Je ne sais ce que j'ai dans le gosier, et puis cette chaleur.... (*Il boit.*) Que de plats! Est-ce qu'on attend quelqu'un?

GARASIME. Voyons, ne dérangez rien.

MIRVOLINE. Tu ne sais pas qui l'on attend?

GARASIME. Je ne sais pas. J'ai ouï dire qu'on voulait

réconcilier Bezpandine et sa sœur. C'est peut-être pour cela qu'on déjeune.

MIRVOLINE. Vraiment! Ce serait très-bien, car il faut enfin que le partage se fasse; c'est une honte. Est-il vrai que Nicolaï Ivanovitch veut acheter le bois de Bezpandine?

GARASIME. Dieu seul sait ce que veulent les maîtres.

MIRVOLINE. Ce serait une bonne occasion de demander quelques arbres!

BAGALAÏEFF, *derrière les coulisses*. Holà, quelqu'un! qu'on m'appelle Velvitski!

MIRVOLINE. Tiens! il paraît que la porte du cabinet s'est ouverte! Voyons, vite, un autre petit verre, Garasime.

GARASIME. Eh quoi! est-ce que toujours le gosier...?

MIRVOLINE. Oui, frère, ça me gratte. (*Il boit, Garasime sort.*)

SCÈNE II.

MIRVOLINE, BAGALAIEFF, VELVITSKI.

BAGALAÏEFF, *à Velvitski*. Tu as compris, n'est-ce pas, ce que j'ai ordonné? Eh? (*A Mirvoline.*) Ah! c'est toi, bonjour.

MIRVOLINE. Nos très-humbles respects à Nicolaï Ivanovitch.

BAGALAÏEFF, *à Velvitski*. As-tu compris, je te le demande?

VELVITSKI. Permettez....

BAGALAÏEFF, *l'interrompant*. Oui, oui, ce sera bien ainsi. Tu peux t'en aller; je t'appellerai quand il sera temps.

VELVITSKI. J'obéis. Ce sont donc les papiers pour l'affaire de la veuve Kaourova qu'il faut préparer?

BAGALAÏEFF. Certainement. Je m'étonne.... Tu n'avais donc pas compris, frère ?

VELVITSKI. Mais vous aviez daigné ne me rien dire.

BAGALAÏEFF. Il faut donc tout vous dire, à présent ? Quand on ne sait pas comprendre....

VELVITSKI. J'obéis. (*Il sort.*)

BAGALAÏEFF. Ce jeune homme n'a pas la tête très-forte. (*A Mirvoline.*) Eh bien ! comment cela va-t-il ? (*Il s'assied.*)

MIRVOLINE. Grâce au ciel, tout doucement. Et votre précieuse santé ?

BAGALAÏEFF. As-tu été en ville ?

MIRVOLINE. Certainement. Du reste, il n'y a rien de nouveau. Le marchand Selodkine a été frappé avant-hier d'un coup d'apoplexie, mais il est coutumier du fait. Le procureur a de nouveau, dit-on, battu sa femme hier.

BAGALAÏEFF. En vérité ? Quel homme impatient !

MIRVOLINE. J'ai rencontré aussi Petr Pétrovitch dans sa nouvelle calèche. Il allait probablement en visite, car son laquais avait des bottes neuves et un chapeau neuf.

BAGALAÏEFF. Il vient aujourd'hui chez moi. Est-ce que sa calèche est bien ?

MIRVOLINE. Comment vous le dire ? non ; en y regardant de près, elle n'est pas bien. La forme en est jolie, mais quant au fond.... non, elle ne me plaît pas. Comment la comparer à la vôtre ?

BAGALAÏEFF. Pourtant elle a des ressorts plats ?

MIRVOLINE. J'avoue qu'ils sont plats ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Ce n'est que pour jeter de la poudre aux yeux. C'est là sa passion. Vous savez qu'il veut de nouveau se présenter aux élections de la noblesse.

BAGALAÏEFF. Pour être maréchal ?

MIRVOLINE. Tout comme vous me faites l'honneur de le dire. Eh bien, qu'il y vienne! Il fera de nouveau une petite promenade sur les chevaux noirs[1].

BAGALAÏEFF. Tu crois? Petr Pétrovitch est certainement un homme fort respectable sous tous les rapports; il mérite entièrement.... Cependant, d'un autre côté, la flatteuse confiance de la noblesse.... Prends un verre d'eau-de-vie.

MIRVOLINE. Je vous remercie très-humblement.

BAGALAÏEFF. Aurais-tu déjà bu?

MIRVOLINE. Non, ce n'est pas que j'aie bu; mais, je ne sais, ma poitrine.... (*Il tousse.*)

BAGALAÏEFF. Bêtises! bois.

MIRVOLINE, *buvant*. A votre santé!... Mais savez-vous une chose, Nicolaï Ivanovitch? le vrai nom de Petr Pétrovitch n'est pas Pectérieff, mais Pectéroff; entendez-vous bien? Pectéroff.

BAGALAÏEFF. En vérité?

MIRVOLINE. Comment ne le saurions-nous pas? Nous l'avons très-bien connu; et son père, et ses oncles, qui étaient tous des ladres, par parenthèse, tous se nommaient Pectéroff, et jamais....

BAGALAÏEFF. Écoute; ceci est indifférent, pourvu que le cœur soit bon.

MIRVOLINE. Vous avez daigné dire là une vérité irréfragable. (*Regardant par la fenêtre.*) Quelqu'un vient d'arriver.

BAGALAÏEFF. Et je suis encore en robe de chambre! Voilà ce que c'est que de bavarder avec toi.

ALOUPKINE, *derrière les coulisses*. Annonce Aloupkine, gentilhomme.

1. Cela signifie que, dans l'élection au scrutin, il ne recevra que des boules noires.

GARASIME, *en entrant.* Aloupkine, un seigneur, demande à vous parler.

BAGALAÏEFF. Aloupkine! Qui cela peut-il être? Fais-le entrer. (*A Mirvoline.*) Et toi, occupe-le. Je reviens à l'instant. (*Bagalaïeff et Garasime sortent.*)

SCÈNE III.

MIRVOLINE, ALOUPKINE.

MIRVOLINE. Nicolaï Ivanovitch va paraître sur-le-champ. En attendant, voulez-vous prendre place?

ALOUPKINE. Grand'merci; je me tiendrai debout. Permettez-moi de savoir avec qui j'ai l'honneur....

MIRVOLINE. Mirvoline, un gentilhomme des environs, dont vous avez certainement entendu parler.

ALOUPKINE. Jamais. Du reste, enchanté de l'occasion. Permettez-moi de vous demander si Tatiana Séméonovna Baldachova est votre parente?

MIRVOLINE. Non. Qui est cette Baldachova?

ALOUPKINE. Une propriétaire de Tamboff, veuve.

MIRVOLINE. Ah! de Tamboff!

ALOUPKINE. Oui, de Tamboff, une veuve. Et permettez-moi de vous demander encore si le *stanovoï* d'ici vous est connu.

MIRVOLINE. M. Naglanovitch? mais certainement; c'est un de mes meilleurs amis.

ALOUPKINE. La plus grande canaille qui ait jamais existé dans ce monde. Excusez-moi, je suis un homme franc, un soldat. J'ai l'habitude de parler sans détour. Il faut que je vous dise....

MIRVOLINE, *l'interrompant.* Ne daigneriez-vous pas manger quelque chose, après le voyage?

ALOUPKINE. Je vous remercie. Il faut que je vous dise

qu'il n'y a pas longtemps que je me suis établi dans ces contrées; jusqu'à présent, j'ai habité principalement le gouvernement de Tamboff; mais, ayant reçu en héritage de ma défunte femme cinquante-deux âmes dans ce district....

MIRVOLINE. Et où cela, s'il vous plaît ?

ALOUPKINE. Au village de Trukino, à cinq verstes de la grande route de Vorouèje.

MIRVOLINE. Ah ! je sais, je sais ; un joli petit bien.

ALOUPKINE. Une horreur.... rien que du sable. Ayant donc reçu cet héritage, je trouvai bon de venir m'établir ici, d'autant plus que ma maison de Tamboff, sauf votre respect, était complétement tombée en ruine. Me voilà donc établi. Eh bien ! imaginez-vous que votre stanovoï a déjà trouvé le temps de me nuire de la façon la plus indécente.

MIRVOLINE. Vraiment? comme c'est désagréable !

ALOUPKINE. Permettez. Pour tout autre, ce ne serait rien. Mais moi, j'ai une fille qui se nomme Catherine; voilà ce que je vous prie de prendre en considération. Aussi, je compte fermement sur Nicolaï Ivanovitch. Je n'ai eu le plaisir de le voir que deux fois, mais j'ai tant entendu parler de sa justice....

MIRVOLINE. Le voilà lui-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAGALAIEFF (*en frac, et portant l'ordre de Sainte-Anne au cou*).

BAGALAÏEFF. Il m'est très-agréable.... Je vous prie de vous asseoir. Il me semble que j'ai eu le plaisir de vous voir chez notre respectable procureur.

ALOUPKINE. C'est l'exacte vérité.

BAGALAÏEFF. Il n'y a pas longtemps, n'est-ce pas, que vous êtes devenu des nôtres?

ALOUPKINE. C'est l'exacte vérité.

BAGALAÏEFF. J'espère que vous ne vous en repentirez pas. (*Un petit silence.*) Quelle chaleur il fait aujourd'hui!

ALOUPKINE. Nicolaï Ivanovitch, permettez à un vieux soldat de vous parler avec franchise.

BAGALAÏEFF. Je vous en prie. Qu'y a-t-il?

ALOUPKINE. Nicolaï Ivanovitch, vous êtes notre maréchal; Nicolaï Ivanovitch, vous êtes comme qui dirait notre second père. Je suis père moi-même, Nicolaï Ivanovitch.

BAGALAÏEFF. Croyez-moi, je ne sais que trop bien.... je sens très-bien.... C'est mon devoir, et puis.... la flatteuse confiance de la noblesse.... Parlez; qu'est-ce?

ALOUPKINE. Nicolaï Ivanovitch! votre stanovoï est un coquin fini.

BAGALAÏEFF. Hum! je trouve que vous employez des expressions bien fortes.

ALOUPKINE. Mais, permettez, daignez m'écouter jusqu'au bout. On prétend qu'un paysan à moi aurait volé à Philippe, autre paysan du voisinage, un bouc. Et permettez-moi de vous demander qu'a à faire un paysan d'un bouc. Non, dites-moi, qu'a-t-il besoin d'un bouc? Et enfin, pourquoi serait-ce mon paysan qui aurait volé ce bouc? où sont les preuves? Supposons même que mon paysan soit coupable; mais moi, pourquoi serais-je responsable? pourquoi vient-on m'inquiéter? Après cela, je devrai donc répondre pour chaque bouc? et le stanovoï aura le droit de me dire des insolences? Il me dit : « Ce bouc s'est trouvé dans votre enclos. » Mais qu'il aille au diable avec son bouc! La question n'est pas dans un bouc, mais dans la décence.

BAGALAÏEFF. Permettez : je vous avoue que je n'ai pas trop bien compris tout cela. Vous dites que votre paysan a volé un bouc.

ALOUPKINE. Non, ce n'est pas moi, c'est le stanovoï qui le dit.

BAGALAÏEFF. Mais il me semble que vous devriez suivre en cette affaire l'ordre prescrit par les lois. Je ne sais pourquoi vous m'avez fait l'honneur de vous adresser à moi.

ALOUPKINE. Mais à qui donc me serais-je adressé, Nicolaï Ivanovitch ? Je suis un vieux soldat. J'ai reçu une offense, mon honneur souffre. Un stanovoï me dit, et d'une façon si indécente : « Attendez, je vais vous.... » Mettez-vous à ma place !

GARASIME, *en entrant*. Jevguéni Tikonitch a daigné arriver.

BAGALAÏEFF, *se levant*. Excusez, de grâce. (*Il s'avance vers la porte.*) Jevguéni Tikonitch, soyez le bienvenu. Comment va votre santé ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, SOUSSLOFF.

SOUSSLOFF. Bien, très-bien.... Messieurs, j'ai l'honneur.... (*A Mirvoline.*) Bonjour, toi.

BAGALAÏEFF. Et votre épouse ?

SOUSSLOFF. Elle vit toujours. Quelle chaleur ! Si ce n'eût été pour me rendre chez vous, devant Dieu, je n'aurais pas bougé de place.

BAGALAÏEFF. Je vous en remercie. (*Montrant le déjeuner.*) Ne désirez-vous pas... ? (*A Aloupkine.*) Pardon.... Quel est votre nom et celui de votre père ?

ALOUPKINE. Anton Séméonitch.

BAGALAÏEFF. Mon cher Anton Séméonitch, vous m'exposerez plus tard votre désagrément; et vous pouvez être sûr, en tout ce qui dépendra de moi.... soyez tranquille. Maintenant permettez-moi de vous présenter à notre juge. C'est un homme d'une bienveillance parfaite, un cœur ouvert, qui ne donne jamais tort à personne. Jevguéni Tikonitch!

SOUSSLOFF, *la bouche pleine*. Quoi?

BAGALAÏEFF. J'ai l'honneur de vous présenter un nouvel habitant de ces contrées, Aloupkine, Anton Séméonitch.

SOUSSLOFF, *continuant à manger*. Ce nous est très-agréable. D'où nous venez-vous?

ALOUPKINE. Du gouvernement de Tamboff.

SOUSSLOFF. Ah! c'est fort bien fait. (*A Bagalaïeff.*) A propos, et nos pigeonneaux? vous verrez qu'ils n'arriveront pas.

BAGALAÏEFF. Je ne puis le croire, et je m'étonne même qu'ils ne soient pas ici. Ils devaient arriver les premiers.

SOUSSLOFF. Vous croyez que nous leur ferons faire la paix?

BAGALAÏEFF. Il faut l'espérer. J'ai invité aussi M. Pectérieff. (*A Aloupkine.*) Mais vous pouvez nous aider, Anton Séméonitch, dans cette affaire, qui intéresse également, j'ose le dire, tous les gentilshommes. Figurez-vous.... Nous avons ici un propriétaire, Bezpandine, très-excellent homme.... à dire vrai, un fou. Il a une sœur, veuve, Mme Kaourova, femme d'une obstination.... Vous le verrez vous-même.

MIRVOLINE. C'est dans le sang de la famille, Nicolaï Ivanovitch. Leur défunte mère était pire encore. On dit que, dans son adolescence, une brique lui est tombée sur la tête : voilà peut-être la raison....

BAGALAÏEFF. C'est possible. La nature.... Donc, entre

ce Bezpandine et sa sœur, il s'est élevé depuis trois ans une dissension par rapport au partage d'un bien que leur a laissé une tante. La sœur surtout ne veut entendre à rien. Les tribunaux ont été saisis de la question. Des requêtes ont été présentées à de hautes puissances (*baissant la voix*), à de très-hautes puissances. Vous comprenez que de malheurs peuvent en résulter! Je me suis décidé à couper d'une main ferme la racine du mal. Je les ai assignés tous deux pour aujourd'hui par-devant moi, et, si nous ne réussissons point, j'emploierai des moyens plus efficaces. Notre respectable juge, et M. Pectérieff, et celui-ci (*montrant Mirvoline*), sont nos pacificateurs. Voulez-vous vous y adjoindre et nous donner votre aide?

ALOUPKINE. Avec plaisir; mais n'étant pas connu....

BAGALAÏEFF. Qu'importe? Vous êtes un habitant de ces contrées; il leur sera impossible de mettre en doute votre impartialité.

ALOUPKINE. Je suis prêt.

GARASIME, *entrant*. Mme Kaourova.

SOUSSLOFF. Quand on parle du loup....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MME KAOUROVA, *en grand chapeau et tenant son ridicule à deux mains*.

BAGALAÏEFF. Enfin, soyez la bienvenue, Anna Illiinichna. Là, s'il vous plaît.

MADAME KAOUROVA, *faisant des révérences*. Téraponte Illiitch n'est pas encore arrivé?

BAGALAÏEFF. Pas encore, mais il ne peut tarder. (*Montrant la table.*) Ne désirez-vous pas prendre un morceau?

MADAME KAOUROVA. Merci ; je ne mange que du maigre.

BAGALAÏEFF. Eh bien ! voilà des radis, des concombres. Voulez-vous du thé ?

MADAME KAOUROVA. Non, je vous remercie, j'ai déjeuné. Et puis, dans ma position, l'on ne pense guère à la nourriture. Excusez-moi si j'ai un peu tardé. (*Elle s'assied.*) Encore faut-il remercier Dieu si j'arrive entière. Mon cocher a manqué de me verser.

BAGALAÏEFF. Comment ? le chemin n'est pas mauvais.

MADAME KAOUROVA. Ce n'est pas le chemin, Nicolaï Ivanovitch ! hélas ! ce n'est pas le chemin. Me voilà ; je vous ai obéi. Mais je n'attends aucune utilité de mon obéissance. Le caractère de Téraponte Illiitch m'est trop bien connu.

BAGALAÏEFF. C'est ce que nous verrons. Moi, tout au rebours, j'espère finir aujourd'hui votre affaire. Il en est temps.

MADAME KAOUROVA. Que Dieu vous entende ! Vous le savez, je consens à tout ; je suis une créature paisible ; je n'ai pas l'habitude de dire non. Je suis une veuve sans défense, qui n'ai d'appui qu'en vous. Pour Téraponte Illiitch, il veut ma mort. Qu'il soit fait suivant sa volonté ! Mais que du moins il épargne les petits enfants.

BAGALAÏEFF. Assez, madame, assez. Je vais plutôt vous présenter à la nouvelle acquisition de notre noblesse, M. Aloupkine. Si vous le permettez, il sera aussi l'un des arbitres dans votre cause.

MADAME KAOUROVA. J'y consens, Nicolaï Ivanovitch ; je consens à tout. Que l'on appelle, que l'on convoque tout le district, tout le gouvernement. J'ai la conscience tranquille. Je lis dans les yeux de monsieur qu'il prendra ma défense, qu'il ne permettra pas qu'on opprime une femme.

MIRVOLINE, *s'approchant de Mme Kaourova et lui bai-*

sant la main. Comment vont vos chers petits, Anna Illiinichna?

MADAME KAOUROVA. Grâce à Dieu, ils respirent encore. Mais est-ce pour longtemps? Bientôt, bientôt ils seront orphelins, les pauvrets!

SOUSSLOFF. Pourquoi dites-vous de pareilles choses? Vous nous enterrerez tous, ma petite mère.

MADAME KAOUROVA. Comment! pourquoi je dis de pareilles choses, mon petit père? Il doit y avoir de bien graves raisons, si, moi, je ne puis pas me taire. Et vous vous appelez juge! Je suis bien femme à parler sans preuves!

SOUSSLOFF. Eh bien! donnez-nous-les, ces preuves.

MADAME KAOUROVA. Très-volontiers. Nicolaï Ivanovitch, ordonnez qu'on appelle mon cocher.

BAGALAÏEFF. Qui ça?

MADAME KAOUROVA. Mon cocher. C'est Karpouchka qu'on le nomme.

BAGALAÏEFF. Mais pourquoi?

MADAME KAOUROVA. Veuillez le faire venir. Voici M. le juge qui demande des preuves.

BAGALAÏEFF. Mais, en vérité....

MADAME KAOUROVA. Je vous prie de me faire cette grâce.

BAGALAÏEFF. Allons. (*A Mirvoline.*) Amène ce cocher.

MIRVOLINE. A l'instant. (*Il sort.*)

MADAME KAOUROVA. Vous ne voulez jamais me croire, monsieur le juge, et ce n'est pas la première fois.

ALOUPKINE. Permettez. Décidément, je ne puis comprendre pourquoi vous faites appeler votre cocher. Une affaire entre gentilshommes et un cocher! quel rapport? je ne comprends pas.

MADAME KAOUROVA. Vous verrez.

ALOUPKINE. Je ne comprends pas.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIRVOLINE KARP, *qui s'arrête près de la porte.*

MIRVOLINE. Voici le cocher.

MADAME KAOUROVA. Karpouchka, écoute et regarde-moi. Le monsieur que voilà n'a pas voulu croire que Téraponte Illiitch a montré maintes fois l'intention de te suborner.... Tu entends ce que je te dis.

SOUSSLOFF. Eh bien! pourquoi te taire, mon ami? Le frère de madame a-t-il voulu te suborner?

KARP. Comment, suborner?

SOUSSLOFF. Je n'en sais rien. C'est ta maîtresse qui l'affirme.

MADAME KAOUROVA. Karpouchka, écoute, et regarde-moi. Tu te souviens.... aujourd'hui tu as manqué de me verser. T'en souviens-tu?

KARP. Quand cela?

MADAME KAOUROVA. Quand cela? mais que tu es bête! Certainement, au tournant de la route, avant d'arriver à la digue, une roue a encore manqué de s'échapper. Tu le sais bien.

KARP. J'écoute.

MADAME KAOUROVA. Te rappelles-tu ce que je t'ai dit alors? « Avoue, t'ai-je dit, que Téraponte Illiitch t'a donné de l'argent. « Karpouchka, mon petit pigeon, t'a-t-il dit, « verse ta maitresse de façon à la tuer sur place, et je « n'oublierai pas ce service. » Et sais-tu ce que tu m'as répondu? « Je suis coupable, madame, je suis coupable devant vous [1]. »

1. Formule ordinaire d'un domestique qui veut s'excuser.

SOUSSLOFF. Mais permettez, madame; coupable ne veut rien dire. Qu'entendait-il par ce mot banal? Avouait-il sa culpabilité? Voilà ce qu'il faudrait éclaircir. (*A Karp.*) Avouais-tu?

KARP. Quoi?

MADAME KAOUROVA. Karpouchka, écoute, et regarde-moi. Téraponte Illiitch a voulu te suborner. Certes, tu n'y as pas consenti. Mais ai-je dit la vérité?

KARP. Comme vous daignez dire.

MADAME KAOUROVA, *triomphant*. Vous voyez, messieurs.

SOUSSLOFF. Non, non, permettez. Écoute, frère; réponds-moi, mais catégoriquement. As-tu....

MADAME KAOUROVA. Non, Jevguéni Tikonitch, je ne puis permettre. Vous voulez le terrifier; mais je n'y consentirai pas, je lui dois protection. Va-t'en, Karpouchka, et tâche de te réveiller, car tu dors en marchant. (*Karp sort.*) J'avoue que je ne me serais point attendue à cela de votre part, monsieur le juge. Par quoi ai-je pu mériter...?

SOUSSLOFF. Voyons, voyons, ne nous lanternez pas.

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, calmez-vous. Asseyez-vous, madame, nous examinerons tout cela à loisir.

GARASIME, *entrant*. M. Bezpandine a daigné arriver.

BAGALAÏEFF. Enfin! Faites entrer.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BEZPANDINE.

BAGALAÏEFF. Bonjour. Pourtant vous nous avez fait attendre.

BEZPANDINE. Pardon, pardon, Nicolaï Ivanovitch; il m'est arrivé un accident.... Salut, juge intègre; comment

ça va-t-il ?... Imaginez-vous ce qui m'a retenu. On m'a volé ma selle. Que faire? J'ai dû prendre celle d'un postillon. (*Il prend un verre sur la table, et boit.*) Vous savez que je vais partout à cheval. Une selle détestable; impossible d'aller au....

BAGALAÏEFF. Téraponte Illiitch, je vous présente M. Aloupkine, nouveau venu.

BEZPANDINE, *l'interrompant.* Êtes-vous chasseur?

ALOUPKINE. Comment l'entendez-vous?

BEZPANDINE. Comment je l'entends? La chasse à courre.

ALOUPKINE. Non, je n'aime pas les chiens; mais j'ai tiré quelquefois un oiseau posé.

BEZPANDINE, *éclatant de rire.* Posé! ah! posé!...

BAGALAÏEFF. Messieurs, permettez-moi d'interrompre votre intéressante conversation. Je vous propose de commencer immédiatement notre besogne, sans attendre davantage le respectable M. Pectérieff. En conséquence, je vous prie tous de prendre place. (*Tous s'assoient.*)

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanovitch, je vous respecte de toute mon âme; mais si vous imaginez que vous aurez raison de cette femme-là!...

MADAME KAOUROVA, *se levant.* Vous voyez, vous voyez...

BAGALAÏEFF. Permettez, permettez, messieurs. Je dois vous prier de m'écouter avec attention. J'ai eu l'agrément de vous convoquer tous les deux, non-seulement pour effectuer ce partage, mais aussi pour faire en sorte de vous réconcilier. Quel exemple! Jugez-en vous-mêmes: un frère et une sœur, nés, j'oserai le dire, des mêmes entrailles....

BEZPANDINE. Mais permettez....

ALOUPKINE. Monsieur Bezpandine, je vous prie de ne pas interrompre.

BEZPANDINE. Êtes-vous donc mon précepteur?

ALOUPKINE. Je ne suis pas votre précepteur; mais, en qualité d'ancien soldat, et invité que je suis par M. le maréchal...

BAGALAÏEFF. Oui, Téraponte Illiitch, je l'ai invité. Téraponte Illiitch, Anna Illiinichna, je m'adresse aux fibres sensibles de vos cœurs. Comment! un frère et une sœur, nés, si j'ose le dire, des mêmes entrailles, ne peuvent vivre dans la paix, l'union et la concorde? Voyons, rentrez en vous-mêmes, considérez que tout ce que j'ai dit, je l'ai dit pour votre bien.

BEZPANDINE. Mais, Nicolaï Ivanovitch, vous la prenez peut-être pour une femme. Écoutez-la avec un peu d'attention, vous verrez que... Dieu sait ce que c'est.

MADAME KAOUROVA. Et vous-même, qu'êtes-vous? Vous subornez mon cocher; vous m'envoyez des servantes avec du poison; vous complotez ma mort; je n'en crois pas mes yeux quand je me vois encore vivante.

BEZPANDINE. Quel cocher ai-je suborné? Que dit-elle enfin?

MADAME KAOUROVA. Oui, monsieur, il est prêt à l'attester sous serment, et tous les gentilshommes ici présents en sont témoins.

BEZPANDINE. Quel est ce galimatias, monsieur?

ALOUPKINE, *à Mme Kaourova.* Permettez, je proteste; et ne m'appelez pas en témoignage, car je n'ai rien compris à ce qu'a dit votre cocher. C'est quelque chose dans le genre de mon bouc.

MADAME KAOUROVA. Mais en quoi mon cocher ressemble-t-il à un bouc? C'est plutôt vous-même qui....

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, cessez, au nom du ciel! Anna-Illiinichna, Téraponte Illiitch, quel plaisir trouvez-vous à vous déchirer ainsi réciproquement? Ne vaudrait-il pas mieux vous donner le baiser de paix sous les auspices de votre maréchal?

BEZPANDINE. Allons donc ! Si j'avais prévu cela, je ne serais venu pour rien au monde.

MADAME KAOUROVA. Ni moi non plus.

BAGALAÏEFF. Mais, comment ? Vous venez de nous dire que vous consentiez à tout.

MADAME KAOUROVA. A tout, oui, mais pas à cela.

SOUSSLOFF. Tenez, Nicolaï Ivanovitch, permettez-moi de vous dire que vous avez mal engagé l'affaire. Vous leur parlez de concorde, de paix....

BAGALAÏEFF. Comment donc m'y prendre ? que faire ?

SOUSSLOFF. Pourquoi les avez-vous convoqués ? pour un partage ? Eh bien, occupons-nous du partage. Aussi longtemps que ce partage ne sera pas fait, ni vous ni moi n'aurons un moment de repos. Il faudra, par ces chaleurs, toujours rouler sur les chemins.

BAGALAÏEFF. Où sont les plans ?... Vous avez raison.... Garasime ! (*Garasime entre.*) Qu'on me fasse venir Velvitski.

BEZPANDINE. Je déclare d'avance que je consens à tout ce que décidera Nicolaï Ivanovitch.

MADAME KAOUROVA. Et moi aussi.

SOUSSLOFF. Nous verrons bien.

MIRVOLINE, *qui a bu verre sur verre.* Il est impossible de ne pas louer ce qui est louable.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VELVITSKI *avec les plans.*

BAGALAÏEFF. Ah ! approche. Apporte cette table. (*Il déploie les plans.*) Voici, messieurs; daignez jeter un regard. « Village de Kokouchkino, quatre-vingt-quatorze âmes mâles. » Regardez comme tout est maculé par le crayon. Ce n'est pas la première fois que nous nous acharnons

sur ce plan.... « Sept cent douze déciatines de terre, dont quatre-vingt-une hors de culture. Ce bien est à partager entre le régistrateur de collége[1] Térapoute Bezpandine, et sa sœur, veuve d'un sous-lieutenant, Anna Kaourova. *Nota bene.* Par égales portions, ainsi qu'il est expressément stipulé par le testament de leur défunte tante. »

BEZPANDINE. La vieille avait perdu la tête avant de mourir. Que ne me laissait-elle tout ! il n'y aurait eu aucun désagrément.

MADAME KAOUROVA. Grand merci !

BEZPANDINE. Du moins devait-elle vous réduire à votre légitime[2]. Mais qu'attendre de bon d'une femme ? Il est vrai, à ce qu'on dit, que vous avez tous les matins lavé et peigné son épagneul.

MADAME KAOUROVA. Vous en avez menti. Je suis bien femme à laver un chien ! Bon pour vous, qui êtes connu par vos basses inclinations. On dit, Dieu me pardonne le péché de le redire ! que vous baisez votre chien sur le museau.

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, je dois vous prier tous les deux de vous taire. Je reprends.... Voici donc trois années que cette tante est morte, et, jusqu'à présent, aucune décision. J'ai consenti à être l'arbitre : car, vous comprenez, messieurs, mon devoir.... la flatteuse confiance de la noblesse.... Voici en quoi consiste la principale difficulté : il y a dans ce bien une maison seigneuriale ; M. Bezpandine et sa sœur ne désirent pas y vivre en commun, et la partager est impossible.

BEZPANDINE, *après un moment de silence.* Eh bien ! je consens à céder cette maison. Que Dieu la bénisse !

BAGALAÏEFF. Vous la cédez ?

1. Dernier degré du *tchin.*
2. La septième partie.

BEZPANDINE. Oui, mais j'attends une compensation.

BAGALAÏEFF. Certainement, cette demande est juste.

MADAME KAOUROVA. Nicolaï Ivanovitch, c'est une ruse, c'est une embûche de sa part. Il espère ainsi s'approprier les meilleures terres, les chènevières, etc. Qu'a-t-il besoin d'une maison? Il en a déjà une. Et celle de la tante est tellement délabrée....

BEZPANDINE. Si elle est tellement délabrée....

MADAME KAOUROVA. Je ne céderai pas les chènevières. Je suis veuve, j'ai des enfants. Que ferais-je sans les chènevières? Jugez vous-mêmes.

BEZPANDINE. Si elle est tellement délabrée....

MADAME KAOUROVA. Pour rien au monde....

ALOUPKINE. Mais laissez-le donc achever sa phrase.

BEZPANDINE. Si elle est tellement délabrée, cédez-la-moi, et c'est vous qui aurez la compensation.

MADAME KAOUROVA. Ah! oui, je connais vos compensations. Ce sera quelque petite déciatine toute pleine de pierres, ou, mieux encore, quelque marais où il ne vient que des joncs, que les vaches même des paysans ne mangent pas en temps de famine.

BAGALAÏEFF. Il n'y a pas de tel marais dans votre bien.

MADAME KAOUROVA. Si ce n'est un marais, ce sera autre chose. Non, merci; je sais ce que c'est que ses compensations.

ALOUPKINE, *à Mirvoline*. Est-ce que toutes les femmes, dans votre district, sont comme celle-là?

MIRVOLINE. Il y en a de pires.

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, je dois vous prier encore de vous taire.... Voici ce que je propose : nous allons diviser le bien en deux parts : dans l'une sera la maison, dans l'autre un peu plus de terre. Et puis, qu'ils choisissent.

BEZPANDINE. J'y consens.

MADAME KAOUROVA. Moi, je n'y consens pas.

BAGALAÏEFF. Pour quelle raison ?

MADAME KAOUROVA. Qui choisira le premier ?

BAGALAÏEFF. On tirera au sort.

MADAME KAOUROVA. Dieu nous préserve d'un pareil péché ! Que dites-vous là ? Nous sommes des chrétiens.

BEZPANDINE. Eh bien ! c'est vous qui choisirez.

MADAME KAOUROVA. Je ne puis y consentir.

ALOUPEINE. Pourquoi donc ? sacré.... Pardon, messieurs, je suis un ancien soldat.

MADAME KAOUROVA. Comment voulez-vous que je choisisse ? Et si je me trompe en choisissant ?

BAGALAÏEFF. Pourquoi vous tromperiez-vous ? Les deux portions seront égales ; et, si l'une d'elles est meilleure, votre frère vous cède le droit de la prendre.

MADAME KAOUROVA. Et qui dira quelle portion sera la meilleure ? Non, Nicolaï Ivanovitch, cela vous regarde. Prenez la peine, mon petit père, de désigner vous-même ma portion ; je l'accepterai avec reconnaissance.

BAGALAÏEFF. Allons, c'est fait. La maison avec ses dépendances est attribuée à Mme Kaourova.

BEZPANDINE. Avec le verger ?

MADAME KAOUROVA. Certainement, avec le verger. Qu'est-ce qu'une maison sans verger ? Ce verger, d'ailleurs, ne vaut rien. Il n'y a que cinq ou six pommiers, et les pommes sont horriblement aigres. Maison et verger ne valent pas deux kopecks.

BEZPANDINE. Alors cédez-les-moi.

BAGALAÏEFF, *élevant la voix*. Velvitski, lis mon projet de partage.

VELVITSKI, *déployant un cahier*. « Projet de partage définitif.... »

BAGALAÏEFF. Cherche tout de suite la ligne de démarcation.

VELVITSKI. « Direction de la ligne, du point A, sur la limite de Voloukino.... »

BAGALAÏEFF. Messieurs, regardez. Du point A....

VELVITSKI. « .... Jusqu'au point B, à l'angle de la digue. »

BAGALAÏEFF. Jusqu'au point B. Jevguéni Tikonitch, venez donc regarder.

SOUSSLOFF, *qui est assis très-loin*. Je vois fort bien.

MADAME KAOUROVA. Mais permettez-moi de vous demander à qui appartiendra l'étang.

BAGALAÏEFF. Étang commun. Rive droite à l'un, rive gauche à l'autre. Continue.

VELVITSKI. « Les deux lots de terre isolés, divisés par égales parties. Premier lot, quarante-huit déciatines; deuxième, soixante-dix-sept. »

BAGALAÏEFF. Voici donc ce que je propose : celui qui n'aura pas la maison, prendra tout le premier lot pour lui, c'est-à-dire recevra vingt-quatre déciatines en plus.

VELVITSKI. « Le preneur de la première portion est tenu de transporter à ses frais deux familles de paysans sur la seconde portion; les paysans transportés jouiront de leurs chènevières actuelles pendant deux années. »

MADAME KAOUROVA. Ni transporter des paysans, ni céder des chènevières; je ne consens pas.

ALOUPKINE. Voulez-vous bien ne pas interrompre, madame?

MADAME KAOUROVA. Que m'arrive-t-il, bon Dieu! Est-ce que je rêve? (*Elle se signe.*) Des chènevières pour deux années! un étang commun! Mais j'aimerais mieux céder la maison.

BAGALAÏEFF. Mais permettez-moi de vous faire remarquer que c'est Térapontе Iliitch....

MADAME KAOUROVA. Non, mon petit père, ne prenez

pas cette peine. Je vois que j'ai dû vous offenser de quelque manière.

BAGALAÏEFF, *parlant en même temps qu'elle.* Écoutez-moi, de grâce, Anna Illiinichna; écoutez-moi donc. Vous parlez de chènevières; mais c'est votre frère, puisqu'il prend les vingt-quatre déciatines....

MADAME KAOUROVA, *parlant en même temps que lui.* Ne soutenez point cela, Nicolaï Ivanovitch; quelle folle serais-je d'abandonner ainsi mes intérêts! Et puis j'ai des enfants en bas âge, qui n'ont que moi pour soutien....

ALOUPKINE. C'en est trop, c'en est trop!

BEZPANDINE, *à sa sœur.* Ainsi, vous trouvez que ma portion est la meilleure?

MADAME KAOUROVA. Vingt-quatre déciatines!

BEZPANDINE. Elle est donc la meilleure?

MADAME KAOUROVA. Vingt-quatre déciatines, grand Dieu!

ALOUPKINE. Répondez donc : est-elle la meilleure, la meilleure?

MADAME KAOUROVA, *à Aloupkine.* Mais qu'as-tu donc, mon père, à te jeter toujours sur moi? Est-ce que c'est la coutume à Tamboff?... Dieu sait d'où il est sorti, et ce que c'est que cet homme. Voyez pourtant comme il fait la roue!

ALOUPKINE. Je vous prie de ne pas vous oublier, madame. Quoique, d'après les apparences, vous soyez une femme, je ne m'en embarrasserais pas. Je suis un vieux soldat, que diable!

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, calmez-vous, au nom du ciel! Comme cela, nous ne ferons rien de bon.

BEZPANDINE. Je vous demande de nouveau, Anna Illiinichna, d'après vous, ma portion est-elle la meilleure?

MADAME KAOUROVA. Oui, c'est la meilleure; il y a plus de terre.

BEZPANDINE. Eh bien! changeons de parts. Prenez la mienne, je prendrai la vôtre. (*Mme Kaourova se tait.*)

BAGALAÏEFF. Quoi? vous ne répondez pas?... On vous donne à choisir.

MADAME KAOUROVA. J'ai déjà dit que je ne saurais choisir.

BAGALAÏEFF. Mais voyons donc, chère dame, suivez l'exemple de votre respectable frère. Je ne puis assez dire combien j'ai à me louer de lui aujourd'hui. On vous fait toutes les concessions imaginables. Il faut en finir : nos forces s'épuisent. Quelle est enfin votre décision?

MADAME KAOUROVA. Que vous dirai-je, Nicolaï Ivanovitch? Vous êtes cinq, et je suis seule, et femme. Je suis en votre pouvoir. Faites de moi ce que vous voudrez.

BAGALAÏEFF. Vraiment, c'est impardonnable. Vous parlez comme si nous vous faisions violence.

MADAME KAOUROVA. Dieu nous voit, Nicolaï Ivanovitch.

SOUSSLOFF, *à Bagalaïeff, qui fait un geste de désespoir.* Laissez-la donc; vous voyez bien que cette femme est un cheval rétif.

BAGALAÏEFF. Attendez, messieurs.... Ma chère petite mère, peut-être que vous ne me comprenez pas bien. Nous voulons connaître votre désir, rien que votre désir.

MADAME KAOUROVA. Je ne vous comprends que trop bien, monsieur le maréchal.

BAGALAÏEFF, *les mains jointes.* Dites, quelles seraient les conditions auxquelles vous donneriez votre acquiescement?

MADAME KAOUROVA. Non, excusez-moi. Par force, vous pouvez faire de moi tout ce que vous voulez, car je ne suis qu'une femme; mais, de mon plein gré....

ALOUPKINE. Vous, une femme! Non, vous êtes un vieux diable! (*Il s'élance vers elle. Parlant tous ensemble.*)

BAGALAÏEFF. Monsieur Aloupkine!

MADAME KAOUROVA. Au secours, mes petits pères!

SOUSSLOFF et MIRVOLINE. Finissez! finissez!

ALOUPKINE, *à Mme Kaourova.* Écoute : je ne menace jamais en vain. Rentre en toi-même, ne fais pas la mégère, ou ça ira mal. Je ne plaisante point. Si tu répondais plus ou moins raisonnablement, je ne dirais rien; mais tu te buttes comme un bœuf. Femme, prends garde! prends garde! te dis-je.

BAGALAÏEFF. Anton Séméonitch, j'avoue que....

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanovitch, ceci est mon affaire. (*A Aloupkine.*) Monsieur, je voudrais bien savoir de quel droit....

ALOUPKINE. Vous défendez votre sœur?

BEZPANDINE. Ma sœur? Pas du tout. Voilà ce qu'est ma sœur pour moi. (*Il crache à terre.*) Mais l'honneur de la famille.

ALOUPKINE. Et en quoi ai-je offensé votre famille?

BEZPANDINE. Comment, en quoi? Ainsi, d'après vous, le premier hobereau sorti de je ne sais quel trou....

ALOUPKINE. Comment, monsieur....

BEZPANDINE. Comment, monsieur....

ALOUPKINE. Eh bien, voici : il n'est pas permis de se dire des injures dans une maison étrangère. Mais vous êtes un gentilhomme et je suis un gentilhomme. Ainsi, demain, s'il vous plaît....

BEZPANDINE, *furieux.* A quelle arme? sur-le-champ, au couteau....

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, n'avez-vous pas honte? Comment! dans ma maison....

BEZPANDINE. Vous ne me ferez pas peur, vieux porte-moustaches.

ALOUPKINE. Je ne vous crains pas non plus. Quant à votre sœur, il est indécent de dire ce que c'est.

MADAME KAOUROVA. Je consens, mes pères; donnez-

moi le papier à signer. Je signerai tout ce qu'il vous plaira.

SOUSSLOFF, *à Mirvoline.* Où est mon bonnet? Ne l'as-tu pas vu, frère?

GARASIME, *entrant et criant à tue-tête.* Petr Pétrovitch Pectérieff!

SCÈNE X.

LES MÊMES, PECTÉRIEFF. (*A l'entrée de Pectérieff, tous se calment et se taisent.*)

PECTÉRIEFF, *à Bagalaïeff. Bonjour, mon très-cher*[1]! (*Saluant les autres.*) Messieurs.... Cher Bagalaïeff, pardon, j'ai tardé. Je vois que vous avez commencé sans moi, et vous avez bien fait.... Votre très-chère santé, Anna Illiinichna? (*A Mirvoline.*) C'est toi, chétif.... Eh bien! l'affaire avance-t-elle?

BAGALAÏEFF. On ne saurait le dire.

PECTÉRIEFF. En vérité! Ah! messieurs, messieurs, ce n'est pas bien. Permettez à un vieillard de vous gronder un peu. Il faut en finir. (*A part à Bagalaïeff, désignant Aloupkine.*) *Qui est ça?*

BAGALAÏEFF. Un nouveau venu dans nos contrées, un certain Aloupkine. (*A celui-ci.*) Anton Séméonitch, venez, que je vous présente à notre vénérable Petr Pétrovitch.

PECTÉRIEFF. Soyez le bienvenu dans nos fertiles contrées. Mais, permettez, Aloupkine! J'ai connu un Aloupkine à Saint-Pétersbourg, un grand bel homme avec une taie sur l'œil. Il menait très-gros jeu et bâtissait des maisons. Était-il votre parent?

ALOUPKINE. Non, monsieur, je n'ai point de parents.

PECTÉRIEFF. Point de parents, pas un seul? c'est

1. Les mots en caractères italiques sont en français dans le texte original.

étrange. Vous êtes fraîche comme une rose, aujourd'hui, Anna Illiinichna. Mais voyons, messieurs, nous aurons le temps de causer plus tard. Où vous ai-je interrompu?

BAGALAÏEFF. Loin de nous interrompre, vous êtes venu fort à propos. L'affaire est....

PECTÉRIEFF. Ce sont là les plans?

(Il s'assied devant la table).

BAGALAÏEFF. Oui, les plans. L'affaire est que nous ne pouvons venir à bout de mettre d'accord M. Bezpandine et sa sœur. J'avoue que je commence à douter du succès.

PECTÉRIEFF. Un peu de patience, Nicolaï Ivanovitch. Un maréchal de la noblesse ne doit jamais perdre la patience, vous le savez bien.

BAGALAÏEFF. Voici de quoi il s'agit : du consentement mutuel des cohéritiers, la maison ne se partage point; il faut donc une compensation. Je propose ce lot....

PECTÉRIEFF. Ah! celui-ci?

BAGALAÏEFF. C'est là que nous sommes arrêtés. Le frère consent; mais pour la sœur, non-seulement elle ne consent pas, mais elle ne veut pas même nous faire l'honneur d'exprimer son désir!

ALOUPKINE. Comme un cheval rétif, Excellence; ni en avant ni en arrière.

PECTÉRIEFF. Bien, bien, bien.... *Savez-vous, cher ami?* Certainement vous êtes ici meilleur juge que moi; mais, à votre place, j'aurais partagé ce bien tout autrement.

BAGALAÏEFF. Comment cela?

PECTÉRIEFF. Je dirai peut-être une bêtise, mais vous excuserez un vieillard. Il me semble.... Je voudrais un crayon.

MIRVOLINE. Un crayon? le voici.

PECTÉRIEFF. Merci, mon petit ami.... Il me semble, Nicolaï Ivanovitch, que voici comment il faudrait partager : d'ici ici, et de là là, et de là ici.

BAGALAÏEFF. Mais, Petr Pétrovitch, de cette façon les parts ne seront pas égales en étendue.

PECTÉRIEFF. Le mal n'est pas grand.

BAGALAÏEFF. En second lieu, dans cette part-là, il n'y a pas du tout de pâturages.

PECTÉRIEFF. Cela ne prouve rien; l'herbe peut croître partout.

BAGALAÏEFF. Et puis vous abandonnerez donc tous les bois à l'un des partageants?

MADAME KAOUROVA. Ah! voici une part que je prendrais avec plaisir.

PECTÉRIEFF. J'aurais pu facilement répondre à toutes vos objections; mais, comme je le répète, vous devez être meilleur juge que moi; il ne me reste qu'à me récuser.

MADAME KAOUROVA. Moi, je déclare que le partage de Petr Pétrovitch est parfait.

BEZPANDINE. Permettez-moi de jeter un coup d'œil.

MADAME KAOUROVA. Oui, décidément, je suis de l'avis de Petr Pétrovitch.

ALOUPKINE. C'est épouvantable. Elle n'a rien vu et ne peut se tenir de parler.

MADAME KAOUROVA. Comment sais-tu, mon petit père, que je n'ai rien vu?

ALOUPKINE. Eh bien! si vous avez vu, dites-moi quelle part vous prenez.

MADAME KAOUROVA. Quelle part? Mais celle qui a les bois et les pâturages, et un peu plus de terres.

ALOUPKINE. Oui, il lui faut tout à elle seule.

SOUSSLOFF, *à Aloupkine*. Laisse-la donc.

PECTÉRIEFF, *à Bezpandine*. Eh bien! qu'en dites-vous?

BEZPANDINE. A vrai dire, ce partage n'est pas régulier. Du reste, je suis prêt à consentir, si l'on me donne cette part-ci.

MADAME KAOUROVA. Et moi je suis prête à consentir si on me donne cette part-ci.

ALOUPKINE. Laquelle?

MADAME KAOUROVA. Celle que mon frère demande.

SOUSSLOFF. Dites, après cela, qu'elle ne consent à rien!

PECTÉRIEFF. Je vous ferai observer, monsieur et madame, qu'il est impossible de donner la même part à tous les deux. Que l'un de vous fasse un sacrifice, montre sa grandeur d'âme et prenne la part la moins bonne.

BEZPANDINE. Oserais-je demander à Votre Excellence pourquoi diable ou pour quel diable je montrerais ma grandeur d'âme?

PECTÉRIEFF. Pour quel... Quels mots étranges vous employez pour votre sœur!

BEZPANDINE. Ah bien oui!

PECTÉRIEFF. Votre sœur, ne l'oubliez pas, appartient au sexe faible; elle est femme et vous êtes homme, Téraponte Illiitch.

BEZPANDINE. Bon! voilà la philosophie qui commence.

PECTÉRIEFF. Quelle philosophie trouvez-vous dans mes paroles, s'il vous plaît?

BEZPANDINE. C'est de la philosophie.

PECTÉRIEFF. Cela m'étonne... Messieurs, cela ne vous étonne-t-il pas?

ALOUPKINE. Rien ne saurait m'étonner aujourd'hui. Vous me diriez que vous avez mangé votre propre père, que je vous croirais.

BAGALAÏEFF. Messieurs, permettez-moi de placer une parole. Cette recrudescence d'obstination doit vous prouver, très-cher Petr Pétrovitch, que votre mode de partage n'est pas très-habile.

PECTÉRIEFF. Pas habile! Permettez, c'est ce qu'il faut prouver. Je ne discute pas; il est possible que votre pro-

position soit excellente, mais on ne peut pas non plus juger ma proposition à première vue. J'ai tiré ma ligne comme qui dirait *en gros*. Certainement j'ai pu me tromper dans les détails. Il est naturel d'égaliser les parts, de prendre chaque chose en considération. Mais pourquoi donc pas habile?

ALOUPKINE, *bas à Soussloff*. Quelle est cette ligne qu'il a tirée?

SOUSSLOFF. *Angro*.

ALOUPKINE. Et que signifie *angro?*

SOUSSLOFF. Dieu le sait. Ce doit être un mot allemand.

MIRVOLINE. *Angro?*... Mais, permettez, cela veut dire... Non, c'est *antresol*..

BAGALAÏEFF. Je suis d'accord, Petr Pétrovitch, que votre proposition est excellente, parfaite; mais la principale difficulté, c'est de faire les parts égales : voilà le nœud de la question..

PECTÉRIEFF. C'est possible. Puisque, comme vous dites, ma proposition n'est pas habile....

BAGALAÏEFF. Mais non, Petr Pétrovitch...

MADAME KAOUROVA. Je sais très-bien pourquoi M. le maréchal insiste si fort sur sa proposition.

BAGALAÏEFF. Que voulez-vous dire par ces paroles, madame? expliquez-vous.

MADAME KAOUROVA. Je le sais fort bien.

BAGALAÏEFF. Madame, je vous enjoins de vous expliquer.

MADAME KAOUROVA, *aux autres*. Nicolaï Ivanovitch a l'intention d'acheter à vil prix, de Téraponte Illiitch, le bois de notre tante. C'est pour cela qu'il fait tous ses efforts pour que ce bois ne me revienne pas.

BAGALAÏEFF. Vous vous oubliez, madame. Votre frère est-il un enfant? Ne recevrez-vous pas votre part? et qui

vous a dit que j'aie cette intention? Pouvez-vous empêcher votre frère de vendre ce qui lui appartient?

MADAME KAOUROVA. Non, je ne puis l'en empêcher; mais ce que je veux dire, c'est que vous ne nous faites pas les parts avec une conscience nette, et selon la justice, mais selon vos intérêts.

BAGALAÏEFF. Oh! c'en est trop!

ALOUPKINE, *à Bagalaïeff*. Ah! vous le dites aussi à votre tour.

PECTÉRIEFF. Tout cela est très-embrouillé, je l'avoue, très-peu clair et très-embrouillé.

BAGALAÏEFF. Voilà pour faire perdre la patience à un ange. Qu'y a-t-il donc d'embrouillé dans tout ceci? Eh bien! oui, j'ai l'intention d'acheter le bois à M. Bezpandine; il est possible que je lui achète même toute sa part. Mais qu'est-ce que cela prouve? Je n'ai pas la conscience nette... et votre langue a eu le courage de le dire; mais vous êtes une femme, je vous excuse. Quant à vous, Petr Pétrovitch... embrouillé... vous auriez dû, avant de lâcher ce mot, considérer si le partage est justement fait; et il l'est, certes, puisqu'on laissait à madame le choix de sa part.

PECTÉRIEFF. C'est à tort que vous vous échauffez tellement, Nicolaï Ivanovitch.

BAGALAÏEFF. Comment! quand on me soupçonne, Dieu sait de quoi! Moi, maréchal, jugé digne de la flatteuse confiance de la noblesse, quand on porte atteinte à mon honneur!...

PECTÉRIEFF. Je ne touche pas à votre honneur; mais nous savons fort bien que lorsqu'on peut, sans trop de préjudice, concilier son intérêt avec celui d'un autre, on ne s'en fait pas faute; et, quant à la dignité du maréchalat, croyez-moi, Nicolaï Ivanovitch, on ne choisit pas toujours les plus méritants; et tel a été repoussé par le

scrutin, qui n'aurait pas dû l'être. Certes, je ne dis point cela pour vous.

BAGALAÏEFF. Je comprends fort bien, monsieur, l'intention qui vous fait parler ainsi. Eh bien! essayez, l'élection est proche; il est possible que cette fois la noblesse ouvre enfin les yeux, qu'elle apprécie enfin vos qualités.

PECTÉRIEFF. Si MM. les gentilshommes veulent bien m'honorer de leurs suffrages, je ne m'y soustrairai pas, soyez tranquille.

MADAME KAOUROVA. Et c'est alors que nous aurons un maréchal vraiment digne de ce nom.

BAGALAÏEFF. Je n'en doute pas; mais vous comprendrez qu'après tous ces soupçons offensants, mon intervention dans vos affaires serait complétement déplacée. Je vais donc vous rendre...

BEZPANDINE. Mais non, non...

PECTÉRIEFF. Je vous assure que c'est à tort que vous vous piquez....

BAGALAÏEFF. Excusez-moi... Velvitski, apporte leur dossier... Voici vos requêtes, vos lettres, vos plans. Faites le partage comme vous l'entendrez. Ayez recours à Petr Pétrovitch.

MADAME KAOUROVA. Avec le plus grand plaisir.

PECTÉRIEFF. Moi, je m'y refuse formellement. Je n'ai pas de temps à perdre à de pareilles misères. Pour qui me prenez-vous, madame?

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanovitch, de grâce, reprenez ces papiers. Excusez-nous, c'est-à-dire cette sotte femme; c'est elle qui est la seule cause...

BAGALAÏEFF. Je ne veux rien entendre; mon honneur souffre, mes forces sont épuisées.

BEZPANDINE, *à sa sœur*. C'est toi qui as fait tout cela, tête sans cervelle. Attends un peu que je te cède les bois

et les pâturages, et la maison. Tu verras comme je te les céderai.

ALOUPKINE. Bravo! bravo! Traite-la de la bonne façon.

MADAME KAOUROVA, *à Pectérieff*. Ah! Petr Pétrovitch, prenez ma défense, mon père. C'est un monstre, mon père, un monstre sans religion. Il a plusieurs fois attenté à ma vie, mon père; il m'a donné du poison.

PECTÉRIEFF. Permettez, permettez, vous me faites violence...

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, NAGLANOVITCH.

NAGLANOVITCH, *entrant*. Monsieur le maréchal, je suis envoyé près de vous. Sa Haute Excellence[1] a daigné...

ALOUPKINE, *s'élançant sur lui*. Ah! c'est encore vous, c'est encore le bouc!

NAGLANOVITCH. Qui êtes-vous? Qui est cet homme?

ALOUPKINE. Vous feignez de ne pas me reconnaître. Je suis Aloupkine, le gentilhomme Aloupkine.

NAGLANOVITCH. Laissez-moi tranquille. Votre bouc a pris la voie légale. Je ne suis pas venu vous chercher, je suis envoyé vers Nicolaï Ivanovitch.

PECTÉRIEFF. Mais lâchez-moi donc, madame.

MADAME KAOUROVA. Mon père, défends-moi et partage-nous.

ALOUPKINE, *à Naglanovitch*. Vous m'avez offensé, monsieur. Je braverai tout, je vous prouverai quel cas je fais d'un suppôt de la police.

NAGLANOVITCH. C'est un fou.

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanovitch, reprenez les papiers.

1. Le gouverneur de la province.

BAGALAÏEFF. Arrêtez, messieurs; décidément je sens que ma tête s'égare. Un partage, un bouc, une femme obstinée, ce nouveau venu de Tamboff, un officier de police qui sort de terre, un duel demain, ma conscience n'est pas nette, un bois à vil prix, des cris, des disputes, des hurlements, c'en est trop. Excusez-moi, messieurs, je ne suis pas en état, je ne comprends rien, je n'en puis plus... (*Il s'échappe*).

PECTÉRIEFF. Nicolaï Ivanovitch, où donc allez-vous?... Par exemple, le maître de la maison qui s'en va! Que devons-nous faire?

NAGLANOVITCH, *à Velvitski*. Dites-lui donc que j'ai à lui parler pour de graves affaires de service. (*Velvitski sort.*)

MADAME KAOUROVA. Que Dieu l'accompagne! (*A Pectérieff*). Mais toi, mon petit père, quand nous partageras-tu?

PECTÉRIEFF. Madame, si vous ne me lâchez sur-le-champ, j'emploierai la force. (*Il s'arrache de son étreinte.*)

BEZPANDINE, *jetant ses papiers à terre*. Maudites soient les femmes dans toute l'éternité! (*Il sort.*)

MADAME KAOUROVA. Je puis du moins me rendre cette justice, que je suis bien innocente de tout cela.

VELVITSKI, *rentrant*. M. le maréchal envoie dire qu'il ne peut recevoir personne; il se met au lit.

NAGLANOVITCH. Tout est dit; je lui laisserai un billet.
(*Il salue la compagnie et sort.*)

ALOUPKINE. Vous vous sauvez, monsieur, mais vous ne m'échapperez pas. (*Il le suit en courant.*)

PECTÉRIEFF. Attendez donc, nous nous en allons tous. Jamais, je l'avoue, je n'ai rien vu de pareil. (*Il sort.*)

MADAME KAOUROVA. Petr Pétrovitch, mon père, je vous demande justice. (*Elle le suit.*)

MIRVOLINE, *à Soussloff, qui était resté constamment immobile dans son fauteuil*. Jevguéni Tikonitch, que

faites-vous donc là? Nous ne pouvons rester seuls; partons aussi.

SOUSSLOFF. Attends; laisse-les s'en aller. Quand il aura repris haleine, nous ferons une partie de whist.

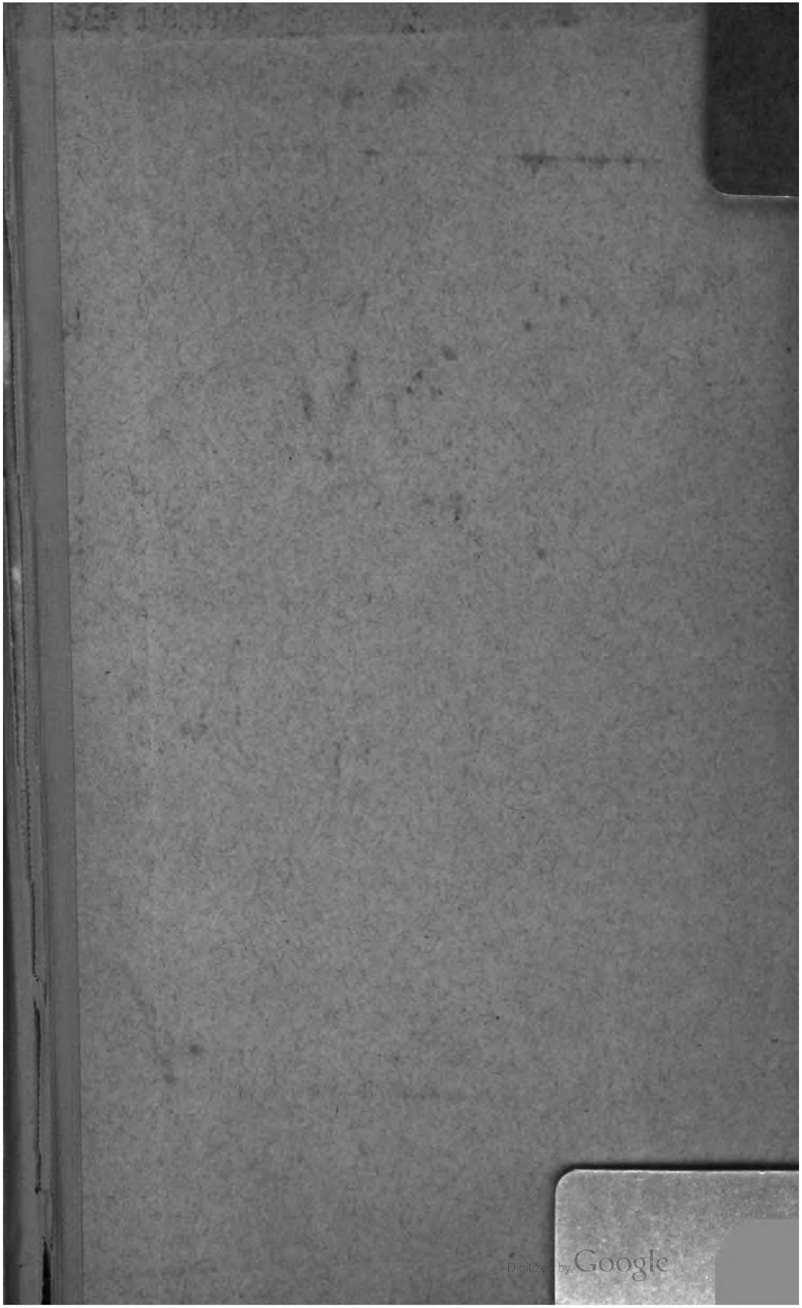
MIRVOLINE. Vous avez raison; mais, en pareil cas, il n'est pas mauvais de boire un coup.

SOUSSLOFF. Eh bien! buvons un coup, Mirvoline, bien que tu en aies pris déjà plus qu'assez. Mais quelle femme! elle rendrait des points à la mienne. Allons, nous venons de voir pratiquer le proverbe : « Partager comme frères; le mien à moi, le tien à nous deux. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


Digitized by Google

